

ÖT KONTINENS

**Az Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék
közleményei
N° 2010**

**EÖTVÖS LORÁND TUDOMÁNYEGYETEM
Bölcsészettudományi Kar**

**BUDAPEST
2011**

CINQ CONTINENTS

*Les cahiers du Département d'Histoire moderne et contemporaine
N° 2010*

*UNIVERSITÉ EÖTVÖS LORÁND
Faculté des lettres*

*BUDAPEST
2011*

Editorial board:

Président:

BALOGH, András, professor, Eötvös Loránd University of Budapest

Members:

BODNÁR, Erzsébet (PhD), University of Debrecen

BÚR, Gábor (Ph.D), Eötvös Loránd University of Budapest

CADILHON, François, professor, Michel de Montaigne University of Bordeaux 3

FISCHER, Ferenc, professor, University of Pécs

FRANK, Tibor, professor, Eötvös Loránd University of Budapest

GULYÁS, László (Ph.D), University of Szeged

**HOREL, Catherine, professor, University of Paris I, directress of research, CNRS,
Paris**

LACHAISE, Bernard, professor, Michel de Montaigne University of Bordeaux 3

MAJOROS, István (editor), professor, Eötvös Loránd University of Budapest

MARUZSA, Zoltán (Ph.D), Eötvös Loránd University of Budapest

NAGY, László, J. professor, University of Szeged

PIMENTEL, Maria do Rosário, professor, Universidade Nova de Lisboa

RATHKOLB, Oliver, professor, University of Vienna

**SZÁVAI, Ferenc, professor, Corvinus University of Budapest, University of
Kaposvár**

SZÉKELY, Gábor, professor, Eötvös Loránd University of Budapest

TÓTH, Andrej (Ph.D), Charles University of Prague

edited by István Majoros

ÖT KONTINENS

**Az Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék
Közleményei**

N° 2010

**EÖTVÖS LORÁND TUDOMÁNYEGYETEM
Bölcsészettudományi Kar**

BUDAPEST

2011

CINQ CONTINENTS

*Les cahiers du Département d'Histoire moderne et contemporaine
N° 2010*

*UNIVERSITÉ EÖTVÖS LORÁND
Faculté des lettres*

*BUDAPEST
2011*

© auteurs, 2011
© rédacteur, 2011

Rédacteur de la série:
István Majoros
majorosi49@t-online.hu

ISSN: 1589-3839

Éditeur:

**Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék,
ELTE BTK**
1088 Budapest, Múzeum krt. 6-8.
Tel.:0036-1-4855204

<http://tortenelemszak.elte.hu/intezet/ujett/otkontinens.html>

**Imprimerie: ROBINCO KFT
BUDAPEST**

Sommaire/Contents

Avant-propos	7
Du moyen-âge jusqu'à nos jours	9
Drška, Václav Imitatio imperii et imperium christianum dans la stratégie politique des élites ecclésiastiques gauloises à la charnière des V ^e et VI ^e siècles	11
Maurin, Olivier Le marquis des Alleurs et la diplomatie française en Hongrie au début du XVIII ^e siècle	25
Cadilhon, François Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Caroline de Naples et la Méditerranée des Habsbourg	33
Kovács, Ilona Les missions secrètes de Casanova	41
Hahner, Péter Talleyrand en Hongrie	55
Uslu, Ateş L'éclatement de la révolution hongroise de 1918 et la politique française	61
Pritz, Pál Après Béla Kun – avant Miklós Horthy La Hongrie et l'Entente en été 1919	85
Lachaise, Bernard Un Français en Hongrie 1947-1958: Guy Turbet-Delof	103
Majoros, István Magyarország, hebdomadaire politique et l'image de la France dans les années 1960	113
Garadnai, Zoltán Les relations franco-hongroises (1963-1968)	121
Taliano-des Garets, Françoise Vasarely, de la reconnaissance à l'institutionnalisation. Itinéraire d'un Hongrois en France	141
<i>Czechoslovakia Between Two World Wars</i>	149
Tóth, Andrej – Novotný, Lukáš – Stehlík, Michal Short Summary of the Constitutional Confirmation of the So-Called First Czechoslovak Republic. The Basic Premise for Establishment of National Minorities in the Social-Political Life of Interwar Czechoslovakia	151
Tóth, Andrej Political Parties of the Hungarian Minority in Interwar Czechoslovakia (1918-1938). Brief Summary and Outline of the Issue	169
Novotný, Lukáš Political Parties of the German Minority in Interwar Czechoslovakia (1918-1938). Brief Summary and Outline of the Issue	195
Stehlík, Michal The Slovak Autonomist Movement in Czechoslovakia 1918 – 1938	217

Skřivan, Aleš Jr.	
Czechoslovak Export of Arms to China in the Interwar Period	233
Studies in English	245
Topor, Claudiu - Lucian	
University of Iasi and its external connections.	
Since its beginnings (1860) up to the First World War (1914)	247
Baranyi, Tamás Péter	
„A Most Unusual Relationship”: American Representation in the Vatican	257
Byrappa, Ramachandra	
Punjab: When a „community” assails and conquers the „State”	
A glimpse into „national community” formation in South Asia	273
Maruzsa, Zoltán	
German rearmament in the Cold War	289
Jungmayer, Louis	
Altamont the end of the sixties (Myths and false endings)	303
Studies in German	335
Goreczky, Tamás	
Graf István Burián, ein ungarischer Diplomat und gemeinsamer Minister	
im Dienste der Österreichisch–Ungarischen Monarchie	337
Scheer, Tamara	
Österreich-Ungarns Besatzungsregime im Ersten Weltkrieg zwischen Medizin,	
Moral und Kriegsnotwendigkeit	365
Horváth, Dóra	
Die Habsburger und die Monarchie in österreichischen Geschichtsbildern	
und Ausstellungen zwischen 1918 und 1938	381
Gülstorff, Torben	
Vom Wilhelms Hof in die Fremde. Einblicke in die Lehre vom Eigenen und	
Fremden an der Kolonialschule Witzenhausen.	
Ansätze eines interkulturellen Lernens?	395
Bali, Lóránt – Gulyás, László	
Die Veränderungen der Beziehungen zwischen der EU und	
Kroatien bis zu Beginn der kroatischen Anschlussunterhandlungen	413
Study in Italian	423
Juhász, Balázs	
L'esame di un anno di crisi, ovvero il raffreddamento dei rapporti militari	
italo-ungheresi nel 1931	425
Studies in Hungarian	439
Erdődy, Gábor	
„A valóban szent népek szövetsége” útján.	
A kortárs belga sajtó Belgium helyéről a radikalizálódó Európában –	
1848. január– március közepe	441
Andreides, Gábor	
Magyar politika és politikusok Galeazzo Ciano naplójában (1937-1943)	459
Authors of the Volume	477

Avant-propos

Le premier volume des *Cinq continents* (Öt Kontinens) fut publié en 2003. Depuis cette revue du Département d'Histoire moderne et contemporaine de l'Université Eötvös Loránd de Budapest (ELTE) a beaucoup changé. Les deux premiers volumes parurent en hongrois et à partir de 2005 les volumes ont été publiés en langues étrangères, d'abord en français et ensuite dans d'autres langues (en anglais, en français, en allemand, en russe et en italien), mais il arrive quelques fois qu'on trouve (ici) quelques études en hongrois. Le premier volume parut en format A5 et ensuite en B5. On publie chaque année un volume de quelques centaines de pages. Les auteurs de la revue sont tout d'abord issus des enseignants et des doctorants en histoire de ELTE et des autres universités en Hongrie (Pécs, Szeged, Debrecen, Université Catholique Péter Pázmány, Université Corvinus) et en Europe (Bordeaux3, Berlin, Iasi, Lisbonne, Paris I, Prague, Vienne).

La revue publie aussi les textes des colloques. Dans le cadre du programme Balaton le 1^{er} octobre 2004 on tint un colloque à Budapest sur *l'Europe centrale et le concert européen du printemps des peuples jusqu'à l'intégration euroatlantique (1848-2004)*. Les textes de ce colloque se trouvent dans le volume 2005. La suite de ce programme fut à Paris le 22 septembre 2005 et ses actes furent publiés dans le volume 2006 (*L'Europe centrale et les grandes puissances 1930 – 2004*). Les responsables de ce programme étaient Catherine Horel (Paris I – CNRS) et István Majoros (ELTE). En 2008 et 2009 on a réussi à obtenir un nouveau Balaton (ELTE et Université Michel de Montaigne Bordeaux 3) dont le sujet: „*Les Hongrois en France et les Français en Hongrie de l'époque moderne à nos jours*” (responsables: prof. Bernard Lachaise – Bordeaux3 et prof. István Majoros – ELTE). On tint un colloque à Budapest (les 20 et 21 novembre 2008), une table ronde à Budapest (le 8 octobre 2009) et un colloque à Bordeaux (le 26 novembre 2009). Les textes du colloque tenu à Budapest en novembre 2008 furent publiés dans le volume 2009 et dans le présent volume on trouve les actes de la table ronde et du colloque tenus à Budapest et à Bordeaux en 2009. *Cinq continents* se trouve sur l'internet aussi: <http://tortenelemszak.elte.hu/intezet/ujett/otkontinens.html>

À partir de ce volume la revue a un comité de rédaction internationale représentant les universités hongroises (Pécs, Szeged, Debrecen, ELTE) et européennes (Lisbonne, Bordeaux3, Paris I – CNRS, Vienne et Prague). Le président du comité est M. András Balogh, professeur du Département d'Histoire moderne et contemporaine de ELTE et ex-ambassadeur de Hongrie à Delhi et à Bangkok. J'espère que notre revue, grâce à ce nouveau comité et à nos futurs auteurs, sera un précieux outil au service de l'histoire européenne et universelle.

Budapest, 26 avril 2011.

Prof. István Majoros
rédacteur

Du moyen-âge jusqu'à nos jours

Dans ce volume on trouve les textes de la table ronde tenue à Budapest le 8 octobre 2009 (Ilona Kovács, Bernard Lachaise, Françoise Taliano-des Garets) et les textes du colloque franco-hongrois tenu à Bordeaux le 26 novembre 2009 (Péter Hahner, István Majoros) sur „*Les Hongrois en France et les Français en Hongrie de l'époque moderne à nos jours*”, entre l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3 et l'Université Eötvös Loránd de Budapest (responsables: prof. Bernard Lachaise et prof. István Majoros).

Et c'est dans cette partie du volume qu'on trouve les textes sur le moyen-âge (Václav Drška), sur le marquis des Alleurs (Olivier Maurin), sur Marie-Thérèse d'Autriche (François Cadilhon), sur la révolution hongroise en 1918 (Ateş Uslu), sur la Hongrie et l'Entente en 1919 (Pál Pritz) et sur les relations franco-hongroises dans les années 1960 (Zoltán Garadnai)

Václav Drška

Imitatio imperii et imperium christianum dans la stratégie politique des élites ecclésiastiques gauloises à la charnière des V^e et VI^e siècles

Cette étude¹ a pour but d'attirer l'attention sur l'une des possibles motivations qui fit naître chez certains représentants du clergé gallo-romain l'idée de faire du chef barbare des guerriers franques un roi chrétien. Ce plan devait cependant également comprendre une certaine conception politique et la stratégie associée.

Une majorité écrasante des études consacrées à ce thème indiquent deux impulsions ayant conduit au baptême du premier souverain des Francs: la guerre contre les Alamans et son épouse Clotilde. La reine, qui venait de la cour burgonde était une catholique et nièce de Gondebaud, arien régnant sur les Burgondes, mais elle jouissait de la confiance des principaux représentants de l'épiscopat de Gaule, disposant ainsi d'un large éventail de moyens pour exercer une pression systématique et ciblée sur son époux. Ce qui nous amène naturellement à nous demander si le mariage de Clovis ne s'inscrit pas, dans un premier temps du moins, dans une logique plus large de christianisation et de politique culturelle susceptibles de changer radicalement la situation en Gaule. Si nous acceptons cette idée et essayons de l'analyser plus en détail, deux thèmes principaux viennent s'y ajouter dès le début: l'organisation du pouvoir dans le royaume burgonde et la situation religieuse qui y régnait.

La question qui se pose, et dont la réponse précise se heurte à des sources très incomplètes, est celles des règles régissant la succession chez les Burgondes. Justin Favrod et plus tard Reinhold Kaiser² présumèrent que l'existence d'une monarchie

¹ Ce thème fasse l'objet de discussions quasi perpétuelles sur deux points en particulier. Premièrement, la discussion sur la datation se poursuit: le baptême de Clovis varie selon les différents auteurs sur une longue période s'étendant de 496 à 508 et, au vu des sources utilisables, cette question ne sera probablement jamais résolue de manière satisfaisante. Un consensus infiniment plus large existe à propos du deuxième sujet, à savoir l'importance de cet acte pour la formation de l'État francique et la création du mythe national de la monarchie capétienne au Moyen Âge. À ce sujet, voir: Georges TESSIER: *Le Baptême de Clovis. 25 décembre ...* Gallimard, 1964. Rolf WEISS: *Chlodwigs Taufe: Reims 508. Versuch einer neuen Chronologie für Regierungszeit de ersten christlichen Frankenkönigs unter Berücksichtigung der politischen und kirchlich-dogmatischen Probleme seiner Zeit*, Bern-Frankfurt am Main, 1971. Pierre CHAUNU: *Baptême de Clovis, baptême de la France*, Fayard, 1996. Michel ROUCHE: *Clovis. Suivi de vingt et un documents traduits et commentés*, Paris, 1996. Bertrand FAUVARQUE: *Le baptême de Clovis, ouverture du millénaire des saints*, IN: M. ROUCHE (sous la dir.): *Clovis. Histoire et mémoire I. Le baptême de Clovis, l'événement*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997. 272-286. Danuta SHANZER - Ian WOOD: *Avitus of Vienne: Letters and Selected Prose. Translated with an Introduction and Notes*. Liverpool (Liverpool University Press), 2002. Voir également les analyses fondamentales suivantes (mais dans un contexte différent ou plus large: Ferdinand LOT: *Naissance de la France*, Fayard, 1970. 21-26. Justin FAVROD: *Histoire politique du royaume Burgonde (443-534)*. Lausanne, 1997. 323-360. Reinhold KAISER: *Die Burgunder*. Stuttgart, 2004. 60-64. Eugen EWIG: *Die Merowinger und das Frankenreich*. Stuttgart - Berlin - Köln, 1992. 23. Reinhold KAISER: *Das römische Erbe und das Merowingerreich*, München, 2004. 89 et s.

² Pour une analyse détaillée de ce problème, voir Justin FAVROD: 173-182 reprise en essence par Reinhold KAISER: *Die Burgunder*, Stuttgart, 2004. 115-116. La position prioritaire du roi aîné peut être

binaire naquit plus ou moins naturellement, mais que tout fils du roi avait une prétention légale à régner après la génération précédente. Ce n'est que Gondebaud qui, instruit du conflit avec Godégisile, modifia l'ordre de succession en faveur de la primogéniture individualisée et désigna en tant qu'héritier unique son fils Sigismond.³ Étant donné que ce mode d'organisation du royaume suppose des conditions tribales spécifiques, cela nous amène à envisager la polyethnicité des Burgondes.⁴

Celle-ci n'est pas dissipée par les sources écrites conservées, bien au contraire. Les érudits de l'Antiquité tels que Pline l'Ancien ou Klaudios Ptolémée les situaient en général sur le même territoire que les Vandales, soit entre l'Oder et la Vistule. Jordanès indique toutefois que vers la fin de sa vie, l'empereur Valentinien I entreprit une campagne contre eux, et il précise clairement que les *Burgutiones* résidaient sur le Rhin, aux côtés des Saxons.⁵ La situation dans *Getica* est complètement différente: le même auteur décrit comment les membres de la tribu, cette fois-ci nommés *Burgundiones*, furent anéantis par Fastida, roi des Gépides « jusqu'à l'écrasement total », vers la moitié du III^e siècle d'après le contexte.⁶ Cette période serait ainsi bien antérieure à l'affrontement contre Valentinien sur le Rhin, leur laissant assez de temps pour se déplacer. Mais comment, suite à la décimation mentionnée plus haut, pouvaient-ils être aussi nombreux qu'il ne l'est déclaré? Au temps d'Honorius, c'est-à-dire au tournant du IV^e et V^e siècle, les *Burgundiones* accompagnés des Francs dévastent la Gaule,⁷ tandis que plus tard, appelés de nouveau *Burgundiones*, ils résident au sud des

remarquée en particulier chez Grégoire de Tours (GREGORIUS TURONENSIS: *Libri historiarum X*, Monumenta Germaniae Historica: Scriptorum rerum Merovingicarum I.1, Gregorii Turonensis Opera, éd. Bruno KRUSCH et Wilhelm LEVISON, Hannover, 1951. II.32. 78-80), mais pas ouvertement. L'évêque de Tours observe rigoureusement l'ordre frère aîné – cadet. Le mécontentement de Godégisile peut également permettre de deviner l'organisation hiérarchique. En revanche, Ian N. WOOD: *Kings, Kingdoms and Consents*, Early Medieval Kingship, edd. Peter Hayes SAWYER and Ian N. WOOD, Leeds, 1977. 6-29 défend la position que le deuxième roi n'était qu'un « aspirant » sans territoire ou siège propre.

³ FAVROD: 154-155. KAISER (*Die Burgunder*): 116.

⁴ Reinhard WENSKUS: *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, Köln - Graz 1961. 321-322. Pour l'origine de la dynastie et l'ethnogenèse, voir Hans Hubert ANTON: *Gibichungen*, Reallexikon der Germanischen Altertumskunde, XII. 1998. 68 et s. Pour la polyethnicité des Burgondes, voir Ian N. WOOD: *Ethnicity and the Ethnogenesis of the Burgundians*, IN: Herwig WOLFRAM und Walter POHL (éd.): *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, Bd. 1. Wien, 1990. (= Denkschriften der Österreichische Akademie der Wissenschaften), passim et Patrick AMORY: *The Meaning and Purpose of Ethnic Terminology in the Burgundian Laws*, Early Medieval Europe 2. 1993. 1-28.

⁵ JORDANES: *De summa temporum vel origine actibusque gentis Romanorum (Romana)*, in: Theodor MOMMSEN (ed.): *Jordanis Romana et Getica*, Monumenta Germaniae Historica: Auctores Antiquissimi 5.1. Berlin, 1882. 39: „Gratianum filium suum Valentinianis ... imperatorem constituit ... et contra Saxones Burgutionesque, qui plus LXXX milia armatorum primum Reni limbo castra metassent, movit procinctum...”

⁶ JORDANES: *De origine actibusque Getarum, (Getica)*, IN: MOMMSEN (ed.): 83: „...Gepidarum rex Fastida quietatem gentem excitans patrios fines per arma dilatavit. Nam Burgundiones pene usque ad internicionem delevit...”

⁷ Ibidem, 100.

Suèves, sur le Danube, sans aucun contact avec les Francs,⁸ alors qu'en 451, ils sont censés combattre sur les champs Catalauniques contre Attila.⁹ La double terminologie ainsi que la double histoire portent à croire qu'il pouvait en réalité s'agir de deux peuples distincts, dont l'union dans un ensemble proche du Rhin n'est pas exclue.

Orose apporte cependant une information importante. Il affirme explicitement que les Burgondes étaient des catholiques¹⁰ et n'est d'ailleurs pas le seul à en donner une description aussi flatteuse. Selon Socrate de Constantinople, cette tribu, barbare à l'origine, s'installa sur le Rhin où elle commença à y mener une vie rangée. À l'approche des Huns, elle accepta la foi chrétienne sur le conseil des Romains et en remerciement de leur aide.¹¹ Ces deux informations peuvent concorder avec une description antérieure des Burgondes donnée par Ammien Marcellin, évoquant leur mode de vie incontestablement païen et l'exercice du culte¹². En revanche, elles s'opposent à une tradition plus récente qui fit des Burgondes des adeptes de l'hérésie arienne. Nous pouvons en trouver l'origine, au moins pour ce qui est de l'intensité, chez Grégoire de Tours et son fameux classement du roi Gonidoc dans la famille des souverains oppresseurs de la foi catholique.¹³ L'opinion qui domina non seulement les lettres médiévales, mais également dans la recherche moderne.¹⁴

Laissons-la de côté pour le moment et examinons de plus près l'institution du double royaume burgonde. Commençons par Clotilde. Sa sœur Chrona professait également la foi catholique et, d'après Grégoire de Tours, l'assassinat du père des deux princesses, Chilpéric II, fut fomenté par son frère Gondebaud, qui ordonna de noyer leur mère et les condamna toutes deux à l'exil.¹⁵ Chrona échappa à l'expulsion en embrassant la vie monastique. Quant à Clotilde, un tel destin lui fut épargné, nous le savons, grâce au mariage avec Clovis. La manière dont le roi burgonde traitait prétendument ses proches nous mène incontestablement à

⁸ Ibidem, 130.

⁹ Ibidem, 108: „Hi enim adfuerunt auxiliares: Franci, Sarmatae, Armoriciani, Liticiani, Burgundiones, Saxones...”.

¹⁰ PAULUS OROSIUS: *Historiarum libri septem*, IN: J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina* 31. Paris, 1846. VII. c. 32. coll. 1144.

¹¹ SOCRATES SCHOLASTICUS: *Historia ecclesiastica*, IN: J.-P. MIGNE, *Patrologia Graeca* 67. Paris, 1864. VII. c. 30. coll. 806.

¹² AMMIANUS MARCELLINUS: *Rerum gestarum libri qui supersunt*, LLA 638. XXVIII. c.5.14/87. (d'après *Bibliotheca Teubneriana Latina*, Ver. 3.0.B, Saur Verlag, München – Leipzig, Brepols Publishers, 2004).

¹³ GREGORIUS TURONENSIS: *Libri historiarum*, II.28, p. 73; ibidem II.4., p. 45.

¹⁴ L'argumentation contre une christianisation rapide est résumée par FAVROD: 50. il faut néanmoins admettre que le christianisme pénétra très tôt cette tribu, ce qui peut donner raison à Alfred HAUCK: *Kirchengeschichte Deutschlands*, Bd. I. Leipzig, 1912. 93-95. Il sera en revanche nécessaire d'abandonner résolument l'idée d'origine sur leur arianisme telle que formulée par Hans von SCHUBERT: *Die Anfänge des Christentums bei den Burgunden*, Heidelberg, 1911. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse 3), 24-26. Pour la récapitulation moderne de cette problématique, voir Ian N. WOOD (1990): 58-61.

¹⁵ GREGORIUS TURONENSIS: *Libri historiarum*, II.28. p.73.

conclure qu'il opta pour une stratégie d'extermination. Pourquoi?

Lorsque saint Lupicin chercha à obtenir de l'aide pour les nécessiteux, il s'adressa au roi Chilpéric, alors installé à Genève, qui le reçut avec bienveillance et accéda à sa requête.¹⁶ En agissant ainsi, le roi respectait le modèle habituel du souverain chrétien tel que présenté par la doctrine de l'Église officielle. Selon toute vraisemblance, il ne s'agit pas là de l'image d'un roi arien. Reste à savoir lequel des deux Chilpéric manifesta une telle charité chrétienne. Les éditeurs présumèrent déjà qu'il ne pouvait s'agir que du frère de Gondebaud et non de son oncle, et la même opinion se retrouve également ailleurs.¹⁷ Justin Favrod et plus tard Reinhold Kaiser sont eux convaincus que Chilpéric II mourut bien avant de pouvoir devenir roi et qu'il devait donc s'agir de Chilpéric I^{er}.¹⁸ Tout le problème réside dans l'interprétation d'une seule lettre de l'évêque Avit de Vienne adressée à Gondebaud, dans laquelle l'évêque présentait ses condoléances au roi suite au décès de sa fille. Cette situation fut pour Avit l'occasion d'évoquer la mort antérieure des deux frères du roi, dont ce dernier pleura également la disparition. L'évêque ajouta cependant ce qui suit: « *Minuebat regni filicitas numerum regalium personarum et hoc servabatur mundo, quod sufficiebat imperio. Repositum est illic, quicquid prosperum fuit catholicae veritati* ». ¹⁹ Le raisonnement des deux chercheurs s'appuie sur la réflexion suivante: les frères (*germani*) de Gondebaud n'étant pas désignés comme *reges*, mais seulement comme *personae regales*, il ne s'agit donc pas de souverains mais de deux princes décédés bien avant d'avoir pu accéder au trône. Favrod va encore plus loin en concluant de l'emploi de l'adverbe *quondam* que les deux frères durent mourir « *vraisemblablement à une époque où Gondebaud ne régnait pas encore* ». ²⁰ Une telle explication est bien entendu acceptable mais elle est fondée sur une spéculation sémantique qui ne peut nullement être vérifiée. En outre, l'interprétation de toutes les autres sources s'y voit subordonnée. Ainsi, lorsque Grégoire de Tours écrit que Gondioc avait quatre fils et que Gondebaud avait tué Chilpéric, ²¹ Favrod ne considère crédible que la première partie de ce témoignage, tandis qu'il attribue la seconde à la rancune de l'évêque. Il procède de la même manière avec les citations pertinentes de Sidoine Apollinaire. Cet évêque de

¹⁶ GREGORIUS TURONENSIS: *De Romano atque Lupicino abbatibus*, IN: Bruno KRUSCH (ed.): *Liber vitae patrum*, Monumenta Germaniae Historica: Scriptorum rerum Merovingicarum I.2, Gregorii Turonensis Miracula et opera minora, Hannover, 1885. c. 5/666-667.

¹⁷ Marcel BECK: *Bemerkungen zur Geschichte des ersten Burgunderreiches*, RSH 13. 1963. 433-457. Laetitia BOHM: *Geschichte Burgunds: Politik, Staatsbildungen, Kultur*, Stuttgart, 1979. 59-61. Jean-Pierre LEGUAY: *Les Burgondes et la Sapaudia*, Chambéry, 1988. 19. Herwig WOLFRAM: *Les Burgondes: Faiblesse et pérennité (407/413-534)*, IN: H. GAILLARD DE SEMAINVILLE (ed.): *Les Burgondes, Apport de l'archéologie*. Dijon, 1995. 23-30.

¹⁸ KAISER (*Die Burgunder*): 121 et 115. FAVROD: 153.

¹⁹ ALCIMUS ECDICIUS AVITUS: *Epistolae*, IN: Monumenta Germaniae Historica: Auctores Antiquissimi VI.2 Alcimi Aviti opera. Ed. Rudolf PEIPER, Berlin, 1883. No.5/32.

²⁰ FAVROD: 151.

²¹ „Fuit igitur et Gundevchus rex Burgundionum ex genere Athanarici regis persecutoris, cui supra meminimus. Huic fuerunt quattuor filii: Gundobadus, Godigisilus, Chilpericus et Godomarus. Igitur Gundobadus Chilpericum fratrem suum interfecit...” voir la note n° 17.

Clermont laissa à sa mort une correspondance relativement abondante, parmi laquelle deux lettres sont d'une importance clé pour notre sujet. Dans la première,²² destinée à son proche parent Ecdicius, il met en garde contre une amitié dangereuse – d'après le contexte – avec les rois burgondes. Il ne faut cependant pas interpréter l'expression *periculosa regum familiaritas* comme une preuve du co-règne mais seulement comme un avertissement général que de telles relations pouvaient être dangereuses. Dans la seconde lettre²³, Sidoine désigne le roi burgonde comme un tétrarque. Favrod est cependant convaincu que ce terme n'est pas utilisé dans son sens d'origine, mais uniquement pour désigner un chef subordonné à Rome.

Admettons la justesse de ce raisonnement, qui ne réfute pas pour autant l'opinion précédente. Il est alors tout à fait justifié de considérer la lettre d'Avit à Gondebaud et le passage qui revêt pour nous une importance capitale comme des condoléances contenant non pas des paroles de consolation mais un reproche déguisé sur la manière intéressée et complètement non chrétienne dont le roi traitait ses proches. Il n'est alors aucunement nécessaire de chercher à distinguer le vrai du faux dans l'affirmation de Grégoire ou de chercher des explications compliquées pour interpréter les tournures de la correspondance de l'évêque de Clermont. En outre, d'autres arguments existent, même s'ils ne sont évidemment pas irréfutables. Il est vrai que le *Passio sancti Sigismundi* ne relate que le co-règne de Gondebaud et de Godégisile, mais son auteur indique tout de même : « *Galliarum populos terrasque inter se diviserunt, ita ut Gundobaldus duas portiones suis dicionibus vindicaret, tertia Godigiselus esset contentus* ». ²⁴ Bien que le moine d'Agaune n'ait rédigé son œuvre qu'au début du VIII^e siècle, il a très bien pu saisir la tradition de longue durée qui reflétait effectivement la réalité. Mais comment Gondebaud acquit ces deux tiers et combien de rois régnèrent sur les Burgondes avant lui?

On suppose que la coutume mérovingienne de partager le royaume des Francs à parts égales entre les fils du roi défunt relevait de la loi salique. Si c'est réellement le cas, nous devrions faire le raisonnement inverse et partir de l'hypothèse que le partage inégal entre Gondebaud et Godégisile se déroula également selon les normes juridiques burgondes. Or, aucune d'entre elles ne vient explicitement à l'appui d'une division de ce type.²⁵ Il ne reste ainsi aucune autre explication logique que celle de Grégoire de Tours: Gondebaud élimina son frère et sa famille, puis s'empara de son royaume. Cela expliquerait également le

²² SIDONIUS APOLLINARIS: *Epistolae*, IN: J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina* 58. Paris, 1862. Ep. III.3. coll. 497-498.

²³ *Ibidem*, VII.7. coll. 556.

²⁴ *Passio Sancti Sigismundi regis et martyris et sociorum eius, quod est Kl. mai*, IN: *Monumenta Germaniae Historica: Scriptorum rerum Merovingicarum II, Fredegarii et aliorum chronica. Vitae sanctorum*, éd. Bruno KRUSCH, Hannover, 1888, c. 2/333-334.

²⁵ Nous ne trouvons cette disposition dans aucun code burgonde établi. Voir *Liber Constitutionum sive Lex Gundobada*, in: *Leges Burgundionum*, MGH LL nat. Germ. 2.1, éd. Ludwig Rudolf von SALIS, Hannover, 1892. et *Lex Romana sive forma et expositio legum Romanum*, in: *Leges Burgundionum*, MGH LL nat. Germ. 2.1, éd. Ludwig Rudolf von SALIS, Hannover, 1892.

mécontentement de Godégisile, qui aboutit finalement à la trahison.

Rien ne s'oppose alors à ce que l'on suppose la naissance d'une tétrarchie après la mort de Gondioc, eu égard à sa descendance. Chilpéric I^{er}, qui survécut à son frère, prit le pouvoir selon les principes en vigueur et il est effectivement possible que Godomar soit mort pendant cette période. Trois héritiers accédèrent par la suite au trône burgonde: Gondebaud, Chilpéric II et Godégisile. Nous ignorons combien de temps cette situation dura, mais il s'agissait certainement d'une organisation sans précédent dans l'histoire burgonde qui suscita des tensions. Prêtons attention à leur origine potentielle. Dans les sources, Chilpéric II porte plusieurs titres romains: *magister militum*, *vir iluster Galliae* a *patricius*. Chez Gondebaud, en revanche, seul le patriciat est incontestable.²⁶ Les relations avec la cour de Constantinople jouaient toutefois un rôle important dans la politique royale. On peut le déduire du fait que la dynastie burgonde avait pour tradition d'accepter les offices impériaux.²⁷ En examinant la correspondance d'Avit de Vienne conservée jusqu'à aujourd'hui, un constat s'impose: aucune lettre de Gondebaud ne fut adressée à Constantinople alors que son fils Sigismond en envoya au moins trois,²⁸ affirmant sa loyauté dans chacune d'elles. On peut alors se demander si la tension entre les deux frères royaux n'était pas due au fait que Chilpéric ait été favorisé par la cour byzantine, malgré son statut de cadet. Ce qui pourrait également expliquer pourquoi Godégisile ne fit l'usage d'aucun titre romain par la suite, lorsqu'il fut roi à Genève.²⁹

En outre, toutes les découvertes mentionnées recourent parfaitement l'hypothèse que l'on rencontre souvent dans la littérature et que R. Kaiser résume avec concision dans une phrase: « *Für die Könige ist der Arianismus mit Sicherheit nur für Gundobad, Godegisel und Sigismund (vor seinem Übertritt) eindeutig bezeugt* ». ³⁰ Nous arrivons là au cœur du problème. Le déroulement possible de l'ethnogenèse des Burgondes historiques présents en Sapaudie peut expliquer pourquoi une partie de la tribu embrassa la foi catholique tandis que l'autre conserva l'orientation arienne. L'institution du double royaume reflétait ainsi non seulement la situation tribale mais aussi religieuse. Les changements qui commencèrent à s'imposer à partir des années 70 purent ainsi donner à l'épiscopat gallo-romain l'impression d'une menace fatale. La mort de Gondioc constitua probablement un événement bien plus important que la chute de l'Empire à Rome. Après le court règne de Chilpéric I^{er}, il était clair que le projet de

²⁶ WEISS: 43. FAVROD: 143 affirme pourtant que Gondebaud hérita également du titre militaire, se fondant sur le chronographe grec Malala, JOANNIS MALALAE: *Chronographia*, J.-P. MIGNE Patrologia Graeca 97, Paris, 1865. coll. 557-558. Il aurait transmis le titre militaire à Chilpéric I^{er} (*magister militum per Gallias*) et gardé le titre de *magister militum praesentalis*. Toutefois, le passage en question concerne sans doute Gonidoc. Cf. KAISER (*Die Burgunder*): 49.

²⁷ Pour une analyse détaillée, voir FAVROD: 141-148, résumée par KAISER (*Die Burgunder*):119-121. Les deux chercheurs se fondent cependant sur la supposition que le roi apparaissant dans la Vie de Lupicin ou éventuellement dans d'autres sources hagiographique est Chilpéric I^{er}.

²⁸ ALCIMUS ECCIDIUS AVITUS: *Epistolae*, No.78/93. No.98/100-101. No. 99/101.

²⁹ FAVROD: 146.

³⁰ KAISER: 152-153.

tétrarchie n'aboutirait, pas, mais le tournant décisif n'eut lieu que lorsque Gondebaud décida d'éliminer son frère. Le binôme Gondebaud - Godégisile sonnait bien le retour de l'organisation traditionnelle du royaume, mais un élément important avait changé: pour la première fois, deux ariens régnaient sur le royaume burgonde et pour la première fois, le clergé gallo-romain se retrouvait dans une situation où il ne bénéficiait ni de l'appui ni de l'assistance nécessaires auprès des représentants du pouvoir séculier.

Viennent s'y ajouter d'autres facteurs, évoqués par Bertrand Fauvarque dans son étude, qui ranimèrent des spéculations eschatologiques, présentes de façon latente depuis longtemps dans l'ancienne partie occidentale de l'empire.³¹ Les ariens étaient considérés comme le signe de l'approche du jugement dernier et les rois wisigoths Euric et Alaric II en particulier représentaient l'incarnation même du mal, comme en témoignent les réactions de Sidoine Apollinaire. À la persécution des évêques sur le territoire wisigoth s'ajouta le conflit avec les monophysites en Orient, qui paralysa partiellement l'empire et réduisit quelque peu sa crédibilité en Occident.³² Les Vandales en Afrique, les Goths en Italie et la diffusion de l'hérésie arienne en Hispanie suscitaient des inquiétudes dans le monde chrétien, et plus particulièrement chez les élites ecclésiastiques de la Gaule,³³ car elles se sentaient de plus en plus isolées et encerclées par les hérétiques.

Il n'est pas nécessaire d'accumuler d'autres faits, mais notons encore une observation faite par B. Fauvarque dans son étude. Selon lui, le baptême de Clovis devait représenter « *la résurrection (regeneratio) de l'empire en Occident* ». ³⁴ L'auteur fonde son opinion sur les fameuses félicitations qu'Avit de Vienne adressa à Clovis, qui contiennent en effet un passage indiquant qu'un nouveau centre du vrai christianisme se dressait désormais en Occident, aux côtés de la Grèce.³⁵ Cela nous amène à nous demander si le baptême du roi des Francs représentait vraiment l'objectif principal ou unique de l'activité d'alors du clergé catholique gaulois. Nous disposons du fragment d'une autre lettre d'Avit: il s'agit cette fois-ci probablement de l'annonce solennelle au pape de la conversion de Sigismond au catholicisme. La partie conservée indique que cet événement mettra fin à toute doctrine obscure orientale qui s'était emparée du cœur des barbares, que l'unité désirée sera atteinte et qu'il servira également d'exemple pour son propre peuple et pour les *gentes extraneae*. Avec l'aide de Dieu et l'intervention du pape, d'autres territoires suivront son exemple. Sigismond est désigné comme le seul roi

³¹ Bertrand FAUVARQUE: *Le baptême de Clovis, ouverture du millénaire des saints*, IN: Michel ROUCHE (sous la direction de): *Clovis, histoire et mémoires I. Le baptême de Clovis, l'événement*. , Paris-Sorbonne, 1997. 271-286.

³² ALCIMUS ECDICIUS AVITUS: *Epistolae*, No.2/15-16. Ou ibidem, No.3/22.

³³ „...non intelligimus Antichristum appropinquare...”, car „innumerabiles et ferocissimae nationes universas Gallias occuparunt,” remarque saint Jérôme, HIERONYMUS STRIDONENSIS: *Epistolae*, Ep. 123. PL 22. Paris, 1845. coll. 1057. Le passage fut fréquemment repris par des hommes de lettres médiévaux pendant plusieurs siècles.

³⁴ FAUVARQUE: 283-284.

³⁵ ALCIMUS ECDICIUS AVITUS: *Epistolae*, No. 36/75: „Gaudeat equidem Graecia principem legisse nostrum: sed non iam quae tanti muneris donum sola mereatur.”

ayant osé franchir le pas et l'évêque demande au Saint-Père des reliques pour l'église de Genève « *quae caput regni sui est* ». ³⁶

En comparant ce fragment aux félicitations officielles adressées à Clovis, conservées plus ou moins sous sa forme intégrale, nous pouvons constater qu'il est rédigé dans un ton moins élogieux, mais il donne en revanche l'impression qu'Avit ne considéra l'œuvre de christianisation ouverte qu'à ce moment-là: « *inpetrate a deo aliis regionibus tribui, quicquid nobis petimus custodiri* ». Cela signifierait que le baptême de Clovis ne se déroula qu'en second, ce qui joue un rôle important dans le contexte que nous étudions. Tandis qu'une partie des spécialistes situe les deux actes vers la fin du V^e siècle, avec une tendance à considérer le baptême franc comme le premier, une autre partie, en particulier ces derniers temps, impose de plus en plus l'opinion que ces événements ne se produisirent pas avant la première décennie du siècle suivant, voire vers la fin de celui-ci. Il devient ainsi possible d'envisager la simultanéité des deux baptêmes ou même l'antériorité de la conversion de Sigismond sur celle du roi Clovis.

Essayons d'examiner s'il est possible que le projet d'origine ait prévu la conversion simultanée au catholicisme des deux rois, Gondebaut et Clovis, et quelle importance un tel plan pouvait avoir dans le dessein de l'épiscopat gallo-romain. Il est bien connu qu'Avit exerça une forte pression sur Gondebaut et déploya de grands efforts de persuasion. Le résultat fut résumé par l'évêque de Tours bien informé. Gondebaut, prêt à recevoir le baptême, exigea que ce dernier se déroule en secret, mais ce type de conversion au catholicisme n'avait pas grande valeur pour le métropolitain de Vienne. ³⁷

La même pression fut exercée sur Clovis, mais les moyens employés furent considérablement différents. Si nous nous en remettons à Grégoire dans le cas du roi des Francs, contre lequel il n'avait pas de raison d'avoir de parti pris, tout reposait sur la reine, dont la stratégie correspondait à première vue à ses facultés intellectuelles. Elle entreprit la première tentative à la naissance de leur premier fils. À l'occasion du baptême, la reine fit somptueusement décorer l'église, « *quo facilis vel hoc misterio provocaretur ad credendum, qui flecti praedicationem non poterat* ». Or, le décès rapide de l'enfant ne fit que provoquer la colère du roi et l'endurcit davantage. Même le baptême réussi de Clodomir, son fils puîné, ne put changer la situation. ³⁸ Comme l'indique notre source, « *nullo modo ad haec credenda poterat commoveri* », jusqu'à la guerre contre les Alamans, qui bouleversa la mentalité de Clovis. ³⁹ Il peut bien s'agir d'une construction inventée ingénieusement par Grégoire ⁴⁰ et éloignée de la réalité, mais nous devons cependant nous demander pourquoi il créa intentionnellement un tel gouffre culturel et mental entre les deux rois. Nous reviendrons à l'explication

³⁶ Ibidem, No. 8/40-41.

³⁷ GREGORIUS: *Libri historiarum*, II.34/81-82.

³⁸ Ibidem, II.29/74-75.

³⁹ Ibidem, II.30/75-76.

⁴⁰ Cf. Georg SCHEIBELREITER: *Clovis, le païen, Clotilda, la pieuse. À propos de la mentalité barbare*, IN: M. Rouche (sous la dir.): *Clovis. Histoire et mémoire I. Le baptême de Clovis, l'événement*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 1997. 349-367. et surtout 359-363.

potentielle, mais finissons d'abord l'histoire de Grégoire. La reine tira avantage de la situation et fit appeler l'évêque Rémi de Reims pour convaincre le roi. Le souverain, déjà intimement décidé, hésita uniquement par crainte de susciter un conflit entre lui et son peuple, or celui-ci déclara étonnamment: « *'Mortalis deus abigimus, pie rex, et Deum quem Remigius praedicat inmortalem sequi parati sumus'*. »⁴¹ Ainsi, rien n'empêchait le baptême.

Ce qui est évident, c'est ce que tous constatent en général: Rémi, en accord avec la reine, prépara à l'avance le terrain pour Clovis auprès d'un certain nombre de Francs. Revenons toutefois à la guerre contre les Alamans. Il s'agit en réalité du dernier grand événement vécu par Clovis en tant que souverain païen et sa datation dépend donc de celle du baptême du Mérovingien. Mais le plus important pour nous est de savoir si elle eut lieu avant ou après la guerre franco-burgonde, cette dernière, qui s'est déroulée en 500, étant de notre perspective un événement d'une importance clé.

Comme le constata Justin Favrod, nous disposons en principe de trois sources importantes concernant le conflit franco-burgonde: il s'agit, outre Grégoire de Tours, de la chronique de Marius d'Avenches et de l'hagiographie du moine d'Agaune sur le martyr de saint Sigismond. L'évêque d'Avenches ne naquit qu'en 530, ce qui lui donne à peu près le même recul que Grégoire sur cet événement. C'est pourquoi il vaut la peine de citer l'intégralité de ses propos.

« A. 500 *Patricio et Hydatio.*

1. *His consulibus pugna facta est Divione inter Francos et Burgundiones Godegeselo hoc dolorose contra fratrem suum Gundobagaudum machinante. in eo proelio Godegeselus cum suis adversus fratrem suum cum Francis dimicavit et fugatum fratrem suum Gundobagaudum regnum ipsius paulisper obtinuit et Gundobagaudus Avinione latebram dedit.*

2. *Eo anno Gundobagaudus resumptis viribus Viennam cum exercitu circumdedit, captaque civitate fratrem suum interfecit pluresque seniores ac Burgundiones, qui cum ipso senserant, multis exquisitione tormentis morte damnavit, regnumque, quem perdidit, cum id quod Godegeselus habuerat, receptum usque die mortis suae feliciter gubernavit.* »⁴²

Le *Passio s. Sigismudi* indique ce qui suit:

« *In ipsis temporibus Sicambrorum gens ilico convalescens, multasque regiones, postpositis omnibus, dapibus contemptis et artioribus rebus dorsis inpositis, pene omnibus gentibus finitimis, duodecim regibus cum populis sibi subiugatis, prostratis atque depopulatis, convalescenti manu suis subdiderunt dicionibus. Quas regiones sibi subiugatas, Galliarum fines invadendas audacter expetierunt. Quorum adiunctus Godigiselus, frater Gundobadi, preliandi cum Germanorum solatio contra Gundobadum arma arripuit. Quo fugato, regnum Galliarum paucis diebus sibi subiugasse visus est.*

⁴¹ GREGORIUS: *Libri historiarum*, II.31/76-77.

⁴² MARIUS episcopus AVENTICENSIS: *Chronica*, IN: *Monumenta Germaniae Historica: Auctores Antiquissimi* 11. Ed. Theodor MOMMSEN, Berlin, 1896. a. 500/234.

Non post multo tempore, resumtis viribus, Gundobadus, deiectisque portis Viennensium civitatis cum multo exercitu, captoque germano suo Godegiselo cum uxore et prolibus suis, igne concremavit, omne regnum, quod per vim perdidit, vindicavit. »⁴³

Les deux textes s'accordent sur deux éléments importants: le lieu choisi par Godégisile pour célébrer son triomphe fut Vienne, le siège d'Avit. Or, aucun d'entre eux n'indique que l'allié du frère de Gondebaud soit Clovis: Marius parle des Francs, le *Passio* des Germaniques ou des Sicambres. En outre, d'après la description qui en est faite, il s'agit clairement de païens. Nous disposons également d'un autre texte, le *Collatio episcoporum coram regis Gundobado adversus Arriano*, source souvent rejetée car considérée peu crédible, qui peut cependant refléter une tradition plus ancienne et qui en tout état de cause ne réfute pas sur le fond le contenu des lettres d'Avit, dont l'authenticité ne fait aucun doute.⁴⁴ Elle témoigne pourtant du débat exacerbé entre le roi et Avit, et ne mentionne le roi des Francs qu'en termes généraux.⁴⁵ Le *Collatio* convainc toutefois d'un autre fait: Gondebaud apprit que Godégisile conspirait contre lui avec un souverain étranger et reprocha à Avit et ses confrères de ne pas l'en empêcher.⁴⁶

Le seul à relater la guerre entre Gondebaud et Clovis est l'évêque de Tours, dont le témoignage date à peu près de la même époque que celui de Marius. Son explication est cependant assez curieuse. Selon lui, le roi des Francs épousa d'abord Clotilde, puis reçut le baptême et ce n'est qu'ensuite qu'il établit (alors qu'il était déjà catholique) des relations avec l'arien Godégisile afin de renverser Gondebaud.⁴⁷ Godégisile avait certes promis de lui devenir tributaire mais peut-on croire que le Mérovingien aurait osé une opération aussi risquée contre son allié, s'il était de plus déjà marié à Clotilde? À en croire Grégoire de Tours, il était certainement beaucoup plus urgent pour lui de régler la situation avec ses concurrents francs païens.⁴⁸

Le projet, qui put être préparé par les hauts représentants de l'Église catholique gauloise et dont Avit de Vienne et le métropolitain de Reims Rémi devinrent les protagonistes principaux, pouvait ainsi représenter aussi bien une réponse au millénarisme eschatologique qu'une nouvelle conception de la Gaule qui représentait alors un nouvel *imperium* chrétien dans un contexte où tant la

⁴³ *Passio Sancti Sigismundi*, c.2-3/334.

⁴⁴ *Collatio episcoporum coram regis Gundobado adversus Arriano*, in: *Monumenta Germaniae Historica: Auctores Antiquissimi VI.2 Alcimii Aviti opera*. Ed. Rudolf PEIPER, Berlin, 1883. 161-164. Cf. son contenu avec ALCIMUS ECDICIUS AVITUS: *Epistolae*, No.53. 54/81-85. Sur le même sujet: Danuta SHANZER - Ian WOOD: 315-320. Les deux lettres sont datées des années 499-500.

⁴⁵ *Collatio episcoporum*, p. 162: „*Si vestra fides est vera, quare episcopi vestri non impediunt regem Francorum, qui mihi bellum indixit et se cum inimicis meis sociavit, ut me destruerent?*”

⁴⁶ Pour une analyse détaillée, voir Václav DRŠKA: *Collatio episcoporum – Krieg mit Chlodwig oder den Franken?*, Prague Papers on the History of International Relations 2007. éd. Ales SKŘIVAN, Arnold SUPPAN, Praha, 2007. 9-20, et surtout 16-17.

⁴⁷ GREGORIUS: *Libri historiarum*, II.31-32/76-80.

⁴⁸ Pour une analyse détaillée, voir DRŠKA: 16.

dogmatique que la puissance de l'empire de Constantinople vacillaient. Ce projet se fondait, autant que possible, sur un baptême simultané du roi des Francs, Clovis, et du roi des Burgondes, Gondebaud. Le chemin permettant sa réalisation devait être celui de l'union dynastique entre les deux royaumes, assurée par Clotilde. Car en dépit de tous les efforts de persuasion déployés par Grégoire de Tours, cette union était avantageuse et souhaitable avant tout pour le souverain francique puisqu'elle lui garantissait le soutien de son voisin contre ses rivaux royaux, Sigebert, Chararic et Ragnacaire, qui lui faisaient obstacle sur le chemin de l'unification des *gentes* franques.⁴⁹ Leur réponse, ou la réponse de l'un d'entre eux, fut la conspiration avec Godégisile.

Dans ce contexte, le clergé burgonde et francique conduit par Avit engagea probablement un jeu ambigu dont l'objectif était de forcer Gondebaud à prendre enfin sa décision. C'est probablement pour cette raison que l'évêque persuada Clovis de ne pas intervenir dans le conflit et de ne pas envoyer de troupes à Dijon, ce qui eut pour conséquence la défaite de Gondebaud. Le fait que Godégisile célébra sa victoire à Vienne (et non à Lyon) peut nous amener à conclure qu'Avit improvisa et misa pendant un certain temps sur le frère de Gondebaud, ne revenant au plan d'origine que lorsque cette stratégie s'avéra mauvaise. L'évêque de Tours indique dans des propos détaillés que la condition principale au rétablissement des relations entre Gondebaud et Clovis fut le paiement du tribut. Mais examinons plutôt ce qui suivit la victoire de Gondebaud. Outre la punition des traîtres, l'activité la plus importante du roi burgonde fut de créer de nouvelles lois en faveur des Gallo-romains: « *Burgundionibus leges mitiores instituit, ne Romanos obpraemerunt* ». ⁵⁰ Cette phrase est suivie par le chapitre sur les efforts de persuasion infructueux d'Avit visant à ce que le souverain burgonde reçoive le baptême.

Il est ainsi fort possible que le compromis obtenu entre le roi et Avit en plein milieu de la crise burgonde reposait sur l'engagement pris par Gondebaud d'assurer à la population chrétienne gallo-romaine un meilleur statut juridique en garantissant la législation de l'empire romain, dont la réalisation représenta l'édition consécutive de la *Lex Romana Burgundionum*.⁵¹ La deuxième partie de la conciliation fut le débat sur la conversion dans laquelle les deux rois s'engagèrent d'une certaine manière, chacun se trouvant cependant dans une position entièrement différente. Commençons cette fois-ci par Clovis, dont la situation est plus claire. La question qui se pose, mais à laquelle aucune réponse définitive n'existe, est la suivante: Clovis était-il déjà marié à Clotilde à cette époque? Si non, ce fut une bonne raison de sceller les fiançailles, et si oui, les évêques purent saisir cette occasion pour exercer une nouvelle pression sur le roi des Francs. Les spécialistes s'accordent depuis longtemps sur le fait que Grégoire s'appliqua à ce que le processus de conversion de Clovis imitât dès son début le modèle de Constantin. Il est ainsi possible que sa présentation ait un caractère topique et

⁴⁹ Ibidem.

⁵⁰ GREGORIUS: *Libri historiarum*, Ibidem, II.33/81.

⁵¹ Cf. KAISER (*Die Burgunder*): 129.

notamment que Clotilde joue le même rôle que l'impératrice Hélène, mère de Constantin.⁵² Il est pourtant nécessaire de souligner deux éléments qui dépassent le cadre topique. Premièrement, dans l'ambiance politico-culturelle et idéologique de la Gaule de la fin du V^e siècle, la transformation de Clovis sur l'axe *Sicamber – Konstantinus novus*, dont Grégoire se sert intentionnellement⁵³, représentait la personnification de la rénovation de l'empire, d'où la comparaison de Rémi avec le pape Silvestre. Deuxièmement, le procédé choisi permit à l'évêque de Tours de dissimuler en grande partie le fait que la conversion de Clovis se soit déroulée dans des milieux très barbares et de souligner au contraire que Clovis-Constantin incarnait la transformation du peuple entier et que sa conversion était étroitement liée à la promesse divine de future expansion de l'empire des Francs.⁵⁴

Le travail de Rémi fut dans ce sens bien plus facile que celui d'Avit. Dans les milieux burgondes, l'abandon du paganisme en faveur du christianisme ne pouvait passer que par l'élimination de l'Église arienne, organisée et évoluée, et son remplacement par l'Église catholique, ce qui revenait à mettre une fin effective à la tolérance religieuse, tâche infiniment plus difficile car elle exigeait notamment l'élimination des biens matériels et spirituels ainsi que des institutions ariennes. Comparé à Clovis, Gondebaud était certainement un roi érudit, ce qui d'un côté pouvait représenter un avantage en apparence et faciliter les choses. Ainsi, l'évêque de Vienne réussit par exemple à convaincre Gondebaud de se ranger de son côté dans le conflit avec le monophysitisme oriental et à le gagner à la lutte contre l'hérésie, ce qui valut au roi burgonde la réputation de protecteur du catholicisme.⁵⁵ Il s'avéra toutefois que rien ne le forçait à abandonner l'arianisme, voire à imiter le modèle de Constantin tel qu'Avit et ses confrères l'interprétaient. Les évêques durent y renoncer et se contenter de la conversion de Sigismond, ce qui constituait un compromis acceptable : pour la situation burgonde intérieure, il représentait le rétablissement de l'organisation traditionnelle, et dans le contexte des règles de succession modifiées, il était clair que l'Église arienne perdait une perspective à long terme.

Ainsi, la question essentielle ne concerne pas l'ordre des baptêmes mais leur parité principielle, représentée par la symbolique constantinienne. Dans les milieux franciques, cette dernière fut soulignée par Grégoire, tandis que le royaume burgonde, étant donné

⁵² Françoise MONFRIN: *La conversion du roi et les siens*, IN: M. ROUCHE (sous la dir.): *Clovis. Histoire et mémoire I. Le baptême de Clovis, l'événement*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 1997. 289-320. et surtout 297-298.

⁵³ GREGORIUS: *Libri historiarum*, Ibidem, II.31/77: „*Procedit novos Constantinus ad lavacrum ... Cui ingresso ad baptismum sanctus Dei sic infit ore facundo: 'Mitis depone colla, Sigamber; adora quod incendisti, incende quod adorasti.'*”

⁵⁴ MONFRIN: 310-311. 314-315.

⁵⁵ Éric VANNEUFVILLE: *Monophysitisme et nestorianisme chez Avit de Vienne*, IN: M. ROUCHE (sous la dir.): *Clovis. Histoire et mémoire I. Le baptême de Clovis, l'événement*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 1997. 217-225. Danuta SHANZER - Ian WOOD: 10-11. Pour les lettres d'Avit à ce propos, voir ALCIMUS ECDICIUS AVITUS: *Contra Eutychianam haeresim libri II*, Monumenta Germaniae Historica : Auctores Antiquissimi VI.2, Berlin, 1883. 15-29. GREGORIUS: *Libri historiarum*, II.34/82: « *Magne enim facundiae erat tunc temporis beatus Avitus; namque insurgente heresim apud urbem Constantinopolitanam tam illam quam Eutices quam que Sabellius docuit ... rogante Gundobado rege, ipse contra eas scripsit.* »

son destin, n'eut pas de tel historiographe. Pourtant, on peut reconnaître dans la conversion planifiée de Gondebaud et celle réalisée de Sigismond le modèle de l'empereur Constantin. Il s'agit toutefois d'une version plus ancienne et peut-être même plus historique relatée par Eusèbe de Césarée. Comme l'indique Françoise Monfrin, Eusèbe mit l'accent sur le fait que Constantin pris une décision personnelle, respectant la liberté religieuse des autres citoyens.⁵⁶ Leur conversion devait ainsi être l'accomplissement de l'intention de Dieu dans une perspective temporelle plus longue, bien que personne n'en doutait. Gondebaud, lui aussi, se prêtait à une telle conversion mais pour Avit, dont la vision constantinienne se fondait sur *Actus Silvestri*, plus récent et plus hagiographique, un tel procédé était impossible même dans ce contexte. Pourtant, le légalisme de Gondebaud et son intention de réprimer l'hérésie monophysite témoignent tout du moins d'une certaine volonté d'imiter le premier empereur chrétien.⁵⁷ Sigismond, en revanche, satisfaisait la conception constantinienne plus ancienne à tous les égards et Avit put s'en contenter. À la différence de son père Gondebaud, Sigismond ne régnait pas encore indépendamment au moment de sa conversion, ce qui permit de mettre de côté pour un certain temps le problème clé, à savoir le fait que la conversion du roi ne soit pas suivie de celle son peuple.⁵⁸

Il reste à signaler la dernière manifestation de l'équivalence des deux baptêmes, à savoir le choix de nouvelles résidences. Il est clair que cet aspect relevait lui aussi de l'imitation de Constantin le Grand, bien que chez Clovis, il ait également pu répondre à des objectifs stratégiques d'actualité.⁵⁹ Il est cependant nécessaire de distinguer la motivation des rois et la possible présentation idéologique d'une telle décision. Dans le cas du roi des Francs, il s'agit incontestablement d'une décision importante liée selon Grégoire à l'acceptation du consulat de l'empereur Anastase.⁶⁰ Le souverain franque devenait ainsi égal à ses homologues burgondes à tous les égards⁶¹ et le choix de Paris comme nouvelle résidence pouvait également symboliser un nouveau départ pour son règne, marqué par le christianisme et la culture romaine. Dans le cas de Sigismond, la situation est bien moins claire car Genève était déjà le siège des rois burgondes. Or, dans sa lettre au pape mentionnée plus haut, Avit la qualifie de *regni sui caput*. Il ne s'agit là encore que d'une éventualité, mais, comme la lettre date en tout état de cause de l'époque où Sigismond ne pouvait pas être considéré comme un souverain indépendant car son père vivait encore, nous pouvons admettre que l'évêque de Vienne faisait référence au futur règne

⁵⁶ MONFRIN: 303.

⁵⁷ MONFRIN: 307-309.

⁵⁸ Il ressort clairement de la lettre de salutations adressée à Clovis ce qu'il manqua à Avit dans le cas du Burgonde Sigismond: « *Dudum vobis eligistis, omnibus iudicatis; vestra fides nostra victoria est* ». ALCIMUS ECDICIUS AVITUS: *Epistolae*, No. 46/75.

⁵⁹ Par ex. WEISS: 119-122.

⁶⁰ GREGORIUS: *Libri historiarum*, II.38/88-89.

⁶¹ Et pas seulement à ces derniers, voir Eugen EWIG: *Die Merowinger und das Imperium*, Opladen, 1983. 5 et s. Arnold ANGENENDT: *Le parrainage dans le haut Moyen Âge. Du rituel liturgique au cérémonial politique*, IN: M. ROUCHE (sous la dir.): *Clovis. Histoire et mémoire I. Le baptême de Clovis, l'événement*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 1997. 243-253. et surtout 252.

de Sigismond et à Genève en tant que résidence principale de tout le royaume burgonde. Comme le signale J. Favrod,⁶² Genève fut vraisemblablement saccagée vers l'an 500 par les Alamans, en raison de la trahison de Godégisile. La reconstruction de la ville et de l'église, à laquelle Avit consacra une homélie spéciale⁶³ et à laquelle fut également associée l'obtention de nouvelles reliques venues directement de Rome, et ce en étroite liaison avec le baptême du roi, pouvait elle aussi symboliser un renouveau spirituel et politique.

Sidoine, Avit et Rémi,⁶⁴ trois personnages de la vie spirituelle et politique de la Gaule au tournant du V^e et VI^e siècle cherchèrent sans doute de nouvelles possibilités pour assurer la survie de la culture chrétienne confrontée au paganisme et à l'hérésie barbares. Si les thèses de cet article reflètent au moins partiellement la réalité d'alors, Avit et Rémi trouvèrent ces possibilités dans la conception du rapprochement culturel et religieux progressif des deux rois et des deux empires avec les milieux chrétiens. Ce choix ne devait rien au hasard. Encerclé par les Goths ariens, Clovis était un païen dont la conversion était réalisable, tandis que Gondebaud représentait parmi les ariens un souverain érudit, confronté au catholicisme et pourtant tolérant.

Le projet, qui put finalement être réalisé sous une forme modifiée, envisageait également une nouvelle organisation de la Gaule. *L'imperium christianum* renouvelé de l'Occident devait désormais être représenté par deux royaumes chrétiens et deux souverains faisant face ensemble au monde environnant du paganisme et de l'hérésie. Les effets de cette alliance se manifestèrent dès la première décennie du VI^e siècle. Protégé par Gondebaud, Clovis put entreprendre d'éliminer les rois rivaux, unifier les tribus francs et vaincre les Alamans. La viabilité de cette union se confirma en particulier lors de l'offensive commune franco-burgonde contre les Wisigoths. La victoire de Clovis à Vouillé et l'avancée ultérieure à laquelle contribuèrent les troupes de Sigismond⁶⁵ marquèrent le début du refoulement des ariens de la Gaule. Mais cette alliance fut plus tard compromise par la décision que prirent les héritiers de Clovis de s'emparer du royaume burgonde. Grégoire de Tours attribue ce changement à l'appel lancé par leur mère Clotilde.⁶⁶ Mais il reste à savoir si l'évêque ne masque pas par l'autorité de la reine le fait que ses fils rompèrent les accords et que leur action ne fut pas approuvée par tous.⁶⁷

⁶² FAVROD: 317-319.

⁶³ Alcimus Ecdicius Avitus: *Ex homiliarum libro*, IN: Monumenta Germaniae Historica: Auctores Antiquissimi VI.2, Berlin, 1883. No. 19/130-133.

⁶⁴ Et peut-être même sainte Geneviève dont l'influence sur la conversion de Clovis est soutenue par Joseph-Claude POULIN: *Geneviève, Clovis et Rémi: entre politique et religion*, IN: M. ROUCHE (sous la dir.): *Clovis. Histoire et mémoire I. Le baptême de Clovis, l'événement*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 1997. 331-341. L'auteur a raison en substance mais la question est de savoir s'il est possible de déduire du lien étroit entre Clovis et la future sainte « un argument supplémentaire pour écarter une datation trop tardive de son baptême ». (341.) Le roi put recevoir le baptême plusieurs années après le décès de sainte Geneviève († 502).

⁶⁵ FAVROD: 398-399.

⁶⁶ GREGORIUS: *Libri historiarum*, III.6/101-102.

⁶⁷ Cette étude est publiée dans le cadre du projet de recherches MSM 0021620827 „Les pays tchèques au centre de l'Europe dans le passé et au présent“, dont le porteur est la Faculté des Lettres, Université Charles Prague.

Olivier Maurin

Le marquis des Alleurs et la diplomatie française en Hongrie au début du XVIII^e siècle

« *Pierre Puchot marquis des Alleurs* » est un personnage inconnu du grand public. Un nom et un titre qui ne sont passés à la postérité que dans l'esprit de quelques spécialistes de la fascinante histoire de l'Europe centrale et orientale au tournant du XVIII^e siècle. Il convient de redécouvrir ce personnage important des Histoires diplomatiques française et hongroise qui a été oublié de l'historiographie de ces deux nations. Souvent cité par des historiens de renom comme Lucien Bély ou Béla Köpeczi dans leurs nombreuses études, il n'a jamais été au centre d'une étude biographique ou thématique poussée. Son degré d'implication dans la guerre d'indépendance hongroise (1703-1711) et dans la tactique de revers mériterait pourtant que l'on analyse de manière complète sa correspondance et les relations diplomatiques et militaires qu'il entretient durant sa carrière.¹ Le caractère international de son parcours s'intègre parfaitement dans une histoire comparative de différents pays membres de l'Union Européenne. Nous nous attacherons ici à retracer le parcours de ce négociateur en étudiant tout particulièrement les actions qu'il mena auprès du prince de Transylvanie et la manière dont il exécuta les ordres et les instructions transmises par la cour de France.

Il est né en 1645, ce normand issu d'une famille de « *petite chose* », comme nous le précise le mémorialiste Saint-Simon, a pourtant joué un rôle déterminant dans l'expression de la tactique de revers.² Il le décrit comme: « *Un matois doux, respectueux, affable avec tout le monde, ayant de la valeur, beaucoup d'esprit, du tour, et de la finesse, avec un air toujours simple et aisé* ».³

Son parcours est celui d'un négociateur issu du métier des armes, une caractéristique plus répandue en Angleterre qu'en France. Il sert comme capitaine aux gardes où il côtoie de très près le Roi Soleil et devient un protégé de Mademoiselle. Durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1689-1697), il rencontre Marie Charlotte de Lützelbourg (1661-1721) lors d'un cantonnement hivernal à

¹ Cet article s'intègre dans le cadre d'une thèse de doctorat en co-tutelle avec les professeurs Sébastien Dubois de l'université Saint Louis-Bruxelles et François Cadilhon de l'université Michel de Montaigne-Bordeaux 3.

² AUBERT, Mathieu: *Une nouvelle alliance de revers: La mission du marquis des Alleurs auprès du prince François II Rakoczi*, IN: O. CHALINE - J. DUMANOWSKI, M. FIGEAC (sous la direction de): *Le rayonnement français en Europe centrale du XVII^e siècle à nos jours*, Maison des Science de l'Homme d'Aquitaine, Pessac, 2009. 27-37. Au XVI^e siècle, le roi François I^{er} cherche à établir un réseau d'alliance sur les frontières orientales de l'Empire Habsbourg. Cette tactique a pour but de limiter la puissance de Charles Quint dont les possessions encerclent les frontières du royaume. Le but est de l'obliger à diviser ses forces et à se battre sur deux fronts. Ce réseau construit tout au long des XVI^e et XVII^e siècles regroupent des nations comme l'Empire Ottoman, la Pologne, la Suède et la Hongrie.

³ SAINT-SIMON: *Mémoires*, t.1. 435. Paris, éd. 1969.

Strasbourg. On la décrit comme: « *Belle et bien faite et de fort bonne maison, laquelle avoit eu plus d'un amant, et qui n'ayant rien vaillant que beaucoup d'esprit et d'adresse* ». ⁴

Cette fille de colonel et sœur d'un général, de bon lignage, devient la dame des Alleurs et participe à son ascension en lui faisant bénéficier de son important réseau de relations. Il se fait remarquer comme major-général dans l'armée du Rhin alors sous le commandement du maréchal de Lorges (1690-1695). Excellent officier, il se distingue à plusieurs reprises et intègre le très prestigieux ordre royal et militaire de Saint-Louis créé par Louis XIV en mai 1693. Preuve de sa valeur militaire, on estime que la moitié des membres nommés par Louis XIV entre 1693 et 1715 sont morts au champ d'honneur ou des suites de leurs blessures. Un ordre qui, sur la fin de règne, n'est jamais galvaudé à la différence d'autres ordres comme celui de Saint-Michel. En effet, en l'espace de vingt deux ans, le roi de France nomme seulement dix sept Grands-Croix, cinquante deux commandeurs et mille huit cent chevaliers. A sa mort en 1725, il est titulaire de la Grand-Croix de l'ordre, un grade d'un immense prestige compte tenu du petit nombre de titulaires. ⁵

A la fin de la guerre en 1697, le Roi Soleil charge l'abbé de Pomponne de renouveler les affectations des agents diplomatiques auprès des différentes cours européennes. C'est à partir de cette date que le marquis des Alleurs prend une envergure diplomatique. Suite à la paix de Ryswick signée dans la nuit du 20 au 21 septembre 1697, il est nommé auprès de l'électeur de Brandebourg à Berlin. Au tournant du siècle, lorsque débute la guerre de succession d'Espagne, il rejoint la principauté de Liège et le prince évêque Joseph Clément de Bavière. C'est à l'âge de cinquante-neuf ans que le marquis des Alleurs reçoit un ordre de mission qui fait de lui un acteur essentiel de la tactique de revers. Après un début de guerre de succession d'Espagne nettement à l'avantage des troupes françaises, l'initiative change de camps le 13 août 1704 lors de la bataille de Blenheim. Les troupes du prince Eugène de Savoie y écrasent l'armée franco-bavaroise commandée par Marsin et Maximilien de Bavière. La possibilité de soutenir une rébellion hongroise déclenchée en 1703 par le prince Rakóczi, devient tout à coup une nécessité sous la pression désormais croissante des troupes impériales. Une solution déjà préconisée par l'ambassadeur de France en Pologne, Charles de Carabas, marquis Du Héron et le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères Colbert de Torcy dans un mémoire rendu à la cour en 1703. Ainsi, après l'aide apportée aux rébellions de Pierre Zrinyi dans les années 1660 et d'Imre Thököly pendant la guerre de Hollande, l'alliance de revers hongroise est réactivée. Conformément aux demandes du prince, la France envoie des subsides mensuels, des officiers et un agent diplomatique disposant d'un grade élevé dans les armées du roi. Celui-ci est chargé de conseiller le chef de l'insurrection dans les questions militaires et diplomatiques. Le lieutenant-général marquis des Alleurs est choisi par Versailles pour cette mission. Un choix qui s'était initialement porté sur Charles François de

⁴ SAINT-SIMON: *Mémoires*, t.1. *op. cit.* 435 n. 55 et 1154.

⁵ BLUCHE, F.: *Dictionnaire du Grand Siècle*, art. Ordre de Saint-Louis, Paris, 2005. 1392.

la bonté d'Iberville (1653 – 1723) anciennement nommé à Mayence par l'abbé de Pomponne en 1697.⁶ C'est un officier d'expérience et un négociateur désormais expérimenté. Son départ pour la Hongrie révoltée ne l'enthousiasme pas comme le laisse supposer les instructions qu'il reçoit le premier avril 1704: « *Glorieuse pour celui qui en est chargé* » et « *Très utile pour le service du roi* ». ⁷

Plusieurs éléments expliquent cet état d'esprit. Le marquis des Alleurs a cinquante neuf ans lorsqu'il reçoit ses instructions, et il est raisonnable de penser qu'après une longue carrière dans l'armée et plusieurs années en mission diplomatique à l'étranger, ce dernier aspire à prendre du repos ou tout du moins à demeurer à la cour. On peut également émettre l'hypothèse que les officiers supérieurs de l'armée et les hauts gradés de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis ne voient rien de valorisant à organiser l'appui d'une bande de paysans révoltés, soutenus par des nobles inexpérimentés, dans un pays lointain et mal connu. Cette idée est illustrée par une phrase rédigée par le maréchal de Villars dans une lettre qu'il envoie au marquis des Alleurs, le 16 juin 1705: « *Petites guerres des tartares* ». ⁸

Cette expression qualifie avec mépris la guerre d'indépendance que mènent les alliés du royaume de France contre cet ennemi héréditaire qu'est la Maison d'Autriche. Elle prend du sens quand on sait que Villars appartient à la même catégorie de négociateur que le marquis, c'est-à-dire originaire de l'armée. Compte tenu du contexte militaire, sa mission s'annonce pourtant d'une importance capitale. Bien que réticent, le marquis des Alleurs est attaché au service du roi et il doit se plier aux volontés de son souverain. C'est donc le premier avril 1704 qu'il prend connaissance pour la première fois de ses instructions. On lui indique le rôle qu'il devra jouer auprès du prince Rakóczi et l'itinéraire qu'il devra emprunter pour le rejoindre. Un texte biographique qui s'intitule « *1687, j'étais volontaire* » ⁹ rédigé par le Sieur Pelissier, traducteur puis secrétaire de l'émissaire français, nous indique avec précision son itinéraire et les activités qu'il mène dans chacune des villes étapes: Paris / Lyon / Marseille / Naples / Brindisi / Durrazzo / Monastir / Belgrade / Temesvar / Transylvanie¹⁰ / Eger. Le prince de Transylvanie Rakóczi détache « *deux milles chevaux* » ¹¹ à la frontière de la principauté pour escorter l'émissaire français. Un an après son départ de Versailles, les deux hommes se rencontrent à Eger, le 11 avril 1705. La rébellion est alors bien entamée et développée. Le prince commande à quatre corps d'armées qui regroupent un total de 55.000 à 60.000 hommes. Ils bousculent des troupes impériales pourtant mieux équipées, mieux commandées et bénéficiant de l'expérience des longues guerres ottomanes. Ses missions

⁶ SAINT-SIMON: *op. cit.* 433 à 434.

⁷ KOPECZI, B.: *Hongrois et Français, de Louis XIV à la Révolution française*, chapitre IV: *Le monarque absolu face à la rébellion*, Paris, 1983.

⁸ Maréchal de VILLARS: *Mémoires*, t. 2. 1735. 345 à 346.

⁹ PUCHOT, P.: *Marquis des Alleurs, Correspondance politique et diplomatique 1705 – 1710*, CP Hongrie, vol. 12. Centre des archives diplomatique de la Courneuve, Paris, 1706. 168 à 174.

¹⁰ Itinéraire probable de la traversée de la Transylvanie: Hermanstadt, Kolozsvár et Szatmár.

¹¹ PUCHOT: 27. L'estimation semble bien généreuse.

touchent aux domaines du militaire, du renseignement, de la diplomatie et de la gestion des subsides mensuels envoyés par la France. Sa principale mission est de transformer ces hommes issus de la paysannerie, en troupe réglée capable d'affronter les troupes autrichiennes dans des batailles rangées. Pourtant, les malcontents affectionnent plutôt des tactiques basées sur le mouvement, la surprise et la rapidité qui se rapprochent de la guérilla moderne. Elles rappellent les techniques qu'utilisaient les hordes nomades du Moyen-âge. Elles se perpétuent ensuite au sein des corps de cavalerie légère ou hussards. Pour accomplir la formation militaire des Magyars, des Alleurs peut s'appuyer sur l'autorité que lui confère son grade de lieutenant-général et sur les officiers français placés sous son commandement. Il commande aux ingénieurs du roi Lemaire et Damoiseau, au capitaine du génie Rivière et aux officiers d'artillerie Rhen et Lamothe. Ce dernier dirige les officiers et les ingénieurs français avant l'arrivée du marquis des Alleurs. Ils sont passés en Hongrie via la frontière polonaise. Il est évident qu'ils ne peuvent pas s'acquitter de cette mission sans d'importants moyens financiers. En novembre 1703, le roi de France octroie une première somme de 200.000 livres afin que le prince de Transylvanie François II Rakóczi embrase les territoires de l'ancien royaume de Hongrie. Cet apport financier est la preuve de l'intérêt porté par la France aux affaires magyares. Si Versailles n'a encore rien décidé, ce versement constitue un prélude à l'acceptation des doléances du prince de Transylvanie et donc à l'envoi d'un émissaire, le marquis des Alleurs. La France verse ensuite des subsides mensuels de 1704 à 1708. Ils atteignent un montant de 30.000 livres de 1704 à 1705 et de 50.000 livres de 1705 à 1708.¹² L'argent est le plus souvent retiré par lettres de change auprès des banquiers-changeurs Moïse et Abraham Alboher à Belgrade en territoire ottoman.¹³ Les fonds proviennent également de Dantzig et plus rarement de la Sérénissime où se trouve l'abbé de Pomponne.¹⁴ Le marquis des Alleurs organise le retrait et le transit des fonds vers la Hongrie. Il achète ensuite, du matériel indispensable aux malcontents (draps, poudres, armes...)¹⁵ dans les territoires ottomans ou en Pologne. De plus, il est indispensable de payer les mercenaires allemands qui servent sous les ordres des officiers français et qui constituent un noyau de troupes régulières extrêmement utile, notamment lors du siège de places fortes.

Au-delà de son rôle de conseiller militaire, Pierre Puchot doit accomplir des actions de renseignements. En effet, dès son arrivée auprès de François II Rakóczi, il doit transmettre à la cour des informations qui permettront d'actualiser la situation économique, politique, militaire et diplomatique de la Hongrie. Ainsi, ses rapports mettent en évidence les revenus du royaume, les pays qui le composent, les places dont les Hongrois se sont emparées, le nombre de régiments, l'Etat des

¹² PUCHOT: 112.

¹³ *Ibid.* 374.

¹⁴ *Ibid.* 251.

¹⁵ MAURIN, O.: *La correspondance du Marquis des Alleurs et la diplomatie française au temps de Louis XIV*, Mémoire dactyl. M2, dir. François CADILHON, Bordeaux 3, 2009.

pièces, des forteresses, des munitions et les différents mouvements de troupes dans la région. Il s'acquitte de cette tâche avec zèle et informe régulièrement Versailles sous la forme de notes mensuelles. On les retrouve dans sa correspondance sous la dénomination « *Nouvelles de Hongrie* ». ¹⁶ Cette source est extrêmement utile pour connaître l'état de la rébellion de manière très régulière. Les correspondances et les rapports sont l'objet d'une très grande attention pour toutes les puissances engagées dans le conflit. La guerre du renseignement est aussi importante que celle que livrent les militaires. Ainsi, le contrôle du service des postes est capital car il permet d'ouvrir le courrier qui transite dans la région. Les informations recueillies permettent parfois de devancer l'adversaire. Elles laissent transpirer les faiblesses ou les forces diplomatiques et militaires de l'ennemi. Ainsi, il n'y a rien d'étonnant à retrouver des lettres codées dans la volumineuse correspondance du marquis des Alleurs. Il accorde une grande importance à ce que son courrier ne soit ni ouvert, ni analysé par les cabinets noirs. Pour cela, il code lui-même les lettres les plus importantes à destination de Versailles. Ces missives sont chiffrées c'est-à-dire que chaque mot correspond à un chiffre précis. ¹⁷ De plus, l'émissaire français complique ce codage en faisant prendre un double chemin à sa correspondance. Elle passe à la fois par Dantzig et Constantinople c'est-à-dire par deux territoires limitrophes de la Hongrie, alliés de la France. De la Pologne, il est probable que les rapports empruntent la ligne de force du Nord c'est-à-dire l'axe Balte (Mer du Nord - Manche) via les ports de Dantzig, Copenhague, Hambourg, La Haye, Amsterdam ou Anvers. Les anciennes nations de la Hanse possèdent le réseau postal et commercial le plus important d'Europe. L'intérêt réside dans le fait qu'il est aisé de noyer la correspondance dans le flot des lettres particulières ou commerciales. Le second acheminement, via Constantinople, emprunte les voies commerciales de l'Orient. Le marquis de Ferriol fait passer les missives en provenance de Hongrie sur des navires à destination de la France via Marseille, Naples ou Venise. Les combinaisons retenues par le marquis et la diplomatie française tendent à éviter l'entrée directe dans le royaume. On remarque que les villes qu'il choisit sont pour la plupart des ports. En effet, ceux-ci offrent l'avantage de contourner les routes postales de l'Empire, que contrôlent les alliés. L'avantage du port est son cosmopolitisme. Le marchand étranger n'éveille pas le soupçon et il est très difficile de fouiller l'ensemble des volumes débarqués ou rembarqués. La correspondance politique est alors déguisée en correspondance commerciale ou particulière et adressée à un agent sur place, qui ensuite, la réexpédie vers sa destination finale ou vers un autre filtre. On retrouve assez facilement dans sa correspondance des éléments qui montrent l'implication de Pierre Puchot dans ce mécanisme: « *M. des Alleurs qui y a joint six morceaux de papier chiffrés pour nous, qu'il me prie de vous envoyer, ce que je fais par un paquet à part sous le nom de Duhamel* ». ¹⁸

Il se révèle être un agent soucieux de la confidentialité de ses rapports. Cela

¹⁶ PUCHOT: 29.

¹⁷ *Ibid.* 124, lettre chiffrée envoyée à l'abbé de pomponne le 13 février 1706.

¹⁸ *Ibid.* 74.

traduit un esprit de rigueur qui nous engage à considérer les éléments présents dans sa correspondance comme relativement fiables.

Afin de faciliter la transmission de ces informations et d'organiser l'aide apportée aux kurucs, le marquis des Alleurs doit rester en contact avec plusieurs représentants de la diplomatie française en poste dans la région.¹⁹ On lui demande d'entretenir des liens avec: Jean Louis Dusson marquis de Bonnac à Dantzic (Pologne), le sieur Maron attaché au palatin de Betz, le marquis de Ferriol ambassadeur auprès du Sultan à Constantinople, et le Sieur Ricous détaché à l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel. Il est l'intermédiaire entre les hongrois, la cour de France et les agents diplomatiques cités ci-avant pour toutes les questions diplomatiques, militaires et financières. Après un long voyage de près d'une année, le prince Rakóczi attend le marquis des Alleurs avec une impatience non dissimulée, mais l'entente entre les deux hommes se dégrade rapidement, et cela dès 1705. Cette brouille apparaît dans les écrits de Louis Lemaire²⁰ et dans la correspondance du marquis. Les raisons en sont multiples mais elles ont toutes pour origine un manque de compréhension des spécificités régionales auxquelles sont confrontés les représentants français. Elles s'expriment tout d'abord au niveau diplomatique. La perception des rapports de force, régissant l'Europe centrale et orientale, s'appuie encore sur les cadres établis par le cardinal Mazarin dans les années 1650. Au début du XVIII^e siècle, ces rapports de force ont nettement changé. De nouvelles puissances, comme la Russie, apparaissent sur le « théâtre de l'Europe » alors que suédois et ottomans sont désormais sur le déclin. A la différence de la diplomatie française, le prince Rakóczi a une connaissance plus actuelle des changements qui ont lieu dans cette région de l'Europe. Il a conscience qu'il doit renforcer son réseau d'alliance avec la France et la Russie. S'il veut qu'à long terme son mouvement survive, il doit rompre son isolement et sa totale dépendance envers la France. C'est pour cela qu'il propose tout d'abord une alliance officielle à la France dans le but de s'assurer du soutien de Louis XIV. Puis, il porte un grand intérêt au rapprochement initié par Pierre le Grand. En effet, dès 1705, par l'intermédiaire de son agent à Bruxelles Ladislas Kokennyedi baron de Wettes, il transmet un premier document d'alliance qu'il élabore avec Ladislas Berscenyi. Celui-ci s'intitule: « *projet d'un traité entre sa majesté très chrétienne et ses successeurs d'une part et le duc et les états confédérés du royaume de Hongrie d'autre part*²¹ ».

De leurs côtés, les Français ont la volonté de ne pas s'engager davantage et de garder un contrôle exclusif sur le mouvement insurrectionnel kuruc. Ainsi, tout au long de l'aide française, Colbert de Torcy et le marquis des Alleurs prennent soin de ralentir les négociations concernant les deux projets d'alliance que Rakóczi fait parvenir au Roi Soleil. De part sa qualité d'intermédiaire, Pierre Puchot transmet les demandes de la cour et travaille à retarder l'aboutissement des négociations.

¹⁹ KOPECZI: chap. IV.

²⁰ LEMAIRE, L.: *Histoire intéressante ou relation des guerres du Nord et de Hongrie au commencement de ce siècle*, Hambourg, 1756.

²¹ KOPECZI: 136. Les différents points du projet d'alliance de 1705 sont retranscrits.

Pour cela, il s'applique à ne jamais prendre d'initiatives²² et informe systématiquement le cabinet de Torcy de toutes requêtes ou remarques formulées par le prince. Ceci lui permet de multiplier des courriers qui, selon la saison, mettent entre six et douze semaines pour parvenir à Versailles.²³ Cette attitude s'explique par les convictions personnelles de l'émissaire français en Hongrie. Elles participent à la dégradation du climat entre les deux hommes. Le marquis des Alleurs est suédophile. Il soutient l'alliance avec Charles XII et refuse tout rapprochement avec son ennemi la Russie.²⁴ Il reste fidèle au système d'alliance établi au milieu du XVII^e siècle par les cardinaux Richelieu et Mazarin. Ceci répond à une vision conservatrice dans laquelle se reconnaît la grande majorité du personnel diplomatique français. Si l'on accepte cette idée, il est logique de voir le marquis des Alleurs rejeter l'idée d'une alliance entre Louis XIV et le tsar Pierre le Grand et s'opposer avec vigueur à toute ingérence de la Russie dans les affaires hongroises. La Russie cherche à prendre pied en Europe en annexant les possessions de la Suède des rives orientales de la Baltique et en s'alliant avec la première puissance européenne, la France. Même après la victoire finale des Russes suite à la bataille de Poltava en 1709 et l'emprisonnement de Charles XII, l'émissaire français reste fidèle à ses convictions. Son manque d'adaptation se révèle nocif pour la Hongrie et pour la France. Un aspect que dénonce le marquis de Ferriol, ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte. Cette attitude participe donc grandement à l'isolement diplomatique de la nation hongroise, ce qui est un facteur de friction important entre les deux hommes.

Les incompréhensions répétées et les tensions débouchent sur une brouille qui s'affiche concrètement à la suite du désastre de Trencsen en 1708. Cette défaite condamne la rébellion et conforte le marquis des Alleurs dans sa conviction que celle-ci n'a aucune chance d'aboutir. Une conviction évoquée dès son arrivée en 1705. La France retire ses subsides à ce moment crucial et le prince accuse ouvertement Pierre Puchot d'être le principal responsable de cette décision. Une accusation qui n'est peut-être pas sans fondement compte tenu de son incapacité à réactualiser les rapports de forces de la région et de son inadaptation aux traditions militaires et culturelles de la Hongrie. L'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Ferriol, critique également le marquis des Alleurs dans sa manière de conduire l'insurrection et déplore les résultats médiocres que cette alliance de diversion a apportés à la France. Toutes les actions menées par les Hongrois étaient bénéfiques pour le royaume et il était nécessaire de les laisser combattre selon leurs coutumes, une idée que nous partageons. Dans cette opposition entre les marquis de Ferriol et des Alleurs, la cour semble préférer la vision de Pierre Puchot puisqu'elle le nomme à Constantinople à son retour, en 1710, et rappelle Ferriol. L'année suivante est marquée par la paix de Szatmar en avril 1711 qui sanctionne la défaite de la rébellion hongroise. Le prince Rakóczi est alors accueilli en France sous le prêtre-nom de comte de Saros. En cas de succès, on

²² PUCHOT: vol. 11, 12, 13.

²³ *Ibid.*

²⁴ MAURIN: 182 à 186.

est en droit de se demander si la nation hongroise aurait eu les moyens diplomatiques et militaires de conserver son indépendance. Cette question a été soulevée par Jean Béranger lors du séminaire organisé par l'université Bordeaux III au mois de novembre 2008, suite à l'intervention de Mathieu Aubert.²⁵ Il est difficile d'apporter une réponse précise tant la puissance de ses voisins est grande, et le contexte diplomatique instable. Bien que les moyens mis en œuvre par la France restent minimes, nous pouvons avancer que cette alliance de revers aurait dû gêner davantage les impériaux si le marquis des Alleurs avait pris en compte les spécificités régionales, culturelles et militaires de ce peuple. Bela Kopeczi attribue cet esprit d'incompréhension dans la vision du monde figée de ce personnel diplomatique dont le marquis des Alleurs est peut-être le meilleur exemple. Le dernier acte fort du marquis des Alleurs a lieu pendant la Régence en 1717. Il s'oppose à la volonté d'Alberoni de rouvrir un front de diversion en Hongrie dans l'optique de proposer un nouvel équilibre en Italie et en Méditerranée.

Abstract

The marquis des Alleurs (1646-1725), a neglected historical personage, was, despite this lack of recognition, one of the most important actor of the War of the Spanish Succession. This valuable military, lieutenant-general, honored by the High Cross of Saint-Louis order, was an experimented negotiator. Emissary of France in Hungary from 1704 to 1710, he supported the Prince Rakoczi and organized the French help. His policy showed mixed results and led to a lasting discord with the Prince. After his return in France, he was appointed Ambassador for France in Constantinople. He then showed constant opposition to any possible other war of diversion in Hungary.

²⁵ AUBERT: 27-37.

François Cadilhon

Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Caroline de Naples et la Méditerranée des Habsbourg^{*}

Gilles Pécout a montré que le *Risorgimento* italien commença dès la seconde moitié du XVIII^e siècle avec des systèmes politiques marqués par le despotisme éclairé mais également par l'élaboration de programmes protéiformes pour les Lumières qui contestaient aussi l'Ancien Régime.¹ Les débats historiographiques lancés sur le sujet en Italie, avant même la fin du XIX^e siècle, ont pu varier selon que l'on voulait privilégier une dimension nationale ou internationale, réformatrice ou démocratique. A partir de l'impératrice Marie-Thérèse, le réformisme des Habsbourg ouvrit sans aucun doute beaucoup de perspectives à un espace géographique à reconstruire, cependant le *Risorgimento* s'appliqua ensuite très vite contre le système impérial. «*La naissance d'un Etat-nation relève d'une chimie qui n'a rien de simple*»² et qui peut à certains égards choquer les attentes et les principes italiens. Les ambitions de Marie-Thérèse d'Autriche étaient en effet toutes tournées vers l'Europe centrale et l'accomplissement d'un rêve silésien impossible. L'espace italien méditerranéen, où elle ne disposait que du débouché croate, voire hongrois, de Fiume, ne pouvait donc être qu'une annexe largement complémentaire. Le jeu de rôle thérésien italien fut d'ailleurs de manière classique autant matrimonial que politique, en Toscane, à Parme ou à Naples. Jean-Paul Bled a évoqué les idées de l'impératrice³ adressées par correspondance à sa fille Marie-Caroline, devenue en 1768 reine des Deux-Siciles, mais puisque «*je n'ai rien entrepris qui m'occupât tant [que de vous donner] des conseils sur votre état futur*» les *Instructions*, encore conservées au sein des archives hongroises,⁴ complètent de manière significative les débats sur le *Risorgimento*, sur les volontés des Habsbourg et sur l'histoire de Naples.

Une politique matrimoniale délibérée

Avec onze filles et cinq fils, Marie-Thérèse qui exigeait de ses héritiers une obéissance sans faille, chercha à les placer de manière judicieuse dans toute l'Europe afin de consolider son système diplomatique adopté en 1756.⁵ La correspondance,

^{*} The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

¹ G. PECOUT: *Naissance de l'Italie contemporaine, 1770-1922*, Paris, 2007. 17.

² *Ibid.* 7.

³ J.P. BLEDE: *Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 2001. 437.

⁴ *Instructions de SM l'Impératrice Marie-Thérèse pour Madame l'Archiduchesse à l'occasion de son mariage avec Ferdinand roi de Naples*, Budapest, Magyar Országos Levéltár (Archives nationales de Hongrie), Habsburg család (famille des Habsbourg) P 1490 (AV 7 ancienne côte). L'ensemble est divisé en deux parties; la première comprend trente-sept articles et la seconde, adressée quelques mois plus tard, offre une nouvelle série de recommandations générales.

⁵ *Maria-Teresa: Maesta di una sovrana europea* [exposition Castello di Gorizia], Monfalcone, 2000.

publiée en 1874 par Alfred von Arneth,⁶ montre que l'éducation extrêmement minutieuse offerte aux archiduchesses n'avait assurément pas la même composition que celle de leurs frères. Leur journée devait ainsi toujours commencer par la prière avant l'étude du français⁷ et du savoir-vivre, cependant au-delà du rôle d'épouse et de mère, l'objectif avait aussi une dimension politique et après deux siècles d'affrontement avec les Bourbons il fallait en effet absolument que les Habsbourg se rapprochent des ennemis héréditaires pour effacer les désastres des successions de Pologne et d'Autriche. Le Pacte de famille signé entre les Bourbons avait pourtant également une dimension géographique méditerranéenne et si le mari de l'impératrice avait pu obtenir la Toscane, les Bourbons, héritiers du roi Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, dominaient désormais, de Parme et Plaisance aux Deux-Siciles, le centre et le sud de la péninsule. Au rythme des aléas de la démographie européenne, l'arrivée surprise en 1759 à la tête du royaume d'Espagne de Charles III ancien roi de Naples,⁸ puis le décès en 1765 de son frère l'infant Philippe, duc de Parme, pouvaient modifier des équilibres précaires. Soucieuse de tenir compte de l'air du temps,⁹ sans oublier celui «où [sa] maison était dans la possession de ce royaume»,¹⁰ Marie-Thérèse veilla à utiliser les possibilités italiennes soigneusement appréciées par les ambassadeurs et les nombreux espions au service de sa majesté¹¹ ou de son chancelier Kaunitz. L'empereur co-régent Joseph II avait déjà épousé en 1760 Marie-Isabelle, fille de l'infant Philippe; l'archiduc Pierre-Léopold, devenu grand-duc de Toscane à la mort de son père, fut uni en 1765 à Marie-Louise fille de Charles¹² et le sort de Naples fut pour sa part mesuré à l'aune des héritières de l'impératrice.

Pour son troisième fils, Ferdinand, devenu souverain des Deux-Siciles en 1759,¹³ Charles III avait déjà sollicité une union autrichienne et Marie-Thérèse avait les mêmes ambitions. Elle proposa d'abord sa fille Jeanne-Gabrielle, née en 1750 mais décédée en 1762, puis Marie-Josèphe, née en 1751, emportée cette fois par la variole quelques jours avant le mariage prévu en 1767,¹⁴ et, enfin, Marie-Caroline, née en 1752, «destinée pour Parme mais que le bon Dieu choisit visiblement d'être reine de Naples». ¹⁵ Si l'impératrice lui expliqua: «vous avez de grands talents qui n'ont pas été assez cultivés parce que je m'étais flatté de pouvoir vous garder quelques années de

⁶ A. von ARNETH: *La correspondance de Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 1874.

⁷ Voir à cet égard O. CHALINE - J. DUMANOWSKI - M. FIGEAC (sous la direction de): *Le rayonnement français en Europe centrale du XVIII^e siècle à nos jours*, Maison des Science de l'Homme d'Aquitaine, Pessac, 2009.

⁸ Charles III d'Espagne ou Charles VII à Naples.

⁹ J. BERENGER: *Histoire de l'empire des Habsbourg*, Paris, 1990. 506.

¹⁰ *Instructions*, article XIV. Après tout, Marie-Thérèse était la fille de l'empereur Charles VI qui jusqu'en 1738 avec la fin de la guerre de succession de Pologne fut le dernier des Habsbourg à régner sur Naples et sur la Sicile.

¹¹ J. KALMÁR: *Die diplomatische mission des fürsten Paul II*, dans *Die fürsten Esterházy, Magnaten, diplomaten und mätzene*, Eisenstadt, 1995. 185-189.

¹² L'archiduc Ferdinand fut pour sa part marié à la princesse Marie-Béatrice, presque à l'écart du monde des Bourbons mais héritière de Modène.

¹³ Ferdinand I^{er} pour les Deux-Siciles, Ferdinand IV pour Naples, ou Ferdinand III pour la Sicile, était le troisième fils de Charles III d'Espagne.

¹⁴ BLED: 436.

¹⁵ *Instructions*, article XXXVII.

plus », on doit bien admettre que les héritiers des souverains restaient les pions d'une politique européenne, Ferdinand avait d'ailleurs été pour sa part, selon les contemporains, « *traité dès le berceau comme une marionnette destinée à figurer dans les représentations royales et [...] tenu dans l'ignorance de tout ce qui concernait les intérêts de l'Etat* ». ¹⁶ Le mariage eut lieu par procuration à Vienne le 17 avril 1768; Marie-Caroline archiduchesse d'Autriche princesse royale de Hongrie et de Bohême ne retrouvant que l'un des ses frères archiducs pour représenter le jeune souverain avec le marquis della Sambuca, ambassadeur de Naples chez les Habsbourg, ¹⁷ avant de partir dans son nouveau royaume aux bras de Pierre-Léopold présenté par leur mère comme l'exemple à suivre. ¹⁸

Marie-Thérèse d'Autriche avait des objectifs précis et dans sa deuxième version des *Instructions* elle expliqua à sa fille: « *Vous écrirez peu ici. Vos lettres passent par trop de pays pour en croire la route sûre. Tous les mois vous recevrez un courrier de Florence qui vous portera avec sécurité de nos nouvelles. Par cette voie vous nous écrirez; de même ce ne sera qu'à l'empereur et moi, à votre frère Léopold et son épouse; dans ces deux derniers vous devez avoir une entière confiance et demander leur conseil [...] particulièrement [...] vis-à-vis du roi d'Espagne. Le roi vous ayant offert de lui écrire en français ne négligez pas d'en profiter, je prierai la grande-duchesse de vous montrer les lettres qu'elle reçoit de son père et celles qu'elle lui écrit pour pouvoir régler sur ce modèle votre correspondance.* » ¹⁹ Cette union devait ainsi, selon un ordre précis, servir d'abord les intérêts des Habsbourg puis renforcer les liens entre les Habsbourg et les Bourbons. A cet égard Pierre-Léopold n'y échappa pas non plus puisque, pendant cinq ans au moins, il n'exerça en Toscane qu'une autorité nominale. Le gouvernement étant assuré de fait par les conseillers de l'impératrice, il dut attendre 1770 et un déplacement spécifique à Vienne pour obtenir enfin une indépendance relative. Concernant Marie-Caroline, sa majesté se chargea de lui rappeler d'abord « *de ne jamais oublier d'être née allemande* » ²⁰ avant de préciser: « *A Naples on a beaucoup de prédilection pour les Anglais et beaucoup de préventions contre la France; gardez-vous d'y entrer; restez neutre. Il vous siérait mal de marquer quelque penchant pour les Anglais, étant unie avec un prince de la maison de Bourbon et nous étant intimement lié avec la France.* » ²¹

L'exemple d'une reine

Parce qu'elle allait devenir reine il fallait évidemment donner à la jeune femme conscience de son « *état de mariage* » et sa mère lui rappela d'abord la place essentielle du Seigneur Dieu, « *invoqué [par l'impératrice] de lui donner assez de*

¹⁶ *L'Italie par Lady Sydney Morgan*, Paris, 1821. tome 4. 193.

¹⁷ M. LACOUR-GAYET: *Marie-Caroline reine de Naples*, Paris, 1997. 20.

¹⁸ *Instructions*, article XXII.

¹⁹ Voir not. C. BADON: *Les postiers toscans au XVIII^e siècle*, IN: M. Le ROUX (sous la direction de): *Postes d'Europe, XVIII^e-XXI siècle, jalons d'une histoire comparée*, Paris, 2007. 99-114.

²⁰ *Instructions*, article XIV.

²¹ *Ibid.*, article XXVII.

lumières pour vous bien conseiller » dans ce « *temps pervers* » des Lumières du XVIII^e siècle « *où notre Sainte Religion est si peu pratiquée et aimée* ». Six des dix premiers articles des *Instructions* évoquent ainsi le rôle du confesseur « *dont vous suivrez avec une parfaite soumission les avertissements en tout ce qui concerne la conscience [...] mais que vous ne mêlerez dans aucune affaire.* »²² Dans la version complémentaire, Marie-Thérèse consacra encore trois pages préliminaires aux confessions, prières, assistances aux messes, sermons et fêtes saintes indispensables, en soulignant « *qu'il serait souhaitable qu'avec le temps vous puissiez introduire à Naples le service divin sur le pied que votre frère l'a réglé à Florence* ». Après 1770, le grand-duc qui donnait alors à l'impératrice « *toute la consolation par son assiduité* » n'exprima pourtant plus la même approche de la vie religieuse pour un *Illuminismo* spécifique,²³ Marie-Thérèse prit également soin de demander à sa fille – les prières évidemment achevées – « *de quitter son mari le moins possible* ». Pour éviter les incertitudes, attribuées peut-être trop facilement aux Bourbons, « *son seul soin [devait] être de lui plaire* » en expliquant rapidement que « *la petite gêne que vous sentirez au commencement vous sera récompensée par la tranquillité dont vous jouirez le reste de votre vie* ». Le mariage étant « *le seul réel bonheur dans ce monde, et je vous le souhaite aussi parfait que je l'ai eu pendant 29 ans* »,²⁴ (ce qui n'est peut-être pas certain selon les analyses historiques) elle insista encore auprès de Marie-Caroline: « *Soyez gracieuse avec tout le monde ; ne montrez aucune hauteur mais soyez encore moins familière, surtout avec les hommes ; gardez-vous des gens de votre âge n'en faites jamais vos confidents.* »²⁵ En demandant à sa fille de bien soigner sa taille, et « *surtout la poitrine* », d'éviter de faire des dettes et de n'avoir jamais de favoris ou de favorites, puisque « *ces gens causent toujours des désordres* »,²⁶ Marie-Thérèse voulait prévenir autant les subtilités italiennes que les incertitudes de la vie de cour: « *Les Italiens sont plus vifs et même plus spirituels que nos bons Allemands, il faut donc être très circonspect vis-à-vis d'eux, je vous connais beaucoup d'imprudences [alors que] les protections, les inimitiés et les jalousies y sont en vogue.* »²⁷ La comparaison avec le comportement ultérieur de sa jeune sœur Marie-Antoinette, analysé par Evelyne Lever, est à cet égard tout à fait significatif, les maux et les échecs n'étaient ainsi pas obligatoirement français ou italiens. Marie-Thérèse dans la version complémentaire des *Instructions* jugea d'ailleurs bon de rappeler rapidement les principes qu'elle voulait inculquer: « *On me dit que vous commencer à être difficile et à avoir de l'humeur à la toilette, n'ayez point cette vanité méprisable [...] Evitez tout air de coquetterie, de vouloir plaire par des ajustements extraordinaires [...] Pas de compromission en acceptant ou en offrant des cadeaux, tout doit passer par la grande-maîtresse de la maison.* »

²² *Ibid.*, articles I et IV.

²³ E. TORTAROLO: *L'Illuminismo*, Rome, 1999.

²⁴ *Instructions*, article VII.

²⁵ *Ibid.*, article IX.

²⁶ *Ibid.*, article XIII.

²⁷ *Instructions*, articles XX et XXII.

Au sujet de Ferdinand, roi à l'âge de huit ans mal préparé à son devenir par le prince de San Nicandro qui méritait cependant «*des égards avec toute sa famille*», Marie-Thérèse reconnut «*qu'on [n'avait] pas trop cultivé son éducation [mais] qu'on entrevoit un fond de vivacité et de raison. Il fait gloire de parler le napolitain et il y est tellement accoutumé que quand il adresse la parole à un étranger on a toutes les peines à le comprendre. On assume qu'il sait le français mais personne ne peut se vanter de l'avoir entendu.*»²⁸ Sur ce point, Ferdinand de Naples n'avait assurément rien à voir avec son père qui veillait toujours à répondre dans un français qu'il maîtrisait parfaitement alors que, au contraire, selon Franz Schmidt secrétaire du prince Esterházy «*la langue des aristocrates [napolitains] était rustique*»²⁹. L'impératrice s'évertua cependant à faire comprendre «*qu'il paraît [tout de même] avoir de la douceur dans le caractère, qu'il est très aimé de ceux qui l'entourent, qu'il assiste aux divers conseils de gouvernement, excepté les finances, que ses amusements sont la chasse, la course à cheval et le jeu de billard ; son occupation principale [restant, comme chez les Bourbons, la chasse] ce qui sera peut-être ennuyeux pour son épouse mais ne la rendra pas malheureuse.*»³⁰ L'empereur-philosophe Joseph II d'Autriche, qui n'avait aucun pouvoir parce que sa mère n'aimait pas abandonner le sien, jugea beaucoup plus sévèrement son beau-frère, lors de sa venue à Naples en 1769: «*De toute sa vie cet homme n'a jamais réfléchi [...] il ignore totalement le passé et le présent et il n'a jamais songé à l'avenir.*»³¹ Marie-Thérèse n'y voyait cependant pas forcément un inconvénient politique: «*S'il veut vous informer des affaires, ne le faites jamais paraître, laissez-lui tout l'honneur devant le monde [...] qu'il connaisse la supériorité de la reine mais qu'elle ne lui fasse pas sentir.*»³²

A Naples, le rôle du principal ministre des Bourbons d'Espagne était par ailleurs essentiel. Depuis Charles III, c'est Bernardo Tanucci, ancien professeur de droit à l'université de Pise, qui assumait de fait la gestion du royaume. Grand défenseur du droit régalien face aux prétentions pontificales, il avait entamé une série de réformes judiciaires et accéléré l'expulsion des Jésuites – ce qui scandalisait l'impératrice – mais restait hostile au mouvement encyclopédiste et au jansénisme italien.³³ Marie-Thérèse consacra donc soigneusement quatre articles et les plus longs développements de ses *Instructions* à l'attitude qu'il fallait adopter à son égard. Pour elle, «*le marquis de Tanucci [était] un homme de talent pour les sciences, fort au-dessus du médiocre mais d'un génie resserré. Irréprochable du côté de la bonne foy et ennemi juré de la noblesse, il [semblait] au fait des affaires; s'il pensait un peu plus au grand, ce serait un grand ministre mais la cause de la Sainte Eglise est mal menée. Sa véritable ambition est d'être estimé et l'unique*

²⁸ *Ibid.*, article XXX.

²⁹ KALMÁR: 186.

³⁰ *Instructions*, article XXX.

³¹ LACOUR-GAYET: 21.

³² *Instructions*, articles XII et XXX.

³³ P. MILZA: *Histoire de l'Italie*, Paris, 2005. 610.

moyen est de lui donner des marques de considération. »³⁴ La nouvelle reine «devait dire, à Tanucci, en arrivant: Je ne viens ici que pour plaire au roi; comme je sais la confiance qu'il a en vous, j'attends de vous et de vos conseils comment m'y prendre. Je suis de même informée de la confiance que le Roi d'Espagne a en vous, je me conformerai volontiers à tout ce que vous pourriez me conseiller. »³⁵ Elle ajouta enfin: «Comme il a toute la confiance de deux rois [...] et qu'il sert bien son maître, il faut lui en savoir gré et le conserver [mais] je ne veux pas avancer que vous devriez [tout] abandonner à la direction de Tanucci; il faut aller bien doucement avant de se décider contre un homme tel que lui. »³⁶

Quel Risorgimento italien?

Au sujet de sa sœur, Pierre-Léopold écrivit à leur mère le 10 mai 1768: «Elle est extrêmement jeune et elle n'a pas été élevée pour être reine de Naples » mais Marie-Thérèse n'avait pas le même avis, précisant à la comtesse d'Eschenberg que «de toutes mes filles c'est celle qui me ressemble le plus ». L'impératrice avait fait soigneusement mentionner dans le contrat de mariage que Marie-Caroline aurait accès au Conseil royal dès la naissance d'un héritier.³⁷ Ce fut le cas en 1775, toutefois son rôle³⁸ s'imposa beaucoup plus tôt qu'on ne le pense habituellement. Sa mère s'inquiétait en effet déjà dans le supplément des *Instructions*: «Je vous vois depuis peu un fond de suffisance et de domination qui me fait trembler [...] Vous n'avez rien à commander, vous n'êtes pas souverain et si votre époux vous juge digne de sa confiance usez-en pour tout faire en son nom. » Charles III et Ferdinand étaient pourtant loin d'être des monarques éclairés et leur modèle restait encore Louis XIV. Si un aspect des débats politiques italiens estime que le *Risorgimento* ne fut qu'une résurrection nationale ou un réveil favorisé par des penseurs issus des Lumières, le réformisme habsbourgeois accéléra certainement le phénomène et notamment d'abord en Toscane autour de Pierre-Léopold et de toute une équipe d'intellectuels lombards.³⁹ Marie-Thérèse qui n'avait pas la même conception des Lumières avait suggéré à sa fille de se mêler «des affaires qu'autant que le roi le voudra, [car] j'en connais trop le poids et toute la délicatesse pour vous y embarquer »⁴⁰ mais celle-ci en décida pourtant autrement. Dans l'entourage même de Tanucci, des acteurs de la nouvelle génération, comme Genovesi, Palmieri ou Filangieri, utilisèrent d'ailleurs l'arrivée de la nouvelle reine, affiliée à la une loge maçonnique napolitaine, pour essayer d'imposer, comme en Toscane, des réformes plus radicales⁴¹. L'impératrice avait en plus insisté: «S'il y a de bons ministres il faut les conserver. » Le premier, professeur d'économie

³⁴ *Instructions*, article XXXI.

³⁵ *Ibid.*, article XXXII.

³⁶ *Ibid.*, articles XXXII-XXXVI.

³⁷ LACOUR-GAYET: 20.

³⁸ P. ULLOA: *Maria-Carolina e la conquista del regno di Napoli*, Naples, 1968.

³⁹ G. PROCACCI: *Histoire des Italiens*, Paris, 1998. 213-214.

⁴⁰ *Instructions*, article XII.

⁴¹ PROCACCI: 224.

politique à l'université de Naples, joua un rôle essentiel dans la réforme de l'éducation et la mise en place de la liberté du commerce, le second, au sein du Conseil suprême des finances, voulait combattre les résistances des barons et résoudre les difficultés financières de la monarchie, enfin le dernier, véritable vice-roi en Sicile au statut politique spécifique, y défendait les vues unificatrices jugées indispensables.

Avec six millions d'habitants, le royaume des Deux-Siciles connaissait au XVIII^e siècle une croissance démographique importante; au-delà des crises alimentaires régulières (en particulier celle de 1764) c'était un facteur de développement réel, néanmoins les grands feudataires n'avaient certainement pas de vocation commerciale, voire le moindre esprit d'entreprise, et devaient, pour répondre à la hausse des prix et à celle des dépenses du luxe de la vie de cour, s'endetter ou aliéner les fiefs où ils ne vivaient plus depuis longtemps.⁴² Ils étaient cependant d'autant plus intransigeants sur leurs privilèges, en particulier les droits seigneuriaux ancestraux, qu'Antonio Genovesi et Giuseppe Palmeri voulaient les remettre en cause mais la résistance des barons, décrite par Giuseppe Tomasi duc de Palma et prince de Lampedusa, était acharnée: «*Un siècle, deux siècles [...] tout cela durerait toujours.*»⁴³ Marie-Thérèse avait essayé de démontrer à Marie-Caroline «*qu'il y a toujours des mécontents [et] on dit qu'à Naples il y en a beaucoup, surtout parmi la noblesse et les prêtres pour avoir été un peu plus resserrés qu'ils ne l'étaient dans le temps [...] lorsqu'ils étaient à la vérité trop puissants sans [pour autant] avoir été plus attachés à ma maison.*»⁴⁴ Pour elle, «*l'administration des finances [était en fait] un point essentiel car les fautes qui s'y commettaient attiraient à l'Etat nombre de malheurs.*»⁴⁵ La dynastie des Bourbons avait en effet de grandes ambitions somptuaires avec une politique monumentale démesurée. La construction et l'entretien des palais de Caserte nécessitaient des revenus trop importants avec des impôts impossibles à prélever pour faire vivre la ville de Naples, devenue le refuge tragique des princes et des larrons que les voyageurs européens venaient avec délice découvrir.

Les résultats les plus spectaculaires entamés par Tanucci furent en fait obtenus aux dépens de l'Eglise. Le chancelier, surtout hostile aux jeux politiques de la Curie romaine, voulait une véritable redéfinition des rapports entre le pouvoir civil et l'Eglise qui perdit une partie de ses immunités fiscales et des droits de mainmorte, de nombreux biens monastiques furent aussi confisqués et l'Inquisition abolie.⁴⁶ Marie-Thérèse avait conseillé de «*tout laisser d'abord dans l'assiette actuelle avant d'avoir vu par vous-même les choses*»,⁴⁷ il fallait «*ne rien promettre et gagner du temps*»⁴⁸ mais Marie-Caroline, tout en ne se «*moquant*

⁴² PROCACCI: 221-222.

⁴³ G. Tomasi de LAMPEDUSA: *Le Guépard*, Paris, 1980. 171. Le roman, rédigé selon les principes de Flaubert et de Stendhal, a donné naissance au film de Visconti qui utilisa le même titre.

⁴⁴ *Instructions*, article XIV.

⁴⁵ *Ibid.*, article XXXII.

⁴⁶ PROCACCI: 224.

⁴⁷ *Instructions*, article XXXVI.

⁴⁸ *Ibid.*, article XIV.

jamais de personne et encore moins des prêtres et des moines »⁴⁹ alla plus vite et plus loin selon les idées encore espérées par Joseph II et appliquées par Pierre-Léopold. «*Si vous trouvez un ministre qui mérite votre confiance (après avoir employé assez de temps pour reconnaître ses qualités) vous ne sauriez trop faire pour vous l'attacher étroitement.* »⁵⁰ A la place de Tanucci finalement écarté, la jeune reine avança d'abord Sambuca, présent à son mariage, puis John Francis Acton transféré de Florence à Naples comme ministre de la marine et devenu finalement le symbole des mutations politiques et diplomatiques de l'Italie méridionale. «*Soyez donc tout à fait Napolitaine* » avait demandé Marie-Thérèse à sa fille en lui demandant au sujet de son entourage «*de ne pas mieux traiter les Allemandes que les femmes du pays* » toutefois Marie-Caroline ayant trop suivi à la lettre cette recommandation, sa mère s'inquiéta rapidement: «*On me dit que vous parlez de renvoyer vos servantes et serviteurs allemands ; ce n'est pas un conseil mais un devoir de bien les traiter et de [les] conserver.* »

Pour avoir voulu conduire à leur terme les *Instructions* de Marie-Thérèse, avec peut-être aussi leurs contradictions, Marie-Caroline de Naples remplaça l'influence espagnole par celle de l'Autriche et, cette fois à la différence des attentes impériales, par celle de l'Angleterre. Plus tard, en 1798, après la défaite face aux révolutionnaires français du général autrichien Karl Mack von Leiberich, mal suivi par ses troupes napolitaines et même menacé d'assassinat par ses subordonnés, c'est à Palerme puis à Vienne que Marie-Caroline dut se réfugier, il fallait en effet «*se garder de toute familiarité avec l'Italie* ». La circulation des idées avait ses limites et Marie-Thérèse de Habsbourg avait «*pourtant cru devoir [la] prévenir* ».

Abstract

In the second half of the 18th century, Marie-Therese of Austria sought an intelligent way of placing her numerous heirs throughout Europe in order to consolidate her diplomatic system. This notwithstanding, the ideas of the „*Lumieres*” were not seen in the same way by the Empress and her children, who were far removed from the way of life or of government that Marie-Therese would have wished for. The *Instructions* that she addressed to her daughter, Marie-Caroline, who became Queen of the Two Sicilies in 1768, and which are still conserved in the Hungarian archives, enable us to have a far greater insight into the ambitions of the Empress, as well as informing us about the Italian *Risorgimento*, the individual desiderata of the Habsburgs and the history of Naples, where „*there is great affection for the English and much mistrust of France. It would ill become you to show any preference for the English, being as you are married to a prince of the House of Bourbon and with us being intimately linked with France.*”

⁴⁹ *Ibid.*, article XXIV.

⁵⁰ *Ibid.*, article XXV.

Ilona Kovács

Les missions secrètes de Casanova

Les escrocs polyvalents du XVIII^e siècle

Casanova, tricheur professionnel et personne de mœurs douteuse, suivait les mêmes carrières que „*les aventuriers des Lumières,*”¹ ses confrères dans l’escroquerie. Ces gens-là s’occupaient de préférence notamment, entre autres activités, de diplomatie, de philosophie, de magie, de littérature et de jeux de hasard. En ce qui concerne le niveau professionnel acquis dans toutes ces activités, il faut voir chaque cas individuellement et cette fois-ci, je me pencherai sur celui de Casanova.

Lui, il ajoutait à toutes ces ambitions plus ou moins professionnelles celle de se faire passer pour un grand seigneur, et son désir de réussir dans le domaine des affaires extérieures était intensifié par le fait que les affaires étrangères et la diplomatie relevaient pendant longtemps des privilèges de l’aristocratie. Pratiquer des métiers d’intellectuels, ce qui lui convenait le plus, lui plaisait également, mais il y attachait moins de prestige, suivant les conventions sociales qui n’appréciaient pas encore trop les mérites des intellectuels au XVIII^e siècle. La valorisation des activités intellectuelles dont celle de l’écrivain et du philosophe était justement en train de se faire à cette époque, et pour des cas exceptionnels comme Voltaire ou Diderot, le prestige a pu être obtenu à titre personnel, mais la créativité et la production intellectuelle n’est encore ni généralement respectée, ni bien rémunérée avant le XIX^e siècle. C’est l’une des raisons pour lesquelles Casanova renonce assez vite et bien facilement à la reconnaissance publique de son statut d’intellectuel quand Voltaire lui fait comprendre lors de ses visites² qu’il ne le prend pas au sérieux et le traite comme aventurier.

Il est vrai qu’il aurait bien voulu se mesurer aux plus grands en tant que traducteur, romancier, poète et philosophe, à en juger par le texte de ses mémoires, mais il devait se rendre compte assez tôt que la reconnaissance n’était pas plus facile dans ces domaines que dans celui des privilèges de naissance. Ses visites rendues à Voltaire ont dû le confronter douloureusement au fait que se faire passer pour un grand intellectuel ne va pas de soi parmi les intellectuels non plus. Ainsi, il a opté assez tôt pour aspirer plutôt au rang de noble que de se

¹ Sur le sujet v. ROTH, Suzanne: *Les Aventuriers au XVIII^e siècle*, Éditions Galilée, Paris, 1980. et STROEV, Alexandre: *Les aventuriers des Lumières*, PUF, Paris, 1997.

² Les visites (trois ou deux, le nombre en est contesté) rendues chez Voltaire n’ont pas donné le résultat que Casanova en attendait: la reconnaissance et le traitement d’égal à égal. Au contraire, Voltaire cherchait à l’humilier et cet insuccès a engendré chez l’aventurier un syndrome que j’appellerais „*le syndrome Voltaire*”. Dans la suite, il se sentira en secrète concurrence avec le philosophe éclairé qu’il tenterait de le combattre dans des discussions (sujet si bien trait par A. SCHNITZLER dans son récit: *Le retour de Casanova*), mais qui le poussera à réfléchir sur son statut et à adapter l’attitude du séducteur de femmes, comme héros de ses mémoires au lieu de se représenter dans son texte comme intellectuel.

prétendre écrivain et penseur, mais son comportement reste très ambigu sur ce plan-là aussi. Dans ses mémoires (*L'Histoire de ma vie*), il raconte sans scrupule comment il a formé et choisi publiquement un faux nom de gentilhomme, lors d'un séjour en Allemagne, celui du chevalier de Seingalt: „*L'alphabet est la propriété de tout le monde, c'est incontestable. J'ai pris huit lettres et je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce nom ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté.*”³ Il est surprenant de voir d'une part qu'il ne se cache pas de la fausseté de cette identité nobiliaire, de l'autre qu'il exprime des idées aussi démocratiques bien qu'il ait toujours été un fervent partisan de l'Ancien Régime, nostalgique même des lettres de cachet dont il avait été victime lui-même! En tous cas, qu'il s'agisse d'une invention personnelle, cela ne fait aucun doute et les incertitudes ou variations avec lesquelles il l'utilise ne laisse pas de doute sur ce fait. Certains casanovistes auraient voulu voir un nom de code dans la dénomination du *chevalier de Seingalt*, mais les caprices dans l'usage du code présumé (Casanova de Seingalt, le chevalier de Seingalt ou Giacomo Casanova chevalier de Seingalt), ainsi que l'absence de tout secret dans la formation et l'application du titre de noblesse contredisent évidemment cette hypothèse. Il faut traiter ce nom comme tant d'autres phénomènes ambigus de la personnalité et du comportement de Casanova, tenant compte des contradictions et chercher à expliciter les motivations secrètes qui nous éclairent sur ses véritables forces motrices.

En guise de conclusion, je tiens à constater que ses expériences négatives parmi les grands intellectuels de son temps qui ne le traitaient pas sur un pied d'égalité, devaient contribuer à sa décision tacite de passer sous silence ses capacités intellectuelles et son érudition. Il a vu par contre les avantages de se présenter dans ses mémoires comme quelqu'un qui attire l'attention des autres non pas par ses performances intellectuelles, mais par sa vie privée: ses aventures et ses histoires d'amour⁴ et il formait ainsi soigneusement un portrait de séducteur de femmes et d'aventurier ayant vécu des histoires picaresques pour l'inscrire dans son texte.

Casanova, ami de souverains et de grands hommes politiques puissants

Il est connu que Casanova côtoyait des souverains dont à titre d'exemple, je ne citerai que des noms aussi prestigieux que Frédéric le Grand, Louis XV et Catherine II de Russie. Il avait fait la connaissance de grands seigneurs et de souverains lors de ses aventures amoureuses. Déjà à Venise, dans le quadrille de Muran (avec CC et MM), Bernis était le quatrième chaînon de l'ensemble et le fait qu'il était

³ HV II/728-729. v. là toute la discussion à propos du „*faux nom*”. (Je citerai dans la suite aussi l'édition la plus accessible des mémoires parue à Paris en 1993 chez R. Laffont. coll. Bouquins, t. I-III. désignée sous le signe de HV, abr. de *L'Histoire de ma vie*.)

⁴ A propos de ce portrait implicitement formé et inscrit dans le texte, v. R. DÉMORIS: *Le roman à la première personne. Du Classicisme aux Lumières*, A. Colin, Paris, 1975. rééd. Droz, Genève, 2002. et l'excellente introduction du même auteur aux éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1977. surtout les pages XIX-XXVI.

l'ambassadeur de la France auprès de la République de Venise, pesait lourd dans la balance quand l'aventurier a été arrêté et mis sous les Plombs. Casanova tournait autour d'autres diplomates également à Venise: John Murray, résident anglais (1754-1766) qui a joué dans la drôle d'histoire de la fausse MM et qu'il avait retrouvé à Padoue plus tard. On sait bien que Bernis lui avait rendu des services en France quand Casanova cherchait et parvenait à planter la loterie chez les Français. Il lui servait de recommandation dans maints cas dont la mise en contact avec l'abbé Laville dont je parlerai plus longuement dans un chapitre suivant.

Sa qualité d'entremetteur et de faiseur de fêtes pouvait le servir également dans ses prises de contact. On sait que c'est lui qui présentait au roi de France, Louis le Bien-Aimé l'une de ses favorites, la petite sœur d'une actrice, amie de Casanova: Louison O'Morphy.⁵ A en juger par la carrière fulgurante de cette fille au Parc des Cerfs et la légende (répandue par Casanova lui-même) que c'est elle qui aurait servi de modèle à Boucher⁶ pour un tableau célèbre qui aurait attiré l'attention du roi sur elle, montre qu'il n'avait pas été l'amant de la fille. Il fallait absolument que le roi soit le premier homme dans la vie de ces filles, obligatoirement „*toutes neuves*,” mais le rôle d'intermédiaire ou d'entremetteur de Casanova reste documenté dans plusieurs cas, comme celui-ci.

Il est indubitable donc qu'il connaissait bien des souverains et des diplomates, mais la valeur de ces faits et son rôle d'intermédiaire ou d'entremetteur relations reste obscure malgré tout et donne lieu à des doutes. Pour la Russie, p. ex. Alexandre Stroeve, véritable connaisseur de la Russie du XVIII^e siècle et de Casanova, après avoir analysé les trois rencontres de l'aventurier avec l'impératrice, conclut que Catherine la Grande ne l'a jamais pris au sérieux. La preuve en est à ses yeux qu'elle ne l'a reçu que dans les jardins et jamais dans sa salle d'audience, suivant les règles de la cérémonie. Elle n'a pas voulu suivre ses conseils non plus, étant donné que les projets (assez fantasques, à vrai dire) de l'aventurier n'ont pas été acceptés. Il a présenté un projet de réforme du calendrier grégorien, un autre qui se rapportait à l'utilité d'implanter l'élevage des vers de soie en Russie, et il avait de grandes idées relatives à l'exploitation des mines également. Tout cela est resté en état de proposition. Et pour cause: Catherine II savait juger des projets selon ses points de vue.

Par conséquent, pour se faire une idée authentique de la valeur réelle des missions diplomatiques et des voyages que Casanova a tenté de faire passer pour telles, il faut se donner la peine d'examiner une par une chaque soi-disante mission. La tâche est d'autant plus délicate que ses missions sont en relation souvent avec la franc-maçonnerie et là, il avait intérêt à se cacher de ses véritables contacts importants. Marie-Françoise Luna a déjà constaté dans sa monographie⁷ que certains points délicats, comme sa naturalisation en France, ses amours homosexuels ou ses rapports et le réseau international des loges maçonniques de

⁵ Cf. HV, I/ 620-624. (Casanova appelle la fille Hélène, mais ce n'était pas son vrai prénom.)

⁶ En fait, Casanova ne cite aucun nom et parle „*d'un peintre allemand*,” mais l'histoire du tableau peut être vraie, même s'il ne s'agit pas de Boucher.

⁷ Marie-Françoise LUNA: *Casanova mémorialiste*, Champion, Paris, 1998. 70-81.

l'époque sont passés sous silence dans le texte des mémoires. Silences, occultations, transformations de détails et d'autres modifications éventuelles sont réguliers dans le récit des relations importantes de *l'Histoire de ma vie* et il faut en tenir compte dans l'appréciation de son utilité diplomatique.

La franc-maçonnerie et Casanova

Voyons avant tout les références à ses relations maçonniques dans le texte de *l'Histoire de ma vie*. L'une des allusions à ce réseau international se situe à Bologne, aux alentours du mois de janvier 1772. Il s'agit de la rencontre avec le cardinal Branciforte et rapporte des souvenirs anciens de 20 ans (1752) et montre que Casanova essaye de diminuer l'importance de ces liens, mais à propos d'autres sujets (en l'occurrence de parties de plaisir faites ensemble), il lui échappe des révélations comme la suivante: „*Nous avons été ensemble en loge de maçons et avons fait des soupers fins en compagnie de jolies filles avec D. Francisco Sersale et le comte de Ranucci.*”⁸ Cette mention trahit la fréquentation maçonnique, mais ne prouve pas que ses interventions diplomatiques étaient importantes ou qu'il utilisait systématiquement ses amis franc-maçons pour assurer le succès de ses missions secrètes. Cette fréquentation est pour une fois documentée, mais peut toutefois s'arrêter au niveau des relations mondaines et libertines.

Une autre information difficile à apprécier peut être dégagee de ses souvenirs relatifs au congrès d'Augsbourg. Un certain abbé Gama lui avait promis une lettre de créance et une mission à Turin et il revient sur la même affaire plus d'une fois. Tout d'abord il affirme à cet abbé qu'il attendait des lettres de la Cour de Portugal qui le chargerait d'instructions pour ce congrès, sans donner de précisions.⁹ Il ajoute qu'il sera chargé de négociations en vue de représenter les intérêts portugais à Augsbourg, avec milord Stormon, futur plénipotentiaire pour l'Angleterre. Plus tard, lors de son expulsion de Turin, en passage vers Paris, il revient sur cette question. Il parle de nouveau d'une importante mission qui lui est destinée à Augsbourg à Madame d'Urfé. Pourtant, rien ne se réalisera de ces grands projets si souvent cités, puisque le congrès n'aura pas lieu! Tous ses désirs et fantasmes de grandes manœuvres diplomatiques internationales se confondent en aventures picaresques: en fait, il ira à Augsbourg (son valet lui ayant volé les diamants offerts par la marquise) non pas pour mener des négociations importantes, mais pour y contracter une syphilis, faute de congrès...

Pourtant, son appartenance est certaine à la franc-maçonnerie, certifiée par plusieurs sources et connue d'autant plus qu'il en parle largement dans les mémoires. Il raconte lui-même dans le détail son initiation au mouvement maçonnique: „*Un respectable personnage, que j'ai connu chez M. de Rochebaron, me procura la grâce d'être admis parmi ceux qui voient la lumière. Je suis devenu franc-maçon apprenti. Deux mois après j'ai reçu à Paris le second grade et*

⁸ HV III/957.

⁹ HV II/678-679.

*quelques mois après le troisième, qui est la maîtrise.¹⁰ C'est le suprême. Tous les autres titres que dans la suite du temps on m'a fait prendre sont des inventions agréables, qui quoique symboliques n'ajoutent rien à la dignité de maître.*¹¹ Après, il se lance dans des réflexions sur l'utilité de joindre le mouvement maçonnique: soit par soif de savoir, soit pour satisfaire la curiosité, soit pour avoir des points de rencontre lors des voyages faits en Europe, soit pour éprouver le sentiment de vivre dans la société. Parmi ces motifs, les points de contact sont rattachés le plus étroitement à ses missions diplomatiques, mais toutes les causes ont dû jouer: *„Tout jeune homme doit se faire initier dans ce qu'on appelle la maçonnerie, quand ce ne serait pour savoir au moins superficiellement ce que c'est. Il doit cependant faire attention à bien choisir la loge dans laquelle il veut être installé, car malgré que la mauvaise compagnie ne puisse agir en loge, elle peut cependant s'y trouver, et le candidat doit se garder des liaisons dangereuses. Ceux qui se déterminent à se faire recevoir maçons que pour parvenir à savoir le secret peuvent se tromper, car il leur peut arriver de vivre cinquante ans maître maçon sans jamais parvenir à pénétrer le secret de cette confrérie.*¹²

Il développe longuement les traits caractéristiques de l'inviolabilité et le mystère de ce secret, ensuite il compare les franc-maçons et leurs rites secrets aux mystères d'Éleusis (en Grèce) et trouve que l'antiquité attribuait bien plus d'importance à ces mystères que ne le font les franc-maçons des temps modernes: *„La maîtrise est certainement le suprême grade de la Franc-Maçonnerie; car tous les autres, que dans la suite on m'a fait prendre, ne sont que des inventions agréables qui, bien que symboliques, n'ajoutent rien à la dignité de maître.*¹³ Il donne maints détails des cérémonies qui prouvent qu'il les connaissait bien et de près: *« Les hommes qui ne se font recevoir franc-maçons que dans l'intention de parvenir à connaître le secret de l'ordre, courent grand risque de vieillir sous la truelle sans jamais atteindre leur but. Il y a cependant un secret, mais il est tellement inviolable qu'il n'a jamais été dit ou confié à personne. Ceux qui s'arrêtent à la superficie des choses pensent que le secret consiste en mots, signes et attouchements, ou qu'enfin le grand mot est au dernier degré. Erreur. Celui qui devine le secret de la franc-maçonnerie, car on ne le sait jamais qu'en le devinant, ne parvient à cette connaissance qu'à force de fréquenter les loges, qu'à force de réfléchir, de raisonner, de comparer et de déduire. Il ne le confie pas à son meilleur ami en maçonnerie, car il sait que, s'il ne l'a pas deviné comme lui, il n'aura pas le talent d'en tirer parti dès qu'il le lui aura dit à l'oreille. Il se tait, et ce secret est toujours secret.*

¹⁰ Dans une autre version manuscrite, Casanova ajoute (selon la note 4 de l'édition citée): *„Je suis devenu compagnon dans la Loge du duc de Clermont à Paris.*” Le personnage en question était en plus Grand Maître de toutes les Loges régulières de France.

¹¹ HV I/553. Selon les notes des éditions de la Sirène, reprises dans l'édition citée, la première admission a eu lieu dans l'une des trois loges de Lyon et Balletti, danseur célèbre et ami de Casanova a aidé l'aventurier. Son amitié et sa caution a probablement facilité l'adhésion de Casanova à cette loge.

¹² HV I/553-554.

¹³ HV I/117-118.

Tout ce qui se fait en loge doit être secret; mais ceux qui, par une indiscretion malhonnête, ne se sont pas fait un scrupule de révéler ce qu'on y fait, n'ont point révélé l'essentiel: ils ne le savaient pas; et s'ils l'avaient su, certes ils n'auraient pas révélé les cérémonies.

La sensation qu'éprouvent aujourd'hui les profanes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas maçons, est de la même nature que celles qu'éprouvaient jadis ceux qui n'étaient pas admis aux mystères qu'on célébrait à Éleusis en l'honneur de Cérès. [...]

Dans les mystères de Cérès, on garda longtemps un silence impénétrable à cause de la vénération dont ils étaient l'objet. Au reste, que pouvait-on révéler? Les trois mots que l'hiérophante disait aux initiés; mais à quoi cela aboutissait-il? à déshonorer l'indiscret; car il ne révélait que des mots barbares inconnus du vulgaire. J'ai lu quelque part que les trois mots sacrés et secrets des mystères d'Éleusis signifiaient: Veillez et ne faites pas de mal. Les mots sacrés et secrets des divers grades maçonniques sont à peu près tout aussi criminels. »¹⁴

Après cette comparaison, il se lance dans les jérémiades sur le déclin des temps et regrette la décadence des cérémonies, en se référant à un ouvrage écrit sur la franc-maçonnerie: *„Rien n'est important aujourd'hui. Botarelli publie dans une brochure toutes les pratiques des franc-maçons; on se contente de dire que c'est un coquin. On le savait d'avance.”*¹⁵ Il est à noter toutefois qu'il connaissait bien l'écrit cité¹⁶ et l'écho du public aux révélations de la brochure, il suivait dont avec attention tout ce qui se rapportait à la franc-maçonnerie.

A propos de son arrestation à Venise (1755), il raconte que Manuzzi qui était allé le voir chez lui, était surtout curieux de ses livres et papiers et se faisait montrer les manuscrits qu'il possédait. Il affirme également que parmi les livres de magie, il avait certains qui traitaient de *„tous les esprits élémentaires”*. Magie, cabbale ou franc-maçonnerie?¹⁷ Il est difficile d'en décider, puisque son arrestation s'est faite sans acte d'accusation et procès, mais il raconte plus tard, s'appuyant sur les révélations d'un secrétaire d'ambassade que l'accusation d'être franc-maçon. figurait parmi ses crimes: *„J'étais accusé de manger gras tous les jours, de n'aller qu'aux belles-messes et on avait des forts motifs pour me croire franc-maçons”*¹⁸

En Espagne, on lui montre un *„tablier de cuir”* qu'il identifie sans tarder comme tablier de franc-maçons.¹⁹ Les symboles maçonniques trouvés chez lui lors de sa première arrestation à Venise (tablier de cuir, équerre, etc.) montrent qu'il s'est intéressé à la franc-maçonnerie très tôt et que son appartenance à ces milieux pouvait avoir joué un rôle dans sa captivité sous les Plombs.

¹⁴ Ibid. 119.

¹⁵ Ibid. 555.

¹⁶ Probablement : *L'Ordre des francs-maçons trahi et le secret des Moyses dévoilé* (1745), bien que l'identification ne soit pas sûre, cf. ibid. note 5.

¹⁷ HV I/ 852.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ HV III/630.

A en juger par les avis d'Alexandre Stroeve et de Suzanne Roth, la franc-maçonnerie constituait une petite porte pour contourner les préjugés sociaux et adhérer à une autre hiérarchie, autrement démocratique et pleinement internationale. Il ne fallait pas négliger les avantages pratiques non plus: les loges maçonniques offraient un réseau d'accueil qui fonctionnait à merveille pour ceux qui savaient utiliser les possibilités sociales des connaissances et Casanova était champion dans ce domaine. Le réseau européen des loges et l'esprit d'accueil fraternel était inappréciable pour des aventuriers qui avaient besoin d'un tremplin pour pénétrer dans des milieux difficilement accessibles. En plus des noms déjà cités, il a réussi ainsi à faire la connaissance de Sir Horace Manna à Florence et de Thomas Hope en Hollande, relations qui lui ont apporté des commissions commerciales.

Il connaissait donc sans aucun doute les symboles maçonniques dès sa jeunesse, il fréquentait les loges en Europe, mais il reste toujours difficile de voir clair dans la signification de l'appartenance de Casanova au réseau maçonnique et dans l'usage qu'il en avait fait pour obtenir des informations.

Casanova espion ou agent secret? La mission navale de Dunkerque

Lors de toute sa vie, il cherchait et obtenait des commissions, mais le résultat de ses diverses entreprises est douteuse. Nous savons comment il a été mal jugé comme espion des Inquisiteurs de Venise. Son emploi de délateur des Inquisiteurs vénitiens était le prix de son retour (1774) et de sa réinstallation dans sa ville natale, avec le méchant résultat bien connu à l'âge de 49 ans. Il avait mené avant 1774 de menues tractations en faveur de Venise à Trieste. Il touchait une modeste mensualité en contrepartie de ses services, mais c'était son retour qu'il voulait obtenir par ces démarches. On pourrait énumérer toutes ses tentatives infructueuses de se procurer des emplois diplomatiques à Vienne et à Prague, dont l'insuccès est montré par le fait qu'il a dû y renoncer finalement et se retirer à Dux en acceptant l'offre du comte Waldstein pour être son bibliothécaire pendant ses vieux jours. Apparemment, il ne détenait pas de secrets assez importants qu'il aurait pu vendre cher ou faire acheter son silence par un poste bien rémunéré dans une capitale.

Parvenir à se faire engager par des ministres et se voir confier des tâches ou missions à utilité publique et bien payées devait être le rêve de Casanova qui a essayé toutes les versions possibles des services rendus à un État: diplomatie, espionnage, délation, police. Ayant abandonné les carrières militaires et ecclésiastiques dans sa jeunesse, la diplomatie l'intéressait tout au long de sa vie. La clandestinité l'arrangeait pour ses intérêts personnels, l'utilisation de codes secrets et la possibilité de se contenter d'allusions en se référant à des intérêts plus élevés convenait également à son caractère et à ses activités douteuses. Il avait déjà pris de gros risques dans sa jeunesse (cf. l'intimité avec Bernis à Venise, au temps du quadrille ou ses relations avec la fm). S'il a trop risqué et perd pour se retrouver sous les Plombs, il a su se faire récompenser en France par Bernis (cf. jeu, relations, lettres de recommandation) et utilisait certainement ses relations maçonniques en vue d'obtenir des informations.

Les parallèles sont nombreux à l'époque parmi les intellectuels qui se mêlent de politique et de diplomatie comme Beaumarchais, ou parmi les aventuriers qui se voient confiées des missions internationales comme le chevalier d'Éon en Angleterre, en 1763. Pourtant, l'obscurité du vrai poids de ces interventions et le peu de réussites réelles sont pareilles dans la plupart de ces cas. Ces aventuriers des Lumières ne manquent pas d'idées pétillantes, sont vourageux, mais montrent peu de prudence et d'endurance dans la suite. Leurs grandes qualités les servent contradictoirement en vue des objectifs de l'espionnage et des services de renseignements où il faut savoir se rendre gris, voire invisible en l'occurrence ou briller en société s'il le faut.

La grande passion de la liberté de Casanova contredisait évidemment son aptitude à tout service diplomatique à longue haleine, puisqu'il manquait de servilité. S'il était capable de jouer des rôles et d'obtenir des succès dans la courte durée, la prolongation de l'état subalterne lui répugnait de tous les points de vue. Casanova'est la raison pour laquelle il n'a jamais voulu s'installer en mariage ou en poste diplomatique quand il aurait encore pu en trouver. Il n'était pas fait pour monter un à un les échelons d'une carrière de diplomate et il était trop indépendant pour se résigner à servir dans la longue durée. Finalement, son caractère s'opposait à l'esprit subalterne indispensable pour toute réussite durable au service d'un Etat quelconque. Voyons maintenant dans le détail une mission secrète dont il relate toute l'histoire presque chronologiquement, la mission Laville.

Jean-Ignace de Laville (ou Delaville)²⁰ était un diplomate français, chargé d'affaires à plusieurs endroits stratégiques.²¹ Contrairement aux aventuriers, c'était un homme sérieux, connaissant son métier. Casanova annonce dans le sous-titre du chapitre 4 du volume 5: « *Je vais à Dunkerque, chargé d'une mission secrète. Je réussis à souhait. - Mon rapport plaît. Je reçois cinq cents louis. Réflexions* » Dans le texte, il raconte comment Bernis l'avait procuré ce contact et ce travail quand il est allé le retrouver à Versailles: « *Le ministre des Affaires étrangères me demanda si j'inclinais et si je me sentais du talent pour les commissions secrètes. Je lui ai répondu que j'inclinerais à tout ce qui me paraissait honnête, me mettrait dans la certitude de gagner de l'argent, et que pour ce qui regardait le talent, je m'en rapportais à lui. Il me dit d'aller parler à l'abbé de Laville.*

Cet abbé, premier commis, était un home froid, profond politique, l'âme de son département, dont on faisait grand cas. Il avait bien servi l'État, étant chargé d'affaires à la Haye ; le roi, reconnaissant, l'a récompensé lui donnant un évêché dans le jour même dans lequel il est mort.²² Ce fut un peu tard. L'héritier de tout ce qu'il possédait fut Garnier, homme de fortune...(…)

²⁰ Ses dates sont: 1701? pour la naissance et 1774 pour sa mort.

²¹ A la Haye en 1735, 1737-1740 et 1743-1745, premier commis depuis 1774 des affaires étrangères, abbé commanditaire des abbayes royales de St-Quentin-les-Beauvais, évêque in partibus de Trichomium, 1774, membre de l'Académie Française. Cf. le vol 5, chap. 4 de l'HV, II/64-67, 77, 83, 213.

²² En fait, quatre jours avant sa mort.

Cet abbé donc, après m'avoir fait une courte dissertation sur la nature des commission secrètes, et sur la prudence que devaient avoir ceux qui s'en chargeaient, me dit d'abord qu'il m'avertirait d'abord que se présenterait quelque affaire qui pourrait me convenir ; et il me retint à dîner. J'ai connu à table l'abbé Galiani, secrétaire d'ambassade de Naples. »²³

Cet exposé montre bien le côté sociable des relations « diplomatiques » de Casanova: il est recommandé par Bernis qui l'avait connu dans des parties de plaisir à Venise et ils avaient été reliés par l'aventure de Muran avec les deux religieuses C.C. et M.M. Cette recommandation lui vaut la connaissance de l'abbé Laville qui tout en ignorant les capacités et les talents politiques de cet homme, lui promet des affaires et l'invite à dîner. Lors de ce dîner Casanova, continue à tisser des liens utiles et utilisables à l'avenir, notamment un secrétaire d'ambassade. En fait, lors de ses séjours napolitains, Casanova essayera de renouer contact avec l'abbé Galiani, secrétaire d'ambassade à Paris (de 1759-1769), frère cadet de Bernardo Galiani, auteur d'un traité sur Vituvio Pollione (1758), adversaire de Winckelmann. Il est vrai que cette reprise de contact n'aura rien à voir la diplomatie, mais fera partie de son histoire d'amour avec Leonilda.²⁴ A mon avis la plupart des soi-disant relations diplomatiques de Casanova, sont restées dans le domaine de l'amitié, de l'amour et de la sociabilité.

Pour reprendre le fil des missions confiées à Casanova par Bernis et Laville, il faut redonner la parole à l'aventurier qui raconte son voyage à Dunkerque le situant au printemps de 1757, tandis que les casanovistes le datent du mois d'août (27 ou 28 août) de la même année: « *Au commencement de mois de mai, l'abbé de Bernis m'écrivit d'aller à Versailles parler à l'abbé de Laville. Cet abbé me demanda si je pouvais me flatter d'aller faire une visite à Huit à dix vaisseaux de guerre qui étaient en rade à Dunkerque, ayant l'adresse de faire connaissance avec les officiers qui les commandaient, au point de me mettre en état de lui faire un rapport circonstancié de tout ce qui regardait les approvisionnements de tout, en nombre de matelots, en munitions de toute espèce, en administration et en police. Je lui ai répondu que je pouvais en faire l'essai, qu'à mon retour je lui donnerais par écrit mon rapport, et que ce serait à lui de me dire si j'avais bien fait.*

- C'étant, me dit-il, une commission secrète, je ne peux vous donner aucune lettre. Je ne peux que vous souhaiter un heureux voyage, et vous donner de l'argent.

- Je ne veux point d'argent. Vous me donnerez à mon retour ce qu'il vous semblera que j'aie mérité ; et pour le bon voyage il me faut au moins trois jours, car je dois me procurer quelque lettre.

- Tâchez donc d'être de retour avant la fin du mois. Voilà tout. »

Il faut remarquer l'adresse de Casanova, de ne point prendre de l'argent, mais

²³ HV II/ 64-65.

²⁴ Leonilda serait la fille naturelle de Casanova conçue avec Donna Lucrezia, un amour antérieur à son séjour de Naples et que le biographe américain Rives Childs a identifié comme Anna Maria d'Antoni. Toute cette double histoire d'amour avec Donna Lucrezia d'abord et leur fille après est tellement fictionnalisée et empreinte des fantasmes d'inceste de Casanova qu'il faut la ranger dans la partie romanesque ou au moins fortement fictionnalisée des mémoires à mon avis.

cela laisse percer une certaine angoisse également qui montre qu'il est pourtant débutant dans le domaine de l'espionnage. Il retourne voir Bernis qui préfère ne pas donner de lettre lui non plus, mais lui donne un bon conseil: utiliser les services de ses amis comédiens, les Balletti qui connaissent beaucoup de monde partout et ainsi, Casanova pourra garder une certaine neutralité et voyager comme s'il le faisait pour le plaisir: *« Dans le même jour j'ai eu au Palais de Bourbon un entretien d'une demi-heure avec mon protecteur, qui ne pouvant s'empêcher de louer ma délicatesse de n'avoir pas voulu d'argent d'avance, me donna encore un rouleau de cent louis toujours très noblement. Depuis ce moment je n'ai eu plus besoin de puiser dans la bourse de cet homme généreux ; pas même à Rome quatorze ans après.*

- S'agissant, me dit-il, d'une commission secrète , je suis fâché de ne pas pouvoir vous donner un passeport ; mais Vous avez besoin d'avoir une très prudente conduite, et surtout de ne pas vous faire des affaires in munere,²⁵ car vous savez, je crois, que s'il vous arrive quelque malheur, la réclamation à votre commettant ne vous servira de rien. On vous désavouera. Les seuls espions avoués sont les ambassadeurs. Vous avez donc besoin d'une réserve et d'une circonspection supérieures à la leur. Si a votre retour vous me fera voir rapport avant de le porter à l'abbé de Laville, je vous dirai mon avis sur ce qui me semblera fait pour être supprimé. »²⁶

Il faut dire que Casanova ne dévoilera pas de tout le but de son voyage de Dunkerque à Silvia Balletti en lui demandant d'intervenir auprès du Duc de Gesvres, mais prétextera un quelconque voyage avec Anglais à Calais. L'actrice n'aura aucune difficulté d'obtenir le passeport pour Casanova qui ira le chercher avec Mario Balletti, mari de la comédienne, dans les domaines du duc a Saint-Toin. En possession du passeport nécessaire, il profitera de cette occasion pour rendre service à une autre bonne connaissance, Mme XXX et portera une caisse de porcelaine à la nièce de la dame et se procurera une lettre de crédit, accompagnée d'une lettre de recommandation par le banquier Corneman pour Dunkerque. Il insiste sur le fait que s'il va dans cette ville, c'est uniquement pour se divertir et rendre de petits services à ses amis: *« Trois jours après je me suis logé a Dunkerke à la conciergerie.²⁷ Une heure après mon arrivée, j'ai causé la plus agréable surprise a la charmante Mme P., lui présentant sa caisse, et lui portant les compliments de sa tante. Dans le moment qu'elle me faisait l'éloge de son mari que la rendait heureuse, il arrive, et enchanté de me voir, il m'offrit d'abord une chambre sans me demander si mon séjour a Dunkerke sera long ou court. Après l'avoir remercié, comme de raison, et lui avoir promis d'aller quelquefois dîner chez lui, a la fortune du pot, je l'ai prié de me conduire chez le banquier auquel M. Corneman me recommandait. »²⁸*

Ainsi, tout déplacement de Casanova est accompagné de recommandations

²⁵ Allusion à la corruption.

²⁶ Ibid.

²⁷ Bâtiment officiel dont une partie devait servir d'auberge à l'époque.

²⁸ HV II/ 67-68.

amicales et de services rendus, ce qui est apte à détourner tout soupçon du véritable objectif de son séjour. Il pourra trouver facilement le chemin qui le conduit directement aux officiers par ce banquier et le commandant M. du Barail l'invitera immédiatement à souper chez eux en compagnie de son épouse. Voici Casanova, dans son assiette, soupant et dînant avec tous les officiers de la marine, pouvant exposer le thème des vaisseaux et des contingents sans problème lors des conversations amicales au sein des personnes « espionnées », observées: « *L'accueil qu'elle²⁹ me fit fut égal à celui du mari, et m'étant dispensé de jouer, j'ai commencé à connaître tout le monde, et les officiers de terre et de mer. Affectant de parler des marines de toute l'Europe et me donnant pour connaisseur pour avoir servi dans l'armée navale de ma République, je n'eus besoin que de trois jours non seulement pour connaître personnellement tous les capitaines des vaisseaux, mais pour me lier d'amitié avec eux. Je parlais à tort et à travers de la construction des vaisseaux, de la façon vénitienne de manœuvrer, et je remarquais que les bravis marins qui m'écoutaient s'intéressaient à moi plus encore quand je disais des bêtises que lorsque j'avançais des bonnes choses. Un de ces capitaines me pria à dîner a son bord le quatrième jour, suffit pour me faire inviter par tous les autres ou à déjeuner ou à goûter. Chacun qui me faisait cet honneur m'occupait toute la journée. Je me montrai curieuse de tout, je descendais au fond de cale, je faisais cent questions, et je trouvais partout des jeunes officiers empressés de faire les importants, que je n'avais pas de peine à faire jaser. Je me fais dire en confidence tout ce qui m'était nécessaire à l'exactitude de mon rapport. Avant de me mettre au lit, j'écrivais tout ce que j'avais découvert de bon et de mauvais dans la journée sur le vaisseau en question. Je ne dormais que quatre ou cinq heures. En quinze jours, je me suis cru suffisamment instruit.* »³⁰

Casanova sent lui aussi le côté trop superficiel et frivole de ces connaissances et s'excuse en disant que sa commission occupait exclusivement son esprit tout en se consacrant à des conversations futiles. Il faut y ajouter qu'il ne devait pas être capable d'apprécier à leur vraie valeur les informations recueillies de cette manière très mondaine. Il est douteux également s'il avait correctement retenu et interprété ce qu'il entendait, mais nous n'avons pas les moyens de vérifier rétrospectivement ses compétences et l'authenticité de ses rapports. Apparemment, la bonne volonté ne lui manquait aucunement, mais cela ne suffisait pas au succès de sa mission. Il utilisait habilement sa relation amoureuse récemment finie avec Mme P., liaison qu'il ne voulait pas reprendre, donc il a préféré en rester habilement à « *la plus tendre amitié* ». Ayant épuisé ses ressources d'informateur, il veut retourner à Paris, mais chemin faisant il lui est arrivé un incident. A l'approche de la ville d'Air qui était en guerre, il attire l'attention sur lui par son arrogance et on ne lui laisse pas continuer sa route. Il s'est fait passer pour courrier, ce qui suscite des doutes et, en continuant à se comporter comme un personnage important, il demande à parler au commandant.

²⁹ L'épouse du commandant, Mme du Barail.

³⁰ HV II/68.

Celui-ci le renvoie assez rudement et il est décontenancé, puisque finalement, il n'a aucun document officiel sur lui, par conséquent, il devait tenir une conduite discrète et garder « *sa mission* » cachée. A ce point, on commence à voir que Casanova n'a pas percé l'essentiel des affaires politiques et diplomatiques. Il n'est pas capable de se maîtriser en cas de conflits et se fait remarquer par ses airs d'importance. Bien qu'il ne révèle pas le but de son voyage et son statut d'émissaire, il suscite des soupçons, ce qui est contraire à ses instructions. Il ne réussit pas non plus à se faire traiter comme un personnage de haute importance, il est retenu à Air pour la nuit. Le lendemain, il revoit le commandant et c'est suivant l'intervention de l'épouse de celui-ci que le conflit commence à s'arranger. Sur la demande de la dame, ils déjeunent tous ensemble et l'amitié est amorcée. En continuant sa route, il est de nouveau bloqué à Amiens où il fait scandale par imprudence à cause de sept onces de tabac confisqué et de l'amende qu'on veut lui faire payer. Finalement, il se tire d'affaire avec l'aide d'un officier français qui dépose la caution exigée, mais il se fait remarquer, par conséquent il sera réprimandé, et pour cause, à Paris par ses supérieurs: « *J'ai d'abord porté ma relation au ministre à l'hôtel de Bourbon, qui passa deux heures pour me faire ôter tout ce qu'il crut être de trop. J'ai passé la nuit à la mettre au net, et le lendemain je l'ai portée à Versailles à l'abbé de Laville, qui après l'avoir lue froidement me dit qu'il me ferait savoir le résultat à son temps. Un mois après j'ai reçu cinq cents louis, et j'ai eu le plaisir de savoir que M. de Cremille, ministre de la Marine avait non seulement trouvé tout mon rapport exact, mais aussi instructif. Plusieurs craintes raisonnées m'empêchèrent de recevoir l'honneur de me faire connaître, que mon protecteur voulait me faire procurer.* »³¹

On dirait pourtant que Casanova avait « *beaucoup de bruit* » pour rien ou pour peu de chose. Il est clair que le rapport ne révèle rien d'autre que ce que n'importe qui, surtout les membres de la marine auraient pu communiquer sous forme de rapport officiel au ministre. Il n'avait pas besoin de dépêcher Casanova pour se procurer des informations disponibles pour tout le monde. L'aventurier lui-même est conscient de ce fait et se permet des remarques critiques quant au mauvais fonctionnement du ministère et au gaspillage superflu des chefs de la marine: « *Cette commission coûta au Département de la Marine 12000 #. Le ministre aurait pu savoir facilement tout ce que je lui ai dit dans ma relation sans dépenser un sou. Tout jeune officier aurait pu le servir, et avec un peu d'esprit l'aurait bien servi pour se faire du mérite. Mais tels étaient sous le gouvernement monarchique tous les départements du ministère français. Ils prodiguaient l'argent qui ne leur coûta rien, à leurs créatures, à ceux qu'ils aimaient ; ils étaient despotes, le peuple était foulé, l'État endetté, et les finances en si mauvais état que la banqueroute immanquable l'aurait précipité: une révolution était nécessaire. C'est le langage des représentants qui règnent aujourd'hui en France faisant semblant d'être les ministres fidèles du peuple maître de la République. Pauvre peuple ! Sot peuple qui meurt de faim et de misère, ou qui va se faire massacrer par toute*

³¹ HV II/77.

*l'Europe pour enrichir ceux qui l'ont trompé. »*³²

On croirait en lisant le début de ce discours que Casanova tient le langage des révolutionnaires, mais en le terminant, on se rend compte que la conclusion est opposée à la réclamation de la révolution française! Lui qui était un grand partisan de l'Ancien Régime et condamnait sévèrement le peuple français (le traitant de « *canaille* ») pour avoir exécuté son roi, ne peut pas se ranger du côté des rebelles dans ce commentaire. Il conclut finalement à l'hypocrisie des ministres et à la stupidité des sujets pour condamner tout le monde. Il considère le peuple comme roulé et à plaindre, et il emploie évidemment le mot *révolution* en connaissance des événements historiques violents de 1789, ayant commencé à rédiger ses mémoires après cette date.³³

Ce commentaire critique peut être bien postérieur à sa mission, donc ignorée par ses protecteurs, mais il raconte d'avoir commis une erreur lors de la remise du rapport: il a parlé à l'abbé Laville des deux scandales provoqué par lui et reconnaît que c'était une grosse faute. L'abbé lui fait la leçon bien méritée selon laquelle les commissions secrètes doivent rester par nature ignorées par le public, ainsi il fallait tout faire pour éviter de faire du bruit. Probablement, s'il avait passé sous silence les deux histoires scandaleuses, ses chefs n'auraient jamais appris les scandales locaux par les nouvelles, Casanova est si peu espion et agent secret par son caractère qu'il préfère parler de tout en révélant son inaptitude à passer inaperçu. En tous cas, Laville lui fait comprendre que le scandale était indésirable: « *Quand je lui ai conté les deux aventures que j'ai eues, une à Air, l'autre à Amiens, il en a ri, mais il m'a dit que la grande bravoure d'un homme chargé d'une commission secrète devait consister à ne jamais se faire des affaires, car quand même il aurait le talent de s'en tirer avec son seul esprit, elles ne pouvaient que faire parler de lui, et c'était ce qu'il devait éviter.* »³⁴ Évidemment, cet abbé a percé son homme et tout en riant de ses aventures, il ne continuera pas à confier des affaires et des missions à un homme si peu fait à ce genre de commissions. Ajoutons encore que si Casanova prenait plaisir à se faire remarquer partout, comme dans ces deux cas, ce désir devait être aggravé par le fait qu'il faisait l'important sans révéler la nature de son voyage. Fier d'exécuter une commission secrète, il faisait l'important, voulant montrer aux autres à qui ils avaient affaire, ce qui est encore contraire à toutes les règles de la diplomatie. En fin de compte, il aurait mieux valu qu'il révèle plutôt quelques secrets anodins...

En guise de conclusion

Ainsi, dans le voyage de Dunkerque, il montre une fois de plus son incapacité de bien servir comme agent secret et nous savons par d'autres sources qu'il sera mal apprécié comme délateur par les inquisiteurs de Venise également dans la

³² Ibid.

³³ Il aurait rédigé ses mémoires (quelque 4500 pages folio) à Dux, en une dizaine d'années avant sa mort (1798).

³⁴ Ibid.

suite, bien que les insuccès vénitiens de sa vieillesse ne soient plus racontés dans *L'Histoire de ma vie*. Par conséquent, sans connaître vraiment les détails et l'appréciation officielle de ses missions secrètes, on peut constater que Casanova n'était pas fait pour devenir agent secret. Les mêmes qualités, sa grande facilité de prendre contact et nouer des amitiés (et des inimitiés pareillement), sa sociabilité lui permettant de pénétrer dans des cercles de la haute société et des compagnies secrètes, qui pouvaient le servir dans la réalisation des commissions, l'ont rendu inapte à servir discrètement dans la diplomatie et les services de renseignements. Il manquait de sérieux et de conséquence dans son comportement, ce qui l'aidait à surmonter les difficultés et à oublier ses chagrins, mais faisait de lui un mauvais espion apprenti. Comme dans d'autres domaines (la magie, les conspirations et les entreprises de grande envergure), tantôt il se prenait au sérieux, tantôt il se voyait de l'extérieur pour rire de lui-même.³⁵ En dernière analyse, on peut risquer même une (hypo)thèse selon laquelle, c'est sa plus grande passion, celle de sa liberté personnelle qui l'a empêché de se fixer et de s'installer en mariage aussi qui l'a rendu inapte à se charger de missions secrètes importantes et de les mener à bout. S'il préférerait sa liberté à tout, même à ses plus grands amours, le métier d'espion, de délateur ou d'agent secret ne devait pas lui convenir. Les quelques missions que nous avons tenté d'étudier dans cet article témoignent éloquemment de cette inaptitude et de sa grande passion qui le dominait et le dirigeait dans toutes ses activités: celle de la liberté, contraire par définition à toute profession politique et diplomatique. Ainsi, Casanova peut intéresser comme franc-maçon enthousiaste, comme agent secret peu habile, mais il faut éviter de le prendre trop au sérieux et garder de lui une autre image: celle de l'aventurier libre de contraintes ou cherchant à se libérer de tout ce qui peut entraver la liberté humaine.

³⁵ Cf. de ce point de vue-là sa fuite de Césène en 1748 où il joue cyniquement la comédie d'une chasse au trésor enfoui dans la terre pour rouler un riche paysan (Francia) et séduire sa fille Javotte, mais au moment où une tempête éclate, il est pris de panique que les forces surnaturelles existent et veulent le punir, ainsi il se hâte de quitter les lieux aussi vite que possible laissant derrière lui argent et amours.

Péter Hahner

Talleyrand en Hongrie *

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, ministre célèbre des Relations extérieures de Napoléon avait beaucoup voyagé. De l'ouest de la France il était parvenu jusqu'à la Niagara et de l'est de la France il était allé jusqu'au bord du Niémen, frontière de la Russie. Était-il en Hongrie aussi? Oui, il a visité la Hongrie trois fois pour quelques jours, et le but de ces visites était la ville de Presbourg (en hongrois Pozsony, maintenant Bratislava, la capitale de la Slovaquie). Trois visites très courtes, mais elles avaient une haute portée pour la vie de Talleyrand.

En 1805, au temps de la campagne contre la troisième coalition, Talleyrand quitte Paris dans les derniers jours de septembre pour Strasbourg, Karlsruhe, Stuttgart, Munich et Vienne. Dans la capitale de l'Empire des Habsbourg il a reçu une lettre du maréchal Berthier, ministre de la Guerre de Napoléon: « *Je vous annonce, Monsieur, la plus célèbre bataille gagnée par l'empereur Napoléon. Les empereurs d'Autriche, de Russie et de la France en présence; les armées russes et autrichiennes détruites; la garde de l'empereur des Français a chargé la garde de l'empereur de Russie, a pris le colonel, le tiers les des officiers, toute son artillerie et taillé le reste en pièces. C'est sur le champ couvert des morts que je mets pied à terre pour vous annoncer cette éclatante victoire.* »¹ C'était la bataille d'Austerlitz, et l'empereur François venait lui-même à Napoléon pour solliciter le cessez-le-feu et la paix. La paix – mais quelle paix? C'était la question.

Quant à Talleyrand, il n'aimait pas les victoires complètes. Déjà en novembre, à Munich, avant la victoire il écrivait: „*Nous avons fait assez de grandes choses, de miraculeuses choses, il faut finir par s'arranger.*”² Il avait exposé ses plans dans un mémoire de 17 octobre. C'était son grand projet européen, envoyé à Napoléon de Strasbourg. Dans les pensées de Talleyrand, il faudrait saisir l'occasion de la bataille d'Austerlitz pour l'arrangement de la situation de l'Europe centrale d'une manière durable et généreuse. Le ministre clairvoyant exposait qu'il serait de mauvaise diplomatie de sanctionner gravement l'Autriche, parce que cet État est une puissance stabilisatrice au centre de l'Europe. L'existence de l'Autriche est indispensable à l'équilibre européen. Pour rendre impossible tout conflit entre la France et l'Autriche, il proposait de supprimer la frontière commune. „*Il fallait donc créer entre l'Italie et l'Autriche un état État tampon, la Venétie, agrandie du Tyrol et de Trieste. Pour compenser les pertes que ferait l'Autriche, on lui offrirait un large dédommagement dans le Balkans: la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, le nord de la Bulgarie.*”³ Selon Talleyrand l'Autriche est la plus civilisée des puissances continentales, un rempart nécessaire contre la Russie. En revanche, la Russie est la

* The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

¹ Louis MADELIN: *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Tome II. Robert Laffont, Paris, 2003. 246.

² Emmanuel de WARESQUIEL: *Talleyrand, le prince immobile*. Fayard, Paris, 2003. 347.

³ Jean ORIEUX: *Talleyrand, ou la sphinx incompris*. Flammarion, Paris, 1970. 434.

moins civilisée des puissances, son système de gouvernement est despotique, ainsi il faudra les « comprimés dans leurs déserts, porteront leur inquiétude et leurs efforts vers le midi de l'Asie. »⁴ Talleyrand accompagnait même d'un projet de traité son mémoire. Par les articles de ce projet le gouvernement de la France déclarait que l'ère des conquêtes était pour lui désormais close. Il a renoncé au royaume d'Italie, il a abandonné le projet du grand Empire d'Occident et se renfermait pour toujours dans sa limite naturelle du Rhin. La solution conseillée par Talleyrand eût orienté l'Europe vers une paix durable, mais Napoléon ignorait son projet.

Le 5 décembre, trois jours après la bataille d'Austerlitz, le ministre tentait de convaincre Napoléon par une nouvelle lettre: L'Autriche « aujourd'hui abattue et humiliée, a besoin que son vainqueur lui tende une main généreuse et lui rende, en s'alliant à elle, la confiance en elle même que tant de défaites et tant de désastres lui ôteraient pour toujours. J'oserai dire à Votre Majesté que c'est là ce qu'attendent de sa politique prévoyant et de sa magnanimité tous les sincères amis de sa gloire... Votre Majesté peut maintenant briser la monarchie autrichienne ou la reveler. Une fois brisée, il ne sera pas au pouvoir de Votre Majesté elle-même d'en rassembler les débris épars et d'en recomposer une seule masse. Or, existence de cette masse est nécessaire. Elle est indispensable au salut futur des nations civilisées... Si la monarchie autrichienne, trop affaiblie vers l'Occident, ne se trouvait pas en mesure de retenir sous son sceptre les États qu'elle aurait conservés, les Hongrois, qui doivent au nom d'indépendance et de liberté leur turbulence et leur inquiétude, pourraient abandonner une bannière humiliée par de continuelles défaites et, trop faibles pour fournir un État indépendant, se donner aux Russes, avec les moeurs desquels les leurs ont tant d'analogie. Je suis informé, par des voies qui ne sont pas suspectes, que de tels projets trouveraient en Hongrie des partisans nombreux. Or les Russes maîtres de la Hongrie seraient tout-puissants contre l'Europe.»⁵ Aujourd'hui, il nous semble que Talleyrand exagérait un peu la sympathie des Hongrois pour les Russes, mais il prédisait exactement les conséquences de la désintégration de l'Empire Autrichienne: la pénétration des autres puissances dans le bassin des Carpates, les puissances qui seraient toute-puissantes en Europe centrale.

Toutes ces lettres n'eurent aucun effet, Napoléon fit la paix selon ses idées, comme toujours. Il a voulu une paix sévère avec l'Autriche et un traité avec la Russie. L'Autriche perdait la Vénétie, l'Istrie, la Dalmatie, le Vorarlberg, une partie du Brisgau, le Tyrol sans compensations, et l'empereur François voit la dignité impériale réduite à néant. Napoléon a voulu la paralyser, l'affaiblir et l'environner d'États rivaux. La suprématie française s'étendait complètement sur l'Italie et l'Allemagne. Talleyrand était à Brünn quand il a reconnu que ses projets s'effrondraient définitivement. « Chez Napoléon, disait le ministre, l'appétit vient en mangeant. »

Les négociations de paix ont été commencées à Brünn, mais à cause d'une épidémie, les représentants (le duc Johannes von Liechtenstein et le comte Ignác

⁴ Émile DARD: *Napoléon et Talleyrand*. Librairie Plon, Paris, 1935. 109.

⁵ WARESQUIEL: 351. DARD: 113-114.

Gyulai de la part de l'Autriche et Talleyrand de la part de la France) ont été obligés de voyager à Presbourg, où la paix fut conclue le 26 décembre.⁶ Ce voyage était difficile, comme Talleyrand écrivait: «*La seule négociation tant soit peu difficile fut celle qu'il fallut d'abord entreprendre avec les glaces dont le Danube était couvert, lorsqu'étant arrivé le 22 décembre sur la rive droite de ce fleuve je dus le traverser sur une petite barque pour gagner la rive opposée où les magistrats de Presbourg et bon nombre de ses habitants s'étaient réunis.*»⁷ Dans une autre lettre Talleyrand écrivait de Presbourg, le 23 décembre, à Alexandre Maurice Blanc d'Hauterive, un de ses collaborateurs les plus fidèles au ministère des Relations extérieures: «*Je suis arrivé hier par un temps très froid qui n'avait glacé que la moitié du Danube, et qui m'a obligé pour le traverser de passer entre les glaçons que le fleuve charriait en quantité. Les bateliers disaient le passage difficile. Mais il fallait bien arriver. Une négociation est pour moi ce qu'est à l'armée un jour d'affaire... C'était une chose curieuse que de me voir hier tout seul dans un batelet, avec mes portefeuilles et deux bateliers hongrois qui me faisaient éviter les glaçons...*»⁸ Les représentants négociaient dans le palais de primat de la Hongrie, à la résidence de Talleyrand.

Un temps très froid, passage difficile sur un fleuve couvert par des glaçons, ses mémoires et lettres ignorés par l'empereur, un traité de paix en contradiction avec ses projets... On ne s'étonne pas que les mémoires humiliants de Presbourg n'aient pas été agréables pour Talleyrand. Par surcroît, Napoléon décida de jouer la carte prussienne – sans en avoir informé Talleyrand, son ministre – et il offrit Hanovre à la Prusse. Talleyrand avait tout tenté pour adoucir le sort de l'Autriche, mais en vain. Quand en 1812, on proposait un monument destiné à immortaliser la paix de Presbourg, Talleyrand refusait d'être représenté sur ce monument. Comme Jean Orioux écrivait: «*C'était bien faire savoir que, n'ayant été que l'instrument irresponsable de la signature de ce traité, il n'en voulait pas endosser la responsabilité.*»⁹

Le traité de Presbourg renforça les fondations de la nouvelle Europe, l'Europe de Napoléon. Après la paix, l'empereur donnait libre cours à ses ambitions dynastiques et se lançait dans la formation du Grand Empire. Selon Emmanuel de Waresquiel, biographe de Talleyrand, l'historien Émile Dard date peut-être un peu vite de cette époque la résolution de Talleyrand de quitter le ministère, mais il est certain qu'il avait signé le traité à contrecœur, et «*c'est sans doute à Presbourg que le ministre prit la résolution de s'opposer de toute son influence à ce qu'il appelle les projets destructeurs de Napoléon.*»¹⁰ Metternich écrivait deux ans après, que deux partis avaient existé en France, le parti militaire et celui de l'opposition. «*A la tête de cette masse se trouvent les personnes les plus éminentes de l'état civil et principalement M. de Talleyrand... Cette partie existe depuis 1805.*»¹¹ Et on peut ajouter: depuis de la visite de Talleyrand à Presbourg.

⁶ JANITS AEMILIÁN: *Francia Országának Polgári és Hadi Története...* Eggenberger József, Pest, 1811. 69-70.

⁷ WARESQUIEL: 353.

⁸ TALLEYRAND: *Mémoires. I.* Librairie Plon, Paris, 1957. 392.

⁹ ORIEUX: 439.

¹⁰ WARESQUIEL: 352-353.

¹¹ DARD: 117.

Voyons maintenant le deuxième et troisième voyages de Talleyrand à Presbourg — c'étaient des visites beaucoup plus agréables.

En février 1815, au congrès de Vienne, les cinq grandes puissances finissent par s'accorder sur un projet général de la question de la Pologne et de la Saxe. Écoutons les Mémoires de Talleyrand: « *L'Angleterre et l'Autriche étant une fois décidées, la Prusse devait nécessairement céder ; aussi finit-elle par consentir à ce que la Saxe continuât d'exister, et elle se contenta d'en recevoir une partie, à titre de cession volontaire faite par le souverain de ce pays. Ce grand point obtenu, il fallut ensuite amener le roi de Saxe à faire ce sacrifice. On me chargera, ainsi que le duc de Wellington et le prince de Metternich, de nous rendre auprès de lui pour tâcher de l'y décider. La nouvelle de l'arrivée de Napoléon en France venait de se répandre à Vienne. Il y avait dans le congrès une agitation extrême. On ne nous a donné que vingt-quatre heures pour remplir notre pénible mission. Je me rendis immédiatement à Presbourg, où on avait fini par permettre au roi de Saxe de venir habiter.* »¹²

Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste I^{er} refusa d'abandonner la cause de Napoléon même après la bataille de Leipzig. Les souverains de la Russie et de la Prusse ne lui pardonnaient pas d'avoir été placé à la tête du duché de Varsovie. Par conséquent, il n'était pas invité à Vienne, il résidait à Presbourg depuis le 4 mars avec sa famille et sa cour. Ainsi les trois hommes d'État les plus distingués, Talleyrand, Metternich et Wellington sont allés eux-mêmes à Presbourg dans la nuit du 8 et du 9 mars pour convaincre le roi de l'arrangement. Ils étaient restés à Presbourg jusqu'au 11 mars, et ils étaient logés dans le Palais Grassalkovich.

Talleyrand avait une autre raison aussi pour aller à Presbourg – il voulait rencontrer une vieille amie, qui résidait en cette ville, derrière le couvent de Notre-Dame, dans la maison de Ferenc Adamecz.¹³ Elle avait 81 ans, et Talleyrand savait bien qu'elle était tellement malade, qu'elle avait reçu les derniers sacrements le 25 février.¹⁴ Elle voulait voir Talleyrand, qui lui conservait le plus sincère attachement depuis trente ans.

Cette dame était Louise de Rohan-Montauban, comtesse de Brionne, fille d'un lieutenant général, veuve du grand écuyer de France, alliée à la maison impériale d'Autriche, amie intime de duc de Choiseul, amante du cardinal de Rohan, son cousin – on peut la nommer sans exagération l'incarnation de l'Ancien régime. N'oublions pas ce que Talleyrand disait sur ce temps : « *Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre.* » La comtesse était beaucoup plus âgée que Talleyrand, vingt ans la séparent de lui, mais elle était si belle avant la révolution, qu'elle provoquait par sa simple présence un tumulte à l'Opéra. Et cette comtesse de Brionne était tellement entichée de Talleyrand, qu'elle se mettait en tête d'en faire un cardinal. En 1784, elle écrivait à son ami, le roi de Suède Gustave III, pour lui demander d'intervenir

¹² *Mémoires et correspondances du prince du Talleyrand*, Robert Laffont, Paris, 2007. 484.

¹³ SAS Andor: *Pozsony az egykori koronázó város*. Pannonia Könyvkiadó, Pozsony, 1995. 70-72.

¹⁴ *Mémoires et correspondances...* 658.

en sa faveur auprès du pape, Pie VI. (À ce temps-là c'était possible, même pour les rois protestants.) Mais à cause de l'affaire du collier, la reine Marie-Antoinette haïssait la famille de Rohan, et l'intervention de la comtesse a subi un échec.

La révolution les séparait. Talleyrand avait écrit à la comtesse de Brionne ce qu'il avait sur sa conscience, le 9 octobre 1789: « *Une vérité qui doit vous arriver, c'est que la révolution qui se fait aujourd'hui en France est indispensable dans l'ordre des choses où nous vivons, et cette révolution finira par être utile... Il a bien fallu s'arracher du cercle étroit des prétentions et des convenances pour en examiner les rapports bien plus étendus et envisager la nouvelle époque à laquelle on était.* »¹⁵ La comtesse ne partageait pas l'avis de Talleyrand. Elle avait quitté la France pour gagner Bruxelles, puis Vienne. Talleyrand n'avait pas oublié ses vieilles amies. En novembre 1805, en passant par Linz, il tenta de voir Mme de Brionne, qui habitait dans cette ville. Il lui adressa une lettre, mais il reçut en réponse sa propre lettre, qui n'avait pas été décachetée. La dame blâmait son ancien amant, ami et protégé pour le rôle qu'il avait joué au temps de la révolution, du consulat et de l'Empire, et elle ne lui pardonnait pas le rôle qu'il avait joué dans l'affaire du duc d'Enghien. Les derniers mots qu'elle a dits à Talleyrand étaient d'avoir pour elle les plus grands égards, de lui donner une sauvegarde et de la traiter en princesse étrangère, puisqu'elle ne voulait plus être Française.¹⁶

Quand Talleyrand avait eu connaissance de désir de sa vieilles amie de le voir, il a écrit au roi Louis XVIII dans sa lettre du 26 février 1815: « *Je vais demain à Presbourg, voir madame de Brionne qui reçut hier les sacrements et qui m'a fait demander. Je serais de retour dans la nuit de lundi à mardi, et les affaires qui sont toujours dans le même état ne souffriront en aucun manière de ces deux jours d'absence.* »¹⁷ « *Demain* », c'était le 27 février, un lundi, ainsi Talleyrand n'avait passé qu'un jour à Presbourg.

Il était revenu avec Metternich et Wellington le 9 mars. Citons encore les mémoires de Talleyrand: « *Madame Brionne !!...Madame de Brionne qui avait eu pour moi pendant tant des années toute l'affection que l'on porte à l'un de ses enfants et qui me croyait des torts envers elle...Oh! il faut que la politique attende! En arrivant à Presbourg, je courus me jeter à ses pieds. Elle m'y laissa assez de temps pour que j'eusse le bonheur de recevoir ses larmes sur mon visage. „Vous voilà donc enfin! m'a dit elle. J'ai toujours cru que je vous reverrais. J'ai pu être mécontente de vous, mais je n'ai pas cessé un moment de vous aimer. Mon intérêt vous a suivi partout...” Je ne pouvais dire un mot, je pleurais. „Votre position est belle, me dit-elle. – Oh! Je la trouve bien belle.” Les larmes m'étouffaient. L'impression que je ressentis était si vive que je dus la quitter pendant quelques instants; je me sentais défaillir, j'allai prendre l'air sur les bords du Danube. Revenu un peu à moi, je retournai chez Mme de Brionne. Elle reprit ses questions, je pus mieux y répondre. Elle me parla un peu du roi, beaucoup de Monsieur (le suivant roi, Charles X – H. P.). Elle me nomma le roi de Saxe, elle*

¹⁵ TALLEYRAND: *Mémoires* I. ...172-173.

¹⁶ DARD: 127.

¹⁷ *Mémoires et correspondances...* 658.

*savait que j'avais défendu sa cause, elle s'y intéressait. Quelques jours après cette entrevue, la mort m'enleva cette amie que j'avais été si heureux de retrouver. »*¹⁸

Talleyrand était tellement attendri qu'il avait écrit au roi Louis XVIII dans sa lettre du 23 mars 1815: « *Votre Majesté sera sans doute fâché d'apprendre que Madame de Brionne est morte hier. Elle avait quatre-vingt-un ans.* »¹⁹ On ne connaît pas de réponse de la part du roi.

À Presbourg, le 10 mars 1815, le major général Trenk, commandant d'un bataillon de cuirassiers a invité Wellington à participer à une parade militaire. Wellington a pris la tête du bataillon, ils marchaient jusqu'au Palais Grassalkovich, où Talleyrand et Metternich assistait au spectacle du balcon du palais.²⁰ Le lendemain ils sont retournés à Vienne.

C'était tout: trois visites courtes à Presbourg. Mais il me semble que Talleyrand ne les a jamais oubliées. La réconciliation avec la comtesse de Brionne était très importante pour Talleyrand: la ci-devant grande dame de l'ancien régime cessait d'entretenir à l'égard du ministre de Louis XVIII, qui défendait les intérêts de France au congrès de Vienne, de la rancune pour avoir été active membre de l'Assemblée constituante et ministre de Napoléon. Le passé a pardonné au présent.

¹⁸ *Mémoires et correspondances...* 484.

¹⁹ *Mémoires et correspondances...* 678.

²⁰ SAS: 70-72.

Ateş Uslu

L'éclatement de la révolution hongroise de 1918 et la politique française *

En octobre 1918, alors que la défaite militaire de l'Autriche-Hongrie s'avère inévitable, l'empereur Charles essaie de réorganiser l'Autriche en un Etat fédératif: effort vain et tardif pour sauver l'Empire d'une dissolution certaine. Les nationalités de l'Empire, à commencer par les Tchèques, s'empressent de déclarer leur indépendance. Une révolution démocratique (la « *Révolution des Reines-Marguerites* ») éclate dans la partie hongroise de la Double Monarchie. Le présent article propose une analyse des relations entre la France et la Hongrie durant les premières semaines de la Révolution hongroise de 1918).¹ Le choix de l'analyse du « *lien français* » comme cadre principal se justifie à la fois par la situation primordiale de la France dans la politique internationale de cette période, aussi bien que dans la vie intellectuelle de l'époque et par la place qu'elle occupe dans le développement politique de Mihály Károlyi, leader de la révolution. Il suffit de rappeler que Károlyi fut le principal leader « *ententophile* » avant et pendant les années de la Grande Guerre (dans un contexte où la France, principal adversaire de l'Allemagne, était le pilier de l'Entente), qu'il passa sa première épreuve de politique internationale devant le général Franchet d'Esperey, commandant en chef des Armées Alliées d'Orient (*de facto* une armée française luttant sur le front de l'Orient).

Bien que la figure de Károlyi domine les événements révolutionnaires, la révolution hongroise de 1918 ne fut pas dirigée par une seule personne ou par un parti révolutionnaire, mais plutôt par un « *Conseil national hongrois* ». Ce Conseil national, qui fut, au départ, un agglomérat de partis, fut élargi au fur et à mesure, pour servir d'organe parlementaire au nouvel Etat hongrois. Il importe donc, dans un premier lieu, d'analyser l'évolution de ce Conseil à la fin d'octobre 1918. Dans ce cadre sera évoqué le rôle que Károlyi joua dans la formation du conseil. La deuxième partie est consacrée à l'analyse de la période comprise entre les deux date-clés de la révolution de 1918: la nuit du 30 octobre (le moment de la révolution proprement dite, où Károlyi fut proclamé premier ministre de la Hongrie), et le 16 novembre (date de la proclamation de la République hongroise indépendante. Dans cette partie seront également étudiées les négociations et la convention de Belgrade (7 et 13 novembre 1918). L'ensemble de l'article a pour but de discerner les éléments principaux de la politique française à l'égard de la

* The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

¹ Pour l'histoire générale de cette période, cf. HAJDU Tibor: *Az 1918-os Magyarországi Polgári Demokratikus Forradalom* [La révolution bourgeoise démocratique hongroise de 1918], Kossuth Könyvkiadó, Budapest, 1968, SIKLÓS András: *A polgári demokratikus forradalom* [La révolution bourgeoise démocratique], IN: György Ránki (ed.): *Magyarország története, 1918-1945/1919-1945* [Histoire de la Hongrie, 1918-1919/1919-1945], Akadémiai Kiadó, Budapest, 1976. Cf. également LITVÁN György: *La démocratie hongroise de 1918-1919 et la politique française*, Matériaux pour l'histoire de notre temps, n° 19, 1990. 39-43.

Hongrie à l'éclatement de la Révolution de 1918.

I. La nature et les activités du Conseil national hongrois

Fondements politiques et sociaux du Conseil national

Le Conseil national hongrois est le produit de l'évolution de l'opposition hongroise de l'époque de guerre.² Cette opposition comprenait notamment une fraction du Parti de l'indépendance, radicalement opposée à la guerre. Cette fraction dirigée par Mihály Károlyi avait réalisé, en 1916, une scission dans le parti. Le Parti social-démocrate était la deuxième composante de l'opposition hongroise. Avec les masses d'ouvriers industriels qui formaient ses fondements sociaux, le Parti social-démocrate présentait une grande force de l'opposition, bien que ses dirigeants aient accueilli avec enthousiasme la guerre au moment de son éclatement, à la manière de la plupart de leurs homologues en Europe occidentale. Enfin, une partie de la bourgeoisie et l'intelligentsia radicale, représentées par deux partis politiques (le Parti radical démocrate de Vilmos Vázsonyi et le Parti national radical civique d'Oszkár Jászi³) constituait une pôle d'opposition aux gouvernements de Tisza et de Wekerle. Certaines formes d'alliance entre ces partis furent essayées par ces trois pôles de l'opposition: il faut surtout rappeler le Bloc du suffrage entre le Parti Károlyi, le Parti social-démocrate et les deux partis radicaux en juin 1917. Cette configuration, qui fut rompue dans les premiers mois de 1918 par la rupture entre Károlyi et Vázsonyi, fut reprise en octobre 1918 pour la constitution du Conseil national, avec la permanence du Parti Károlyi et des sociaux-démocrates, auxquels s'ajouta le Parti radical de Jászi. Vázsonyi et son entourage, qui formaient l'aile de droite de la bourgeoisie radicale, finirent par s'allier aux courants plus conservateurs, à Gyula Andrássy⁴, tout en craignant la radicalisation excessive et révolutionnaire des positions d'une opposition menée par Károlyi et les sociaux-démocrates.

Il est possible de discerner deux principes fondamentaux sur lesquels

² Cf. USLU, Ateş: *Nous sommes les amis de l'Entente : le comte Mihály Károlyi dans les années de la Grande Guerre*, Őt Kontinens, 2007. 273.

³ Vázsonyi Vilmos (1868-1926), avocat, homme politique hongrois. Représentant du courant radical bourgeois. Député au Parlement hongrois à partir de 1901. Ministre de la Justice (15 juin-18 août 1917 ; 25 janvier-8 mai 1918). Emigré à l'époque de la révolution de 1918. Il retourna en Hongrie après la contre-révolution. Jászi Oszkár (1875-1957), sociologue et homme politique hongrois. Fondateur du Parti national radical citoyen. Célèbre notamment pour ses théories sur la question nationale en Europe centrale. Ministre des Nationalités dans les gouvernements Károlyi et Berinkey. Emigré en 1919, pendant la période de République des Conseils, d'abord en Autriche, puis aux Etats-Unis.

⁴ Andrássy Gyula [junior], comte (1860-1929), homme d'Etat hongrois. Député, membre du Parti libéral à partir de 1885. Il quitta le Parti libéral (d'abord en 1898 pour une brève durée, ensuite en 1904) pour rejoindre l'opposition, tout en restant fidèle aux principes de 1867. Dirigeant du Parti de la constitution, fondé en 1905. Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de Wekerle (1906-1910). En 1913 il refonda le Parti de la constitution. Du 24 au 30 octobre, dernier ministre des Affaires étrangères de la Double Monarchie. Il revint en Hongrie après la chute de la République des conseils, et poursuivit une politique légitimiste.

s'accordaient les différents partis de l'opposition: a) l'opposition à la guerre et à l'alliance avec l'Allemagne; b) la nécessité de faire des réformes menant à la démocratisation de la Hongrie.

Ces deux principes allaient de pair avec une « *ententophilie* », voire d'une « *francophilie* » explicite ou implicite, liée à l'opposition à l'Allemagne mais aussi à l'alignement sur les principes démocratiques dont se réclamait l'Entente.

L'opposition avait une base sociale très variée. Károlyi était suivi par la bourgeoisie radicale et par certains intellectuels et, à la limite, par un certain nombre d'aristocrates libéraux. Même si son parti était un parti de cadres et qu'il n'était pas organisé dans les masses populaires, il était fort d'une expérience parlementaire continue. La figure de Károlyi était un autre atout pour le Parti indépendantiste: pendant 1918, Károlyi avait acquis une très grande popularité, qui dépassait celles des autres leaders politiques hongrois.⁵ Vince Nagy,⁶ dans son entretien avec un informateur de l'Ambassade de France à Berne, le qualifiait de « *seul homme, actuellement en Hongrie, qui puisse maintenir l'ordre et amener la paix* », tout en notant qu'il avait avec lui « *tous les partis libéraux, les masses paysannes, les bourgeois des petites et grandes villes* ». ⁷ Pourtant, Károlyi avait certaines limites pour diriger cette grande agglomération de partis et de couches sociales ; Tibor Hajdu souligne justement que Károlyi fut le symbole, le leader de la révolution, mais il n'en fut pas le dirigeant.⁸

Depuis 1917, à cette opposition indépendantiste s'était allié le Parti radical civique de Jászi. L'alliance du « *parti très fort de Károlyi* » et du parti bourgeois radical était atteint grâce à un rapprochement des positions de ces deux leaders: Károlyi adopta la politique des nationalités proposée par Jászi. Ce dernier quitta lui-même l'idée de la *Mitteleuropa* pour rejoindre Károlyi dans sa politique anti-germanique.⁹ La présence de Jászi et de son parti entraînait l'appui de l'intelligentsia radicale juive, bien éduquée et financièrement forte. L'envergure intellectuelle de Jászi, qui s'était fait connaître depuis le tournant du siècle par ses écrits touchant divers domaines des sciences sociales, était également une

⁵ PASTOR Peter: *Hungary Between Wilson and Lenin: The Hungarian Revolution of 1918-1919 and the Big Three*, Boulder, East European Quarterly & New York, Columbia University Press, coll. « *East European Monographs* », 1976. 28.

⁶ Nagy Vince (1886-1965), avocat, homme politique hongrois. Député du Parti de l'indépendance en 1917-1918. Installé en Suisse, revint en Hongrie après la révolution de 1918. Ministre de l'Intérieur après la démission de Tivadar Batthyány (à partir du 12 décembre 1918), jusqu'au 21 mars 1919. Membre de l'opposition démocrate au régime de Horthy à l'entre-deux-guerres.

⁷ « *Interview du député hongrois Vince Nagy du parti Károlyi* (par un informateur) », Berne, 07/11/1918, Archives du ministère des Affaires étrangères (AMAE) / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 44, f. 73.

⁸ HAJDU Tibor: *Károlyi Mihály: Politikai életrajz* [Mihály Károlyi : biographie politique], Kossuth Könyvkiadó, Budapest, 1978. 281.

⁹ Mihály KÁROLYI: « *Egy egész világ ellen II: Károlyi Mihály 1921-22-ben írt emlékiratainak kéziratban fennmaradt II. kötete* » [Contre le monde entier II : le second volume des mémoires de Mihály Károlyi, écrites en 1921-22, restées sous forme de manuscrit] IN: *Az új Magyarországért: Válogatott írások és beszédek, 1908-1919* [Pour la Hongrie nouvelle: Ecrits et discours choisis], Magvető Könyvkiadó, Budapest, 1968. 363.

garantie pour les observateurs occidentaux qui étaient méfiants envers la Hongrie et envers « l'homme de l'ancien régime » qu'incarnait Károlyi. Ainsi, par exemple, Robert William Seton-Watson,¹⁰ même s'il était méfiant à l'égard de Károlyi, était soulagé par la présence de Jászi au sein du Conseil national et plus tard dans le Gouvernement hongrois.¹¹

Quant au Parti social-démocrate, organisé depuis la fin du XIX^e siècle parmi les ouvriers des grandes villes, il avait la plus forte base sociale. En réalité, c'était la seule force de l'opposition hongroise apte à mener une politique solide grâce à son fondement social. Albert Apponyi¹² souligne dans ses Mémoires que Károlyi et son entourage ne représentaient pas, à eux seuls, une force, et qu'ils étaient dépendants du pouvoir que représentait le Parti social-démocrate.¹³ La comtesse Károlyi¹⁴ souligne également l'importance du Parti social-démocrate, en affirmant qu'à l'époque, les sociaux-démocrates étaient les seuls à représenter la classe ouvrière et les seuls capables de l'organiser.¹⁵ D'autre part, il convient de noter qu'un Conseil ouvrier était organisé au moment de la révolution de 1918. Peter Pastor souligne justement que la participation des sociaux-démocrates au gouvernement avait empêché l'apparition d'une « dualité du pouvoir » entre les conseils et le gouvernement comme ce fut le cas durant la révolution d'Octobre (1917) en Russie.¹⁶

B. Fondation et proclamation du Conseil national

Le projet du Conseil national se concrétisa dans la seconde moitié d'octobre 1918. Des nouvelles coururent à cette époque, selon lesquelles l'Entente aurait voulu négocier avec Gyula Andrássy. Suite à ces bruits, et tenant compte des liens

¹⁰ Seton-Watson, Robert William (1879-1951), historien anglais, spécialiste des questions de l'Autriche-Hongrie, notamment de la question des nationalités de la Double Monarchie.

¹¹ Cf. SETON-WATSON, Hugh: *R. W. Seton-Watson and the Trianon Settlement*, IN: Béla K. KIRALY - Peter PASTOR - Ivan SANDERS (ed.): *War and Society in East Central Europe Vol. VI : Essays on World War I : Total War and Peacemaking, A Case Study on Trianon*, Columbia University Press, New York, coll. « *East European Monographs* », 1982. 8.

¹² Apponyi, Albert, comte (1846-1933), homme d'Etat hongrois. Leader du parti d'opposition à partir de 1878, il entre au parti gouvernemental (Parti libéral) en 1899. En 1903 il quitte le Parti libéral pour rejoindre de nouveau l'opposition. A partir de décembre 1904 jusqu'à 1918, l'un des dirigeants du Parti de l'indépendance. Ministre des Cultes et de l'instruction dans le gouvernement de coalition (1906-1910), puis pendant la guerre (1917-1918). Chef de la délégation hongroise auprès de la conférence de la Paix après la Première Guerre mondiale.

¹³ Albert APPONYI: *Függelék* [Appendice], Budapest, novembre 1918, IN: *Dr. Gróf Apponyi Albert emlékiratai: Második kötet, 1899-1906* [Les mémoires du Comte Dr. Albert Apponyi : Second volume, 1899-1906], Magyar Tudományos Akadémia, Budapest, 1934. 204.

¹⁴ Károlyi, Katalin (née Andrássy), comtesse (1898-1985), petite-fille de Gyula Andrássy senior, nièce (et ensuite belle-fille) de Gyula Andrássy junior, mariée au comte Mihály Károlyi en 1914. Elle accompagna son mari en exil (1919-1946, ensuite à partir de 1949). Après la mort du comte, elle retourna, en 1963, en Hongrie, où furent publiées ses mémoires: *Együtt a forradalomban* [Ensemble dans la révolution] et *Együtt a száműzetésben* [Ensemble en exil].

¹⁵ KÁROLYI Catherine: *On m'appelait la comtesse rouge*, trad. par Fernand BOUTET, Les Editeurs Français Réunis & Budapest, Corvina, Paris, 1980. 184.

¹⁶ Peter PASTOR: 38.

d'Andrássy avec la Grande-Bretagne, Károlyi décida d'inclure Andrássy dans le Conseil. Selon cette perspective, Andrássy serait nommé président du Conseil national, du moins jusqu'à la proclamation de l'indépendance. Ce projet fut pourtant empêché, notamment en raison des activités de l'entourage d'Andrássy. La comtesse Károlyi parle, dans ses Mémoires, d'une réunion d'Andrássy avec certains hommes politiques hongrois (dont Vilmos Vázsonyi et Lajos Windischgraetz¹⁷). Lors de cette réunion, Vázsonyi avait proposé à Andrássy de faire semblant d'accepter le programme de Károlyi pour pouvoir négocier avec l'Entente. Laisser le pouvoir à Károlyi serait prendre un risque de révolution, or, en négociant avec l'Entente, Andrássy et son entourage pouvaient empêcher la révolution. La comtesse, témoin de ces propos, les relata à son époux, et ce dernier comprit qu'il n'y avait pas de chance pour faire un compromis avec l'aile droite de l'opposition.¹⁸ Ainsi, la nuit du même jour, le 23 octobre 1918, le Conseil fut fondé sous la présidence de Károlyi, avec la participation du Parti de l'Indépendance (Parti Károlyi), du Parti social-démocrate et du Parti radical civique. La fondation de cette nouvelle institution ne fut pourtant pas rendue publique jusqu'au 25 octobre.

Le 25 octobre, Gyula Andrássy fut nommé ministre des Affaires étrangères de la Double Monarchie, succédant à István Burián. Le cabinet Wekerle¹⁹ démissionna le même jour. A Budapest, une manifestation étudiante confirma la popularité de Károlyi. La marche des jeunes étudiants, qui se dirigèrent du Musée national vers le Château royal de Buda²⁰ en réclamant la nomination de Károlyi à la tête du gouvernement hongrois, fut bloquée par la police. Le cortège des manifestants se dirigea ainsi vers le Palais Károlyi, pour chercher des drapeaux tricolores. La comtesse Károlyi les leur jeta du balcon du palais, et les étudiants repartirent en chantant l'hymne national hongrois.²¹ Il devenait dès lors incontestable que Károlyi était le leader d'une insurrection qui était sur le point d'éclater.

Le lendemain, le 26 octobre, Andrássy partit pour Vienne pour y gagner son poste de Premier ministre. A la même date, le roi Charles IV²² reçut Károlyi à Gödöllő, petit village près de Budapest où se trouvait un domaine royal. Le roi

¹⁷ Windischgraetz Lajos, prince (1882-1967), homme politique légitimiste hongrois.

¹⁸ KÁROLYI Katalin: *Együtt a forradalomban* [Ensemble dans la révolution], textes originales en anglais, trad. par Pál JUSTUS et Péter BALABAN, Európa Könyvkiadó, Budapest, 1978. 256 [On m'appelaient la comtesse rouge, 183]; KÁROLYI Mihály: *Hit, illúziók nélkül* [Foi, sans illusions], Európa Könyvkiadó, Budapest, 1982. 112.

¹⁹ Wekerle Sándor (1848-1921), homme d'Etat hongrois. Membre du Parti de 1867. Premier ministre entre 1892 et 1895, puis entre 1906 et 1910, et enfin, de 1917 à 1918.

²⁰ En suivant ce parcours qui était celui des révolutionnaires de 1848, les étudiants renouaient avec la tradition de la révolution de 1848. Cf. HOREL, Catherine: *Histoire de Budapest*, Fayard, Paris, 1999. 224.

²¹ KÁROLYI Katalin: *Együtt a forradalomban*, 258- [On m'appelaient la comtesse rouge, 184].

²² Charles IV de Hongrie [Charles Ier d'Autriche] (1887-1922), héritier du trône des Habsbourg-Lorraine après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. Empereur d'Autriche et roi de Hongrie après la mort de François-Joseph I^{er}. Après son abdication en novembre 1918, il s'installa en Suisse, et réalisa, en 1921, deux tentatives de retour sur le trône de Hongrie. Marié à Zita de Bourbon-Parme.

demanda à Károlyi s'il était vrai qu'il voulait proclamer la république. Károlyi riposta en affirmant qu'il était pour une Hongrie indépendante, et non pour une république.²³ Le roi, qui paraissait soulagé par ces paroles, déclara qu'il avait l'intention de nommer Károlyi Premier Ministre de la Hongrie et qu'il approuvait le programme du Conseil national. Ensuite, il téléphona à Andrásy pour l'informer de la nomination de Károlyi. Le même jour, le roi et le comte prirent le train pour se rendre à Vienne. Là, un incident inattendu se produisit: Károlyi attendit quelques longues heures sans avoir la moindre nouvelle de la part du roi. Il paraissait que sa nomination à la tête du cabinet hongrois était déjà devenue caduque, et cela notamment suite aux intrigues d'Andrásy qui parvint à convaincre le roi de l'erreur de sa décision. De surcroît, Károlyi interpréta cet incident comme une intrigue pour le tenir loin de Budapest, donc des événements et des réunions.²⁴ Károlyi rentra donc à Budapest. Devant la gare, il fut accueilli par une foule délirante et Márton Lovászy²⁵ qui lui transmit le message du peuple: « *Si tu n'es pas devenu le Premier ministre du roi, nous ferons de toi le Premier ministre du peuple!* ».

Le même jour, le 26 octobre, fut proclamé le programme du Conseil national. Rédigé par Oszkár Jászi, ce programme faisait écho, avec ses douze points, à celui de la révolution de 1848. Ce programme annonçait la fin de la guerre, la proclamation d'une Hongrie indépendante, la suppression de l'alliance avec l'Allemagne, la proclamation du suffrage universel et secret, la garantie des libertés civiles; ainsi que la reconnaissance des Etats qui venaient d'être créés: l'Etat ukrainien, polonais, tchèque (et non Tchéco-Slovaque), yougoslave, autrichien.²⁶

Le 28 octobre 1918, le jour de la proclamation de la République tchéco-slovaque, le capitaine Imre Csernyák,²⁷ un « *officier inconnu* », qui « *se qualifiait comme le président du Conseil des soldats* », vint se présenter à Károlyi, tout en déclarant que les soldats allaient réclamer la nomination de Károlyi comme Premier ministre.²⁸ Ainsi, certains policiers et officiers se joignirent au Conseil, tandis que ce dernier faisait de l'hôtel Astoria ses quartiers généraux. Le même jour, l'archiduc Joseph,²⁹ nommé *homo regius* (représentant) du trône habsbourgeois, désigna János Hadik³⁰ au poste de Premier ministre de Hongrie. Ce

²³ KÁROLYI Mihály: *Hit, illúziók nélkül*, 114.

²⁴ *idem*, 117.

²⁵ Lovászy Márton (1864-1927), journaliste et homme politique hongrois. Membre du Parti de l'indépendance. Député à partir de 1901. Ministre des Cultes et de l'Instruction publique dans le cabinet Károlyi.

²⁶ Peter PASTOR: *Hungary Between Wilson and Lenin*, 31.

²⁷ Csernyák Imre, capitaine (1885- ?), dirigeant du Conseil de soldats en octobre 1918. Participe aux activités contre-révolutionnaires pendant la période de la République des conseils.

²⁸ KÁROLYI Mihály: *Hit, illúziók nélkül*, 124. Károlyi donne, dans ses mémoires, la date de 30 octobre pour cet incident, alors que la comtesse Károlyi en parle déjà le 28 octobre dans son journal intime. Cf. Katalin KÁROLYI: *Kivonatok naplóból* » [Extraits de mon journal], entrée du 28 octobre 1918, IN: *Együtt a forradalomban*, 428.

²⁹ Joseph Auguste de Habsbourg, archiduc (1872-1962), haut officier des armées de l'empire habsbourgeois. Nommé *Homo regius* du trône habsbourgeois le 27 octobre 1918.

³⁰ Hadik János, *comte* (1863-1933), homme politique hongrois du Parti de la constitution. Ministre de Ravitaillement dans le cabinet Esterházy (1917-1918). Nommé Premier ministre de Hongrie le 29

dernier déclara adopter le programme du Conseil national et proposa à Károlyi d'entrer au gouvernement.³¹ Cette proposition ne fut pourtant pas acceptée par Károlyi. Le soir du 28, l'archiduc demanda à Károlyi de venir en audience et, dans les mêmes heures, les manifestants essayèrent une nouvelle fois de marcher sur le château de Buda pour obtenir de l'archiduc la nomination de Károlyi à la tête du cabinet. Cette fois, la police tira sur la foule groupée sur le Pont aux chaînes, ce qui créa une grande émotion parmi le peuple.

Le matin du 29 octobre, alors que la population de Budapest se mettait en grève pour faire le deuil des morts de la fusillade du Pont aux chaînes, le roi, tout en suivant le conseil de Gyula Andrássy, approuva la nomination de János Hadik au poste de Premier ministre.³² Károlyi était donc toujours écarté du pouvoir, ce qui pouvait être conçu comme une provocation par les foules prêtes à déclencher une révolution. La comtesse Károlyi, nièce et belle-fille d'Andrássy, prit le train pour Vienne dans le but de faire la médiation entre son oncle et son époux. Elle y arriva le matin du 30 octobre mais ne parvint pas à convaincre son oncle, qui craignait que Károlyi déclenche lui-même une révolution. La comtesse, désespérée, rentra le soir même à Budapest, où elle assista par la suite à l'éclatement de cette révolution tant attendue et tant crainte.

C. Le Conseil national : les échos en France

Les événements relatifs à la constitution et à la proclamation du Conseil national hongrois trouvèrent un certain écho en France. Cet écho est perceptible notamment dans la presse et dans la correspondance diplomatique. Pour l'analyse de la presse, on va se limiter à l'un des quotidiens principaux de l'époque: *Le Temps*. Cet organe, proche du gouvernement Clemenceau, publia de façon systématique des nouvelles sur les activités du Conseil national (et en général, sur les événements en Hongrie). Cette information systématique fut rompue le 6 novembre, date à laquelle les nouvelles sur l'armistice avec l'Allemagne prirent le devant.

Pour les informations sur le 26 octobre, le *Temps* parle d'une « *conférence intime* » (en fait, il s'agissait de la réunion préliminaire du Conseil national) où le comte Károlyi réunissait « *ses amis politiques* ». Au cours de cette réunion, il avait été décidé « *d'exiger une conclusion immédiate de la paix, la dénonciation de l'alliance avec l'Allemagne, l'indépendance complète de la Hongrie, l'octroi du droit électoral aux femmes et la constitution d'un conseil national* ».³³ Déjà à cette date, l'opinion publique française était donc informée des orientations générales du Conseil national hongrois. Le lendemain, le journal précisa que « *[la] conférence*

octobre 1918, à la veille de la révolution de 1918.

³¹ MICHEL, Bernard: *La chute de l'empire austro-hongrois, 1916-1918*, Robert Laffont, Paris, coll. « *Les hommes et l'histoire* », 1991. 243.

³² DEÁK István: *The Decline and Fall of Habsburg Hungary, 1914-18*, IN: Iván VÖLGYES (ed.): *Hungary in Revolution, 1918-19 : Nine Essays*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1971. 30.

³³ *Le Temps*, 27/10/1918.

des délégués des partis Károlyi, et socialiste radical a décidé, la nuit dernière, la création d'un conseil national hongrois. Ce conseil a adressé au peuple hongrois une proclamation exposant les douze points de son programme ». ³⁴ Après quoi, le journal énuméra les points de ce programme, tout en soulignant les points relatifs au retrait de la guerre.

Un rapport rédigé dans la même période pour le ministère français des Affaires étrangères fait un tableau de la situation en Hongrie au moment de la constitution du Conseil national. Selon le rapporteur, les délégués des partis de l'opposition avaient décidé la création d'une « assemblée nationale présidée par Károlyi », qui revendiquait le droit de gouverner la Hongrie. En outre, le rapport précise que cette « assemblée nationale voulait faire une rupture avec le système gouvernemental et la corruption parlementaire de l'époque précédente, tout en promouvant l'indépendance de la Hongrie et en reconnaissant les droits civiques et les nouveaux Etats. ³⁵ D'autre part, il était affirmé que l'on considérait à Budapest que la création de l'assemblée nationale hongroise marquait la rupture définitive entre Károlyi et Andrássy, et que presque tous les journaux de Budapest prenaient parti pour Károlyi. ³⁶ Toutefois, une méfiance se manifestait dans le ton de ce rapport: « On estime toutefois que le Comte Károlyi n'est plus maître de la situation. L'assemblée nationale hongroise [sic- Conseil national hongrois] lui dicte toutes ses démarches ». ³⁷

Il semble que le rapporteur évaluait d'une façon erronée le fonctionnement du Conseil national et le poids de Károlyi dans ce conseil. En fait, à cette époque, même si le Parti social-démocrate était le plus fort parti du conseil du point de vue de base sociale, Károlyi ne pouvait se laisser emporter par ses décisions. En outre, le texte parlait de la constitution d'un conseil d'ouvriers et de soldats à Budapest, ce qui semblait indiquer, selon le rapporteur, l'existence d'un mouvement bolchevique. ³⁸ Le rapport contenait un jugement qui résumait très bien l'attitude française envers Károlyi et la révolution hongroise de 1918 dans les jours à venir: « Le comte Károlyi n'aura pas les nationalités pour lui, et il aura contre lui la société hongroise », et cela en raison des mesures radicales qu'il allait devoir prendre pour prouver la sincérité de ses convictions à la « bande qui le suit ». Avec ces derniers mots, il était certes question des sociaux-démocrates. Ainsi, Károlyi était vu comme un simple instrument des sociaux-démocrates, situation qui le poussait à prendre des mesures radicales. Par ailleurs, le jugement selon lequel Károlyi aurait les nationalités contre lui devint la problématique principale de la politique française à l'égard de la Hongrie. Toutes ces interprétations de la situation en Hongrie contribuaient à renforcer la méfiance envers Károlyi qui, en s'alliant aux socialistes et en tenant un discours démocratique, représentait un danger de

³⁴ Le Temps, 28/10/1918.

³⁵ « La situation en Hongrie », note, Berne, 27/10/1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 27, f. 22.

³⁶ *idem*, f. 23.

³⁷ *idem*, f. 24.

³⁸ *ibid.*

radicalisation qui risquait d'ouvrir la voie au bolchevisme.

A partir du 29 octobre, le *Temps* publia des articles sur la gravité de la situation en Hongrie, tout en recopiant à l'identique les propos du rapport déjà cité du 27 octobre: les graves événements à Budapest faisaient entendre que dès lors, Károlyi n'était plus maître de la situation, et que l'Assemblée nationale hongroise lui dictait toutes ses démarches.³⁹

Le journal du 31 octobre faisait part à ses lecteurs des événements de la veille. Il mentionnait la non-nomination de Károlyi à la tête du cabinet et la protestation de la foule à Budapest pour réclamer de l'archiduc la nomination de Károlyi comme ministre-président, tout en notant que cet incident avait laissé de nombreux morts et blessés. Le même jour, une manifestation avait eu lieu en faveur de la paix devant le parlement, avec la participation de plus de 100 000 personnes. La foule s'était répandue dans la ville « *en hurlant des chants patriotiques* ». La même édition du *Temps* continuait à faire un tableau des événements: « *Le comte Károlyi a harangué la foule devant le cercle du parti indépendant. Il a déclaré n'avoir pu constituer un cabinet, mais il s'est proclamé chef de l'armée de la paix* » ; « *Le conseil national a l'intention de lancer un manifeste nommant le comte Károlyi président d'un conseil de ministres, par la grâce du peuple.* »⁴⁰

Ces lignes montrent que la légitimité populaire de Károlyi était incontestable. Autrement dit, l'opinion publique française était bien informée sur la personnalité de Károlyi, sur ses convictions pacifiques et démocratiques. Cette information fut pourtant contrecarrée par le discours officiel prêchant la méfiance envers Károlyi.

L'arrivée de Rózsa Bédy-Schwimmer⁴¹ à Berne à la fin du mois d'octobre est un développement important pour le cours des événements de la révolution hongroise. Bédy-Schwimmer, figure importante du mouvement social-démocrate et féministe, ne tarda pas à commencer à faire une propagande en faveur de la révolution hongroise auprès des milieux de l'Entente. En fait, l'ambassade de France à Berne était informée par Bédy-Schwimmer (« *fort connue dans les milieux pacifistes* », comme le soulignait le dépêche provenant de l'Ambassade) sur les détails des événements qui suivaient le 29 octobre. Schwimmer était convaincue que « *si l'armistice n'était pas promptement conclu, il serait impossible au comte Károlyi et à ses amis de résister à la poussée bolcheviste* ». ⁴² Ainsi, elle annonçait ce qui allait être la priorité du Conseil national (et plus tard, du gouvernement Károlyi): la signature d'un armistice séparé entre l'Entente et la Hongrie.

³⁹ Le Temps, 29/10/1918.

⁴⁰ Le Temps, 31/10/1918.

⁴¹ Bédy-Schwimmer Rózsa (1877-1948), journaliste, femme politique hongroise. L'un des leaders du mouvement féministe hongrois de l'avant-1914. Membre du Conseil national hongrois en automne 1918. Ministre de la République hongroise à Berne entre novembre 1918 et février 1919. Emigrée aux Etats-Unis en 1921.

⁴² Dépêche sans n°, confidentiel, Berne, 04/11/1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 44, f. 65.

II. De l'éclatement de la révolution à la proclamation de la République

A. La nuit du 30 octobre et les premières journées du Gouvernement Károlyi

Alors que le Conseil national tenait ses réunions à l'hôtel Astoria, en plein centre de Budapest, les manifestations de la foule réclamant la nomination de Károlyi à la tête du gouvernement atteignirent leur sommet. De plus, les manifestations indiquaient une rupture avec le trône habsbourgeois: les officiers avaient supprimé de leurs uniformes la cocarde avec le sigle K.u.K. (*Kaiserlich und Königlich* - [Impérial et Royal]) et l'avaient remplacé par des fleurs de reines-marguerites. La révolution de 1918 était désormais connue sous le nom de la « révolution des Reines-Marguerites » (*Őszirózsás forradalom*). L'un des soldats, en reconnaissant Károlyi, l'avait salué comme « le chef de la Hongrie indépendante », « à l'aube d'une ère nouvelle de paix, de liberté et de démocratie ».⁴³

Plus tard dans la nuit, il était clair que la situation révolutionnaire aboutissait à son terme. Les soldats, qui avaient déjà commencé à occuper les bâtiments publics, s'écriaient maintenant « *Vive la révolution ! Vive Károlyi ! Vive la Paix !* ». En apercevant la comtesse Károlyi à un fenêtre de son palais, un manifestant s'exclama : « *Vive la femme du président de la République !* » Les propos de la comtesse résumèrent très bien l'état d'esprit où se trouvaient les cadres dirigeantes de la révolution: « *J'avais imaginé tout autrement une révolution: n'y avait-il donc aucune résistance?* ». Ou encore: « *Je fis des gestes de dénégation: nous n'étions pas en république... Pas encore. Ou bien, peut-être avaient-ils raison? Avions-nous fait tant de chemin?* »⁴⁴

Le lendemain matin, Károlyi fit un discours sur la victoire de la révolution, en énumérant deux tâches principales: 1.) Le plus important, c'était d'entreprendre une reconstruction pacifique. 2.) Le second, c'était de préserver l'intégrité des frontières de la Hongrie.⁴⁵

La couronne, constatant que la révolution devenait incontrôlable, fit enfin une concession, en nommant Károlyi Premier ministre de la Hongrie,⁴⁶ ce qui revenait à la légalisation de la révolution au dernier moment.⁴⁷ La révolution se réalisait sans effusion de sang, sans faire de victime – à une exception près: István Tisza, symbole de l'ancien régime, en devint le seul victime. Selon Károlyi, après la formation du nouveau cabinet, Tisza avait contacté le gouvernement en déclarant

⁴³ Katalin KÁROLYI: *Együtt a forradalomban*, 268.

⁴⁴ *idem*, 270.

⁴⁵ KÁROLYI Mihály: « *Nyilatkozat a forradalom győzelméről és feladatairól* » [Déclaration sur la victoire et les tâches de la révolution], 31/10/1918, publ. Pesti Hírlap, 01/11/1918, rééd. IN: *Az új Magyarországért*, 246.

⁴⁶ Le roi Charles IV à Mihály Károlyi, télégramme, 31/10/1918, IN: György LITVÁN (ed.): *Károlyi Mihály levelezése - I. 1905-1920*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1978. 252.

⁴⁷ HAJDU Tibor: *A Contribution to the History of the Proclamation of the Hungarian Republic of Councils*, Acta Historica Academiae Scientiarum Hungariae vol. 19 n° 1-2, 1973. 56.

qu'il soutenait lui-même le Conseil national.⁴⁸ Mais le 31 octobre, une bande de soldats furieux pénétra dans la maison de l'ancien Premier ministre et l'assassina. Károlyi exprima ses regrets pour cette mort tragique non seulement dans son discours sur « *la victoire et les tâches de la révolution* », ⁴⁹ mais aussi dans un télégramme qu'il envoya à la veuve de l'homme d'Etat défunt, où il faisait part de sa compassion sincère et profonde sur la mort de son adversaire politique.⁵⁰

Le gouvernement Károlyi fut formé dès le 31 octobre. A cette date, János Hock remplaça Károlyi pour la présidence du Conseil national. Le nouveau cabinet était, si l'on emprunte la description de Károlyi, une coalition de libéraux, de socialistes, de radicaux. Les libéraux étaient représentés par Tivadar Batthyány⁵¹ et Márton Lovász, les sociaux-démocrates par Ernő Garami et Zsigmond Kunfi⁵², les radicaux par Oszkár Jászi.⁵³ Quelques mois plus tard, Zsigmond Kunfi décrivit ces partis comme des partis qui étaient en coopération depuis la révolution russe, et certains même depuis la période de l'avant-guerre. Ces partis avaient pour point commun d'avoir suivi une politique anti-allemande. Le gouvernement s'appuyait, selon Kunfi, sur les ouvriers des villes et des campagnes, sur la masse des petits propriétaires et enfin, sur les fractions radicales et démocratiques de la bourgeoisie.⁵⁴ Il était clair que ces aspects du gouvernement étaient soulignés à chaque occasion pour montrer aux cercles de l'Entente que le nouveau cabinet représentait une rupture avec l'Ancien régime (basé sur la domination de la grande aristocratie) et qu'il était également en rupture avec la politique pro-germanique des gouvernements de l'époque de la Double Monarchie.

Le nouveau gouvernement tint sa première réunion le 31 octobre sous la présidence de Károlyi, avec la participation de Ernő Garami, Barna Buza,⁵⁵ Márton Lovász, Béla Linder,⁵⁶ Ferenc Nagy, Oszkár Jászi, et Zsigmond Kunfi.⁵⁷ Le poste de

⁴⁸ KÁROLYI Mihály: *Hit, illúziók nélkül*, 130.

⁴⁹ KÁROLYI Mihály: « *Nyilatkozat a forradalom győzelméről és feladatairól* », *ibid.*

⁵⁰ KÁROLYI Mihály: « *Távirat Tisza István özvegyéhez* » [Télégramme à la veuve de l'István Tisza], 01/11/1918, publ. Magyarország, 02/11/1918 [rééd. IN: *Az új Magyarországért*, 248].

⁵¹ Batthyány Tivadar, comte (1859-1931), homme politique hongrois du Parti de l'indépendance. Membre du Conseil national hongrois, ensuite ministre des Affaires étrangères du Gouvernement Károlyi.

⁵² Garami Ernő (1876-1935), homme politique hongrois, dirigeant social-démocrate. Editeur en chef du journal Népszava. Ministre du Commerce dans les gouvernements Károlyi et Berinkey. Kunfi Zsigmond (1879-1929), homme politique social-démocrate. Après la Révolution de 1918, Ministre de la Protection sociale, ensuite (à partir de janvier 1919), de l'Education nationale. Commissaire de l'instruction publique sous la République des Conseils. Emigré à Vienne après la fin de la République des Conseils.

⁵³ KÁROLYI Mihály: *Hit, illúziók nélkül*, 129-130. A ces partis allait s'ajouta, à l'époque du gouvernement de Dénes Berinkey (19 janvier-21 mars 1919) la masse des petits-propriétaires, représentés par István Nagyatádi-Szabó.

⁵⁴ KUNFI Zsigmond, « *Mémoire de Sigismond Kunfi, ministre de l'Instruction publique, sur la situation intérieure en Hongrie [à l'occasion de la conférence socialiste]* », Berne, 10/02/1919, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 27, f. 125.

⁵⁵ Buza Barna (1873-1944), homme politique et juriste hongrois. Membre du Parti de l'indépendance. Ministre de l'Agriculture dans les gouvernements Károlyi et Berinkey (1918-1919)

⁵⁶ Linder Béla, colonel (1876-1962), officier hongrois. Ministre de la Guerre dans les dix premiers jours du gouvernement Károlyi. Démissionné, il est remplacé par Albert Bartha. Envoyé spécial du gouvernement Hongrois, il signe la convention de Belgrade (le 13 novembre 1918) au nom du gouvernement.

ministre des Affaires étrangères, qui était vacant, fut provisoirement attribué, avec celui du ministre des Finances, à Károlyi. Le programme du gouvernement reprenait dans ses grandes lignes le programme du Conseil national: la législation des lois sur l'indépendance, la garantie du droit de vote, l'amnistie militaire et politique immédiate, la libération immédiate des internés étrangers, la liberté de la presse, le droit de rassemblement et de réunion, la législation sur la décision de guerre et de paix et sur le parlement, la constitution d'un ministère du travail et de la protection sociale, et la « *politique radicale de la terre* » permettant aux grandes masses populaires de bénéficier de la terre.⁵⁸ Le Conseil des ministres déclarait qu'il reconnaissait « *Sa Majesté* » comme roi, qu'il acceptait qu'il puisse régner sur d'autres pays, mais soulignait qu'il devait assurer l'indépendance totale de la Hongrie sans préjudice.⁵⁹ Autrement dit, à ce stade, c'était toujours l'idée de l'union personnelle qui était retenue, et la proclamation d'une république hongroise ne figurait pas à l'ordre du jour. La rupture avec le Compromis et avec les institutions communes de la Double Monarchie était marquée par une décision pressant Károlyi de téléphoner à Andrassy pour déclarer que le Gouvernement hongrois allait agir indépendamment du ministère commun des Affaires étrangères et qu'il allait entreprendre tout de suite les négociations de paix.⁶⁰

Un meeting fut organisé le 1^{er} novembre à Budapest pour réclamer la République. Le même jour, Károlyi téléphona au Roi pour qu'il le délie de son serment de fidélité à la couronne, ce qui fut refusé par Charles IV. Le même jour, durant la réunion du Conseil, fut discuté le mouvement républicain qui se manifestait ouvertement, ainsi que les mouvements bolchevisants qui faisaient leur apparition.⁶¹ Le cabinet déclarait que sa source de légitimité était le Conseil national (et non pas le roi, ni l'ancien Parlement). L'idée de république commença à être discutée dès cette date. Károlyi prononça un serment de fidélité au Conseil national, où il jurait de rester fidèle à la Hongrie, qu'il allait défendre l'indépendance totale du pays de toutes ses forces, qu'il allait servir le bien, la liberté et le progrès du peuple de la Hongrie.⁶² Ce serment, qui finissait avec la formule « *Que Dieu m'aide* », fut repris par les ministres du cabinet, et rendu obligatoire pour tous les fonctionnaires du service public. Toujours le 1^{er} novembre, le gouvernement publia, suivant la proposition de Béla Linder, un décret dissolvant l'armée hongroise. Dans un contexte où la guerre avait officiellement pris fin, l'existence des soldats ne contribuait qu'à l'augmentation des problèmes d'instabilité interne, comme en témoignaient les activités des

⁵⁷ « 1918. évi október hó 31-én tartott 37. sz. Minisztertanács jegyzőkönyve » [Le procès-verbal du Conseil des ministres n° 37, tenu le 31 octobre 1918], f. 2, Magyar Országos Levéltár (MOL - Archives nationales de Hongrie) / K27, vol. 154.

⁵⁸ *idem*, ff. 3-4.

⁵⁹ *idem*, ff. 4-5.

⁶⁰ *idem*, f. 11.

⁶¹ « A Minisztertanács Budapesten, 1918 évi 1918. évi november hó 1-én tartott 38. sz. Minisztertanács jegyzőkönyve », [Le procès-verbal du Conseil des ministres n° 38, tenu le 1^{er} novembre 1918], f. 2, MOL, K27, vol. 154.

⁶² *idem*, f. 5.

conseils de soldats, qui devenaient de plus en plus incontrôlables.

Le lendemain, le 2 novembre se produisit un incident important pour la révolution: la manifestation des officiers de l'armée contre la décision du gouvernement sur la dissolution de l'armée hongroise. Béla Linder, ministre de la Guerre, chargé d'arrêter la manifestation, harangua les manifestants en accentuant le pacifisme du nouveau gouvernement, en précisant qu'il fallait dès lors combattre pour la paix. Mais ce combat se ferait avec une forte volonté pacifiste, et non avec les armes. Ensuite, Linder cita le message de Károlyi: « *M. le ministre de la Guerre a bien dit que le gouvernement hongrois ne voulait plus voir de soldat, ne voulait plus voir d'armes ; dès lors, l'armée hongroise ne doit prendre les armes que pour garder l'ordre.* »⁶³ Ces paroles marquèrent l'histoire de la révolution hongroise, et furent interprétées comme une expression de la surenchère idéaliste de Károlyi, et de sa mauvaise gestion des relations avec les soldats.⁶⁴ Or, il est possible d'interpréter ce message plutôt comme l'expression d'un esprit qui essaie de combattre le militarisme. Dans un pays engagé dans une guerre mondiale depuis plus de quatre années, il était normal que les paroles choisies pour exprimer cette volonté (« *le gouvernement... ne veut plus voir de soldats...* ») soient exprimées dans un ton frappant. Par ailleurs, les soldats démobilisés, qui continuaient à garder leurs armes, étaient à l'origine d'un véritable chaos: il est clair que Károlyi et le gouvernement essayaient d'apaiser cet afflux des soldats hors contrôle.

Le surlendemain (le 4 novembre), Linder rendit compte de ces événements au Conseil des ministres. Il distinguait, dans son rapport, deux conseils de soldats: l'un, présidé par József Pogány,⁶⁵ n'avait qu'un seul but, l'organisation des soldats sur une base de syndicats. Par contre, un deuxième conseil était formé « *d'éléments douteux* », et il fallait libérer à tout prix la société de sa présence.⁶⁶ Il fallait d'ailleurs renvoyer les soldats, et former une garde nationale à la place de l'armée; s'il n'y avait plus de soldats, les Conseils de soldats deviendraient inutiles.⁶⁷

Entre-temps, l'armistice entre l'Entente et l'Autriche-Hongrie fut signé à Padoue le 3 novembre 1918, entre le général Armando Diaz au nom de l'Entente, et le général Viktor Weber au nom de l'Autriche-Hongrie. La question de l'armistice et de la paix séparée avec l'Entente se manifesta comme la

⁶³ Béla LINDER au nom de Mihály KÁROLYI, « *Beszéd a felesküdt tisztekhez* » [Discours aux officiers soulevés], 02/11/1918, [rééd. IN: *Az új Magyarországért*, 249].

⁶⁴ En fait, les soldats étaient un groupe d'importance capitale pour le jeune gouvernement hongrois. Il est même possible d'affirmer que le gouvernement Károlyi devait son existence aux groupes de soldats rebels. Pourtant, ils devenaient également un élément perturbateur, menaçant pour le gouvernement. Cf. MOCSY István I.: *The Effects of World War I - The Uprooted: Hungarian Refugees and Their Impact on Hungary's Domestic Politics, 1918-1921*, Columbia University Press, New York, 1982. 86.

⁶⁵ Pogány József (1886-1939), journaliste social-démocrate, correspondant de guerre du journal *Népszava*. Commissaire du peuple de Guerre, ensuite de l'Instruction.

⁶⁶ « A Minisztertanács Budapesten, 1918 évi november hó 4-én tartott ülésének jegyzőkönyve » [Le procès-verbal du Conseil des ministres tenu à Budapest le 4 novembre 1918], ff. 13-14, MOL, K27, vol. 154.

⁶⁷ *idem*, ff. 15-17.

préoccupation principale du gouvernement hongrois à partir de cette date. La paix séparée étant un moyen efficace pour le gouvernement, qui voulait nier la continuité avec la période précédente, et qui voulait engager de bonnes relations avec les Alliés. Ainsi, les questions de politique étrangère occupèrent dès lors la place primordiale de l'ordre du jour du gouvernement Károlyi.

Un texte fut proclamé le 5 novembre pour faire connaître à l'opinion publique mondiale la situation en Hongrie: *Le 25 octobre, un conseil national s'est constitué à Budapest sous la présidence du Comte Michel Károlyi. Le Conseil, qui réunissait toutes les forces démocratiques de la Russie [sic - Hongrie] avait pour but la conclusion immédiate de la paix, l'indépendance complète de la Hongrie, la transformation radicale du Gouvernement et l'installation d'un régime vraiment démocratique, susceptible d'établir l'harmonie entre les diverses nations habitant la Hongrie et les réunir en une collaboration fraternelle. Le mouvement fit des progrès rapides et gagna en quelques jours la bourgeoisie, les masses populaires, l'armée et même la police. Le 30 octobre, toute la garnison de Budapest s'est déclarée pour le Conseil National et, la nuit même, la révolution éclata. Les troupes s'emparèrent des bâtiments publics, de la poste, du télégraphe et du téléphone et firent prisonnier le Commandant militaire de Budapest. Tout cela s'est fait presque sans effusion de sang. A la suite de ces événements, le Roi a nommé Président du Conseil le Comte Károlyi qui a immédiatement formé son Cabinet de son propre parti pacifiste, du parti radical et du parti socialiste démocrate [sic]. Le nouveau gouvernement ouvre sans hésitation les négociations d'armistice et fait des efforts couronnés de succès pour maintenir l'ordre et la sécurité dans la capitale aussi bien qu'en province. L'armée prête serment au Conseil National et l'archiduc Joseph, en compagnie de son fils vient, lui aussi, s'associer au serment des soldats de la révolution. Le 2 novembre, le gouvernement a mis fin à la guerre; il a ordonné la déposition des armes sur les fronts. En même temps, le Roi l'a dispensé du serment qu'il venait de prêter en prenant le pouvoir et les Ministres du Peuple jurent fidélité au Conseil National. Ils décident en outre de soumettre aux délibérations du Parlement une réforme électorale des plus démocratiques qui assure le vote légal à tous les hommes de plus de 24 ans et aux femmes du même âge.*

*A présent, le calme le plus absolu règne dans le pays. L'ordre est complètement rétabli partout.*⁶⁸

La publication de ce texte, qui ne faisait pas allusion à des questions sensibles comme la politique envers les nationalités, peut être considéré comme l'une des premières démarches du gouvernement Károlyi pour établir des relations avec le monde, et notamment avec les pays de l'Entente. Les efforts diplomatiques commençaient à la même date. Le 6 novembre 1918, le ministre de France en Suisse écrivait au Quai d'Orsay que Károlyi venait d'envoyer en Suisse l'un de ses familiers, Léon Szemere, qui décrivait la situation en Hongrie tout en soulignant l'importance des dégâts causés par les soldats rebelles. Szemere concluait: « On

⁶⁸ « A la presse du monde entier », Budapest, 05/11/1918, 17h, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 44, ff. 71-72.

attend avec impatience les troupes anglo-françaises », et rappelait les aspirations républicaines du peuple hongrois: « *dans les rues de Budapest on crie: 'A bas le Roi - Mort au Roi - Vive la République'* ». ⁶⁹

Quant aux activités de Bedy-Schwimmer en Suisse, elles avaient commencé à produire leur effet. Paul Dutasta, ⁷⁰ ministre de France à Berne, était informé de la présence de Hock à la tête du Conseil national: cela donnait « *quelques garanties* », puisque Hock était connu comme franc-maçon, et qu'il avait « *fait avec sa maîtresse de nombreux séjours en France* ». De plus, il avait « *la faveur des masses populaires* ». ⁷¹ Cependant le bolchevisme reste un danger réel. ⁷²

D'autres efforts furent aussi réalisés pour convaincre les milieux de l'Entente de la bonne volonté du nouveau gouvernement. Vince Nagy, membre du Parti de l'Indépendance vivant en Suisse, expliqua à un informateur de l'Ambassade de France à Berne la situation en Hongrie, tout en détaillant l'arrière-plan anti-germanique de la coalition. ⁷³ En outre, Nagy informait sur la situation des socialistes en Hongrie. Les socialistes hongrois étaient divisés en deux fractions: une première fraction, « *assez modérée dans ses exigences* », était complètement d'accord avec Károlyi, alors qu'une seconde fraction, qui se composait surtout de soldats rentrés de captivité en Russie, amenait avec elle les idées bolchevistes et cherchait à les répandre. ⁷⁴

Toujours dans la même période, la presse française s'intéressa de plus près à la situation hongroise. *Le Temps* du 5 novembre 1918, informait ses lecteurs sur les activités du gouvernement hongrois: *Au cours de la séance du comité exécutif du Conseil national hongrois, tenue hier, le comte Károlyi a annoncé que le gouvernement avait été délié par le roi de son serment de fidélité.*

Le gouvernement a mis dans son programme la question de la forme de l'Etat, à savoir si la Hongrie sera, à l'avenir, une république ou une monarchie. ⁷⁵

Ensuite, le journal citait les propos d'un « *homme politique hongrois* »: *La constitution du cabinet Károlyi n'apporte aucune solution pour les nationalités démembrées de la Hongrie, et même sur l'opinion publique hongroise, il n'a pas produit l'impression d'avoir mis fin à la crise de l'Etat magyar.*

Les principes de soi-disant entente avec les nationalités préconisés par M. Károlyi ne trouvent pas d'écho dans la formation de son ministère, ni même dans le peuple magyar, très intolérant à l'égard des nationalités.

⁶⁹ Paul Dutasta à Stéphen Pichon, télégramme déchiffré n° 1843, [Berne], 06/11/1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 27, f. 32.

⁷⁰ Dutasta, Paul (1873-1925), diplomate français. Ministre de France à Berne (1918-1920); secrétaire général de la Conférence de la paix à Paris (1919).

⁷¹ Dépêche sans n°, confidentiel, Berne, 04.11.1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 44, f. 66.

⁷² *idem*, f. 67.

⁷³ « Interview du député hongrois Vince Nagy du parti Károlyi (par un informateur) », Berne, 07/11/1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 44, f. 73.

⁷⁴ *idem*, f. 74.

⁷⁵ *Le Temps*, 05/11/1918.

*Les Roumains de Transylvanie, tout comme les Slovaques et les Yougo-Slaves, ont refusé de façon catégorique de se mettre d'accord avec M. Károlyi.*⁷⁶

Il est clair que ces commentaires sur la situation hongroise ne faisaient qu'aggraver la baisse de popularité de la Hongrie amorcée dès la fin du XIX^e siècle par l'alliance germano-austro-hongroise. Ainsi étaient détournées les sympathies que l'opinion publique française pourrait avoir pour le nouveau gouvernement hongrois et pour Károlyi. La perpétuation de la méfiance française envers la Hongrie fut confirmée par la concrétisation de la politique officielle française dans le bassin des Carpates, à partir des négociations et de la convention de Belgrade entre les représentants du gouvernement hongrois et le général Franchet d'Esperey,⁷⁷ commandant en chef des Armées Alliées d'Orient.

B. Négociations et convention de Belgrade (novembre 1918)

Au moment de la signature de l'armistice avec l'Autriche-Hongrie, les unités alliées les plus proches du territoire hongrois françaises étaient les forces françaises dans les Balkans. L'Armée Alliée d'Orient, qui était l'armée principale de l'Entente dans la région, était en fait une armée française avec certaines divisions serbes, commandée par le général Franchet d'Esperey.⁷⁸ C'était donc cette armée qui, par sa proximité territoriale, avait une marge de manœuvre pour intervenir en Hongrie.⁷⁹ De plus, à la différence de la Grande-Bretagne et des autres Alliés, la France avait une politique particulière pour le bassin des Carpates: le gouvernement français de l'immédiat-après-guerre se faisait protecteur des Etats successeurs de l'Autriche-Hongrie, avec le but principal de combattre l'influence allemande et habsbourgeoise dans les Balkans. A cela était ajouté, à partir de fin 1917, l'objectif d'éloigner la Russie soviétique de l'Allemagne et d'empêcher ainsi le bolchevisme de se répandre vers l'Europe.⁸⁰ Le gouvernement Károlyi, qui cherchait à établir des relations avec l'Entente, avait donc comme premier interlocuteur le gouvernement français et le commandant français de l'Armée Alliée d'Orient.

Juste après la signature de l'armistice de Padoue le 3 novembre 1918, le gouvernement décida d'entrer en contact avec l'Entente. L'objet de cette prise de contact était la signature d'un armistice séparé avec l'Entente: ainsi, le gouvernement hongrois (et surtout le ministre de la guerre, Béla Linder) comptait

⁷⁶ *ibid.*

⁷⁷ Franchet d'Esperey, Louis Félix Marie François (1856-1942), général français. Commandant en chef de l'Armée Alliée d'Orient à partir de l'été 1918.

⁷⁸ PASTOR, Peter: *The French Military Mission in Hungary, 1918-1919*, IN: Peter PASTOR (ed.): *Revolutions and Interventions in Hungary and its Neighbor States, 1918-1919*, Columbia University Press, New York, coll. « *East European Monographs* », 1988. 253.

⁷⁹ SAKMYSTER, Thomas L.: *Great Britain and the Making of the Treaty of Trianon*, IN: Béla K. KIRALY - Peter PASTOR - Ivan SANDERS (ed.): *War and Society in East Central Europe Vol. VI: Essays on World War I : Total War and Peacemaking, A Case Study on Trianon*, Columbia University Press, New York, coll. « *East European Monographs* », 1982. 115.

⁸⁰ PASTOR, Peter: *The French Military Mission in Hungary, 1918-1919*, 252.

concrétiser l'indépendance de la Hongrie. Or, pour Károlyi, le gouvernement hongrois devait s'abstenir de signer un armistice et un traité de paix, laissant ainsi la responsabilité de la guerre à ceux qui l'avaient déclarée.⁸¹ Le lendemain de la signature de l'armistice de Padoue, le 4 novembre, le Conseil délibéra sur l'envoi d'une délégation de paix pour négocier avec l'Entente, ainsi que sur l'envoi d'une mission diplomatique en Suisse.⁸² L'opinion de Károlyi sur la responsabilité de la guerre n'était donc pas acceptée par la majorité du cabinet.

Les ministres, sous l'influence de Jászi et des socialistes, s'accordaient sur l'opinion que la délégation ne devait pas être présidée par Károlyi, sinon, les conséquences des négociations qu'entreprendrait le Premier ministre pouvaient causer son impopularité dans la politique intérieure.⁸³ Pourtant, le 5 novembre, Károlyi proposa de prendre lui-même la tête de la délégation.⁸⁴ Cette proposition, d'abord refusée par les autres ministres, fut ensuite acceptée lors de la seconde session tenue le même jour.⁸⁵ La délégation ainsi constituée incluait Károlyi, Jászi, Lajos Hatvany, Dezső Bokányi,⁸⁶ Imre Csernyák, ainsi que quelques autres spécialistes des affaires économiques et militaires. La constitution de la délégation est significative, puisque Hatvany, Bokányi et Csernyák s'y trouvaient en tant que représentants du Conseil national, Conseil ouvrier et Conseil de soldats respectivement. Ainsi, toutes les forces de la révolution hongroise étaient représentées dans la délégation.

La délégation fut reçue le 7 novembre par Franchet d'Esperey à Belgrade. Le « *mémorandum de Belgrade* », préparé par Jászi et présenté par la délégation hongroise à Franchet d'Esperey, commençait par une description de la situation hongroise. Le but du mémorandum était de faire connaître à l'opinion publique la volonté réelle du peuple hongrois. La guerre, qui était l'œuvre de la Monarchie austro-hongroise, avait pris fin, et la situation avait complètement changé la semaine précédente, avec l'éclatement à Budapest d'une « *révolution populaire* » qui avait renversé « *l'ancien ordre* ». ⁸⁷ Ainsi, depuis le 1^{er} novembre, la Hongrie

⁸¹ VERMES, Gábor: *The October Revolution in Hungary*, IN: Iván VÖLGYES (ed.): *Hungary in Revolution, 1918-19: Nine Essays*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1971. 40.

⁸² « A Minisztertanács Budapesten, 1918 évi november hó 4-én tartott ülésének jegyzőkönyve », [Le procès-verbal du Conseil des ministres tenu à Budapest le 4 novembre 1918], f. 3 et sq., MOL / K27, vol. 154.

⁸³ *idem*, ff. 4-5.

⁸⁴ « A Minisztertanács Budapesten, 1918 évi november hó 5-én tartott ülésének jegyzőkönyve » [Le procès-verbal du Conseil des ministres tenu à Budapest le 5 novembre 1918], ff. 4-5, MOL / K27, vol. 154.

⁸⁵ *idem*, f. 15. Pour la préparation des négociations de Belgrade, cf. Ecrits relatifs à la préparation du voyage de Károlyi à Belgrade, OSZK / Kézirattár / fol. hung. 141/7.

⁸⁶ Hatvany Lajos, baron (1880-1961), écrivain, critique, historien de la littérature. Participe à la fondation de la revue Nyugat. Membre du Conseil national en 1918. Emigré à Vienne en été 1919, retourne en Hongrie en 1927. Emigré de nouveau (à Paris et à Oxford) de 1938 jusqu'en 1947. Bokányi Dezső (1871-1940), homme politique hongrois, d'abord social-démocrate, ensuite communiste. Il représente le Conseil ouvrier pendant les négociations de Belgrade (novembre 1918). Commissaire du Travail pendant la République des conseils.

⁸⁷ « A Belgrádi Memorandum » [Memorandum de Belgrade, le 7 novembre 1918 [rééd. IN: Mihály KÁROLYI: *Az új Magyarországért*, 251]. Cf. aussi [document remis à Franchet d'Esperey le 7 novembre 1918 à Belgrade], AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / A-Paix, vol. 109, ff. 8-12.

n'était plus un Etat ennemi de l'Entente, mais elle était un Etat neutre. « *Nous sommes pacifistes en politique étrangère* », continuait le mémorandum, « *nous sommes de vifs partisans de l'association des nations* ». ⁸⁸ De plus, la délégation hongroise essaya de convaincre personnellement Franchet d'Espérey, en l'invitant en Hongrie pour qu'il constate sur place que le peuple hongrois était plein d'assurance et de sympathie à l'égard de la France. ⁸⁹

Le général Franchet d'Espérey avait accueilli la délégation avec une attitude assez froide, et il était intervenu pendant la lecture du mémorandum: d'abord, il avait corrigé la phrase sur la neutralité de la Hongrie, tout en précisant que la Hongrie était un pays *vaincu*, et non neutre. Ensuite quand l'expression « *le peuple hongrois* » fut prononcée, il rectifia en s'exclamant « *Pas Hongrois. Magyar !* » ⁹⁰ Ainsi, le général faisait entendre que la délégation ne pouvait parler qu'au nom des Magyars de la Hongrie, et non pas au nom des nationalités non-magyares du pays.

Le geste du général résumait bien l'attitude qu'il allait adopter envers les Hongrois. En fait, Károlyi compare son accueil à un geste de « *mépris du vainqueur* », à une « *attitude à la Napoléon* ». Franchet d'Espérey, qui commença à répondre au mémorandum en évoquant les bonnes relations qui existaient entre les Hongrois et les Français (il évoquait notamment les cas d'Imre Thököly, de Rákóczi et de Kossuth, ⁹¹) se référa à la date de 1867 comme un tournant. A partir de cette date, les Hongrois s'étaient alliés à l'Allemagne, ce qui avait contribué à la détérioration des relations franco-hongroises: ils s'étaient faits « *complices* » de l'Allemagne, tout en contribuant à opprimer les Tchèques, les Slovaques, les Roumains et les Slaves du Sud. Le ton du général devenait menaçant au fur et à mesure qu'il continuait son discours: en se référant à ces quatre peuples opprimés, il s'exclama: « *je n'ai qu'un signe à faire, je les lâche et vous êtes détruits* ». ⁹²

La présence de Károlyi à la tête de la délégation était pourtant un atout pour le gouvernement hongrois. Le général dit à Oszkár Jászi que c'était juste pour Károlyi qu'il avait accepté la demande d'entrevue de la délégation: « *C'est le seul homme qui puisse alléger votre sort. Ralliez-vous autour de lui. Il est votre seul espoir* ». ⁹³ Le général n'était point en bons termes avec les autres membres de la délégation hongroise; il n'avait pas dissimulé son antisémitisme à l'égard de Lajos Hatvany, et, constatant la présence d'Imre Csernyák, président du conseil de soldats parmi les

⁸⁸ « A Belgrádi Memorandum », 252.

⁸⁹ *ibid.*

⁹⁰ KÁROLYI Mihály: *Hit, illúziók nélkül*, 140.

⁹¹ Thököly Imre, comte (1657-1705), aristocrate hongrois. Prince de Transylvanie à partir de 1690. Rákóczi François II (1676-1735), prince de Transylvanie. Chef de l'insurrection hongroise contre le pouvoir habsbourgeois entre 1703 et 1711. Exilé à partir de 1711, il s'installa finalement à Tekirdağ (Rodostó), dans l'Empire ottoman. Kossuth Lajos (1802-1894), homme d'Etat hongrois, l'une des figures emblématiques de l'histoire hongroise, incarnant la Révolution et la Guerre d'Indépendance de 1848-1849. Leader de la Révolution, il fut exilé après la défaite.

⁹² KÁROLYI Mihály, *Hit, illúziók nélkül*, 141.

⁹³ *ibid.*

délégués, il avait demandé: « *Vous êtes tombés si bas?* »⁹⁴ Dans les télégrammes qu'il adressa à Georges Clemenceau, le général fit part de ses impressions sur la situation en Hongrie. En fait, il s'agissait d'une situation bien sérieuse, et le gouvernement hongrois (« *issu d'un mouvement populaire local à Budapest* ») ne comprenait que des Magyars, n'avait ni force armée ni soutien constitutionnel.⁹⁵ De plus, Károlyi et Jászi lui faisaient entendre que le mouvement bolchevique était susceptible de s'y développer.⁹⁶

Les termes présentés par Franchet d'Esperey pour la signature d'une convention entre l'Entente et la Hongrie étaient, dans leur majorité, convaincants pour la délégation hongroise. Le gouvernement retira ses troupes qui se trouvaient au sud d'une ligne de démarcation passant par le nord des villes de Varasd (Varaždin), Barcs, Pécs, Baja, Szabadka (Subotica), Új Arad (Aradu Nou), Déva et la rivière Maros jusqu'à son confluent avec la Tisza. Les armées alliées allaient occuper de plein droit ces régions évacuées, alors que l'administration civile resta entre les mains du gouvernement hongrois. La délégation hongroise accepta l'essentiel de ces conditions, mais avec une réserve: la convention ne serait signée par la partie hongroise que si l'Entente acceptait de préserver les frontières de la Hongrie (Croatie et Slavonie exclues), au moins jusqu'à la signature du traité de paix. La délégation hongroise précisait que le gouvernement ne se sentirait pas « *moralement suffisamment fort* » pour signer la convention avec l'Entente si cette condition n'était pas acceptée. Franchet d'Esperey s'abstint d'introduire dans l'armistice cette condition politique qu'il jugeait « *hors de sa compétence* », il refusa donc la proposition de la délégation hongroise. Alors, Károlyi adressa un télégramme au gouvernement français pour avoir l'avis de Clemenceau sur la question.⁹⁷ Clemenceau répondit au nom du Conseil Suprême du Commandement de l'Entente, que le général Franchet d'Esperey n'était habilité à négocier que sur les questions militaires, et non sur les questions politiques.

Károlyi ne signa pas la convention avant de demander l'avis du Conseil national. Les membres de la délégation s'empressèrent donc de retourner à Budapest, « *où ils craignaient ne plus retrouver leurs places* ». ⁹⁸ Ces mots de Franchet d'Esperey résumant bien l'impression de détresse et d'inquiétude que reflétaient les délégués du gouvernement hongrois. De retour à Budapest, Károlyi rendit compte des négociations au Conseil national. Après avoir fait une brève esquisse des négociations, il précisa que la convention n'était pas encore signée, et qu'une correspondance par télégramme était en cours avec Georges Clemenceau.

⁹⁴ *idem*, 139.

⁹⁵ Louis Franchet d'Esperey à Georges Clemenceau, dépêche n° 12637/2, [Salonique], 12/11/1918, AMAE, Correspondance Politique et Commerciale / A-Paix, vol. 109, f. 4.

⁹⁶ *ibid* ; cf. également Louis Franchet d'Esperey à Georges Clemenceau et au général Ferdinand FOCH, télégramme déchiffré n° 650 à 655, Salonique, 08/11/1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / A-Paix, vol. 109, f. 1.

⁹⁷ Mihály Károlyi au gouvernement français, télégramme, Belgrade, 07/11/1918, IN: *Károlyi Mihály levelezése* - I, 257.

⁹⁸ Louis Franchet d'Esperey à Georges Clemenceau, dépêche n° 12637/2, [Salonique], 12/11/1918, AMAE / Correspondance Politique et Commerciale / A-Paix, vol. 109, f. 5.

La réponse du président du Conseil français, selon laquelle les négociations étaient limitées aux questions militaires, n'était « *ni négative ni positive* ». ⁹⁹ Enfin, le Conseil national approuva les termes de la convention. Béla Linder fut envoyé à Belgrade pour signer la convention.

La convention de Belgrade, ¹⁰⁰ signée le 13 novembre entre les armées alliées et le gouvernement hongrois, comporte dix-huit articles. Outre le premier article qui fixe la ligne de démarcation dont on vient de parler, la convention règle les questions relatives à la démobilisation de l'armée hongroise (à l'exception de six divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie « *destinées à assurer l'ordre intérieur* »), aux transports et aux communications, au ravitaillement des troupes alliés d'occupation et à la cessation des relations de la Hongrie avec l'Allemagne. Enfin, l'article XVII précise que les Alliés ne devraient pas intervenir dans l'administration intérieure de l'Etat hongrois, et l'article XVIII conclut que les hostilités entre les Alliés et la Hongrie avaient cessé.

Dans un premier temps, la presse hongroise qualifia la mission à Belgrade comme une mission réussie. ¹⁰¹ Pourtant, la question de la ligne de démarcation posa un problème important pour le prestige de Károlyi et du gouvernement. ¹⁰² Károlyi, qui était considéré jusque là comme le seul homme capable d'arriver à un compromis avec l'Entente avait en quelque sorte « échoué » en signant cet armistice qui était un premier pas dans le processus de la perte de territoires de la Hongrie historique.

C. La proclamation de la république (le 16 novembre 1918)

Mihály Babits (1883-1941), célèbre poète hongrois, rédigea un texte dans la première moitié de novembre 1918. Ce texte, intitulé « *Vive la république !* », était en fait un manifeste qui justifiait l'idée de la république tout en répudiant la monarchie. Le peuple hongrois avait combattu pour sa liberté, il ne l'avait pas obtenu du roi. En ce jour-là, personne ne régnait plus sur le peuple hongrois, sauf le roi, au nom de qui la guerre avait débuté. Babits appelait le peuple à ne plus se laisser rouler et à abattre la monarchie. Le slogan « *Vive la République !* » concluait le manifeste. ¹⁰³

⁹⁹ KÁROLYI Mihály: *Beszámoló a Nemzeti Tanácsnak a Belgrádi útról. 1918 november 10*, [rééd. IN: *Az új Magyarországért : Válogatott írások és beszédek, 1908-1919*, Magvető Könyvkiadó, Budapest, 1968. 254].

¹⁰⁰ « Convention militaire entre les armées alliées et le gouvernement hongrois », Belgrade, 13.11.1918. publié in *Documents diplomatiques français sur l'histoire du bassin des Carpates 1918-1932* : Volume I. (octobre 1918 - août 1919.) Rédacteur en chef de la série: Magda ÁDÁM. Documents recueillis par Magda ÁDÁM, György LITVÁN, Mária ORMOS. La préparation de ce volume fût établie en collaboration avec Zoltán DERCZE, Katalin LITVÁN et István MAJOROS sous la direction de Magda ÁDÁM. Akadémiai Kiadó, Budapest, Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise des Sciences, 1993. 68-70.

¹⁰¹ PASTOR Peter: *Hungary Between Wilson and Lenin*, 67.

¹⁰² Gyula Andrásy indique que le gouvernement avait « enterré sa popularité » devant Franchet d'Esperey, à Belgrade ; cf. ANDRÁSSY Gyula junior: *Diplomácia és világháború* [Diplomatie et guerre mondiale], Göncöl-Primusz, Budapest, 1990. première édition en 1921, 197.

¹⁰³ BABITS Mihály, « 'Éljen a köztársaság': Babits Mihály kiáltványa » ['Vive la république' : Manifeste de Mihály Babits], IN: László REMETE (ed.): *Irodalom Forradalom: Az orosz és magyar*

Ce texte ne fut pourtant pas publié. Pour une fois, le cours des événements avait dépassé l'imagination littéraire et la république hongroise était proclamée le 16 novembre 1918, rendant caduc le manifeste de Babits. Pour situer la proclamation de la république dans le contexte, il convient de faire un recul chronologique. Le 11 novembre, un manifeste impérial avait annoncé que l'empereur démissionnait de la direction des affaires d'Etat et qu'il acceptait d'avance la décision de l'Autriche allemande concernant la forme d'Etat. Le lendemain, le parlement provisoire autrichien fit de l'Autriche allemande une république. Dès lors, la question de la forme de l'Etat devenait urgente pour le gouvernement hongrois. Cette question fut discutée durant la session du Conseil des ministres du 13 novembre. János Hock, qui avait assisté à la réunion du cabinet, déclara que la république allait être proclamée par le Conseil national le 16 novembre, après quoi il donna des informations sur le programme du jour de la proclamation de la république.¹⁰⁴ Le même jour, une délégation sous la présidence du baron Gyula Wlassics¹⁰⁵ (président de la Chambre haute hongroise) fut chargée de faire signer au roi son abdication du trône hongrois. Charles IV dut signer à contre-cœur ce texte, qui marquait la fin du règne habsbourgeois sur le trône de Hongrie. Désormais, il ne restait plus d'obstacle pour la proclamation de la république.

Károlyi et son entourage considéraient la république comme un facteur de déstabilisation, d'anarchie, ou au moins, d'une forme non-réalisable, et cela même dans la semaine consécutive à la constitution du nouveau cabinet. Vince Nagy, dans son interview avec l'informateur de l'Ambassade française à Berne, affirmait: « *L'idée républicaine nous a été complètement étrangère jusqu'à présent et il n'y a que ces derniers jours que certains éléments s'en réclament* ». Selon Nagy, si le roi savait se décider rapidement à appeler Károlyi au pouvoir, « *celui-ci saur[ait] endiguer la révolution et l'anarchie* ». ¹⁰⁶ Autrement dit, l'idée de préserver le *statu quo* était toujours d'actualité, et le Parti de l'indépendance préférait plutôt garder le roi comme chef d'Etat, tout en rompant avec la Double-Monarchie et tout en entreprenant des transformations démocratiques en Hongrie. Or, les représentants de l'Ancien Régime étaient convaincus des convictions révolutionnaires de Károlyi, malgré les déclarations explicites du comte contre l'idée républicaine. Les propos de Gyula Andrassy sont révélateurs sur ce point:

forradalmak egykorú irodalmi dokumentumok tükrében [Littérature-Révolution : Révolutions hongroise et russe sur le miroir des documents littéraires de l'époque], Magvető Könyvkiadó, Budapest, 1956. 113-114.

¹⁰⁴ « 1918 évi november hó 13-an tartott 46. sz. Minisztertanács ülésének jegyzőkönyve » [Le procès-verbal du 46^e Conseil des ministres tenu à Budapest le 13 novembre 1918], ff. 3-4, MOL / K27, vol. 154.

¹⁰⁵ Wlassics Gyula, baron (1852-1937), juriste, homme politique hongrois. Député à partir de 1892. Ministre des Cultes et de l'instruction entre 1895 et 1903. Président de la Chambre haute en 1918, ensuite de 1927 à 1935.

¹⁰⁶ « Interview du député hongrois Vince Nagy du parti Károlyi (par un informateur) », Berne, 07/11/1918, Correspondance Politique et Commerciale / Z-Europe, sous-série Hongrie, vol. 44, f. 76. Il faut noter que les propos de Nagy montrent qu'il était peu informé à l'époque sur la situation hongroise : à la date de cet interview, le roi avait déjà nommé Károlyi Premier ministre.

« Si Mihály dirige le pays, il proclamera la République », disait-il à la comtesse Károlyi, « il a toujours été révolutionnaire, et ce n'est sûrement pas maintenant qu'il changera ! »¹⁰⁷ En fait, dès le moment où la situation devint intenable avec le maintien du monarque habsbourgeois sur le trône hongrois, la proclamation de la république devint nécessaire pour une rupture totale avec l'ancien régime. Suite à l'abdication du roi, la solution républicaine fut donc décidée.

Le 16 novembre, le Parlement hongrois se réunit, pour faire ainsi sa dernière session. La session¹⁰⁸ ne dura d'ailleurs que cinq minutes. Tout de suite, le Conseil national commença sa session à 10 heures. Ainsi, la continuité entre l'ancien système parlementaire et le nouvel organe législatif fut assurée, ce qui augmenta la légitimité révolutionnaire du Conseil national d'une légitimité juridique. Károlyi harangua le Conseil national. Dans son discours, il fit allusion au combat de la Hongrie pour son indépendance. Durant les quatre siècles précédents, la Hongrie n'avait pas pu assurer de victoire contre le joug habsbourgeois, et n'avait pas pu prendre sa place dans le concert des peuples d'Europe. Or, ce jour-là, l'assemblée populaire avait choisi la forme de l'Etat : la République. Ainsi, la Hongrie acquiesçait son indépendance totale, suite à une guerre de cinq années et à une révolution.¹⁰⁹

Lors de la même session, le Conseil national proclama une « *décision populaire* » de cinq articles.¹¹⁰ Le premier article précisait que la Hongrie était une « *république populaire* », indépendante et autonome par rapport à tous les autres pays. Le second article dissolvait la Chambre des députés et la Chambre haute; la Constitution de la république populaire allait être préparée par l'Assemblée constituante, dont les membres allaient être élus suivant le nouveau droit électoral. Le troisième article réglait la question de la présidence du Conseil des ministres: jusqu'à une décision contraire de la future Assemblée constituante, le pouvoir allait être détenu par le « *gouvernement populaire* » présidé par Mihály Károlyi, avec le soutien du Conseil national hongrois. Ensuite, les lois populaires qui allaient être adoptées par le Gouvernement étaient énumérées: la loi sur l'élection universelle et secrète, la loi sur la liberté de presse, la loi sur les juridictions populaires, la loi sur la liberté de réunion et de rassemblement et la loi sur l'attribution de la terre aux laboureurs. Enfin, le dernier article réglait la question de la législation antérieure: aucune des lois qui étaient en contradiction avec cette décision n'était plus en vigueur, et toutes les autres lois restaient en vigueur.

D'autres orateurs avaient également pris la parole lors de la cérémonie sous la coupole du Parlement. Károlyi mettait en parallèle les journées de la révolution française et le jour de la proclamation de la république hongroise. Le discours de

¹⁰⁷ Katalin KÁROLYI: *Együtt a forradalomban*, 263-4 [On m'appelait la comtesse rouge, 188].

¹⁰⁸ « 829. országos ülés 1918 november 16-án, szombaton », [829^e session nationale, samedi 16 novembre 1918], in *Az 1910. évi június hó 21.-ére hirdetett Országgyűlés képviselőházának naplója*. III. kötet, 451.

¹⁰⁹ « A nagy nemzeti tanács I. ülése 1918. évi november 16-án, szombaton » [1^{ère} réunion du Grand conseil national vendredi 16 novembre 1918], in *Az 1910. évi június hó 21.-ére hirdetett Országgyűlés képviselőházának naplója*. III. kötet, 457 sq. [rééd. IN: *Az új Magyarországért*, 256-259].

¹¹⁰ *Magyar Törvénytár : 1918. évi törvények és néptörvények* [Recueil des lois hongroises : lois et lois du peuple de l'année 1918], éd. par Gyula TERFY, Franklin-Társulat, Budapest, 1919. 203.

Zsigmond Kunfi était marqué par une « *passion dantonienne* », et János Hock, président du Conseil national, lui rappelait l'abbé Sieyès.¹¹¹

En même temps que ces cérémonies officielles, une grande foule s'était réunie devant le Parlement. Hélène Elek rapporte dans ses Mémoires cette journée bien marquante: „*Je me souviens du jour où Károlyi est allé occuper son poste de président, à la mi-novembre. Un peuple immense emplissait la place de la Liberté, cette magnifique place devant le Parlement. Tout Budapest était là, heureux. Des avions tournaient et jetaient des fleurs. « Vive Károlyi, vive Károlyi ! »*”¹¹²

Dans ses Mémoires, Károlyi compare cette réunion populaire aux funérailles de Lajos Kossuth en 1894, aux fêtes du millénaire de la Hongrie en 1896, mais la proclamation de la république y avait réuni un plus grand nombre de personnes. « *Ce fut une manifestation spontanée,* » conclue-t-il, « *à l'époque, nous ne connaissions pas les méthodes des systèmes totalitaires* ». ¹¹³

Conclusion

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le nom de Károlyi fut associé à la révolution des Reines-Marguerites ; pour cette période, il est donc difficile de distinguer Károlyi de la « *république populaire* » de Hongrie dans la presse et la correspondance politique françaises. Durant cette période, une position intransigeante du gouvernement français domine dans un premier temps, comme en témoigne l'attitude « *à la Napoléon* » du général Franchet d'Esperey pendant la négociation de Belgrade, ou le télégramme de Stéphen Pichon qualifiant la politique de Károlyi de « *perfide et surnoise* ». Même les réformes démocratiques du gouvernement Károlyi et ses déclarations en faveur de l'Entente n'étaient pas prises au sérieux, et, au pire, elles étaient considérées comme des actions en vue de masquer le « *chauvinisme hongrois* » visant à opprimer les nationalités non-magyares de la Hongrie. Il est possible d'affirmer que cette intransigeance française était plutôt dictée par un choix stratégique plutôt que l'expression d'un raisonnement profond sur la sincérité de Károlyi et du gouvernement hongrois: en fait, la politique française de l'immédiat-après-guerre consistait, dans ses grandes lignes, à s'allier à la Tchéco-Slovaquie et à la Roumanie, ce qui se traduit, dans les années à venir, dans l'apparition de l'idée d'une « *alliance de revers* » en vue de contrecarrer une expansion éventuelle de la Russie soviétique. Dans ce contexte, la Hongrie fut isolé dans le bassin des Carpates. A l'époque de la Révolution des Reines-Marguerites, même si l'idée de l'élimination de la Hongrie n'était pas encore clairement prononcée, il existait une certaine méfiance envers le pays. Ainsi, même si certains articles de presse, derrière leur objectivisme froid, laissent entendre une sympathie à l'égard de cette Hongrie révolutionnaire, progressiste et démocratique, cette sympathie était balancée par la reprise du discours officiel par la presse.

¹¹¹ Mihály KÁROLYI: *Hit, illúziók nélkül*, 153.

¹¹² ELEK Hélène: *La mémoire d'Hélène*, récit tiré d'une suite d'interviews réalisées en 1974, Librairie François Maspero, Paris, coll. « *Actes et mémoires du peuple* », 1977. 67.

¹¹³ Mihály KÁROLYI: *Hit, illúziók nélkül*, 152.

Pál Pritz

***Après Béla Kun – avant Miklós Horthy
La Hongrie et l'Entente en été 1919****

«Aujourd'hui – communique Béla Kun à Vladimir Ilitch Lénine le premier août – un gouvernement socialiste de droite s'est formé à Budapest, dans lequel se trouvent des dirigeants syndicaux qui sont contre la dictature ainsi que des dirigeants syndicaux de droite ayant participé à la dictature. Cette tournure est due à la dissolution de notre armée d'un côté, au comportement antitotalitaire des ouvriers de l'autre. Quand cela a eu lieu, la situation était telle que toute lutte pour le maintien de la dictature pure mais malheureusement gazeuse aurait été vaine.»¹

Il n'y a probablement pas beaucoup de personnes dans la Hongrie de 2010 qui partagent l'avis que la République des Conseils de Hongrie ait été une dictature gazeuse. Toutefois, peu importe comment cette dictature est qualifiée, mais une chose est certaine: *au moment de la chute*, l'opinion du dirigeant de la Hongrie pour 133 jours concorde absolument avec une mentalité hongroise dont les traits bien caractéristiques sont l'exagération démesurée des causes internes, la dépréciation ou l'inobservation totale des facteurs externes, qui influencent ou décident même assez souvent notre sort.²

Heureusement, la connaissance de ce fait est une évidence dans les milieux spécialisés. Cependant – même en possession de monographies remarquables, de synthèses, en somme de résultats – nous ne pouvons toujours pas déclarer que nous puissions nous vanter de résultats consensuels, utilisés par des travaux ultérieurs en ce qui concerne les moments-charnières de l'histoire hongroise du XX^e siècle, comme notamment des mois des années 1918-1920; en ce qui concerne tous les rapports *essentiels* de ces moments décisifs.

Dans cette étude, je voudrais m'occuper surtout des événements des premières journées d'août.

En gagnant la grande guerre, les puissances de l'Entente réussirent à vaincre – *provisoirement* – la grande puissance allemande et, avec l'ensevelissement de la Monarchie Austro-Hongroise, à écartier *définitivement* la Hongrie historique de sa position de grande puissance qu'elle avait eu depuis 1867 comme co-nation de la Monarchie. Par contre, l'Entente n'eut plus la force d'occuper le pays en automne 1918 et, en ce qui concerne la République des Conseils qui a fondamentalement

* The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

¹ Politikatörténeti Intézet Levéltára (Archives de l'Institut de l'Histoire Politique – PIL) f. 12. csop. 10. ö. e. Cité par Tibor HAJDU: *Magyarországi Tanácsköztársaság* (La République des Conseils de Hongrie). Kossuth, Budapest, 1969. 354.

² Béla Kun était au courant de l'importance énorme des événements internationaux. C'est pourquoi il devient commissaire du peuple des Affaires étrangères, et c'est pourquoi il déclare dans son fameux discours prononcé devant le Conseil ouvrier et militaire de Budapest le 19 avril: „*Nous avons souligné et nous soulignons que nous avons fondé le sort de la République des Conseils de Hongrie sur la révolution prolétaire internationale.*” Cité par HAJDU: 52.

changé la situation avec sa campagne printanière contre elle, l'Entente ne put être performante qu'avec ses promesses malfamées et trompeuses du 7 et du 13 juin.

C'est très répandu d'écrire par rapport au gouvernement de Gyula Peidl, dirigeant syndical entrant en charge le premier août, que cette administration abrogea d'une vitesse effrénée les mesures de la République des Conseils, qui constituaient d'importantes conquêtes du point de vue du peuple travailleur. Ce gouvernement a été étiqueté par notre conscience collective historique comme *syndical*. Selon *l'ouvrage de référence* actuel mettant en oeuvre le Traité du Trianon, un travail publié déjà trois fois en hongrois et accessible en plusieurs langues étrangères, « *le gouvernement fut formé par les sociaux-démocrates qui ne s'étaient pas compromis pendant la dictature du prolétariat* »³. L'auteur d'une monographie de 1969, traitant l'histoire de la République des Conseils à partir d'une énorme documentation, remarque malicieusement de Gyula Peidl qu'il n'avait même pas la possibilité, de désigner lui-même les membres de son gouvernement.⁴

Dans le corps de onze membres, en dehors de sept dirigeants syndicaux,⁵ quatre anciens commissaires du peuple eurent portefeuille en les personnes de Péter Ágoston, Antal Dovcsák, Sándor Garbai et József Haubrich.⁶ Pourtant, quand l'opinion publique hostile à la République des Conseils, ou plus précisément à son *souvenir*, jugea le nouveau cabinet comme étant un gouvernement bolchevik camouflé,⁷ cela n'était pas parmi ses plus grandes erreurs.

Au moment de la chute, le système eut encore assez de force pour former un gouvernement dans lequel, il y avait encore une mince chance de maintenir quelques continuités. Le général Louis Franchet d'Esperey, qui observait de près les événements en Hongrie depuis environ neuf mois alors, informa Georges Benjamin Clemenceau et Ferdinand Foch dans son télégramme du quatre août d'un « *nouveau gouvernement socialiste à Buda-Pest* ».⁸

Ces jours-ci, un seul représentant de l'Entente resta dans la capitale hongroise, en la personne du dirigeant de la mission militaire italienne, le lieutenant-colonel Guido Romanelli. Il se concentra logiquement autant sur les intérêts italiens qu'à la représentation de l'Entente en général. Franchet d'Esperey, qui connaissait très bien les oppositions d'intérêts entre les vainqueurs, reçut ses informations à travers Romanelli. La lettre du nouveau gouvernement lui arriva également par cette voie. Cette dernière « *parle de convention Vienne 25 juillet (sic!)* » où « *seules*

³ Ignác ROMSICS: *A trianoni békeszerződés* (Le Traité de Trianon), Osiris, Budapest, 2007. 115.

⁴ HAJDU: 354.

⁵ Győző Knaller, Ferenc Knittelhoffer, Ferenc Miákits, Károly Peyer, Imre Szabó, József Takács.

⁶ Ernő Garami, arrivant de Suisse en retard, n'appartient à aucune catégorie.

⁷ Gusztáv GRATZ: *A forradalmak kora* [L'Age des révolutions]. Magyar Szemle Társaság, Budapest, 1935. 227.

⁸ *Documents diplomatiques français sur l'histoire du bassin des Carpates 1918-1932*. Rédacteur en chef de la série: Magda ÁDÁM. Volume II. Août 1919 - juin 1920. Documents réunis par Magda ÁDÁM, György LITVÁN, Mária ORMOS. Ce volume a été réalisé avec la collaboration de Katalin LITVÁN et István MAJOROS sous la direction de Magda ÁDÁM. Akadémiai Kiadó, Budapest, Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise des Sciences, 1995. (Dans la suite: DDFHBC II.) n° 12.

L'Italie et L'Angleterre étaient représentées ». Ainsi le général insiste sur l'arrivée d'une mission française « *le plus tôt possible* » pour suivre les événements et déjouer les « *intrigues* ».

Naturellement, Romanelli informa en premier Clemenceau, le président de la Conférence de la Paix, de la tournure à Budapest. Ce rapport *ne parle pas* de l'accord de Vienne. Selon cette formulation, le gouvernement « *a déclaré d'accepter les propositions des Puissances Alliées, telles qu'elles ont été arrêtées à Vienne le 25 Juillet, par le Prince Borghèse, Ministre Plénipotentiaire de l'Italie, et Monsieur le Colonel Cuningham, Chef de la Mission Militaire Britannique à Vienne* ».

Selon le télégramme, le gouvernement Peidl chargea Romanelli de « *remettre aux Commandants des armées opposées une proposition d'armistices* » (souligné originellement – P. P.). La tournure « *Commandants des armées opposées* » est de toute vraisemblance une erreur. La seule armée qui menaça le gouvernement Peidl fut celle de la Roumanie dont l'arrêt fut son intérêt élémentaire. Cependant, ce dernier ne réussit pas. Le lieutenant-colonel italien zélé – avec des changements logiques – envoya le texte de ce télégramme non seulement à Franchet d'Esperey, mais aux grands quartiers généraux roumain et serbe or, les autorités roumaines ne prirent même pas la demande d'armistice pendant plusieurs journées, pour que rien ne puisse empêcher leur grand projet: l'occupation de la capitale hongroise.⁹ Selon le télégramme, le gouvernement hongrois proposa de fixer la ligne d'armistice pour l'armée roumaine à la Tisza.¹⁰

Le président de la Conférence de la Paix délibéra sur la nouvelle situation le lendemain avec James Balfour, Stephen Pichon, Tommaso Tittoni, ministres des Affaires étrangères d'Angleterre, de France et d'Italie, ainsi qu'avec Frank Lyon Polk, délégué américain, Macui Keisiró¹¹, ambassadeur parisien du Japon et avec le ministre de la guerre français, Foch.¹²

Après la lecture du télégramme, le ministre des Affaires étrangères italien, Tittoni fit allusion à juste titre au fait « *qu'il y a un malentendu au sujet de l'acceptation de propositions des Puissances Alliées* ». Toutefois, avec ses mots suivants, il embrouilla bien les événements des journées précédentes, le sens et le contenu des négociations entre Vilmos Böhm et les représentants anglais et italiens, comme si le protagoniste avait été le délégué hongrois de Vienne, et

⁹ DDFHBC II. n° 6. Annexe « A », Mária SZABÓ: *A Romanelli-misszió. La missione di Romanelli*. [La Mission de Romanelli]. Mundus, Budapest, 2009. 65. Mária Szabó publie également la traduction hongroise du télégramme, conservée aux Archives de l'Histoire Militaire.

¹⁰ DDFHBC II. n° 6. Annexe « A ».

¹¹ J'ai été informé du nom entier (selon la transcription anglaise: Keishiro MATSUI) et du fait qu'il est l'ambassadeur japonais à Paris à cette époque par Péter Wintermantel dont je voudrais remercier l'aide ici.

¹² Une présentation, analyse antérieure des négociations: Béla KIRSCHNER: *A „szakszervezeti kormány” hat napja 1919* [Les six jours du « gouvernement syndical. 1919 »], Kossuth, Budapest, 1968. 173-175. (Il a travaillé suivant la série diplomatique américaine. - Papers Relating to the Foreign Relations of the United States, 1919. The Paris Peace Conference vol. I-XIII. Washington 1942-1947.; vol. VII. 480-483.); Mária ORMOS: *Padovától Trianonig 1918-1920* [De Padoue à Trianon 1918-1920], Kossuth, Budapest, 1983. 331-332.

comme si Borghèse et Cuninghame n'avaient fonctionné qu'en tant qu'intermédiaires, qui avaient entendu seulement la proposition: « *si l'on arrêtait les troupes roumaines, il leur serait possible de constituer un gouvernement plus représentatif de l'opinion publique* ». ¹³

Le ministre des Affaires étrangères anglais Balfour, en voulant aussi démentir le soi-disant accord de Vienne déclare, comme « *le premier point qu'il faut éclairer clairement* », que « *le Conseil n'a pas fait de proposition* ».

Clemenceau, « *Le Tigre* » non plus, ne rougit pas de participer à la comédie posant la question: « *Est-ce Boehm qui a fait la résolution?* ». Ajoutons qu'il s'agit du même Böhm dont le président déclare à la fin des négociations qu'il n'est rien pour lui, déclaration pas très bien assise mais d'autant plus partielle (basée sur une aversion d'origine inconnue). ¹⁴

Le ministre des Affaires étrangères italien répète l'histoire d'une façon dramatisée pour l'Entente: « *Il est nécessaire de prendre des précautions pour éviter que les Alliés ne soient trompés une seconde fois* »! Et il le dit en tant que membre du corps dont le président a promis – comme c'est bien connu – d'une façon trompeuse l'invitation de la Hongrie de Béla Kun pour la Conférence de la Paix.

Suivant cette dramaturgie, Tittoni argumente de nouveau avec l'infamie fantaisiste des Hongrois en voulant faire repousser la proposition du ministre des Affaires étrangères anglais, selon laquelle « *il faudrait donner ordre aux Roumains de se replier sur la ligne qui leur avait été primitivement assignée* ». « *[...] Si les Hongrois trompaient de nouveau les Alliés on aurait lieu de regretter un repli des Roumains* » - réagit Tittoni.

Dans le Conseil – où, d'un côté une juste satisfaction dominait l'ambiance due au traité avec l'Allemagne signé déjà en juin, mais où les membres étaient en colère, étant donné que le même n'avait pas réussi avec la Hongrie beaucoup plus faible – la hungarophobie fut telle que ces contrevérités purent être facilement portées à l'extrême.

C'est ce dont les Français profitent, qui ne sont pas naturellement des antihongrois nés, mais qui le sont devenus, ceci plutôt dû à leur situation et à leurs ambitions. Les Etats Unis s'occupaient de se créer une position politique conforme à leur pouvoir économique devenu gigantesque, et le meilleur moyen de le faire semblait d'exercer équité envers les vaincus. Ne pouvant pas cependant faire valoir cette politique à la Conférence de la Paix, depuis juin le pays fut plutôt en retraite. La Grande-Bretagne pensait principalement à la consolidation de son empire colonial mondial, les deux pays suivaient donc avec antipathie la politique française, tandis que pour les Français, l'Europe resta le terrain principal pour ses aspirations. Or, ils durent faire face non seulement aux importunités de leurs deux grands alliés, mais aux manœuvres de l'Italie dans le bassin danubien également, de l'Italie mécontente de son triomphe mutilé, puisque pour Rome, pour cette grande puissance, il ne restait que cette région comme champ d'action.

¹³ DDFHBC II. n° 6.

¹⁴ « *Boehm n'est rien pour moi.* » Ibid. 8.

On peut comprendre à partir de tout cela l'argumentation de Pichon, qui légalisa donc – échappant à toute logique historique – l'attaque des Roumains. Selon ce raisonnement, une ligne « *intenable* » fut fixée pour les pauvres Roumains dans un « *armistice* » (non défini, mais certainement celui du 13 novembre). Néanmoins, ils la respectaient, « *et ils ont été attaqués* ». « *Afin de repousser cette attaque ils se sont avancés sur la Theiss. Il serait certainement injuste de leur faire abandonner maintenant cette nouvelle ligne* ». Après tout cela, on ne s'étonne pas – disons – de la déclaration que « *ce sont en effet les Hongrois qui ont violé les clauses essentielles de l'armistice en maintenant sur pied une armée plus nombreuse qu'on ne leur avait permis* ».

La fausseté de l'argumentation de Pichon est loin d'être nouvelle. Il avait été déjà en novembre l'un des acteurs principaux de la propagande parisienne contre la convention de Belgrade.¹⁵ Fin novembre,¹⁶ il essaya également de convaincre son premier ministre que Franchet d'Esperey avait signé l'armistice avec des envoyés « *au nom d'un prétendu état hongrois* ». La raison de cette interprétation brutale est le manque de paix, c'est pourquoi l'état hongrois est « *prétendu* », car il « *n'a pas été l'objet de la reconnaissance des Alliés, et est internationalement inexistant* ».

« *L'armistice ainsi conclu devrait être immédiatement annulé; - tonne-t-il encore – car le Général français n'avait aucune qualité pour reconnaître en dehors de toute décision des Alliés un nouvel état et traiter avec lui. Toutefois – dit-il en s'apaisant - pour des raisons d'ordre pratique et pour éviter des complications et des difficultés nouvelles, la jurisconsult du département estime que sans reconnaître à cet acte la valeur d'un armistice régulier, il peut être considéré comme une entente avec les autorités locales de fait, et être exécuté dans ses termes, en tout ce qui n'est pas contraire avec l'armistice régulier du 3 Novembre.* »¹⁷

Hormis les grands « *crimes* » mentionnés, pourquoi le texte bien établi aurait-il été « *incorrect* », dont le genre est indiqué déjà dans son titre que l'accusateur ne

¹⁵ Le Traité de Belgrade était en effet une convention militaire, car l'armistice conclu avec l'entière Monarchie (inexistante déjà dans la réalité) avait été signé dix jours auparavant, le 3 novembre à Padoue. La relation concrète entre les deux accords fut sans importance pour les Français car ils n'avaient plus aucun débat fondamental avec l'Autriche.

¹⁶ Clemenceau renseigne d'Esperey du point de vue du ministre des Affaires étrangères dans un télégramme du premier décembre, nous connaissons ses arguments à partir de ce document. *Documents diplomatiques français sur l'histoire du bassin des Carpates 1918-1932*. Rédacteur en chef de la série: Magda ÁDÁM. Volume I. octobre 1918 - août 1919. Documents recueillis par Magda ÁDÁM, György LITVÁN, Mária ORMOS. La préparation de ce volume fut établie en collaboration avec Zoltán DERCZE, Katalin LITVÁN et István MAJOROS sous la direction de Magda ÁDÁM. Akadémiai Kiadó, Budapest, Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise des Sciences, 1993. (Dans la suite: DDFHBC I.) n° 64.

¹⁷ La partialité évidente devient encore plus claire si nous établissons un parallèle avec le traité de Padoue, dit « *régulier* », où la seule erreur formelle ne dérange pas Monsieur Pichon, notamment que la Monarchie Austro-Hongroise n'exista plus à ce moment-là. Elle n'exista non seulement selon le droit international, mais dans la réalité non plus. Puisque Paris avait été intéressé dans le maintien de l'armistice, il avait négligé ce « *petit* » détail. Par contre, à ce moment-là, c'était Budapest qui avait besoin de l'armistice, Paris, s'occupant des intérêts de ses petits alliés, beaucoup moins. C'est pour cela que d'Esperey suscite fureur.

veut pas enregistrer? « *Convention militaire* », c'est-à-dire la précision des traits militaires de l'armistice de Padoue pour la Hongrie, pour ses frontières de l'est et du sud plus exactement. Le coupable ici est le fameux article 17, ce succès momentané du gouvernement Károlyi, qui fait subsister l'administration hongroise même au-delà de la ligne de démarcation.¹⁸ Clemenceau déclare que « *le texte même de l'armistice est fautif* » justement parce que – nous répétons – ce dernier fait subsister l'administration hongroise même au-delà de la ligne de démarcation. Il le fait donc pour qui? – pour « *un prétendu état hongrois* ».

Clemenceau continue sur ce ton en parlant contre Mihály Károlyi, qui « *s'appuyant sur cette clause [...] a envoyé en Slovaquie des troupes Magyars qui ont pillé des régions slovaques, emprisonné les habitants qui s'étaient mis à la disposition des Tchèques, chassé et massacré les petits détachements de troupes tchèques qui avaient occupé des territoires slovaques après le départ des autorités hongroises expulsées par la Révolution* ». L'argumentation continue ainsi à travers plusieurs points, pour que dans l'avant-dernier, il ordonne à Franchet d'Esperey de « *mettre en demeure les autorités hongroises De Fait [sic – supposablement: de fait] de retirer immédiatement leurs troupes des pays slovaques où en aucune hypothèse elles n'ont à s'établir en présence d'une occupation alliée* ».¹⁹

Le même jour, le Général réprimandé reçut un autre télégramme également de son premier ministre. Ce dernier répète l'essentiel brièvement et sans sorties violentes. Selon le deuxième texte, la Convention de Belgrade, appelée armistice « *doit être considérée comme un règlement de fait intervenu au point de vue militaire par les autorités locales* ». Il répète que « *le Gouvernement hongrois n'a, en effet, aucune existence internationale et nous ne pouvons considérer nos rapports avec lui que comme des rapports de fait avec une autorité locale* ». Pour finir, il insiste que le Général soit mis en garde « *contre les tentatives renouvelées du Gouvernement hongrois* », car leur objectif est de « *paraître être reconnu par les Alliés et d'en profiter pour se soustraire aux responsabilités encourues par la Hongrie dans la guerre actuelle, et pour opprimer nationalités soumises au joug Magyar* ».²⁰

La Convention de Belgrade – comme c'est bien connu – autorisa le maintien de six divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie.²¹ Puisque l'effectif des divisions est toujours différent, il faut affirmer premièrement que l'effectif des forces militaires hongroises ne fut pas du tout défini précisément à Belgrade. Comptant avec des divisions complètes, la force militaire hongroise *autorisée* put être 50-60 mille personnes au maximum.²² Il est notoire que la Révolution bourgeoise démocratique ne transgressa pas la Convention, il ne remplit même

¹⁸ « *Seules seront maintenues dans la zone évacuée, les forces de police et la gendarmerie indispensables au maintien de l'ordre ainsi que celles qui sont chargées d'assurer la sécurité des voies ferrées.* » DDFHBC I. n° 33.

¹⁹ DDFHBC I. n° 64. Selon le dernier point, Pichon « *adresse au Gvt de la République Tchéco-Slovaque une communication pour l'informer des mesures ainsi arrêtées* ». Nous pouvons alors considérer le ton brutal du texte entier comme un compliment adressé à Prague.

²⁰ Ibid. n° 65.

²¹ DDFHBC I. n° 33.

²² C'est un malentendu des faits que l'armée hongroise ait pu être de 200 mille personnes. HAJDU: 135.

pas l'effectif autorisé, elle n'en était pas capable. Ce sont les États successeurs qui – n'ayant pas eu la patience d'attendre la paix ou ayant connu la nature de l'histoire et pensant ainsi que la seule chose qui est certaine est celle qui est déjà possédée – violèrent la Convention, indépendamment au début, puis avec l'autorisation de l'Entente. La première campagne de la République des Conseils fut une contre-manoeuvre réussite, la deuxième un échec. Après l'offensive à la Tisza, on parla vraiment en non-sens à Paris, au sein de ce corps, d'une importance décisive dans la question de notre patrie.

Les pouvoirs vainqueurs de l'Entente, dont les Français purent recevoir des informations de la Hongrie, sont de nombreuses sources. Il est notoire que le projet de mise en place de l'Armée Rouge fut également dans leurs mains en temps. Vilmos Böhm écrit dans ses mémoires qu'il a aperçu abasourdi ces documents sur le bureau de Cuningham à Vienne, le 23 juillet.²³ Néanmoins, nous pouvons constater qu'à Paris, après la chute de la République des Conseils, dans les premiers jours d'août la mesure de cette chute ne fut pas claire, le fait non plus que le gouvernement de Budapest n'avait qu'une épave d'armée au lieu d'avoir une armée.

Pourtant, s'ils avaient fait attention aux directions suivies par le gouvernement Peidl, ils auraient pu absolument se calmer, car elles ont été largement influencées par la croyance erronée que les fameux huit points,²⁴ conditions de la reconnaissance formulée lors des négociations avec Vilmos Böhm à Vienne, aient été le point de vue officiel de l'Entente, et sous l'effet de cette croyance, József Haubrich, ministre de la guerre (ne sachant rien de la nature de l'histoire) ordonna les 3, 4 et 5 août le désarmement des restes de l'armée.²⁵

Le gouvernement à Budapest non seulement ne menaçait pas les intérêts de l'Entente, mais mena également une politique qui aurait pu être la base des projets de long terme.

Début août 1919, Clemenceau – oubliant ses avis antérieurs – considère donc l'accord critiqué comme base de tout événement: « *il y a déjà un armistice et [...] il n'y a pas lieu d'en faire un nouveau* ».

L'Historien demande à juste titre: pourquoi cet accord si peu aimé devient aussi important l'été de l'an 1919? Si on déclare que la Convention de novembre devient un *point considéré comme solide* aux yeux des Grands de la Conférence de la Paix puisqu'ils forment (partiellement) à partir de cet accord leur politique nouvelle envers la République des Conseils et envers son successeur, le gouvernement socialiste, il faut fournir des arguments, qui sont les suivants:

Premièrement, lors de la déclaration de la République des Conseils de la Hongrie, l'étonnement fut tel à Paris, que les Français ont perdu leur rôle

²³ Vilmos BÖHM: *Két forradalom tűzében* [Dans les feux de deux révolutions], Gondolat, Budapest, 1990. (Reprint), 444.

²⁴ DDFHBC I. n° 483. Pour une approche professionnelle de la question: Zsuzsa L. NAGY: *A párizsi békekonferencia és Magyarország. 1918-1919* [La Conférence de la Paix de Paris et la Hongrie. 1918-1919.], Kossuth, Budapest, 1965. 209-220.

²⁵ KIRSCHNER: 167-169.

d'initiateur, si bien qu'en la personne de Ian Christian Smuts, un général *britannique* vint à Budapest de s'orienter au nom de l'Entente. Deuxièmement, ce soldat ne fut pas l'un des lieutenants-colonels parmi tant d'autres, comme Ferdinand Vix, mais une notoriété de l'empire, ancien membre du cabinet de guerre.²⁶ Ensuite, Béla Kun réussit à convaincre des personnes étant à cent lieux des idées communistes de participer activement à sa campagne printanière. Les vainqueurs n'eurent pas assez de force pour l'intervention contre le pouvoir rouge, ils n'eurent même pas assez d'influence pour pousser leurs alliés à intervenir contre l'état hongrois tant détesté par eux. Les Tchéco-Slovaques et les Yougoslaves ne sauraient partir que pour une compensation considérable. Seuls les Roumains étaient prêts pour l'action, par contre, eux aussi, en outrepassant de loin le rôle de l'allié soumis, souvent ils se sont comportés comme si l'Entente n'avait pas existé du tout. Devant cette désobéissance offensante, la Conférence de la Paix était impuissante pendant des mois. Il faut ajouter que la situation en Hongrie fut assez chaotique. Enfin les Grands se montraient souvent faibles à mettre en rapport réel leurs nombreuses informations, par conséquent ils eurent peur (sans raison) d'une nouvelle tournure en Hongrie.²⁷

Ce sont donc les motifs de la nouvelle politique de l'Entente, que celle-ci rendit publique, telle qu'elle le fit dans le cas de sa politique précédente, bien distincte. La grande différence n'est pas en effet qu'au lieu des ultimatums l'Entente communiquait son point de vue en déclarations « *seulement* », mais qu'avec les ultimatums – bien qu'à un prix horrible – elle avait *paru* récompenser la soumission par la reconnaissance du régime communiste tandis que, étant donné l'affaiblissement de ce dernier, elle énonça nettement que ce pouvoir ne pouvait compter sur aucune reconnaissance.

Il est vrai que formellement la déclaration n'eut pas de destinataire,²⁸ par contre personne ne put douter à partir de son contenu qu'elle s'adresse à Budapest.

Ce n'est pas que la Convention de Belgrade n'ait pas été citée auparavant, mais celle-ci n'est pas présente dans le fameux ultimatum du 7 juin aussi. Pourtant, dans ce cas-là, le sens de l'allusion à la convention de novembre est tout à fait différent, son objectif est « *seulement* » que le régime communiste mette fin « *à ses attaques contre les Tchéco-Slovaques* ». ²⁹ Le ton lui-même mérite également quelques phrases. Le texte ne commence pas avec une revendication, mais avec une promesse flatteuse: « *Les Gouvernements Alliés et Associés sont sur le point de convoquer les représentants du Gouvernement Hongrois à Paris devant la*

²⁶ Miklós ZEIDLER: La mission Smuts. (Manuscrit)

²⁷ « *Il est nécessaire de prendre des précautions pour éviter que les Alliés ne soient trompés une seconde fois!* » avons-nous cité l'avertissement de Tittoni. Lors les négociations du 26 juin Foch incite à l'action ferme pour dire qu'ils ont encore une chance, mais « *dans un mois cela sera sans doute plus difficile* ». DDFHBC I. n° 484. Lui-même le 5 août: « *Si on laisse aux Hongrois le choix entre deux solutions, ils en proposeront une troisième cela nous mènera à des discussions sans fin.* » DDFHBC II. n° 13. Clemenceau à son tour craint une émeute nationale hongroise suite à l'occupation roumaine.

²⁸ ORMOS: 325.

²⁹ DDFHBC I. n° 423.

Conférence de la Paix pour y recevoir communication des vues qui concernent les justes frontières de la Hongrie. »³⁰ Et voilà, justement quand il y a enfin un ensemble de grandes puissances bienveillant, prêt au bienfait de donner de justes frontières à notre patrie, que font ces Hongrois? « C'est à ce moment même que les Hongrois prononcent contre les Tchéco-Slovaques de violentes attaques non justifiées et envahissent la Slovaquie. »

Le mécontentement de ce peuple est bien incompréhensible étant donné que les Puissances Alliées et Associées ont exprimé leur ferme volonté de mettre fin à toute hostilité inutile, en arrêtant à deux reprises les Armées Roumaines qui avaient franchi les limites de l'armistice, puis celle de la zone neutre, ainsi qu'en les empêchant de continuer leur marche sur Buda-Pest, - en arrêtant les Armées Serbes et Françaises sur le front Sud de la Hongrie.

La bienveillance de l'Entente envers la Hongrie serait vraiment émouvante si nous ne savions pas que la situation était tout-à-fait différente, et que l'Entente non seulement n'avait pas arrêté l'expansion des Roumains, mais elle la supporta d'abord, puis l'encouragea même.

Puisque Béla Kun donna une réponse inconcevable – comme c'est bien connu – à l'ultimatum, le 13 juin il en reçut un deuxième. Celui-ci ne décrit pas entièrement les frontières définitives du pays – comme c'est constaté d'une façon simpliste dans nombreuses interprétations au sein de la littérature spéciale – mais il le fait réellement à propos de la Roumanie et de la Tchéco-Slovaquie. Et ce fut l'essentiel. L'essentiel, que la plus grande partie de l'opinion publique hongroise ignore. Elle l'ignore car elle était prisonnière de ses souhaits. Elle l'ignore car elle n'était pas capable de faire face à la perte de la Grande Hongrie, où la plupart – grâce à l'assimilation, la moitié – des habitants n'avaient pas eu le hongrois comme langue maternelle. Elle ignore la décision de la Conférence de la Paix car une bonne partie des habitants trouva son lendemain bien plus important que les frontières. Si elle allait avoir encore un lendemain, une vie, quelques alimentations, sa famille. Par la suite, beaucoup glissèrent sur la décision pour qui la question était plutôt s'ils pouvaient se débarrasser des Rouges, de Béla Kun, de la formation blindée de Tibor Szamuely resurgissant de temps en temps, des gars de Lénine en manteau de cuir, de l'expérience révoltante et répulsive de la persécution des Églises. Ils voulurent se débarrasser des autorités dirigeant leur vie quotidienne, des conseils, des directoires, et dans nombreux cas, de leur situation fautive dans laquelle ils prirent aussi souvent partie eux-mêmes du fonctionnement du pouvoir. Du mimétisme pris pour survivre.

Au deuxième ultimatum, il était impossible de donner une réponse inconcevable. Le premier n'avait exigé que la mise à l'arrêt des attaques, le

³⁰ Ibid. La note à l'époque – avec des imprécisions – a été publiée dans Vörös Újság [Journal Rouge] du 10 juin. Dans une série de publications de sources, ces erreurs ont été déjà corrigées: *A Magyar Munkásmozgalom Történetének Válogatott Dokumentumai* [Documents Choisis de l'Histoire du Mouvement Ouvrier Hongrois], Kossuth, Budapest, 1959. - comme Zsuzsa L. Nagy écrit dans son oeuvre fondamentale, L. NAGY: 272. Du traitement innombrable de la littérature spéciale: L. NAGY: 156-158. HAJDU: 240. ORMOS: 300.

deuxième la retraite aussi. Le premier avait exigé seulement, le deuxième, une fois passé le délai de quatre jours, menaça non seulement de l'occupation de la capitale hongroise, mais aussi de prendre « *telles autres mesures qui pourront paraître opportunes pour assurer une paix juste et rapide* ». ³¹

Arrive ainsi l'effondrement, où la Conférence de la Paix peut enlever son masque, et délivrer sa déclaration du 26 juillet. Malgré le grand nombre des études antérieures (où justement à cause d'elles), la démonstration du rapport entre les négociations viennoises de Vilmos Böhm et la Conférence de la Paix mériterait un travail indépendant. Dans cette étude moins volumineuse, nous ne constatons que l'essentiel: bien qu'on puisse le lire à nombreux endroits, il est absolument trompeux de parler d'un accord signé avec l'Entente. ³² Les agents viennois n'en avaient aucune autorisation. Le principe est que les négociations viennoises ont fait partie de la manoeuvre trompeuse commencée par l'ultimatum du 7 juin.

La déclaration du 26 juin fut rendu publique: l'Entente n'allait pas conclure la paix avec la Hongrie tant qu'elle n'a pas « *un Gouvernement représentant le peuple hongrois* ». ³³

Clemenceau informa Romanelli des entretiens du 2 août le jour même. Selon ces derniers, la Conférence de la Paix attend du nouveau gouvernement également de respecter « *l'armistice* » du 13 novembre, ainsi que la note du 13 juin définissant les frontières orientales et méridionales du pays.

La Conférence de la Paix « *demandera seulement au gouvernement roumain d'arrêter ses troupes sur les positions qu'elles occupent actuellement* ». La retraite des troupes ³⁴ derrière les frontières définitives n'est pas demandée « *avant que le nouveau Gouvernement de Budapest ne se soit strictement soumis aux clauses de l'armistice* ». Envers le nouveau cabinet hongrois, la Conférence prit une position d'attente, en principe elle voulait le juger selon son activité. Cette position fut formulée dans la phrase suivante un peu tortueuse: « *Les Puissances Alliées et Associées attendent le nouveau Gouvernement hongrois à ses actes, elles espèrent l'avènement d'un Gouvernement qui exécutera ses engagements et représentera le peuple hongrois hâtera le moment du rétablissement de la paix et de la reprise des relations économiques régulières* ». ³⁵

Le gouvernement de Gyula Peidl travailla réellement avec une grande vitesse sur le rétablissement du régime social capitaliste, sur la restauration du système

³¹ DDFHBC I. n° 432.

³² « *Bien que l'accord Böhm-Borghese-Cuninghame ait été signé le 28 juillet (sic!), il est difficile de considérer cet accord comme un traité en vigueur.* » - ORMOS: 328. Disons-le explicitement: il n'y avait aucun accord entre l'Entente et la Hongrie. Malgré cela, dans le recueil des documents de 1995, cité plusieurs fois, on trouve la note suivante: « *Cette convention a été conclue le 25 juillet 1918 entre les Puissances Alliées et Associées et la Hongrie.* » DDFHBC II. p. 19. note 2.

³³ DDFHBC I. n° 486.

³⁴ C'est le sens du télégramme, le texte concret parle de « *la ligne fixée le 1^{er} Juin* ». Car la note du 13 a été décidée le 11, il est bien possiblement envisageable que le 11 est devenu 1 suite à une faute de copie.

³⁵ DDFHBC II. n° 6. Annexe « B »

démocratique et bourgeois établi plus ou moins lors de la Révolution des oeilletts.³⁶ Cependant, les dirigeants de l'armée roumaine – négligeant totalement l'instance de la Conférence de la Paix – agissaient à une vitesse encore plus grande, et ils commencèrent l'occupation de la capitale hongroise dès le 3 août.

Le travail à Paris avançait par contre assez lentement, la Conférence se réunit de nouveau l'après-midi du 4 août,³⁷ pour débattre de la situation dramatiquement changée de la Hongrie et également pour heurter les avis par rapport à cette question.

Cette fois-ci, Herbert Hoover prit également place à la table, lui qui avait argumenté pour l'intervention militaire lors des négociations du 5 juillet,³⁸ commença par la remarque suivante: « *La situation a changé [...] les Roumains entrent maintenant à Budapest* » et c'est pourquoi il proposa le « *relâchement du blocus, l'ouverture du Danube et la fourniture à la Hongrie de denrées alimentaires de provenance du Banat* ». Bien qu'il se soit trompé de ne pas trouver le bolchevisme déjà renversé, mais comme le gouvernement représentait les syndicats ouvriers il put, selon Hoover, devenir un instrument pour « *renverser le bolchevisme* ». Il argumente ainsi pour l'encouragement du nouveau cabinet puisque cela « *pourrait avoir pour résultat une réaction intérieure qui se répercuterait peut-être même sur la Russie* ». Partageant l'avis d'un membre de l'administration viennoise du ravitaillement, il trouve possible que « *le nouveau gouvernement pourrait s'adjoindre à un certain nombre de paysans* ». Ainsi, « *cette combinaison pourrait aboutir à la formation d'un gouvernement vraiment représentatif* ».³⁹

Dans sa réaction, Balfour pose la question de savoir si Hoover a lu le télégramme du Conseil Suprême afin de donner l'impression que ce télégramme – présenté plus haut – est « *très semblable* »⁴⁰ à la motion de Hoover. Or, l'Américain ne laissa pas sa proposition se vider par une réponse aussi plate, et il renvoya la balle: « *Les seules choses qu'il [le télégramme] ne mentionne pas sont le relâchement du blocus, l'ouverture du Danube et la fourniture de vivres du Banat* ». Cependant, il souligne lui-même qu'il s'agit des mesures provisoires, « *une semaine ou deux de relâchement ne donnerait pas au gouvernement hongrois une force économique suffisante à le rendre indépendant* ». Et s'il ne démobilise pas son armée, « *on pourrait appliquer le blocus à nouveau* ». Donc Hoover voit également le bolchevisme en Hongrie, bien qu'il ait été déjà renversé, il veut la démobilisation de l'armée, malgré le fait qu'elle n'existe pratiquement pas: sa première partie était tombé en captivité, une deuxième s'était dispersée, la troisième partie s'était approchée à l'armée s'organisant de Miklós Horthy.

Tout l'entretien fut dominé par la peur que la force de la désobéissance était encore assez grande en Hongrie, et qu'il fallait agir vite pour éviter les surprises

³⁶ Plus dans les détails, KIRSCHNER: op.cit.

³⁷ Cela est connu non pas de la référence du document, mais du fait que Polk mentionne une information reçue à deux heures de l'après-midi. DDFHBC II. p. 22.

³⁸ HAJDU: 326.

³⁹ DDFHBC II. n° 13.

⁴⁰ Ibid.

désagréables. Hoover déclare par conséquent que « *si on n'agit pas tout de suite, l'occasion qui s'offre sera perdue* ». C'est pourquoi Balfour change d'idée à ce moment et s'identifie à la proposition de l'Américain, ainsi que Foch et Tittoni. Clemenceau demande à son tour à Hoover de fournir le projet, qui le fasse en bien, allégeant la menace de blocus: « *ces mesures dureront aussi longtemps que le Gouvernement hongrois actuel donnera des preuves évidentes de ses intentions de satisfaire aux conditions de l'armistice* ». ⁴¹

Encouragé, Hoover ne laisse pas perdre l'affaire de la fourniture de vivres du Banat non plus. Il confronte avec succès son avis avec celui de Balfour, et lors de cette confrontation, il rappelle le projet de la lettre menaçante, adressée au gouvernement de Belgrade au sujet de l'empêchement du transport des denrées alimentaires, et c'est naturellement Pichon qui vole au secours du cabinet de Belgrade. La composition du Conseil était dominée par les Français et cela permit à Clemenceau d'aider le triomphe du point de vue français, de sa position apparemment neutre. Dans ce cas-là, il put concrètement prendre la pérennisation du projet de la lettre de la main du représentant américain, et charger Philippe Berthelot de sa reformulation. ⁴²

Ces sujets traités, le Conseil débat l'entrée de l'armée roumaine à Budapest.

Polk commença par le fait que l'avant-garde de l'armée roumaine n'avait pas seulement atteint Budapest, mais six cent cavaliers étaient arrivées à l'ouest de la capitale où ils ont occupé toutes les communications avec Vienne. « *On dit que des actes de pillage ont commencé dans les faubourgs* », ainsi il faut craindre le réveil des « *sentiments nationalistes* ». Toutefois, « *les hongrois (sic!) – ce n'est pas clair s'il s'agit du gouvernement ou de qui exactement – ont proposé qu'une force de police interalliée fut envoyé immédiatement à Budapest* ». ⁴³

Sous l'effet des mots dramatiques, le ministre des Affaires étrangères anglais sent qu'il faudrait faire quelque chose mais au lieu de définir les actes nécessaires, il pose des questions:

« *Quelle mesure le Conseil pourrait-il rendre pour obliger les Roumains à bien se conduire (sic!)?* »

Le principal compétent de la question, Foch, qui s'était montré partisan de l'action interventionniste catégorique lors les mois précédents, ⁴⁴ et qui agréait probablement au fond de lui-même le procédé roumain, dit un bref « *Je ne sais pas* ».

C'est le ministre des Affaires étrangères italien qui prononce l'essentiel à sa place: « *On a invité les Roumains à aller à Budapest en même temps que les Serbes et les Tchéco-Slovaques: tout ce qu'ils ont fait, c'est d'y aller eux-mêmes* ».

Tittoni reconnaît ainsi que les Roumains agissent selon l'intention ancienne de la Conférence de la Paix. Ce dernier était par contre inavouable devant l'opinion publique. Ainsi, le président Clemenceau qui semble depuis des semaines fatigué

⁴¹ Ibid. 21.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid. 22.

⁴⁴ ORMOS: 318-320.

des longs mois de négociations éternelles, propose simplement de ne rien faire: «*Comme le Conseil ne peut ni blâmer les Roumains, ni les féliciter, il est peut-être plus sage de ne rien dire.*»⁴⁵

Cette solution parut logique aux Roumains eux-mêmes aussi. Par conséquent, la partie roumaine choisit premièrement le silence – le meilleur pour ses intérêts – quand l'Entente commence à la conduite des territoires occupés, puis quand avec ce silence, sa situation devient presque intenable, le premier ministre Ion Brătianu lance sa fausse indignation interminable sur le Conseil: il fut «*péniblement surpris*» par la décision parisienne, son gouvernement «*n'a mérité ni les reproches ni les accusations*». Il ne put pas prévoir – dit-il non sans raison – que «*la Conférence considérait encore existant l'armistice de novembre 1918, après avoir reçu d'elle l'invitation de (coopérer) à une (action) militaire (contre) l'armée hongroise*».⁴⁶

Dans l'amalgame des objections justes et injustes, naturellement c'étaient les dernières qui dominaient. Brătianu déclara de sa part que l'occupation n'avait entraîné aucune effusion de sang, alors que le capitaine Grégory, très au courant des événements à Budapest, avait déjà rapporté le 5 août que «*La nuit dernière 15 à 20 personnes ont été tuées à Budapest ainsi que je l'ai vérifié de façon certaine*».⁴⁷ «*Il [le gouvernement roumain] ne pouvait réellement croire*» – continue Brătianu sa fausse indignation – qu'il n'aurait même pas le droit de disposer du matériel de guerre avec lequel il avait été attaqué, et quant aux autres réquisitions, elles ont été faites «*dans des propositions assurant, avec les besoins de la population, de larges (disponibilités) pour l'exportation, et ne compromettant pas l'activité économique du pays*».⁴⁸ Par contre, les représentants de l'Entente de Budapest informèrent la Conférence de la Paix, que les Roumains avaient délabré le chemin de fer entre Budapest et Vienne, et que la situation alimentaire était pire qu'elle ne le fut à Vienne en janvier, dû au blocus et aux pillages.⁴⁹

Tittoni lors les négociations du 4 août, et Brătianu devant le chargé d'affaires français à Bucarest gardèrent le silence «*uniquement*» sur un détail, sur l'essentiel. Sur le fait, qu'après la chute du régime de Béla Kun l'occupation de Budapest fut non seulement superflue, mais particulièrement gênante aussi.

En conséquence, la consultation du 4 août ne put pas être terminée par les mots de Clemenceau encourageant à ne rien faire. Le résultat fut constitué de l'envoi d'une délégation composée de généraux alliés à Budapest et d'un télégramme demandant aux gouvernements de donner les ordres aux chefs de leurs armées et de «*se conformer*» aux instructions de la Conférence.⁵⁰ Ce résultat reflète le compromis des opinions bien différentes.

⁴⁵ DDFHBC II. 22.

⁴⁶ Ibid. n° 35.

⁴⁷ Ibid. n° 16.

⁴⁸ Ibid. n° 35.

⁴⁹ Ibid. 61. Le rapport du Lieutenant-colonel Causey, président de la Commission Alliée Des Chemins De Fer, le 8 août. Le Général Gorton communique au Conseil Suprême le jour précédent: «*à cause du blocus inutile et de la destructions des chemins de fer, Budapest est à la veille d'être affamée.*» Ibid. 53.

⁵⁰ Ibid. n° 17.

Tout cela commença par la proposition de Tittoni d'envoyer une mission à laquelle Polk ajouta l'instruction aux Roumains de quitter Budapest. Balfour soutient cette action, mais détaille également les conséquences de l'action roumaine: « *il s'en suivra la chute du gouvernement actuel en Hongrie et un déchaînement de sentiments nationalistes.* » Et cela est nocif, car « *les Hongrois ont déclaré qu'ils observeront les conditions de l'armistice* ». La Conférence de la Paix doit ainsi donner l'occasion au gouvernement hongrois de prouver que ses « *affirmations* » sont sincères. « *On ne leur en fournirait guère les moyens en envoyant des troupes roumaines piller les faubourgs de Budapest* »⁵¹ - déclare-t-il, déclaration bien considérable, car il reconnaît par elle que les Roumains furent poussés d'une façon ou d'une autre à mener une telle action.

En outre, les mots du ministre des Affaires étrangères anglais sont essentiels, car ils éclairent la relation entre l'occupation roumaine de Budapest et l'élimination du gouvernement Peidl par putsch, le soir du 6 août. Il est notoire que ce putsch eut un aspect légitimiste assez fort, puisque c'est l'archiduc Joseph qui, arrivant d'Alcsút, désigna le nouveau gouvernement avec István Friedrich en tête. Le positionnement quelconque des Habsbourg menaçait clairement les buts du nouveau système bâti sur les États successeurs, donc les Roumains nièrent avec une force élémentaire leur responsabilité.⁵² Cela n'était pas facile, car hors du rapport mentionné par Balfour, leur participation se concrétisa dans le fait que les ministres renversés quittèrent le Palais Alexandre sous la couverture des soldats roumains pendant la nuit.⁵³

Le premier août, Gyula Peidl dit non sans raison à Sándor Garbai: il est impossible que les mêmes qui étaient commissaires du peuple 24 heures auparavant, deviennent 24 heures plus tard les membres d'un gouvernement *bourgeois* (car il doit l'être) et fondé sur la propriété privée.⁵⁴ Partant de cela, Peidl commence la transformation de son cabinet selon l'orientation libérale-démocratique,⁵⁵ mais le putsch étouffe son succès dans son germe cinq jours plus tard. Naturellement, l'erreur du nouveau premier ministre n'était pas susdit objectif, mais plutôt qu'il n'a pas veillé, il n'a pas pu veiller à la sécurité physique de son cabinet. Nous répétons: A Paris, la sollicitation de l'application du passage de la Convention de Belgrade concernant la démobilisation se produisit par pur manque d'information, puisque la réalité des derniers jours de juin dépassa déjà

⁵¹ Ibid. n° 13.

⁵² « *Pour ce qui est des gouvernements qui ont succédé à Béla Kun, ils n'ont été établis ni remplacés, ni arrêtés par les troupes roumaines.* » - dit Brătianu au chargé d'affaires français le 12 août. Ibid, document n° 33. Il est clair que l'homme politique essaye d'authentifier son affirmation moitié fausse parlant de deux gouvernements au lieu d'un seul, et tente à étouffer la participation roumaine au renversement du gouvernement Peidl par le fait – d'ailleurs vrai – qu'ils n'avaient aucun rapport avec la création du même gouvernement.

⁵³ Le groupe de István Friedrich – envisageant le renversement du nouveau gouvernement déjà le premier août – a envoyé une délégation le 4 août au Commandement Roumain, pour le demander d'occuper Budapest. KIRSCHNER: 181-182, 224., Voir encore la note suivante.

⁵⁴ *Kik hozták be a románokat Budapestre?* [Qui ont ramené les Roumains à Budapest?] (L'Édition de Népszava) Budapest, 1922. 108. Cité par HAJDU: 354-355.

⁵⁵ Kirschner: op.cit. 224, 272, HAJDU: 354-355.

de loin le passage mentionné. Le lieutenant-colonel Causey, qui connaissait bien les conditions budapestiennes, rapporta le 8 août que « *la seule force organisée est composée seulement d'environ 600 hommes de l'ancienne gendarmerie de Budapest.* »⁵⁶ Il n'est pas discutable que cette force minime, n'était pas loyale au gouvernement, mais il y avait quand même autant d'hommes sûrs au sein de ceux-ci qu'ils auraient été capables d'empêcher à un dentiste d'arracher une dent. A la tête de cette poignée de soldat, régnait le gouvernement et son pouvoir. Toutefois Il aurait fallu, c'est vrai, un cadre gouvernemental approprié, non similiaire à celui de József Haubrich.

C'était le soldat qui devait répondre aux mots de Balfour, et Foch se mit réellement à parler, mais au lieu de mots martiaux, se lamentant, il trouva possible que « *le Gouvernement roumain désire régler la situation par lui-même* ». Observons bien cette affirmation. Elle suggère que les Roumains constituent une puissance égale à l'Entente et indépendante d'elle.

C'est déjà trop pour le président aussi. Si la Roumanie agissait de cette façon, « *le Conseil réglerait leurs affaires sans eux.* »⁵⁷ C'est-à-dire, elle ne recevrait pas l'énorme gain territorial promis.

Puis le débat continue, non seulement ce jour-là, mais le lendemain, le 5 août également. Tous les deux jours, le manque d'informations élémentaires des participants se révèle de nouveau, ce qui est particulièrement vrai pour le maréchal Foch qui devrait connaître le mieux possible la concrète situation hongroise. Cependant ce militaire, au lieu de s'informer et insistant presque maniaquement sur la démobilisation de l'armée hongroise, en arrive à déclarer que « *il est tout à fait inutile à la Hongrie de garder aucune force sur le pied de guerre* ». ⁵⁸

Comparé à lui, l'américain Polk représente une opinion plus intéressante, il condamne l'occupation roumaine car elle rend impossible aux Hongrois « *la remise des armées* ». ⁵⁹

En effet, le Conseil Suprême décida déjà d'envoyer la mission des généraux, quand Foch insiste encore au désarmement hongrois. Il est caractéristique de l'ambiance ainsi produite et au sein de laquelle Balfour donnerait le choix aux Hongrois entre « *réduire immédiatement leurs effectifs au chiffre fixé par le Traité de Paix, auquel cas une occupation par les troupes Alliées ne serait pas nécessaire, ou se soumettre à l'occupation roumaine* ».

Il est impossible de savoir à quoi pense exactement le ministre des Affaires étrangères anglais, car il peut s'agir du projet du futur Traité de Trianon au maximum, mais Foch déclare impitoyablement que « *si on laisse aux Hongrois le choix entre deux solutions, ils en proposeront une troisième cela nous mènera à des discussions sans fin* », ainsi il donne pour instruction à la mission militaire d'obtenir la réduction des effectifs « *qu'elle pourra* ». ⁶⁰

⁵⁶ DDFHBC II. 61.

⁵⁷ Ibid. n° 13.

⁵⁸ Ibid. n° 16.

⁵⁹ Ibid. 23.

⁶⁰ Ibid. 31.

Finalement, la mission déléguée ne reçut pas une telle instruction. Le 5 août, le Conseil Suprême informa les gouvernements hongrois, roumain et serbo-croate-slovène de la mise en place du corps par des télégrammes plus ou moins identiques. L'une des tâches de la mission était de faire respecter la Convention Militaire de Belgrade, ce qui n'exigait plus aucun travail concret. Le travail réel était notamment la tâche de « *garantir [...] le pays occupé contre tous sévices* ». Pour que cet objectif soit plus qu'une demande candide, le texte envoyé aux gouvernements roumain et serbo-croate-slovène est complété par la phrase suivante: « *La Conférence demande aux Gouvernements Roumain et Serbo-Croate-Slovène de transmettre immédiatement aux Chefs de leurs armées l'ordre de se conformer aux instructions de la mission des 4 Généraux qui représentent la Conférence* ». ⁶¹

Également le 5 août, la Conférence de la Paix envoya à Bucarest un télégramme distinct, très prudemment formulé, mais menaçant quand même de la privation de la bonne volonté des Puissances de l'Entente. ⁶² Bucarest répond – comme nous l'avons indiqué ailleurs – avec une semaine de retard, mais ce silence ne signifie pas une inaction. Justement ce jour-là, le 5 août à six heures du soir, le haut commandement roumain adressa un ultimatum au gouvernement hongrois.

Comme si l'Entente n'existait pas, comme si la relation roumaine-hongroise était formé uniquement par les deux pays voisins. Comme si la Conférence de la Paix n'existait non plus, comme si la frontière roumaine-hongroise n'était pas fixée, le texte parle d'un armistice entre les deux parties valable jusqu'à une paix signée avec la Roumanie.

Selon l'ultimatum l'armée roumaine n'occupe pas tout le pays si, et seulement si, les autorités hongroises exécutent ses prétentions bien dures.

La partie roumaine voulut faire réduire les effectifs hongrois au nombre de 15 mille soldats au maximum. Elle voulut mettre la main sur tous les matériels d'équipement hors de celui de cette armée minime, et voulut même mettre sur pied une armée de 300 mille personnes, puis prévint l'enlèvement de cinquante pour cent du matériel roulant servant à la construction ou à l'entretien des voies ferrées, ainsi que cinquante pour cent du matériel flottant etc.

Si la Roumanie reçoit tout cela, elle se retire à l'est du Tisza, sinon elle occupe les régions hongroises de l'ouest du Danube également.

La Hongrie reçut quatre – nous répétons: quatre – heures pour accepter l'ultimatum. ⁶³

La nouvelle arrive à Paris le lendemain, et Clemenceau réagit cette fois-ci tout de suite. Naturellement pas au Haut Commandement Roumain en Hongrie, mais au gouvernement roumain. Certes, dans la réaction le Conseil Suprême « *tient à déclarer d'une manière catégorique qu'il refuse de reconnaître au Commandant en chef Roumain, le droit d'imposer aucun armistice sans l'autorisation des Puissances Alliées et Associées* », mais le texte ne mentionne aucune mesure de rétorsion et

⁶¹ Ibid. n° 17.

⁶² Ibid. n° 15.

⁶³ Ibid. 41-43.

apaise l'expression « *catégorique* » par un compliment selon lequel le Conseil tient compte « *des justes revendications de la Roumanie et de son dévouement à la cause commune* ». Si nous ajoutons que le télégramme qui ne consiste qu'à dix lignes fournit un seul argument *peu sérieux* et *non vraiment désintéressé* pour justifier le point de vue de l'Entente, nous pouvons facilement constater qu'en principe le message de l'Entente à Bucarest fut d'encourager ce dernier d'agir calmement comme auparavant.⁶⁴

Et c'est ce que Bucarest fit.

— * —

Puisque le gouvernement Peidl n'acceptait pas l'ultimatum, les troupes roumaines commencèrent à occuper la Transdanubie et aidèrent également le renversement du gouvernement hongrois. Tout cela montra clairement que les puissances victorieuses avaient seulement parlé de choisir l'attentisme envers le nouveau gouvernement hongrois. Leurs actes concrets – relâchement du blocus, l'assurance de la fourniture à la Hongrie de denrées alimentaires de provenance du Banat – ne compensèrent pas de loin leur immobilisme contre la manoeuvre indépendante des Roumains. A la table de conférence à Paris, les parties sentirent bien que dans ces jours décisifs – présents dans leurs effets jusque à aujourd'hui – il faut agir vite, sinon il allait être trop tard, mais ils méconnurent totalement le contenu du challenge historique. Ils luttèrent contre le spectre d'une armée hongroise inexistante; le souvenir de la campagne printanière fut si obsédant pour eux, qu'ils craignirent une nouvelle démarche opposée de la part des Hongrois. Ces erreurs, (ainsi que les oppositions d'intérêt parmi les négociateurs) eurent sans doute un certain rôle dans la faible action contre les manoeuvres roumaines.

En été et en automne 1919, tout ceux qui imaginaient l'avenir hongrois bourgeois et démocratique, furent bien affligés de ne pas recevoir l'appui espéré de la part de l'Entente. Je crois que l'analyse de cette histoire, une analyse détaillée, *exempte de partialités idéologiques diverses* se fait encore attendre. Toutefois, nous pouvons constater à partir des faits mentionnés que l'Entente (*dans une mesure non négligeable* à cause de la faible performance politique de ses dirigeants) perdit une occasion sérieuse.

Une occasion de renforcer en Hongrie un système politique, qui aurait mieux géré les intérêts nationaux que celui qui se réalisa un peu plus tard.

⁶⁴ Ibid. n° 21. - Selon le premier argument opposé, les exigences de l'ultimatum « *rendraient impossible* » au gouvernement hongrois de « *remplir les conditions de l'armistice* » conclu en novembre. Paris montra ainsi que ses informations par rapport à la situation hongroise sont (et c'est le moins qu'on puisse dire) inadéquates. Selon l'autre argument les termes de l'ultimatum « *ne tiennent aucun compte des droits à réparation que possèdent les autres Alliés* ». Pour traduire la formulation diplomatique au langage courant: les Roumains dépouilleraient tellement la Hongrie que rien ne resterait pour les autres.

Bernard Lachaise

Un Français en Hongrie 1947-1958: Guy Turbet-Delof*

Guy Turbet-Delof ou une vie qui pourrait se résumer, dans le cadre des relations franco-hongroises, à un itinéraire: « *Bordeaux-Paris-Budapest-Bordeaux* »...En effet, l'homme est né à Bordeaux en 1922, a été élève à Paris à l'Ecole Normale Supérieure, a vécu à Budapest plus de dix ans comme professeur au collège Eötvös, puis conseiller culturel et directeur de l'Institut français (1947-1958) et a terminé sa carrière professionnelle à l'Université de Bordeaux entre 1961 et sa retraite en 1984 et de mourir à Bordeaux en 2008. L'homme fut un acteur des relations culturelles franco-hongroises, exceptionnellement intégré dans la vie intellectuelle hongroise des années 1950 et à la fois un témoin privilégié et engagé des événements politiques hongrois en 1956.¹

Les lignes qui suivent n'ont pas la prétention de retracer une vie aussi riche mais se veulent une esquisse de biographie centrée sur les années hongroises de Guy Turbet-Delof. Elles sont écrites à partir d'archives variées, publiques et privées et de sources orales – dont un entretien avec Turbet-Delof – et s'appuient sur un certain nombre de travaux d'historiens hongrois et français.²

Du collège Eötvös à la direction de l'Institut français de Budapest

En avril 1947, un jeune professeur de lettres français arrive à Budapest comme lecteur au collège Eötvös. L'histoire hongroise de Guy Turbet-Delof

* The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

¹ Cette étude s'inscrit dans la recherche menée sur « *Les Hongrois en France et les Français en Hongrie de l'époque moderne à nos jours* », dans le cadre d'un Programme Hubert Curien (2008-2009), sous la co-direction d'Istvan Majoros (Université ELTE, Budapest) et Bernard Lachaise (Université de Bordeaux 3).

² Les archives utilisées sont: Archives nationales de France (= AN) (AJ 166949. Institut culturel français de Budapest 1947-1954); Archives du Ministère des Affaires Etrangères (= MAE). Nantes. Budapest. Légation puis ambassade 54; Archives de l'Université de Bordeaux 3 (dossier professionnel de Guy Turbet-Delof); Archives privées de Guy Turbet-Delof, aimablement confiées par sa fille Christine. NB: ces archives familiales contiennent, entre autres, une copie de l'essentiel des archives versées en 1996 par Guy Turbet-Delof à la Bibliothèque nationale hongroise (Fonds Turbet-Delof. N°411-5. 16 cartons), constituées par les documents rassemblés au moment de la Révolution de 1956 et ayant servi de base à la publication en 1996 du livre de Guy TURBET-DELOF: *La révolution hongroise de 1956. Journal d'un témoin*, Budapest, Institut français de Hongrie, 195.

Les sources orales sont constituées des témoignages de Guy Turbet-Delof (Pessac. 20 septembre 2007), de Thomas SCHREIBER (6 octobre 2009 et 11 janvier 2010) et de Christine TURBET-DELOF-METAIRIE-FRANÇOIS (Pessac. 28 octobre 2009). Nous tenons ici à remercier très sincèrement la fille de Guy Turbet-Delof pour la chaleur de l'accueil et la confiance accordée.

Parmi les publications les plus utilisées, en complément de ces sources, il faut citer le livre de Georges DIENER: *Une histoire de l'Institut français en Hongrie 1947-1989*, L'Harmattan – Magvető, Paris - Budapest, 1990 et le livre *1956, le commencement de la fin*, Actes du colloque «Budapest 1956-1996», Palais du Luxembourg, Paris, 28 et 29 octobre 1996, Paris, Association pour la Communauté Culturelle Européenne, 1997, contenant notamment un témoignage de Guy Turbet-Delof, 46-50.

commence...L'établissement dans lequel le jeune Français est affecté constitue un haut-lieu de la culture franco-hongroise depuis un demi-siècle. Fondé en 1895, il s'agit de l'équivalent hongrois de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm qui a servi de modèle. Les liens entre cette institution et la France sont restés très étroits depuis les origines. Les Français ont un grand respect et attachement pour ce lieu dont ils ne cessent de souligner l'importance culturelle dans les relations franco-hongroises comme l'illustrent ces témoignages à un quart de siècle d'intervalle, dans des contextes difficiles pour les relations entre nos deux pays: «Le collège Eötvös est resté en Hongrie une sorte de citadelle de l'influence française...» et «le collège Eötvös a exercé, au cours des dernières cinquante années, une influence décisive sur la vie intellectuelle hongroise (...). Il s'affirme comme une institution propre à promouvoir sur les bords du Danube l'esprit normalien et constituer un lumineux foyer de goût, de liberté et de discipline scientifique».³

Le jeune Français qui arrive au collège Eötvös est un normalien brillant. Né à Bordeaux en 1922, fils d'un négociant, Guy Turbet-Delof a vécu dans le protectorat français du Maroc jusqu'à la guerre et il a effectué ses études primaires et secondaires à Rabat et Casablanca avant d'entreprendre une licence ès lettres à Bordeaux et Alger en 1940-41 puis d'entrer en classes préparatoires à Lyon en 1941. Admis à l'École Normale Supérieure au 7^e rang en 1943, il doit interrompre ses études pendant un an pour fuir le STO.⁴ A la Libération, il a pu reprendre son cursus rue d'Ulm, obtient un DES en 1945 sur «*Euripide et la cité*» et l'agrégation de lettres classiques en 1946 au 6^e rang. Une année supplémentaire (1946-1947) à l'ENS lui est accordée et il s'oriente vers l'histoire de l'enseignement français.

Il ne finit pas cette année à Paris car il est détaché au Ministère des Affaires étrangères à compter d'avril 1947 en Hongrie pour exercer les fonctions de lecteur au collège Eötvös et d'assistant à la faculté des Lettres de Budapest. Cette affectation serait due, selon l'intéressé, à une proposition de Louis Althusser, lui même normalien, un peu plus âgé que Turbet-Delof.⁵ Que connaît alors le jeune agrégé de la Hongrie?

Que connaît GTD de la Hongrie? «*J'ai eu la malchance d'accomplir la scolarité avant la Deuxième Guerre mondiale. En vertu de quoi, j'ai appris le français à l'école primaire et, au lycée, le latin et le grec. Accessoirement, on m'a enseigné un peu d'histoire et de géographie. A huit ans, je savais que la Hongrie n'était pas en Afrique, que sa capitale n'était pas Bucarest, que le point culminant de la puszta était Franciahegy et que le paradis des petits oignons de printemps était Hodmezövasarhely. Je savais encore que Saint-Etienne, sur le conseil de Clovis,*

³ MAE. Nantes. SOFE 147. Lettre du haut-commissaire Fouchet à Millerand 31 juillet 1920 et AN AJ 16/6981. Lettre de Georges Bourgin. 16 juin 1948.

⁴ Durant un an (1943-1944), Turbet-Delof vit dans la clandestinité, sous un faux nom, dans le Tarn où il enseigne au Petit Séminaire de Castres avant de rejoindre, à Pâques, le maquis des monts de Lacaune et de l'Espinousse. Source: archives privées de G.Turbet-Delof. Voir aussi Stéphane ISRAËL: *Les études et la guerre. Les normaliens dans la tourmente (1939-1945)*, Editions rue d'Ulm, Paris, 2005. 218.

⁵ Témoignage de Guy Turbet-Delof (20 septembre 2007).

*s'était fait baptiser en l'an mil; que des Français venus d'Anjou au XIV^e siècle avaient conquis et colonisé la Hongrie (introduisant dans le vocabulaire magyar des mots comme bizsu, konyak, molett); que Lamartine avait salué la révolution hongroise de 1848, laquelle avait été endeuillée, le 6 octobre 1849, par l'exécution des martyrs d'Arad, victimes de l'absolutisme autrichien».*⁶

L'histoire hongroise de Turbet-Delof s'inscrit dans la continuité de celle des autres lecteurs français au collège Eötvös depuis un demi-siècle. Tous ont en commun d'être des jeunes gens issus de l'Ecole Normale supérieure ne connaissant ni la Hongrie ni le hongrois mais leur « *parcours* » hongrois est cependant fort variable par la durée de leur séjour à Budapest, par leur intégration linguistique, par leur intégration culturelle et leur marque dans l'histoire des relations culturelles franco-hongroises.⁷ La plupart des lecteurs précédents ont exercé d'autres fonctions en dehors du Collège Eötvös, à l'image de Sauvageot, en particulier comme enseignement de français à l'université ELTE. Guy Turbet-Delof est très vite plus qu'un enseignant: en mars 1948, il a le titre de secrétaire de l'attaché culturel, en charge de l'Institut français qui vient d'ouvrir.⁸

Lors du départ de Raymond Warnier, premier directeur de l'Institut, le 14 décembre 1949, Turbet-Delof reçoit la direction de l'Institut, par intérim, le 1^{er} février 1950. L'intérim a duré et à compter de 1951 jusqu'en 1958, Guy Turbet-Delof est officiellement directeur de l'Institut et attaché culturel près la Légation de France en Hongrie. Pourquoi cette responsabilité lui est-elle confiée ? Le jeune enseignant dispose de quelques atouts: son « *ancienneté* » hongroise (déjà deux ans); sa maîtrise de la langue à laquelle il a consacré l'essentiel de sa première année à Budapest; son expérience de collaborateur de Warnier; son installation avec sa femme à Budapest...

Mais il faut aussi invoquer d'autres explications dont la plus importante tient vraisemblablement à l'absence d'autres candidatures potentielles dans un contexte difficile marqué par des tensions entre France et Hongrie depuis l'arrivée au pouvoir des communistes et la création en Hongrie d'une « *démocratie populaire* ». En témoignent du côté des Français présents à Budapest les propos d'un enseignant français, Bernard Le Calloch décrivant ainsi la nouvelle situation du lycée de Gödöllő où il exerce et qui a été nationalisé en 1948: « *il est désormais interdit à la plus grande majorité des élèves d'habiter l'internat sous le prétexte qu'ils ne sont pas d'origine paysanne ou ouvrière (...). Le lycée ne porte plus le nom de « lycée français » qu'il portait au temps des Prémontrés, ni même celui de*

⁶ Guy TURBET-DELOF: *La révolution...., op.cit.*, avant-propos, 3.

⁷ L'âge des lecteurs varie peu à leur arrivée en Hongrie: Turbet-Delof n'a pas encore 25 ans, soit un peu plus que Jean Mistler (23 ans) mais moins qu'Aurélien Sauvageot ou Jérôme Tharaud (26 ans) ou Aurélien Digeon (28 ans). Seul Henri Lebeau connaissait le hongrois en arrivant. Michel LEYMARIE: *Les frères Tharaud et la Hongrie*, Bulletin de la SHMC, 1996, N°3-4. 43. La durée du séjour en Hongrie varie beaucoup: très bref (René Bichet, Digeon, 1 an), bref (Tharaud 3 ans) ou long (8 ans pour Sauvageot et 11 ans pour Turbet-Delof). L'imprégnation hongroise est nulle pour Tharaud mais forte pour Lebeau, Sauvageot et Turbet-Delof. L'intégration culturelle est très forte pour Sauvageot, Georges Deshusses et Turbet-Delof.

⁸ AN 16 6949. Le 5 mai 1947, le Conseil de l'Université de Paris annonce: « *à la demande de la Légation de France en Hongrie (...) création d'un Institut français en Hongrie* ».

« *Magyar és francia gimnazium* » qu'il portait depuis la nationalisation. Toute allusion à la France a été bannie (...). C'est une véritable hungarisation ». ⁹ Plus significative encore est l'expulsion le 1^{er} octobre 1949 de François Gachot, chargé de cours à l'École des Beaux Arts dans les années 1930, ancien attaché de presse, délégué général de l'Alliance française, accusé d'être un ami personnel d'un des accusés lors du procès Rajk en septembre 1949. ¹⁰

Acteur de l'histoire culturelle franco-hongroise au temps de la Guerre froide

Le contexte dans lequel Guy Turbet-Delof exerce ses fonctions est exceptionnel et difficile de par les tensions politiques et internationales créées par la Guerre froide qui, bien sûr, pèsent sur les relations franco-hongroises, y compris dans le domaine culturel, comme l'historiographie française et hongroise l'a montré. ¹¹ Entre 1948 et 1955 se situe, pour Guy Turbet-Delof, le temps de l'action culturelle dans des conditions plutôt chaotiques car les changements politiques empêchent la conclusion d'une convention culturelle entre la France et la Hongrie, pourtant en cours d'élaboration en 1947 et à partir de 1948, l'ambiance devient lourde comme l'explique Turbet-Delof en 1954: « *Les activités de cet Institut sont des plus modestes...La seule activité scientifique est l'édition d'une collection franco-hongroise dont le premier numéro a paru en 1949 (Paul Bouteiller, La Révolution de 1848 vue par les Hongrois, PUF) et dont le second est sous presse* ». ¹² Plus tard, l'ancien directeur de l'Institut français a raconté plus en détail son expérience et les conditions dans lesquelles elle a été vécue: « *Pour des raisons inhérentes à la situation politique des pays de l'Est (au début de la guerre froide, l'Institut français de Budapest est rapidement le seul à subsister après la fermeture de nos établissements culturels en Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie) (...). De 1951 à 1953, j'effectue des recherches sur la genèse de « Jean Le Preux », poème épico-féérique-folklorique d'Alexandre Petofi. Travail rendu difficile par l'impossibilité de recourir aux avis des spécialistes hongrois, obligés de rompre toutes leurs relations, même strictement scientifiques, avec les étrangers. Accusé de se livrer à l'espionnage, l'Institut français que je dirige est à deux doigts de sa perte. Sur l'avis de mes supérieurs hiérarchiques, je précipite la publication de mon étude (« Le Jean Le Preux d'Alexandre Petofi, Traduction et commentaire, PUF, 1954) afin d'étaler au grand jour la nature exacte de mes activités. De 1954 à 1955, grâce à la détente, j'effectue des recherches d'archives dans les mémoires, journaux intimes, albums et*

⁹ MAE. Nantes. Budapest. Légation puis ambassade 54. Lettre de Bernard Le Calloch (17 janvier 1949).

¹⁰ Aniko Macher, « La diplomatie culturelle entre la France et la Hongrie de 1945 à 1949 », *Mélanges de l'École française de Rome*, tome 114, 2002-1, p.261.

¹¹ Parmi les plus importants travaux, il faut citer du côté français, Annie GUENARD: *La présence culturelle française en Europe centrale et orientale avant et après la Seconde Guerre mondiale*, thèse d'histoire, sous la direction de René GIRAULT, Université de Paris-Sorbonne, 1994. Du côté hongrois, Zoltán GARADNAI: *L'histoire des relations diplomatiques hungaro-françaises 1945-1966*, 2001. Gusztáv KECSKÉS: *La politique étrangère de la France envers l'Europe centrale et orientale de 1945 à 1956*, 2006. Gergely FEJÉRDY: *La place de la Hongrie dans la politique étrangère de la France entre 1944 et 1949*, 2006.

¹² AN 16 6949. Lettre de Guy Turbet-Delof au Recteur de l'Université de Paris (28 avril 1954).

*correspondances des émigrés hongrois qui ont fréquenté Victor Hugo à Jersey et Guernesey ce qui permet la découverte de quelques inédits (textes et dessins) de Hugo et témoignages intéressant la biographie hugolienne. Entreposés chez une de mes secrétaires pendant l'été 1955, mes dossiers sont saisis par la police politique hongroise. Ils ne me seront jamais restitués, malgré plusieurs démarches et protestations officielles de la Légation de France et bien que ma secrétaire – qui avait été arrêtée – soit relâchée au bout d'un an avec un non-lieu ».*¹³ Dans le cadre de cette recherche sur Victor Hugo, Turbet-Delof organise, à l'Institut français, une exposition entièrement consacrée au poète français, affichant l'homme de lettres et l'écrivain engagé dans son temps.¹⁴

Cinquante ans plus tard, l'ancien directeur décrit ainsi son rôle: « *comme directeur de l'Institut français, je proposais aux Hongrois la camelote culturelle de la France (...) et comme attaché culturel, j'informais mon gouvernement sur la vie culturelle hongroise (...). J'aurais eu beaucoup de travail si le pays avait été libre, si j'avais été libre de mes mouvements. Mais il ne l'était pas, alors je n'avais pas grand chose à faire ».*¹⁵ Pourtant, sur le moment, Turbet-Delof vante dans les colonnes du *Monde* les services de « son » Institut, le seul qui subsiste derrière le rideau de fer: « *Les relations culturelles franco-hongroises n'ont jamais été rompues et en témoigne un très florissant Institut français (bibliothèque active, un millier d'élèves, lectorats d'université, multiples activités artistiques, publications scientifiques etc.) ».*¹⁶

Cependant, les conditions de travail difficiles contribuent à expliquer le vœu de Turbet-Delof de rentrer en France, dès 1954, même si les motivations invoquées sont d'ordre privé quand il demande officiellement son changement d'affectation: « *ma fille atteindra l'âge scolaire en automne 1955 et l'absence à Budapest de tout établissement français me fait souhaiter être nommé dans une ville où le problème de son éducation pourrait être plus facilement résolu ».*¹⁷ Mais le retour en France n'est pas accepté et cela permet à Guy Turbet-Delof d'être présent en Hongrie en 1956.

Un témoin, acteur et chroniqueur de la Révolution hongroise de 1956

« *De mon balcon* », selon ses mots, depuis l'Institut français installé depuis 1949 dans Károly utca (actuelle Ferenczy István utca) dans le V^e arrondissement de

¹³ Archives de l'Université de Bordeaux 3. Dossier personnel de Guy Turbet-Delof. La secrétaire dont il est question est Mademoiselle Nemeth, aide-bibliothécaire de l'Institut, arrêtée sous le chef d'accusation d'espionnage pour le compte de la France en avril 1955 et acquittée en mars 1956.

¹⁴ Dans les archives privées de Guy Turbet-Delof sont précieusement conservées 17 petites photographies en noir et blanc de cette exposition ainsi que l'ensemble des cartons de présentation, dactylographiés, en français et en hongrois, des pièces montrées au public sur des panneaux ou dans des vitrines.

¹⁵ 1956. *Le commencement de la fin...op.cit.*, p.46.

¹⁶ « *Les relations franco-hongroises* » (Guy Turbet-Delof), *Le Monde*, 24 juillet 1958.

¹⁷ MAE. Budapest. Légation puis ambassade. 54. Lettre de Guy Turbet-Delof (24 novembre 1954). En fait, c'est la situation familiale du directeur de l'Institut français qui est très difficile. La jeune Française qu'il a épousée en 1948, Simone Mercier, qui l'a suivi en Hongrie et a donné naissance à une fille, Christine, en 1950, a quitté définitivement Budapest en novembre 1951, Turbet-Delof doit désormais assumer seul l'éducation de sa fille.

Budapest, Guy Turbet-Delof est d'abord le témoin des événements de Budapest en octobre 1956.¹⁸ Curieux, parlant bien le hongrois, mêlé à la société hongroise, Turbet-Delof dispose de multiples atouts pour être un observateur privilégié des événements politiques. Il ne se contente pas d'observer depuis l'Institut: il sort beaucoup dans la rue et assiste à des épisodes importants, comme les funérailles solennelles de Rajk László le 6 octobre. Et ce jour là il raconte dans son journal: « *je cours chez moi rédiger une dépêche annonçant à qui de droit qu'une révolution se préparait. Je n'attends que dix-sept jours* ». Il s'informe en bavardant, en écoutant les radios, en dialoguant avec ses supérieurs, avec des intellectuels, comme le Comité révolutionnaire des intellectuels le 29 octobre mais aussi avec des « *petites gens* ». Il prend très vite l'habitude de ramasser les tracts et peut écrire: « *j'enrichis ma collection de tracts* ».¹⁹

Mais le directeur de l'Institut français ne se contente pas d'être un témoin et il devient vite un acteur engagé dans les événements. Au cœur de l'action, Turbet-Delof sert d'informateur à Paris et cinquante ans plus tard, Jean-Marie Domenach lui rend hommage pour l'information qu'il a transmise à l'équipe de la revue *Esprit*: « *Nous avons vécu cette insurrection comme si c'était la nôtre, avec un contact quasi permanent (...) qui nous tenait au courant presque tous les deux jours, téléphonant, heure par heure, étape après étape, des nouvelles de cette insurrection. Nous étions, en quelque sorte, relié, par téléphone, à Turbet-Delof et nous étions des spectateurs, certes, mais par l'esprit et par le cœur, des participants* ».²⁰ Mais l'engagement du directeur va bien au-delà. Il accueille chez lui des Hongrois dont la famille Keszthelyi le 25 octobre et sa secrétaire le 26 octobre. Son supérieur, le ministre de France en Hongrie lui confie une mission à Vienne le 29 octobre dont il lui trace les grandes lignes: « *1) m'arrêter en chemin chaque fois que je le jugerai nécessaire pour sonder la population. Noter ce que je vois et ce que j'entends (...), rédiger un rapport dès mon arrivée et prier notre ambassadeur, M.Seydoux, de l'adresser au Département 2) me mettre en contact avec les journalistes français qui, soit à Vienne, soit à Paris, attendent une possibilité de venir en Hongrie. Leur proposer une place dans la camionnette de la Légation, même s'ils n'ont pas de visa hongrois* ».²¹ C'est dans le cadre de cette mission que Turbet-Delof ramène, « *dans la camionnette Renault de la Légation* », le journaliste français d'origine hongroise, Thomas Schreiber, envoyé spécial du journal *Le Monde*, de Vienne à Budapest et que les deux hommes restent ensemble, « *jour et nuit* » jusqu'au 10 novembre pour rendre compte de la meilleure façon des événements qui se déroulent dans la capitale hongroise.²²

¹⁸ G. TURBET-DELOF: *La Révolution...op.cit.* 37.

¹⁹ *Ibid.* p.38. Dans les archives privées de Turbet-Delof, cette collection de tracts est soigneusement conservée et constitue une source rare (en parfait état) et précieuse car elle est abondante (plus d'une vingtaine), variée, dactylographiée – à l'exception d'un tract manuscrit - en hongrois - à l'exception d'une proclamation du Comité national du 29 octobre ronéotypée en français – et étalée entre le 22 octobre et le 25 novembre. Quelques journaux ont également été joints à la collection.

²⁰ 1956. *Le commencement de la fin...op.cit.* 65.

²¹ *Ibid.*

²² Témoignage de Thomas Schreiber (11 janvier 2010).

Laissant sa fille de six ans à la Légation pour qu'elle soit en sécurité, Turbet-Delof accomplit dans les jours qui suivent d'autres missions: ainsi, le 2 novembre, il va porter au Comité révolutionnaire des Intellectuels le texte du discours du ministère des affaires étrangères français, Christian Pineau le 26 octobre et le 7 novembre, le ministre d'Etat István Bibó lui remet un manifeste destiné à l'Occident.

Parallèlement à l'observation et à l'action, Turbet-Delof décide de se faire le chroniqueur des changements politiques hongrois. Dès le 24 octobre, il « *se met à rédiger ces notes prises au fur et à mesure que j'ai observé les événements* » et il remet, par étapes, son texte à la Légation. Au total, il organise ses notes en trois rapports. Le premier rapport intitulé « *Premier coup d'œil d'ensemble le 29 octobre* » est divisé en cinq parties : 1) *le début de l'insurrection les 23-24* 2) *à bas Gerö ! le 25* 3) *la médiation des syndicats le 26* 4) *le nouveau gouvernement le 27* 5) *Nagy commence à céder les 28 et 29 octobre* ». Le second rapport est intitulé « *Budapest-Vienne-Budapest* ». Il s'achève par une intéressante réflexion méthodologique: « *de retour à Budapest, je reprendrai probablement la rédaction de ma chronique heure par heure des événements (...) tels que je puis les noter depuis le 23 octobre d'après 1) mes observations personnelles 2) les témoignages et visites reçus 3) l'écoute permanente de radio Budapest 4) les documents (journaux, tracts etc.) que je puis me procurer* ». Le troisième rapport se présente sous la forme d'une note sur la psychologie des rapports hungaro-soviétiques le 1^{er} novembre et il commence : « *les événements dont la Hongrie est le théâtre depuis le 23 octobre accélèrent certainement le cours de l'Histoire* » et s'achève par: « *sans doute est-il trop tôt pour savoir si l'insurrection hongroise l'a emporté (...). En fait, elle est un mouvement populaire général et spontané offrant les caractères suivants: absence totale de « provocation fasciste », anticommunisme incontestable, désir de conserver certaines acquisitions démocratiques et socialistes dues à l'intervention soviétique et à l'action communiste (...). Enfin, le texte se conclut par: « je serais d'avis d'attribuer au soulèvement hongrois un caractère néo-révolutionnaire tout à fait original, bien qu'il se rattache par certains côtés à la tradition de 1848-1849* ».

La sûreté et la qualité mais aussi la clairvoyance du témoignage de Turbet-Delof ont été reconnues et saluées plus tard, en particulier en 1996, à l'occasion du 40^e anniversaire de l'insurrection hongroise, par des voix autorisées. Ainsi, le journaliste du Monde Daniel Vernet écrit: « *François Fejtő à Paris et Gut Turbet-Delof à Budapest avaient compris que, après Berlin-Est en 1953 et Varsovie quelques semaines plus tôt, la révolution hongroise, même écrasée, marquait le début de la fin de l'empire soviétique* ». ²³ Et le journaliste-historien des démocraties populaires, François Fejtő se montre très élogieux à propos du témoignage de Turbet-Delof: « *sur quelque 450 livres de documents, témoignages, analyses et des milliers de reportages, écrits, photographiés et filmés (...), ce journal de Guy Turbet-Delof (...) écrit sur le vif (...) se distingue parmi tous par sa fraîcheur, la richesse de son*

²³ Daniel VERNET « *Une révolte populaire contre le totalitarisme* », Le Monde, 8 novembre 1996.

information et l'excellence de son analyse (...). Il avait acquis une familiarité exceptionnelle avec la langue, l'histoire, la littérature, les milieux intellectuels et la population de Budapest et de la province. Ce qui lui a permis, non seulement d'être un observateur privilégié de ce qui se passait dans le pays, mais aussi, chose rarissime, de prévoir ce qui se passerait ».²⁴ Et le journaliste Thomas Schreiber, le plus fin connaisseur de l'histoire contemporaine hongroise à Paris, confirme l'importance de l'action de Turbet-Delof et la qualité de son témoignage.²⁵

L'insurrection hongroise de 1956 et sa répression ne marquent pas la fin de la vie hongroise de Guy Turbet-Delof. Le directeur de l'Institut français de Hongrie reste encore presque deux ans à Budapest mais les lendemains sont difficiles. Il reprend une activité scientifique désormais tournée vers Molière qu'il décrit ainsi un quart de siècle plus tard: « j'effectue des recherches dans les archives ecclésiastiques (abbatiales, diocésaines, scolaires, privées) sur les premières traductions latines et emendatae des pièces de Molière (*Médecin, Fourberies, Bourgeois, Avare, Misanthrope*) jouées sur les théâtres scolaires surtout jésuites pendant la contre-réforme hongroise du XVIII^e siècle. Sujet fécond et inédit. Mes recherches aboutissent à vieillir de 50 ans la « préhistoire » du théâtre français en Hongrie – pays occupé par les Turcs jusqu'à l'extrême fin du XVII^e siècle. La mort d'un prêtre érudit qui me fournissait une aide précieuse et dont les papiers furent mis sous scellé, les difficultés de déplacement, l'embrouillement des archives ecclésiastiques dû aux vicissitudes de l'histoire et aux désordres consécutifs à la loi de Séparation, l'arrestation de mon autre secrétaire en 1957, mon départ de Hongrie enfin, me font abandonner ces recherches, qui ne m'ont finalement fourni que la matière d'un article publié dans la revue *L'Illustré théâtre* ».²⁶

La Hongrie jamais oubliée...

Sur les motivations exactes du départ de Turbet-Delof en octobre 1958, les sources consultées ne permettent pas de réponse précise et définitive. Guy Turbet-Delof lui-même oscille dans ses écrits entre plusieurs versions, le départ volontaire ou le départ plus ou moins contraint.²⁷ Le retour en France est incontestablement douloureux. Sur le plan privé, la petite Christine Turbet-Delof a du mal à quitter cette Hongrie où elle a passé toute son enfance et où elle doit laisser la jeune femme hongroise qui l'a élevée.²⁸ Le retour est aussi le temps du divorce avant que Guy Turbet-Delof ne se remarie en 1960 et qu'une nouvelle

²⁴ François FEJTŐ: préface au livre de G. Turbet-Delof, *La révolution hongroise...op.cit.* 5.

²⁵ Thomas SCHREIBER: « *les serviteurs de l'Etat comme vous, il n'y en a pas beaucoup* », dans 1956. *Le commencement...*, op.cit. 50 et témoignage (11 janvier 2010).

²⁶ Archives de l'Université de Bordeaux 3. Dossier personnel de l'Université de Bordeaux 3. La secrétaire Madame Halko, arrêtée en décembre 1957, est emprisonnée pendant un an. Les archives privées de Turbet-Delof gardent traces, sous forme de listées, de notes et de fiches, des premiers dépouillements effectués dans les bibliothèques hongroises sur la diffusion des œuvres de Molière en Hongrie.

²⁷ Daniel Vernet évoque « *un rappel par l'administration de tutelle pour prévenir une expulsion* » (*Le Monde*, 8 novembre 1996).

²⁸ Témoignage de Christine Métairie-François née Turbet-Delof (octobre 2009).

famille ne se constitue avec les deux enfants de sa seconde épouse, à peu près de l'âge de Christine. Sur le plan professionnel, la réintégration dans l'enseignement secondaire, au lycée de Bordeaux – ou plus exactement son annexe de Talence – pour un professeur qui n'a jamais exercé et qui vient de vivre dix années assez exceptionnelles à l'étranger, ne donne guère de satisfaction à Guy Turbet-Delof. Seule la nomination comme assistant de français à la faculté des Lettres de Bordeaux en octobre 1961 ouvre de nouvelles perspectives, celles d'une carrière universitaire qui conduit Turbet-Delof à un poste de professeur des Universités à compter de 1972.²⁹ Enfin, sur un plan scientifique, le retour en France s'accompagne d'un certain nombre de déboires et de déceptions. Guy Turbet-Delof a incontestablement caressé l'espoir de succéder à Aurélien Sauvageot à l'École des Langues orientales mais les relations entre les deux hommes s'avèrent difficiles et l'ancien directeur de l'Institut français doit renoncer à préparer la thèse qu'il envisageait sous la direction du maître des études hongroises en France sur le poète hongrois André Ady.³⁰

Mais le départ de Hongrie et le renoncement à un doctorat sur la littérature hongroise ne s'accompagnent pas d'un oubli de la Hongrie à laquelle Turbet-Delof reste profondément attaché jusqu'à la fin de sa vie. Au-delà des liens personnels et privés qu'il entretient longtemps avec ses amis hongrois et notamment avec ses anciennes collaboratrices à l'Institut français, Guy Turbet-Delof suit de près l'actualité culturelle et politique hongroise. Il saisit toutes les occasions pour garder le lien avec la Hongrie et sur des sujets fort variés: une intervention auprès de Paul Bouteiller à propos du licenciement, en 1966, de Marguerite Nemeth, bibliothécaire et collaboratrice scientifique de l'Institut français de Budapest depuis 1946; un soutien à Alain Peyrefitte, secrétaire général de l'UDR, qui doit débattre dans l'émission « *A armes égales* » en 1973 avec le Aczel, secrétaire du parti communiste hongrois; une intervention en 1973 auprès du directeur de l'Institut français de Budapest pour qu'il achète des exemplaires du livre *Jean Le Preux* que les PUF veulent mettre au pilon; une contribution au colloque organisé par l'Université de Strasbourg en 1973 pour la commémoration du 150^e anniversaire du poète Sándor Petőfi; une publication, en 1994, dans la revue hongroise *Világosság*, d'un article sur « *La révolution hongroise de 1956 vue par François Mauriac* » etc.

Pourtant, l'apogée du « *souvenir hongrois* » chez Guy Turbet-Delof se situe en 1996 avec le retour à Budapest à l'occasion du 40^e anniversaire, « *quatre jours à témoigner, dans des colloques, à la radio, à la télévision, dans des interviews* », sa participation au colloque du Sénat sur « *Budapest 1956-1996* » et surtout la

²⁹ Nommé maître assistant stagiaire en 1964 puis titulaire en 1965, Guy Turbet-Delof devient professeur sans chaire au 1^{er} janvier 1972 puis titulaire à titre personnel à compter du 1^{er} octobre 1972. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 1^{er} octobre 1984, il devient professeur émérite pour trois ans, renouvelé pour trois ans encore en 1988.

³⁰ Archives de l'Université de Bordeaux 3. Dossier personnel de Guy Turbet-Delof; archives privées de G. Turbet-Delof (lettres d'Aurélien Sauvageot. 3 mai et 6 juillet 1959). Dès lors, l'universitaire s'oriente vers le Maghreb de sa jeunesse comme objet d'étude littéraire et sa thèse d'Etat, soutenue en 1971, porte sur « *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVI^e et XVII^e siècles* ».

publication de son livre *La Révolution hongroise de 1956. Journal d'un témoin*, en français et en hongrois.³¹ Ce retour a été longtemps espéré, notamment dans le cadre d'une mission universitaire en 1973-1974 mais il n'avait jamais pu se réaliser et Turbet-Delof en avait été meurtri au point d'écrire au médiateur de la République: « *je suis, en France, à ma connaissance, le seul professeur titulaire des Universités qui sache lire, écrire et parler le hongrois* »!³²

En 2007, Guy Turbet-Delof, invité au 60^e anniversaire de l'Institut français de Hongrie, doit renoncer pour des raisons de santé à un nouveau voyage à Budapest. Mais la Hongrie l'accompagne dans son ultime voyage puisque sa fille a eu la délicate attention d'inscrire sur son faire-part de décès la formule hongroise *Nyugodjék békében*, c'est-à-dire « *qu'il repose en paix* ». Et les Hongrois ne sauraient oublier ce Français qui a tant aimé leur pays, qu'ils ont fait, au début du XXI^e siècle, commandeur dans l'ordre du Mérite de la République de Hongrie pour avoir contribué durant plus d'une décennie, dans des temps particulièrement difficiles, à maintenir les liens entre la Hongrie et la France.

³¹ G.Turbet-Delof, témoignage dans *1956. Le commencement...op.cit.*, p.46. Il faut saluer son initiative de faire don, à cette occasion, à la Bibliothèque nationale de Hongrie d'une partie de ses archives et de la documentation utilisée pour son livre.

³² Archives privées de Guy Turbet-Delof. Lettre à Antoine Pinay, médiateur de la République (1^{er} février 1974).

István Majoros

Magyarország, hebdomadaire politique et l'image de la France dans les années 1960*

Le 1^{er} février 1964 un nouveau hebdomadaire politique et sociale apparut en Hongrie sous ce titre: Magyarország (la Hongrie). Ce journal portant le nom du pays veut présenter et commenter les événements du monde entier et de la Hongrie – peut-on lire au deuxième page. Le programme du journal est donc bien ambitieux. Mais il veut présenter le monde entier du point de vue du socialisme, puisque l'existence du système socialiste est déterminante pour le monde entier – affirme avec conviction la rédaction. Ce journal un peu de style occidentale dans sa forme fut un nouveauté et comme hebdomadaire, le seul organe politique dans la presse écrite en Hongrie au début des années 1960. On ne peut pas dire que le papier, les images et les illustrations furent d'une qualité excellentes, mais le journal publia des images, des illustrations et à cette époque ce fut bien important. Comment le journal réalise-t-il son programme ambitieux? La rédaction essaie d'éclairer le fond des événements. Dans la première partie du journal on trouve des analyses sur la vie internationale, sur la politique intérieure d'un pays, sur les questions militaires, sur l'OTAN, sur le pacte de Varsovie, sur l'économie d'un pays ou du monde, etc. Au milieu on peut lire des extraits des journaux du monde capitaliste et socialiste. Il s'agit plus de 100 journaux, hebdomadaire, revues dont les articles apparaissent dans Magyarország: Paris jour, Der Spiegel, Polityka, Pravda, New Statesman, France nouvelle, Le Monde, The Daily Times, Die Welt der Literatur, Time, The New York Times, The Times, Le Nouvel Observateur, US News and World Report, Schweitzer Illustrierte Zeitung, The Daily Telegraph, Die Weltwoche, France Observateur, Rinascita, New York Herald Tribune, Süddeutsche Zeitung, et on pourrait continuer les titres des journaux. Et la dernière partie s'occupe des questions sociale et culturelle, tout d'abord en Hongrie. Le prix était 2 forint et à partir de la fin 1967, 3 forint. On peut dire que ce prix fut bon marché et le journal fut accessible presque à tout le monde dans le pays. Il devint le journal préféré tout d'abord des intellectuels. Mais la qualité d'un journal dépend des journalistes et cet hebdomadaire trouva ses meilleures collaborateurs à la radio, à la télévision, aux quotidiens et à l'Agence de presse de Hongrie (MTI). Ce dernier avait des correspondants à Accre, Vienne, Belgrade, Bonn, Bucarest, Londres, Moscou, Paris, Prague, Sofia, Warsovie et à Washington. Ces journalistes parlèrent plusieurs langues, parmi eux le français et à cette époque le français avait une meilleure place parmi les langues, puisque l'anglais ne fut pas si déterminant dans ces années en Hongrie qu'à nos jours. Et le rédacteur en chef, József Pálffy fut un francophone.

* The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

Il semble, ce n'est pas hasard, que cette hebdomadaire apparut en 1964, parce que l'apparition symbolise l'ouverture politique du pays à l'Ouest. Après la chute de la révolution de 1956 le régime Kádár se trouva isolé dans la vie internationale et jusqu'à 1962 la question hongroise fut à l'ordre du jour des Nations Unies. Quant aux relations franco-hongroises, le rapport du ministère des Affaires étrangères de Budapest constate le 15 décembre 1960 que l'attitude des cercles politiques en France sont très hostile envers la Hongrie depuis la contre-révolution. Et cette attitude se manifeste partout, au ministère des Affaires étrangères, dans la presse et dans le support donné aux émigrés hongrois par les autorités français. C'est pourquoi il faut faire des efforts pour normaliser les relations entre les deux pays.¹ Le régime a vraiment fait tout pour mettre fin à cet isolement. Le 2 mai 1960 Paris et Budapest signèrent un accord sur l'aviation civile et en 1961 un accord culturel. Et cette année une délégation parlementaire française arriva à Budapest.² En 1960 la Hongrie commença des négociations secrètes avec des États-Unis et le résultat de cette activité diplomatique fut le retrait de la question hongroise de l'ordre du jour des Nations Unies à condition que les prisonniers politiques seraient libérés. Et vraiment une partie de ces prisonniers reçut l'amnistie en mars 1960. Ensuite en mars 1963 on annonça l'amnistie générale à tout ceux qui furent emprisonnés pour leur participation dans la révolution en 1956. L'été de cette année le secrétaire général des Nations Unies, U Thant, rendit visite en Hongrie et la représentation diplomatique de l'Angleterre, de la France et de la Belgique fut élevée du rang de légation à celui d'ambassade.³ L'année suivante la Suède, l'Italy, la Suisse et le Canada firent la même chose.⁴

Les efforts de la Hongrie pour mettre fin à son isolement coïncida avec l'ouverture à l'Est du général de Gaulle à partir de 1963 et dès l'année suivante les visites des ministres français et est-européens se multipliaient: en 1964 le chef du gouvernement roumain fut à Paris. Jacques Marette, ministre de la poste rendit visite à Budapest, son homologue hongrois, György Csanádi fut à Paris en automne de cette année. En janvier 1965 János Péter, le ministre des Affaires étrangères hongroises partit pour Paris et en 1966 Couve de Murville, son homologue français fut en Roumanie, en Bulgarie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie et à la fin de juillet en Hongrie. Cette année entre 20 juin et le 1^{er} juillet le général de Gaulle fit un long voyage en Union soviétique, et en décembre Kossyguine, le président du Conseil des ministres fut à Paris. En 1967 de Gaulle fut en Pologne, et l'année suivante en Roumanie.⁵ Dans ces années, on peut bien voir, la vie

¹ Magyar Országos Levéltár (MOL) – Archives nationales de Hongrie, XIX-J-1-j-005/1961.

² FÜLÖP, Mihály: *Les relations franco-hongroises depuis 1945*, Cahiers d'études hongroises, 6/1994. 223.

³ Le gouvernement britannique éleva la représentation diplomatique du rang de légation à celui d'ambassade le 2 décembre 1963 en Bulgarie, en Roumanie et en Hongrie. Paris fit la même chose en Hongrie le 21 décembre 1963. József Vincze fut nommé l'ambassadeur de Hongrie à Paris et son homologue français à Budapest fut Pierre Francfort à partir de janvier 1964.

⁴ GERGELY Jenő – IZSÁK Lajos: *A huszadik század története* (Histoire du XX^e siècle), Pannonica, Budapest, 2000. 409.

⁵ VAÏSSE, Maurice: *La puissance ou l'influence? La France dans le monde depuis 1958*, Fayard, Paris, 2009. 242-246. GARADNAI Zoltán: *Franciaország keleti nyitási politikája és a magyar-francia*

internationale et les relations de la France avec l'Europe de l'Est furent très actives. Et ce mouvement diplomatique et l'activité politique se voient bien dans l'hebdomadaire Magyarország, puisque l'ouverture Est-Ouest donna plus de liberté pour la presse politique en Hongrie.

Dans Magyarország j'ai regardé les articles sur la France à partir de 1964 jusqu'à la fin de 1967. Le cadre de cette étude n'est pas suffisant pour présenter tous les articles, parce que l'hebdomadaire montre la France sous tous ses aspects, donc la vie politique, économique, sociale, culturelle et la vie quotidienne aussi en France. Et c'est important puisque les diplomates français demandent plusieurs fois à la légation de Hongrie à Paris que la presse hongroise et en générale la presse des pays socialistes montrent une image plus nuancée sur la France aux lecteurs en Hongrie.⁶

Dans le premier numéro de Magyarország on peut déjà lire un article assez long sur la France, présentant Gaston Defferre, le maire socialiste de Marseille, l'adversaire secret du général de Gaulle. Cet avocat protestant et divorcé ne veut pas collaborer aux élections présidentielles avec le Parti communiste français. Il est donc critiqué par l'auteur de cet article, disant qu'il faudrait supporter et accepter le point de vue du PCF, que les deux partis de gauche aient un candidat et un programme commun. Mais au début de l'article l'auteur reconnaît que le général peut obtenir plus de 50% aux élections. Et l'opposition n'a pas beaucoup de chance pour gagner les élections présidentielles.⁷ *Je reste au pouvoir puisque je suis assez fort pour le garder* – cite l'auteur le général-président en y ajoutant que cette déclaration est fière et hautaine. Pendant les années examinées par moi le général de Gaulle figure souvent dans Magyarország. En septembre 1965 l'hebdomadaire écrit de nouveau sur les prochaines élections présidentielles et à propos de cela sur le général aussi. Le titre de l'article fait par le rédacteur en chef est bien écrit: *Le candidat pour la présidence, c'est le président*.⁸ On critique souvent le général – constate l'article, à cause de son pouvoir personnel, c'est pourquoi son activité est présentée par les chiffres pour prouver le démocratisme de son régime. Le général pendant les années de sa présidence écouta ses ministres 302 fois aux réunions gouvernementaux, il reçut le président du Conseil 605 fois, et 2.000 fois les ministres. Il convoqua 420 réunions de cabinet. Il tint 30 discours dans la radio et à la télévision, et 12 conférences de presse. Il rencontra à

kapcsolatok jellegzetességei (La politique d'ouverture de la France à l'Est et les caractéristiques des relations franco-hongroises), IN: GARADNAI Zoltán: *Iratok a magyar-francia kapcsolatok történetéhez 1963-1968* (Documents sur l'histoire des relations franco-hongroises 1963-1968), Gondolat-Magyar Országos Levéltár, Budapest 2008. 31-33. 41. (GARADNAI 2008)

⁶ Entretien entre József Vincze, ministre de Hongrie à Paris et Jacques de Beaumarchais, le chef du Département Europe au ministère des Affaires étrangères, Paris, 25 février 1963. GARADNAI: 78. Jacquin de Margerie, le chef du Département de l'Europe de l'Est, n'est pas content de Mme Léderer, la femme du correspondant de l'Agence Hongrie Press, puisqu'elle n'a pas écrit correctement sur la France. M. Vincze, le ministre de Hongrie dit la même chose à propos du correspondant du Monde, Philippe Ben, sur la Hongrie. GARADNAI (2008):110-111.

⁷ Magyarország, le 1^{er} février 1964.

⁸ PÁLFY József: *Az elnökjelölt: az elnök. A szavazási aritmetika számai* (Le candidat pour la présidence c'est le président. Les chiffres de l'arithmétique des élections), le 19 septembre 1965.

peu près 15 millions de Français et il arriva souvent qu'il serra la main à ses électeurs. Ensuite le rédacteur en chef fait référence à l'opinion du PCF que le général est le porte-parole des monopoles et du grand capital. A cette époque en Hongrie on ne pouvait pas écrire sur la France sans PCF, puisque ce parti joua vraiment un rôle important dans la vie politique française; d'autre part au temps du socialisme la référence aux partis communistes occidentaux fut presque obligatoire marquant que les idées communistes, socialistes sont présentes même au monde du capitalisme. Et la presse fit sentir aux lecteurs qu'un jour le socialisme triompherait. Mais l'article se continue et l'auteur reste aux faits présentant que la gauche est divisée et la SFIO ne veut pas un candidat commun avec les communistes. Et puisque Gaston Defferre échoua comme candidat pour la présidence, c'est pourquoi l'article présente un homme politique âgé de 49 ans, François Mitterand. Et Mitterand comme l'homme de l'avenir figure lui aussi souvent dans les pages de Magyarország. Enfin cet article se termine par un fait: selon les sondages publics 61% des Français appuient le général de Gaulle.

À la fin du novembre 1965 ce chiffre diminue. Le journal cite un hebdomadaire illustré, *Noir et Blanc*, présentant cinq clairvoyantes sur les élections.⁹ L'une d'eux, Rose Stoler présagea 57% pour de Gaulle, et 21% pour Mitterand, comme les sondages publics. Ce dernier est bien intéressant pour la presse. Mais les Temps Modernes, le journal de Jean-Paul Sartre critique bien Mitterand pour son attitude au temps de la guerre d'Algérie. Comme le candidat commun de la gauche, Mitterand tint une conférence de presse dans la compagnie de Waldeck Rochet, le secrétaire général du PCF et Guy Mollet, le secrétaire générale de la SFIO et il présenta son programme de 28 points à l'hôtel Lutèce. Il veut transformer la constitution pour diminuer le pouvoir du président, pour qu'il ne puisse pas modifier la constitution et qu'il ne puisse pas tenir un référendum. Malgré ce programme et malgré les efforts des candidats, les clairvoyantes estiment que cette course pour l'Élysée est déjà décidée.

Et de Gaulle gagna vraiment les élections en décembre 1965, mais ce ne fut qu'au deuxième tour, le 19 décembre qu'il reçut 54,4% des votes.¹⁰ L'hebdomadaire en écrit sous ce titre: *L'image reste*.¹¹ Après cette victoire difficile l'auteur de l'article constate que le président de la France sera de nouveau le général de Gaulle à partir du 8 janvier 1966, mais le mythe du général commence à disparaître dans les générations montantes. Et les historiens parlent, eux aussi sur la crise du gaullisme à propos de ces élections.¹² Malgré cela le journal présente le générale comme un homme politique étant prêt à lutter pour la présidence. Et il se montre plus simple devant les spectateurs de télévision qui furent bien surpris voyant la décoration transformée du général devant les caméras de télévision: la table à écrire en

⁹ PÁLFY József: *Kristálygömb kaució* (La caution de boule à cristal), le 28 novembre 1965.

¹⁰ Au premier tour de Gaulle reçut 43,7% et François Mitterand fut le deuxième avec 33,2%.

¹¹ PÁLFY József: *A kép marad* (L'image reste), le 26 décembre 1965.

¹² GAZDAG Ferenc: *Franciaország története 1945-1995* (Histoire de la France 1945-1995), Zrínyi, Budapest 1996. 125.

bois taillé de l'époque de Louis XV fut remplacée par un simple bureau moderne et au fond on ne peut plus voir les étagères pleines de livres, seulement un simple rideau sans décor. Ensuite l'article s'occupe du Parti communiste français, comme d'habitude, et il cite les déclarations de Waldeck Rochet. C'est lui qui dit la vérité au lecteur évoquant l'un des sujets des élections, la question de l'intégration européenne, celui du Marché commun. Waldeck Rochet fut contre l'intégration européenne en 1957. Depuis lui et les communistes français acceptent le Marché commun, puisqu'il est un organisme existant, mais il propose une coopération aux partis démocratiques pour lutter aux institutions européens dans l'intérêt des travailleurs. Et pour souligner son opinion, il cite François Mitterand, le candidat de la gauche, qu'il est partisan de l'idée européenne, mais il est contre l'Europe des trustes et des monopoles.

L'article du 26 juin 1966¹³ s'occupe de nouveau du général de Gaulle et écrit sur son voyage à l'Union soviétique mais d'un ton changé. Le ton cette fois n'est pas celui de la crise du gaullisme, mais celui de la grandeur et de la coexistence pacifique. Son programme à l'URSS fut vraiment exceptionnel et on ne peut pas le comparer aux visites des autres chefs d'États occidentaux. Il y parcourut plus de 14.000 km, il rencontra Brejnev, le premier secrétaire du parti, Podgorny, le président du Présidium du Soviet Suprême et Kossyguine, le chef du gouvernement et de Gaulle avait plus de 26 heures de négociations avec ses partenaires.¹⁴ L'auteur cette fois aussi est le rédacteur en chef de l'hebdomadaire pour que le journal insiste sur l'importance de cet événement. Dans cet article le général-président est présenté par ses gestes, par ses discours à l'aéroport de Moscou et par l'histoire, parce qu'il fut déjà dans la capitale soviétique en novembre et décembre 1944. Quand il salue le public, il dit Grande Russie mais à la fin de son discours il prononce déjà le nom du pays: l'Union soviétique. Et il dit une phrase en russe aussi d'une prononciation sans faute, écrit l'auteur. Bien sûr, il y a des différences de vue entre les deux délégations, remarque le rédacteur en chef, malgré cela ce voyage est un événement important pour la sécurité de l'Europe, et on peut s'attendre au développement de la coopération économique, culturelle, scientifique entre les deux pays. Le ton de l'article est amical, cordiale envers le général et c'est un développement énorme dans la presse hongroise et dans les milieux politiques en Hongrie. Après l'avènement du général de Gaulle au pouvoir en 1958 à Budapest on a parlé que le fascisme renaît en France,¹⁵ et le président fut nommé autoritaire, dictateur menant une politique personnelle, mais depuis le ton changea bien envers de Gaulle grâce à l'ouverture de la France vers Moscou et vers les pays de l'Est. On pourrait continuer à examiner d'autres articles sur le général-président et sur les autres personnages de la vie politique française au milieu des années 60, mais je change sujet pour présenter la vie culturelle.

¹³ PÁLFY József: *De Gaulle Moszkvában* (De Gaulle à Moscou).

¹⁴ GAZDAG: 122-123.

¹⁵ GARADNAI Zoltán: *Francia diplomaták helyzetértékelése és a keleti nyitási politika lehetőségei. 1963. május* (L'analyse des diplomates français et les possibilités de la politique d'ouverture à l'Est), <http://www.archivnet.hu/index.phtml?cikk=279>

Le journal écrit sur les artistes, les savants français. Dans les années 1960 Jean-Luc Godard fut bien connu par le public hongrois, surtout par les intellectuels, comme le dernier représentant de la nouvelle vague. Il est présenté par un article dans Magyarország¹⁶ comme un metteur en scène qui stupéfie le bourgeois. Ses films causent des scandales, mais la position de Godard dans les questions sociales et politiques, p.e. son avis sur la guerre au Vietnam est claire: on le trouve toujours à gauche, parmi les intellectuels de gauche. C'est à propos du nouveau film de Godard, *La Chinoise*, que l'auteur de l'article écrit sur lui cherchant les causes du nouveau scandale, de la nouvelle indignation. On sait – remarque-t-il, que les citations du livre rouges de Mao Tsé-Toung sont plus connues parmi les étudiants de la Sorbonne et en générale par la jeunesse de l'Occident que les études et les livres des professeurs à la Sorbonne. Selon le sondage fait par le Nouvel Observateur parmi les étudiants la révolution culturelle chinoise est un moyen pour les étudiants français, occidentaux à lutter contre les générations plus âgées et contre toutes les choses qui les étranglent, les empêchent à percer et qui épuisent leur vie. Une question du sondage: exploser l'université? Et la réponse: oui, j'en suis d'accord. Et Godard? Lui, qu'est qu'il fait? Il dispute, il participe dans les discussions, il accorde des interviews prudentes et équivoques et tourne des films. Et ses films attirent l'attention de la société sur des faits comme l'enseignement supérieur ou d'autres par les moyens de l'anarchisme, donc exploser l'université ou tirer sur un professeur ce que la Chinoise, donc une étudiante française fit dans le film.

On trouve ensuite dans Magyarország des articles sur Le Corbusier¹⁷ qui parcourut l'Europe et une partie du monde et il fut en Hongrie aussi un personnage bien connu qui influençat l'architecture du pays. C'était lui qui organisa le Congrès International d'Architecture Moderne et réalisa le plan de la *Cité radieuse* à Marseille et à Nantes. L'Hebdomadaire présente ensuite Aurélien Suvageot, professeur des langues finno-ougriennes¹⁸ qui devint le docteur honoris causa de l'Université Eötvös Loránd de Budapest. Il prépara le dictionnaire franco-hongrois, le sauvageot, comme on disait familièrement. Pour pouvoir le faire il fut par exemple aux usines Renault et Peugeot pour connaître les pièces détachés des autos et à Budapest il parlait avec les chauffeurs de taxi pour connaître leurs langages.

Magyarország présente aux lecteurs hongrois Alain Robbe-Grillet,¹⁹ le représentant le plus connu du nouveau roman qui protesta contre la guerre d'Algérie, mais depuis il tourna le dos à Jean-Paul Sartre et il critique les écrivains engagés. Ensuite le lecteur peut connaître des chiffres sur la consommation

¹⁶ HEGEDŰS Zoltán: *Godard. Vihar egy film körül* (Godard. Scandale à propos d'un film), le 10 décembre 1967.

¹⁷ MURÁNYI-KOVÁCS Endre: *Építő művészet. Mesterek mestere* (Architecture. Le maître des maîtres), le 12 septembre 1965.

¹⁸ *A kettős nagykövet* (Le double ambassadeur), le 3 mai 1964.

¹⁹ MURÁNYI-KOVÁCS Endre: *Arckép. Vitázó vendég. A francia „új regény” utazó nagykövete* (Portrait. L'hôte qui discute. L'ambassadeur roulant du nouveau roman), le 10 octobre 1965.

d'alcool des Français par un extrait du Schweizer Illustrierte Zeitung.²⁰ Pendant dix années la consommation du moût diminua de 72 litres par tête à 32,8 litres. Mais la consommation de la bière augmente: de 33 litres à 61,5 litres. Et bien sûr c'est le vin qui est à la tête avec 187,2 litres, mais on peut voir quelque changement: les Français donnent leurs préférences aux vins de qualité. Et encore un extrait, cette fois de l'Express: *Sybille: la France à mi-chemin*.²¹ Ça veut dire qu'à la fin de septembre 1967, la France avait 50 millions d'habitant grâce à la naissance de Sybille Lemoine qui reçut 1.000 dollars en cadeau du gouvernement français. La France est donc à mi-chemin pour avoir 100 millions d'habitants. Et un sociologue pronostique 60 millions lors du 20^{ème} anniversaire de Sybille.

On peut voir que cette hebdomadaire, Magyarország donne beaucoup d'informations, beaucoup de nouvelles sur l'Europe, sur le monde quelques années après la révolution 56, dans une époque fermé, où la population ne pouvait pas aller librement à l'étranger. Ce journal fut une réussite et dès la fin 1967 on change son format, il devient plus petit, et on utilise la technologie offset pour que l'hebdomadaire devienne meilleure par des images de bonnes qualités. Nous sommes au temps du socialisme et la Hongrie fut un pays satellite du système soviétique. On examine, analyse donc les événements, la vie internationale de ce point de vue. Le public hongrois a accès aux informations de telle façon. Et on peut bien voir dans Magyarország aussi la méthode du journalisme socialiste de cette époque: on critique bien sûr le monde occidentale, le monde capitaliste, mais pour pouvoir les critiquer il faut les présenter. Et cependant le lecteur hongrois apprend à lire parmi les lignes.

²⁰ *A franciák túl sokat isznak* (Les Français boivent trop beaucoup), Schweizer Illustrierte Zeitung, le 24 avril 1966.

²¹ *Sybille: Franciaország félúton*, Express, le 26 novembre 1967.

Zoltán Garadnai

*Les relations franco-hongroises (1963-1968)**

Les relations entre la France et la Hongrie ne signifiaient pas de partenaires spéciaux par rapport aux autres pays de l'Europe centrale et orientale, et le contact avec la France resta inévitablement avec des arrières pensées (à cause de Trianon, la paix de 1947, la guerre froide, les évènements de 1956) pour les hongrois. Parallèlement, la relation avec la France garantissait aussi (surtout à partir de 1963) la réintégration du pays dans la politique internationale, ainsi que la consolidation sur le plan international du régime kádarien isolé entre 1956-1963.¹ Il faut mettre l'accent sur le fait que le but principal du régime fut la continuité du processus de normalisation après l'amnistie de 1963, et ainsi que celui de maintien de la stabilité interne du régime, tout autant liés à la consolidation internationale du régime. En Hongrie la détente intérieure jouait un rôle majeur dans les buts diplomatiques hongrois, étant complétée aussi par la réintégration générale du pays dans le système international.²

La Hongrie se trouvait politiquement et géographiquement dans la périphérie de l'Europe, ainsi qu'en marge des relations internationales entre 1941 et 1963, et en perdant ses contacts traditionnels (p.e. Allemagne, Italie, Royaume-Uni), elle avait été totalement incorporée dans le système communiste. La société hongroise avait peur de la marginalisation et la périphérisation du pays et se félicitait de n'importe quel signe d'ouverture vers les pays de l'Europe occidentale.³ Ces pays avaient été évalués comme le centre, tandis que l'URSS symbolisait le monde de l'Est, c'est-à-dire la périphérie. Cette pensée s'accordait avec les désirs de la

* L'élaboration de l'étude a été supportée par la bourse de recherche de János Bolyai de l'Académie hongroise des sciences.

¹ Il faut prendre en considération également que la politique gaullienne d'ouverture à l'Est avait une autre signification d'un point de vue de Paris ou d'un point de vue hongrois, et que leurs perceptions en étaient différentes. Pour la Hongrie, vers le milieu des années 60, la France était d'une importance capitale - tant du point de vue politique, que propagandiste et idéologique. Par ce biais on pouvait atteindre la consolidation internationale tant espérée, et par la même l'épanouissement de la stabilité interne, en obtenant en même temps l'intégration de la politique d'ouverture.

² Voir FÖLDES György: *Kádár János külpolitikai nézetei (1957-1967)*. IN: PRITZ Pál (szerk.) SIPOS Balázs és ZEIDLER Miklós közreműködésével): *Magyarország helye a 20. századi Európában*, Tanulmányok. Magyar Történelmi Társulat, Budapest, 2002. 135-146. BÉKÉS Csaba: *A kádári külpolitika, 1956-1968*. IN: *Európából Európába. Magyarország konfliktusok keresztjében, 1945-1990*. Gondolat, Budapest, 2004. 237-256. PRITZ Pál: *Magyarország külpolitikája a 20. században*. IN: GAZDAG Ferenc-KISS J. László (szerk.): *Magyar külpolitika a 20. században*. Tanulmányok, Zrínyi, Budapest, 2004. 13-35. Zoltán GARADNAI: *La Hongrie de János Kádár et le processus d'Helsinki*, IN: Elisabeth du RÉAU et Christine MANIGAND (sous la direction de): *Vers la réunification de l'Europe. Apports et limites du processus d'Helsinki de 1975 à nos jours*, L'Harmattan, 2005. 123-139. GARADNAI Zoltán: *Iratok a magyar-francia kapcsolatok történetéhez (1963-1968)* IN: ORMOS Mária - GECSÉNYI Lajos - VIDA István (szerk.): *Magyarország és a világ. Diplomáciatörténet*. Budapest, 2008. 513.

³ *Documents Diplomatiques Français (DDF)* 1959. II. N° 217. Budapest, le 9 novembre 1959. *Collection des télégrammes*. 533. Thomas Schreiber, journaliste chez Le Monde à l'époque, confirmait cet opinion dans son témoignage, le 12 octobre 2009.

population, formant ainsi un compromis pour la vie commune intérieure,⁴ et l'acceptation de la politique intérieure du régime accentuant la sensibilité de détente⁵ du régime kádarien. Au cours des années soixantes, du point de vue hongrois, la détente internationale se servait de moyens pour l'ouverture du régime qui avait été déterminée par trois facteurs significatifs: a) les réalités du système du bloc dans la question allemande étant une question primordiale pour les pays socialistes. János Kádár et son équipe n'osèrent pas surmonter les obstacles de la réalité en Europe centrale et orientale. b) Les questions économiques jouaient un élément principal dans le processus de la normalisation du régime. c) Les réalités idéologiques du communisme, et ceux du personnage de Kádár déterminaient définitivement le champ d'activité de la diplomatie hongroise.

La perception de la diplomatie française en Hongrie (1963-1964)

La France montra sa politique européenne d'indépendance (comme un exemple possible) aux pays de l'Europe centrale et orientale, et le compromis signé à Évian ouvra les possibilités de rapprochement politique entre la France et les pays de l'Europe de l'Est.⁶ A partir de 1963, la question allemande fut la question principale. A cause du traité franco-allemand (22 janvier 1963), les soviétiques marquèrent leurs hostilités au rapprochement de la France et de l'Allemagne de l'Ouest.⁷ Cette hostilité soviétique fut devenue beaucoup plus nette depuis le traité, et le problème allemand servait à maintenir la cohésion artificielle de la région occupée et surveillée par l'Armée Rouge après la Seconde Guerre mondiale.⁸

⁴ Centre des Archives Diplomatiques de Nantes (CADN) Série B. Ambassade de Moscou. Carton 187. *Réunion des Chef de mission en Europe Orientale. La communication de Pierre Francfort, ministre de France en Hongrie.*

⁵ A l'occasion de sa visite officielle en France János Kádár déclara (le 15 novembre 1978) devant Valéry Giscard d'Estaing l'importance de la détente pour la Hongrie: „*Les événements de 1956 ont restructuré chez nous beaucoup de têtes et de cerveaux. Il y a eu une prise de conscience dans la mentalité de la population. Donc nous pouvons dire avec satisfaction qu'il y a une bonne entente à l'intérieur. Peu de temps après 1956 nous avons décidé de clore le passé. Nous avons décrété une amnistie générale et nous avons décidé de nous tourner vers l'avenir. Oh. Monsieur le Président, si tout allait aussi bien que notre entente interne!*” Voir Archives du Ministère des Affaires étrangères (AMAE) Europe Hongrie. Carton 4490. Relations franco-hongroises. *Entretien en tête à tête du Président de la République et de M. Janos Kadar, le 15 novembre 1978.*

⁶ GARADNAI Zoltán: *Kelet-Európa helye De Gaulle tábornok Európa-koncepciójában (1958-1962)*. *Külvügyi Szemle* 9. Évfolyam. 2. szám. 2010. nyár. 173-175. Andrzej SEPTYCZKI: *La place de l'Europe Centre-Orientale dans la conception européenne du général de Gaulle*. Université de Paris-Sorbonne IV. 2002. 70-98. 151-154. Maurice VAÏSSE: *La puissance ou l'influence? (1958-2004)*. IN: *Histoire de la diplomatie française*. Perrin, 2005. 887-888. Natalia VASSILIEVA: *L'URSS et le développement des relations de la France avec les pays de l'Est*. IN: Maurice VAÏSSE (sous la direction de): *De Gaulle et la Russie*, CNRS Editions, Paris, 2006. 205-211. Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE: *La Russie dans la géopolitique de Charles de Gaulle*. IN: Maurice VAÏSSE (sous la direction de): *De Gaulle et la Russie*, CNRS Editions, Paris. 273-279.

⁷ *Discours et Messages (DM)*, Vol. 4. Plon, Paris, 1970. 61.

⁸ CADN Moscou Série B. Carton 187. Note. *Traité franco-allemand, force atomique multilatérale, contradiction du capitalisme. (Moscou, le 25 Avril 1963.)*. Selon de Gaulle la menace allemande et la

Pour la France la coopération avec l'Europe centrale et orientale devenait un moyen diplomatique pour essayer de contrôler l'Allemagne dans le cadre de „l'Europe de l'Atlantique à l'Ural”, afin qu'elle ne pût de nouveau menacer ses voisins, et la France avait cherché à nouer une alliance dirigée contre le revanchisme naissant en Allemagne de l'Ouest.⁹ Les pays de l'Est partageaient cette politique française qui fut déterminante pour leur rapprochement avec la France gaullienne.¹⁰ De Gaulle pensait que la coopération avec les pays satellites permettrait de résoudre le problème allemand, et la France et les pays de l'Europe orientale pourraient trouver ensemble une solution à la question allemande et aux questions européennes. Dans ce contexte, la coopération avec les pays satellites fut importante, parce que De Gaulle était convaincu que le règlement de la question allemande était un point commun avec eux, sur la base de l'intérêt national.¹¹

Lors de la conférence des ministres et des ambassadeurs en mission en Europe de l'Est tenue au Quai d'Orsay (les 6-8 mai 1963), les diplomates français analysèrent les possibilités de la France pour sa nouvelle politique européenne,¹² et ils examinèrent trois questions concrètes pour l'Europe orientale: a) la situation intérieure dans le cadre du bloc et ses relations avec l'URSS et le fonctionnement du pacte de Varsovie.¹³ b) Les questions économiques, le développement de réformes nationales et la réforme de COMECON. c) La question idéologique et la querelle chino-soviétique, et son influence sur la cohésion du bloc.¹⁴

La politique européenne de la Hongrie se heurta à des limites idéologiques et à la question de cohésion du monde communiste sous l'hégémonie soviétique. Le

peur contre la renaissance du revanchisme allemand rapprochaient les pays de l'Europe de l'Est et de la France (sur la base des intérêts naturels), en donnant une possibilité de créer la coopération avec la France sur la base de la politique de „détente-entente-coopération,” et ces pays devaient jouer un certain rôle non négligeable dans la politique de l'ouverture à l'Est du Général.

⁹ Voir DDF 1963 II. 132-133. 135-136. 354-360. 365-375. 378-384. 558-559.

¹⁰ GARADNAI Zoltán: *A De Gaulle-i keleti nyitás politika első lépései (1963. január 14. - 1963. december 31.)*. Külügyi Szemle, 6. évf. 2007/1. sz. p. 172-194. BOZO, Frédéric: *Deux stratégies pour l'Europe. De Gaulle les États-Unis et l'Alliance Atlantique (1958-1969)*. Fondation Charles de Gaulle, Plon. 1996. 103-132.

¹¹ De Gaulle diminua l'importance de l'idéologie et pensa que sa politique de « l'Europe de l'Atlantique à l'Ural » permettrait de réaliser les buts de sa diplomatie et d'augmenter la position de la France en Europe Centre-orientale. Malheureusement, la coopération avec les pays de l'Europe de l'Est fut déterminée par le système idéologique des régimes communistes. Parmi ces pays, la Hongrie était plus modérée et prudente et essaya de manoeuvrer entre les « orthodoxes » (URSS, Pologne, RDA, Tchécoslovaquie) et les « pionniers » (Roumanie, Yougoslavie), et elle se montra vraiment très ouverte envers la France, parce que les relations françaises jouaient un certain rôle de balance entre l'Allemagne et l'URSS pour les leaders communistes hongrois.

¹² CADN Moscou Série B. Carton 187. *Réunion des Chefs de mission en Europe Orientale. Allocution de bienvenue du Ministre (séance 6 mai, matinée)*

¹³ VASSILIEVA (2006): 205-211.

¹⁴ Voir Maurice VAISSÉ: *La grandeur. Politique étrangère du général de Gaulle 1958-1969*. Fayard, Paris. 1998. 413-414. Maurice VAISSÉ: *L'Europe centrale et orientale dans la politique du général de Gaulle de 1958 à 1969*. Cahiers de la Fondation Charles de Gaulle, N° 6. 1999. 129-133. MORELLE, Chantal: *A francia-magyar kapcsolatok De Gaulle elnöksége idején*. Magyar Szemle (Új folyam 8.) 3-4. sz. 1999. 63-77.

développement des échanges économiques, politiques et culturelles avec la France dépendaient des réalités du régime, du progrès de déstalinisation intérieure de la Hongrie et des désirs et des capacités de la France pour les relations avec les pays satellites.¹⁵ Pendant la conférence Pierre Francfort (ministre de France en Hongrie à partir de 1962) estima que la Hongrie avança bien dans sa politique de déstalinisation, mais le pays fut toujours l'une des démocraties populaires les plus alignés à Moscou.¹⁶ La déstalinisation et les relations avec l'URSS s'attachaient directement, mais la normalisation intérieure en Hongrie jouait en faveur de la diplomatie gaullienne pour former des relations politiques avec la Hongrie. Cependant la Hongrie chercha elle aussi à concilier sa soif de contacts intellectuels avec l'Occident.¹⁷

Au cours de l'année de 1963, Francfort commença à analyser vivement la politique extérieure et intérieure hongroise, et tenta de comprendre la complexité de cette politique, tout en cherchant les éléments avec lesquels il pût prouver l'accroissement de l'importance de sa mission. Il se concentra surtout sur János Kádár, parce que la direction de la diplomatie hongroise fut déterminée par son personnage.¹⁸ Kádár essaya de surmonter l'héritage de la révolution, et d'augmenter la stabilité de son régime tout en donnant une image plus humaine à ce régime et à son personnage. L'étape suivante de la normalisation entre les deux pays: le 17 décembre 1963 on a élevé la représentation diplomatiques au rang d'ambassade.¹⁹ Le communiqué commun fut publié le même jour comme dans le cas de la Roumanie et de la Bulgarie. Pierre Francfort remit ses lettres de créance le 15 janvier 1964 à István Dobi, président du Conseil de Présidence. L'ambassadeur fut reçu par János Péter, et les deux diplomates soulignèrent l'importance du développement des relations politiques, économiques et culturelles entre les deux pays. Le nouvel ambassadeur hongrois, Márton Valkó, rendait ses lettres de créance au Général de Gaulle le 11 juillet 1964. Le président français dans son discours souligna lui aussi la nécessité du développement des relations franco-hongroises.²⁰

Au début de l'année 1964, la diplomatie française estima que la tension intérieure du régime s'était sensiblement affaiblie, la population commença à être habituée à la nouvelle politique de János Kádár, exprimée par l'expression: „*qui n'est pas contre nous est avec nous*”. Cette nouvelle politique de „libéralisation”

¹⁵ CADN Moscou Série B. Carton 187. Notes, *Relations entre la France et les démocraties populaires européennes. (Paris, le 9 juin 1964.)*.

¹⁶ CADN Moscou Série B. Carton 187. *Réunion des Chefs de mission en Europe Orientale.*

¹⁷ CADN Moscou Série B. Carton 187. *Réunion des Chefs de mission en Europe Orientale. Communication de Pierre Francfort.*

¹⁸ Voir GARADNAI (2005): 137-139. et Thomas SCHREIBER: *Les actions de la France à l'Est ou les absences de Marianne.* L'Harmattan 2000. 96. 114-115.

¹⁹ Archives du Ministère des Affaires étrangères (AMAE) Europe-Hongrie Dossier 200. Note. *Transformation de la légation en ambassade et rapport franco-hongrois.* Et voir aussi: AMAE CM (1958-1968). Hongrie, Dossier 85. *Visite d'un membre du gouvernement français à Budapest.* 32-35.

²⁰ Magyar Országos Levéltár (Archives nationales de Hongrie – dans la suite: MOL)-XIX-J-1-j-Franciaország-1/c-004588/1/ 1964. 2.d. *Megbízólevél átadásával kapcsolatos beszámoló.* 177-178.

montra les désires des communistes hongrois à conclure un compromis avec la majorité de la population.

En Hongrie la question économique joua un rôle principal dans la politique kádárienne, parce que le niveau de vie de la population fut une question très sensible politiquement. Les leaders communistes hongrois devaient accepter les désires de la population et ils tentaient de créer un système économique plus libéral. Les pays de l'Ouest avaient quelques rôles pour que la Hongrie pût réaliser une certaine autonomie. En même temps, le pays appartenait économiquement au système du CAEM et ce fait fut aussi affirmé plusieurs fois, comme le facteur le plus important de la dépendance du pays à l'égard de l'économie du camp et de l'URSS.²¹

Kádár déclara ouvertement aux diplomates hongrois, le 24 août 1964, lors de la réunion des ambassadeurs à propos du Président de la République Française: „...je dirais sur De Gaulle, en perspective „A la porte”, mais pour hier et pour demain je dis: „Vivat”. Mais c'est seulement pour cette raison que je ne peux pas dire à un gouvernement communiste que „Vivat”. Pour l'instant, il donne autant de souci pour ses alliés qu'il peut faire du mal au monde socialiste.”²²

Cette politique et les désirs de la population se rencontraient formant un compromis pour la vie commune et l'acceptation de la politique intérieure du régime, et ces faits formaient ensemble la „sensibilité de détente” du régime Kádár.²³ La politique intérieure jouait un rôle important pour maintenir le régime de János Kádár. Dans ce système, la politique étrangère était la continuité de la politique intérieure et ce fait était souligné par Kádár plusieurs fois au cours des réunions avec ses ministres.²⁴ Son but principal était de développer l'économie du pays et le niveau de vie des Hongrois. La politique économique était donc au centre des préoccupations du régime, parce qu'elle était un moyen important de stabiliser la politique intérieure. C'est pourquoi le développement des relations économiques entre la France et la Hongrie, sur la base des intérêts communs, fut une question capitale pour les Hongrois.²⁵

En raison des traditions historiques l'Autriche et l'Allemagne de l'Ouest jouaient un rôle primordiale en Occident pour la Hongrie. Mais Budapest faisait des efforts sérieux pour la normalisation des relations traditionnelles avec la France

²¹ AMAE Europe Hongrie. Dossier 125. *La Hongrie en 1963*. 1-6. Francfort estima: „...sur le plan des relations proprement politiques, rien n'est venu démontrer que la Hongrie puisse avoir ou puisse vouloir jouer un rôle relativement autonome, ou tout simplement un rôle.”

²² MOL-MKS-288.f. 47.cs. 798.ó.e. *A Kádár-titkárság iratai*. 330-331.

²³ AMAE Europe Hongrie. Dossier 169. N° 47/53. *Télégramme*. (Budapest, le 25 janvier 1964.) L'ambassadeur de France en Hongrie, Pierre Francfort, a envoyé le rapport suivant sur son personnage: „Dans l'ensemble, la conversation a été détendue, ouverte dans la mesure où elle pouvait l'être, sincère de la part du premier secrétaire dont la conviction communiste est profonde, et tout à fait orthodoxe, mais relativement réaliste...”

²⁴ RUFF Mihály: *Új helyzet, új feladatok a magyar külpolitikában 1963-1964-ben*. *Múltunk*, XLVI. 2000. 11-12. 26-37.

²⁵ Kadar et les dirigeants hongrois exprimèrent plusieurs fois les préoccupations et les intérêts particuliers vers le développement des relations économiques entre la Hongrie et la France. Voir GARADNAI (2005): 127-128.

aussi, puisque ce pays entretenait de bonnes relations avec l'URSS et cependant elle représentait une certaine contrebalance envers Moscou dans les conceptions hongroises.²⁶ C'est la raison pour laquelle les Hongrois proposèrent plusieurs fois à Paris le développement des relations économiques, soulignant ouvertement l'importance politique de cette coopération.²⁷

La diplomatie hongroise fut prudente dans sa politique d'ouverture avec les pays occidentaux. La coexistence pacifique et la détente signifièrent les faits suivants pour Budapest: 1.) une ouverture prudente mais le respect des intérêts mutuels, tout en respectant la politique de Moscou aussi. La diplomatie hongroise essaya continuellement de définir la notion de la „*coexistence pacifique*” et c'était une sorte de spécificité dans la diplomatie hongroise à cette époque. 2.) L'idée de la détente inspira la diplomatie hongroise à suivre le rapprochement franco-soviétique comme exemple pour réaliser sa propre politique d'ouverture. 3.) L'interprétation de la détente à la hongroise fut liée à la „*coopération des peuples du bassin danubien*”, et cette politique apparaît pour la première fois au cours du discours de János Kádár, lors de la réunion des jeunes communistes hongrois en décembre 1964.²⁸

En 1963-1964, les relations entre les deux pays étaient liées à la détente. Pour Paris, l'accent fut mis sur la consolidation interne et externe du régime de Kádár et sur l'équilibre politico-social. Le „*libéralisme*” à la kádarienne, la coexistence pacifique, les problèmes de la déstalinisation, et les questions des relations culturelles étaient au centre de l'attention à Paris. Pour les responsables du Quai d'Orsay la déstalinisation était plus avancée en Hongrie qu'en Roumanie et en Bulgarie. Mais pour le régime la stabilité interne dépendait de l'élargissement des relations avec les pays européens. Les relations avec les pays de l'OTAN fut une question de prestige et la détente internationale fut un intérêt vital pour la Hongrie. Malgré le rapport de Budapest vis-à-vis de Moscou et du COMECON qui ne changeait pas, à Paris on jugeait toutefois réelle le désir d'ouverture de la Hongrie.²⁹

La visite de János Peter en France (1965)

Lors de sa conférence de presse,³⁰ De Gaulle déclarait le 4 février 1965 que ni l'Union soviétique ni les États-Unis ne peuvent pas résoudre le problème

²⁶ Jean-Paul BLED: *Le général de Gaulle et le triangle Paris-Bonn-Moscou*. IN: Maurice VAÏSSE (sous la direction de): *De Gaulle et la Russie*, CNRS Editions, Paris, 2006. 199-204.

²⁷ Voir GARADNAI Zoltán: *A magyar-francia kapcsolatok története, 1945-1966*. Külpolitika, Új Folyam 7. 1-2. sz. 2001. 113-158. GARADNAI Zoltán: *Péter János külügyminiszter franciaországi útja. (A De Gaulle-i Európa-politika magyarországi értelmezése*. Levéltári Közlemények, 74. évf. 1-2. sz. Budapest, 2003. 136-145.

²⁸ GARADNAI (2008): 25-34.

²⁹ GARADNAI (2003): 157-158. AMAE Europe Hongrie, Dossier 200. *Note pour le cabinet de M. Beaumarchais*.

³⁰ *Conférence de presse tenue au Palais de l'Élysée*. IN: Charles de GAULLE: *Mémoires d'Espoir 1962-1965*. II. *L'effort*. Plon, 1999. 916-920.

allemand que par la guerre, mais la paix peut être réglée par la politique de la „*détente entente et coopération*” parmi les pays de l’Europe de l’Atlantique à l’Oural.³¹ Au milieu des années 1960, la France joua un rôle principal dans la politique d’ouverture de Budapest envers les pays occidentaux, afin de réaliser la politique de réintégration du pays. Après 1962, la Hongrie profita du changement positif du climat international.³²

Le voyage de János Péter symbolisa la nouvelle étape pour la Hongrie.³³ Il parla librement de la conception européenne du général de Gaulle, mais les raisons de cette ouverture envers la France restaient incertaines.³⁴ János Péter déclara à la gare de l’Est le 11 janvier 1965, qu’il voudrait examiner la politique européenne du président français.³⁵ En même temps, les leaders communistes hongrois s’intéressaient franchement aux idées de l’Europe européenne,³⁶ qui joua un rôle important dans les politiques d’ouverture. Ils devaient respecter aussi les désirs de la population, mais l’héritage lourd du pays jusqu’en 1963-1964 ne permit pas à Budapest de jouer un rôle dans les affaires internationales.³⁷

Au cours de la conversation entre János Péter et Maurice Couve de Murville (le 12 janvier 1965) les deux diplomates exprimaient librement leurs opinions sur l’état du monde et sur la politique européenne des deux pays. János Péter déclara devant son homologue: „...la Hongrie suivait avec l’attention l’intérêt porté par la France à ses relations avec les pays du camp socialiste. Nous pensons qu’il y a plusieurs possibilités de développer nos rapports,”³⁸ et répéta sa question concernant l’idée de l’Europe européenne, de l’Europe élargie et de l’Europe indépendante.

Selon Couve de Murville il existe une Europe occidentale, et notamment un Marché commun, qui ne désire pas moins de dépendre de l’influence américaine et qui propose à l’Europe orientale, la même voie par rapport à l’URSS. À l’opinion du ministre, il existe une Europe géographique et historique, à laquelle il faut tenir compte, et les pays de l’Europe doivent réaliser un nouveau rapprochement sur la base de la détente, en acceptant les nouvelles réalités de l’Europe des années ’60, à l’image des allemands qui acceptaient la situation d’après 1945, car personne n’a vraiment voulu une guerre.³⁹ János Péter partagea à certains égards l’opinion de

³¹ MAILLARD, Pierre: *De Gaulle et l’Europe entre la nation et Maastricht*. Tallandier. Paris. 1995. 235-258.

³² MOL-XIX-J-1-u. Erdélyi Károly hagyatéka, 14. dob. 3. iratjegyzék 1965. év.

³³ AMAE Europe Hongrie, Dossier 201. Visite en France de Janos Peter. *Note pour le ministre. Perspectives d’un accord commercial à long terme avec la Hongrie*. pp. 1-6.

³⁴ GARADNAI (2003): 149-152. Voir GARADNAI (2008): 151-211.

³⁵ Selon un témoin, le ministre avait l’autorisation de faire des déclarations devant les journalistes par sa propre décision. En retournant à la Hongrie, Janos Peter ayant peur des échos hongrois soviétique en raison de ses déclarations à Paris, et il resta tout seul dans le compartiment pendant son retour pour la Hongrie. (Témoignage de Márton Klein en 2005).

³⁶ GARADNAI (2003): 142-145. SCHREIBER (2000): 96.

³⁷ V.ö. GAZDAG Ferenc: *La personnalité et la politique du général de Gaulle vues de Hongrie*. Espoir, décembre N° 89, 1992. 38-42.

³⁸ AMAE Europe Hongrie, Dossier 201. Visite en France de Janos Peter. *Entretiens*.

³⁹ AMAE Europe Hongrie, Dossier 201. Politique extérieure. *Visite en France de Janos Peter (12-13*

son homologue, mais il tourna immédiatement la conversation vers les divergences au sujet des intérêts des pays de l'Ouest et de l'Est, disant que la notion d'une Europe élargie se heurte à l'existence du Marché commun, car celui-ci empêcherait le développement naturel entre les deux parties de l'Europe.⁴⁰

Couve de Murville n'approuva pas l'opinion de son homologue hongrois, mais finalement, ne comprenant pas les hésitations et préoccupations hongroises, il proposa l'établissement d'un certain équilibre en Europe, et l'organisation de l'Europe occidentale ne porte préjudice à personne. Selon lui, la France a deux objectifs: a) développer le potentiel économique des pays de l'Europe de l'Ouest pour être moins dépendants des États-Unis. b) Le développement de l'Occident renforcerait l'équilibre vis-à-vis de l'URSS, et les pays de l'Europe orientale pourraient s'intégrer dans le cadre de la grande Europe.⁴¹

Après la visite de János Péter en France, et avant la visite de Maurice Couve de Murville en Hongrie, les responsables du Quai d'Orsay essayaient de comprendre les raisons des motivations hongroises, et l'ambassadeur de France, Pierre Francfort a rendu visite aux dirigeants hongrois pour connaître les changements dans la politique des communistes hongrois.⁴² Le Ministère des Affaires étrangères élaborera une note sur la politique européenne de la Hongrie: *„Le trait caractéristique de la diplomatie hongroise n'est certes pas de rechercher des entreprises spectaculaires ou de prendre des initiatives à grand retentissement. La voie hongroise est différente de celle de la Roumanie, (...) elle est différente aussi de celle de la Pologne, qui, comme la Tchécoslovaquie, est avant tout préoccupée de rechercher, mais dans le sillon de la politique soviétique, une solution au problème du voisinage avec l'Allemagne”*.⁴³

La conclusion de János Péter nous montre la divergence entre la vision des Français et des Hongrois sur le monde. Il déclara à propos de la France: *„Parmi les pays de l'Europe occidentale, c'est la France qui intéresse le plus le camp socialiste; la politique étrangère de la France reflète le clivage de plus en plus marqué parmi les puissances impérialistes, en particulier entre la France, les États-Unis et l'Allemagne fédérale*.⁴⁴ Nous pouvons comprendre la mentalité d'un leader communiste, et surtout la frustration des communistes hongrois concernant l'Europe par le discours de János Kádár tenu devant le Comité central du parti (le 12 avril 1967) sur le voyage de son ministre en France: *„Nous nous rappelons cette visite faite à Paris, nous sommes d'accord de son discours, et il disait ce que nous avons voulu dire (aux français). Il a dit (János Péter) que la Hongrie est un pays européen par sa position géographique, et nous sommes intéressés à la conception d'Europe. Qu'est-ce que c'est cette idée européenne? C'était l'essence même de celle-ci”*.⁴⁵

janvier 1965. Circulaire N°6.

⁴⁰ *Ibidem*

⁴¹ *Ibidem*

⁴² GARADNAI (2003): 149-152.

⁴³ AMAE Europe Hongrie, Dossier 201. Note. *De la Hongrie et les idées européennes* (Paris, le 14 octobre 1965.), 1-14.

⁴⁴ GAZDAG (1992): 40.

⁴⁵ MOL-M-KS-288.f. 4.cs. 87.ó.e./1. 1967. 48.

Les leaders communistes hongrois, grâce à l'aide occidentale, ont essayé de stabiliser leur régime et ont cependant modifié (dans certaines mesures) la dépendance économique du camp socialiste.⁴⁶ On peut voir également dans les conceptions hongroises sur l'Europe une certaine allusion à l'Allemagne Fédérale aussi. La Hongrie a voulu diversifier ses relations économiques en faveur de la France et contre l'Allemagne.⁴⁷ Cette politique fut renforcée à Budapest à l'occasion de la visite de Pierre Sudreau. Les partenaires parlaient ouvertement sur la nécessité de développer des relations économiques contre les intérêts allemands en Hongrie.⁴⁸ Il faut cependant souligner que la Hongrie fut toujours moins hostile envers l'Allemagne Fédérale que la Pologne ou la Tchécoslovaquie et qu'elle adopta une attitude pragmatique mais prudente par rapports à la Roumanie. Cette politique a donné un peu plus de liberté pour le régime dans ses activités jusqu'en 1967.

En réalité, la politique de la Hongrie au temps de Kádár s'est toujours fait l'écho de la diplomatie soviétique, mais Budapest cherchait des possibilités pour exprimer son identité et son concept sur l'Europe et essayait de trouver la position géopolitique du pays en Europe centrale.⁴⁹ C'est pourquoi les leaders s'intéressaient aux idées européennes du général de Gaulle au début de la détente.⁵⁰ La diplomatie française a bien compris l'importance du développement des relations économiques pour la Hongrie. La pratique de la politique hongroise montra que le pays avait l'intérêt de développer les relations économiques avec les pays occidentaux, pour moderniser l'économie et stabiliser en même temps le système kádarien.⁵¹

Pierre Francfort, l'ambassadeur de France en Hongrie, résuma dans son rapport ses expériences en Hongrie. Il estima que la politique hongroise vers l'idée de l'Europe européenne du général de Gaulle montrait que les dirigeants hongrois cherchaient le terrain de rapprochement entre l'Est-Ouest et le sentiment hongrois, manifesta ses ambitions prudentes quant à la place du pays en Europe centrale et dans les relations austro-hongroises: „Il n'est pas exclu d'ailleurs que la condition de neutralité de l'Autriche éveille un certain intérêt dans l'esprit de certains Hongrois.”⁵² Après avoir passé trois ans en Hongrie, l'ambassadeur de France commença à comprendre les frustrations hongroises, mais il pensa que seulement les prochaines générations pourraient modifier les orientations de

⁴⁶ Archives Nationales, Archives Générales (AN AG), Présidence de la République (1965-1968). Hongrie, Dossier 177.

⁴⁷ GARADNAI (2003): 155.

⁴⁸ MOL-XIX-J-1-j-Fr./1965. 47.d. Francia államférfiak nyilatkozatai, megjegyzések a francia külpolitikát illetően, IV-101. 1. MOL-XIX-J-1-j-Fr.-264/1965. 47.d. Francia államférfiak nyilatkozatai, megjegyzések a francia külpolitikát illetően, IV-101. 1-2.

⁴⁹ MOL-XIX-J-1-j-I-5-001157/7/1966. 2. d. KüM Kollégiumi előterjesztések, határozatok I-2. 1-22.

⁵⁰ *ibidem*.

⁵¹ AMAE Europe Hongrie, Dossier 201. Note. *De la Hongrie et les idées européennes* (Paris, le 14 octobre 1965). pp. 1-14. AN AG, Présidence de la République (1965-1968). Hongrie, Dossier 177.

⁵² AMAE Europe-Hongrie, Dossier 210. Questions administratives et contentieuse, frontière. (Budapest, le 28 octobre 1965.) *Rapport de fin de mission*. N°805/Eu. 1-20.

Budapest, et il résuma les tâches pour la diplomatie française: „Tous encouragements culturels, économiques et politiques que la France peut leur prêter, les porteraient peut-être, toutes proportions gardées, à s'intégrer dans l'avenir à une Europe élargie qui chercherait ses voies de renouvellement.”⁵³

La visite de Couve de Murville en Hongrie (1966)

Un mois après la visite officielle du général de Gaulle en URSS, le ministre des Affaires étrangères, Maurice Couve de Murville, visita les pays satellites de l'Europe centrale et orientale⁵⁴ et visita également la Hongrie.⁵⁵ Couve de Murville s'est rendu en visite officielle en Hongrie du 28 au 30 juillet 1966, répondant à la visite faite par János Péter à Paris en janvier 1965. Murville constata les changements définitifs à Budapest: „Nous conclûmes que si la France et la Hongrie pour des raisons historiques s'étaient jusqu'alors largement ignorées, le cours nouveau des choses devrait permettre de créer de nouvelles et meilleures habitudes.”⁵⁶

Couve de Murville avait des entretiens avec János Kádár, premier secrétaire du parti, Gyula Kállai, président du conseil, et János Péter, ministre des Affaires étrangères.⁵⁷ Lors de l'entretien entre Couve de Murville et János Kádár, ce dernier soulignait l'importance des relations économiques.⁵⁸ A Budapest, les dirigeants hongrois préparèrent à élargir les relations franco-hongroises⁵⁹ en donnant la conclusion suivante: „Si les États-Unis, la RFA, l'Angleterre n'existaient pas, alors De Gaulle pourrait être notre ennemi principal. Mais notre ennemi principal est l'impérialisme américain et son fourrier, la RFA, c'est pourquoi nous devons utiliser les possibilités de la politique indépendante (française) dans notre combat contre l'OTAN et contre les États-Unis. Le rapport des pays socialistes envers la France est mot à mot un jeu diplomatique.”⁶⁰

La conversation entre les diplomates français et les dirigeants hongrois traitait de la visite de János Péter à Paris l'année précédente. Le ministre hongrois aborda le problème européen, disant qu'il s'intéresse à la conception française de „l'Europe européenne”. Il fit allusion à la contradiction entre la conception

⁵³ *Ibidem*

⁵⁴ VAIŠSE (1998): 426-429. 435-436. ill. AMAE SG EM Vol. 27. (le 21 juin 1966.) *De Gaulle-Brejev.* 277-283.

⁵⁵ AMAE Europe Hongrie, Dossier 204. Relations politiques entre la France et la Hongrie. *Télégramme.* 1-2.

⁵⁶ SCHREIBER (2000): 105.

⁵⁷ AMAE Europe Hongrie, Dossier 202. Visite en Hongrie de MM. Couve de Murville, 28-30 juillet 1966. *Negotiations entre M. Janos Peter et M. Maurice Couve de Murville.* 1-19.

⁵⁸ AMAE Europe Hongrie Dossier 202. Visite en Hongrie de MM. Couve de Murville, 28-30 juillet 1966. Entertiens entre M. Maurice Couve de Murville et M. Kadar, premier Secrétaire du Comité centrale du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, le 30 juillet 1966. 1-11.

⁵⁹ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00730/56/ 1966. 46. d. *Couve de Murville magyarországi látogatása.* IV-135. pp. 1-10., MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00730/61/ 1966. 46. d. *De Gaulle a francia külpolitikáról.* IV-101. 1-4.

⁶⁰ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-01106/1966. 47.d. *Franciaország helye a szocialista országok külpolitikájában.* MOL-XIX-J-1-o. Külügyminisztérium kollégiuma. 11. dob.

française et le processus de l'intégration européenne des Six. Les dirigeants hongrois soulignèrent que Budapest approuva la politique de détente du général de Gaulle, „*qui ouvrait des possibilités nouvelles en Europe.*”⁶¹ Le problème principal resta la faiblesse des échanges économiques (comme dans le cas des autres pays en Europe centrale) et, à l'occasion de son entretien avec le ministre français (le 30 juillet 1966), János Kádár a insisté sur l'importance du développement du commerce extérieure pour la Hongrie.⁶² Budapest fut inquiétant à cause de la présence économique allemande en Hongrie, et on a prié les Français de développer les relations franco-hongroises.⁶³ Selon la conclusion des diplomates français, la Hongrie se trouva dans une position intermédiaire par rapport aux autres pays de l'Europe centrale, mais les possibilités des Hongrois restaient toujours limitées:⁶⁴ „*...les possibilités de développement des rapports franco-hongrois, qui ne reposent pas au demeurant sur une tradition établie, sont réelles, même si elles sont limitées.*”⁶⁵

En ce qui concerne la conclusion ni la visite de János Péter en France, ni la visite de Couve de Murville en Hongrie ne modifia pas l'attitude prudente des dirigeants hongrois, mais le ministre français commença à comprendre la complexité de la mentalité hongroise: „*C'est dans le domaine de l'économie qu'elle a cherché d'abord une voie nouvelle*” (...) „*Mais tout au long de cette évolution la Hongrie a pu, pour ce qui est de son économie, agir librement, sans intervention de Moscou dans un sens ou dans l'autre. Elle est passée ensuite a des transformations sur le plan politique, celui des institutions. Sans arriver encore à un système vraiment multipartite, elle a largement libéralisé son régime et le stalinisme n'est plus pour les Hongrois.*”⁶⁶

On peut constater que la tournée de Couve de Murville aux pays satellites, d'un certain point de vue, fut une rupture dans la conception antérieure de la France et la Hongrie a réussi à rattraper la Tchécoslovaquie dans ce domaine. On peut aussi constater un certain aspect de hiérarchie de ces visites, donc les priorités de la diplomatie parisienne. L'URSS fut traitée „*au dessus*” des autres pays. La politique d'ouverture à l'Est en 1966 a permit aux Français de mesurer la réception de ces pays et de l'utiliser dans l'avenir aux intérêts du Quai d'Orsay: a) La sensibilité nationale, et leurs manifestations étaient à la tête de ces appréciations. b) L'importance de la stabilité de la politique intérieure. c) L'importance de

⁶¹ AMAE Europe Hongrie, Dossier 203. Visite en Hongrie de MM. Couve de Murville, 28-30 juillet 1966. N°212. *Circulaire* (Paris, le 1 août 1966). 1-2.

⁶² AMAE Europe Hongrie Dossier 202. Visite en Hongrie de MM. Couve de Murville, 28-30 juillet 1966. Entertiens entre M. Maurice Couve de Murville et M. Kadar, *premier Secrétaire du Comité centrale du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, le 30 juillet 1966*. 1-11.

⁶³ GARADNAI, Zoltán: *Couve de Murville francia külügyminiszter magyarországi tárgyalásai (1966. július 28-30.)*. Levéltári Közlemények. 75. évf. 2004/2. sz. 75-92., ill. GARADNAI (2008): 285-324.

⁶⁴ Kádár déclara ouvertement que la Hongrie est un petit pays de 10 millions d'habitants avec les limites des possibilités.

⁶⁵ AMAE Europe Hongrie, Dossier 203. Visite en Hongrie de MM. Couve de Murville, 28-30 juillet 1966. N°212. *Circulaire* (Paris, le 1 août 1966). 1-2.

⁶⁶ COUVE DE MURVILLE, Maurice: *Une politique étrangère*. Plon, Paris, 1971. 106.

l'économie et la priorité pour le renforcement des relations économiques. d) Le primat de l'hégémonie soviétique et de la politique de détente sélective, qui déterminaient la politique de tous les pays en Europe centrale et orientale, à l'exception de la Roumanie et de la Yougoslavie. e) Bien que la politique extérieure de la Hongrie aie été liée aux intérêts soviétiques, elle représentait quand même une position spécifique et intermédiaire. Les désirs hongrois ressemblaient en beaucoup de points à ceux de la Roumanie, mais les Hongrois étaient plus prudents dans leur politique d'ouverture à l'ouest, en raison du danger du nationalisme renaissant sur la stabilité du régime. f) La Hongrie occupait une place intermédiaire et spéciale à cause de la spécificité du système (l'héritage de 1956), des facteurs géopolitiques du pays et également avec les facteurs idéologiques et un comportement modéré au sein du mouvement communiste.

Couve de Murville 30 ans après ces événements mentionnait la Hongrie comme exemple, sans équivoque, et souligna que pour la France, c'était la Pologne, qui fut une exception particulière.⁶⁷ Après le voyage en Union soviétique du général de Gaulle, il déclarait l'importance de la politique d'ouverture envers les pays de l'Europe de l'Est, et le président français mentionnait ces pays l'un après l'autre: La Hongrie était juste avant l'Albanie.⁶⁸

Désillusion de la politique d'ouverture? La question allemande au centre des relations (1967)

A l'occasion de la conférence des pays socialistes avec la déclaration de la conférence de Karlovy Vary (26 avril 1967) les limites d'ouverture des pays socialistes (sauf la Roumanie) furent sans équivoque.

En ce qui concerne la politique hongroise, les leaders du parti furent prudents dans la question de la normalisation avec l'Allemagne fédérale, bien que le ministre des Affaires étrangères hongrois ait projeté une activité plus courageuse envers les pays de l'Ouest. János Kádár et ses proches n'avaient qu'étudié la question des possibilités de la normalisation des relations au rang d'ambassade (parallèlement avec la Roumanie et la Bulgarie), avec la RFA, et les Hongrois proposaient (sans obtenir une réponse) aux Roumains et Bulgares, pour harmoniser leurs politiques envers la RFA.⁶⁹ Selon quelques interprétations, cette décision „*ortodoxe*” de la part des dirigeants hongrois correspondait à la réalité des circonstances internationales de l'époque, mais pour la diplomatie française, elle montra les limites réelles de la politique étrangère hongroise.

Budapest, bien entendu, n'exclut pas officiellement l'établissement de relations diplomatiques avec Bonn, mais le problème principal resta toujours la doctrine Hallstein, et les dirigeants hongrois respectaient plutôt la sécurité et la

⁶⁷ COUVE DE MURVILLE (1989): 254-256.

⁶⁸ MORELLE, Chantal: *La Pologne et la Hongrie dans la diplomatie française (1958-1969)*. Cahier de la Fondation Charles de Gaulle. N° 6. 136.

⁶⁹ MOL-XIX-J-1-u/6PJ/1967. Erdélyi Károly iratai 16. d. *A magyar-NSZK tárgyalások és a varsói külügyminiszteri értekezlet.*

stabilité dans le cadre des réalités du bloc, que celle de choisir la voie d'ouverture à la roumaine.⁷⁰

Au Ministère des Affaires étrangères, fin 1966, lors de la réunion régionale des ambassadeurs, il y eut un échange de points de vues au sujet des relations franco-hongroises. Pour l'année 1967 - en général - on établit un développement constant; en ce qui concerne les relations bilatérales, leurs développements; le but principal était l'organisation des visites ministérielles à haut niveau, ainsi que le développement de la coopération économique et culturelle. Ils soulignèrent également l'importance des relations technologiques et des possibilités de propagande.⁷¹ Les Français furent conscients que les Hongrois ne peuvent pas et ne veulent pas prendre le chemin de l'indépendance, et il n'y avait pas de réalité pour ceux qui suivaient le chemin roumain. Après la conférence de Karlovy Vary, les Hongrois renforçèrent leurs relations avec la RDA et la Pologne. En ce qui concerne les Soviétiques leurs relations confiantes formées du temps de Khrouchtchev fonctionnèrent sous Brejnev également.⁷² Il s'avéra clairement que les Hongrois commençaient à plus s'intéresser à la conférence sur la sécurité européenne, et comme les Français utilisaient la politique extérieure des Hongrois, afin de mieux comprendre celles des Soviétiques, c'est pourquoi leurs déclarations obtinrent plus intérêts.

Les Français donnèrent plus d'attention aux déclarations hongroises relatives à la coopération des pays du bassin danubien en 1967. La conversation d'un diplomate hongrois - György Misur⁷³ - à Paris avec le responsable des questions hongroises - Jacques Rambal - confirma que l'ambassade de France à Budapest analysait régulièrement les déclarations hongroises relatives à la coopération des pays du bassin de Danube.⁷⁴ La première consultation indirecte entre les deux ministères des Affaires étrangères (14-16 novembre 1967) fut le pas suivant important entre les deux pays. Les questions suivantes furent à l'ordre du jour aux entretiens de Béla Szilágyi: a) la conférence sur la sécurité européenne; b) la reconnaissance de la RFA; c) la crise du Moyen Orient; d) relations bilatérales entre la Hongrie et la France.

Béla Szilágyi donna une appréciation positive des relations bilatérales et mentionna l'éventuelle possibilité d'une visite au niveau du premier ministre, et M. Couve de Murville n'exclua pas cette possibilité.⁷⁵

Dans le courant de l'année, Nungesser, le secrétaire d'état, responsable des questions économiques et financières se rendit en Hongrie (les 27-28 mai 1967).

⁷⁰ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-002267/8/1967. 38. d. *Magyar-francia külügyi konzultáció.*

⁷¹ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-005935/1966. 47. d., *Magyar-francia kapcsolatok. Követi konferencia anyaga.* IV-14. pp. 1-5. MOL-XIX-J-1-j-Fr.-001157/7/1966. 47.d. *Követi konferencia.* 1966. december 12-14. *Rövidített jegyzőkönyv.* I-5. 134.

⁷² GARADNAI (2005): 136-137.

⁷³ Témoignage de György Misur (le 5 avril 2009.)

⁷⁴ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-002670/1967. 38. d. *Duna-völgyi államok együttműködése, francia vélemény.* 45-146. 1-3.

⁷⁵ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-002267/5/1967. 38. d. *Magyar-francia külügyi konzultáció.* III. GARADNAI (2008): 362-384.

Lors des entretiens on y discuta des relations économiques bilatérales, des questions relatives à propos des réformes économiques hongroises, ainsi que des questions politiques. L'attention des Français ne manqua pas d'être attirée par le fait, que pour les Hongrois, le développement de leur relations commerciales était hautement importantes. Ces marges de manoeuvres en politique étrangère étaient restreintes, vu qu'ils ne pouvaient pas compter sur l'aide des Soviétiques. Les Hongrois n'étaient pas membres du Fonds Monétaires (les Soviétiques ne leur permettaient pas d'y adhérer) et étaient confrontés à de graves problèmes d'équilibre budgétaire. De ce fait, ils voyaient comme solution, le développement des relations commerciales bilatérales.⁷⁶

En fait, la Hongrie occupait une place très modeste dans le commerce extérieure de la France, elle était à la 50^{ème} place, et les Français ne représentaient que 2% de leurs importations et se situaient complètement à la périphérie, comparativement à la RFA. Cela était renforcée par le fait, que la Hongrie – sans compter sur l'agriculture – , comparée à la Pologne et à la Roumanie, ne possédait pas de trésors naturels pouvant intéresser l'économie française.

Selon les Français, les relations hungaro-françaises étaient soumises à l'influence germanique dans le cadre de Mitteleurope et c'est pourquoi, il n'y avait jamais des possibilités pour le développement des relations entre les deux pays. Le domaine économique et commerciale n'étaient pas complémentaire et pour la France, la Hongrie était surtout un pays agricole au début d'un développement industriel. Par conséquent, ils ne pouvaient pas exporter beaucoup de produits industriels en France. Ce ne fut que l'accord commercial de 1966 qui marque un changement sur la base duquel, entre de grosses entreprises françaises et hongroises une coopération commença à s'amorcer. C'était la viande et le bétail hongrois (vache et bovines) qui représentaient les 2/3 des importations françaises, alors que leurs produits industriels étaient complètement inconnus en France. Ceci explique donc pourquoi les produits agricoles étaient dominants dans l'exportation hongroise.

En 1966, un équilibre s'établit dans le commerce entre les deux pays, occasionné par l'exportation importante de la viande hongroise, mais les restrictions douanières du Marché Commun mena à de graves problèmes. Le développement de l'économie hongroise nécessitait plus de crédits, et la France en profita.⁷⁷ Grâce à la visite de Nungesser en Hongrie, les relations économiques bilatérales se déplaient du point mort. Les relations franco-hongroises – à l'exception des relations économiques – se mirent à un niveau normal, qui signifia en premier chef une coopération correcte, mais en tenant les distances. Nungesser constatait que les échanges étaient modestes, il conciliait de nombreux accords de coopération pour lancer un nouvel état de la coopération économique, et un nouvel accroissement des échanges de produits industriels, mais les deux pays ne pouvaient pas trouver des intérêts communs sur le domaine économique, et la

⁷⁶ CADN Budapest. Carton 102. N° 420/Eu. *Télégramme*.

⁷⁷ AMAE Europe Hongrie Dossier 204. Relations politiques entre la France et la Hongrie. *Séjour en France de M. Bíró*. 1-5.

coopération restait très limitée.⁷⁸

Lors des consultations à Paris ils tombèrent d'accord pour avoir à Budapest une autre consultation, le 27 février 1968, relative à la coopération franco-hongroise dans les organisations internationales. L'actualité de la question découlait directement du fait que la Hongrie, devint le membre du Conseil de Sécurité de l'ONU à partir du 1^{er} janvier 1968.⁷⁹

La visite de Jenő Fock en France

Au début de 1968, la politique hongroise essaya encore de renforcer la position internationale du pays, de même que les relations franco-hongroises, mais elle n'avait pas assez de moyens (en hommes et en ressources) pour mener une politique extérieure ambitieuse. Cependant les dirigeants communistes n'avaient pas perdu le souvenir de la révolution de 1956, et essayèrent de confirmer la réhabilitation du régime devant l'opinion publique mondiale, afin de stabiliser le régime à l'intérieur. La question du développement économique resta le but principal des dirigeants hongrois.⁸⁰

Le zénith de cette politique de normalisation fut atteint en 1968, avec la visite de Jenő Fock en France.⁸¹ Les Hongrois restaient circonspects à l'égard de Bonn, malgré les propos rassurant du général de Gaulle et des diplomates français, qui essayaient de les convaincre de créer des nouvelles relations avec les Allemands. La discussion des questions politiques européennes porta surtout sur l'Europe, la question allemande, et la visite prochaine de de Gaulle en Roumanie, et celle de la Hongrie dans l'avenir.⁸² Jenő Fock évoqua l'héritage de la Petite Entente et le traité de Trianon, mais de Gaulle finalement proposa à son homologue de surmonter les mauvais souvenirs du passé.⁸³

La visite de Jenő Fock s'est déroulée dans une bonne atmosphère et le chef du gouvernement hongrois paraît en avoir été satisfait.⁸⁴ Du côté hongrois on craignait que le souvenir des événements de 1956 apporte encore une ombre légère sur le voyage et on se réjouit de constater que celui-ci se déroulait sans que rien ne vienne les remémorer.⁸⁵

⁷⁸ AMAE Europe-Hongrie Dossier 204. *Compte rendu de la mission de Secrétaire d'Etat à l'Economie et aux Finances, à Budapest, les 27 et 28 Mai 1967.* 1-6.

⁷⁹ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00546/2/1967. 35. d.

⁸⁰ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-002670/1967. 38. d., MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00745/1968. 36.d., et MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00745/21/1968. 36.d. et voir aussi: AMAE Europe Hongrie. Dossier 204. Relations politiques entre la France et la Hongrie. *La Hongrie et l'Europe.* pp. 1-8. AMAE Europe Hongrie Dossier 204. Note. *Visite à Paris de M. Jenő Fock. (2 avril 1968.)*

⁸¹ Voir GARADNAI (2008): 386-446.

⁸² MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00745/28/1968. *Fock Jenő elvtárs franciaországi tárgyalásainak irányelvei.* 45-127. pp. 1-6. MOL-MKS-288. f. 5/451. ő.e. *Jegyzőkönyv a Politikai Bizottság 1968. március 19-én tartott üléséről.* 4. 31. 27-43.

⁸³ AMAE Europe Hongrie Dossier 204. Notes. *Visite à Paris de M. Jenő Fock, La situation intérieure de la Hongrie et la réforme économique, Relations politiques franco-hongroises, La Hongrie et le monde communiste.* La Hongrie suggéra la conclusion d'un traité d'amitié et coopération avec la France, ce qui fut accueilli avec réserve du côté français. AMAE SG EM Vol. 33. *Entretien du Général de Gaulle et M.Fock.* 231-237.

⁸⁴ Témoignage de Thomas Schreiber, (le 9 mars 2009.).

⁸⁵ GARADNAI (2005): 189. AMAE Europe-Hongrie. Dossier 204. *La politique extérieure de la Hongrie.*

Les relations économiques occupaient la place principale dans les entretiens.⁸⁶ Jenő Fock souhaitait exposer les désirs hongrois en matière de commerce international et bilatéral. Le Premier ministre fut accompagné de spécialistes de l'industrie du développement technique et du commerce extérieur, qui avaient pris de nombreux contacts avec les milieux dirigeants officiels et privés de l'économie française.⁸⁷ Le bilan de ces entretiens fut tiré le dernier jour de la visite, au cours d'une réunion générale chez Georges Pompidou, Premier ministre.⁸⁸ Les Hongrois souhaitaient que le gouvernement français prenne des mesures pour corriger le déséquilibre des échanges, ce qui avait été accepté par les Français. Ces derniers soulignaient l'importance du développement du commerce sur des bases réciproques, ainsi qu'une tendance à l'équilibre, qui se manifestait depuis quelques années dans les échanges. Au cours des négociations, les Hongrois insistèrent sur la nécessité d'orienter davantage les échanges entre les deux pays vers la coopération industrielle, en déplorant le problème essentiel d'un pays *périphérique* concernant les entraves apportées par le Marché commun au développement des échanges.⁸⁹ Les Français reconnurent que l'existence du Marché commun posait certains problèmes pour les pays de l'Europe orientale, notamment en ce qui concernait les relations économiques avec la Hongrie: Ils déclarèrent que rien ne serait fait par la CEE sinon en accord avec la France. Les diplomates français acceptaient une proposition de M. Fock tendant à l'institution d'une Commission mixte franco-hongroise, chargée de la coopération industrielle, technique et scientifique.⁹⁰

Au cours des entretiens, une discussion ouverte s'est tenue sur les problèmes de politiques bilatérales et internationales. Ces conversations portaient surtout sur l'Europe et sur les relations franco-hongroises. Les Hongrois suggéraient la conclusion d'un traité d'amitié et de coopération,⁹¹ ce qui était accueilli avec réserve par les français.⁹² Les Hongrois exprimaient l'importance des projets généraux concernant la sécurité européenne, ainsi que le système général de sécurité, et celui de conférence européenne sur la sécurité.⁹³ En ce qui concerne la question allemande, les Hongrois ne changeaient pas de position, et ils subordonnaient toujours l'amélioration de leurs relations avec la RFA à la reconnaissance par celle-ci de la frontière Oder-Neisse et de l'existence de la RDA.

⁸⁶ D'une part les critiques des pays occidentaux concernant la capacité de l'économie hongroise, les limites économiques dans le COMECON et dans les relations avec les pays de l'Ouest, mais d'autre part la nécessité du développement économique augmentait aussi „la sensibilité de détente” du régime Kadar, mais en raison de ses limites idéologiques intérieures, ceci aboutissait à une diplomatie d'endettement, et le surendettement finalement détruisait la stabilité du régime.

⁸⁷ AMAE Europe-Hongrie. Dossier 204. Relations politiques entre la France et la Hongrie. *Entretien de M. Pompidou avec M. Fock*. 1-9.

⁸⁸ AMAE SG EM Vol. 33. *Entretien élargi franco-hongrois*. 238-248.

⁸⁹ AMAE SG EM Vol. 33. *Entretien du Général de Gaulle et M. Fock*. 231-237.

⁹⁰ La première réunion de la Commission se déroula en mai 1968.

⁹¹ AMAE SG EM Vol. 33. *Entretien du Général de Gaulle et M. Fock*. 231-237.

⁹² Elle n'est pas mentionnée dans le communiqué, mais M. Fock en a parlé à la presse tant à Paris qu'à son retour à Budapest.

⁹³ AMAE SG EM Vol. 33. *Entretien du Général de Gaulle et M. Fock*. 231-237.

János Péter parlait de la politique allemande qui avait eu un commencement d'évolution,⁹⁴ pendant que Jenő Fock devant la presse s'abstenait de toute polémique contre Bonn.⁹⁵ Le Président du Conseil hongrois exprimait sa position ouvertement en faveur du mouvement de démocratisation en Tchécoslovaquie, non seulement à Paris, mais aussi à l'occasion de la presse de Budapest, qui fut dans l'ensemble favorable à l'expérience Dubtchek.⁹⁶ Mais le souvenir des événements de 1956, la présence des troupes soviétiques, ainsi que la nécessité pour les communistes hongrois, montraient ensemble les limites intérieure et extérieure de la politique hongroise.⁹⁷

Pour les Français, en 1968, on comparaît la Hongrie de Kádár à la Pologne de Gomulka, on soulignait que bien que János Kádár soit un communiste convaincu, mais à l'encontre de son homologue polonais – qui progressivement rendit plus rigide avec son régime – n'est pas un doctrinaire et ne désire pas influencer la vie quotidienne des Hongrois, les frontières sont „libres”, le régime – le premier en Europe de l'Est – déjà en 1964 conclut un accord avec le Vatican, mais la liberté de parole ne pouvait pas s'éteindre à s'exprimer politiquement, la libéralisation de Kádár était progressiste, mais réaliste, en résultat duquel le poids interne du système s'estompa considérablement.⁹⁸ A Paris, on souligna que grâce à l'aide soviétique ces résultats étaient acquis et menèrent à une augmentation du niveau de vie, mais il y avait des difficultés de l'économie hongroise qui se répercutèrent directement sur l'humeur de la population et devinrent très rapidement une question politique.⁹⁹

Le Bureau Politique du PSOH écouta le 2 avril 1968 le rapport oral de la délégation hongroise. Jenő Fock fut reçu par les Français de loin d'une meilleur façon qu'on pouvait attendre. Fock souligna qu'il pût avoir des discussions ouvertes et sincères. Il jugea le comportement de la radio et de la télévision comme correcte et positive. Les Hongrois à Paris s'efforcèrent de diriger les conversations, conformément aux directives du Bureau Politique et du gouvernement, mais la délégation ne dépassa pas les cadres de ses autorisations. Fock déclara qu'il ne pouvait obtenir ce que le Bureau Politique lui avait confié dans la question allemande. Selon Jenő Fock, concernant les autres questions de politique internationale, ils ne dûrent pas beaucoup insister. En ce qui concerne les relations bilatérales, il souligna que l'écho français, relatif à l'accord d'amitié était beaucoup plus grand que prévu, et jugea le communiqué commun comme plus positif, que celui polono-français ou tchécoslovaque-français.¹⁰⁰ Devant le Bureau

⁹⁴ AMAE Europe Hongrie. Dossier 204. Relations politiques entre la France et la Hongrie. *Compte rendu de l'entretien entre M. Couve de Murville et M. Peter.* 1-15.

⁹⁵ AMAE Europe Hongrie, Dossier 205. *Note. Visite à Paris de M. Jenő Fock.* „M. Fock a été l'hôte de la presse diplomatique à laquelle il a fait une excellente impression en répondant aux questions avec une grande intelligence, une remarquable liberté de ton et non sans humour. L'attention des journalistes était centrée sur les événements de Prague.”

⁹⁶ AMAE SG EM Vol. 33. *Entretien du Général de Gaulle et M. Fock.* 231-237.

⁹⁷ AMAE Europe Hongrie, Dossier 205. *Note. Visite à Paris de M. Jenő Fock.* 1-5.

⁹⁸ Témoignage de Thomas Schreiber, (le 9 mars 2009.)

⁹⁹ AMAE Europe Hongrie. Dossier 204. *Télégramme N° 483.* (Budapest, le 30 mars 1968.)

¹⁰⁰ MOL-MKS-288 f. 5/452. *ő.e. Jegyzőkönyv a Politikai Bizottság 1968. április 2-án tartott üléséről.*

Politique, Jenő Fock estima aussi que la réception de la délégation hongroise en France était beaucoup mieux que les Hongrois l'avait imaginé. Il soulignait que l'ambiance des négociations était bonne, sincère et qu'il pouvait s'exprimer librement dans les questions abordées. L'attitude de la radio et de la télévision française était aussi correcte et positive.¹⁰¹

Tout espoir relatif à l'idée de „*détente-entente-coopération*” s'est envolé à la suite de l'intervention des pays membre du pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie. La discipline du bloc en Europe de l'Est fut de nouveau draconienne. Les illusions d'une „*gaulleisation*” de la région ont dû se heurter aux faits cruels de la souveraineté limitée,¹⁰² et l'idée hongroise sur la coopération régionale des nations danubiennes (qui était un vrai espoir pour les leaders hongrois) avait aussi perdu son peu de crédibilité avec l'intervention des pays socialistes contre la Tchécoslovaquie en 1968. En raison de la participation de la Hongrie, ces initiatives hongroises se heurtaient aux préjugés des pays voisins et la renaissance des relations amicales entre Tchécoslovaquie, Roumanie et Yougoslavie donnait motif à de sérieuses appréhensions au ministère de Budapest. En 1969, un plan de perspectives avait été élaboré sur les relations franco-hongroises, soulignant que la diplomatie hongroise aurait besoin d'arrêter ces actions avec la diplomatie française: „...avec une attention particulière envers ces événements ramenant au jour dans le cadre de la Petite-Entente”.¹⁰³

La fin de la politique d'ouverture?

Après l'intervention contre la Tchécoslovaquie, la situation politique de la Hongrie avait été modifiée et l'importance de la présence de l'armée russe progressait, ceci afin d'assurer le maintien non seulement de la stabilisation intérieure du régime, mais aussi de la région. Dans ce sujet, nous pouvons constater qu'entre la Hongrie et l'U.R.S.S. se développait aussi une détente particulière, sur la base d'intérêts politiques communs. C'est la raison pour laquelle les diplomates hongrois ne comprenaient pas bien la critique de leurs collègues occidentaux sur „*la diplomatie orthodoxe hongroise*”. D'un point de vue hongrois, si nous faisons un rapport objectif des faits, il n'avait jamais d'autre choix, il ne restait pas d'autre choix que de renoncer définitivement aux initiatives indépendantes et d'accepter la direction soviétique.

Michel Debré, nouveau Ministre des Affaires étrangères, déclara (27 novembre 1968) devant les ambassadeurs français: „*L'intervention soviétique en Tchécoslovaquie devait inévitablement constituer un grave problème pour notre*

pp. 27-33. MOL-XIX-J-1-r-11/PJ/ 1968. 15 d. Péter János külügyminiszter iratai.

¹⁰¹ MOL-XIX-F-17-bb-1968. 158. dob. Fock elvtárs franciaországi látogatásának nemzetközi sajtóvisszhangja. 1-9. et voir aussi: AMAE Europe Hongrie. Dossier 204. *La presse hongroise et le voyage de M. Fock en France*. N° 276/Eu, ill. Télégramme N° 488/Eu. (Budapest, le 1 avril 1968.), AMAE Europe Hongrie. Dossier 204. *La presse soviétique et la visite de M. Jenő Fock en France*. N° 697/Eu. (Moscou, le 8 avril 1968.)

¹⁰² GAZDAG (1992):40-41.

¹⁰³ MOL-XIX-J-1-j-Fr.-00352/3/1968. 36.dob.

*diplomatie. Elle a imprimé un coup de frein à la détente telle que nous la concevons et la recherchons.*¹⁰⁴ D'après Debré, l'avenir de l'Europe fut lié dans la conception à la reprise et à l'approfondissement de la détente: „...cette détente doit nécessairement se compléter (...) par une prise de conscience nationale des pays européens de l'Est, indispensable à l'équilibre futur”.¹⁰⁵

A l'occasion de cette conférence des ambassadeurs de France en Europe orientale, Raymond Gastambide (ambassadeur de France en Hongrie) déclara que la ligne hongroise avait conservé les mêmes bases depuis 1956, et les Hongrois restaient très prudents dans la crise tchécoslovaque. La préoccupation dominante des Hongrois fut toujours d'effacer le mauvais souvenir de l'intervention, de même que la mémoire de la révolution de 1956, et ils voulaient continuer sur la voie des réformes modérées. Le gouvernement hongrois fut désireux toujours de reprendre les contacts le plus vite possibles avec la France et continuer la politique d'ouverture envers les pays de l'Ouest, en essayant de donner la préférence pour la France contre l'Allemagne Fédérale.¹⁰⁶

Conclusions

Il faut prendre en considération, quand on veut tirer les conclusions de la politique d'ouverture à l'Est du général de Gaulle, un nombre considérable de facteurs et différents niveaux d'approches. Il est absolument important de l'analyser comme partie unifiante de la politique européenne du Général, et d'étudier l'histoire des relations franco-hongroises aussi dans ce contexte.

En général, pour la France, après 1945 il était d'un intérêt national capital de poursuivre une politique de paix au sein de l'Europe, dont le noeud était la relation avec les Allemands. La politique européenne du général de Gaulle était un nouveau tronçon de la politique française, dans laquelle les états de l'Europe centrale et orientale étaient touchés et intéressés.

Après 1963, l'élaboration d'une coopération avec les états d'Europe centrale et orientale était pour la France un moyen de contrôler l'Allemagne de l'Ouest qui, dans cette question ne faisait que poursuivre les traditions. Après le dépassement de la période 1945-1962, le danger de la renaissance du militarisme allemand – basé pour l'essentiel sur une approche sentimentale, et la non solution des frontières orientales – inquiétait d'une commune mesure la France et ses partenaires de l'Europe centrale et orientale.

De Gaulle considérait la question allemande comme la source principale de la tension Est-Ouest et recherchait la possibilité de la coopération avec les pays de l'Europe centrale et orientale, sur la base de la politique „*détente-entente-coopération*”. Il pensait que leurs intérêts nationaux allaient dans ce sens, dans un cadre d'une Europe élargie, se restructurant sur la base de la détente. De Gaulle

¹⁰⁴ CADN Moscou Série B. Carton 666. Réunion d'Ambassadeurs. Présidée par le Ministre, le 28 novembre 1968. (Paris, le 16 décembre 1968). 10.

¹⁰⁵ *Ibidem*. 12-13.

¹⁰⁶ *Ibidem*. 6.

pensa que les pays européens pouvaient éventuellement s'opposer à un accord séparé, americano - allemand et soviétique à un deuxième Rapallo, et la politique de „*détente-entente-coopération*” était un moyen pour lui, de nouer et de développer ses relations avec ces pays.

Plus tard, de Gaulle plaça la politique de pacification avec les Allemands dans ce contexte et décrivait l'utiliser dans tous les domaines concrets de la coopération avec les pays de l'Europe centrale et orientale. Il désirait aboutir à un nouveau *status quo* sur la base d'une coopération naturelle en prenant en considération les intérêts nationaux. L'obstacle le plus important à cette coopération residait d'une part dans les positions hégémoniques de l'URSS, mais d'autre part, dans le fait que le général de Gaulle donnait une priorité à ses relations avec la RFA. Cela, les petits états de l'Europe centrale et orientale ne pouvaient pas et ne voulaient pas l'accepter. Nous devons souligner que le cas de la Roumanie et la Yougoslavie était une exception. Les contradictions de la politique du général de Gaulle sont démontrées par le fait qu'il essaya d'équilibrer sa politique d'ouverture à l'Est, avec celle à l'encontre des Allemands.

La Hongrie, dans la politique d'ouverture à l'Est du général de Gaulle, reçut seulement un rôle secondaire, mais ceci - comparativement à la précédente appréciation complètement périphérique - il y avait toutefois un changement qualitatif, et la diplomatie hongroise bénéficia d'une plus large marge de manoeuvre, ainsi qu'elle pouvait faire apparaître ses intérêts nationaux sur la scène européenne.

La barrière concernant la politique d'ouverture hongroise envers la France fut devenue claire en 1967. En même temps, les diplomates français respectaient l'idée que la réforme hongroise se rapprochait plutôt du modèle yougoslave que du modèle soviétique. En même temps, au fil des années entre 1963-1968, la Hongrie pût changer (première fois postérieur à 1945) cette situation périphérique, et élargir son champ d'activité dans les relations internationales comme un pays communiste. En analysant le développement des relations franco-hongroises, on peut distinguer que ces relations dépendèrent aussi de la formation des échanges entre la France et l'URSS, de même que celui du développement des relations de la France avec d'autres pays de l'Europe centrale (surtout Pologne et Roumanie). En même temps, au fur et à mesure de l'histoire des relations franco-hongroise, la période de 1963-1968 signifia le vrai rapprochement entre les deux pays, mais l'année de 1967-1968 montra évidemment les limites de la politique d'ouverture des leaders communistes hongrois.

Françoise Taliano-des Garets

***Vasarely, de la reconnaissance à l'institutionnalisation
Itinéraire d'un Hongrois en France****

Victor Vasarely (1908-1997) a quitté la Hongrie en 1930 à l'âge de 22 ans. Né en 1908 à Pécs, issu d'une famille noble ruinée il a vécu jusqu'à sa mort en France. Parcours exceptionnel que celui de cet immigré hongrois ayant fui la Hongrie de l'amiral Horthy et la misère pour tenter sa chance à Paris. Parcours singulier que celui d'un artiste ayant voué sa vie à ses convictions artistiques et réussi à s'intégrer rapidement dans les milieux parisiens et internationaux. Il a en effet accédé de son vivant à la notoriété aussi bien en France qu'au niveau international. Les raisons de sa réussite méritent un examen approfondi. Comment a-t-il réussi son intégration en France et comment est-il devenu un artiste internationalement reconnu ? Certes, le talent artistique de Victor Vasarely est une variable majeure, incontestable qui ne retiendra ici qu'indirectement notre attention. Nous chercherons plutôt les facteurs sociétaux ayant déterminé son succès et nous montrerons l'extrême ancrage dans la modernité de cet artiste. En effet, il fait partie des avant-gardes du XX^e siècle ce qui ne l'a pas empêché de parfaitement s'intégrer dans son époque jusqu'à créer lui-même une fondation portant son nom sur des terrains offerts par la municipalité d'Aix - en - Provence dans les années 1970. Il est vrai que ce plasticien a fait preuve d'un volontarisme constant. « *Je voulais à la fois vivre de mon travail, ne faire aucune concession, promouvoir une forme d'art véritablement démocratique, ouvrir enfin la voie à une vision architectonique moderne de l'environnement humain d'aujourd'hui et de demain* »¹ écrit-il. Il laisse de nombreux écrits intimes ou de teneur théorique et esthétique. L'historien peut aussi s'appuyer sur des témoignages de contemporains notamment de critiques d'art, sur des catalogues, des documents photographiques pour aborder cette vie exceptionnelle d'un artiste hongrois qui a aimé la France et adopté la nationalité française. Trois clefs nous permettent de comprendre la réussite de Vasarely, l'une est hongroise, l'autre parisienne et internationale, la dernière est intellectuelle et politique.

Hongrie, le Bauhaus et l'affichiste

L'une des clefs de la réussite de Vasarely a pour origine la Hongrie. C'est d'ailleurs l'étape hongroise qu'il juge *a posteriori* la plus déterminante. Sa formation au Bauhaus de Budapest chez Sandor Bortnyik est véritablement fondatrice. Rappelons que Bortnyik s'est lui-même formé directement à Dessau dans l'école de Walter Gropius. Il en rapporte les principes novateurs de non séparation entre arts

* The Project is supported by the European Union and co-financed by the European Social Fund (grant agreement no. TAMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003).

¹ *Vasarely Plasticien, Un homme et son métier*, Editions Robert Laffont, Paris, 1979.

et arts appliqués, entre arts et techniques. Il va pouvoir transmettre aux élèves de son atelier, le « *Műhely* », tout ce qu'il a pu puiser au contact de Kandinski, Klee, Gabo, Mondrian. Le « *Műhely* » fonctionne de 1927 à 1938 sans grands moyens et Vasarely y reste deux ans. Il y apprend la simplification du langage pictural. Le travail sur les lignes est déjà présent dans ses premières réalisations comme dans *Etude bleue* de 1930. La pauvreté de sa famille - « *Nous étions dans un dénuement total. Ma mère vendait ses bijoux* » confie-t-il dans un entretien² - contraint le jeune Victor à gagner sa vie dans une maison de roulements à billes. Le patron qui remarque ses dons lui propose très vite de concevoir des affiches publicitaires pour son entreprise. D'autres affiches sont pour lui dans ces années-là une véritable révélation, celles du Bauhaus qu'il découvre dans la revue *La vie publicitaire*. C'est donc fort d'une expérience de dessinateurs affichiste et d'un corpus esthétique déjà bien structuré autour du lien arts et techniques qu'il arrive à Paris en 1930. Pourquoi avoir choisi Paris ? Il l'explique ainsi: « *la civilisation française a toujours joui d'un très grand prestige en Hongrie, comme dans beaucoup d'autres pays. Pendant longtemps le voyage à Paris était indispensable pour assurer la consécration des artistes et des poètes* ». ³ Mais la France est aussi pour lui le pays de Cézanne, l'un de ses maîtres, et il installera bien plus tard sa fondation à Aix-en-Provence poussé par son admiration pour le maître aixois.

Ses compétences de graphistes publicitaires lui ouvrent la voie d'une intégration rapide dans la société française des années de crise. Pourtant Victor Vasarely qui n'a alors que 22 ans ne parle pas français. Il arrive avec 1.400 F en poche et il lui faut improviser des solutions de fortune: « *J'ai inventé des plats* » – confie-t-il à Jean Clay- « *Je grillais de la farine avec des oignons, sans graisse. Mon pain je l'obtenais à crédit* ». Il s'installe Place d'Italie rue Bobillot, dans une chambre « *au-dessus d'un bistrot avec des Algériens immigrés comme lui* ». ⁴ Sa future épouse, Claire, quitte la Hongrie et le rejoint, ils auront très vite une enfant. Il présente alors ses esquisses à l'agence Havas qui jouit déjà d'une certaine notoriété et son talent va lui offrir l'opportunité de transcender le barrage de la langue: « *Les dessins, eux, n'ont pas besoin de traduction: bons ou mauvais, ils sont immédiatement compris* ». On le présente même au directeur artistique qui lui commande une affiche pour la foire d'Alger. Il travaille aussi chez Draeger, un imprimeur de Montrouge et gagne dès lors un bon salaire mais n'y restera que sept mois car le rythme lui paraît trop contraignant. En 1935 il réalise des encarts pharmaceutiques pour un éditeur « *fort habile* », Roger Bessard dont il devient l'associé. L'amélioration de son niveau de vie rend possible un déménagement à Arcueil où il fait l'acquisition de deux ateliers. La famille y reste près de trente ans. Il dispose du téléphone et d'une voiture. Quatre années après son arrivée, Victor Vasarely se sent en France « *tout à fait chez lui* ». ⁵ A la veille de la guerre il est

² Jean CLAY: *Visage de l'art moderne, Entretiens avec Arp, Chagall, Albers, Gabo, Moore, Giacometti, Hartung, Vasarely, Manessier, Soto*, Editions Rencontre, 1965.

³ Vasarely *plasticien*, op.cit.

⁴ *Idem*.

⁵ *Idem*.

parvenu à une bonne maîtrise du français grâce aux cours particuliers d'une jeune institutrice. Vasarely a donc toujours travaillé en rapport avec ses qualités artistiques ce qui est tout à fait original. Il a ainsi toujours été en mesure d'assurer son indépendance financière. Parallèlement il poursuit ses réflexions et études graphiques. Il rêve d'ouvrir à Paris une école comme celle du Bauhaus.

Les réseaux de sociabilité qu'il fréquente dans les premières années sont des réseaux hongrois: un ami du nom de Dobo, le sculpteur et peintre hongrois Etienne Béothy (1919-1991) arrivé à Paris en 1925 et sa femme Anne Béothy-Steiner, elle-même peintre, le photographe Czygani, le sculpteur André Weiss, le musicien Paul Arma (1904-1987). Le cercle s'élargit assez vite à d'autres artistes immigrés. Au café du Dôme à Montparnasse, réputé pour sa clientèle intellectuelle et américaine, il fréquente aussi des Russes, des Roumains, des Polonais, des Allemands. Ces milieux sont essentiellement pénétrés des courants néo-impresionnistes et néo-cubistes. Vasarely note que « *le Bauhaus y est inconnu* » et que « *Malévitch est totalement ignoré à Paris* ». ⁶ La France de l'entre-deux-guerres, il est vrai, est réticente à l'abstraction géométrique d'un Piet Mondrian par exemple.

Vasarely commence avant la guerre à fréquenter les milieux parisiens proprement dits où l'influence surréaliste est alors forte. Il rencontre au café de Flore Jacques Prévert et le groupe Octobre dont font partie Roger Blin, Sylvain Itkine, Mouloudji, l'acteur Raymond Bussières. Le groupe proche du parti communiste, pour lequel Jacques Prévert écrit, défend un théâtre d'agit prop, un théâtre du peuple. Jacques Prévert écrit pour le groupe. Vasarely fait la connaissance dans ces cénacles de Denise René. Elle n'est pour l'instant que modiste, mais cette rencontre est décisive pour la suite de son parcours. Denise René quant à elle découvre en lui « *un formidable agitateur de projets doté d'une formation plastique* ». ⁷

Lorsque la guerre éclate, on peut donc conclure que le graphiste publicitaire Vasarely s'est doublement intégré. Il est parvenu à pénétrer les milieux artistiques parisiens, dans un Paris qui demeure encore l'une des capitales mondiales de l'art et de la littérature. Il a également réussi son intégration sociale par l'apprentissage du français et surtout par son activité professionnelle.

Une galerie parisienne tournée vers l'international

La guerre annule temporairement les acquis du chemin parcouru: « *Nous étions encore des étrangers, des ressortissants d'un pays resté neutre dans le conflit, et notre statut en France pouvait changer d'un moment à l'autre. Mon premier souci fut donc de mettre ma famille à l'abri et de l'éloigner de la capitale* ». ⁸ Il installe tout d'abord celle-ci dans le Lot près de Saint-Céré dans une

⁶ *Idem*

⁷ Denise René *l'intrépide, Une galerie dans l'aventure de l'art abstrait 1944-1978*. Exposition présentée au Centre Pompidou, 4 avril-4 juin 2001.

⁸ Vasarely *plasticien*, op.cit. 1979.

maison appartenant à la famille Bessard. Les Vasarely partent ensuite en Hongrie sans lui. Il retourne quelques temps dans la capitale où il fréquente au Flore des acteurs de cinéma, des chanteurs tels Simone Signoret ou Mouloudji. Dans son appartement, atelier au 124 rue de la Boétie, Denise René qui accueille des réunions de la résistance lui fait connaître toujours davantage d'artistes, de cinéastes, d'écrivains, de journalistes. Vasarely, sans doute pour retrouver un peu de calme et de sécurité, se retire chez un paysan dans la Nièvre jusqu'en 1943. Retraite qui s'interrompt cette année-là car Denise René entreprend de transformer la rue de la Boétie en galerie et Vasarely lui apporte son aide. Ce lieu d'échanges et de contacts va servir de tremplin à l'artiste pour gravir les marches de la notoriété. La galerie est officiellement ouverte en février 1944. Une exposition des œuvres de Vasarely est prévue en juillet qu'il faudra retarder jusqu'en novembre en raison de la Libération. Les amis du Flore sont les premiers à venir au vernissage et la presse réserve un bon accueil aux « *Dessins et compositions graphiques* » de Vasarely. Ce succès d'œuvres de facture encore classique loin de le combler le laisse insatisfait: « *l'ancien du Bauhaus se cabrait devant ses réussites* »⁹ écrit-il. Vasarely parle à propos des réalisations de cette période de « *fausses routes* ». Dans ces temps de l'après-guerre très imprégnés encore des influences surréalistes, Denise René parvient cependant à imposer une ligne originale en spécialisant sa galerie dans l'abstraction. En février 1946 a lieu l'exposition « *Peintures abstraites* » à partir de laquelle la galeriste fidélise des artistes abstraits tels Jean Deyrolle, Jean Dewasne. Le premier fera découvrir le village de Gordes à Vasarely, le second lui consacrera un ouvrage. La première exposition abstraite de Vasarely a lieu dans la galerie Denise René en 1949, année où il reconnaît avoir eu la révélation de l'abstrait.¹⁰ Au sein de la galerie il entend exercer son influence, ce qui n'est pas toujours bien ressenti: « *Ce sont nos idées /et plus particulièrement mon travail, mes représentations qui ont valu à la galerie le titre de gloire de « Galerie de combat* », écrit-il dans son autobiographie en 1952.

Les difficultés de la vie quotidienne imposent leurs contraintes dans un deuxième après-guerre qui n'est facile pour personne. Vasarely reprend son activité publicitaire: « *j'ai peint par moins de deux degrés mais le côté « vie de bohème » de mon existence m'ennuie beaucoup* ». « *La publicité me tue la vue, je la fais pourtant les dents serrées* »¹¹ note-il au printemps 1946. Vasarely va avoir 40 ans et en mars 1948 il « *commence à croire que ceux qui disent « on ne peut pas faire de la peinture et de la musique en même temps ont raison* ». Il a du mal à admettre que ses collègues le perçoivent comme un privilégié: « *c'est facile pour Vasa, il a un second métier* ». Le choix de vie est donc clair dans son esprit. Vasarely est plasticien non pas graphiste publicitaire. Ce qui lui a toujours procuré une certaine indépendance financière et favorisé son intégration pèse désormais comme une aliénation. Il lui faudra attendre 1957 pour vendre suffisamment de toiles et abandonner son activité publicitaire.

⁹ Jean CLAY: op. cit.

¹⁰ *Idem.*

¹¹ *Idem.*

Pendant la première moitié des années 1950, l'œuvre de Vasarely bascule toujours plus dans l'abstraction et le mouvement. Le tableau « *Hommage à Malévitch* » de 1952 symbolise le renoncement à l'objet, la fin du processus en référence au fameux « *Carré noir sur fond blanc* » de 1913. « *J'abandonnais tout: le sujet, ressemblant ou allusif, l'objet, la ligne d'horizon, les signes...*¹² » écrit-il et il précise: « *Ici des « énigmes visuelles » : le losange noir est un carré étiré qui tourne sur son axe.* ». La consécration survient en 1955 toujours à la galerie Denise René où il a pris l'initiative d'une exposition intitulée « *Le Mouvement* ». Y participent Yaakov Agam, Nicolas Schöffer, Pol Bury, Jesus Rafael Soto, Jean Tinguely, Marcel Duchamp, Alexander Calder. Calder et Tinguely y exposent leurs mobiles. Cet événement permet à Vasarely d'asseoir sa réputation en s'imposant comme l'un des précurseurs les plus reconnus de l'Optical Art ou Op Art. A la différence du Pop Art qu'il détrône, l'Op Art est issu d'une tradition d'au moins 50 ans d'âge. Georges Seurat et Robert Delaunay constituant des étapes essentielles jusqu'à Vasarely. Ce dernier appose son sceau sur le mouvement grâce notamment à son « *Manifeste jaune* » regroupant ses écrits théoriques. Comme de nombreux mouvements artistiques du XX^e siècle, l'Op Art a désormais un leader, Vasarely, un manifeste. La revue *les Lettres françaises* du 7 juillet 1966, sous la plume de Marc-Albert Levin, lui attribue le titre de « *Pape de l'OP* ». Les plus jeunes de l'exposition de 1955 ressentent assez mal la mainmise de leur aîné Vasarely alors âgé de 47 ans sur le mouvement. Le vénézuélien Jesus-Rafaël Soto (1922-2005), l'israélien Yaacov Agam (1928), Pol Bury (1922-2005), Jean Tinguely (1925-1919), sont très critiques à son égard.¹³ La consécration suprême survient en 1967 au Musée national d'art moderne de la ville de Paris lors de l'exposition « *Lumière et mouvement* ». Les commandes officielles se multiplient. En 1966 il réalise une grille cinétique à Montpellier. En 1968 on lui demande de composer un mur cinétique pour la tribune de patinage de vitesse des Jeux olympiques ou encore de décorer le hall de la gare Montparnasse. Il reçoit prix, médailles et honneur. Parmi les commandes internationales les plus importantes, outre celle de l'Université de Caracas, grâce à ses liens d'amitié avec l'architecte Carlos Raul Villanueva, on compte aussi des réalisations pour le Musée de Jérusalem. La galerie Denise René a joué sans nul doute un rôle dans l'internationalisation de Vasarely comme en témoigne les participants de l'exposition de 1955. La galerie Denise René est à la fois importatrice et exportatrice. Elle réussit à ouvrir deux antennes en Allemagne et une à New York. Elle établit des relais dès le début des années cinquante avec la Scandinavie (le Danemark et la Suède), la Belgique, l'Italie, l'Amérique du Sud. Elle expose des Argentins. Paris, à partir de la fin des années 1950, n'est plus un lieu de légitimation internationale suffisant. Vasarely expose en Allemagne en 1956, pour la première fois à New York en 1958. Sa participation en 1965 à l'exposition *Responsive Eye* au musée d'Art moderne de la ville de New York accroît sa notoriété internationale. Force est donc de constater le rôle décisif de la galerie

¹² Cité dans Magdalena Holzhey, *Victor Vasarely (1906-1997)*, Taschen, 2005.

¹³ *Denise René l'intrépide*, op. cit.

Denise René dans son itinéraire. La maturation de son œuvre a su profiter d'un climat favorable à une forme d'art tournée vers la modernité, la technique et la science. L'institutionnalisation est finalement venue assez rapidement et Vasarely en a lui-même orchestré l'étape finale en ouvrant à Gordes un musée dédié à son œuvre, puis la fondation d'Aix-en-Provence en 1976, inaugurée par le secrétaire d'Etat à la culture Michel Guy et madame Pompidou.

Troisième clef de cette réussite: La dimension intellectuelle et éthique de Vasarely

Vasarely a atteint le rayonnement que l'on sait également parce qu'il a écrit et théorisé sur son art. C'est sans doute là une des originalités supplémentaires de ce parcours. « *Le manifeste jaune* » en est la pièce première dans lequel il définit son concept esthétique central « *d'unité plastique* », un carré de 10cm x 10cm qui englobe des figures géométriques différentes, 6 couleurs primaires. Vient ensuite sa théorie de « *l'alphabet plastique* », brevet qu'il dépose en 1959 et présente au public en 1963 au Musée des Arts décoratifs de Paris. On y retrouve l'influence déterminante du Bauhaus notamment sur le principe de la fabrication industrielle et de la multiplication de l'œuvre. Il produit des prototypes de départ qui pourront être ensuite utilisés dans des domaines aussi variés que la peinture, la sculpture, la tapisserie etc. A chaque ton correspond un chiffre. Le travail se fait en équipe. Cela correspond à une conception particulière de l'art, qui n'a cessé de creuser son sillon depuis Marcel Duchamp. Une conception qui désacralise le chef d'œuvre qui n'est plus unique. L'art doit être accessible à tous en irriguant la vie quotidienne: « *le but s'est l'intégration du phénomène plastique dans la vie de tous les jours* ». « *Je lance un cri d'alarme, non pour défendre l'art « individuel », mais « la beauté » pour tout le monde* ». ¹⁴ Il y a donc chez Vasarely une exigence éthique, sociale et une croyance dans les vertus éducatives du beau. C'est ainsi qu'il faut comprendre son utopie architectonique, contribution à la construction de la ville. La fondation qu'il fait construire à ses frais à Aix-en-Provence sur un terrain donné par la ville vise à créer un centre de recherche pour travailler à ce projet urbain. Il dénonce les rapports art et argent qui lui suggèrent des mots très durs à l'encontre de Denise René avec laquelle sa relation s'est progressivement détériorée: « *Il aurait mieux valu que Denise René commence « petite marchande » et termine « papesse » que le contraire.* » « *Elle n'a pas compris qu'en matière d'art, le grand combat se livre sur le plan éthique et plastique.* »

L'ouverture internationale facilitée par la galerie Denise René n'est pas chez Vasarely simple affaire de circonstances. Elle satisfait aussi chez lui un idéal universaliste qu'il a théorisé. Cet idéal universaliste est à relier à celui de la démocratisation de l'art. Il en appelle avec des accents marxistes à « *la collaboration des jeunes forces de tous les pays* » ¹⁵ et a le sentiment de la

¹⁴ Vasarely *plasticien*, op.cit.

¹⁵ Cité dans Denise René *l'intrépide*, op.cit.

mondialisation avant l'heure: « *Nous sommes à l'aube d'un nouveau style -écrit-il en 1979- cette fois au niveau mondial* ».

Cette éthique s'accompagne d'options politiques de gauche. Dès les années hongroises au moment de la montée du nazisme alors qu'il avait envisagé la possibilité de partir en Allemagne voilà ce qu'il ressent: « *socialistes plus ou moins convaincus, en tout cas sympathisants de la gauche, nous ne pouvons pas rester indifférents aux événements* ».¹⁶

Denise René confirme également « *Vasa avait envie de séparer l'art de l'argent. Vasa m'a dit un jour qu'il participait au financement du parti communiste français* ».¹⁷ Pour autant Vasarely confesse volontiers « *être rebelle à l'esprit de parti* »¹⁸ et il n'est jamais revenu s'installer dans la Hongrie communiste.

La dimension intellectuelle et éthique de Vasarely est bien une clef supplémentaire de son succès car elle n'est pas liée à la seule France mais elle est nourrie d'une tradition humaniste universelle. On le sent traversé par quelques grands courants esthétiques du XXe siècle qui désacralisent l'œuvre (tout autant que le Pop art à la même époque) et dénoncent le marché de l'art. Mais il est aussi l'héritier d'une pensée sociale sur l'art, convaincu de sa nécessaire démocratisation qui a des racines dans l'héritage des révolutions de 1789 et de 1917.

Le succès du parcours de Vasarely est lié à des déterminismes originels telles que les racines hongroises et l'influence du Bauhaus, tout autant qu'aux formidables capacités d'intégration de ce créateur qui a mené en parallèle de sa carrière artistique une activité de graphiste publicitaire jusqu'en 1957. Il doit beaucoup aussi au hasard des rencontres dans un Paris encore capitale mondiale de l'art, en passe de perdre sa suprématie. Vasarely accède à la reconnaissance à partir de 1955 et son institutionnalisation est patente dans les années 1970. Il contribue directement à sa consécration en ouvrant son musée et en bâtissant sa fondation.

Outre la synthèse de tous ces facteurs favorables, Vasarely reconnaît lui-même en 1979, en guise d'hommage, l'importance de la France dans son itinéraire: « *Comme bien d'autres artistes et écrivains, peut-être fallait-il que je vive dès mon jeune âge en France pour que mes idées puissent prendre forme et se développer* ». Il nuance cependant: « *les choses n'ont pas toujours été faciles, car pas plus qu'ailleurs, les artistes vraiment d'avant-garde ne sont reconnus en France. Mais il règne un climat intellectuel, il existe une certaine qualité de la vie, on y respire un air qui font que l'on se sent peut-être plus poussé qu'ailleurs à grandir.* »

¹⁶ Vasarely *plasticien*, op. cit.

¹⁷ Cité dans Denise René *l'intrépide*, op. cit.

¹⁸ Vasarely *plasticien*, op. cit.

CZECHOSLOVAKIA
Between Two World Wars

Andrej Tóth - Lukáš Novotný - Michal Stehlík

Short Summary of the Constitutional Confirmation of the So-Called First Czechoslovak Republic. The Basic Premise for Establishment of National Minorities in the Social-Political Life of Interwar Czechoslovakia¹

The old European order collapsed with the end of World War I in autumn 1918. The political map of the Central European space changed radically with the beginning of the new era in the European history as well. Austria-Hungary broke up and so-called successor states were established on its foundations.² Czechoslovakia, Poland, Rumania and the Kingdom of Serbs, Croats and Slovenes became those states, besides Austria and Hungary. The establishment of the successor states was confirmed at the Paris Peace Conference; the peace conventions entered into at it drew an international-legal line under the war conflict.

Establishment of Czechoslovakia and its constitutional foundations

The date 28 October 1918 is the central historical boundary stone in the history of the Czechoslovak state. On that day, the „*Proclamation of the Czechoslovak National Committee on the independence of the Czechoslovak state*” was issued, declaring formally the origination of the new state. Both the legislative and the executive power were concentrated in the National Committee from 28 October to 14 November 1918. Thus that temporary body of the supreme state power worked not only as provisional National Assembly but also as the embryonic government and, in fact, head of state. The National Committee adopted seventeen acts in total until 14 November, codifying temporarily the constitutional limits of functioning of the new state.³

¹ A) The article is included in the solution of the Grant Project No. RM04/01/10 „*Policy of Czechoslovak governments towards national minorities 1918-1938*”, funded by the Ministry of Foreign Affairs of the Czech Republic. B) It is common introduction to the studies of the above stated authors, published in this issue of the *Őt Kontinens* (Five Continents) anthology on the matter of the Hungarian and German minorities and the Slovak autonomist movement in interwar Czechoslovakia. See Lukáš NOVOTNÝ: *Political Parties of German Minority in Interwar Czechoslovakia (1918–1938) – Brief Summary and Outline of the Issue*; Andrej TÓTH: *Political Parties of Hungarian Minority in Interwar Czechoslovakia (1918–1938) – Brief Summary and Outline of the Issue* and Michal STEHLÍK: *Slovak Autonomist Movement in Czechoslovakia 1918–1938*. The goal of the common introductory study is the basic factual summary of constitutional foundations of so-called First Czechoslovak Republic, in the limits of which the interwar Czechoslovak political scene was born and in the limits of which also the minority political parties of both biggest national minorities, i.e. of the German and Hungarian minorities, as well as the political representatives of the Slovak autonomist movement acted.

² Václav Kural writes on the particularization of the Central European region into a series of „*small, so-called successor states, with unequal sizes, by and large equal, but not quite powerful, formally national, but in fact with nationalistic structures.*” KURAL, V.: *Konflikt místo společnosti? Češi a Němci v československém státě (1918–1938)*, Praha 1993. 7.

³ KLIMEK, A.: *Počátky parlamentní demokracie v Československu*. IN: VALENTA, J. - VORÁČEK, E. - HARNA, J. (uspoř.): *Československo 1918–1938. Osudy demokracie ve střední Evropě*, Praha, 1999. 113.

The basic acts issued by the National Committee included Act No. 11/1918 Coll. of Acts and Decrees from 28 October on establishment of the independent Czechoslovak state (so-called reception act) that confirmed that „*all existing land and empire acts and decrees stay valid for the time being.*”⁴ That act signified laying the foundations of the Czechoslovak constitutionality and became source of further legislation.⁵

At its last meeting of 13 November 1918, the National Committee discussed and approved the provisional Constitution that was declared a day later (Act No. 37/1918 Coll. of Acts and Decrees). On its base, the National Committee transformed into a one-chamber National Assembly and was enlarged to 256 members; the representation key was selected according to the result of the election for the Reichsrat from 1911;⁶ and completely arbitrarily in case of Slovak members. It is described as Revolutionary National Assembly (*Revoluční národní shromáždění*; RNS) that had sessions until April 1920. Representatives of nationality minorities were not represented in RNS because they refused the existence of the new state and the participation in its bodies. Besides, Act No. 11/1918 Coll. of Acts and Decrees spoke „*on behalf of the Czechoslovak nation*” and RNS acted on behalf of it as of state nation. The Hungarians and particularly Germans whose number in the new state was higher than that of Slovaks⁷ were considered a national minority. The fears of obstructions and impossibility to achieve the necessary majority for adoption particularly of constitutional acts played an important role in the absence of national minorities from the Revolutionary National Assembly.⁸ From constitutional perspective, there were no changes in position of minorities immediately after the establishment of Czechoslovakia; their rights kept following Art. 19 of Act on general civil rights from December 1867 (Act No. 142/1867) that governed the nationality rights.⁹

⁴ Sbíрка zákonů a nařízení státu československého (hereinafter referred to only as Sb. z. a n.). Volume 1918, Praha, 1918. The state form of the new state should be determined by the National Assembly in cooperation with the Czechoslovak National Council in Paris. „*But the so-called “reception act” was a revolutionary discontinuous act. It was not a declarative but a constitutive act, the first constitutional provisional measure of the new state, the discontinuity of which with Austria-Hungary was also ideological discontinuity.*” [Highlighting in original.] GRONSKÝ, J.: *Komentované dokumenty k ústavním dějinám Československa I, 1914–1945*, Praha, 2005. 40.

⁵ PAVLÍČEK, V.: *K ústavním aspektům práv menšin po vzniku Československa*. IN: VALENTA, J. – VORÁČEK - E., HARNA, J. (uspoř.): *Československo 1918–1938. Osudy demokracie ve střední Evropě*, Praha, 1999. 595. „*The subject (source of state power) on behalf of which the National Committee acted was the ... Czechoslovak nation. A completely new constitutional category – sovereignty of the Czechoslovak nation – was introduced into the constitutional development on the territory of former Lands of the Bohemian Crown.*” [Highlighting in original.] PAVLÍČEK, V.: *O české státnosti. Úvahy a polemiky, 1 / Český stát a Němci*, Praha, 2002. 145.

⁶ In March 1919, the number rose to 270. All 14 new representatives were taken by Slovaks per appointment. Compare Sb. z. a n. Volume 1919, Praha, 1919. 179 (Act No. 138/1919 Coll. of Acts and Decrees).

⁷ See here below, the actual text.

⁸ The fact that we cannot find representatives of aristocracy or representatives of the Catholic Church among the founders of the state is worth mentioning as well.

⁹ The provisional Constitution gave legislative power to RNS „*for the whole state and its individual parts and the supervisory power over the executive power until the house produced*

On 14 November 1918, RNS elected the government of so called all-nation coalition, lead by Karel Kramář, „*although the ... Germans protested that it was ‘one-national’ coalition.*”¹⁰ Although it was a standard government cabinet, its position and establishment were not standard ones.¹¹ The government did not have factual opposition and was appointed by RNS and not by the head of state. But it was not an exceptional phenomenon at that time, because all successor states of the Habsburg monarchy were established on the base of revolutionary legitimacy.

But the seed of one of the crucial future serious friction areas at the Czechoslovak political scene, which weakened markedly the conception of the Czechoslovak state and statehood, was the fact that with the origin of the Czechoslovak state, everything that was Czech „*was changing into the Czechoslovak, staying predominantly Czech.*”¹² The Slovak character was significantly missing in such approach. That was manifested in long-term conflicts between the strongest Slovak party – the Slovak People’s Party (later Hlinka’s Slovak People’s Party) and the Czechoslovak governmental policy. For example in 1919 already, Andrej Hlinka made an illegal trip to Paris wanting to assert the Slovak constitutional requirements at the Peace Conference.¹³ Further steps of the Slovak policy concentrated during 1918–1938 both on political proclamations and events and on several legislation proposals of autonomy, specifically from 1922, 1930 and finally 1938. Also Vojtech Tuka in his article „*Vacuum iuris*” of 1928 argued with the legal framework, arguing with the non-existing appendix to the Declaration of the Slovak Nation (known as *Martinská deklarácia*) from 30 October 1918 by which the Slovak representation had claimed allegiance to the common state. According to his calculated opinion, the appendix had defined a ten-year probationary period for the coexistence of the Czechs and the Slovaks in one state and the coexistence could be revised in 1928. In connection with Tuka’s engagement in favour of the Hungarian governmental circles, the affair culminated in his being condemned for fifteen years of prison.¹⁴ The position of Slovakia and the Slovaks was a topic not only for the policy of the People’s Party but for

from election would finally meet, according to the Constitution” (paragraph 4). RNS should further elect a seventeen-member government (paragraph 14) that was responsible towards it and could be withdrawn „*in presence of at least one half of the deputies by simple majority of votes*” (paragraph 16). Compare Sb. z. a n. Volume 1918. 30-31. The President should have more or less ceremonial function. In May 1919, an Act was adopted, according to which the power to appoint and dismiss the prime minister and the members of the government was delegated to the President of the Republic: „*The executive and ordering power belongs to the Government, whose prime minister and members (ministers) are to be appointed and dismissed by the President of the Republic.*” Sb. z. a n. Volume 1919. 374, the whole Act compare 373-374 (Act No. 271/1919 Coll. of Acts and Decrees).

¹⁰ KLIMEK: 115.

¹¹ There were even voices according to which, when the Parliament was not elected, rather caretaker than political government could exist, which may have been more suitable with regard to the relationship to minorities. KLIMEK: 116.

¹² KVAČEK, R.: *Ke vzniku Československa*. IN: VALENTA, J. - VORÁČEK, E. - HARNA, J. (uspoř.): *Československo 1918–1938. Osudy demokracie ve střední Evropě*, Praha, 1999. 37.

¹³ HLINKA, A.: *Zápisky z Mírova. Články, listy a úvahy o slovenskej slobode*, Bratislava, 1991.

¹⁴ KRAMER, J.: *Slovenské autonomistické hnutie v rokoch 1918–1929*, Bratislava, 1962. 69-75.

example even Milan Hodža (indigenous from Slovakia), member of the Agrarian Party and later Prime Minister, adopted an active attitude to that issue too. He tried to assert the parity representation of the Slovaks in the state administration and pressed for the approach of so-called regionalism within lower self-government complexes. Certain special position of the Slovak territory within Czechoslovakia could be seen also in the fact that the county system, replaced by regional system in 1928, was implemented only in Slovakia, from the perspective of internal administration.

The friction areas of the Czech-Slovak relationship could be seen virtually in all spheres of life. Big conflicts occurred e.g. in the process of preparation of the Slovak grammatical rules, in the area of religious life where there were distinctive differences between the Slovak religiousness and the Czech unenthusiastic approach to the Church, or in social sphere where the young Slovak generation of the 1930s took a critical stand to the engagement of a lot of Czechs in state administration on the Slovak territory. But the Czechoslovak governments or the biggest political parties did not consider all those manifestations so essential to prepare a really active approach to the solution of that internal conflict between the Czechs and Slovaks. The German and Hungarian minorities kept being the main topics; the Slovak nation was not considered a minority, logically, in the spirit of the theory of one Czechoslovak nation. But that constituted fatal underestimation of the Slovak efforts to achieve real autonomy of their territory. As for the numbers of inhabitants, Slovaks were included in the category of the Czechoslovak nationality in censuses; in spite of that, more detailed statistics of the numbers of Slovaks on the Slovak territory inform us e.g. in 1921. So in 1921 there were 1,952,368 Slovaks and 72,635 Czechs in Slovakia.¹⁵ In 1930 we have only one number for Czechs and Slovaks together, from the 3,332,034 inhabitants of Slovakia, which is 2,337,816.¹⁶

The complicated Czech-Slovak relationship culminated under the pressure of external events in 1938 by the successfully constitutionally confirmed autonomy for the Slovaks when the National Assembly passed the constitutional act on autonomy of Slovakia on 19 November 1938, to come into force on 22 November 1938.¹⁷ On 14 March 1939 the process was completed by declaration of the independent Slovak state. But the external circumstances of the German aggression had also their internal motives for the complicated situation of Czechoslovakia. The underestimation of the Slovak problem was one of them. When referring to the above stated quotation that identifies everything Czechoslovak with everything Czech we must close the short look on the Czech-Slovak relationship by stating that in case of Slovakia, it did not apply in any case.

¹⁵ Československá statistika (hereinafter referred to only ČSS) – Svazek 9. Řada VI. (Sčítání lidu, sešit 1.), Sčítání lidu v Republice Československé ze dne 15. února 1921, díl I, Praha 1924. Table No. 71. 75.

¹⁶ ČSS, Svazek 98. Řada VI. (Sčítání lidu, Sešit 7.), Sčítání lidu v Republice Československé ze dne 1. prosince 1930, díl I, Praha 1934. Table No. 9. 79.

¹⁷ Digitální repozitář Poslanecké sněmovny parlamentu ČR (Digital Repository of the Chamber of Deputies of the Parliament of the Czech Republic), www.psp.cz, term of office 1935-1938, debates 1938, 19. 11. 1938.

The negative attitude of the national minorities to arising Czechoslovakia was predestined not only by the fact of absence of national policy of revolutionary central bodies of the emerging state. According to Jaroslav Kučera, also the circumstance that the new government made steps directed at constitution of privileged position of the Czechs and the Slovaks played an important role. The Revolutionary National Assembly passed unanimously a declaration confirming that „*the Czechoslovak Republic will be a fair state in civil and national regards*”, but it added at the same time: „... *all that under the leading position of the Czechoslovak nation and its language.*”¹⁸

The trend to clear definition of primary position of the Czech and Slovak languages could be fully seen in the origination of the Language act and during its discussions.¹⁹ The governmental bill of November 1919 did not anticipate absolute equality of rights of individual nations living on the territory of the state.²⁰

The Constitution and the Language act²¹ (Acts No. 121 and 122/1920 Coll. of Acts and Decrees) were discussed and approved by the „*revolutionary parliament*” only at the end of February 1920,²² which was caused not only by party conflicts but also by waiting for the end of the Peace Conference. The minorities were of course concerned the most by the Language act, and a little less by the Constitution. The former standard was approved by the government and forwarded to the constitutional committee of the RNS at the beginning of December 1919. But the government had to rework it and send it to the Revolutionary National Assembly again at the end of 1920.²³

As for the actual wording of the Constitution and the Language act, already the beginning of the preamble of the former standard was important from the perspective of minorities, stating: „*We, the Czechoslovak nation, wanting to consolidate perfect unity of the nation...*”²⁴ That formulation neglected minorities, a more convenient word group like „*we, the citizens of this state*” was missing, but on the other hand it expressed the atmosphere of the time and the circumstances under which the constitution bill was developed. The minorities were concerned the most by Chapter six (Protection of national, religious and racial minorities), stating in paragraph 128, article 1: „*All state citizens of the Czechoslovak Republic are fully equal before the law and enjoy the same civil and political rights, regardless from their race, language or*

¹⁸ Národní shromáždění Republiky československé v prvném desetiletí, Praha, 1928. 88-89.

¹⁹ The work at the act started in summer 1919.

²⁰ Compare J. KUČERA: *Minderheit im Nationalstaat. Die Sprachenfrage in den tschechisch-deutschen Beziehungen 1918–1938*, München, 1999. 11.

²¹ Together with these standards, it was also the Act on electoral court, the Act on electoral rules for the Chamber of Deputies (Act No. 123/1920 Coll. of Acts and Decrees), the Act on composition and power of the Senate (Act No. 124/1920 coll. of Acts and Decrees) and the Act on establishment of county and district authorities in the Czechoslovak Republic (Act No. 126/1920 Coll. of Acts and Decrees).

²² Before four AM on 29 February.

²³ Compare KUČERA: *Minderheit im Nationalstaat*, 44-45. „*Offensichtlich hing dieser Schritt mit den turbulenten Entwicklungen auf der tschechischen politischen Szene zusammen, die sich um die Jahreswende 1919-1920 abspielten.*” 45.

²⁴ Sb. z. a n. Volume 1920, Praha, 1920. 255. For complete wording of the Constitution compare: 255-267.

religion.”²⁵ So all citizens of the state were to enjoy the same rights. Paragraph 134 prohibited also any attempts of denationalization.

The Language Act made up a part of the Constitutional deed. Its first sentence stated: „*The Czechoslovak language is the national, official language of the Republic (art. 7. of the agreement between the main Allied and Associated Powers and Czechoslovakia, signed in St. Germain en Laye on 10 September 1919).*”²⁶ All courts, authorities, institutes, businesses and bodies of the Republic were to use it. The establishment of the „*national, official language*” meant also one thing – „*any autonomy, understood territorially – in any material or regional delimitation – was inadmissible.*”²⁷ The minorities had right to use their own language in contact with courts, authorities and bodies of the Republic only provided that the scope of authority of such bodies was „*related to the judicial district inhabited, according to the last census, at least by 20 percent of citizens of the same language, different from the Czechoslovak*”; in such case those bodies were „*obliged to accept filings in that language from the members of the language of that minority and to issue the settlement of such filings not only in the Czechoslovak language, but also in the language of the filing.*”²⁸

National minorities in interwar Czechoslovakia

The largest national minority of the First Czechoslovak Republic was the German. According to the census from 1921, 3 123 568 inhabitants of German nationality lived in Czechoslovakia.²⁹ So the Germans participated in the total number of 13 374 364³⁰ inhabitants of the Czechoslovak Republic in 1921 with almost 25 %.³¹ Vast majority of the inhabitants of German nationality lived particularly in the historical lands, i.e. in Bohemia, Moravia and Silesia. They were

²⁵ Ibidem, 266. But slight shift occurred in article 4 at adopting the provisions of Saint-Germain Peace Treaty. The lawmaker specified in it: „*But that does not affect the rights belonging to the state bodies in these respects according to the valid or future acts for reasons of public order and state safety and efficient supervision.*” Ibidem. Thus the state bodies could restrict the above stated rights „*for reasons of public order and state safety and efficient supervision.*”

²⁶ Sb. z. a n. Volume 1920. 268 (Saint-Germain Peace Treaty was published in the Collection of Acts and Decrees under No. 508/1921); the German and Hungarian sources call that document the Agreement on Protection of Minorities. Both the Constitution and the Language Act incorporated the requirements of the peace treaties and of so-called minority agreement entered into between the main Allied and Associated Powers and Czechoslovakia on 10 September 1919 into the constitutional order of the Czechoslovak Republic. Also the fact that the agreement speaks of „*Czech language*” while the Language Act of the „*Czechoslovak language*” cannot be ignored. The Slovak, as minority language, was promoted to majority national language.

²⁷ KÁRNÍK, Z.: *Volby na jaře 1920. Československo na cestě od národněrevoluční diktatury k parlamentní demokracii*, Acta contemporanea. K pětadesátinám Viléma Prečana, Ústav pro soudobé dějiny AV ČR 1998. 101.

²⁸ Sb. z. a n. Volume 1920. 268. Self-governing authorities, representative bodies and all public corporations should accept only filings made in the Czechoslovak language.

²⁹ ČSS – Svazek 9. Řada VI. (Sčítání lidu, Sešit 1.), Sčítání lidu v Republice Československé ze dne 15. února 1921, díl I, Praha, 1924. Table No. 50. 60.

³⁰ Compare ibid.

³¹ 23,4 %.

so-called Sudeten Germans. But also inhabitants of Slovakia claimed allegiance to the German nationality. So-called Carpathian Germans lived there. They constituted a larger community particularly in Bratislava, Central Slovakia and Spiš. In 1921, the number of inhabitants claiming allegiance to German nationality in Slovakia amounted to 139 900.³² Such number constituted almost 5 %³³ of total 2 958 557 inhabitants of Slovakia.³⁴ Insignificant number of Germans lived also in Carpathian Ruthenia. In 1921 their number amounted to 10 460.³⁵

The second largest national minority in interwar Czechoslovakia consisted of the Hungarians. In 1921, 745 431³⁶ persons, i.e. 5,5 % citizens of the Republic claimed allegiance to Hungarian nationality. Like the German minority in the historical lands of the Czechoslovak state, the Hungarian minority was the most significant national minority of Slovakia. According to the census of 1921, the Hungarians constituted almost a quarter of the population there.³⁷ But the Hungarians were numerous in Carpathian Ruthenia too. In 1921, 102 144 Hungarians lived there.³⁸ So the Hungarian minority participated with exactly 17 %³⁹ in the total number of population of that most easterly situated part of the Republic, which amounted to 599 808 persons in 1921.⁴⁰

Legislative power – National Assembly and representation of minorities in the first National Assembly

The legislative power belonged to the National Assembly in the First Czechoslovak Republic according to the Constitution. The National Assembly consisted of two chambers: Chamber of Deputies and Senate. The Chamber of Deputies had 300 members and the Senate 150 members. The election to both chambers of the National Assembly took place on the base of universal, equal, direct and secret right to vote according to the principle of proportional representation. The term of office of the Chamber of Deputies was set at 6 years and that of the Senate at 8 years. The active right to vote for election to the Chamber of Deputies was awarded to all citi-

³² Compare *ibid.*

³³ 4,7 %.

³⁴ Compare *ibid.*

³⁵ Compare *ibid.*

³⁶ Compare *ibid.*

³⁷ 21,2 %. In 1921, 637 183 Hungarians in total lived in Slovakia. (Compare *ibid.*.)

³⁸ Compare *ibid.*

³⁹ The third distinctive national minority of the First Czechoslovak Republic consisted of the Ruthenians. In 1921, 461 849 inhabitants of Czechoslovakia claimed allegiance to the Ruthenian nationality (compare *ibid.*). The Ruthenians constituted the majority population in Carpathian Ruthenia where 372 884 of them lived (compare *ibid.*), out of the total number of 599 808 of inhabitants of that region. Ruthenians lived in relatively large community also in Slovakia, particularly in its northeastern part. The nationality map of Czechoslovakia was also relatively distinctively co-created by the Poles. They constituted the fourth largest national minority of interwar Czechoslovakia. In 1921, 75.873 inhabitants claimed allegiance to Polish nationality (compare *ibid.*). The members of the Polish minority lived particularly in the Silesian borderlands.

⁴⁰ Compare *ibid.*

zens regardless from gender over 21 years and to the Senate over 26 years. The passive right to vote for the Chamber of Deputies belonged to each citizen regardless from gender over 30 years and for the Senate over 45 years. The elections were compulsory for all citizens who had reached the defined minimal age limit for acquisition of the right to vote. The electoral duty was excused only in five cases: age over 70 years, health indisposition, urgent work duties, distance of more than 100 km from the relevant municipality and transport obstacles.⁴¹

The mandates were divided in three scrutiny. The assignment of mandates to individual political parties or lists of candidates took place in the first scrutiny at the level of constituency under use of Hare's method. That means that the party that had reached the so called electoral number, expressing the proportion of total number of valid votes in the relevant constituency and the number of mandates falling on the relevant constituency for allocation, got the mandate in the first scrutiny. The number of the votes given to individual parties or lists of candidates was then divided by the electoral number and, on the base of the result, they were assigned the number of mandates constituting the whole part of that proportion. The remaining votes of the individual parties from all constituencies were further processed in the second and the third scrutiny. The mandates were assigned by the central electoral commission in those scrutinies. In the second and third scrutiny, the mandates that could not be filled in the first scrutiny were assigned at the level of the whole Republic.⁴²

German minority and constitution of Czechoslovakia

The Bohemian and Moravian Germans refused their integration into the arising Czechoslovakia for a long time, "supposing that they would stay a part of Austria, which would join Germany."⁴³ That attitude led to declaration of four German self-government regions in October 1918: Sudetenland (centre: Opava, *Troppau*), Deutschböhmen (centre: Liberec, *Reichenberg*), Böhmerwaldgau (centre: Prachatice, *Prachatitz*) a Deutschsüdmähren (centre: Znojmo, *Znaim*). That attempt for disintegration failed; before end of 1918 the provinces were occupied

⁴¹ Compare Sb. z. a. n. Volume 1920, Ústavní listina, Hlava II, Moc zákonodárná. For the composition and power of the National Assembly and both its chambers see §§ 6, 8 and 13, 9 and 14, 10 and 15, p. 257. The rules of elections for legislative bodies are summarized in the Internet site of the Czech Statistical Office (see <http://www.czso.cz/>, entry: *Archiv publikací – Archiv publikací 2008 – Obyvatelstvo, volby – Výsledky voleb do poslanecké sněmovny v letech 1920 – 2006*).

⁴² Compare <http://www.czso.cz/>, *ibid.*

⁴³ PETRÁŠ, R.: *Menšiny v meziválečném Československu. Právní postavení národnostních menšin v první Československé republice a jejich mezinárodněprávní ochrana*, Praha, 2009. 167. But there were also exceptions like the Georgswalde (Jiřikov) town, the municipal authority of which „decided on 7 November 1918 on behalf of the German population to submit – until the resolution of the Peace Conference – to the National Committee of Prague, and both parties signed an agreement about it.” HUBENÝ, D. - HASIL, J.: *Postoj říšských a československých Němců k první československé ústavě z roku 1920*, unpublished manuscript of an article presented at the conference on Constitution, Ústava 1920 – Vyrcholení konstituování československého státu (25 February 2010), 3.

by the army, which established some calming and virtually prevented further actions of Bohemian-German politicians in Vienna. But the representatives of German parties kept hoping that the Paris Peace Conference would guarantee the right to self-determination to the German minority. That did not come true and the final integration of territories with predominantly German population into Czechoslovakia occurred on the base of the Peace Treaty with Austria (September 1919)⁴⁴ when the right to self-determination was not considered. The representatives of the new state attempted however to reach an agreement with the Sudeten Germans. On 30 October 1918 already, Rudolf Lodgman von Auen, a Sudeten German politician, negotiated with the “men of 28 October”. It is said that Antonín Švehla offered cooperation to Lodgman von Auen: *„The Czechoslovak nation carried out the revolution. The matter is done, we invite you for cooperation.”* But the offer did not have positive response. Lodgman von Auen required the recognition of so-called *„closed German territory”* as special administrative unit.⁴⁵ In November 1918, the representatives of the new state met the representatives of the Sudeten Germans led by Josef Seliger, the leader of the German Social Democrats. But Alois Rašín refused his demands, similar to Lodgman’s ones, and demanded on the contrary that the Germans should recognize unconditionally the Czechoslovak state. *„Nur dann sei die tschechische Regierung bereit, den Deutschen innerhalb des Rahmens der Gesetzgebung ein gewisses Maß ihrer nationalen und kulturellen Entwicklung sicher zu stellen”,* he declared.⁴⁶ But it must be stated that the German demands, lead to an extreme, would have endangered the viability of the new state. Rudolf Lodgman von Auen or Josef Seliger, the representatives of the Sudeten Germans, did not push through an agreement but separation of border territories. At that moment it was not possible that both parties reached an agreement – the Germans could not agree to the constitution of Czechoslovakia, a state they did not want, not feeling themselves as its inhabitants, and therefore their activity aimed at disintegration of the new state necessarily had to provoke resistance of its leaders.

At the end of 1919, after the border of Czechoslovakia had been defined, the representatives of the German parties changed their attitude and demonstrated readiness to negotiate. They demanded particularly the participation of minorities in creation of the Constitution. But at that time it was not helpfulness towards the new state any more but seeking of a last resort. The Czechoslovak government refused it with the words that the RNS first had to adopt basic acts, and only than

⁴⁴ The Treaty of Versailles did not include any clauses on minority protection.

⁴⁵ VALENTA, J.: *Legenda o „rebelech, s nimiž se nevyjednává.”* Moderní dějiny. Sborník k dějinám 19. a 20. století 2, Československo: Nahodilost, nebo logika dějin?, Praha, 1994. 205.

⁴⁶ Deutsche Gesandtschaftsberichte aus Prag. Innenpolitik und Minderheitenprobleme in der Ersten Tschechoslowakischen Republik, Teil I. Von der Staatsgründung bis zum ersten Kabinett Beneš 1918-1921. Berichte des Generalkonsuls von Gebsattel, des Konsuls König und des Gesandten Professor Saenger. Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von Manfred Alexander, Veröffentlichungen des Collegium Karolinum, Band 49/I, München 2003. Verhandlungen mit den Tschechen. Die Zukunft Deutschböhmens, Deutsches Konsulat An den Herrn Reichskanzler Ebert, Prag, den 13. November 1918. Nr. 21. 80.

an election with participation of minorities could be held. It referred the „*right of revolution*” that accompanied the birth of the current legislative body.⁴⁷

After joining the newly elected Parliament, the German civic parties united in the German Parliamentary Union (*Der Deutsche parlamentarische Verband*)⁴⁸ that delimited itself negatively against the Republic. It issued a sharp declaration according to which „*the Czechoslovak state was constituted to the detriment of historical truth and will endanger the peace forever.*”⁴⁹ But at the beginning of the 1920s, the formation started getting serious flaws.⁵⁰

At the second meeting of the Chamber of Deputies held on 1 June 1920, Rudolf Lodgman von Auen presented, within the discussion on the program declaration of Vlastimil Tusar, the Prime Minister, officially the constitutional declaration of the Sudeten German policy on behalf of the German Parliamentary Union: „*Im Namen und im Auftrage des deutschen parlamentarischen Verbandes habe ich die Ehre, im Namen dieses Verbandes zu der Regierungserklärung und in Bezug auf das Verhältnis des deutschen Volkes zu diesem Staate Folgendes zu erklären: Als gewählte Vertreter des im tschechischen Staate unterdrückten deutschen Volkes (Bravo!) erklären wir bei unserem Eintritte in das tschechoslovakische Parlament feierlich von der Bevölkerung dieses Staates, vor ganz Europa und vor der gesamten gesitteten Welt: Durch den Friedensvertrag von St. German en Laye ist mitten in Europa ein Staat gestanden, welcher neben rund 6 Millionen Čechen unter anderem auch fast 4 Millionen Deutsche umfaßt (Posl. Špatný: That used to be, but is not any more!) Vergebens waren unsere Vorstellungen, welche wir vor Beginn und während des Verlaufes der Friedensverhandlungen erhoben haben, vergebens war unser einmütiges Bestreben...*”⁵¹ The state that had been constituted was, in his opinion, result of a historical mistake and deception on the powers. Lodgman declared that the Germans would never recognize the Czechs as masters, and continued: „*...wir verkünden demnach feierlich, daß wir niemals aufhören werden, die Selbstbestimmung unseres Volkes zu fordern (Heil!), daß wir dies als den obersten Grundsatz aller unserer Maßnahmen und unseres Verhältnisses zu diesem Staate, den gegenwärtigen Zustand aber als unserer unwürdig und mit den Grundsätzen moderner Entwicklung unvereinbar betrachten.*”⁵²

⁴⁷ PETRÁŠ: 180. Another important aspect of absence of minorities in creation of the Constitution and the Language act was also the fact that by the end of 1919, the basic acts of the state were prepared in essence and their discussion with the representatives of the minorities would have postponed their adoption.

⁴⁸ The German Social Democracy did not become part of the Union.

⁴⁹ E. BROKLOVÁ: *Československá demokracie. Politický systém ČSR 1918-1938*, Praha, 1992. 97.

⁵⁰ J. ŠEBEK: *Německý novoaktivismus*. IN: J. VALENTA - E. VORÁČEK, - J. HARNA, (eds.): *Československo 1918-1938. Osudy demokracie ve střední Evropě*, 2, Praha, 1999. 640.

⁵¹ *Těsnopisecké zprávy o schůzích poslanecké sněmovny Národního shromáždění Republiky československé*. (Hereinafter referred to only as TZ PS RČS). IVth term of office. Meetings, sheets 1-13 (from 26 May 1920 to 10 July 1920). Příloha k těsnopisecké zprávě o 2. schůzi poslanecké sněmovny Národního shromáždění republiky Československé v Praze v úterý dne 1. června 1920. 28.

⁵² *Ibidem*, 29.

On the following day (2 June), Josef Seliger, the leader of the German Social Democracy, asked to address the meeting. He too presented a constitutional reservation of his party: *„Als unter dem Drucke einer der größten Umwälzungen der Geschichte die österreichisch-ungarische Monarchie zerfiel, haben wir deutschen Sozialdemokraten die Befreiung der Nationen aus den Jahrhunderte alten Fesseln nationaler Unterdrückung freudig begrüßt. Wir anerkannten ohne Vorbehalt und ohne Einschränkung das Recht aller slawischen und romanischen Nationen, ihre eigenen nationalen Staaten zu gründen und nahmen dasselbe Recht in gleichem Maße für unser Volk in Anspruch, indem wir uns mit allen anderen Vertretern des deutschen Volkes in dem Allen und in dem Beschlusse einigten, die deutschen Siedlungsgebiete des alten Österreich zu einem deutsch-österreichischen Staat zusammenzufassen.*“⁵³ Seliger, similarly to Logman a day before, claimed allegiance to the idea of right to self-determination and announced the determination of the German Social Democrats to carry out their historical struggle also on the ground of *„dieses neuen Nationalitätenstaates.*“⁵⁴

Although both declarations were identical on principle, Seliger’s sentence of the struggle on the ground of this state meant that the issue of state membership was closed for the German Social Democrats. On the other hand, Lodgman almost did not mention the proposals and goals of the parties represented in the German Parliamentary Union, disavowing them up to certain level.

The declarations of Sudeten German politicians continued also during further June days when the Chamber of Deputies negotiated. On 8 June, also members of the German Christian Social People’s Party, represented by the deputy Robert Schälzky, stood up for Lodgman.⁵⁵

The speech of professor Bruno Kafka, the deputy for the liberal party, must be considered particularly significant. The group surrounding him belonged among the Germans who after the constitution of the state were probably the most inclined to cooperation with official places; but even they could not abstain from criticizing the manner of constitution of Czechoslovakia. Kafka’s speech summarizes in balanced way the German deputies’ complaints about the political system of the new state from its origin, and differs from Lodgman’s exalted declaration and Seliger’s complaints about current supply scarcity. Kafka declared, on behalf of all representatives of the German nations, that *„trifft die Last der Verantwortung und der Vorwürfe die Organe dieses Staates, nämlich die früheren Regierungen und die frühere Nationalversammlung, für die gesamte innerstaatliche Entwicklung und Gestaltung der čechoslovakischen Republik. Hier gibt es keine auch nur teilweise Abwälzung auf irgend welche andere Schultern, auch nicht auf die der Entente. Denn wenn wir nicht an irgendwelche geheime Bindungen denken sollen, die das Licht der Öffentlichkeit scheuen und zu scheuen*

⁵³ TZ PS RČS, ibidem. Příloha k těsnopisecké zprávě o 3. schůzi poslanecké sněmovny Národního shromáždění republiky Československé v Praze ve středu dne 2. června 1920. 61.

⁵⁴ Ibidem.

⁵⁵ Compare Příloha k těsnopisecké zprávě o 4. schůzi poslanecké sněmovny Národního shromáždění republiky Československé v Praze v úterý dne 8. června 1920. 120.

haben, sondern wenn wir uns nur verlassen sollen auf die offiziellen Dokumente, die uns vorliegen, dann ist uns ein Auftrag und eine Ermächtigung der Entente an die čechoslovakische Republik nicht bekannt, den čechoslovakischen Staat als einen Nationalstaat unter Mißachtung des Rechtes der Nationalitäten zu errichten."⁵⁶ So Kafka, similarly to the other German deputies, refused the manner in which Czechoslovakia had been established, and focused also on the composition of the Government: „*Es ist eigentlich überflüssig, meine Damen und Herren, die Frage aufzuwerfen, in welcher Weise sich die gegenwärtige Regierung zu dieser unserer ersten und wichtigsten programmatischen Forderung stellt. Denn das gegenwärtige Kabinet stellt ja sowohl hinsichtlich der maßgebenden Persönlichkeiten, als auch vor allen Dingen hinsichtlich der Parteien, aus denen es zusammengestellt wurde, nichts anderes dar, als eine bloße Fortsetzung der früheren Regierung, eben jener Regierung, deren Unterschrift die Verfassungsgesetze tragen, deren völlige Beseitigung wir verlangen.*“⁵⁷ The leader of the liberal party called the Government national coalition of parties united by no other interests than national ones.

Hungarian minority and constitution of Czechoslovakia

The political weight of the German minority, although its representatives, like those of the Hungarian minority, did not participate in constitutional establishment of interwar Czechoslovakia and until mid-1920 in official central political life of the arising state, was of course much higher than the political weight of the Hungarian minority, with regard to the considerable numerical representation of the former. Therefore mainly the German issue dominated in relationship of the Czechoslovak governments towards national minorities. During the First Czechoslovak Republic, the Hungarian issue stayed rather in the shadow of the policy of the German minority parties and of the attitude of the Czechoslovak governments towards the German national minority and its political representatives.

The considerable difference between the political weight of the Hungarian and the German minorities in interwar Czechoslovakia is well illustrated also by the proportion of representation by their political representatives in the National Assembly. During all four terms of office, the Hungarian parties had 9 to 10 mandates in the Chamber of Deputies, which corresponded to 3 to 3,3 % of all mandates of the Czechoslovak legislative body. On the contrary, the German parties got 20 to 24 % of all mandates of the Chamber of Deputies, i.e. virtually always almost up to a quarter of all chairs of the legislative body of the country. Although it must be added that the political spectrum of the German political scene in First Czechoslovak Republic was very varied, consisting of a great number of political directions, which naturally had impact also on their mutual cooperation

⁵⁶ Ibidem, 128.

⁵⁷ Ibidem, 129.

and united acting. That was true until the second half of the 1930s when virtually united political front was created in the German minority political scene.⁵⁸

The political weight of the Hungarian minority was weakened also by the dominant political position of the historical lands on the internal political scene of the Republic. That was given not only by the fact that up to 72% electors lived in Bohemia, Moravia and Silesia. While 230 mandates fell upon 72% electors from the western half of the Republic, i.e. 76,7% chairs in the National Assembly, the remaining 28% electors living outside the historical lands were represented by 70 mandates, i.e. 23,3% mandates from total number of 300 fell upon 28% of inhabitants of the eastern half of the Republic. 61 mandates fell upon Slovakia and 9 mandates upon Carpathian Ruthenia. The different number of inhabitants falling on one mandate in the historical lands and in Slovakia and Carpathian Ruthenia disadvantaged evidently the eastern half of the country. Particularly the Hungarian minority. If in 1920 in the first parliamentary election 31 160 electors fell upon one mandate in the district of Nové Zámky and 32 714 electors in the district of Košice – which were electoral districts with Hungarian majority – the number of electors falling upon one mandate in the historical countries exceeded 30 thousand nowhere. In Prague, one mandate fell upon mere 21 986 electors.⁵⁹

Within the basic introduction into the issue of the relationship of both numerically most marked national minorities towards the First Czechoslovak Republic, one relatively essential difference between the position of the Sudeten Germans and the Slovak Hungarians must be pointed out in case of the Hungarian minority. Compared to the Sudeten Germans who constituted a minority in the Bohemian lands even before 1918 (although they had privileged position within the common Czech-Austrian political scene), i.e. they were a minority since the very beginning of their history within the Bohemian state, constituting its integral part since the Middle Ages, so that their role was not changed, *via facti*, even after the declaration of the independent Czechoslovak state, the Hungarians in Slovakia were situated, by the constitution of the Czechoslovak state, virtually from day to day, into a completely new and unknown role, into the role of national minority within a completely new state formation based on diametrically different historical-political foundation and heritage of the Bohemian state, socio-culturally foreign to the Hungarian minority. While the environment of the new state was not a big unknown to the German minority – in the historical lands of the Czechoslovak Republic – it was at least a socio-cultural shock to the Hungarian minority to be integrated into the Czechoslovak Republic; the shock was caused at least by the huge language barrier that constituted an insurmountable obstacle for a lot of members of the Hungarian minority, restricting markedly their adaptability to the new conditions virtually for the whole rest of their lives, particularly of older generation.

Unlike the German minority, the first direct contact of the representatives of the Hungarian minority with the representatives of the central political scene of

⁵⁸ Béla ANGYAL: *Érdekvédelem és önszerveződés. Fejezetek a csehszlovákiai magyar pártpolitika történetéből 1918-1938*. Galanta – Dunajská Streda, 2002. 27.

⁵⁹ Compare *ibid.*

the newly arising state falls only into the period after their legislators joined the National Assembly. At the time of establishing the constitutional foundations of the Republic and gradual military-administrative attachment of former north Hungarian territories to the Czechoslovak Republic, which by far did not run without problems and was affected also by the military conflict between Czechoslovakia and the Hungarian Republic of Councils in spring 1919, the top representatives of the Hungarian minority were offered space for public activity only at the level of the new local self-government in Slovakia.⁶⁰ The Hungarian minority's standing at the periphery of the central political events of the constituting Republic resulted from several facts. The German minority was not only numerically superior to the Hungarian, but it had been integral part of the historical countries of the newly arising Republic, i.e. of Bohemia, Moravia and Silesia for centuries. The most Czech and German political representation of that time knew each other from the common Austrian interior arena, i.e. the Viennese Reichsrat, from the legislative body of the Cisleithanian part of the Austria-Hungary state. On the contrary, the Hungarian minority including the Slovak, German and Ruthenian population to the west from the Morava River⁶¹ had been integral part of the social-political or socio-cultural life of the Hungarian state for centuries. Thus the Bohemian lands were unfamiliar social-political and socio-cultural environment for the Hungarian population of Slovakia and Carpathian Ruthenia. The inhabitants of both parts had been shaped, in spite of common coexistence in a multinational state, by more or less different constitutional historical-political experience that had created, together with the different socio-cultural environment, also their social-political thinking and the form of the national internal scene. The historical-political experience of constitutional character of the Czechs had been shaped particularly by their relationship to Vienna and to the Germans, while the constitutional historical-political experience of the Slovaks by their relationship with Budapest and the Hungarians for several centuries. The Hungarians (not only the minority ones) perceived the upper part of the Hungarian state, so called Upper Hungary, as a natural socio-cultural, thousand-year-long legitimate, inseparable part of the Hungarian state. But the case of most Slovaks, even of those nationally conscious, was the same.

Therefore the top representatives of the Hungarian minority considered the status achieved, i.e. the military occupation of Slovakia and the establishment of the new administrative order during the first months of 1919 on the territory of Slovakia, only a temporary reality and did not recognize the Czechoslovak sovereignty. The representatives of the Hungarian minority declared it officially in their declaration in the new self-government committees. Actually, also significant political officials, high clerks of former Hungarian self-government, top representatives of the economic and church life from among the Hungarian

⁶⁰ See here below, the actual text.

⁶¹ Borderline river between Bohemia and Slovakia in a southern part of the Czech-Slovak, formerly Czech-Hungarian border.

minority had been appointed to new county, municipal and local self-government committees in Slovakia, which were to substitute the former Hungarian self-government bodies, with the aim to win the top personalities of the Hungarian social-political life of Slovakia in favour of the Czechoslovak state. For example Géza Szüllő, the future long-year president of one of the most significant political parties of the Hungarian minority in interwar Czechoslovakia, the Provincial Christian-Socialist Party (OKSzP), became member of the Bratislava county self-government committee.⁶²

At the occasion of appointment of selected representatives of the Hungarian population of the Upper Hungarian regions to the new self-government bodies, the political representatives of the Hungarian minority had to solve the question of their attitude to the arising structures of the new state, i.e. the dilemma of choice between passivism and activism, for the first time. The 17 Hungarian representatives of the county self-government committee of Bratislava County had to settle that question in May 1919 for the first time. The appointed representatives of the Hungarian minority to the Bratislava county committee accepted their appointment in the end, engaging into the new self-government of the Bratislava region. The Hungarian representatives justified their decision particularly with regard to the Hungarian population of the county that would have stay completely without representation in the county self-government in case of their passiveness. But, with reference to the fact that the Paris Peace Conference had not sealed the territorial fate of the Upper Hungarian territories yet, they declared the administrative changes in Slovakia illegal at the same time and did not recognize the newly established administrative structure. Let's observe that the Peace Treaty with Hungaria confirming the Czechoslovak-Hungarian border, i.e. the factual incorporation of former Upper Hungarian territories to Czechoslovakia, was signed only on 4 June 1920. On 21 August 1919, also 24 representatives of the county committee of Komárno County had made similar statement.⁶³

Also the elected political representatives of the Hungarian minority in the National Assembly, representing the Hungarians in the legislative body in the colours of two Hungarian minority parliamentary parties, the Provincial Christian-Socialist party and the Provincial Hungarian Party of Smallholders, Farmers and Traders (in short the Hungarian Smallholder Party – MKP) made negativistic declaration against the Czechoslovak Republic or against the manner of its establishment on the parliamentary ground at the earliest opportunity. At the third meeting of the Chamber of Deputies held on 2 June 1920, within the continuing debate of the deputies on the government declaration of the Prime Minister Tusar, Lajos Körmendy-Ékes, the OKSzP deputy, presented the common declaration of the deputies of the Provincial Christian-Socialist Party and the Hungarian Smallholder Party. The OKSzP and MKP deputies stressed in their

⁶² ANGYAL: 39.

⁶³ Ibidem, 39-40.

declaration that the participation of the Hungarian and German voters from the „Hungarian territories imposed into the so called Czechoslovak state” in the election and that of the political representatives of the Hungarian minority in the Chamber of Deputies could in no case be interpreted as legal recognition of the situation and as „confirmation of the statement of the treaty entered into by representatives of the Entente states and the Czech politicians that the Czechoslovak state had been established out of the will of the nations living on that territory” by the Hungarians.⁶⁴ The deputies of the Hungarian parties protested through the deputy Körmندی-Ékes in connection with the first Czechoslovak parliamentary election publicly also against the fact that „the population of the territories separated from Hungary was forced to vote under the pressure of martial law of military dictatorship”⁶⁵ and that the authorities tried to restrict free political competition of political parties by „massive political arrests, trying to influence the result of the election through intimidation.”⁶⁶ They did not agree with the fact that „the Czech state power had performed the supreme display of political life, the election to the National Assembly, on the territories separated from Hungary at a time when their affiliation had not been legally decided yet” either.⁶⁷ The OKSzP and MKP deputies accused the state authorities of calculation at creation of the constituencies on the territory of Slovakia as well. According to the Hungarian deputies, the constituencies had been „intentionally demarcated so that twice as many votes than in other counties were needed in the Hungarian and German regions to elect one deputy or senator.”⁶⁸

The central motive of the common negativist constitutional declaration of the Hungarian legislators was, of course, protest against separation not only of the Hungarian minority but of the Upper Hungarian regions as such from the Hungarian state, without having examined the opinion of all their inhabitants in the question of their territorial affiliation after the break-up of Austria-Hungary. The „speaker” of the deputies of the Hungarian Parties stated in that connection verbatim: „Besides the Hungarian and German nations, the Slovakian nation was not inquired in the question of affiliation of the territories either, so that it could not manifest its will. The truth is that the territory of Upper Hungary, unprotected by armed forces, was occupied by the Czech army and its population was moved by violence – like chess pieces – into the framework of the new state structure.”⁶⁹

⁶⁴ TZ PS RČS, ibidem, sheets 3, Volume I, 3rd meeting, 2 June 1920, *Řeč posl. dra Ékese Körmندیho*, pp. 33-34, or p. 33.

⁶⁵ Martial law was declared in Slovakia on 5 June 1919 already, in consequence of the military conflict between Czechoslovakia and the Hungarian Republic of Councils with regard to the territories separated from Hungary and it was called off only gradually. The martial law declared there in November 1919 applied in Carpathian Ruthenia until 28 February 1922. Compare Gyula POPÉLY: *Ellenszélben. A felvidéki magyar kisebbség első éve a Csehszlovák Köztársaságban (1918–1925)*. Bratislava, 1995. 70.

⁶⁶ TZ PS RČS, ibidem, 34.

⁶⁷ Ibidem.

⁶⁸ Ibidem.

⁶⁹ Ibidem, 33.

The OKSzP and MKP deputies considered their first duty, with regard to the above stated, „to draw the attention of the living conscience of the whole world to the fact that we were torn out from the Hungarian body against our will and by violence, that we were torn out from the most ideal territory of the thousand-year old Hungary, that our presence here is by far not legal recognition of the acts against rights of nations but living and constant solemn protest against the inhuman, unjust decision-making about us – without us.”⁷⁰ They called the protection of the Hungarian and German population in former Upper Hungarian territories „pressed into foreign framework” their particular parliamentary duty.⁷¹ Although the OKSzP and MNP deputies had refused in their declaration to be content with the manner of establishment of Czechoslovakia, they promised to meet responsibly their duties within the new state. Nevertheless, they re-stressed immediately again that „we are not ready to it in order to be content with the injustice committed against us – although silently.”⁷² The declared attitude of the deputies of the Hungarian parties was intensified by the final decisive declaration: „we will never and in no way give up our self-determination right that we insist on and that we require.”⁷³

Conclusion

The Czechoslovak constitutional law and administrative-legal rules regulating the area of protection of the national minorities constituted standard legal norms of that time. Probably their greatest shortcoming consisted in letting considerable space for decision-making to individual state authorities or territorial self-government bodies. The legal standards as such could not regulate casuistically and in detail all situations that could occur in everyday reality; bilateral will and readiness to coexistence had to exist.

The first declarations of the deputies of the German and Hungarian minority on the parliamentary ground were informed by the common spirit of refusal of the manner of establishment of Czechoslovakia, disagreement with adoption of the basic laws of the country without participation of national minorities and critics of rights awarded to the minorities. The representatives of both German and Hungarian population had to get used to their new roles. Both the representatives of the Sudeten Germans and of the Slovakian Hungarians spoke on the ground of the Parliament as representatives of minorities that had lost their privileged position from former time. Both ethnics had to get used to their new minority role first, to learn to act in it and to come to terms with the fact of the new state into which they had come against their will and the existence of which they refused. It is therefore no miracle that their first manifestations looked sharp and irreconcilable. Only time should show to which level the common constructive

⁷⁰ Ibidem, 34.

⁷¹ Ibidem.

⁷² Ibidem.

⁷³ Ibidem.

coexistence of majority nation and numerically distinctive national minorities in a state and possible cooperation in central governmental administration were possible.

One of the main causes of future internal crisis of First Czechoslovak Republic was particularly the artificially created national-centralistic concept of state administration that disadvantaged particularly the national minorities at all levels of the political and social-cultural life. That concept was gradually opposed not only by the decisive national minorities of the Czechoslovak Republic but also by the other half of the politically declared constitutional Czechoslovak nation, the Slovaks. But it must be also added that the so called First Czechoslovak Republic was undoubtedly the most democratic state in the Central-Eastern European space, providing its citizens with the broadest political and civic freedoms.

Andrej Tóth

Political Parties of Hungarian Minority in Interwar Czechoslovakia (1918-1938) – Brief Summary and Outline of the Issue¹

The article is intended to provide brief summary of the Hungarian minority political scene in interwar Czechoslovakia. The article summarizes particularly the history of main political formations of the Hungarian minority in so called First Czechoslovak Republic and their engagement in the political life of the interwar Czechoslovak state. The article includes also a summary of election results of the Hungarian minority political parties in the four parliamentary elections held in First-Republic Czechoslovakia.² The study is focused intended particularly for persons interested in modern history of Central European space to whom the historical development and selected historical moments of this region are not quite well available because of lack of knowledge of the specific national language.

Inception of political parties of the Hungarian minority and their characteristics in nuce

Political life of minority Hungarians in interwar Czechoslovakia got constituted in two political-ideological streams, Christian socialism and smallholder movement. The Provincial Christian-Socialist Party³ (*OKSzP*) had formed in the course of 1919 and claimed ideological allegiance to traditions of neo-conservative Christian-socialist party of the dualistic Hungary. The party was formally constituted on 23 November 1919 and existed until 1936 when it united with the Hungarian National Party.⁴ Bratislava, Nitra and Košice were the main centres of the initial political organization of the Czechoslovak Hungarian minority on Christian-socialist base. The first congress of the party was held on 23 March 1920 in Bratislava. From social perspective, the membership of the party consisted mainly of middle business classes and a part of industrial proletariat. The supranational orientation of OKSzP had a platform from the German and Slovak sections inside the party. Until 1925, OKSzP included as its organizational part also the Zipser German Party (*Zipser Deutsche Partei, ZDP*) established in Kežmarok in March 1920. The official press voice of the party were: *Népakarát* (1920-1925), *Nép* (1920-1937), *Magyar Néplap* (1927–1936), the Slovak-language periodical *Vôľa ľudu* and the German-language *Deutsche Zeitung*.⁵

¹ The article is included in the solution of the Grant Project No. RM04/01/10 „*Policy of Czechoslovak governments towards national minorities 1918-1938*“, funded by the Ministry of Foreign Affairs of the Czech Republic.

² The parliamentary election in the First Czechoslovak Republic was held in 1920, 1925, 1929 and 1935.

³ *Országos Keresztényszocialista Párt.*

⁴ See below in the text.

⁵ Ľubomír LIPTÁK: *Politické strany na Slovensku 1860-1989*. Archa, Bratislava, 1992. 150-152 and 171; Jiří MALÍŘ, Pavel MAREK et al.: *Politické strany. Vývoj politických stran a hnutí v českých zemích a*

The political-ideological base of the OKSzP program consisted first of the principles of papal encyclic of Pope Leo XIII, *Rerum novarum* from 1891, and later of encyclic of Pope Pius XI, *Quadragesimo anno* from 1931. The party defended particularly social and political-economic interests of Catholic population in Slovakia and of Catholic Church. The main goal of the program of the party in social area was to ensure social stability of the society on the base of Christian solidarity that should guarantee elimination of undesirable social commotions in socially weakened postwar society. Thus it offered an alternative to the social-democratic solution of current society-wide problems. In the economic area, OKSzP opposed parcelling of agricultural land within the adopted land reform⁶ and penetration of Czech capital to Slovakia and Carpathian Ruthenia. It defended the national-cultural interests of national minorities in Slovakia, particularly the Hungarians, by the requirement of language and cultural equality at all levels of social-political life. Full assurance of the rights of – not only – Hungarian minority should be guaranteed by territorial autonomy of Slovakia, urged by the party from the mid-Twentieths. But OKSzP supported parallelly the fulfilment of international-legal commitments of Czechoslovakia also towards Carpathian Ruthenia and asked also the government to implement immediately the autonomous self-government of that most easterly situated part of the republic.⁷ In 1922 already, it supported the bill on autonomy of Slovakia in the Parliament, submitted to the legislative body by the Slovak People's Party⁸, later Hlinka's Slovak People's Party⁹ (*HSLŠ*).¹⁰

The second most powerful political direction of the Hungarian minority in interwar Czechoslovakia, the national-smallholder direction, was based on the ideology of prewar Countrywide Party of Independent and of the farmer party of

Československu 1861-2004. Volume I. Period 1861-1938, Brno: Supplement, 2005. 926-927 and 916; Béla ANGYAL: *Érdekvédelem és önszerveződés. Fejezetek a csehszlovákiai magyar pártpolitika történetéből 1918-1938*. Fórum Intézet (Forum Institute), Liliium Aurum Könyvkiadó, Galanta - Dunajská Streda, 2002. 42-43. 58 and 66. *A (cseh)szlovákiai magyarok lexikona 1918-tól napjainkig* (Internet project), Fórum inštitút pre výskum menšín, Šamorín, Slovensko, <http://www.foruminst.sk/>, *Lexikon*, entry: *Országos Keresztényszocialista Párt and Népakarat*.

⁶ The land reform in Czechoslovakia was declared in April 1919. The land reform was preceded by Act No. 32/1918 Coll. from 9 November 1918 on attachment of large farms [see *Sbirka zákonů a nařízení státu československého* (hereinafter referred to only as *Sb. z. a n.*), Volume 1918, Praha, 1918. 22]. The actual land reform was declared by Act No. 215/1919 Coll. from 16 April 1919 on attachment of major land properties (see *Sb. z. a n.*, Volume 1919, Praha, 1919. 289–290. All land properties over 150 hectares of agricultural land should be attached in order to be redistributed to smallholders and landless peasants. Allocation of land was governed by Act No. 81/1920 Coll. from 30 January 1920 on allocation of attached land and regulation of relation to land, i.e. the so called Allocation Act, see *Sb. z. a n.*, Volume 1920. Praha, 1920. 135-145). But the land reform was used not only to solve social issues in the country, but in a lot of cases to change purposefully the national composition of the population in areas with homogenous national minorities when the attached land was allocated to incomers, i.e. to Czechs or Slovaks.

⁷ The international-legal Commitment of Czechoslovakia to constitute the autonomous self-government of Carpathian Ruthenia was fulfilled in November 1938 only.

⁸ *Slovenská ľudová strana*.

⁹ *Hlinkova slovenská ľudová strana*.

¹⁰ LIPTÁK: 153-154. MALÍŘ - MAREK: 927. ANGYAL: 43.

1848.¹¹ The Hungarian Smallholder Party¹² (MKP) became its carrier. Komárno and Rimavská Sobota were the organizational centres of formation of the national-smallholder political direction of the minority Hungarians in Slovakia. The founding meeting of the party took place on 17 February 1920 in Komárno, and the first party congress was held only after the first Czechoslovak parliamentary election, on 24 May 1920. From 1925, the party existed under the name of Hungarian National Party. The central press voice of the party was: the Barázda weekly (1920–1938). The opinions of the party were expressed also by Magyar Újság and the Az Est newspaper of Košice, bought by Szent-Ivány, the party president.¹³

While the Christian-socialist party was focused on voters with Roman-Catholic religion, the Hungarian Smallholder Party focused preliminarily on the population of protestant religion. It relied mainly on middle classes in the country, i.e. on middle and richer farmers. Unlike OKSzP, the smallholder party focused exclusively on members of the Hungarian minority. The backbone of the MKP program was the defence of rights and interests of the Hungarian minority in Czechoslovakia, or the requirement of full right of self-determination. It saw the solution of national, educational, religious and language issues in adequate reorganization of self-government on nationality principle. It applied the interests of the Hungarian minority also in its requirements from the area of economic life. It demanded own, i.e. Hungarian economic chambers, financial institutions and cooperative organizations. In the economic field, MKP asked the state to provide for freedom of enterprise and efficient state help to small and middle agricultural classes and traders. The MKP refused the land reform too, considering it an effort to redistribute the land purposefully in favour of the majority population. In consequence of its exclusive focus on the Hungarian minority, it refused the program of Slovak autonomy in the Twentieths, as it was urged by the Slovak autonomists and supported also by the Christian socialists. The Hungarian smallholders were afraid that the „centralized” autonomy of Slovakia would not provide sufficient space to ensure the national, cultural and economic rights of the Hungarian minority. Therefore the party did not vote for the bill of Slovak autonomy prepared by Hlinka’s autonomists in the parliament in 1922, unlike the Christian socialists. It revised its attitude only in the end of the Twentieths, when it integrated the requirement of autonomy in its program, in a form that was not inconsistent with the ideas of the Slovak autonomists any more.¹⁴

In February 1920, a third political formation of the Hungarian minority was established in Komárno – the Hungarian National Party (*Magyar Nemzeti Párt*). But the initial position of that political party was very restricted. First, the party did not continue any traditional prewar political stream, and second, both above stated parties were successfully filling almost all space in the emerging Hungarian minor-

¹¹ *Országos Függetlenségi és '48-as Gazdapárt*.

¹² *Országos Magyar Kisgazda, Földműves és Kisiparos Párt (Magyar Kisgazda Párt)*.

¹³ LIPTÁK: 158-159. MALÍŘ – MAREK: 932-934. ANGYAL: 57. 65 and 134. *A (cseh)szlovákiai magyarok lexikona...*, <http://www.foruminst.sk/>, *Lexikon*, entry: *Magyar Nemzeti Párt and Barázda*.

¹⁴ LIPTÁK: 161-162. MALÍŘ – MAREK: 933. ANGYAL: 65.

ity political scene already. The base of its program consisted, besides the defence of the rights of all national minorities, also in unification of all the Hungarians. It was therefore not surprising that the Czechoslovak authorities called the program principles of the party incompatible with the principles of the constitution and refuse to register the party.¹⁵

First parliamentary election in 1920

The first parliamentary election in interwar Czechoslovakia was held on 18 and 25 April 1920. The political representation of the Hungarian minority in Czechoslovakia first hesitated whether to participate in the election or to boycott it. Budapest dealt with similar dilemma, first calling the Hungarian minority politicians to ignore the election. But at the meeting of Jenő Lelley, the OKSzP president, with top constitutional officials of Hungary, Sándor Simonyi-Semadam, the prime minister, and Miklós Horthy de Nagybánya, the regent, the highest head of the country, it was decided that the political representation of the Hungarian minority in Czechoslovakia would participate in the election. The main political representatives of the minority Hungarians criticized particularly the fact that the election was implemented in a time when the border of Czechoslovakia still had not been confirmed because the peace treaty with Hungary still had not been signed at that time.¹⁶ Both Hungarian parties protested openly against the fact that „*the Czech state power performed the highest manifestation of political life, the election to the National Assembly on the territories separated from Hungary at a time when their affiliation still had not been legally decided*”.¹⁷

As the MKP had been registered by the Czechoslovak authorities approximately a month before the election and that the registration process of the Hungarian National Party was uncertain, the three Hungarian minority political parties initially negotiated of joint support to the list of candidates of the Christian socialists. Nevertheless, the unexpectedly quick registration of MKP thwarted the unified coop-

¹⁵ ANGYAL: 57 and 62.

¹⁶ The peace treaty with Hungary was signed on 4 June 1920.

¹⁷ A) Magyar Országos Levéltár (hereinafter referred to only as MOL), K 64 (Politikai osztály rezervált iratai 1918–1944) – 1 (csomó) – 1919–1920 – 7 (tétel) – 168/res./1920, *Jelentés a felsővidéki magyar és magyarbarát tót pártok cseh ellenes politikai szervezkedéséről és kivánalmairól* (report on the activity of Hungarian and pro-Hungarian Slovakian parties in Slovakia and on their demands; document without dating, contains only month and year – June 1920 – its reception at the Ministry of Foreign Affairs of Kingdom of Hungary, see fol. 260, p. 2), extent of the document: fol. 254-260 / pp. 1-7. According to the document, the OKSzP president should have come to the conclusion, after the meeting with the Hungarian prime minister, that the participation of political representation of the Hungarian minority in the Czechoslovak election was their patriotic duty. The concerned meeting took place probably in February 1920 (compare fol. 254). B) Compare the speech of the OKSzP deputy on behalf of both Hungarian minority parties in the debate on the government program of the first Czechoslovak government, compiled on the base of the results of the parliamentary election at the 3rd meeting of the National Assembly on 2 June. [*Těšnopisecké zprávy o schůzích poslanecké sněmovny Národního shromáždění Republiky československé*. IVth term of office. Meetings, sheets 1-13 (from 26 May 1920 to 10 July 1920). Volume I, 3rd meeting, 2 June 1920, *Řeč posl. dra Ékese Körmenydyho*, pp. 33-34, or p. 34.]

eration of both main Hungarian minority political parties, leading in the end to their pre-election competition instead of mutual cooperation.¹⁸ So the situation on the Hungarian minority political scene was virtually analogical to the conditions on the German minority political scene consisting of seven parties that ran against each other, with two exceptions.¹⁹ The situation was at least summarized in that sense by the summary report of the German Embassy²⁰ on the Czechoslovak political scene in 1920. The report for Berlin stated that the Hungarian minority political parties in Czechoslovakia, in spite of virtually identical economic program and national goals, ran against each other analogically to the German parties.²¹

OKSzP ran in two electoral districts in Slovakia, Nové Zámky and Košice.²² MKP ran only in the Nové Zámky electoral district. OKSzP was the unequivocal winner from the two running Hungarian minority parties, having got almost 140 thousand votes for the Chamber of Deputies²³ and 100 thousand votes for the Senate²⁴. Such result meant 5 deputy mandates and 2 senator offices.²⁵ MKP got 26 and a half thousand votes for the Chamber of Deputies²⁶ and 40 thousand votes for the Senate.²⁷ Both results brought one mandate in each chamber of the Parliament to

¹⁸ MOL, K 64 – 5 – 1922 – 7/II – 105/res./1921, *Jelentés a szlovenszkói országos Keresztény Szoc. Központ 1920 működéséről* (document without dating), fol. 63-67, or fol. 64/3.

¹⁹ From among of the seven German minority political parties, only the German National Party and the German National Socialist Workers' Party created a joint list of candidates and received about 330 thousand votes from total number of about million and a half of votes given to German parties in the election to the Chamber of Deputies in 1920. [Compare *Deset let Československé republiky* (hereinafter referred to only as DLČS), First volume, Prague: Vláda Republiky československé, 1928. 292.]

²⁰ The report was not sent from Prague Embassy but from Vienna Embassy. See the following note.

²¹ *Deutsche Gesandtschaftsberichte aus Prag. Innenpolitik und Minderheitenprobleme in der Ersten Tschechoslowakischen Republik* (hereinafter referred to only as DG, Prag), Teil I. Von der Staatsgründung bis zum ersten Kabinett Beneš 1918–1921. Berichte des Generalkonsuls von Gebstättel, des Konsuls König und des Gesandten Professor Saenger. Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von Manfred Alexander, Veröffentlichungen des Collegium Carolinum, Band 49/I, München 2003, doc. No. 204, Übersicht über die politischen Parteien und deren Presse in der Tschechoslowakei, Wien, den 20. Juli 1921, 494-517, or 512.

²² It ran for the first parliament election under the name of Hungarian and German Christian-Socialist Party (*Magyar és Német Keresztényszocialista Párt*), in the effort to create counterweight to the Hungarian-German Social-Democratic Party on the pre-election political scene.

²³ Exactly 139 355, i.e. 2,25% of all the votes cast. (Compare DLČS, p. 292.) In the election for the Chamber of Deputies, 6 200 032 votes were cast in total. (Compare *ibid.*)

²⁴ Exactly 100 658, i.e. 1,93% of all the votes cast. (Compare *ibid.*, p. 293.) In the election for the Senate, 5 226 811 votes were cast in total. (Compare *ibid.*)

²⁵ Jenő Lelley, János Jabloniczky, János Tobler (replaced by Viktor Palkovich in 1922), and Lajos Körmendy-Ékes became the first OKSzP deputies. József Szent-Ivány, the future president of smallholders was elected on the OKSzP list of candidates too. Ferenc Kopernyczky and Jenő Károly Schmidt were elected to the senate for OKSzP. The OKSP legislators created their independent deputy club in the Chamber of Deputies; until June 1922, also the smallholders József Szent-Ivány and Kálmán Füssy were its members, later creating an independent two-member smallholder deputy club. In the Senate, both OKSzP senators sat separately in the German senator clubs – Kopernyczky in the club of the German Christian Social People's Party and Schmidt in the club of the German National Party. The deputy club of OKSzP was presided by Jabloniczky and the deputy club of MKP Szent-Ivány. [Compare *Národní shromáždění Republiky československé v prvním desetiletí (1918–1928)* – hereinafter referred to only as NS RČS v prvním desetiletí, Praha, 1928. 1231 and 1234-1235.]

²⁶ In total 26 520, i.e. 0,43% of all the votes cast. (Compare DLČS, p. 292.)

²⁷ In total 40 302, i.e. 0,77 % of all the votes cast. (Compare *ibid.*, p. 293.)

the party.²⁸ So in total, both Hungarian parties sent 6 deputies and 3 senators to the Czechoslovak National Assembly.

First half of the Twentieths – vain attempts for joint way

In the period after the first parliamentary election, both political subjects representing the interests of the Hungarian minority in Czechoslovakia focused on final completion of building of their party apparatuses, on expanding their member and voter bases and particularly on establishing themselves on the political scene of the new state. Although there was rivalry and competition fight even after the parliamentary election between OKSzP and MKP, tendencies for joint coordination of political actuation of both parties soon emerged in the Hungarian minority political scene too. Particularly József Szent-Ivány, the MKP president, was the driver of mutual cooperation. But also Budapest encouraged OKSzP and MKP to cooperate from the beginning. It called the representatives of both Hungarian minority parties also to broader cooperation with pro-Hungary-focused Slovak parties.²⁹

The first expression of such efforts and of the wish of institutionalization of cooperation not only of the Hungarian opposition parties in Slovakia consisted in the establishment of Joint Committee of United Slovak and Carpathian-Ruthenian Opposition Parties³⁰ on 7 December 1920. It consisted of OKSzP, MKP, Union of Hungarian Parties in Carpathian Ruthenia, Zipser German Party and from 1921 also the Hungarian Law Party.³¹ The Joint Committee was lead by Béla Szilassy, later acting president and senator of the Hungarian National Party. Its goal consisted in close cooperation of the involved parties in order to create unified political line of national minorities in Slovakia and Carpathian Ruthenia and to ensure their stronger political weight on the Czechoslovak political scene. The central point of political cooperation of the parties was to push through the right to self-determination and autonomous organization of Slovakia. The following year, in February 1921, also the eight-member Executive Committee of Joint Committee

²⁸ On the list of candidates of MKP, Kálmán Füßy got to the Chamber of Deputies and István Hangos to the Senate. Senator István Hangos was replaced by József Ficza after his death in 1922.

²⁹ The representatives of the emerging political scene of the Hungarian minority in Czechoslovakia were told that personally by the Hungarian diplomat Péter Matuska. Compare MOL, K 64 – 1 – 1919–1920 – 7 – 478/res./1920, *Union of Democratic Control megalakulása Cseh-Szlovákiában* (report of the Hungarian diplomat Péter Matuska on his personal meeting with the representatives of Hungarian minority political parties in Karlovy Vary in Czechoslovakia in November 1920, dated 25 November 1920), fol. 402–407, or 404 (p. 2). At that meeting, the Hungarian diplomat confirmed at the same time that the Hungarian government was ready to support even the other political party of the minority Hungarians in Czechoslovakia, i.e. the smallholders, financially and morally. (Compare *ibid.*)

³⁰ *A Szlovenszkói és Ruszinszkói Szövetkezett Ellenzéki Pártok Közös Bizottsága.*

³¹ *Magyar Jogpárt.* It was a smaller liberal civic party focused on urban voters. It was established on 18 September 1921 in Košice and László Szalay became its president. It existed until 1925 (see further, the actual text). (Compare ANGYAL: 72. LIPTÁK: 168. MALÍŘ – MAREK: 940. *A (cseh)szlovákiai magyarok lexikona...*, <http://www.foruminst.sk/>, *Lexikon*, entry: *Magyar Jogpárt.*)

was established. The Executive Committee was lead by Lajos Körmendy-Ékes, the OKSzP deputy. One year later, in February 1922, also the Central Office of the Joint Committee seated in Lučenec was established to guarantee the efficiency of joint cooperation. The Central Office provided particularly for technical-practical background of the activity of the Joint Committee. From 1 June 1922, the Prágai Magyar Hírlap newspaper, published until 1938, became the press voice of the united opposition parties.³²

In 1924 and 1925, Szent-Ivány, the MKP president, suggested creation of a unified political party of the Hungarian minority on the Czechoslovak political scene. The above stated Joint Committee of Opposition Parties was to be the source of the unified political formation; its restructuring was to lead to its gradual transformation into a political party. Szent-Ivány's fusion efforts from the mid-Twentieths resulted only in transformation of MKP into a new political subject called Hungarian National Party³³ (MNP) that was established on 18 October 1925. Originally, it should have been the heading for the unified Hungarian political party, but OKSzP refused to merge with MKP. Only the small Hungarian Law Party joined MNP. József Törköly was elected president of the party. But József Szent-Ivány stayed the factual party leader virtually during its whole existence.³⁴

It was the Hungarian Smallholder Party or the Hungarian National Party, that started move towards the activist policy. Szent-Ivány, the MNP president, called publicly for realistic policy of national minorities and alternative of possible participation of political representatives of national minorities in the government in the press in 1925. His goal consisted in establishing common cooperation with those German minority parties in Bohemia whose political program was not under influence of Great German ideas.³⁵

Jenő Lelley, the president of Christian socialists, flirted with the idea of activist policy as well. But unlike MKP or MNP, the activist efforts in OKSzP did not find broad support, nevertheless causing serious disagreement in the party. In the course of 1924, two camps created in OKSzP; the pro-activist around Lelley, the party president, and counter-activist around Oszkár Petrogalli, the director of Central Office of Joint Committee of United Slovak and Carpathian-Ruthenian Opposition Parties. But in the end, the disagreement in the party resulted in the victory of the counter-activist group that put its candidate Géza Szüllő on the top of the party. He was elected new party president on 25 August 1925. Lelley's group responded to it by establishing the independent West-Slovakian Christian-Socialist Party³⁶ on 27 September 1925.³⁷

³² ANGYAL: 65-67 and 72. LIPTÁK: 154-155. 162.163 and 214-216. MALÍŘ - MAREK: 930.

³³ *Magyar Nemzeti Párt.*

³⁴ ANGYAL: 114-118 and 120-124. LIPTÁK: 163-164. MALÍŘ - MAREK: 935. *A (cseh)szlovákiai magyarok lexikona...*, <http://www.foruminst.sk/>, *Lexikon*, entry: *Szent-Ivány József.*

³⁵ Prágai Magyar Hírlap (hereinafter referred to only as PMH), 1925, volume IV, No. 145 (888), 1 July, pp. 3-4 or p. 3, *Szent-Ivány József a nemzeti realpolitika új útjáról.*

³⁶ *Nyugat-szlovenszkói Keresztényszocialista Párt.*

³⁷ ANGYAL: 112-113 and 116-118.

The reasoning of the representatives of the Hungarian minority on the activist policy on the eve of the second parliamentary election constituted logical consequence of their establishment on the Czechoslovak political scene and particularly of the awareness of the fact that the new arrangement of Central Europe was final already, although they did not agree to it. Thus some of them started asking whether it would be perhaps more beneficial to the Hungarian minority to adopt realistic policy instead of negative opposition policy.³⁸

Second parliamentary election in 1925

OKSzP and MNP run separately also for the second Czechoslovak parliamentary election in 1925. But only OKSzP run for the election individually. MNP started the way towards implementation of realistic policy, creating joint list of candidates with the Sudeten German Party, Bund der Landwirte (BdL). MNP and BdL agreed also post-election cooperation and creation of a joint parliamentary clubs.³⁹ Besides, the voter basis of MNP was strengthened with the voters of ZDP that had terminated cooperation with OKSzP and joined organizationally the Hungarian National Party.⁴⁰ Although the two biggest political parties of the Hungarian minority in Czechoslovakia ran against each other again, they managed to conclude an agreement that MNP would run only in four electoral districts for the Chamber of Deputies and only in two electoral districts for the Senate, in order not to worsen the election chances of OKSzP in Slovak districts. OKSzP ran for the Chamber of Deputies in all of the seven electoral districts and for the Senate in all of the four electoral districts in Slovakia.⁴¹ There were also new political subjects of the Hungarian minority, running for the second Czechoslovak parliamentary election. The most significant of them were: the West-Slovak Christian-Socialist Party of Lelley, former OKSzP president, that made a list of candidates only in the electoral district of Nové Zámky, and the Provincial Farmer Party,⁴² that ran in two electoral districts, the district of Nové Zámky and the district of Košice.⁴³

The second parliamentary election for the National Assembly of the Czechoslovak Republic was held on 15 November 1925. OKSzP did not defend the first place from among the two biggest political parties of the Hungarian minority. The party

³⁸ ANGYAL: 120-121.

³⁹ NS RČS v prvním desetiletí (1918-1928), p. 1231.

⁴⁰ The transition of the Zipser Germans to MNP was caused particularly by the different confessional orientation of ZDP and OKSzP. While OKSzP was a Catholic party, the Zipser-German Party was a Protestant party, similarly to MNP. (Compare LIPTÁK: 171.)

⁴¹ MOL, K 64 – 12 – 1925 – 7 – 444/res./1925, top-secret report on the meeting of Szent-Ivány and Szüllő at the Hungarian Ministry of Foreign Affairs in Budapest with the state secretary at the Hungarian Ministerial Presidium, Count György Prónay and the under-secretary of the Hungarian Foreign Minister, the Extraordinary Envoy and Plenipotentiary Minister, Count Sándor Khuen-Héderváry at the end of October 1925, sent to the Hungarian envoy to Prague, Szilárd Masirevich, fol. 1–4, or fol. 1 (p. 2) or fol. 3 (p. 1-2).

⁴² *Országos Paraszt Párt*. The party was established on 21 September 1921 and its president was Vince Mikle; it focused on rural farmer population. For this political party in general see ANGYAL: 118-120.

⁴³ ANGYAL: 120 and 126.

received almost 41 thousand votes less than in the parliamentary election of 1920.⁴⁴ It was voted for by 98 thousand voters in total.⁴⁵ And it got about 86 thousand votes in the election for the Senate.⁴⁶ OKSzP lost one mandate in the Chamber of Deputies, so it got 4 deputy offices. The party retained two senator offices.⁴⁷ On the contrary, MNP was markedly strengthened, getting 6 mandates in total, instead of former one mandate in the Chamber of Deputies. It was strengthened also in the Senate by two mandates, having 3 senator offices in total now.⁴⁸ So MNP became the clear winner of the electoral duel of the two biggest Hungarian minority parties.

Lelley's West-Slovakian Christian-Socialist Party failed in the election. It got only 17 thousand votes in the election for the Chamber of Deputies⁴⁹ and almost the same number of votes in the election for the Senate.⁵⁰ The Provincial Farmer Party got markedly less votes in the election. Its list of candidates was voted for by 4 and a half thousand voters⁵¹ in the election for the Lower Chamber and 4 thousand voters for the Upper Chamber.⁵² The two political parties ceased to exist after the election.⁵³

Second half of the Twentieths – from the activistic efforts of MNP to joint electoral list of candidates

The discrepancies between OKSzP and MNP escalated even more after the second parliamentary election. Both parties diverged more and more in the following months. MNP started the way towards realistic policy and OKSzP applied consequent opposition policy. But the MNP president saw „empty irredentism” in it and did not consider it suitable for „reasonable and successful policy” for the benefit of the interests of the Hungarian minority, seeing even potential future destruction of the Hungarian minority in consequent opposition policy.⁵⁴ On the contrary Szüllő, the OKSzP president, considered the activistic policy weakening of the complex defence of national interests of the Hungarian minority at the expense of

⁴⁴ In total exactly by 40 972 votes. (Compare DLČS, p. 294.).

⁴⁵ Exactly 98 383, i.e. 1,39 % of all the votes cast. (Compare ibid.).

⁴⁶ Exactly 85 777, i.e. 1,41 % of all the votes cast. (Compare ibid.).

⁴⁷ Compare ibid, 294-295.

⁴⁸ The deputies for OKSzP were: Géza Szüllő, János Jablonyczky, Miklós Fedor and Lipót Gregorovics. The party was represented in the Senate by: Géza Grosschmid and Lajos Franciscy. MNP was represented in the Chamber of Deputies by: József Szent-Ivány, Kálmán Füssy, Endre Korláth, János Holota, Gyula Koczor and Andor Nitsch (ZDP). In the Senate by: József Törköly, János Richter and Ferenc Egry. [Compare NS RČS v prvním desetiletí (1918-1928), pp. 1231-1234 and 1236-1237.].

⁴⁹ Exactly 17 285, i.e. 0,24 % of all the votes cast. (Compare DLČS, p. 294.).

⁵⁰ Exactly 17 521, i.e. 0,29 % of all the votes cast. (Compare ibid, p. 295.).

⁵¹ Exactly 4 512, i.e. 0,06 % of all the votes cast. (Compare ibid, p. 294.).

⁵² Exactly 4 050, i.e. 0,07 % of all the votes cast. (Compare ibid, p. 295.) The small unimpressive Hungarian Carpathian-Ruthenian trader party got the lowest number of votes from among all parties both in the election for the Chamber of Deputies and in the election for the Senate. Their electoral result was 1 094 and 1 438 votes, i.e. 0,02 % of all the votes cast in both cases. (Compare ibid, pp. 294 and 295.).

⁵³ ANGYAL: 133. MALÍŘ – MAREK: 929 and 941. LIPTÁK: 170 and 169.

⁵⁴ PMH, 1926, volume V, No. 9 (1047), 13 January, front page, editorial by József Szent-Ivány, *Reálpolitika*.

some issuable economic advantages.⁵⁵ It was obvious that within possible activist policy, rather economic than significant and far-reaching national-cultural concessions could be reached much more successfully.

Both Hungarian minority parties ended on opposite sides of the barricade in the Parliament. On the base of the pre-election agreement with BdL, the MNP deputies joined the deputy club of activist German agrarians and traders.⁵⁶ On the contrary, OKSzP refused any participation in any deputy club unifying any Hungarian parties and representatives of Sudeten Germans. Szüllő pointed out that the autonomous self-government of Slovakia would never be in interest of the Sudeten Germans, and therefore he defended political partnership exclusively with Slovakian autonomistic political parties.⁵⁷

The diametrically different political position of both parties manifested itself very quickly in the Parliament, when voting about a quite important government proposal concerning the issue of duty rates for imported agricultural commodities in mid-1926. While MNP supported the government proposal within the realistic policy, considering exclusively its practical positive impact on the national, i.e. also on the small corn producers from the Hungarian regions of the republic, although the rates disadvantaged markedly the Hungarian crop export to Czechoslovakia, OKSzP voted against on the base of its generally opposition attitude. The OKSzP president referred in that connection to the central political line of his party, from which he derived its general attitude against the government, i.e. to the exclusive defence of preservation of the Hungarian national identity of the Hungarian minority against the assimilation efforts of the majority nation that – as Szüllő expressed it – did not depend on how many hellers⁵⁸ the crop price would increase in Czechoslovakia.⁵⁹

While the Christian socialists with their consistent opposition policy became completely isolated in the parliament, the MNP legislators turned into significant political players on the minority activist political scene after some three months of unsuccessful existence of post-election government of the agrarian Antonín Švehla. That time, the form of the new governmental coalition, i.e. whether the so called all-nation coalition or whether social democracy would or would not partici-

⁵⁵ PMH, 1926, volume V, No. 35 (1073), 12 February 1926, p. 3, *Szüllő Géza a magyar pártok kooperációjáról.*

⁵⁶ Vereinigter Parlamentarischer Klub des Bundes der Landwirte, der Deutschen Gewerbeartei und der Ungarischen Nationalpartei. The joint deputy club had 24 members at the beginning, and the joint senate club had 12 members. (Compare NS RČS v prvním desetiletí (1918-1928), pp. 1202-1203)

⁵⁷ MOL, K 64 – 17 – 1926 – 7 – 229/pol./1926, *Szentiványi tárgyalásai a csehszlovák kormányral*, secret report of the Hungarian envoy to Prague, Szilárd Masirevich, from 4 December 1926, or the protocol from the meeting of the joint committee of MNP and OKSzP from 22 November 1926 (included in a broader document, 582/res./1926), fol. 2-11 (fol. 12-22, copy), or fol. 4-5, or pp. 2-3.

⁵⁸ Heller is the term for a coin valued at 1/100 of crown (koruna), which was the currency of Czechoslovakia. Crown is also the currency of today's Czech Republic and it was the currency of Slovakia until it introduced euro in 2009.

⁵⁹ PMH, 1926, volume V, No. 173 (1211), 3 August, pp. 2–3, or p. 2, *Szüllő Géza a vámkérdésről, a magyar kisebbség nemzeti politikájáról és a magyar-csehszlovák viszonyról.*

pate in the government, could depend also on MNP.⁶⁰

The different manners of voting of both Hungarian parties in the issue of agrarian duties, their mutual rivalry and activism of MNP unsettled Budapest too. The turbulent relationships and the conflicting attitudes of OKSzP and MNP were called harmful for the whole Hungarian minority by Count István Bethlen, the Hungarian Prime Minister, at his meeting with the presidents of both Hungarian minority parties in Budapest in August 1926. The Hungarian Minister President drew Szent-Ivány's attention to the fact that the support to the government by MNP should not become permanent. In order to warm up the relationships between both political parties, it was agreed to establish a joint committee with participation of the presidents of both political parties. This committee was to settle the conflicting issues between both political parties.⁶¹

But MNP ended in delicate situation within its execution of proactivistic realistic policy. Although joint list of requests of both partner political parties was agreed at the meeting of the joint parliament club of MNP and BdL on 1 October 1926 and BdL was to use that list to condition its joining the government, to which it had been called by the negotiating civic parties,⁶² the German agrarians, in the end, joined the new Švehla's coalition government together with the German Christian Socials unexpectedly on 12 October, without having consulted such step with MNP. Szent-Ivány called that step of BdL putschist, but MNP stayed in joint deputy club with the governmental BdL. After uncertain promises of BdL that, as governmental party, it would ask the government uncompromisingly also the fulfilment of the Hungarian demands, MNP proceeded to negotiate directly and separately with Švehla, the Prime Minister. Although MNP, in order to continue the initiated negotiations with the Prime Minister about its demands, decided not to participate in the parliament voting about the governmental proposal of the state budget for 1927, its negotiations with the Prime Minister ended unsuccessfully. The position of MNP was weakened also by the fact that in the end, the government was joined also by Hlinka's Slovak People's Party in January 1927.⁶³ But

⁶⁰ The broad, so called nation-wide coalition of Antonín Švehla, the Prime Minister, created after the second parliamentary election on 9 December 1925, did not last till the spring, and after the early withdrawal of social democrats and national socialists, it was replaced by Jan Černý's caretaker government on 18 March 1926.

⁶¹ MOL, K 64 – 17 – 1926 – 7 – 395/res./1926, *A Szüllő és Szentiványi között létrejött megállapodás*, secret report of the Hungarian Ministry of Foreign Affairs to the Hungarian legation to Prague, sent on 11 August 1926, with additional minutes of meeting of the presidents of MNP and OKSzP, Szent-Ivány and Szüllő, with count Bethlen, the Prime Minister, in Budapest on 4 August 1926, fol. 1-6, or fol. 4-5 (pp. 1-3).

⁶² MOL, K 64 – 17 – 1926 – 7 – 201/pol./1926, *A csehszlovákiai magyar nemzeti párt álláspontja egy többségi kormányzópartban való részvételét illetőleg*, top secret report from the Hungarian envoy to Prague to the Hungarian Foreign Minister from 4 October 1926 (included in a broader document, 504/res./1926), fol. 31-36 / pp. 1-5 plus annex (fol. 35-36).

⁶³ In 1923–25, HSLŠ with its opposition activity and political initiative based on its postulate of territorial autonomy for the Slovak part of the republic became the greatest political force in Slovakia, which was confirmed also by the results of the parliamentary election in 1925 when the party got the highest possible number of votes in parliamentary election. HSLŠ got votes from almost 490 thousand voters, which constituted 34 % of all the votes cast in Slovakia. (Compare DLČS, p. 294.)

that weakened also the position of OKSzP that defended ardently the autonomy of Slovakia. Under such circumstances, the relationships between BdL and MNP soon chilled and the different political interests of the Sudeten Germans and the Slovakian Hungarians including the Zipser Germans finally lead to disintegration of the joint deputy club of BdL and MNP on 14 July 1927. That put an end to MNP's effort for realistic policy, within which the party also did not refuse participation in the government.⁶⁴

Third parliamentary election in 1929

The experience acquired by the representation of both Hungarian minority political parties, OKSzP and MNP from their acting on the political scene of the Czechoslovak Republic during the past almost ten years started to direct both parties slowly but surely to mutual political cooperation. The first relatively significant cooperation of OKSzP and MNP occurred at the occasion of the third parliamentary election declared for 27 October 1929.⁶⁵ It was the first time when both Hungarian parties run a joint list of candidates.⁶⁶

About 275 thousand voters cast their votes for the joint list of candidates of the Hungarian parties in the election for the Chamber of Deputies⁶⁷ and about 234 thousand voters in the election for the Senate.⁶⁸ Based on such election results, the parties acquired 15 mandates in total in the National Assembly, 9 in Lower and 6 in Upper Chamber. Both parties had received 7 mandates each in the National Assembly. The fifteenth mandate fell traditionally to Andor Nitsch,

⁶⁴ Compare MOL, K 64 – 17 – 1926 – 7 – ibidem (see the footnote No. 62); MOL, ibidem, the above stated document 229/pol./1926, fol. 2-11 (fol. 12-22, copy), particularly fol. 3 and 5 / pp. 1 and 5; MOL, ibidem, 497/res./1926, or 205/pol. 1927, *A német polgári pártok belépése a kormányba*, top secret report of the Hungarian envoy to Prague to the Hungarian Foreign Minister from 14 October 1926, fol. 1-4 / pp. 1-5; MOL, ibidem, 498/res./1926, or 206/pol./1926, *Szülő képviselő információi a pöstyéni ülésről és az új kormányalakításról*, secret report of the Hungarian envoy to Prague to the Hungarian Foreign Minister from 14 October 1926, fol. 1-3 (pp. 1-3); MOL, ibidem, 21. cs., 7. t., 332/res./1926, or 117/pol./1927, *A magyar nemzeti párt kiválása a „Bunde der Landwirte“-vel alkotott blokk-ból*, secret report of the Hungarian envoy to Prague to the under-secretary of the Hungarian Foreign Minister, the Extraordinary Envoy and Plenipotentiary Minister, Count Sándor Khuen Héderváry from 11 July 1927, fol. 214-215 (pp. 1-3; fol. 216-217, copy); NS RČS v prvním desetiletí (1918-1928), pp. 1231-1232. The MNP deputies created an independent deputy club on 2 December 1927. (Compare ibid., pp. 1232 and 1236.)

⁶⁵ The early election was held because of the disintegration of the civic coalition, caused by the conflict between the members of the agrarian and the people's parties.

⁶⁶ PMH, 1929, volume VIII, No. 218 (2143), 25 September, pp. 1-2, *A magyarság pártjainak kiküldöttei megegyeztek a választási együttműködés kérdéseiben*; ibidem, No. 225 (2150), 4 October, pp. 1-2, *A magyar kisebbségi harc történelmi napja Ótátrafüreden. A magyarság pártjai ratifikálták a választási egységet és készek egy hatalmas német-magyar-szlovák-ruszin választási blokk megalakítására*.

⁶⁷ Exactly 257 231, i.e. 3,48 % of all the votes cast. [Compare Československá statistika (hereinafter referred to only as ČSS) – Svazek 70, Řada I. (Volby, sešit 4) Volby do poslanecké sněmovny v říjnu 1929. Praha 1930, p. 9].

⁶⁸ Exactly 233 772, i.e. 3,62 % of all the votes cast. [Compare ibid.]

the ZDP president.⁶⁹

But in spite of the joint list of candidates, both parties did not create joint parliamentary clubs in the National Assembly at the beginning. The OKSzP deputies made an independent deputy club in the Chamber of Deputies, and in the Senate, its representatives appeared as guests in the senator club of the German Christian Social People's Party. MNP together with ZDP created a joint deputy club with the German trader party both in the Chamber of Deputies and in the Senate.⁷⁰ Even Budapest tried to remedy the situation. It exerted pressure on both parties to create finally a joint parliamentary clubs in the National Assembly. In the end, Budapest succeeded. The agreement of creation of the joint parliamentary clubs of OKSzP and MNP and the Zipser Germans was adopted on the joint meeting of both party presidents with Count Bethlen, the Hungarian Prime Minister, in Budapest in February 1930.⁷¹ The agreement was fulfilled on 17 March 1930 when both parties declared the establishment of a joint deputy and senate club in Bratislava, or on 28 March 1930 when the joint parliamentary clubs were actually created in the National Assembly. Géza Szüllő, the OKSzP president became chief of the joint deputy club, and Béla Szilassy, the MNP senator became chief of the senator club.⁷²

Additionally to OKSzP and MNP, another, new, Hungarian minority political subject ran for the third parliamentary election. It was the Provincial Smallholder, Craftsman and Workman Party⁷³. The party was established before the election for the land local governments in 1928 at the instigation of discontent smallholders from *Žitný ostrov* region⁷⁴ who were not satisfied with the opposition role of MNP and with its political line that did not meet the demands of the smallholders on whom the party had originally leaned. Although the party got more than 13 and a half thousand votes in the election for the land local governments, it failed in the parliamentary election in 1929, getting only less than seven thousand votes. So the party did not succeed in establishing itself on the Hungarian minority political scene and ceased to exist gradually.⁷⁵

⁶⁹ Compare *Národní shromáždění Republiky československé v druhém desetiletí (1928–1938)* – hereinafter referred to only as NS RČS v druhém desetiletí, Praha 1938, pp. 930-931. OKSzP was represented in the Chamber of Deputies by János Dobránszky, Miklós Fedor, Károly Hokky, János Jablonyiczky and Géza Szüllő and in the Senate by Rudolf Böhm (in 1933 replaced by Karl Kreibich) and Géza Grosschmid (in 1933 replaced by József Keresztury). MNP was represented in the Chamber of Deputies by János Holota, József Szent-Ivány and József Törköly and in the Senate by Kálmán Füssy, Endre Korláth, János Richter (in 1934 replaced by Imre Varga) and Béla Szilassy. (Compare *ibid.*)

⁷⁰ Compare *ibid.*, pp. 927 and 930-931.

⁷¹ Compare MOL, K 64 – 37 – 1930 – 7 – 52/res./1930, fol. 1–7, or fol. 2–3, 5 a 6 (letter of Gábor Apor, the head of the political department of the Hungarian Foreign Ministry, to Szilárd Masirevich, the Hungarian envoy to Prague, from 22 February 1930; the letter should be burnt down after being read).

⁷² Compare *ibid.*, PMH 1930, volume IX, issue 64 (2285), 18 March, front page, *Közös parlamenti klubot alakított az országos keresztényszocialista párt, a magyar nemzeti párt és a szepesi német párt.*

⁷³ *Országos Kisgazda-, Iparos és Munkáspárt.*

⁷⁴ *Csallóköz* in Hungarian.

⁷⁵ ANGYAL: 158-159. LIPTÁK: 171. MALÍŘ – MAREK: 941; *A (cseh)szlovákiai magyarok lexikona...*, <http://www.foruminst.sk/>, *Lexikon*, entry: *Országos Kisgazda-, Iparos és Munkáspárt.*

Turn of the Twentieths and Thirtieths – the beginning of a new era

The turn of the Twentieths and the Thirtieths was a significant landmark in the political life of the Hungarian minority political parties in Czechoslovakia. One of the factors that influenced the events in the party structures of the Hungarian (not only) minority parties at that time consisted in the pressure of the newcomers generation that was not satisfied with the results achieved by the minority policy in the Twentieths. The young generation manifested stronger national delimitation towards the majority, consolidating their negativistic attitude against the official policy of the Prague government. That trend was supported also by the burdensome economic situation caused by the impact of the worldwide economic crisis on the state economy.

But even Budapest started showing interest in change in the structures of the political parties of the Hungarian minority in Czechoslovakia in early Thirtieths. On 16 August 1931, the long, ten-year era of Count István Bethlen as Prime Minister ended in Hungary. Together with him, the political circles that had assisted the origins of political life of the Hungarian minority in interwar Czechoslovakia and the establishment of its existing political representatives in the social-political life of the Czechoslovak state left the head of the state. New expectations arrived with the new political crew in Hungary. The new leaders of Budapest did not relate the expectations to meritorious political personalities of the Hungarian minority in Czechoslovakia.

The position of Géza Szűllő, the president of OKSzP, was markedly shaken by Bethlen's withdrawal from the office of the Hungarian Prime Minister. It was obvious in autumn 1931 already that Szűllő would not stay long at the head of the party. At the same time, the favourite of the Budapest government for the office of president of OKSzP became known. It was Count János Esterházy, aged only thirty, political newcomer who had not held any office in the OKSzP party structures till then.⁷⁶

OKSzP was paralyzed in early Thirtieths also by serious disagreements inside the party, caused by the opposition behaviour of the representatives of the Catholic clergymen who opposed Szűllő openly. Unlike Budapest, interested in creation of a unified Hungarian minority political party in Czechoslovakia, the Catholic priests engaged in the OKSzP party structures criticized the attempts of the party president to cooperate more closely with the predominantly protestant MNP. That was unacceptable for the Catholic priests from OKSzP. According to the interested Roman-Catholic clergymen, the ideological difference between OKSzP and MNP was so strong that any attempt for unified political front of the Hungarian minority in Czechoslovakia would not lead to

⁷⁶ At least the reports of the Czechoslovak police authorities refer to it. Compare the Slovenský národný archív (hereinafter referred to only as SNA), Policajné riaditeľstvo Bratislava (hereinafter referred to only as PR), box No. 239, doc. No. 16955/31 (*Kraj. kresť. soc. strana – situácia zpráva.*), confidential report of the police director in Bratislava to the presidium of the Provincial Office at the same place (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague) from 30 October 1931, fol. 154-155, or 154 / pp. 1 and 2.

success but, sooner or later, to serious conflict within OKSzP.⁷⁷

Due to new circumstances in the party and the changed policy of Budapest, Géza Szüllő resigned from the office of OKSzP president on 18 August 1932, referring to health reasons. The motives of Géza Szüllő's forced resignation from the office of president of the Hungarian Christian Socialists are summarized in the report of the Police Direction of Bratislava. The main cause of Szüllő's withdrawal should have been the fact that „...the Hungarian government had denied him further support because he had not succeeded in effectuating the union of opposition parties in spite of binding promise ...”.⁷⁸ The five-member presidential committee was entrusted with temporary party direction. János Esterházy became its member, becoming also official candidate for the office of OKSzP president.⁷⁹ But the Roman-Catholic priest wing did not agree with Esterházy's candidacy. They proposed the priest Lajos Franciscy as the new president of the party, although the interest of Budapest in Esterházy's assuming the party direction was pointed out.⁸⁰

The interest of the new Hungarian governmental crew in Esterházy could result from their possible belief that Esterházy's county origin and his belonging to an old Hungarian aristocratic family could guarantee also stabilization inside OKSzP and reconciliation of the conflicting „civic” and „clerical” fractions inside the party, although the clergy wing was against Esterházy's nomination. Nevertheless, if such hypothesis could be assumed, the Budapest government could have betted particularly on the traditional close relationship of the Church with the aristocracy. But indisputably, one of the main political arguments of Esterházy's support by Budapest could be particularly the guarantee of continued Szüllő's political line tending to closer cooperation of Hungarian parties, that could finally lead to the creation of a unified political party of the Hungarians in Czechoslovakia.⁸¹

It was probably the ex-president Szüllő who saved Esterházy's being elected OKSzP president. The election of the new party president was held on 14 December 1932. The ex-president of the party suggested Esterházy to be elected president and Franciscy honorary president of the party. Finally, the election ended in favour of János Esterházy. He was elected unanimously to the head of OKSzP and Lajos Franciscy to the office of honorary president of the party.⁸²

⁷⁷ Compare SNA, PR, ibidem, doc. No. 16613/31 pres. (*Maďarské strany na Slovensku – situačná zpráva.*), confidential report of the police director in Bratislava to the presidium of the Provincial Office at the same place (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague) from 23 October 1931, fol. 152-153, or 152 / p. 2.

⁷⁸ SNA, PR, ibidem, the above stated document No. 16955/31, fol. 154 / pp. 1-2.

⁷⁹ PMH, 1932, volume XI, issue 200 (3013), 2 September, front page, *Öttagú bizottság fogja vezetni az országos keresztényszocialista pártot az ősszel esedékes pártkongresszusig.*

⁸⁰ Compare SNA, PR, ibidem, doc. No. 10510/32, (*Kraj. kresť. soc. strana – informácie.*), confidential police report to the presidium of Provincial Office in Bratislava on the meeting of the executive committee and the presidium of OKSzP (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague) from 7 September 1932, fol. 195-197, or 195-196 / pp. 2-3.

⁸¹ Compare SNA, PR, ibidem, fol. 195 / pp. 1-2.

⁸² PMH, 1932, volume XI, issue 285 (3098), 15 December, p. 3, *Egyhangúlag Esterházy Jánost választották meg a párt országos elnökévé.* Compare also SNA, PR, box No. 238, doc. No. 16034/32 prez. (*Krajinská kresťansko-sociálna strana, informácie*), top confidential report of the

Personnel revivalist process took place also in MNP. But it did not bring such a dramatic intervention in the party leadership as in OKSzP. One of the causes consisted in the fact that the party was not weakened by faction conflicts. Andor Jaross, the acting president of the party and deputy to the Land Assembly in Bratislava, was taking over the political baton from older generation step by step. Although Jaross, unlike Esterházy, the new OKSzP president, had been member of the party presidium from 1925, he did not rank among the leading political personalities of MNP. The influence of Budapest governmental circles can be probably assumed in case of his career growth in the party as well. Jaross' marked political advancement in the party was started in January 1932 when he began organizing the youth section within the existing party structures in MNP. Until 1933, Jaross had gradually worked his way up to one of the leading personalities of the party. On 15 May 1933 Jaross was elected acting president of the party, to replace the resigning senator, Béla Szilassy. So together with Törköly, the party president, and the factual political party leader, Szent-Ivány, Jaross became member of the factual closest political leadership of MNP.⁸³

Attempts to create finally a broader autonomistic bloc with HSĽS

In early the Thirtieths, both Hungarian minority parties maintained identical autonomistic policy already, which constituted suitable initial base for negotiations with the Slovak autonomists. HSĽS did not stay long in the civic coalition, leaving the government in 1929, before the parliamentary election. After the third parliamentary election, the party went into full opposition again. So negotiations on creation of a broader autonomistic bloc with strong political mandate could get to the order of the day. Also the political representatives of the Hungarian minority parties participated in the negotiations. Also Budapest had an enormous interest in joint cooperation of the Hungarian minority parties and HSĽS, calling and even charging the political representation of the Hungarian minority parties in this sense.⁸⁴

But the promising political negotiations between the political representation of the Hungarian minority parties and HSĽS from the end of summer 1931 did not lead to joint cooperation in the end.⁸⁵ The possibility of closer cooperation be-

police director in Bratislava to the presidium of the Provincial Office at the same place from 19 December 1932 (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague), fol. 546-560, or 549 / particularly p. 4.

⁸³ ANGYAL: 188-189.

⁸⁴ Compare e.g. SNA, PR, box No. 240, doc. No. 993/33 pres. (*Krajinská kresťansko-sociálna strana, informácie*), top confidential report of the police director in Bratislava to the presidium of the Provincial Office at the same place from 23 January 1933 (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague), fol. 617-620, or 619.

⁸⁵ Compare the police report of the negotiations of the Hungarian minority politicians with the representatives of HSĽS from 15 September 1931 in SNA, PR, box No. 239, doc. No. 15203/31 pres. (*Kresťansko sociálna strana – žilinské porady dňa 15.9. 1931*), top confidential report of the police direction in Bratislava based on the reports of the presidium of the police direction in Košice to the

tween the Slovak autonomists and the Hungarian minority parties was undermined now particularly by the radicalization of the coming younger generation of Slovaks sympathizing with the autonomistic movement. That generation, unlike the older generation of Slovaks, was oriented not only against Czechs but also against Hungarians. The possibility of joint cooperation between HSLS and the Hungarian parties was weakened also by the personal antagonism of Szüllő, the OKSzP president, and Hlinka, the HSLS president. Confidential police reports reveal that Szent-Ivány's MNP was more open towards HSLS and seemed much more engaged in the joint negotiations with HSLS at that time, although there was confessional difference between both parties.⁸⁶

The new president of the party, great advocate of the Catholic Church, Esterházy, should constitute new guarantee of final implementation of united cooperation of the Hungarian parties with the autonomistic HSLS. Esterházy's election to new OKSzP president and the priest Franciscy's election to honorary president ensured the desired reconciliation with the priest wing of the party, which was desirable not only from the perspective of the party integrity. The priest wing of OKSzP could also assist markedly to convince the Slovak Catholic clergy, which had considerable influence in HSLS, in favour of the united Slovak-Hungarian bloc.⁸⁷ Big hopes were reportedly pinned on the joint action of the Slovak and Hungarian Catholic clergy and it was expected that „*that action will be crowned by result and that the Slovak clergy will force HSLS to cooperate with the Hungarian parties.*”⁸⁸ Nevertheless, the reality was different in the end. The Slovak autonomists and the Hungarian parties did not establish closer pre-election cooperation that time either.

Hungarian minority political scene and Sudeten Germans in the first half of the Thirtieths

Additionally to the negotiations of the Hungarian minority parties of joint political cooperation with the Slovak autonomists,⁸⁹ probing negotiations of political officials of the Hungarian minority were held also with the political representatives of the Sudeten German minority. The search for possibilities of joint cooperation of the Hungarian minority parties with the Sudeten Germans were reopened because of the new international-political circumstances of the first half of the Thirti-

presidium of the Provincial Office in Bratislava from 23 September 1931 (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague), fol. 134-135.

⁸⁶ Compare SNA, PR, ibidem, doc. No. 17852/1931 pres. (*Mad. kresť. soc. strana – schôdzka zemského výkonného výboru v Žiline*), top confidential report of the police direction in Bratislava based on the reports of the presidium of the police direction in Košice to the presidium of the Provincial Office in Bratislava from 13 November 1931 (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague), fol. 159-164, or 159-161 / pp. 2-6.

⁸⁷ The presidium of the Provincial Office in Bratislava was alerted to that also by the report of the police director at the same place. See SNA, PR, box No. 240, quoted doc. No. 993/33 pres., fol. 617-620, or 617.

⁸⁸ Ibidem, fol. 618.

⁸⁹ Negotiations were held also with the Carpathian-Ruthenian autonomists.

eths, related particularly to Hitler's strengthening position in Germany and his taking of power in 1933 and to the fact that the Hungarian foreign policy started searching a new ally in Hitler's Germany, particularly after Gyula Gömbös' becoming Prime Minister in Budapest. Particularly Germany was enormously interested in joint cooperation between the Hungarian and German minority political scene.

Just before Hitler was appointed German Chancellor, broad negotiations on the possibilities of joint cooperation of both minority camps not only in Czechoslovakia took place in early January 1933 in Berlin, under participation of Kálmán Kánya, the Hungarian envoy to Germany and future Hungarian Foreign Minister. The Hungarian minority parties in Czechoslovakia were represented by Szüllő at the negotiations. According to the Czechoslovak police sources, the core of the Berlin negotiations consisted in the issue of joint action of the Hungarian and German parties in the relevant states, and the negotiation should lead to preliminary agreement of establishment of special joint political headquarters, probably under the auspices of the German Foreign Ministry, for the involved minorities, so that their political representatives could proceed jointly on the international forum.⁹⁰

But in the end, the agreement of concrete closer and more organized cooperation between the Sudeten Germans and the Slovak Hungarians did not become reality, due to the different political goals and interests of both opposition minority camps. The contacts of the opposition Hungarian minority parties and the Sudeten Germans ended only at the level of parliamentary contacts and mutual oral support – not essentially concrete – within the parliamentary debates.

Fourth parliamentary election in spring 1935

The Hungarian minority parties ran for the second time a joint list of candidates for the next parliamentary election held on 19 May 1935. The parliamentary election in 1935 was at the same time the first parliamentary election in which the Hungarian minority parties, OKSzP and MNP, ran also in the electoral districts in the historical lands of the Czechoslovak Republic, i.e. in Bohemia, Moravia and Silesia.⁹¹

⁹⁰ SNA, PR, ibidem, doc. No. 1614/33 pres. (*Krajinská kresťansko-sociálna strana – informácie*), top confidential report of the police director in Bratislava to the presidium of the Provincial Office at the same place from 9 February 1933 (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague), fol. 622-625, or 622.

⁹¹ In the historical lands of the Czechoslovak Republic, 14 256 voters in total voted for the Hungarian unified list of candidates, which represented 0,3 % of all the valid votes cast there. Toward the election results of the Hungarian parties in the historical lands of the Czechoslovak Republic in more details see Andrej TÓTH: *Count János Esterházy, the Chairman of the United Hungarian Party in the debate of parliamentarians of the Czechoslovak National Assembly in 1938, the fatal year of the first Czechoslovak Republic (Esterházy's criticism of Czechoslovakia in the year of the Munich Agreement)*, Öt Kontinens, Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest, 2009. 429-455 or 431. There is a mistake in the English translation in pages 431, 432, 433, 436 and 437 – there is written: „the joint Hungarian-Sudeten-German candidate list” but there should be written: „joint Hungarian-Zipser-German candidate list” instead.

The joint statewide list of candidates of the Hungarian minority parties got about 292 thousand votes in the fourth election for the Chamber of Deputies⁹² and about 260 thousand votes in the election for the Senate.⁹³ Although the Hungarian parties got slightly more votes than in the election of 1929, they obtained 14 mandates in total in the National Assembly, i.e. one mandate less than in the third term of office. They had 9 mandates in the Chamber of Deputies and 5 mandates in the Senate.⁹⁴ Both Hungarian parties created joint parliamentary clubs with the Zipser Germans in the National Assembly again.⁹⁵

Election of Masaryk's successor to the office of President of the Republic in December 1935

On 14 November 1935, Tomáš Garrigue Masaryk, the ill long-standing President of the Republic, announced publicly his abdication one month in advance. The presidential election was set for 18 December 1935. The abdicating Masaryk suggested Edvard Beneš, the Foreign Minister, as his successor. Bohumil Němec nominated by the right-wing parties became his rival candidate.⁹⁶ As the chances of the candidates of both political camps were balanced at the beginning, the subsequent month ran under the sign of intensive and difficult political negotiations. The legislators of both Hungarian parties represented in the Chamber of Deputies and the Senate of the National Assembly had cast empty ballots in presidential elections so far, pointing out their opposition or negativistic political line also in that form. Nevertheless, both Hungarian minority political parties ended up in a completely new role in connection with the election of Masaryk's successor. It was obvious now that thanks to the current political situation, relevant political negotiations could take place also with Hungarian parties.

There was not much time left for political negotiations. Several days before the actual presidential election no one of the presidential candidates still could not be sure of victory. Only five days before the very act of presidential election, Beneš therefore decided to turn to the Hungarian minority political scene. On 13 December, Beneš met Esterházy, the OKSzP president, in order to ascertain the possibility of support to his presidential candidacy also by the legislators from the Hungarian minority.⁹⁷ Beneš's broader joint meeting with the representatives of the Hungar-

⁹² Exactly 291.831, i.e. 3,55 % of all the votes cast. [Compare ČSS – Volume 134, Series I (Elections, Issue 5) Volby do poslanecké sněmovny v květnu 1935. Praha 1936, p. 9.]

⁹³ Exactly 259.832, i.e. 3,57 % of all the votes cast. [Compare *ibid.*].

⁹⁴ Compare NS RČS v druhém desetiletí (1928-1938), pp. 928 and 932.

⁹⁵ Compare *ibidem*. János Esterházy, Augustin Petrášek, Géza Porubszky and Géza Szüllő were deputies for OKSzP and Károly Hokky, Miklós Pajor and Imre Turchányi got to the Senate. MNP was represented in the Chamber of Deputies by János Holota, Andor Jaross, Endre Korláth, József Szent-Ivány and Andor Nitsch (ZDP) and in the Senate by Kálmán Füssy and József Törköly (in 1937 replaced by Béla Szilassy). Szüllő stayed president of the deputy club and Törköly president of the senator club; in 1937 he was replaced by Szilassy, the former president of the senator club from the third term of office (Compare *ibid.*, p. 932.)

⁹⁶ But Němec withdrew his candidacy just before the election.

⁹⁷ MOL, K 64 – 62 – 1935 – 7 – 869/res. pol. Szüllő's „*aide mémoire*“ on the course of the political negotiations of the Hungarian minority Parties with Beneš and the attitude of the Hungarian

ian minority parties, Esterházy, Szüllő and Jaross, took place one day before the presidential election, on 17 December. The representatives of the Hungarian parties submitted their conditions under which they would be ready to support Beneš, the Foreign Minister, in the presidential election. The Hungarian parties required particularly: 1) creation of an independent Hungarian education department, 2) introduction of a rule for construction of state budgets that would consider the percentage representation of Hungarian nationality in the Czechoslovak Republic when preparing the individual state budget items, 3) stoppage of all politically motivated legal processes, 4) yearly subsidy to Hungarian theatres, cultural clubs and economic associations, 5) establishment of a Hungarian university.⁹⁸ Beneš expressed reportedly helpfulness to those proposals and promised support to the submitted demands of the Hungarian parties. At Beneš' instance, Esterházy elaborated and submitted a more synoptic memorandum summarizing the demands of the Hungarian minority parties in eighteen items.⁹⁹

In the end, the Hungarian minority parties behaved pragmatically in the presidential election, supporting Edvard Beneš, in spite of their negative attitude to the leading personalities related to the origin of the constitutional conception of

parties to Beneš' candidacy for president (Beneš megválasztása; the document was handed over probably by Szüllő; it was registered on 28 December 1935), fol. 4-7 / pp. 1-3, or fol. 4 / p. 2. [The document is included in the archive file on the confidential political report under No. 872/res. pol. on the attitude of the Czechoslovak Hungarian minority parties concerning the issue of the presidential election; the document is signed personally by János Wettstein, the Hungarian envoy to Czechoslovakia; for the doc. see fol. 1-3 / pp. 1-6. Esterházy is mentioned in the report under the code name of „Asztalos”, Jaross under the code name of „Pál” and Szüllő under the code name of „Éva”. Fol. 1-24 (the whole archive file.)].

⁹⁸ Compare MOL, K 64 – 62 – 1935 – 7 – 840/res. pol., document not specified in more detail, registered at the Foreign Ministry on 23 December 1935 (The document is included in the archive file on the confidential political report under No. 872/res. pol. on the attitude of the Czechoslovak Hungarian minority parties concerning the issue of the presidential election), *ibid.*, fol. 8-9 / pp. 1-2.

⁹⁹ See e.g. SNA, PR, box No. 253, doc. No. 3514/36 (*Maďarské opozičné strany.*), confidential report of the police director in Bratislava to the presidium of the Provincial Office at the same place from 18 March 1936 (sent also to the presidium of the Ministry of the Interior in Prague), summarizing also the Hungarian demands from the relevant memorandum, fol. 154-157, or fol. 154 / p. 2 – fol. 155 / p. 3. The Hungarians required: establishment of Hungarian vicariate at each bishopric; solution of the issue of state citizenship; solution of language issue; authorization of import of Hungarian books; establishment of Hungarian department at each ministry, lead by an official of Hungarian nationality; provision that each citizen with Czechoslovak citizenship of Hungarian nationality could use the Hungarian in state institutions including courts and make filings in Hungarian; adaptation of salaries of religious teachers so that 75 % of the wages were covered by the state; direct participation of political representatives of the Hungarian minority in creation of the state budget; preservation of the realschule in Levoča; establishment of Hungarian grammar school in Užhorod; establishment of Hungarian departments at Prague and Bratislava University and appointment of two university teachers of Hungarian nationality as university professors; establishment of Hungarian department at the land education council in Bratislava; establishment of Hungarian department at agrarian council in Slovakia; dissolution of Hungarian groups of Czechoslovak political parties; stoppage of support to subsidized Hungarian press (*Magyar Újság, Új Közlöny*); establishment of a subsidiary of the Provincial Office in Košice and appointment of one vice-president of Hungarian nationality; establishment of Hungarian teacher institutes in Bratislava and in Užhorod; provision for adequate subsidizing of agricultural and economic institutions and other special cultural associations.

interwar Czechoslovak Republic, among whom Beneš had indisputably ranked, and turned away from the alliance with the radicalizing representatives of the civic bloc. So it was the first time when they did not demonstrate their political negativism by casting empty ballots, as the deputies and senators of the Sudeten German Party (SdP),¹⁰⁰ the strongest political subject of the most numerous Czechoslovak minority, Germans, did. The Hungarians took activist attitude within the presidential election, regardless from the policy of their closest potential political partner, HSL'S who had supported the civic, so called December bloc lead by right-wing agrarians, or their presidential candidate, virtually until last moment.

Last years of existence of the First Czechoslovak Republic

The first half of 1936 on the Hungarian minority political scene was under the sign of restored efforts to unify both Hungarian parties into one subject. MNP or Andor Jaross, its president, was the main instigator of the efforts to merge both Hungarian parties again. He called the Hungarian minority parties to unification through the Prágai Magyar Hírlap newspaper unexpectedly on 10 January 1936.¹⁰¹ In spite of the persisting diverging opinions between the representatives of both political formations of the creation of a unified political party, an agreement was achieved that time, and the presidiums of both parties declared merger of OKSzP and MNP into one political party in March 1936 already.¹⁰² The united political party of the Czechoslovak Hungarian minority was officially established in Nové Zámky on 21 June 1936. The merged party usually acted under the abbreviated name of United Hungarian Party (*EMP*).¹⁰³ Andor Jaross became president of the party and János Esterházy became acting president of the party.¹⁰⁴

Even after the merger of the two Hungarian minority political parties into one political subject with stronger political mandate, the Hungarian issue stayed behind the German issue in the more and more tense years of the second half of the Thirtieths. The Czechoslovak government focused on solution of the national question particularly with regard to the issue of the German minority that was more and more categoric in its demands. The position of the Czechoslovak Hungarians depended rather on the political pressure exerted on the government by the Sudeten Germans and by the Slovak autonomists. So the Hungarian minority stoked the overpressurized political boiler of the second half of the Thirtieths always rather additionally and in markedly less amount, as compared to the Sudeten German party. The statewide and land deputies of the Hungarian minority proceeded to the first considerably

¹⁰⁰ Sudetendeutsche Partei.

¹⁰¹ PMH, 1936, volume XV, No. 7 (3856), 10 January, front page, *Csehszlovákia magyarságához!*

¹⁰² PMH, 1936, volume XV, No. 59 (3908), 11 March, pp. 1-2, *Megalakult az Egyesült Országos Keresztényszocialista és Magyar Nemzeti Párt* and ibidem, No. 60 (3909), 12 March, pp. 1-2, *A magyar nemzetiek egyhangúlag határozták el a pártfúziót.*

¹⁰³ *Egységes Magyar Párt*, full name: *Egyesült Országos Keresztényszocialista és Magyar Nemzeti Párt*

¹⁰⁴ PMH, 1936, volume XV, No. 142 (3991), 23 Juni, pp. 1-4, *Érsekújvár nagy történelmi napja. Tízszáz tömeg újongása mellett megalakult az Egyesült Párt.*

radical step only in mid-September 1938, declaring the right of national self-determination of the Hungarian minority and requiring plebiscite in the issue of the future of the Hungarian areas on 17 September.¹⁰⁵

In spite of the priority of the German issue, backed up by the strengthening and more aggressively behaving Hitler's Germany, there were attempts of the Czechoslovak government to hold closer negotiations with the top political representatives of the Hungarian minority. After more than half a year, on 11 September 1936, Beneš met János Esterházy, the leading political personality of the Czechoslovak Hungarian minority again. A surprising moment of the meeting was the president's offer for Esterházy to join the government in the office of minister without portfolio. But the acting president of EMP refused the offer, requiring the fulfilment of Beneš' promises given to the political representatives of the Hungarian minority before the presidential election at the end of 1935.¹⁰⁶

During the stressed years of the second half of the Thirtieths, the political representatives of the Czechoslovak Hungarian minorities asked the Czechoslovak government to meet their requirements and to correct the injustices against the Hungarian minority, claimed by them, through memorandums of state authorities. On 1 September 1936, the Hungarian legislators submitted to the government a memorandum requiring full respecting of the language law and of the decree towards the Hungarian minority, as well as reduction of the condition of at least twenty-percent share of the national minority in the population of judicial districts for the use of the minority language in official contacts to ten-percent limit.¹⁰⁷ In spring 1937, the Hungarian minority politicians elaborated an extensive memorandum called „*Injustices done to the Czechoslovak Hungarians*”, concerning the cultural, Church, economic and political life.¹⁰⁸ Early 1938, another extensive memorandum containing sixty-seven items was handed over by the Hungarian parties to the Prime Minister and president of the republic at the same time.¹⁰⁹

But the first meeting ever between the political representatives of the Hungarian

¹⁰⁵ PMH, 1938, volume XVII, No. 214 (4657), 18 September, front page, *Az önrendelkezési jog alapján békés megoldást kíván a magyarság.*

¹⁰⁶ MOL, K 64 – 70 – 1937 – 7 – 606/res./1936, Esterházy's minutes of meeting with President Beneš, held in Topolčianky on 11 September 1936 (see 606/res.pol./1936 dated 15 September 1936, fol. 9-20 / pp. 1-12). The document is enclosed to the secret report of the Hungarian vice-consul to Bratislava, Gyula Petravich, from 15 February 1937 No. of 128/res./1936 (*Mátyás látogatása Benesnél és tárgyalásai Sramekkel*, fol. 6-7; „*Mátyás*” was one of the code names for János Esterházy in the correspondence of the Hungarian Ministry).

¹⁰⁷ MOL, K 64 – 66 – 1936 – 7 – 593/res.pol./1936, *Előterjesztés a magyarságot képviselő törvényhozóknak a kisebbségi nyelvhasználati sérelmek és követelések tárgyában*, fol. 1-10 / pp. 1-10. The memorandum was handed over by János Esterházy (see the note written with pencil in upper left corner, fol. 1 / p. 1.)

¹⁰⁸ MOL, K 64 – 70 – 1937 – 7 – 280/res.pol./1937, *A csehszlovákiai magyarság sérelmei*, fol. 1-17, or 3-17, or 16 / pp. 1-14. The document is dated 5 May 1936 and it is a typewritten copy.

¹⁰⁹ MOL, K 64 – 75 – 1938 – 7 – 43/res./1938, *Memorandum*, the document is not dated and it is a typewritten copy, e.g. fol. 1-12 / pp. 1-12. The memorandum was handed over by Andor Jaross (see the note written with pencil in upper part, fol. 1 / p. 1.).

minority and the Prime Minister in the internally tense years of the second half of the Thirtieths occurred only in the first half of 1938. First an initial informative meeting of both sides took place in March, continued by more detailed negotiation on 29 June 1938. For EMP, Esterházy, Jaross, Szüllő and Korláth participated in the June meeting with the Prime Minister. Milan Hodža, the Prime Minister, assured the Hungarian minority politicians that the Hungarians will acquire the same space and the same solution as the Sudeten Germans within the prepared solution of the national issue in Czechoslovakia. The last Prime Minister's meeting with the Hungarian minority politicians was held on 1 September 1938. The Prime Minister of the Czechoslovak government informed Jaross and Esterházy about his conception of the national self-government and assured the political leaders of EMP that he would consult them in that matter. So there was almost no time left for constructive solution of the already very delicate national issue.¹¹⁰

In spite of the increasing weight of the national issue on the modulation not only of the internal conditions of the state, the two biggest national minorities in Czechoslovakia did not establish closer, bloc or institutionalized political cooperation not even in the second half of the Thirtieths. A serious barrier to the possible closer relationships between the political subjects of the two biggest national minorities, EMP and SdP, consisted e.g. in the different view of the political representatives of the Hungarian minority on the method of fight for the rights of the minorities. Another essential obstacle to closer cooperation of the Sudeten Germans and the Czechoslovak Hungarians consisted also in the aggressive propaganda of SdP in Slovakia among the Zipser Germans, frowned upon both by the top representatives of the Party of Zipser Germans and by EMP. Particularly the expansivity of SdP in Slovakia was discussed at mutual meetings of the representatives of both political parties, i.e. EMP and SdP. It was the case also at the meeting of Szüllő, Jaross and Esterházy with Henlein, the SdP leader, and Karl Hermann Frank, his deputy, on 11 May 1937, at which the EMP representatives protested categorically against the expansive policy of SdP in Slovakia. The declared wish of the SdP leaders of institutionalization of free cooperation of both parties stayed only a wish of the Sudeten Germans, and the common meetings resulted only in agreement of further free cooperation of both parties at parliament level and of support to the bills of arrangement of minority conditions in the country, submitted by Henlein's party.¹¹¹ So the contacts of the politicians of both minorities continued to stay only at informative level. That was the level at which also the next meeting of SdP and EMP representatives was held on 24 May 1938. Only

¹¹⁰ MOL, K 64 – 79 – 1939 – 65 – 597/res.pol./1938, or 18/fón./1938, *Bizalmas iratok felterjesztése*, report of the Hungarian envoy to Prague to the Hungarian Foreign Minister from 4 July 1938), fol. 89-98, or 92-95 / pp. 1-3 (*Melléklet a 18/fón. 1938 sz. jelentéshez*), additional minutes of meeting by deputy Endre Korláth (see fol. 92); MOL, K 64 – 75 – 1938 – 7 – 777/res./1938, or 28/fón./1938, *A Magyar Párt vezetőségének tárgyalása Hodža miniszterelnöknél*, secret report from the Hungarian legation to Prague to the Hungarian Foreign Minister from 2 September 1938, fol. 1-5, see fol. 3-4 (pp. 1-2).

¹¹¹ Compare MOL, K 64 – 70 – 1937 – 7 – 299/res.pol./1937, document without detailed name (the document was ceded to the Foreign Ministry from the Minister Presidency on 12 May), fol. 1-3 / pp. 1-3.

Henlein and Esterházy reportedly participated in it.¹¹²

Thus the particular interests of the national minorities allowed further only unbound, rather uncoordinated and spontaneous cooperation in the National Assembly, based on only one joint platform of their opposition political line, the effort to reorganize the cultural-political rights of the national minorities. So that very general joint political base of the opposition minority national parties and autonomists could be implemented only in form of more or less mutually supportive declarations in the parliament, in public or in press. Also the joint front of the Czechoslovak Germans, Hungarians, Slovaks and Poles, declared in September 1938 on the base of joint agreement on acute need of constitutional rearrangement of the state and new arrangement of the national issue constituted only apparently united action.¹¹³

At the end of summer 1938, the days of the First Czechoslovak Republic were virtually numbered. The persistence and uncompromisingness of the political leaders of the German minority at the negotiations with the Czechoslovak government excluded the possibility of any positive solution to the internal political crisis in the country. The steadily escalating demands of SdP paralyzed all joint negotiations of the representatives of the Sudeten German Party and the government. The western allies turned away from Prague too. The internal political crisis in Czechoslovakia, affecting also the international-political atmosphere in Europe, resulted in signature of the Munich Agreement on 29 September 1938. In that agreement, the representatives of Great Britain and France, together with Hitler's Germany and Mussolini's Italy, forced Czechoslovakia to cede the Sudeten German territories to Hitler's Germany.

As from September 1938, the political representatives of the Czechoslovak Hungarian minority stood openly on the base of revisionism that had replaced the autonomistic political line of the party, in consequence of the new internal and external political circumstances. On 7 October 1938 the Hungarian National Council was established and its representatives, including the main political leaders of EMP, required their participation in the unsuccessful Czechoslovak-Hungarian negotiations on the revision of the joint state border, that took place from 9 to 13 October 1938 in Komárno.¹¹⁴ Nevertheless, thanks to the completely different political line of EMP, order and peace was preserved in the southern parts of Slovakia even in autumn of the very stressed year 1938, and so the Czechoslovak government did not have to declare state of emergency in the affected parts of Slovakia, as it had to do in the German borderlands in Bohemia.

The Czechoslovak-Hungarian negotiations on cession of southern parts of Slovakia to Hungary stayed without result. So the provision of the supplement to the Munich Agreement, which alerted Czechoslovakia that if the Hungarian issue in

¹¹² See MOL, K 64 – 75 – 1938 – 7 – 473/res.pol./1938, confidential report of the Hungarian legation to Prague from 24 May 1938, fol. 1-3, or 2-3 (fol. 4-5, second copy of the report).

¹¹³ See e.g. PMH, 1938, volume XVII, No. 206 (4649), 9 September, front page, *Magyar-német-szlovák-lengyel egységfront Prágában*.

¹¹⁴ MOL, K 64 – 75 – 1938 – 7 – 1455/res./1938, request of the Hungarian National Council from 13 October 1938 for participation of its delegates in the Czechoslovak-Hungarian negotiations in Komárno, fol. 163.

Czechoslovakia was not solved by agreement within three months, the very representatives of the four powers would do it, was not fulfilled. So the Czechoslovak-Hungarian conflict was finally solved by arbitration award from 2 November 1938.¹¹⁵ The Czechoslovak Republic had to cede a considerable part of the territory of southern and eastern Slovakia including south-western part of Carpathian Ruthenia to Hungary.

The first Vienna arbitration from November 1938 put an end to the two decades of political organization of the Czechoslovak Hungarian minority in the First Republic. During the whole period of existence of Czechoslovakia, the central political parties of the Hungarian minority maintained opposition policy. In spite of the flirt with activism particularly in the second half of the Twentieths, the political representation of the Hungarian minority and the government did not find common ground during the whole two decades of interwar Czechoslovakia. The Hungarians did not join the government even in the hot times of the first years of the second half of the Thirtieths. The Hungarian minority defended consistently the cultural-social and economic interests of the Hungarian minority on the political scene of the First Czechoslovak Republic. But their political fight for defence of the interests of the Hungarian minority always took place in the legal limits and they never assumed any extra-political aggressive, provocational and destructive practices, as the Sudeten Germans lead by Konrád Henlein's radicalized SdP did. They saw adequate future of the (not only) Hungarian minority in consistent autonomous rearrangement of Czechoslovakia, not in revision of borders. They tended to support revisionism only at the very end of the First Republic.

¹¹⁵ So called first Vienna arbitration.

Lukáš Novotný

***Political Parties of the German Minority in Interwar Czechoslovakia
(1918-1938) – Brief Summary and Outline of the Issue¹***

In the moment of breakdown of the Habsburg Monarchy in 1918, the authority of state power ceased to exist, at least temporarily. While the Czech parties became the only carriers of political will in consequence of that, participating markedly in formation of the most significant institutions of the new state (e.g. the Revolutionary National Assembly or the government), the German parties got into difficult situation.

Although the basic structure of the German political parties did not change directly, the parties had to cope with different outer framework of their existence in consequence of constitution of the new state. „Until 1918 German-Austrian parties with organizational network and activities developed within the whole Cisleithania were active in the environment of German population of the Bohemian lands,² but the breakdown of the monarchy led to interruption of the bonds between the organizations of those parties in the Bohemian lands and their headquarters in Vienna. Those headquarters controlled by deputies of the Reichsrat played crucial role in almost all parties. Therefore the provincial unions of the German parties in Bohemia, Moravia and Austrian Silesia did not exert any own initiative and waited for instructions from Vienna in autumn 1918.³

Thus in such conditions, new political parties had to be established in fact, although preserving their ideological continuity with preceding period. All political directions could continue the pre-war formations in such spirit, with one exception, the Agrarian party.⁴ The new state that had changed their previous position in the political system constituted essential problem for the existence of those parties. The so far privileged German political parties got into the position of representatives of a national minority that, in addition, mostly refused the new state formation.⁵ At the beginning, similar

¹The article is included in the solution of the Grant Project No. RM04/01/10 „Policy of Czechoslovak governments towards national minorities 1918-1938“, funded by the Ministry of Foreign Affairs of the Czech Republic.

²J. HARNA: *Stranickopolitický systém v Československu v letech 1918-1938*. J. MALÍŘ - P. MAREK (a kol.): *Politické strany. Vývoj politických stran a hnutí v českých zemích a Československu 1861-2004*. I. díl: Období 1861-1938, Brno, 2005. 538.

³N. LINZ: *Die Binnenstruktur der deutschen Parteien im ersten Jahrzehnt der ČSR*. K. BOSL, (ed.): *Die demokratisch-parlamentarische Struktur der Ersten Tschechoslowakischen Republik*, München - Wien 1975. 201.

⁴Compare N. LINZ: *Der Bund der Landwirte in der Ersten Tschechoslowakischen Republik. Struktur und Politik einer deutschen Partei in der Aufbauphase*, München - Wien, 1982. 132.

⁵The Germans of Bohemia-Moravia long refused to be integrated into the emerging Czechoslovakia and „supposed to remain a part of Austria that would join Germany.“ R. PETRÁŠ: *Menšiny v meziválečném Československu. Právní postavení národnostních menšin v první Československé republice a jejich mezinárodněprávní ochrana*, Praha, 2009. 167. The result of such attitude lead, in October 1918, to creation of the provinces of Sudetenland (centre Opava, Troppau), Deutschböhmen (centre Liberec, Reichenberg), Böhmerwaldgau (centre Prachatice, Prachatitz) and Deutschsüdmähren (centre Znojmo, Znaim). The attempt for disintegration failed; before the end of 1918, the provinces were occupied by the army. But even after

attitude was joined also by all German political parties; at least a part of them was then only gradually won for cooperation with state bodies. An important aspect of the Germans' attitude towards Czechoslovakia consisted in their demand to be recognized as the second state nation, which should lead to bilingual organization of the state. The recognition of German as the second state language would free most Germans from the duty to learn Czech, not forcing them to communicate bilingually.⁶

During the first half of 1919, the representatives of the German political parties who had stayed in Bohemia, Moravia and Austrian Silesia gradually started becoming aware of the fact that „*nicht alles Heil von Deutschösterreich oder der Friedenskonferenz zu erwarten war.*“⁷ They also understood that the newly emerged power vacuum would have to be filled. Therefore political initiative had to be taken by the second group of representatives of political parties, i.e. mainly deputies of provincial councils, municipal politicians and party secretaries. So the new subjects emerged mostly with new people, in new democratic environment of the Czechoslovak Republic and in new socio-political conditions.⁸ Theoretically, those political parties could choose between „*the policy accepting the Czechoslovak structures and the policy of fundamental refusal of affiliation to the Republic,*“ but actually, they had to cope with the reality of the Czechoslovak Republic.⁹

The signature of the Peace Treaty with Austria in Saint-Germain-en-Laye in September 1919 became only formal confirmation of the existing status for the German parties in Czechoslovakia. As from that moment, also the process of final formation of the German political parties in the new state entered its final stage, ending for most of them before early 1920, so that the new subjects could participate in the first Czechoslovak parliamentary election in April 1920. The established parties represented broad spectrum of opinions,¹⁰ which, ironically, could have counterproductive impact. The Germans were not unified and the goals formulated by them often contradicted each other.¹¹

that, the representatives of German parties hoped that the Paris Peace Conference would guarantee the right of self-determination to the German minority. That did not come true, and the territories with predominantly German population were finally integrated into Czechoslovakia on the base of the peace treaty with Austria (September 1919) without considering the right of self-determination. Compare LINZ: *Der Bund der Landwirte*, 115-119. Besides, the separatist attempt led to later mistrust of the Czechoslovak official places towards the German demands on autonomy.

⁶ That demand was directed „*auf die Fortsetzung der Verhältnisse unter der Monarchie und belud die ,tschechoslowakisch' sprechende Bevölkerungsmehrheit mit der Last, Deutsch zu lernen, um auf diese Weise die Gemeinsamkeit im Staate herzustellen.*“ M. ALEXANDER: *Die "Burg" und die Deutschen*. Die "Burg". Einflußreiche politische Kräfte um Masaryk a Beneš, Bd. 2, hrsg. von K. BOSL, München - Wien, 1974. 65.

⁷ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 203.

⁸ Ibidem. In June 1919, municipal election was held in Czechoslovakia; German parties participated in them too, recognizing in fact the new state in that way.

⁹ L. J. BERAN: *Odepřená integrace. Systémová analýza sudetoněmecké politiky v Československé republice 1918-1938*, Praha, 2009. 97.

¹⁰ From the perspective of their attitude towards the new state, they can be divided into two groups – activist, tending to cooperate with the Czechoslovak government, and negativistic, maintaining negative attitude towards the newly established state for the whole period of their existence.

¹¹ Deutsche Gesandtschaftsberichte aus Prag. Innenpolitik und Minderheitenprobleme in der Ersten Tschechoslowakischen Republik (hereinafter Deutsche Gesandtschaftsberichte), Teil I. Von der

The Constitutional act from 1920,¹² adopted without presence of representatives of national minorities, guaranteed extensive minority rights to the Germans, the German school system could boast three universities and the Germans took significant positions also in economic sphere.¹³ But the absence of representatives of minorities from preparation of the fundamental law of the country did not result from considered strategy of Czechoslovak politicians but it rather carried signs of general political uncertainty and partially also incompetence of the Czech political parties, „*im Hinblick auf die eventuelle Abhaltung von Neuwahlen parteipolitische Teilinteressen zu überwinden und eine konsensuelle Lösung zu finden.*“¹⁴ Last but not least, also the unwillingness of the Sudeten German political spectrum to participate in any way in the building of the new state played an important role.

We can delimit several periods from the perspective of the development of the First Czechoslovak Republic and the attitude of the German political parties to it. Until the first half of the 1920s, there was no cooperation at governmental level, the German parties struggled for recognition of their demands towards the state, considered minimalist by them. Therefore the German civic parties united in the German Parliamentary Union (*Der Deutsche parlamentarische Verband*)¹⁵ that delimited itself negatively against the Republic. It issued a sharp declaration according to which „*the Czechoslovak state was constituted to the detriment of historical truth and will endanger the peace forever.*“¹⁶ But at the beginning of the 1920s, the formation started getting serious flaws.¹⁷

In 1925, after the parliamentary election, the situation at the Czechoslovak political scene changed; the strongest subjects in the Sudeten German party spectrum became the Union of Farmers (Bund der Landwirte, BdL) and the German Christian

Staatsgründung bis zum ersten Kabinett Beneš 1918-1921. Berichte des Generalkonsuls von Gebstättel, des Konsuls König und des Gesandten Professor Saenger. Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von Manfred Alexander, Veröffentlichungen des Collegium Carolinum, Band 49/I, München, 2003. Der Wahlkampf der deutschböhmisches Parteien, Der Geschäftsträger des Deutschen Reiches An das Auswärtige Amt, Prag, den 24. März 1920, Nr. 101, pp. 264-265, (p. 264).

¹² „Für einen demokratischen Staat war es sicher merkwürdig, daß die politischen Repräsentanten eines bedeutenden Teils der Staatsbevölkerung, nämlich die der Minderheitenvölker, an der Ausarbeitung der grundlegenden Normen des Staates, u. a. auch der Verfassung und des Sprachengesetzes, nicht teilnahmen.“ J. KUČERA: *Minderheit im Nationalstaat. Die Sprachenfrage in den tschechisch-deutschen Beziehungen 1918-1938*, München, 1999. 61.

¹³ J. ŠEBEK: *Politické strany německé menšiny*. J. MALÍŘ - P. MAREK (a kol.): *Politické strany. Vývoj politických stran a hnutí v českých zemích a Československu 1861-2004*. I. díl: Období 1861-1938, Brno, 2005. 861.

¹⁴ KUČERA: *Minderheit im Nationalstaat*, 61.

¹⁵ German Social Democratic Workers Party in the Czechoslovak Republic (Deutsche sozialdemokratische Arbeiterpartei in der Tschechoslowakischen Republik, DSDAP) did not become part of the Union. Compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte*, Teil I, Diskussion über die Gründung eines deutschen Nationalverbandes. Fernbleiben der deutschen Sozialdemokraten, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 11. Mai 1920, Nr. 107, pp. 279-280; Gründung des parlamentarischen Verbandes der deutschen bürgerlichen Parteien, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 19. Mai 1920, Nr. 110, pp. 282-283.

¹⁶ E. BROKLOVÁ: *Československá demokracie. Politický systém ČSR 1918-1938*, Praha, 1992. 97.

¹⁷ J. ŠEBEK: *Německý novoaktivismus. Československo 1918-1938. Osudy demokracie ve střední Evropě*, 2, J. VALENTA, E. VORÁČEK, J. HARNA, (eds.), Praha, 1999. 640.

Social People's Party (Deutsche christlichsoziale Volkspartei, DCV), advocating the activist concept of cooperation, whose representatives joined the first nationally mixed government in October 1926.¹⁸ It must be realized that the German parties did not condition their joining the government by national concessions then, but that „*die Teilhabe an der Regierungsgewalt und die dadurch erhoffte Sicherung bestimmter sozialer Interessen...*”¹⁹ became crucial for them at that moment.

The world economic crisis that affected Europe at the turn of the 1920s and 1930s did not stay out of Czechoslovakia. Unemployment in Sudeten areas grew to the skies and the attitudes of local inhabitants started becoming radical.²⁰ In connection with the development of the political situation in neighbouring Germany, the question emerged which subject would defend and assert the goals of the Sudeten Germans. Both so-called negativistic parties – German National Socialist Workers' Party (Deutsche nationalsozialistische Arbeiterpartei, DNSAP) and German National Party (Deutsche Nationalpartei, DNP) found themselves in a situation of danger of being officially banned.

So the representatives of the endangered parties saw the last resort in „*creating a unified political national front that should be constituted by merger of DNSAP and DNP with the other German civic parties and directed against Marxism. It was only necessary to find a politically not too capable but sufficiently influential saviour.*”²¹ Konrad Henlein became that person, getting to the top of the new movement – Sudeten German Homeland Front (Sudetendeutsche Heimatfront, SHF) – that was established in October 1933. The new subject did not have firm political program, its only goal was to unify all Sudeten Germans.²²

The last stage of development of the German parties in Czechoslovakia started in 1935 when the Sudeten German Party (Sudetendeutsche Partei, SdP) was constituted before the parliamentary election, relying also upon middle classes that had elected mainly civic parties until then. SdP dominated clearly the German political spectrum in the election, while the activist parties gradually lost their influence although they tried to „*constitute a new activist platform – the so-called neo-activism.*”²³

¹⁸ While the former party remained part of the governmental coalitions until spring 1938 when it merged with the Sudeten German Party, the Christian Socials stayed in the government only until 1929 when they were replaced by the DSDAP representative (Ludwig Czech). Erwin Zajicek, the representative of Christian Socials, rejoined the government only in 1936.

¹⁹ P. BURIAN: *Chancen und Grenzen des Sudetendeutschen Aktivismus*. K. BOSL (ed.): *Aktuelle Forschungsprobleme um die Erste Tschechoslowakische Republik*, München – Wien, 1969. 142. Also the corn duties and the so-called congrua (salary of priests in states without separation of church and state) became an important aspect of cooperation of the new governmental coalition. Thus it was not an attempt for Czech-German settlement but rather a purpose-built cooperation.

²⁰ J. HAAG: *Knights of the Spirit: The Kameradschaftsbund*. *The Journal of Contemporary History*, Volume 8, 1973, No. 3, p. 140.

²¹ M. VYMAZALOVÁ: *Sudetoněmecká strana 1935-1936* (unpublished thesis), Praha, 1999. 19.

²² But SHF wished to go another way than National Socialism. It was ready to recognize the Czechoslovak Republic and formulated clearly its goals – spiritual development of the Sudeten Germans, stress on the estates' idea etc. For negotiations of constitution of SHF compare M. BURIAN: *Deutscher Turnverband a československý stát v letech 1918-1933*. M. WAIC (hg.): *Češi a Němci ve světě tělovýchovy a sportu*, Praha, 2004. 65-66. J. CESAR - B. ČERNÝ: *Politika německých buržoazních stran v Československu v letech 1918-1938*. Vol. II. (1930-1938), Praha, 1962. 196-202.

²³ ŠEBEK: *Politické strany*, 863.

***German Social Democratic Workers Party in the Czechoslovak Republic
(Deutsche sozialdemokratische Arbeiterpartei in der Tschechoslowakischen Republik, DSDAP)***

When the Czechoslovak independence was declared in October 1918, Josef Seliger (1870–1920) was leading the party. When negotiating with the Czechoslovak authorities in November 1918,²⁴ he insisted on the right of self-determination for the Sudeten Germans on behalf of the provincial government and ranked among the most significant representatives of the attempt to create the German separatist provinces. The Social Democratic Party was constituted officially at the constituent congress in Teplice (Teplitz) at the turn of August and September 1919 „from former provincial unions of Bohemia, Moravian and Silesia of the Social Democratic Party of Austria.”²⁵

In the program area, DSDAP continued the theses of national issue of the Brno program from 1899 that supposed the introduction of personal and territorial autonomy.²⁶ At the 7th congress of the Social Democratic Workers Party of Austria, the demand on transformation of Austria into a democratic multinational federal state was submitted among other things; further, autonomous national districts should be created or an act governing the rights of the national minorities should be adopted.²⁷

The German Social Democrats based their demands in economic and social issues on the Vienna program from 1901 and relied on Austromarxism in ideological area, refusing the idea of proletarian revolution and dictatorship of the proletariat. But they considered Czechoslovakia a product of „Entente imperialism” and saw the task of the party in fighting the counter-revolutionary character of the new state.²⁸

In relationship to the newly established state, a shift occurred from the demand on unlimited right of self-determination in the spirit of joining the German Austria that had still been asserted in early 1919, to the demand on autonomy for the Germans inside Czechoslovakia. At the congress of Teplice, a resolution was passed to express recognition of the new state, „provided that it is ready to include the Sudeten German Social Democracy into the creation of its content.”²⁹

²⁴ Compare Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil I, Verhandlungen mit den Tschechen. Die Zukunft Deutschböhmens, Deutsches Konsulat An den Herrn Reichskanzler Ebert, Prag, den 13. November 1918. 79-82.

²⁵ ŠEBEK: *Politické strany*, 864. The very name, i.e. the German Social Democratic Workers Party in the Czechoslovak Republic, suggested recognition of the new state. LINZ: *Die Binnenstruktur*, 206.

²⁶ DSDAP demanded „establishment of state-constituting national corporations consisting of (territorial) representatives of non-mixed districts and (personal) representatives of population of the relevant nationality from mixed districts...” BERAN: *Odepřená integrace*, 101.

²⁷ For more detail compare L. J. BERAN: *České státní právo*. Available at http://www.go-east-mission.de/dateien/cz/45_080307.pdf, 4. BERAN: *Odepřená integrace*, 368-369.

²⁸ E. BROKLOVÁ: *Politická kultura německých aktivistických stran v Československu 1918-1938*, Praha, 1999. 56.

²⁹ K. SATOR: *Německá sociálně demokratická strana dělnická v Československé republice*. S. KOKOŠKA, T. OELLERMANN (eds.): *Sudetští Němci proti Hitlerovi. Sborník německých odborných studií*,

So the German Social Democracy had abandoned its irredentist goals sooner than the German civic parties and expressed its readiness to recognize the new state and to engage politically within its scope. But that did not mean that it had given up the right of self-determination; it had only decided to assert it in the Czechoslovak parliament.

From the perspective of presentation of its opinions, DSDAP had relatively sufficient opportunities to dispense them. The newspaper *Social Democrat* (Sozialdemokrat) became the central press voice from September 1921; a number of regional periodicals existed besides it – *Freedom* (Freiheit) or *People's Will* (Volkswille).³⁰

The German Social Democracy ranked among the best-organized parties in Europe and could continue the line from the period before 1914. The party leaders resided first in Teplice-Šanov (Teplitz-Schönau) and in early 1920s moved to Prague. The parliamentary election of April 1920 constituted the greatest success in the whole party history. It obtained 31 mandates in the Chamber of Deputies and 16 in the Senate and ranked first among the German parties.³¹ Even the possibility of creation of a governmental coalition of socialist parties emerged, but failed because of the DSDAP demands in the area of national policy.³²

In early 1920s, the leading elites were exchanged in the party and the political line changed as a consequence. In October 1920, several days after the party congress in Carlsbad, Josef Seliger suddenly died³³ and the Brno lawyer Ludwig Czech (1870-1942³⁴) replaced him. He remained chairman of the party virtually during the whole interwar period; only in March 1938 he was substituted by Wenzel Jaksch (1896-1966).

The German Social Democracy did not repeat its election success from April 1920 any more. In the election of 1925 it obtained only 17 mandates in the Chamber of Deputies and 9 in the Senate³⁵ and it was also this drop that allowed the creation of right-wing coalition (civic coalition) a year later.³⁶

At the end of the 2nd half of the 1920s, the attitude of DSDAP to the issue of possible joining the Czechoslovak government started changing. Words of readiness to participate in governmental cooperation were clearly expressed at the congress in

Ústav pro soudobé dějiny AV ČR, v. v. i., Praha, 2008. 22. The German Social Democracy demanded segmentation of the territory of the state into nationally delimited complexes. Thus its ideas were oriented to transformation from a national into a multinational state.

³⁰ ŠEBEK: *Politické strany*, 865.

³¹ Deset let Československé republiky. Svazek první, (hereinafter DLČS), Praha, 1928. 292-293.

³² *Právo lidu*, the press voice of the Czechoslovak Social Democracy, refused cooperation stating that „we will not allow our state to be fragmented.” SATOR: 25.

³³ „Durch den Tod Seligers haben nicht nur die deutschen Sozialdemokraten in der Tschechoslowakischen Republik ihren Führer verloren: auch das Deutschtum im allgemeinen beklagt in ihm einen, trotz aller Mäßigung im Ausdruck, verlässlichen und mutigen Verteidiger seiner Selbstbestimmungsrechte...” Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil I, Zum Tode Seligers, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 19. Oktober 1920, Nr. 136, p. 334.

³⁴ He died in Terezín.

³⁵ DLČS, 294-295.

³⁶ The German and the Czechoslovak Social Democracy criticized unanimously mainly the social policy of the government. ŠEBEK: *Politické strany*, 867. For more detail compare also BERAN: *Odepřená integrace*, 230-231.

Carlsbad in August 1929 already. In the election of October 1929, a part of voters who had voted for other subjects in preceding election returned to the party and the German Social Democratic Workers Party in the Czechoslovak Republic became the strongest German political party with 21 deputies and 11 senators, again.³⁷ After complicated coalition negotiations, the German Social Democracy joined the government in the end;³⁸ its chairman Ludwig Czech became Minister of Social Care, striving particularly to mitigate the impacts of the economic crisis.

The economic crisis and the assumption of power by the Nazis in 1933 brought a change to DSDAP too. Its support to anti-fascist opposition created space for conflicts first with the German national parties in Czechoslovakia and then with SHF. Wenzel Jaksch, the leading representative of the party, was convinced that the manoeuvring space of the democratically thinking Sudeten Germans turned considerably narrow because of „unexpectedly quick establishment of Hitler’s regime in Germany.” Thus he recognized the defensive policy of his party „that retreated from the predominance of the unemployed and from the pressure of Nazism to the only bastion that was left to it: the governmental coalition.”³⁹ In the election of 1935 the German Social Democracy obtained only 11 mandates in the Chamber of Deputies and 6 mandates in the Senate and lost 50 % of its votes.⁴⁰

The Brno congress of June 1935 decided that the party would stay in the government and cooperate more closely with democratic parties. A year later, the German Social Democracy participated in elaboration of the concept of so-called neo-activism.⁴¹ Its defenders (Wenzel Jaksch, Hans Schütz or Gustav Hacker⁴²) asserted more active defence of the German national demands and recognition of equality of rights of the German in all areas of social life.

In March 1938, the last stage of existence of DSDAP started. After the Anschluss, Konrad Henlein called all Sudeten Germans „to recognize now the claim of the Sudeten German Party to their exclusive representation and to join his party.”⁴³ Soon both BdL and DCV followed his call. At the congress of Liberec (Reichenberg), Wenzel Jaksch was elected to the top of DSDAP and Ludwig Czech left the government a month later.⁴⁴

³⁷ Československá statistika (hereinafter referred to only as ČSS) – Svazek (Volume) 70. Řada I. (Volby, sešit 4). Volby do poslanecké sněmovny v říjnu 1929. Praha, 1930. 9.

³⁸ The party stopped conditioning its joining the government by concessions in national policy. SATOR: 27.

³⁹ M. BACHSTEIN: *Wenzel Jaksch a sudetoněmecká sociální demokracie*. S. KOKOŠKA - T. OELLERMANN (eds.): *Sudetští Němci proti Hitlerovi. Sborník německých odborných studií, Ústav pro soudobé dějiny AV ČR, v. v. i., Praha, 2008. 31.* The German Social Democracy stopped requiring concessions in self-government or in cultural area for some time.

⁴⁰ ČSS – Svazek (Volume) 134. Řada I. (Volby, sešit 5). Volby do poslanecké sněmovny v květnu 1935, Praha, 1936. 9. While in 1929 the party obtained 6,86 % votes, in 1935 it got only 3,64 %.

⁴¹ We can meet also the name of young activism (Jungaktivismus).

⁴² He constituted the most problematic element in that trio, with regard to his good relationship to Nazi Germany.

⁴³ Ch. SCHAFFRANNEK: *Poslední fáze sociálně demokratického boje proti Sudetoněmecké straně na jaře a v létě 1938*. S. KOKOŠKA - T. OELLERMANN (eds.): *Sudetští Němci proti Hitlerovi. Sborník německých odborných studií, Ústav pro soudobé dějiny AV ČR, v. v. i., Praha, 2008. 45.*

⁴⁴ Jaksch was not called to the government, and so the party lost its last source of power.

The German Social Democracy, as the only German party, stayed loyal to the principles of the Czechoslovak democracy, while the other existing activist parties recognized the primacy of the Sudeten German Party. But it faced a difficult task – to perform such policy that would differ from the radical course of SdP in its contents but that would be, at the same time, acceptable for the Czech government.⁴⁵

German Christian Social People's Party (Deutsche christlichsoziale Volkspartei, DCV)

The activity of the party continued the traditions of the Austrian Christian Social Party (Christlichsoziale Partei Österreichs) established in 1893. After the break-up of Austria-Hungary and in connection with the municipal election (June 1919), an organizational structure had to be built to get rid of the influence of the Vienna headquarters. The party succeeded, although in weakened form, in preserving continuity with pre-war period and „auf derselben ideologischen Plattform ohne größere Namensänderung nach 1918 weiterzuarbeiten.“⁴⁶

The German Christian Social People's Party was established in Prague on 2 November 1919; the party program was approved by the provincial congress two months before. By being created in Prague, the capital of the new state, the party manifested, as the only German party, very soon to recognize the Czechoslovak capital as the decisive political centre.

The party program was elaborated mainly by two university professors⁴⁷ – Karl Hilgenreiner, theology professor (1867-1948, party chairman in 1927-1935⁴⁸) and Robert Mayr-Harting, civil law professor (1874–1948). In the national issue, the program advocated, similarly to the other parties, the assertion of full political equality and autonomy; the Christian Socials followed the constitutional protection of the national state. In economic part, it relied on the „principles of social teaching of the Church; social problems should be solved by introducing organization of estates overcoming class division.“⁴⁹ In cultural area, considerable attention was paid particularly to the educational issue; state assistance was required for „confession schools; besides, also anti-Semitic tendencies appeared, e.g. numerus clausus for Jew students at secondary schools and universities, which was justified by religious-cultural regards.“⁵⁰ The party required introduction of plebiscite for important issues.⁵¹

Although the German Christian Social People's Party did not have any own press

⁴⁵ SCHAFFRANNEK: 45.

⁴⁶ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 212.

⁴⁷ Also dr. Wenzel Frind (1843–1932), the Prague suffragan and provost of the Metropolitan canonry at St. Vitus in Prague participated in elaboration of the program.

⁴⁸ Josef Böhr, editor in chief of the *Volkszeitung* magazine in Varnsdorf, was the first chairman of the party.

⁴⁹ ŠEBEK: *Politické strany*, 877.

⁵⁰ Ibidem, 878.

⁵¹ For more detail compare J. ŠEBEK: *Mezi křížem a národem. Politické prostředí sudetoněmeckého katolicismu v meziválečném Československu*, Brno, 2006. 32-35.

voice, it could rely on a number of Catholic periodicals. The *German Newspaper* (Deutsche Presse) was the basic newspaper of the party from 1925.

Two wings represented by both above stated professors were active inside the party. Robert Mayr-Harting represented the moderate part of the party, tending to cooperation with the Czechoslovak political representation. His conception won in mid-1920s when the party became part of the government of civic coalition; Mayr-Harting got the office of Minister of Justice. But there was a national wing in DCV too; it „preferred the Sudeten German interests to a national interests of the Catholic policy”⁵² and was represented by Karl Hilgenreiner.

The DCV membership consisted predominantly of active Catholics, both in towns and in villages. The strongest organizations were situated in south Moravia (around Znojmo, Znam) and in Silesia (around Opava, Troppau). In 1923 the party had about 44 000 members. By the end of the 1920s, that number dropped to 38 000, 43 % of which in Moravia and Silesia. As only a third part of the Sudeten Germans lived in that area, the percentage representation of DCV was higher than in Bohemia there.⁵³

The parliamentary election of April 1920 did not turn out very well for the German Christian Social People's Party. Together with the Union of Farmers, those two civic mid-oriented parties obtained 28,1 % of all German votes, but DCV got only 11,1 % of German votes and 10 deputies and 4 senators (compared to 31 mandates of its big political rival, DSDAP).⁵⁴

DCV achieved the best electoral result for the period of its existence in the parliamentary election of 1925 when it obtained almost a fifth part of all German votes and 13 deputies and 7 senators.⁵⁵ The party owed its success also to the lack of popularity of the German negativism that was politically markedly weakened in mid-1920s. A year later, DCV and BDL joined the government; Robert Mayr-Harting got the office of Minister of Justice.⁵⁶ But that step did not constitute attempt for Czech-German settlement but rather purpose-built cooperation; the German parties did not condition their joining the government by national concessions.

In the parliamentary election, hold in 1929, the position of the Christian Social Party was weakened⁵⁷ and the post-election negotiations finally led to withdrawal of DCV from the government,⁵⁸ because of the demand that the non-socialist bloc is not

⁵² BERAN: *Odepřená integrace*, 102.

⁵³ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 214.

⁵⁴ DČLS, 292-293.

⁵⁵ *Ibidem*, 294-295.

⁵⁶ The representatives of the German parties were first to get the offices of Ministers of Education and National Enlightenment and Posts and Telegraphs, but the idea was opposed by the Czechs. It is important that the Germans adopted also less significant offices in 1926, although they certainly had, because of their economic significance, claim to offices, „von denen aus mehr und nachhaltiger Aufbau und Ausbau des Staates hätten beeinflusst werden können.” BURIAN: *Chancen und Grenzen*, 142.

⁵⁷ DCV, together with the German Trade Party (Deutsche Gewerbetarbei), obtained 4,71 % votes and 14 deputies and 8 senators. ČSS, Volume 70, p. 9.

⁵⁸ It was a near-sighted political step, „because a party that had stood at the cradle of activist line of the German policy was eliminated.” ŠEBEK: *Mezi křížem a národem*, 135.

stronger than the socialist bloc in the government.⁵⁹ The Czech Social Democrats had insisted on the German Social Democrats to join the government. But it was not international solidarity but political calculation. The withdrawal from the government led to gradual radicalization of DCV and to stronger accentuation of national political interests caused by the activity of its chairman, Karl Hilgenreiner.

After the establishment of the Sudeten German Homeland Front in autumn 1933, DCV assumed disapproving attitude against that movement, feeling endangered by calls concerning the Christian world-view; but later it changed its attitude and tried to establish cooperation.

The year 1935 and the May parliamentary election brought serious defeat to DCV. The party obtained only 1,98 % votes and 6 mandates.⁶⁰ The electoral failure signalled the fight for further direction of the party. There were voices demanding merger with the then strongest German political subject – Sudeten German Party. At the Prague congress in September 1935, the activist wing won and Hans Schütz (1901-1982), trade union leader, became its speaker; Count Friedrich Stolberg (1877-1954) was elected chairman of DCV. The negotiations with Milan Hodža, the Prime Minister, led to the party's return to the Czechoslovak government; Erwin Zajicek (1890-1976) joined it as minister without portfolio.⁶¹ The fact that he and Franz Spina (BdL) held only the offices of ministers without portfolio clearly showed „*wie uninteressant die deutschen Aktivisten im Grunde für die Staatsleitung jetzt geworden waren.*“⁶²

After the Anschluss of Austria in March 1938, DCV stopped its activity at proposal of the national wing around Karl Hilgenreiner on 23 March, it withdrew from the government and its deputies joined the SdP.

Union of Farmers (Bund der Landwirte, BdL)

Union of Farmers was the strongest civic party of Germans in Czechoslovakia. It continued the activity of the German Agrarian Party (Deutsche Agrarpartei, established in 1905), but after the break-up of Austria-Hungary, the party had to be constituted completely newly, „*da seine hauptsächliche Vorgängerin [German Agrarian Party – L. N.] ... trotz großer Wahlerfolge keine nennenswerte Parteiorganisation aufgebaut hatte.*“⁶³

BdL was established very soon, in mid-November 1918 in Česká Lípa (Böhmisch

⁵⁹ Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil III. Von der Regierung unter Švehla bis zum Vorabend der nationalsozialistischen Machtergreifung in Deutschland 1926-1932, Berichte des Gesandten Dr. Walter Koch. Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von Manfred Alexander, Veröffentlichungen des Collegium Carolinum, Band 49/III, München 2009, Probleme der Regierungsbildung, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag den 26. November 1929, Nr. 77, pp. 208-210 (p. 208).

⁶⁰ ČSS, Volume 134. 9.

⁶¹ Hodža announced the entry of DCV into government in his speech in the Senate. Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes (hereinafter PA AA), Berlin, R 103624, report of the German envoy in Prague, Ernst Eisenlohr, fol. 043.

⁶² BURIAN: *Chancen und Grenzen*, 148.

⁶³ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 216. For more detail compare N. LINZ: *Der Bund der Landwirte in der Ersten Tschechoslowakischen Republik. Struktur und Politik einer deutschen Partei in der Aufbauphase*, München – Wien, 1982.

Leipa), and it built the party organizational network during the next three months. At the end of February 1919, the first provincial congress of the party for Bohemia was held and the foundations of its quickly developing organizational structure were laid there. The foundation of the party in Moravia did not run so quickly as in Bohemia; but in May 1919 the provincial congress met in Šumperk, „constituting the beginning of building of the organizational structure of the party in Moravia too.”⁶⁴

The program of the party did not differ from the programs of the other German parties in its national part. The demand on national self-determination played the main role in it, followed by the demand on adequate representation in the government or on self-government of municipalities „in nationally unified administrative districts.”⁶⁵ Of course the demands formulated in such way did not correspond to reality and the representation in the government was not possible without clear expression of state-constituting attitude. The economic part of the program focused particularly on smallholders, BdL supported the land reform and division of large farms; the social part promoted protection „of all country social groups.”⁶⁶

The party had to build also its own press voices along with its establishment. From October 1919, the *German Country Mail* (Deutsche Landpost), issued in Česká Lípa, became the main one.

The BdL voters came mainly from among the smallholders; the support among town inhabitants was minimal. The strongest party organization had their seat in the west and in the north of Bohemia, in the regions of Žatec (Saaz) and Louny (Laun), while there was no centre in Silesia. At the beginning of the 1920s, BdL had the most members among the German parties, and that position did not change even in 1930.⁶⁷

Franz Křepek (1855–1936), Franz Spina (1868–1938) or Wolfgang Zierhut (1886–1946) were active in the lead of the party.⁶⁸ Franz Spina, university professor and Slavist, ranked among leading representatives of the party from the early 1920s. When he got acquainted with the situation in the new state after joining the Czechoslovak parliament, he came to the conclusion „that under the given circumstances, there is only one way to improve the situation of the German people – positive policy, active work in the state, and if possible, cooperation.”⁶⁹ When BdL became part of civic coalition in 1926, Spina got the office of Minister of Public Works.

The parliamentary election of April 1920 brought success to BdL; the party obtained 11 mandates in the Chamber of Deputies and 6 in the Senate,⁷⁰ becoming the strongest German civic party. From the early 1920s, a wing supporting the cooperation with official places, of course particularly with the Czech Agrarian party

⁶⁴ ŠEBEK: *Politické strany*, 881. In consequence of difficulties with building of the organizational network of the party, BdL was established as a party with nationwide field of activity only on 22 January 1920 in Prague.

⁶⁵ BROKLOVÁ: *Politická kultura*, 72.

⁶⁶ ŠEBEK: *Politické strany*, 882. The party required dissolution of permanent army too.

⁶⁷ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 217. The number of members started dropping only after 1933, in connection with their move to SHF.

⁶⁸ Franz Peterle, a farmer who was not in the parliament, was chairman of the party, but did not have any factual influence on the decision-making of the party.

⁶⁹ BROKLOVÁ: *Politická kultura*, 73.

⁷⁰ DČLS, 292-293.

members, profiled in the party.⁷¹

Union of Farmers ranked among top promoters of German activism.⁷² In 1923 Franz Křeppek agreed the policy of cooperation with the Czechoslovak government with Professor Bruno Kafka and Ludwig Spiegl – both were from German Democratic Freedom Party (Deutsche Demokratische Freiheitspartei).⁷³

BdL achieved the best electoral result for the period of its existence in the parliamentary election of 1925 when it ran in coalition with the German Trade Party (Deutsche Gewerbetypartei) and the Hungarian National Party (Magyar Nemzeti Párt). The 24⁷⁴ or 19 mandates⁷⁵ obtained transformed the formation into the strongest German political subject. The joining the government a year later was only logical result of preceding development.

In the parliamentary election held in 1929, BdL ran together with the German Work and Electoral Association (Deutsche Arbeits- und Wahlgemeinschaft, established in 1928). But the cooperation turned up unproductive when it did not bring the expected votes of town voters. On the contrary, the number of deputies, as compared to 1925, dropped to 16 and the number of senators to 9.⁷⁶

After the foundation of SHF, the representatives of BdL established contacts with that movement. Konrad Henlein, its leader, was also aware of the need of preservation of positive relationships with the Czechoslovak government, and thus he searched for protection in the camp of the German activist parties and turned to the strongest German civic party – BdL. The goal of Henlein's efforts was to avoid the danger of official ban with the help of the BdL, particularly in the first weeks after foundation of SHF.⁷⁷

Union of Farmers did not refuse negotiations. Its leaders hoped to get the main say in the new organization and to strengthen their own position. As the members of the BdL refuse to negotiate with the national socialists in June and September 1933, Franz Spina started direct negotiations with Henlein in October 1933 already. He took

⁷¹ ŠEBEK: *Politické strany*, 883.

⁷² President Masaryk called the party to joint cooperation on the governmental level in 1921. Compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte*, Teil I, Masaryk lädt den Bund der Landwirte zur Mitarbeit an der Beamtenregierung ein, *Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt*, Prag den 3. Mai 1921, Nr. 186, pp. 434-435.

⁷³ Compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte*, Teil II. Vom Kabinett Beneš bis zur ersten übernationalen Regierung unter Švehla 1921–1926, *Berichte des Gesandten Dr. Walter Koch*. Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von Manfred Alexander, *Veröffentlichungen des Collegium Carolinum*, Band 49/II, München 2004. Der Bund der Landwirte auf dem Wege zu einer realistischen Politik, *Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt*, Prag den 17. Juli 1923, Nr. 65, p. 166, for shift of BdL towards realistic policy compare p. 167.

⁷⁴ DČLS, 294.

⁷⁵ Without the 5 mandates that fell upon the Hungarian National Party within the joint list of candidates. Compare *Národní shromáždění Republiky československé v prvném desetiletí*, Praha 1928, pp. 1202-1203.

⁷⁶ ČSS, Volume 70. 9.

⁷⁷ E. FRANZEL: *Sudetendeutsche Geschichte: eine volkstümliche Darstellung*, Mannheim - Würzburg 1990. 371. Henlein declared that „*Heimatfront stands on the floor of the state and favours essentially also the participation in the government.*“ R. N. FOUSTKA: *Konrád Henlein. Neoficiální historie jeho strany*, Praha, 1937. 28.

interest particularly in the relationship of SHF to the Czechoslovak state and to the BdL. The talks allowed Henlein and his movement to survive the initial period of uncertainty and to provide him with benevolent approach of the Czechoslovak authorities.⁷⁸

As from the end of 1934, there was criticism of the existing policy towards SHF in BdL, related to fear from outflow of voters and from loss of political influence. Before the election of May 1935, the congress of the party met in March and its delegates supported Franz Spina's conception of activism. But when the election results were declared, it turned up that his policy had failed. BdL got only 1,73 % of votes and 5 deputies and none of senators.⁷⁹ In spite of that, Franz Spina became member of the government as minister without portfolio.

All activist parties were losing their sympathizers from 1935 because they did not have a program to be opposed to the „populist collecting program of the Sudeten German Party.”⁸⁰ In response to the electoral failure, there was change in the BdL leadership. Gustav Hacker (1900-1979) became chairman of the party in 1936. Hacker ranked, together with Wenzel Jaksch and Hans Schütz, among the representatives of so-called neo-activism, but at the same time tried to find a way also to Konrad Henlein. In January 1938 he tried to unite BdL with SdP; he did not succeed,⁸¹ but on 16 March 1938 the BdL leadership decided that the party „withdraws from the headquarters of German activist parties and removes its representatives from activist district places.”⁸² Hacker managed to dissolve the party and to transfer the membership to SdP.

German National Socialist Workers' Party (Deutsche nationalsozialistische Arbeiterpartei, DNSAP)⁸³

The German National Socialist Workers' Party constituted ideological antipole to DSDAP but on the other hand, both political subjects were similar in an essential aspect – in strong continuity with pre-war period. DNSAP continued the activity of the German Workers Party (Deutsche Arbeiterpartei, established in 1904). The establishment of the new state did not constitute significant problem because of the fact that the party headquarters were situated in Ústí nad Labem (Aussig an der Elbe). „In Czechoslovakia,

⁷⁸ F. ŠTĚPÁN: *Spolupráce německých buržoazních stran s henleinovskými fašisty v letech 1933-1935*. Sborník archivních prací XIII, No. 1, 1963. 7. Henlein could rely also on benevolent attitude of a part of „Czech right-wing politicians, in whose profit-seeking calculations he represented hope of government without socialists.” VYMAZALOVÁ: 22.

⁷⁹ ČSS, Volume 134. 9.

⁸⁰ BROKLOVÁ: *Politická kultura*, 81. The German envoy Eisenlohr wrote in July 1936: „Ich erwiderte ihm [Czechoslovak Minister of Foreign Affairs Krofta – L. N.], die Zusammenarbeit mit den deutschen Aktivisten nütze der tschechoslowakischen Regierung nichts, weil die Aktivisten von der Minderheit nicht als Repräsentanten des Deutschtums anerkannt würden...” PA AA, R 103624, fol. 084.

⁸¹ ŠEBEK: *Politické strany*, 885.

⁸² BROKLOVÁ: *Politická kultura*, 81. Franz Spina resigned on 22 March 1938.

⁸³ DNSAP ranked, together with the German National Party (Deutsche Nationalpartei, DNP) among so-called negativistic parties holding negative attitude against the new state.

the party was established at the congress in Duchcov in November 1919.”⁸⁴

The DNSAP program was based on the program of its predecessor and was oriented against Marxism, liberalism and capitalism. The national part was dominated by Great Germany ideas; the party required also „ensured life space of nationalities with own constitution, own elected administration and territorial army.”⁸⁵ That model was in fact directed to a federally conceived state based on full territorial autonomy, casting some doubt on the existence of independent Czechoslovakia. The DNSAP program included even anti-Semitic passages. While Norbert Linz considers its anti-Semitism „economically and socially motivated”, Jaroslav Šebek writes of racially motivated defence of anti-Semitism.⁸⁶

The DNSAP program found the greatest response in frontier industrial areas where inflow of Czech workers endangered the jobs of Germans, particularly in coal districts in the north and west of Bohemia. Thus the German Social Democracy logically became the greatest political rival; both parties competed for votes of workers, but also for support of middle-class traders and clerks.

Like it was the case in DSDAP, the party leaders from pre-war period kept the main say in DNSAP too – the cofounder of the party and until 1926 its chairman, Hans Knirsch (1877–1933), who can be classified as moderate party representative and advocate of loyal policy; his successor in chairman function⁸⁷ and party ideologist, Rudolf Jung (1882–1945), and the party secretary, Hans Krebs (1888–1947). Also the editor Josef Patzel (1876–1927) and the chief of trade unions and later senator Adam Fahrner (1873–1945) played an important role.

The parliamentary election of April 1920 brought only 5 deputies and 2 senators to DNSAP, in spite of joint list of candidates with the German National Party (the parties united into the „Deutsche Wahlgemeinschaft”).⁸⁸ Although we cannot speak of so-called activism or negativism in that stage yet, the voters of the German parties supported clearly the parties heading towards later policy of cooperation with the Czechoslovak government.

In the elections of 1925 and 1929, DNSAP ran as an independent subject already. Although the party could show great organizational activity, it could not be seen too much in the electoral result – in 1925 7 deputies and 3 senators⁸⁹ and four years later

⁸⁴ ŠEBEK: *Politické strany*, 869. The main press voice of the party was *The Day* (Der Tag) newspaper. The German envoy in Prague, Samuel Saenger, wrote about the congress: „...auch hier die Anerkennung der unabänderlichen Realitäten, zunächst also der definitive gewordenen Zugehörigkeit zur Tschechoslowakischen Republik ... aber auch hier gleichzeitig die Wiederkehr des Bekennermutes zu seiner Nation und den mitgeborenen nationalen Grundrechten, die kein beschriebenes oder bedrucktes Papier einem nehmen könne.” *Deutsche Gesandtschaftsberichte*, Teil I, Eine Kundgebung Seligers und die Formulierung seiner politischen Grundsätze. Parteitag der deutschen Nationalsozialisten in Dux, Der Bevollmächtigte Vertreter des Deutschen Reiches An das Auswärtige Amt, Prag, den 21. November 1919, Nr. 82. 226.

⁸⁵ BERAN: *Odepřená integrace*, 100.

⁸⁶ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 209-210. ŠEBEK: *Politické strany*, 869.

⁸⁷ He carried out that function until 1933 when DNSAP was dissolved.

⁸⁸ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 211. „Deutsche Wahlgemeinschaft” (the German Electoral Association) got 17 deputies and 8 senators in total. *Národní shromáždění Republiky československé v prvním desetiletí*, pp. 1212-1213, 1223-1225).

⁸⁹ DČLS, 294-295.

8 deputies and 4 senators.⁹⁰

The world economic crisis that affected Europe at the turn of the 1920s and 1930s did not stay out of Czechoslovakia. In autumn 1930, NSDAP won the election to the Reichstag in Germany, which led to increased activity of DNSAP. The party addressed successfully particularly the younger and thus more radical voters, frustrated particularly by increasing unemployment.

After Hitler's assumption of power, national socialist parties were banned in a number of states bordering on Germany. In connection with that development, the question emerged which subject would defend and assert the goals of the Sudeten Germans. Both so-called negativistic parties (DNSAP and DNP) found themselves in a situation of danger of being officially banned.⁹¹

German National Party (Deutsche Nationalpartei, DNP)

Deutsche Nationalpartei continued the activity of Austrian-German national parties.⁹² As in early 1919 political leadership was missing in the Bohemian lands, several national party unions were created in uncoordinated manner, which „eine enorme Zersplitterung der Kräfte bewirkte.”⁹³ After a short episode of Deutschböhmisches Volkspartei (established in April 1919), which was banned after 14 days because of its high treason activity, the Deutsche Nationalpartei was constituted in the same month, with slightly modified program, „but build the network of party branches only with difficulties.”⁹⁴

The program of DNP, similarly as that of DNSAP, was based on the negative attitude towards Czechoslovakia and required national self-determination for its German inhabitants. In autumn 1919 DNP elaborated a proposal for national structure of the state, which equalled, in fact, although unwillingly, the recognition of the newly established state.⁹⁵ The DNP representatives ranked among the most decisive opponents of the Czechoslovak state and criticized sharply the government policy towards the German population. In the opinion of DNP, the Germans were in the Czechoslovak Republic not out of their own will.⁹⁶

The German National Party disposed of weak membership.⁹⁷ The party leadership

⁹⁰ ČSS, Volume 70. 9.

⁹¹ In October 1933, the Czechoslovak government decided of dissolution of DNSAP. But a great part of DNSAP members moved immediately to the newly established SHF. R. KVAČEK: *K historii Henleinovy Sudetoněmecké strany. Dějepis ve škole*, Vol. IV., No. 5, 1957. 198. „The resolution of the government of dissolution of DNSAP and ban of activity of DNP was mere wild guess.” S. BIMAN, J. – MALÍŘ: *Kariéra učitele tělocviku, Ústí nad Labem*, 1983. 69.

⁹² For example Nationalpartei Deutschböhmens and Deutschsoziale Volkspartei.

⁹³ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 219.

⁹⁴ ŠEBEK: *Politické strany*, 873. The first congress of DNP at which the remaining national groups united with it was held only in early December 1919 in Liberec (Reichenberg).

⁹⁵ BERAN: *Odepřená integrace*, 99.

⁹⁶ BROKLOVÁ: *Československá demokracie*, 98. „We will never recognize the Czechs as masters, we will never feel as slaves in this state,” a part of one declaration of DNP said. Ibidem, 132.

⁹⁷ LINZ: *Die Binnenstruktur*, 220.

consisted mostly of former pre-war activists of German national associations. Ernst Storch (1865-1937), the mayor of Chomutov (Komotau), was the first chairman of the party.⁹⁸ But the main figure of the party was the chief of its parliamentary club and from 1922 its chairman, JUDr. Rudolf Ritter Lodgman von Auen (1877-1962).⁹⁹ Lodgman became fighter for the rights of Germans in Czechoslovakia;¹⁰⁰ he led the attempt for creation of the Deutschböhmen province in October 1918 and even participated in the negotiations of peace treaty as member of the Austrian delegation, but was not able to avoid the final verdict of the powers in Saint-Germain-en-Laye in September 1919. Other important officials included for example Alois Baeran, in Moravia Ernst Schollich or Othmar Kallina.

The parliamentary election of April 1920 brought 12 deputies and 6 senators to DNP (the party ran together with the German National Socialist Workers' Party, both subjects united into „*Deutsche Wahlgemeinschaft*“). With gradual consolidation of the Czechoslovak state, the influence of DNP and Lodgman von Auen grew weaker, which could be seen in the election of 1925. Before them, Lodgman von Auen tried to create the Sudeten German Union (*Sudetendeutscher Verband*) that would cover all German parties,¹⁰¹ but did not succeed. DNP got weaker in the election;¹⁰² Lodgman von Auen was not elected to the Senate in the first scrutiny, and therefore withdrew from further rounds, resigning to the office of chairman and retiring.¹⁰³

The last election in which DNP took part was held in 1929. The party ran together with the Sudeten German Country Union (*Sudetendeutscher Landbund*), but failed. It got only 7 deputies (one deputy was elected for *Sudetendeutscher Landbund*) and not a single senator.¹⁰⁴ After Adolf Hitler's assumption of power, DNP had similar fate as DNSAP; official ban was imminent to it. While DNSAP dissolved by itself,¹⁰⁵ DNP did not do it and ceased to exist in fact after the ban.

⁹⁸ In 1921 he was substituted by the physician Gustav Doberauer. No one of them was member of the parliament.

⁹⁹ The full name was banned according to the Czech law.

¹⁰⁰ In his opinion, there were two possibilities from the perspective of state organization – either the Czechs succeeded to catch the Germans round their necks, which would mean Czechization of the whole territory, or they had to cope with the fight of three and half millions of Germans. *Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil I, Politische Vorstellungen des Dr. Lodgman, Deutsche Botschaft An das Auswärtige Amt, Wien, den 24. Oktober 1919, Nr. 76. 208-212, (p. 208).*

¹⁰¹ Compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil II, Lodgman von Auen zum Eintritt Deutschlands in den Völkerbund und zum Zusammenschluss der sudetendeutschen Parteien, Deutsche Botschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 10. September 1925, Nr. 144. 373-374.*

¹⁰² It obtained 10 deputies and 5 senators. *DČLS, 294-295.*

¹⁰³ The senator Heinrich Brunar became the new DNP chairman. The party was weakened by it and „*hat sich ... zu keiner einheitlichen und zielbewußten Aktion mehr aufzuraffen vermocht.*“ *Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil III, Die Deutschnationalen und der Aktivismus, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag den 12. Juli 1927, Nr. 27. 73.*

¹⁰⁴ *ČSS, Volume 70. 9.*

¹⁰⁵ Compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil IV. Vom Vorabend der Machtergreifung in Deutschland bis zum Rücktritt von President Masaryk 1933-1935. Berichte des Gesandten Koch, der Konsuln von Bethusy-Huc, von Druffel, von Pfeil und des Gesandtschaftsrates von Stein. Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von Heidrun und Stephan Dolezel, Veröffentlichungen des Collegium Karolinum, Band 49/IV, München 1991, Selbstaflösung der D. N. S. A. P., Telegram, Prag, den 5. Oktober 1933, 13 Uhr, Nr. 31. 73-74.*

Sudeten German Party (Sudetendeutsche Partei, SdP)

On 1 October 1933 already, Konrad Henlein issued a call from the author Walter Brand, which showed distinct features of Kameradschaftsbund (KB):¹⁰⁶ „I call herewith all parties and estates to unite all Sudeten Germans and I put myself in the lead of this movement.”¹⁰⁷ So the Sudeten German Homeland Front (Sudetendeutsche Heimatfront) was established.¹⁰⁸ The new political subject did not have firm political program and its only goal was to unite all Sudeten Germans. SHF profiled itself as popular movement that did not have anything to do with the discredited political parties.

The structure and the statutes of SHF corresponded to the political situation of that time – its leading places were occupied by KB members who had the main say in political, ideological and personal area; the former national socialists had not come to power yet.

Konrad Henlein, the SHF leader, avoided any indications of promotion of intolerant nationalism. He hoped that such moderate program would help to protect SHF against ban that was still imminent. He wanted to avoid the fate of DNSAP and DNP. The leadership of SHF had to abandon the implacable rhetoric directed against the existing activist political parties.

There was close interconnection among the leading persons of Kameradschaftsbund¹⁰⁹ and Sudeten German Homeland Front.¹¹⁰ The SHF statutes were conceived so that their validity could be extended to the whole Sudeten German society.

The takeover of most national-socialist-oriented former members of DNSAP, after it had ceased to exist in October 1933, led to programmed conflict between

¹⁰⁶ It was a closed movement of German national intelligence, consisting of 200-300 members. The goal of the organization established in 1926 as the Working Circle for Social Sciences (*Arbeitskreis für Gesellschaftswissenschaften*) and transformed legally in 1930, according to the federal laws, changing his name to *Kameradschaftsbund, Bund für volks- und sozialpolitische Bildung*, was to promote the ideas of Othmar Spann, Viennese philosopher and sociologist, and his teaching of estates' state. The goal of the KB members was, from the beginning, the unification of the „Sudeten German tribe” and transformation of Czechoslovakia into a federalist multinational state. Compare L. NOVOTNÝ: *Kameradschaftsbund. Contribution to the History of the Czech-German Relationship (Part one)*, Prague Papers on the History of International Relations 2008. 291-309. (*Part two*), Prague Papers on the History of International Relations 2009. 387-405.

¹⁰⁷ V. OLIVOVÁ: *Kameradschaftsbund. Z českých dějin. Sborník prací in memoriam prof. Dr. Václava Husy*, Praha, 1966. 248.

¹⁰⁸ „Mit der Gründung der Sudetendeutschen Heimatfront (SHF) im Oktober 1933 entstand eine – verglichen mit den traditionellen Parteien – in vielerlei Hinsicht andersartige politische Kraft, die in dem parlamentarisch-demokratischen System der Ersten Tschechoslowakischen Republik von Beginn an einen Fremkörper darstellte.” J.-H. ESCHENBÄCHER: *Zwischen Schutzbedürftigkeit und Alleinvertretungsanspruch: Die Beziehungen der Sudetendeutschen Heimatfront zu den traditionellen bürgerlichen deutschen Parteien in der Tschechoslowakei 1933–1935*. Bohemia. Zeitschrift für Geschichte und Kultur der böhmischen Länder, hrsg. im Auftrag des Collegium Carolinum von F. SEIBT, und H. LEMBERG, Bd. 39, 1998. 323.

¹⁰⁹ Walter Brand (1907-1980), Heinrich Rutha (1897-1937) or Wilhelm Sebekovsky (1906-1981).

¹¹⁰ Konrad Henlein (1898-1945), Karl Hermann Frank (1898-1946) and others.

the moderate SHF leadership dominated by KB members and the radical part of the membership.¹¹¹ Ideological heterogeneity of SHF manifested itself more and more frequently in subsequent months.¹¹² The ideas of the radical members of the movement were unambiguously oriented to the National Socialism of the German Reich, while the opinions of the leadership, influenced by Spann's ideas, tended to the Austrian system.¹¹³ The structure of Sudeten German Homeland Front represented certain double-track character – the intellectual, but politically inexperienced party leadership constituted the „centre”, while its counterweight consisted in less educated, but politically experienced national-socialistically oriented officials in the districts.

The first opportunity to show all-year work of Sudeten German Homeland Front under the guidance of Spann's intelligence was provided by the congress of Česká Lípa (Böhmisch Leipa) in October 1934.¹¹⁴ But the official places hesitated to allow the congress to be held. The Ministry of the Interior did not show great enthusiasm, and even Wolfgang Zierhut, the BdL deputy, had to intercede with Rudolf Beran, the leader of the Czech Agrarian party. Zierhut assured the Czech Agrarians that he stood security for Henlein's loyalty towards the Czechoslovak Republic. At the same time, Henlein should publish expressions of his loyalty in the governmental newspapers, which he did.¹¹⁵

The main speech of Konrad Henlein¹¹⁶ at the congress of Česká Lípa was in spirit of liberal and tolerant tone of the Kameradschaftsbund group. According to Henlein, the goal of the movement was to create a national association that should overcome social differences between members of the nation. Sudeten German Homeland Front has the goal of cooperation of Czechs and Germans and it is definitely not a fascist or national socialist movement, he declared. SHF was, according to his words, not a political party but a movement that wished primarily „union of the Germans in this state and their employment as state-conservative element under preservation of their

¹¹¹ For growth of membership compare V. ZIMMERMANN: *Sudetští Němci v nacistickém státě. Politika a nálada obyvatelstva v říšské župě Sudety (1938-1945)*, Praha, 2001. 39.

¹¹² But, additionally to the different political goals and ideological roots, it must not be forgotten „daß es sich bei der Auseinandersetzung zwischen den beiden Strömungen zu einem großen Teil schlicht um Kämpfe um Posten und Macht handelte.” R. GEBEL: „Heim ins Reich!“ *Konrad Henlein und der Reichsgau Sudetenland (1938-1945)*, München, 1999. 27.

¹¹³ S. DOLEZEL: *Základy říšskoněmecké politiky vůči Československu v letech 1933-1938 se zvláštním zřetelem k sudetským Němcům*. J. K. HOENSCH - D. KOVÁČ, (eds.): *Ztroskotání spoluzítí. Češi, Němci a Slovinci v první republice 1918-1939*, Prague, 1993. 107-108.

¹¹⁴ Compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil IV, Sudetendeutsche Heimatfront und tschechoslowakische Innenpolitik*, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 19. Oktober 1934, Nr. 72, pp. 152-154; *Heimatfront-Kundgebung in Böhmisch-Leipa*, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 22. Oktober 1934, Nr. 73, pp. 155-162.

¹¹⁵ O. NOVÁK: *Henleinovci proti Československu. Z historie sudetoněmeckého fašismu v letech 1933-1938*, Praha, 1987. 41. It was completely clear political manoeuvre because Henlein represented a movement consisting predominantly of DNSAP members and SHF received financial subsidies from Germany.

¹¹⁶ For the reception of Henlein's speech, compare *Deutsche Gesandtschaftsberichte, Teil IV, Resonanz der Henlein-Rede in der ČSR*, Deutsches Konsulat An das Auswärtige Amt, Reichenberg, den 29. 10. 1934, Nr. 75. 164-166.

*natural rights.*¹¹⁷ In internal policy, Henlein asked for extended self-government¹¹⁸ and equal occupation of offices in administration apparatus of the state, army, justice etc. In the end of his speech, Henlein offered cooperation of Sudeten Germans at building the state.¹¹⁹

The whole first half of 1935 was filled with the election campaign before the parliament election to be held in May. Sudeten German Homeland Front was transformed into Sudeten German Party (Sudetendeutsche Partei) on advice of the Agrarian party.¹²⁰ The new party prepared carefully for the election, he did not lack money from Sudeten German entrepreneurs and from the Reich.¹²¹ According to the German envoy in Prague, Walter Koch, the Czechoslovak government hoped to cause problems to Henlein's movement by pressing it to change its name from SHF to SdP.¹²²

On the other hand, still in April 1935 there were lively discussions that SHF could be banned.¹²³ National socialists, people's party and Czech and German Social Democrats within the government coalition expressed themselves in favour of the ban. The government did not come to reach an agreement and shifted the delicate problem to the president of the Republic, Tomáš Garrigue Masaryk. He finally decided that SHF would not be banned. According to Marie Vymazalová, he did not have sufficient documentation for it.¹²⁴ According to the report by the German envoy Koch, President Masaryk intervened as a *deus ex machina*. The „Národní listy” newspaper wrote on „*daß über Henlein definitiv entschieden worden sei und daß es zur Auflösung der Heimatfront nicht komme.*” According to the paper, it meant „*einen absoluten Sieg der Agrarier und eine vollständige Niederlage der sozialistischen Parteien.*” Konrad Henlein sent a long telegram to the President, assuring him of his complete

¹¹⁷ OLIVOVÁ: 251. The speech included also a sentence according to which SHF differed essentially from National Socialism because it respected the freedom of the individual. That sentence indicated the influence of KB on preparation of the speech.

¹¹⁸ „*As we do not live in national but multi-national state, the demand of democracy states that it has to provide not only individuals but also individual national groups with development of their life. We see true democracy in decentralization, i.e. in maximum self-government.*” BIMAN – MALÍŘ: 112.

¹¹⁹ NOVÁK: 45. His speech in Česká Lípa was a well-prepared cover-up because any criticism was intended only for the Czech public in order to convince it about the friendly intentions of the new movement.

¹²⁰ The laws applying at that time allowed only candidacy of political parties. SHF was a movement, thus it could not participate in the election. Besides, the word party sounded more democratically than movement.

¹²¹ Jaroslav Kučera states that SdP got 331 711 Reich Marks in total for electoral activities. J. KUČERA: *Mezi Wilhelmstraße a Thunovskou. Finanční podpora Německé říše Sudetoněmecké straně v letech 1935-1938*, Český časopis historický 95, 1997, No. 2. 392.

¹²² Deutsche Gesandtschaftsberichte aus Prag, Teil IV, Gründung einer neuen nationalen, oppositionellen Sudetendeutsche Wahlgruppe, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 2. 5. 1935, Nr. 117. 243-245.

¹²³ In February 1935 already, a report discussing the „*defects detected in the activity of*” Sudeten German Homeland Front „*in the district of Bohemia*” appeared in the Presidium of the Ministry of the Interior. The document informed of the fact that SHF had taken over almost all members of former DNSAP and DNP. National Archive (hereinafter NA), f. PMV, sg. 225-918-3, fol. 45.

¹²⁴ VYMAZALOVÁ: 32.

loyalty to the Czechoslovak Republic and his honest will „zu aktivistischer Politik.“¹²⁵

SdP united members of the German minority of all social classes, but the core of the membership consisted of traders, small businesspersons, workers and students; the country population did not reach such representation.¹²⁶

The election ended with total success of SdP and Henlein reached his height.¹²⁷ The political influence of the existing German parties was considerably weakened (the Agrarian party lost 60 % of its votes, the Social Democratic Party 50 % and the Christian Social Party 40 %).¹²⁸ Sudeten German Party, which obtained 1 249 530 votes, i.e. 15,18 %, became the strongest German party.¹²⁹ It obtained even more than that the Czech Agrarian party, which, thanks to conversion, got one mandate more than SdP.¹³⁰

Also the KB representatives strengthened their position in the lead of the new party. The influence of Walter Brand over Konrad Henlein grew, which led to more visibility of his position in the party. SdP started issuing its own newspapers, the diary newspaper *Die Zeit* and the monthly *Volk und Führung*.

Henlein and the other leaders of SdP hoped that the electoral success would be reflected also in the internal political development of Czechoslovakia. They thought that Sudeten German Party would be invited to the newly created government and that it would get real opportunity to influence the internal and external policies of the state. They searched the motives for their hopes in the fact that the party had become the strongest political subject of all and that the existing activist parties had absolutely failed in the election.¹³¹

In June 1935, K. H. Frank spoke in the Chamber of Deputies, presenting a program speech „full of passionate calls for unification of Germans, but at the same time relatively cautious against ČSR.“¹³² But the declarations of the wish to be constructive opposition contrasted with the goal to pass the Sudeten

¹²⁵ Deutsche Gesandtschaftsberichte aus Prag, Teil IV, Positive Entscheidung über die Henlein-Front, Deutsche Gesandtschaft An das Auswärtige Amt, Prag, den 6. 4. 1935, Nr. 111, pp. 228-230. Henlein's telegram to Masaryk compare ibidem, Telegramm Konrad Henleins an Staatspräsident Masaryk, Nr. 112a. 231-233.

¹²⁶ ŠEBEK: *Politické strany*, 899.

¹²⁷ „By our electoral victory, we showed the whole civilized world how three and half million Germans fight for their right...The world is interested that things go on good and right ways in our country. Nobody can turn our development back...“ BIMAN – MALÍŘ: 124.

¹²⁸ OLIVOVÁ: 253.

¹²⁹ The party got 44 deputies and 23 senators. ČSS, Volume 134. 9.

¹³⁰ For the result of the election compare NA, PMV, sg. 225-918-4. „Only thanks to the election mathematics and the fact that pursuant to the election regulations, votes of Czechoslovak parties unsuccessful in the elections ... were added to the strongest Czechoslovak (i.e. not minority) party; upon the distribution of mandates, the second Czechoslovak Agrarians won one mandate more in the Chamber of Deputies...“ A. KLIMEK, *Velké dějiny zemí Koruny české, svazek XIV., 1929–1938*, Praha, Litomyšl, 2002. 313.

¹³¹ SdP was not invited to the government in the end. It had clearly shown that it would not settle for miniature concessions but that it would insist on essential reforms of the national regime of the Republic. But such demand was unacceptable for the Czechoslovak political representation. Rudolf Beran refused to invite SdP to the government on 21 May 1935 already, „because first he would have to invite Hlinka's party there, about which it is not known how far it is infected by autonomism.“ KLIMEK: 318.

¹³² ŠEBEK: *Politické strany*, 907.

German issue to international forum.¹³³

The internal political isolation and actions of the Czechoslovak government brought uncertainty into the party and deepened mutual political and personal conflicts given by the heterogeneous composition of SdP.

The crisis in the Sudeten German Party culminated in mid-July 1936. SdP found itself in very difficult situation. It did not succeed in asserting its policy inside Czechoslovakia; it was in an uncomfortable situation after the failure of the „December bloc”, its activity was systematically restricted and potential ban of the party as such was imminent.

An intervention from Berlin became the decisive factor that helped to terminate the inner crisis of SdP. 24 July 1936, Walter Brand announced to retire from public life. Henlein accepted his resignation and thanked him for previous cooperation. By letting Brand fall, he actually distanced himself from the whole KB group that had stood by him from the beginning and helped him in the difficult development in the beginning of building of SHF.

Sudeten German Party was reorganized after July 1936 when it was endangered by inner disintegration; it pulled together on Nazi base and became a party that started orienting on Berlin unambiguously. But by resolving the crisis, the period of influence of Kameradschaftsbund ended too. Konrad Henlein who had fluctuated between both streams in the party, KB and the Nazi officials, understood in mid-1936 that from international perspective, the victorious ascension of the Third Reich was obvious, so he slowly started orienting on Germany. The SdP leadership was reorganized and, besides Henlein, Frank and Sebekovsky, e.g. Ernst Kundt (1897-1947) joined it.

After the election of 1935, the effort of SdP to influence the other German parties intensified. The party declared oneself the only one political subject defending the Sudeten German interests and wanted to subordinate the other parties. The so-called activist parties revised their program goals after 1935, they strengthened nationalist tendencies, but they resisted the pressure of SdP on revision of external policies and equality of Germans at least at the beginning. But their resistance got gradually weaker (DSDAP remained the only exception in this sense); the wings ready to cooperate with SdP got more influence. The policy of so-called activism started being out of date.

The Sudeten German Party was the strongest political party in Czechoslovakia from 1935. Its popularity reacted to the growing dissatisfaction with the activity of the political parties that, in opinion of the Sudeten Germans, defended their interests insufficiently. The other German political parties understood after the elections of 1935 that the preceding policy of activism had not succeeded. The so-called neo-activist leaders (Wenzel Jaksch, Hans Schütz or Gustav Hacker) asserted more active defence of the German national demands and recognition of equality of rights of the Germans in all areas of social life. In the course of the year they had to fight at three fronts – agitation against the more and more aggressive SdP; fight for support of the

¹³³ For example Henlein or Rutha made several travels to London for that purpose, in order to negotiate with high representatives of *Foreign Office*. Compare for example L. NOVOTNÝ: *The Sudetendeutsche Problem in 1936 in Reports of the British Legation in Prague*, Prague Papers on the History of International Relations 2010 (in print).

Czechoslovak government; fight against their own party leaders. The Czechoslovak government responded quite hesitantly. The unstable situation of the governmental coalition and vague promises from early 1937 (reception of representatives of neo-activists by the Prime Minister Hodža) did not contribute to resolve the complicated situation in the end.¹³⁴

The last stage of the development came in spring 1938. After the Anschluss of Austria and after Henlein's and Frank's visit to Hitler, the SdP leaders got the instruction to make unrealizable claims on the Czechoslovak government.¹³⁵ The subsequent development of almost half a year culminated by the Munich Conference where Czechoslovakia had to cede its borderlands. The period of the First Czechoslovak Republic and its political parties ended.¹³⁶

¹³⁴ BERAN: *Odepřená integrace*, 298-304.

¹³⁵ The culmination consisted in so-called Carlsbad Demands from April 1938 that demanded full equality of the Germans with the Czechs, the recognition of the German national group as juristic person, full national self-government of the German territory, full freedom of „German world view“ etc. Those points were openly directed against integrity of Czechoslovakia.

¹³⁶ The above stated political parties were not the only German political subjects in Czechoslovakia. I stated only the most important ones, particularly the three activist parties (DSDAP, DCV, BdL), further the negativist parties (DNSAP and DNP) and SHF/SdP as the strongest party of the German minority from 1935. In interwar Czechoslovakia there were also other German political parties, the importance of which did not achieve the significance of the above stated parties; but they created also joint lists of candidates with bigger parties from time to time. They were the German Trade Party (Deutsche Gewerbetepartei), the German Work and Election Association (Deutsche Arbeits- und Wahlgemeinschaft) or the German Democratic Freedom Party (Deutsche Demokratische Freiheitspartei). The German minority had its political parties also in Slovakia – e.g. the Zipser German Party (Zipser Deutsche Partei), the Carpathian German Party (Karpathendeutsche Partei), that made electoral union with SdP before the election of 1935, or the German People's Party (Deutsche Volkspartei für die Slowakei und Karpathorußland).

Michal Stehlík

The Slovak Autonomist Movement in Czechoslovakia 1918 – 1938¹

The position of the First Czechoslovak Republic was determined, since the beginning, besides other crucial aspects (international situation, economic exhaustion), by the complicated internal national situation of the newly established state. Although the Czech political representation perceived most sensitively the issue of relationship with the German, Hungarian and Polish minorities, the problem of the Slovak national identity had been smouldering for a long time, besides those acutely perceived dangers. The acute character of solution of problems of the three largest minorities (I am skipping deliberately the situation in Sub-Carpathian Russia and the Ruthenian issue) was highlighted even more by the political and military danger resulting from specific steps of those three groups. The German political activity was based on the ideas of the right to self-determination; the idea was politically organized, four territorial complexes were created and demands on joining the German state structures (Germany, Austria) defined. Those activities of turn of 1918/1919 were not successful in the end, both thanks to the effort of international will to preserve the defined borderlines of Czechoslovakia and thanks to active defence of military and safety bodies of the young state. Unfortunately, those events had also their tragic and seamy sides including several dozens of deaths. The severest confrontation with those results took place on 4 March 1919 in Kadaň, and the date became sad memento of the Czech-German incomprehension.² The situation on the Slovak territory was very similar and in some regards more dangerous; it was characterized by systematic effort of the Hungarian government to get that formerly Hungarian territory under the Hungarian flag. The Czechoslovak government had to react with military means – first by sending police units and later legionary troops. In January 1919 Slovakia was taken over by the Czechoslovak State, although the takeover was dramatized even more by the events of spring 1919, by establishment of the Hungarian Republic of Councils and subsequent war between Czechoslovakia and that revolutionary Hungarian formation that ended only by the fall of the Hungarian Bolshevik revolution on 12 August 1919. More than thousand victims on the Czechoslovak side constituted high forfeit for preservation of the Slovak territory under Czechoslovak administration.³ Even after that, the situation was not simple during the whole First Republic, and the Czechoslovak diplomacy perceived Hungary with its efforts to get the Slovak territory as its primary enemy number one, more than the weakened Germany, until the end of the Twentieths. I will return to this topic later

¹ The article is included in the solution of the Grant Project No. RM04/01/10 „*Policy of Czechoslovak governments towards national minorities 1918-1938*“, funded by the Ministry of Foreign Affairs of the Czech Republic.

² KÁRNÍK, Z.: *České země v éře první republiky 1918-1938*, Díl první, Praha, 2000. 43.

³ KLÍMEK, A.: *Velké dějiny zemí Koruny české, XIII., 1918-1929*, Praha-Litomyšl, 2000. 70-71.

because it relates immediately to the Slovak autonomist efforts. The third problematic area was constituted by the Polish borderline and by other war conflict lasting until 1920 when the mutual relationships between the new Polish and Czechoslovak state were defined under endless tension.⁴

Being aware of such radical problems that often endangered the very essence of existence of the new state we can consider it logical that the sensitivity of the Czech policy towards the Slovak nation, its political representation and any possible requirements was markedly lower than in case of the German, Hungarian or Polish minorities. Besides, the new state was established with the artificially constructed idea of one Czechoslovak nation; therefore the problem of Slovakia virtually could not be found in official considerations of the Czech politics. To the contrary, the growing ambitions and efforts of the Slovak politics were perceived with high level of incomprehension from the beginning. Thus the roots of the Slovak autonomist tendencies and their acceleration during the First Republic can be probably looked for in three areas. 1) First, it was a natural matter of the gradually clearly defining independent Slovak nation whose politics required subsequently logically the relevant autonomous authorities. In the space of the years, that process was strengthened by the aspect of the young Slovak generation that started minding, also for social reasons, e.g. the strong Czech minority of public officers, teachers, railwaymen and other Czechs working in Slovakia. 2) Further it was the above stated level of incomprehension or lack of understanding of the Slovak issue by the Czech politics and society. We must consider the fact that the Czech society did not know Slovakia in 1918, with a few exceptions.⁵ That was related with the absolutely natural adoption of the thesis of the Czechoslovak nation at the Czech side, as well as the majority rejection of the thesis at the Slovak side. As the Czech historian Robert Kvaček wrote with regard to the roots of the Slovak autonomist tendencies: „*I consider the assimilation tendencies the main factor, but not the only one or the only essential one for the Slovak autonomist tendencies.*”⁶ 3) The third reason is, to considerable level, related to the preceding point, because it concerns also the Czech relationship to Slovakia. It consists in the possible underestimation of the possible problems resulting from the Slovak efforts as compared to the problems of the German, Hungarian and Polish minorities. Those arguments could be heard during the whole period of the First Czechoslovak Republic and were related not only with the dramatic critical events of 1918-1920. As Kvaček remarks with regard to the approach of the Czech politics: „*It saw the main difficulty from the perspective of the Czechoslovak state in the assimilation of the Germans. It was political problem for it, while the integration of Slovakia was rather administrative problem.*”⁷

⁴ MACMILLANOVÁ, M.: *Mírotvorci. Pařížská konference 1919*, Praha, 2004. 244-245.

⁵ For more see: STEHLÍK, M.: *Češi a Slováci 1882-1914. Nezřetelnost společné cesty*, Praha, 2009.

⁶ KVAČEK, R.: *Slovenský autonomismus ve třicátých letech*, IN: *Česko-slovenské vztahy. Slovensko-české vztahy*, Liberec, 1998. 111.

⁷ *Ibidem*.

A pillar pervading the argumentation of the Slovak autonomist tendencies during the whole twenty-year period is the phenomenon of Pittsburgh Declaration from 30 May 1918. It concentrated, on agreement platform, the ideas of foreign American Slovaks of the future of their nation in the Czechoslovak state. They were based much more on their own experience with the American politics than on the knowledge of the Slovak environment and the society on the territory of former Upper Hungary. The Agreement was made by the representatives of the Slovak and Czech organizations in the USA, the Slovak League, the Czech National Association and the Association of the Czech Catholics. The Agreement spoke of union of both nations in a common state formation, but also of own Slovak administration, parliament, courts and official language. At the same time, detailed provisions were left to the legitimate representatives of the new state after liberation.⁸ So the Declaration represented argumentation base of attempts for higher level of self-government or autonomy to the Slovak politics after 1918.

The situation following immediately the establishment of the Czechoslovak Republic (ČSR) was complicated from the international perspective, as indicated above. At the same time, some dissonance could be seen in the approach of the Slovak political leaders of the Catholic camp (Hlinka, Juriga, Jehlička) towards the centralistic approach of Prague from the beginning. The dissonance was first shown in Hlinka's relatively adventurous travel to Paris at the turn of August and September 1919.⁹ The travel was initiated and organized by František Jehlička who strove not to achieve actual autonomy of Slovakia but to weaken the Czechoslovak image at the Paris Conference and to help politically to the Hungarian efforts for retake of the Slovak territory. Hlinka left for Paris on 28 August 1919, together with Jehlička, with false Polish passports, but his effort to submit the Slovak autonomist demands to the Powers fell absolutely through.

Only Andrej Hlinka returned to the republic, after František Jehlička having stayed abroad in Hungarian services. The Czech political representatives responded very exasperatedly to Hlinka's activity; Hlinka was even shortly interned in the Mírov prison, but the affair did not affect his further activities any markedly in the end. But in each case, the relatively systematic and long-term effort of the Slovak Popular Party (*Slovenská ľudová strana*, SĽS) to define and confirm legally the Slovak autonomy within the Czechoslovak politics and constitutional order was started. That is evidenced e.g. by the relatively extensive speech of Ferdiš Juriga, a deputy of that party, within discussion of the program declaration of Tusar's government on 10 June 1920. He stated at the beginning: „*We recognize the Svätý Martin Declaration from 30 October 1918 as the base of our national development, because it unified the Slovaks through their natural representatives with the Czechs as equal nation into one state, the Czechoslovak Republic. They did it hoping, as the Declaration literally states, that the assiduous and talented Slovak nation that, although unprecedentedly oppressed, had achieved such degree of national*

⁸ *Dokumenty slovenskej národnej identity a štátnosti*, I. diel, Bratislava, 1998. 485-487.

⁹ KRAMER, J.: *Slovenské autonomistické hnutie v rokoch 1918-1929*, Bratislava, 1962. 69-75.

culture, would not be excluded from blessing, peace and community of nations but that it would be granted to be able to develop in accordance with its character and to contribute according to its force to common progress of humanity. – We confirm solemnly that we recognize the Constitution of the Czechoslovak Republic from 29 February 1920, created under our participation, the constitution that has declared the territory of the Czechoslovak Republic as united and inseparable whole. We consider the Constitution of the Czechoslovak Republic as the base of the whole future development of the Slovak nation within the Czechoslovak Republic. But so that our Slovak nation can fully develop and contribute to the welfare of the state and to general development of humanity according to its forces, we demand that gradual modification of legislation brings full recognition to all national, cultural and economic peculiarities of the Slovak people, as is stated in the Pittsburgh Agreement between the Czechs and the Slovaks from 30 May 1918...” He concluded his long speech as follows: „I am concluding my speech and ask you not to blame me for having possibly used some sharper words, but please believe me that it was my fervent love to truth and law and constant love to you the Czechs, our brothers, because all of us are Slavs. I am not Czechoslovak, but Slovak. Czech, Pole, Russian, Serbian, Croatian, Bulgarian, that is the Slav family, that is our mentality, but not Czechoslovak, because than you could say also Russianpole.”¹⁰ I am quoting these words to illustrate the opinions of the Slovak Catholic politics that proceeded from parliamentary speeches, program declarations and publicist campaigns also to legislative proposals of autonomy three times during the First Republic.

The first specific proposals were based on the resolution of SĽS from 17 May 1921 that spoke of escalation of the fight for autonomy, and subsequently three variants of autonomous arrangement appeared in the press.¹¹ They were signed by well-known personalities of the policy of SĽS, the above stated Ferdiš Juriga, further dr. Ľudovít Labay and Vojtech Tuka, professor of constitutional law. Each of the three proposals was lead by the same idea but their approaches differed. Juriga focused mainly on establishment of a Slovak parliament and government, repeating the general theses from Pittsburgh to considerable degree.¹² Vojtech Tuka as professor of law was formally very careful in his proposal and supposed relatively radical solution in form of a „Czech-Slovak Federation Republic”. His proposal showed, in many regards, inspiration from former Austrian-Hungarian relationship, delegations, deputations, agreements etc.¹³ But Vojtech Tuka continued, in the long term, the „Jehlička trend” when a person asserting essentially Hungarian interests acted in the leadership of the Popular Party. In that specific case, it was really an agent of the Hungarian intelligence service who

¹⁰ Digitální repozitář Poslanecké sněmovny parlamentu ČR (Digital Repository of the Chamber of Deputies of the Parliament of the Czech Republic; hereinafter referred to only as DR PS PČR), www.psp.cz, parliamentary period of 1920-1925. Stenographic records 1920. 10. 6. 1920.

¹¹ Slovák, 20 May 1921.

¹² Slovenské ľudové noviny, 10 June 1921.

¹³ TUKA, V.: *Návrh zákona o autonomii Slovenska*, Ružomberok, 1921.

should help to direct Slovakia back to the Hungarian arms by weakening the central government. Such action was politically (and criminally) fatal to Tuka in the end, when in 1928 he was accused of and subsequently condemned to fifteen years of prison for activity against the Republic.¹⁴ The third proposal by dr. Ľudovít Labay defined common army, foreign policy, public transport, public law, presidential election, finances and legislation of common affairs within the state. The central government should include obligatorily 1/3 Slovak ministers. Common laws should be bound by two-third support of the Slovak parliament and besides, Slovakia should constitute an independent customs whole.¹⁵

After the publication of those proposals, SĽS prepared also specific bill outlined by dr. Labay. It was submitted on 25 January 1922 and should become effective by 1925. The proposal copied the previous Labay's proposals; it included, among other things, also distinctive demands on the situation of officials, first expressed in article I, par. 9: „*The Slovak land government confirms all elected officials and employees in Slovakia and executes supreme disposition and disciplinary law over them.*”¹⁶ And similarly further in article I, paragraph 20: „*The staff employed in offices of common matters should consist in one third also of Slovak citizens, while Slovaks should be used in Slovakia and Czechs in other countries. The Prague central offices should be also proportionally filled by Slovak citizens.*”¹⁷ I do not try to state quotations of the whole proposal; I am selecting just the „official” proposals to illustrate that the Slovak autonomist proposals concerned markedly the specific Slovak situation, observing the functionality of the whole Czechoslovak state to a very limited degree. The situation of Czech officials in Slovakia had constituted a conflict point for long years, escalating not only in press but also in legislative proposals. But the first specific proposal of autonomy, submitted in parliament proceedings, did never make it to the parliament plenary session. It lacked some legislation requisites – paragraphed wording, further formal requisites, but above all, even the representatives of the Popular Party were aware that the proposal had no real chance to be passed, and so it became, to considerable degree, public declaration and at the same time propagandistic step of the fight of SĽS for autonomy.¹⁸ In final consequence, it was a successful step because in subsequent district election, Hlinka's party annihilated its adversaries and got more self-confidence for sharper rhetoric within the campaign for the 1925 parliamentary election. That election really brought further significant success to the party, leading, among other things, to entry in the government.

But the government engagement of SĽS had its peripetia, because the civic coalition (called „*aristocratic*” by the left wing) was created only in autumn

¹⁴ KRAMER (1962): 411-432. For more details see also: LUKEŠ, M.: *Vojenská zpravodajská služba a pozadí Tukova procesu*. Historie a vojenství 46, 1997. issue 4. 33-46.

¹⁵ Slovák, 19 June 1921.

¹⁶ *Dokumenty slovenskej národnej identity a štátnosti*, II. diel, Bratislava, 1998. 132.

¹⁷ *Ibidem*, 134.

¹⁸ RYCHLÍK, J.: *Češi a Slováci ve 20. století. Česko-slovenské vztahy 1914-1945*. Díl 1. Praha, 1997. 104-107.

1926 because of chaotic situation and existence of other official cabinet, and the Cabinet was then appointed on 12 October 1926. The ministers for the Popular Party were appointed on 27 January 1927 and for example Ferdinand Peroutka, influential commentator, made the following remark with regard to the appointment of the SLS ministers: „*Even those who have contributed the most to the entry of the Popular Party in the Government believe that the SLS members are welcome on one hand, but must be cautious about on the other hand... So far, the Popular Party has been the less disciplined party just after the communists, towards the state.*”¹⁹ The governmental engagement cut both ways with regard to the development of the Slovak autonomist tendencies; on one hand, there were chances to assert their interests directly from governmental positions; on the other hand, they were simultaneously bound by such activist engagement and could not sharpen their demands in sufficiently fighting manner as so far.

In the same period, another change in the system of state administration occurred when the land system was extended to Slovakia in accordance to act No. 125/1927. So the district system was abandoned and land authorities, elected from two thirds, were created. But they lacked legislative authority, and the decisive power still rested upon the land presidents and district council presidents.²⁰ But for Slovakia, it brought also the termination of the position of minister with full power for administration of Slovakia. Although in fact, the power stayed in the hands of state officials dependent on the centre, the policy of the Popular Party found point of departure for further autonomist steps in it, which even Andrej Hlinka highlighted in press.²¹ That certain optimism is understandable because the position of land president was occupied by judge Ján Drobný who had been nominated by Hlinka’s party. He subsequently succeeded in occupying significant positions within the administration by his Party candidates.

However, the Popular Party engagement starting bringing problems that finally lead to leaving the government in autumn 1929 and to other legislative proposal of autonomy from May 1930. Both internal and external motives met to considerable degree in Vojtech Tuka’s person who in the beginning of 1928 published the article called „*In the tenth year of the Martin Declaration*”, defining legally the concept of „*vacuum iuris*” in it, while operating by alleged appendix to the Martin Declaration from 1918, speaking supposedly about a ten-year „*probationary period*” for coexistence of both nations, that would expire on 31 October 1928. So in his opinion, both nations, Czechs and Slovaks, should realize again whether they would live together in one state or not. The article had great response both among the Czech politicians and in Hlinka’s Slovak Popular Party (*Hlinkova slovenská ľudová strana*, HSĽS), buth also among irredentists abroad. E.g. František Jehlička stated the following with regard to the article: „*We were happy about him – he wrote – because we knew that he made harm to the Czech-*

¹⁹ KLÍMEK (2000): 585-586.

²⁰ RYCHLÍK (1997): 112.

²¹ Slovák, 19 January 1927.

Slovak state... But we do not like dr. Tuka to call the Martin Declaration legally and ethically valid...".²² Within the Popular Party, the article constituted another of a lot of impulses for opposition against Tuka and so called „Hungarones”, as Ferdiš Juriga called them critically, inside the party. It was Juriga and Florián Tománek, another politician and priest, from the prewar period, who warned against the dangerous policy of separatism from the Czechoslovak state tending rather to Hungarian arms than to actual autonomy. Ferdiš Juriga’s words documented it with sufficient clarity: „There must be no dispute over the fact that the Slovak nation was in play... and that a historically rare event could occur, consisting in the fact that the nation that was in play should have helped to those officials to deprive it from liberty and to reintegrate it to its so called former homeland.”²³ That rupture inside the party led to exclusion of both above stated opposition priests from the Party in February 1929 and their further attempts for independent policy were not successful any more.

The whole affair had several unpleasant consequences for Hlinka’s Party. First it reopened the problem of the present governmental activism to the detriment of sharp autonomist efforts. It was obvious that the governmental participation weakened also the Party’s position among the Slovak voters, which could be seen in the land election in December 1928 where the HSLS still won, but the combination of good result of the second agrarians with the nominated one third of members of the land authority caused a ratio of 15:16 adverse to the Popular Party at the plenary session of that body. At the same time, the crisis of the Popular Party got also to connection with the general crisis of the „aristocratic” coalition. In spite of assurances of a part of the HSLS politicians that possible Tuka’s sentence would not imply withdrawal from the government, the events after his sentence on 5 October 1929 became much more dramatic. Immediately after the sentence, Andrej Hlinka declared that the Party was withdrawing from the government; from formal perspective, the minister Jozef Tiso resigned, while dr. Labay who opposed withdrawal from the government, was released from the function of unification minister.²⁴ Tuka’s process and withdrawal from the government had not only purely political consequences for Slovak politics, but it also sharpened the relationship to Slovakia and to Slovak politics in general in the Czech society. Another proposal of autonomy, submitted by the Party in May 1930, continued that gradually growing incomprehension between both nations.

While in 1922, the autonomist proposal was certain expression of effort to define the role of the Slovak SLS policy within the Czechoslovak state, although it finally had rather propagandistic effect, the proposal from 1930 was in essence not more than propagandistic political step in a time when the Party needed to get voters back and to restart the antagonistic policy against central government. The author of the proposal was dr. Karol Mederly and the actual proposal was very short and moderate in essence. The bill was submitted on 8 May 1930 and its idea was very simple. It

²² KRAMER, J.: *Iredenta a separatismus v slovenskej politike*, Bratislava, 1957. 162.

²³ KRAMER (1962): 426.

²⁴ KLIMEK (2000):701-702.

supposed the application of the autonomy of Sub-Carpathian Russia, guaranteed by the Constitution, also to Slovakia. Additionally to that basic principle, the proposal supposed also competences in the area of justice, reckoned with own parliament with legislative authority, but resigned to land government.²⁵ That proposal did not get attention of the government policy and parliamentary majority, neither of František Udržal, the Prime Minister, or Jan Malypetr, his successor. The proposal was simply ignored. But within the parliament negotiations, critical statements of Slovak deputies went on continuously occurring, defending the autonomy most frequently for practical reasons, with regard to official or school jobs, as is evidenced e.g. by a part of the deputy Šalát's speech from that period, specifically from the parliament session from 15 May 1930. *„Such inconsiderate treatment of the growing up Slovak intelligence leads to the situation that the Slovaks will have to demand autonomy of Slovakia not only from national perspective but particularly from bread, subsistence point of view, because it is the autonomy that implies not only protection of national rights but particularly protection of bread, protection of subsistence, protection of self-assertion, preventing from inconsiderate competition of favoured children of Prague centralism. Even the Czechs established finally in Slovakia will have to be autonomists from bread and existence perspective as well, because they also must recognize that Slovakia is always treated unjustly in everything, the consequences of which are equally felt by the official, merchant, craftsman, businessman, be it Slovak or Czech or German or anybody else in Slovakia. Thus our call for autonomy of Slovakia is not based on any hatred against the Czechs but results from natural self-love, from instinct of self-preservation, from love to live. Because – indeed – also the population of Slovakia desire to live, desire to eat, desire to be able to assert themselves. They do not like to watch newcomers arrived from far taking them bread and subsistence. The deputy Zeminová of the Supplying Committee stated that Prague would have to protect itself against the influx of country workers who take subsistence from the Prague poor. So, after other Czech regions, they resist the influx of the foreign element. They defend the bread for their own people. Only the Slovaks are always blamed for wanting to save their bread and jobs for their population with the help of the desired autonomy.”*²⁶ Jozef Tiso, one of the key politicians of HSĽS stated the following on the issue of autonomy in 1930: *„On the base of historical law, we favour autonomy on the closed territory of the Slovak land. So we proclaim territorial autonomy, not national one, in order to highlight the sovereignty of the Slovak nation on the integral territory of the Slovak land. Under full understanding of the difference between autonomous and federative state arrangement, we scornfully refuse the suspicion to plot against the unity of the Czech-Slovak state by the demand of autonomy and to deny the state unity in favour of a federation of individual state wholes, each of them claims state sovereignty and enters into the common federation of states as equals. Autonomy constitutes recognition of state sovereignty, and the autonomists are standing on the ground of recognition of state integrity.”*²⁷

²⁵ *Dokumenty slovenskej národnej identity a štátnosti*, II. diel, Bratislava, 1998. 148-149.

²⁶ DR PS PČR, www.psp.cz, parliamentary period of 1929-1935, Stenographic records 1930, 15. 5. 1930.

²⁷ CHMEL, R. (ed.): *Slovenská otázka v 20. storočí*, Bratislava, 1997. 96.

The Thirtieths were characterized by gradual escalation of national problems with the neighbours of the Czechoslovak state when the Hungarian danger was replaced by much more aggressive and dangerous German progress in the whole Central European space. The argument of more urgency against the dangers posing a threat to the Republic occurred again, and the Slovak demands were not listened to again. It was logically also because actual distinctive autonomy could soon have lead to definition of an independent Slovak national state formation, which constituted an unimaginable variant particularly for the Czech politicians (but also for the group of pro-Czechoslovak Slovaks). On the other hand, in 1932 the activities of the Popular Party and the Slovak National Party were basically politically unified in so called „Zvolen Manifesto” that declared joint action on the base of agreement on autonomist demands. But in spite of the union, it was not the only current even among the Slovak representatives, and the discussion of autonomist tendencies developed also inside the very Slovak politics. For example Peter Zaťko, national economist, stressed regionalism that should balance out the autonomist efforts in some respect: *„If we want to ensure the desired development of conditions in Slovakia, more thorough operation on our administration system should be performed. The system will have to have the character of full regionalism, because only in that way Slovakia will be allowed to live its own life in each respect, only than it will be possible to state that Slovakia is correctly and justly integrated into the frame of Czechoslovakia. We tried centralism - we can see that it failed; it is therefore natural that it must be replaced by something else, more suitable. Only two forms are possible: regionalism and federalism... Federalism does not seem to be sufficient guarantee of favourable development in Slovakia. On the contrary, the regionalist system ensures the necessary self-government of the country, dictated by special conditions, and has the advantage, compared to federalism, that it imposes the stronger and more developed countries the duty to help less developed and weaker countries and it does not weaken the state; the state is executor of that duty.”*²⁸

But the Czech or central Czechoslovak policy remained on the basic principles of joint action. The argumentation with more marked external danger was used even by Edvard Beneš, the Foreign Minister, during his trip to Slovakia in December 1933 when commenting the Slovak autonomist efforts quite openly, including general opinions on coexistence of both nations, or from his point of view, two branches of one nation: *„I would be insincere if I would not state quite openly that I wish gradual developmental unification of both branches of our nation in all directions... I do not favour separatist and political autonomist tendencies because the European development requires quick creation of a unified strong nation on the boundary of three expansive nationalisms, the German, the Hungarian and the Italian, that would absorb both the Czechs and the Slovaks... I do not favour separatist and autonomist tendencies because all our national adversaries around and within our country support the separatist and autonomist*

²⁸ CHMEL (1997): 130.

*tendencies, fully conscious what the situation is about...".*²⁹ Beneš argued further by the analogy that similar administrative or constitutional advantages could be required by the Hungarian and the German minority, which would finally lead to extinction of Czechoslovakia. He concluded his speech with the following words: „*Thus a great historical task of our whole generation is to create a higher national unit from both branches of our nation, slowly and with respect towards distinctiveness.*”³⁰ It is true that Edvard Beneš insisted on that idea within the relationship of the Czechs and the Slovaks virtually until the end of his political career. But similar opinions did not find understanding in autonomist circles in Slovakia; particularly the comparison of the Slovak issue with issues of other minorities was refused in the long term, as e.g. Ferdinand Ďurčanský, another HSLS representative expressed one year before the above stated Beneš' statements: „*From what we have seen above can be seen that we require territorial and not personal autonomy. It would have the form of minority rights. But minority rights are not sufficient to us because they can satisfy only a fraction of a nation that lives independent life but the international law provides its fractions responsible conditions that they can take part in national life of the collective they are part of. We strive for more.*”³¹

The opinions of Czech parties on Slovak autonomist movement were stably negative; a change from the perspective of central approach came with the accession of Milan Hodža, the Slovak Agrarian, into the ministerial office. Hodža not only understood the strength of the Slovak national idea but, at the same time, had to deal with international political crisis in which the escalated Slovak demands of the Popular Party could constitute very complicating factor. Even before Hodža's accession, in the first half of the Thirties, the situation was affected by the economic crisis that had different development in Slovakia than in the Czech countries. Slovakia was affected particularly in the agrarian sphere that remained the strongest branch as against industry. At the same time, the industrial production was able to focus on the internal Czechoslovak market, so that there were not as fatal slumps as in the Czech countries. In any case, Slovakia stayed on the position of the more underdeveloped country within the ČSR. It is evidenced e.g. also by figures from the area of electrification where by the end of 1937, the percentage of electrified municipalities was less than 24%, i.e. a little more than 50% population, in spite of great efforts for specific steps.³² Of course, in case of social and economic crisis the population was more susceptible to nationalistic rhetoric that associated higher level of independence of the Slovak territory with possible growing prosperity.

The situation in Czechoslovakia after the parliamentary election of 1935 was very complicated, with regard to the extraordinary success of the Sudetic Germany Party, when the Czechoslovak Agrarian Party became winner of the election only

²⁹ *Dokumenty slovenskej národnej identity a štátnosti*, II. diel, Bratislava, 1998. 160-161.

³⁰ *Ibidem*, 161.

³¹ CHMEL (1997): 148.

³² KÁRNÍK, Z.: *České země v éře první republiky 1918-1938*, Díl druhý 1930-1935, Praha, 2002. 41-45.

thanks to the conversion of votes to mandates. The discussions of composition of the government first directed Jan Malypetr to the prime minister office, but at the turn of October and November the internal political situation changed and at the beginning of November, it was Milan Hodža who took the lead of the government. Hlinka's Slovak Popular Party united then its possible government engagement unambiguously with the condition of introduction of autonomy of Slovakia, and Andrej Hlinka did not make concessions from that demand of immediate autonomy even after internal party's discussions. In his standpoint to Malypetr's government expressed on 25 June 1935 he unambiguously declared: *„This Government is not democratic because, according to the constitutional document, our Constitution should be democratic in full sense of the word, according to the second article of the introduction of our constitutional document, our Constitution should be based on an agreement of self-determination of the right of nations. My Sirs, is it so? Does it happen so? No.”* And at the end of his speech he refused unambiguously the governmental engagement of his party: *„We will not enter into a government where only ministerial office will wait for us. We will not enter into a government only for the sake of the ministerial office, but when the people are helped, when you give them jobs in factories, when the people will not starve, when they will not be poor, when there will be no unemployed. Then we will enter into the government. Our Party wants to help the people.”*³³

After Hodža's autumn ascension in 1935, he first dealt with the issue of the presidential election when the most desired thing was to provide for Edvard Beneš's smooth succession after T. G. Masaryk, which turned out well in December 1935. But subsequently, Hodža was confronted for a long time with the issues of the Slovak position inside the republic, gambling particularly on industrialization activities that should weaken the nationalistic tendencies by improving social conditions. At the same time he provisionally favoured administrative solution of the Czech-Slovak problem, which is evidenced also by his words from 1934: *„The different constitutional and general development of Slovakia since such a long time substantiated the demand of self-government, naturally not legislative but administrative. We met that demand fully by establishing the land autonomy in 1927.”*³⁴ On the contrary, the administrative approach to the national issue of the position of Slovakia and the Slovaks was criticized not only by the HSĽS representatives but also by Martin Rázus, the main figure of the Slovak National Party, who in the same year criticized sharply the exiting action, contrary to Hodža: *„From among political causes, I highlight the administrative causes as the most serious ones, including the activity of parliamentary parties as assertion of the people's will in the state apparatus, followed by the national causes. The economic, social and cultural discrepancies constitute only direct consequence of them. The administrative construction of our state progressed from decentralization (ministry with power of appointment for administration of Slovakia in Bratislava) to rigid*

³³ DR PS PČR, www.psp.cz, parliamentary period of 1935-1938, Stenographic records 1935. 25. 6. 1935.

³⁴ CHMEL (1997): 187.

centralism. The land administrative reform, with negligible competence of the Land Office, its president and the very local government, is meant only to cover this incomprehensible and only really harmful fact."³⁵

The political situation of the Thirtieths was affected also by the pressures on Vojtech Tuka's amnesty that was spoken about during the presidential election of 1935 and again now in 1937 and 1938 when Tuka was finally released.³⁶ As for Hodža's steps towards autonomist demands, they culminated by the end of 1937 by his charging Ján Lichner, agrarian deputy, to focus on elaboration of a proposal of decentralization of state administration on the base of extension of the authorities of the land system.³⁷ That action was accelerated by international events and by very marked pressure of the Powers on more distinctive helpful policy of Czechoslovakia towards minorities. They could be seen in the project of the so called „national statute” that was approved by the government in the midst of the crisis, on 26 July 1938, and spoke of proportional representation of nations in state administration, land parliaments and executives, including the so called national curias. But the events surmounted that action because in spite of the effort of the Government to inform quickly the international public about the helpful policy, the refusal of the proposals by the SdP party on 1 August 1938 put an end to that attempt too.³⁸ The national statute was primarily directed to concessions for the German minority, but Hodža perceived those steps also as a possible fundament for solution of the Slovak issue. That governmental step was preceded by spectacular celebrations of twenty years from the Pittsburgh Agreement in Slovakia on 5 June 1938, within which the autonomist demands were logically declared again. Besides, in that period the Slovak Popular Party politicians expanded the platform of negotiation with German politicians both in Slovakia and in the Czech countries,³⁹ but also with the Polish nationalists (in that case particularly by Karol Sidor).

The historically third official proposal for autonomous arrangement of Slovakia inside Czechoslovakia was created in the midst of the radical situation of the year 1938, between May and June. Ďurčanský, Kočíš and dr. Sokol participated in its elaboration. The proposal spoke, in essence, of transition to confederation. Additionally to the head of state, other eleven common areas in legislative sphere were defined in the proposal: „§ 4., (1) *The National Assembly executes the legislative power for the whole territory of the Czech-Slovak Republic in the following matters: 1. constitutional document, its articles, as well as in the issues regulating the activity of common legislative, governmental and executive bodies; 2. relationships of the Czech-Slovak Republic towards foreign countries, declaration*

³⁵ Ibidem, 170.

³⁶ KLÍMEK, A.: *Velké dějiny zemí Koruny české, XIV., 1929-1938*, Praha-Litomyšl, 2002. 453-459.

³⁷ RYCHLÍK (1997): 136.

³⁸ PETRÁŠ, R.: *Menšiny v meziválečném Československu. Právní postavení národnostních menšin v první Československé republice a jejich mezinárodněprávní ochrana*, Praha, 2009. 258.

³⁹ SCHVARC, M.: *K otázce genézy kontaktov a vzťahov vedenia nemeckej menšiny a HSLŠ v rokoch 1937-1938*, IN: *Slovenská ľudová strana v dejinách 1905-1945*, Martin, 2006. 243-252.

*of war and conclusion of peace. Exception consists in agreements related to exclusively Slovak cultural, cult and economic issues falling under the competence of the Parliament of the Slovak country; 3. national defence; but also in peace, a contingent of military troops of all weapons with the necessary mobilization reserves, adequate to the number of its population, will be placed on the territory of the Slovak country. The members of the Slovak country will be integrated into formations situated on its territory and subordinated to the Slovak land command; 4. state citizenship, emigration, immigration, passports; 5. currency, weights and measurements; 6. customs; 7. transport by railway, water, air and other means; 8. post offices, telegraph, telephone; 9. administration of state debt, conclusion of loans for common needs of the state and their use; 10. taxes, charges and fees, as far as they serve to cover the expenses of common matters according to § 18 of this Act; 11. monopolies and common state enterprises. Exception consists of state woods and properties, mining and metallurgical enterprises, spas, the ownership and administration of which passes to the country on the territory of which they are situated.*⁴⁰ The proposal restricted also the common execution of the requisites of co-signature of common matters by the minister representing the members of the National Assembly elected in Slovakia, and the possibility of conclusion of international agreements should be a very marked shift. The proposal was officially submitted in the parliament only on 15 November 1938, but precipitous events, the Munich Agreement from 29 September 1938, the declaration of Slovak autonomy in Žilina on 6 October 1938, the Vienna arbitration from 2 November 1938 and further internal political events had directed the events towards factual crisis of Czechoslovakia, including urgent legislative regulation of the relationships of the Czechs and the Slovaks. Therefore the third proposal of Slovak autonomy was successful particularly thanks to international political events.⁴¹ The central government respected the factual development of events in autumn 1938 and appointed the Slovak Executive Board lead by dr. Jozef Tiso; but the legislative step was made only under pressure of the Slovak politicians in the National Assembly on 19 November 1938 when the constitutional act on autonomy of Slovakia was passed, becoming effective on 22 November 1938.

The reporter of that key act was dr. Martin Sokol, the slovak politician who cooperated at the autonomist proposal from 1938; at his presentation of that legal standard, he said among other things: *„This draft legalizes, on one hand, the current factual situation in Slovakia retroactively since 7 October 1938, and on the other hand regulates the new constitutional position of Slovakia within the Czechoslovak Republic. Slovakia, according to the proposed draft, is an autonomous part of the Czechoslovak State, and that constitutes a new constitutional basis for the political development of Slovakia in the future. It is an extraordinarily important draft, not only to Slovakia but also to the Republic,*

⁴⁰ DR PS PČR, www.psp.cz, parliamentary period of 1935-1938. Tisky, No. 1429.

⁴¹ Even though without personal presence of Andrej Hlinka, the icon of the Slovak Popular Party who had died on 16 August 1938 and after his death, internal party fight for successorship broke out.

*because by its enactment, the current centralistic constitution will stop being effective, and the relationship of the Czechs and the Slovaks will be solved by this provision on the base of full equality of the Czech and the Slovak nations. The enactment of the proposal ensures also the constitutional position of the Slovak country that belongs to it in the spirit of Pittsburgh Agreement, as well as according to other pre-revolutionary agreements and speeches... Should the act we are going to approve today liquidate once for all the existing frictions between the Slovaks and the Czechs, should it be the beginning of more beautiful future not only of the Slovak but also of the Czech nation... The old Czechoslovakia has fallen, to considerable degree, also because there was lack of concordance and sincere cooperation between the Slovak and the Czech nations. If we want the new, mutilated Czechoslovakia to be healthy and viable, we must build it not only with new methods but also in new spirit, in spirit of mutual love, tolerance and in spirit of mutual fraternal understanding... Honourable parliament! He who wants to win, must first believe himself in the victory of truth for which he works and fights. The Slovaks have won after 20 years of fight because they have not lost their belief in God and believed in justice and viability of their nation... The belief in God and the belief in ourselves saved the Slovak nation in the past, and I firmly believe that the belief in God and the belief in ourselves will save the Slovak nation in the future as well.*⁴² It is symbolical that, on the proposal of the deputies Beran, Hampl and Sidor, no debate took place with regard to this proposal (as well as to the commonly submitted proposal of autonomy of Sub-Carpathian Russia) and the proposals were passed.

According to that adaptation of the constitutional order, the unitary constitution from 1920 lost validity, the legislative and executive powers were decentralized, the state was called Czech-Slovak Republic and became a federation. On one hand, we can consider that step culmination of twenty years of efforts of the Slovak autonomist policy that had been continuously unsuccessful with its proposals; on the other hand, the fact that it achieved the success unambiguously under the influence of external international political events weakening the Czech state cannot be ignored. Without those external aspects, the constitutional change would probably never have been passed so simply by the parliament. Besides, it is necessary to bear in mind that particularly thanks to younger generation of Hlinka's Party, there was stronger and stronger tendency to nationalist and fascist movement inspired by the German or Italian environment. That trend disqualified the autonomist efforts of the Slovaks before the Czech (Czechoslovak) political representation in the future, as could be seen also in the events of 1939-1945, as well as during the subsequent development until 1948.

The Slovak autonomist movement grew from natural need of a nation that is finally directed to state independence. That was admitted even by Ivan Dérer, great critic of autonomist tendencies and minister of the Czechoslovak government who

⁴² DR PS PČR, www.psp.cz, parliamentary period of 1935-1938, Stenographic records 1938. 19. 11. 1938.

viewed that trend as great danger: „According to this ideology, the political Slovak autonomy is applied as it is expression of special Slovak national particularity. The Slovaks have right to autonomy because they constitute distinctive nation. This ideology contains gravity and danger of autonomist efforts. Taking the assumption that we are a distinctive, special nation, we have not only right to autonomy within a state of the relevant nation, but to more. Each nation has right to its state sovereignty and independence. If under the given circumstances a nation demands less, settling for something less than to which it would have natural constitutional claim based on its national particularity, then it is only temporary status, because the characteristic of special particularity implies that when there is opportunity for it, it will always demand more and more towards broader state independence.”⁴³ The circumstances that determined the possible natural process deformed that understandable trend in such way that it was not acceptable during further decades. The motives for accumulation of mutual incomprehension between the Czechs and the Slovaks existed at several levels. First there was different perception of the common state that was a matter of course and logical whole for the Czech politicians, while most Slovak politicians still saw the position of the Slovak nation and politics inside that whole as open question. In context of the Czech ignorance of the Slovak environment and of the Slovak uninterest in dealing conceptually with the republic as a whole, such mutually incompatible feeling headed from tension to split. Michal Chorváth, Slovak literary critic, commented that imbalance pertinently in the unsettled year 1939 as follows: „The Slovak political thinking has had one drawback so far. It continuously solved the relationship of the individual to the nation, but it never came to clarify the relationship of the nation and the individual to the state. Therefore it educated unwittingly to state-political anarchism.”⁴⁴ We could further speak of other aspects like high Slovak religiousness vs. Czech scepticism against the Church and religion, economic imbalance or international aspects. But in spite of such different and, to some degree, objective facts, the Gordian knot of the issue of the Czech-Slovak relationship consisted, in my opinion, actually rather in subjective level of mutual lack of understanding and particularly in absent effort and will to understand each other. Ladislav Novomeský, communistic writer and intellectual, regarded critically the possibility of understanding through particular interests, in 1933 already: „... understanding is impossible? We really do not understand each other? They do not understand us? Definitely not! It only means that some imaginary effort for understanding cannot constitute the base of relationship of two nations, that simple mutual understanding still is not a base on which international peace could be built when the mutual life between them is interlaced by so many interests and opposed relationships.”⁴⁵ It is, in final consequence, a logical view, because the above stated processes took place not at the impersonal level of schemes and systems but at the level of specific personal political concepts, ambitions and interests.

⁴³ CHMEL (1997): 175.

⁴⁴ Ibidem, 258.

⁴⁵ Ibidem, 160.

I have dealt particularly with the Slovak view, activities and steps in the preceding lines, but always in reflection of success or failure of autonomist proposals on the field of the Czechoslovak political development. I have focused particularly on three specific legislative proposals of autonomy, but in logical context of the relevant time, including the opinions of significant representatives of the Slovak and the Czechoslovak policy of that time. However, the issue of the Slovak efforts for autonomy in 1918-1938 is extensive and has a lot of layers. The fact is that in spite of a number of studies and works, the topic of the Czech-Slovak relationship in the 20th century still constitutes a non-exhausted problem with a lot of interrogation points, and the preceding lines can only constitute a modest survey contribution to the whole complex issue.

Aleš Skřivan, Jr.

Czechoslovak Export of Arms to China in the Interwar Period¹

After World War I, there were relatively favourable conditions for arms export to China. The role and real power of military leaders in China had increased and the expanding number of soldiers naturally went hand in hand with a demand for arms.² Considering the „current needs”, the Chinese arms industry had completely insufficient production capacities, with many warlords having no arms companies at their disposal. Prominent military leaders were often almost entirely dependent on arms imports, which had become an important precondition for their activities and maintaining or expanding the territory controlled. The arms trade was formally subject to governmental control and arms import was banned (or allowed only with special permits), however considering the weakening of the central power and the apparent disintegration of China, government regulations were of limited importance and many traders regularly broke them.³ This situation was further complicated by the disagreement concerning the government’s legitimacy, and the question of over what territories its authority extended. First, there was the controversy between the Cantonese and Beijing governments, which did not recognize each other and therefore, naturally, flouted the other’s regulations. The conditions in interwar China played into the hands of different illegal activities, which was also reflected in the arms trade, in which many suspicious traffickers became involved.⁴ The situation in Europe was radically different, as immediately after the war, demand for arms logically dropped, and in fact there was a surplus of weapons. Under these circumstances, European arms companies had to look for new customers, and became increasingly interested in non-European markets. A gradual modernization of armies in post-war Europe was another incentive for the arms export to China as the „Chinese trade” was frequently used by some countries as a way of liquidating stocks of obsolete arms for favourable prices.

On the other hand, however, we have to bear in mind that there were also factors complicating arms export to China. Though many Chinese warlords did show an increased interest in foreign weapons, many of them were hampered by very limited finances. Due to this and other facts, the arms suppliers became more

¹ This text has been published as a part of the research project MSM 0021620827 „*The Czech Lands in the Midst of Europe in the Past and Today*” at the Faculty of Arts, Charles University, Prague.

² An interesting commentary on the military power strengthening in China at the time and a research into this topic can be found in LARY, Diana: *Warlord Studies*, Modern China, Volume 6, No. 4 (October 1980), Sage Publications, Thousand Oaks 1980. 439-470.

³ For more information on the declining authority of the state and related changes, see RANKIN, Mary Backus: *State and Society in Early Republican Politics, 1912-1918*, The China Quarterly, No. 150 (June 1997), Cambridge University Press, 260–281. Cf. STRAND, David G.: *Feuds, Fights and Factions: Group Politics in 1920s Beijing*, Modern China, Volume 11, No. 4 (October 1985), Sage Publications, Thousand Oaks 1980. 411–435.

⁴ For more information on the arms trafficking to China, see, e.g. The National Archives, London (hereafter referred to as TNA), Foreign Office (hereafter referred to as FO) 371/8022, Letter from Alfred Holt and Co. (January 24, 1922).

cautious and started to set adequate payment conditions. Arms trade under these Chinese conditions was also very „unclean” and, often, also a dangerous business, accompanied by tough competition including libel, threats, espionage and, last but not least, bribes – although finding any outright proof of these is rather difficult. The activities of various experts and advisors working with the Chinese government and important militarist cliques, who sometimes simultaneously acted as agents of foreign arms companies,⁵ also played an important role in the „Chinese trade”.

The question of state support for and regulation of arms supplies to China was a very sensitive issue. In their proclamations, the governments were generally critical of such trade, however, in reality „Chinese trade” was often supported, or at least tolerated. Their attitude to this problem was influenced by several factors, one being the country’s general engagement in the Far-East region. Economic factors often played an important role, as did military interests in many cases. Czechoslovakia was one of the countries whose governments were well aware of the fact that Chinese and other similar trade was important for the domestic arms industry, both for the profitability of arms factories and indirectly for the country’s general defensive capacity.⁶ These factors became more important in the 1930s, a time of growing tension in Europe. Some countries, in particular those of more importance, assumed that the increase of their arms exports to China would go hand in hand with their general influence. The above circumstances suggest that at least some countries’ actions thus contradicted their international commitments, breaking international treaties. When defending their steps, they presented various arguments – such as the fact that they would not be able to ever ensure a hundred-percent control of their arms export – or pointed to the fact that such behaviour, this attitude to arms trading, was relatively commonplace.⁷

Czechoslovakia had some preconditions for gaining an important share in arms supplies to China. It had a developed arms industry, with relatively strong state support, and belonged among the countries which actively engaged in international arms trade. Czechoslovakia was one of the countries whose governments looked favourably on selling arms to China. The state supported the „Chinese trade” in different ways. Czechoslovak diplomats in China, as well as in other places (including London, Hamburg and Tokyo) acted in favour of Chinese

⁵ For instance, the activities of German advisers collaborating with Chiang Kai-shek’s Nanking government were an interesting and important phenomenon. For more information, see DONALD, Sutton: *German Advice and Residual Warlordism in the Nanking Decade: Influences on Nationalist Military Training and Strategy*, *The China Quarterly*, No. 91 (September 1982), Cambridge University Press, 386-410.

⁶ PŠENKA, Lubomír: *K otázce francouzského vývozu zbraní do Číny v letech 1919–1929* [On the Question of the French Arms Export to China in 1919–1929], thesis, Faculty of Arts, Charles University in Prague, Prague, 2007. 36-37. For more information on Norwegian supplies to China, see e.g. CHAN, Anthony B.: *Arming the Chinese. The Western Armaments trade in Warlord China, 1920-1928*, Vancouver, 1982. 86-88.

⁷ Cf. the Czechoslovak President Edvard Beneš’s comments on this problem. TNA, FO 371/12890, O.G. Sargent, Memorandum (May 16, 1928). The same document, dated May 17, can be found at FO 371/13180.

supplies and the companies exporting arms to China.⁸ The Ministry of National Defence repeatedly lent arms from its reserves to Zbrojovka Brno for their supplies to China whenever this Brno-based company could not meet its deadlines for ordered goods. The state assisted Zbrojovka Brno in a dispute with Rickmers shipping company, whose machine guns for Canton were confiscated,⁹ and it also provided a guarantee for the loan which the Chinese delegation had received for its purchase of weapons. These supports were not offered only to Zbrojovka Brno, though it was by far the most important Czechoslovak exporter of arms to China. The Ministry of Foreign Affairs also helped companies including J. Nowotný, továrna na střelné zbraně, by convincing British authorities to release arms for China which had been confiscated in Singapore.¹⁰

As has been previously suggested, arms sales to China were often financially favourable for foreign companies and indirectly brought other advantages to some countries. However, arms supplies to China also caused problems for those countries involved. Naturally, arms trade was generally a sensitive topic, and supplies to such an unstable territory as interwar China, were difficult to defend against the public opinion, especially when they were at odds with official governmental rhetoric. Some of the more important democratic countries in particular realized the somewhat contentious benefits of arms export to China as it damaged their reputation. They had to consider whether it would be, from the point of view of their long-term power-political goals, more advantageous to actively strive for an energetic reduction in the arms trade and to pursue general stabilization, or the democratization, of China. These circumstances led the international community to try and stop, or at least limit, the arms flowing into China.

The most important attempt was an agreement concerning an arms embargo, initiated by Great Britain and signed in May 1919.¹¹ This, however, turned out to

⁸ E.g. Archive of the Ministry of Foreign Affairs of the Czech Republic, Prague (hereafter referred to as AMFA), collection IV: National Economy (hereafter referred to as IV. NE), folder 479, dispatch from the Czechoslovak Embassy in Tokyo on August 9, 1924.

⁹ Documents concerning the co-operation of the state and Zbrojovka Brno in its dispute with Rickmers shipping company, including concerning legal advice, can be found e.g. in the AMFA, IV. NE, folder 480.

¹⁰ The arms were confiscated by British authorities in Singapore as they did not have the proper permit for transit across British territory. The British returned them only after intervention from the Ministry of Foreign Affairs in Prague after the arms exporter had presented an affidavit, required by the British Embassy, that in the future he would refrain from exporting arms to China via British territories without proper permits issued by British authorities. AMZV, IV. NE, folder 505, letter from the Ministry of Foreign Affairs to J. Nowotný company, dated May 11, 1926.

¹¹ In addition to Great Britain, the agreement from May 1919 was also signed by France, Brazil, Russia, Japan, Portugal and Spain. On behalf of Russia, it was signed by the „White” representative. Soviet Russia, however, rejected the agreement and did not recognize any commitments arising from it. The embargo was later joined by Italy, Denmark, Belgium and the Netherlands. For more details on the signing of the embargo agreement see TNA, FO 371/8000, Arms Embargo in China. Memorandum by Foreign Office Section (June 2, 1919); GILL, Bates – KIM, Taeho: *China's Arms Acquisitions from Abroad. A Quest for „Superb and Secret Weapons”*. Oxford, 1995. 15. Cf. VALONE, Stephen J.: *„A Policy Calculated to Benefit China” The United States and the China Arms Embargo*, New York, 1991. 96.

be a questionable measure with disputable consequences. The agreement primarily indicated that each signatory country demonstrated rather different levels of willingness to abide by the commitments arising from the agreement, to which they repeatedly refused to subordinate economic and other interests. Czechoslovakia did not join the embargo, for which it was on numerous occasions criticized, principally by Great Britain. The London government monitored Czechoslovak arms supplies to China with considerable concern, since Czechoslovakia was one of the few countries which had not only refused to join the embargo, but also actively participated in the Chinese arms trade and had developed an arms industry capable of supplying arms to China in considerable numbers. In meeting these three „essential conditions”, Czechoslovakia ranked among the „black sheep”, whose activities were followed particularly closely.

In 1928, after Zhang Zuolin had obtained a significant supply of arms from Brno and the Czechoslovak and international press had paid special attention to the case of Ship Praga, which was to transport arms to the Chinese shores, Great Britain started to more intensively investigate potential methods for obstructing Czechoslovak arms export to China. Available materials show that the British focused mainly on criticizing the transit of Czechoslovak arms along the Labe [Elbe] River and to the port of Hamburg – being aware of the fact that closing the crucial Hamburg link would considerably complicate the sale of Czechoslovak arms to China. The British tried to convince Czechoslovakia to voluntarily surrender the chance of exporting arms through Germany, while at the same time challenging the legality of such actions.¹² The British initiative, however, was not met with understanding in Czechoslovakia. An example of this can be found in Krofta's¹³ negotiations with British representatives in the spring of 1928, where he stated that the Czechoslovak government had no intention of regulating the „Chinese trade” and defended the supplies to China passing through Hamburg by referring to relevant provisions in the Treaty of Versailles.¹⁴ The Czechoslovak attitude was openly presented to the British by Edvard Beneš, who repeatedly claimed that the Czechoslovak government sympathized with the effort directed against Chinese arms trade, however, „it is not prepared to stop such a lucrative trade while other countries continue.” In this context, Beneš

¹² For more information on the British attitude to this problem, see TNA, FO 371/13180, „Germany and the arms traffic to China”, Memorandum (June 20, 1928).

¹³ Kamil Krofta was at that time the state secretary at the Ministry of Foreign Affairs, authorized to represent the Minister of Foreign Affairs, Edvard Beneš.

¹⁴ In this context, the question of duty-free zones was also discussed. As followed from the Treaty of Versailles (articles 363 and 364), Czechoslovakia gained land in the ports of Hamburg and Szczecin for rent, which were to operate as duty-free zones. In this context, Czechoslovakia challenged the German right to regulate this transit in any way (such as the passing of laws) even when it was the transit of arms. For more information on the formation of the Hamburg zone cf. KUBŮ, Eduard – JAKUBEC, Ivan: *Hamburk a jeho úloha v československém zahraničním obchodu meziválečného období* [Hamburg and Its Role in the Czechoslovak Foreign Trade in the Interwar Period], IN: *Hospodářské dějiny – Economic History*, Volume 20, Prague 1992. 142-146. On negotiations between the British and Krofta, see TNA, FO 371/12890, Central Department, Letter from British Legation, Prague (March 28, 1928); *Ibid.*, Letter from British Legation, Prague (March 8, 1928).

did not fail to remind Britain that „*military material is exported to China by companies from Belgium, France and Italy in particular,*” that is, from countries which, unlike Czechoslovakia, had joined the embargo.¹⁵

The British-Czechoslovak polemic was reflected in the detailed report on Czechoslovak and German arms supplies to China which appeared in the Foreign Office at the beginning of June, 1928. Among other things, this document tried to identify reasons which would reduce the effect of the embargo from 1919, with one of the main aspects being supplies from non-signatory countries, particularly Germany, the U.S.S.R., Czechoslovakia and Norway.¹⁶ In its analysis of the status of Germany in the Chinese arms trade, it emphasizes arms transit through German territory, specifying that „*arms supplies from Germany to China, which do not come from Germany, are undoubtedly almost exclusively of Czechoslovak origin.*”¹⁷ The general effect of the report is somewhat biased, and contains some anti-Czechoslovak sentiments, which were undoubtedly due to British disappointment resulting from the failure of the embargo they had initiated. When criticizing Czechoslovakia, the British presented accurate data, though these were supplemented with somewhat misleading or distorted information. The report generally amplifies the role of Czechoslovakia in arms export to China. It also suggests that in the summer of 1924, a large number of Czechoslovak arms destined for China were confiscated in Singapore.¹⁸ In reality, for China, this was a minor or marginal supply (352 used and 300 new handguns, 250,000 rounds of ammunition).¹⁹ It also mentions an unspecified case of an alleged supply of 81,000 rifles from Czechoslovakia, which was to have arrived in Manchuria in October 1925.²⁰

The British effort to obstruct Czechoslovak arms export to China was a failure. Czechoslovak arms continued to pass through the port of Hamburg and British objections had very little influence on the arms trade. The companies exporting arms to China had to address some technical problems due to the British attitude, which were not, however, insoluble – for instance, after the British subjects were

¹⁵ TNA, FO 371/12890, O.G. Sargent, Memorandum (May 16, 1928).

¹⁶ TNA, FO 371/12890, PEROWNE, J. V.: *Germany, Czechoslovakia and Trade in Arms to China*, confidential document, Foreign Office, Central Department, June 5, 1928. 2.

¹⁷ Ibid. 5.

¹⁸ Ibid. 10.

¹⁹ Supply by J. Nowotný, továrna na střelné zbraně, for the Tientsin company J. Příhoda and Co has already been cited. For more information, see e.g. AMZV, IV. NE, folder 505, Report on the statement of Mr. J. Příhoda compiled at the Office of the Delegate of the Czechoslovak Republic in Beijing on December 22, 1926. In addition to folder 505, detailed documentation on this case can also be found at folder 479 from the same collection.

²⁰ Unlike the above-mentioned report, other documents studied from different sources do not suggest that a supply of a similar extent was achieved at the time. The shortcomings of this report unfortunately had a negative impact on the work and conclusions of some scholars. When analyzing the sale of Czechoslovak arms to China in the 1920s, Anthony B. Chan in his work titled *Arming the Chinese. The Western Armaments Trade in Warlord China, 1920–1928*, primarily uses data presented in this report, supplemented with other information from selected Foreign Office documents. The outcome thus provides a very inaccurate picture of Czechoslovak arms export to China. Cf. CHAN, Anthony B.: *Arming the Chinese*, 84-86 and 154-155.

forbidden to provide insurance covering loss caused by arms confiscation, exporters started to use services of insurance companies from other countries, or sought other methods to minimize the risks connected with the arms trade.²¹ The embargo on arms export to China was abolished in 1929, after the formation of the Nanking government and important shifts in relations between Chiang Kai-shek and western countries, which gave rise to a completely new political situation in China.²²

In the complicated period of the 1930s, the general importance of Czechoslovak arms production and export, which were one of the most important factors contributing to the positive foreign trade results and the entire Czechoslovak economy, changed considerably. The arms boom of the latter part of the 1930s, accompanied by a growth in arms exports, became an important phenomenon, naturally not only from an economic point of view. The transition from the crisis years to the arms boom period in the mid-1930s was quite dynamic. While Czechoslovak exports in 1935, expressed in fixed prices, were higher by approximately 7.5% compared to 1932, the export of arms and ammunition, also in fixed prices, and the share of arms and ammunition in the total Czechoslovak exports over the same period (1932–1935) grew by more than eight times. In 1938, the export of arms and ammunition contributed almost 7% to total Czechoslovak exports (for more information see table I). In the 1930s, Czechoslovak arms were sold to many countries, mainly to the countries of the Little Entente (Romania and Yugoslavia), but also to Latin American and the Baltic countries. The arms industry boom, starting in 1934, was in fact interrupted at its peak by events in Munich in 1938.

Table No. I: Czechoslovak Export and Import of Arms and Ammunition in 1921–1938 (export and import in millions Czechoslovak Crowns, share in percentage)

	1921	1922	1923	1924	1925	1926
Arms and ammunition export	30	26	45	85	25	280
Arms and ammunition import	20	18	22	23	27	15
Total export	29,458	19,633	13,903	17,035	18,821	17,857
Total import	23,685	13,478	10,821	15,855	17,618	15,277
Share of arms and ammunition export on total export	0.10	0.13	0.32	0.50	0.13	1.57
Share of arms import on total import	0.08	0.13	0.20	0.15	0.15	0.10
	1927	1928	1929	1930	1931	1932
Arms and ammunition export	128	73	108	187	132	48

²¹ For more information on insuring arms supplies, see e.g. TNA, FO 371/13180, Insurance of Arms and Munitions to China, Letter from Československý svaz společností provozujících dopravní pojištění v Praze (July 10, 1928); *Ibid.*, Insurance of arms to China, Letter from Institute of London Underwriters (July 7, 1928).

²² VALONE, Stephen J.: "A Policy Calculated to Benefit China", 129-130. For more information on the embargo, see also PŠENKA, Lubomír: *K otázce francouzského vývozu* [On French Exports], 31-42.

Arms and ammunition import	19	13	12	20	12	6
Total export	20,135	21,224	20,499	17,474	13,149	7,392
Total import	17,962	19,208	19,988	15,715	11,801	8,158
Share of arms and ammunition export on total export	0.64	0.34	0.53	1.07	1.00	0.65
Share of arms import on total import	0.11	0.07	0.06	0.13	0.10	0.07
	1933	1934	1935	1936	1937	1938
Arms and ammunition export	106	344	425	325	347	696
Arms and ammunition import	5	12	21	107	99	70
Total export	5,923	7,288	7,947	8,036	11,983	10,235
Total import	6,125	6,392	6,743	7,915	10,982	8,390
Share of arms and ammunition export on total export	1.79	4.72	5.35	4.04	2.90	6.80
Share of arms import on total import	0.08	0.19	0.31	1.35	0.90	0.83

Source: *Statistická příručka republiky Československé IV*. [Statistical Handbook of the Czechoslovak Republic IV], State Statistical Office, Prague, 1932. 221; *Statistická ročenka republiky Československé* [Statistical Almanach of the Czechoslovak Republic], State Statistical Office, Prague, 1934. 137; *Statistická ročenka republiky Československé* [Statistical Almanach of the Czechoslovak Republic], State Statistical Office, Prague, 1936. 133; *Statistická ročenka republiky Československé* [Statistical Almanach of the Czechoslovak Republic], State Statistical Office, Prague, 1938. 143; *Zahraniční obchod bývalého Československa v roce 1938* [Foreign Trade of Former Czecho-Slovakia in 1938], Part I, State Statistical Office, Prague, 1939. 25; MLA in Brno, Třebíč unit, H 864, folder 157, inv. unit. 9.

Note: The above data must be understood as merely approximate. Due to its specific character, they do not cover all arms trade deals. The data from different sources obviously differ in some cases; such as data provided by the State Statistical Office and those in the archived documents of the arms companies themselves.

The rapid revitalization of the arms industry was undoubtedly directly influenced by the new political situation in Central Europe and the ensuing changes in the attitude of the Czechoslovak government to arms companies. However, this arms boom was not merely a Czechoslovak phenomenon; generally speaking and on an international scale, arms production and exports recovered from the Great Depression faster than the production and export of non-military commodities.²³ Despite the lack of exact data concerning arms trade, in the 1930s Czechoslovakia became one of the clearly most important world arms exporters,²⁴ with China being one of its most important customers. The arms export was successful not only due to the quality of Czechoslovak arms, but also thanks to the absence of strong competition in the international market. This was partially due

²³ For more information, see HAUNER, Milan: *Military Budgets and the Armament Industry*, IN: M. C. KASER and E. A. RADICE (ed.): *The Economic History of Eastern Europe 1919-1975*, Volume II, Oxford, 1986. 53.

²⁴ According to some estimates, Czechoslovakia in the mid-1930s was the world's greatest arms exporter. Cf. PŮLPÁN, Karel: *Nástin českých a československých hospodářských dějin do roku 1990* [An Outline of Czech and Czechoslovak Economic History through 1990], Volume I, Prague, 1993. 162.

to the fact that developed countries either focused on arming their own armies or did not consider it politically expedient to become involved in the international arms trade.²⁵ The arms export naturally had its darker and controversial aspects. The moral aspect of arms export was arguable and there was a greater risk of unfavourable political impacts.

Although there were many Czechoslovak companies exporting arms, from statistical and quantitative points of view, Czechoslovak arms export was dominated by two companies: Škoda Works and Zbrojovka Brno. The share of arms production in the overall exports of Škoda Works gradually increased. Particularly in the latter part of the 1930s, arms export became a visible stimulus of the entire development of the Pilsen-based company.²⁶ Nevertheless, here we must emphasize that Škoda Works' "Chinese trade" was an exception to the trend. Despite much effort, probably further bolstered through bribes, Škoda Works did not manage to assert itself with its arms production in the Chinese market.

Despite this, the other major player, Zbrojovka Brno, had quite different results. Not only did it successfully sell arms to China as early as the 1920s, but during the escalation of the Sino-Japanese conflict, in 1937-1938, Zbrojovka's arms supplies to China reached record levels.²⁷ Today, we do not have any available data which exhaustively cover all arms supplies from Zbrojovka to China in the given period. Moreover, the materials available – summaries concerning the "Chinese trade" – differ from case to case. The basic boom in 1937-1938 is, nonetheless, evident. For instance, according to statistics calculated after the establishment of the Protectorate in the middle of 1939, in the period 1937-1938, Zbrojovka sold to China 88,200 rifles for almost 60 million crowns, 17,013 light machine guns for approximately 135 million crowns, 850 heavy machine guns for over 31 million crowns and 62 million rounds of ammunition for about 45.6 million crowns.²⁸

In the spring of 1937, Zbrojovka took part in intensive preparations for the construction of a new factory for the production of machine guns in China. These preparations were met with stiff competition among international arms companies, which intended to participate in the project. In the end, the Chinese

²⁵ For more information, see FRANĚK, Otakar: *Dějiny koncernu brněnské Zbrojovky* [A History of the Brno-based Zbrojovka Concern], Volume 2: *Zbraně pro celý svět* [Arms for the Entire World], Brno, 1970. 5-12 and PŮLPÁN, Karel: *Nástin českých* [An Outline of Czech], pp. 162–163.

²⁶ For more information on general trends in Czechoslovak arms export and the status of individual arms factories, see SKŘIVAN Jr., Aleš: *Zbrojní výroba a vývoz meziválečného Československa* [Interwar Czechoslovakia's Arms Production and Exports], *Ekonomická revue*, year 9, no. 3, 2006. 19-31.

²⁷ For more information on the Chinese trade of Škoda Works and Zbrojovka Brno, see SKŘIVAN Jr., Aleš: *Zur Frage der Ausfuhr der Firmen Zbrojovka Brno (Waffenfabrik Brünn) und Škoda Plzeň (Pilsen) nach China in der Zwischenkriegszeit* [On the Question of Exports of Companies Zbrojovka Brno (The Brno Arms Factory) and Škoda Plzeň (Škoda Works) to China in the Interwar Period], *Jahrbuch für Europäische Überseegegeschichte*, Wiesbaden, 2008. 8. pp. 207-237.

²⁸ Moravian Land Archive in Brno, Třebíč unit (hereafter referred to as MLA), collection Zbrojovka, a.s., Brno / collection mark: H 864 (hereafter referred to as H 864), folder 240, inventory unit (hereafter referred to as inv. unit) 9 (sheet no. 15), List of military material supplied to individual countries from 1930 until March 15, 1939.

decided to invite the Brno-based Zbrojovka to participate in the project. This decision was probably due to the high reliability of the ZB vz. 26 machine guns in difficult conditions – they were tested in conditions expected in a military campaign. The new factory was to have a capacity of 6,000 ZB vz. 26 machine guns per year and it was to be situated in Hunan province beside the Guangzhou–Hankou railway. The Japanese invasion of central and southern China, which started in July 1937, however, terminated this project in its early stages.²⁹

In addition to Škoda Works and Zbrojovka Brno, other, much smaller, Czechoslovak companies also demonstrated their interest in selling military material to China, especially in the years before World War II.³⁰ In that period, arms export to China became generally more attractive for companies which had some experience with the Chinese market, but primarily did not focus on the production of or trade in military materials.³¹

It was after the beginning of the Japanese invasion to the area south of the Great Wall of China in the summer of 1937 that the demand for arms grew considerably and, as a consequence, activities of international arms factories in the Chinese market intensified. Supplies of different types of military material streamed to the Far East from many countries: Germany, Belgium, Great Britain, the U.S.A., France, Denmark, Czechoslovakia and others.³² Czechoslovakia played an important role in this new stage of arms export to China. According to British records, more than half the machine guns which passed through Hong Kong in the latter part of 1938 and were destined for China were of Czechoslovak origin (approximately one third in the case of infantry rifles).³³ Here we have to bear in

²⁹ For more information on activities of Zbrojovka Brno on Chinese market, see SKŘIVAN Jr., Aleš: *Export of Zbrojovka Brno (Czechoslovak Arms Factory of Brno) to China in the Interwar Period*. Prague Papers on the History of International Relations. Prague, 2005. 111-134.

³⁰ Cf. permit issued by the Minister of National Defence to Zbrojovka Ing. Fr. Janeček to offer heavy machine guns Schwarzlose for sale in China, AMFA, IV. NE, folder 480, Announcement (Machine guns offer, ref. no. 31377) of the Ministry of National Defence to the Ministry of Foreign Affairs, dated February 20, 1939; Ibid., Announcement (Company Bří Gottliebové and Brauchbar Brno – an offer of helmets to China ref. no. 31974) of the Ministry of National Defence to the Ministry of Foreign Affairs, dated 23, 1937; Ibid., Announcement (Offer of artillery material to China – by J. Jarolímek company, international mail Prague II, ref. no. 24402) of the Ministry of National Defence to the Ministry of Foreign Affairs, dated November 2, 1938. Sellier & Bellot was one of the Czechoslovak arms producers which established itself in the Chinese market in the last pre-war years. For more information on Sellier & Bellot, see SKŘIVAN Jr., Aleš: *Československý vývoz do Číny 1918-1992* [Czechoslovak Exports to China in 1918–1992], Prague, 2009. 165-168.

³¹ Cf. e.g. information on the sale of machine guns for China from the reserves of the Ministry of National Defence to Rolný, továrna na oděvy, Prostějov company. Central Military Archive, 3rd department: Historical Military Archive (hereafter referred to as CMA-HMA), Headquarters – organizational unit (hereafter referred to as HQ-org.), folder 277, inv. no. 7616, sign. 89 8/5, a letter from the Ministry of National Defence to Rolný, továrna na oděvy, Prostějov company, dated May 4, 1938. Cf. CMA-HMA, HŠ-org., folder 375, inv. no. 8533, sign. 89 10/1, an opinion of the headquarters (1. division) on the application of Rolný, továrna na oděvy, Prostějov company concerning a loan of 50 thousand rifles for China, dated February 2, 1939.

³² Cf. British summaries of arms export of selected states to China, realized in 1937 and 1938, charts in folder TNA, FO 371/22071.

³³ TNA, FO 371/23427, Summary of Arms and Ammunition destined for China which were exported

mind that arms export to China was a relatively lucrative trade. In those stormy years it was, however, accompanied by specific heightened risks. The work of the arms factories' representatives operating in China was dangerous. In this context, we should mention the situation in Shanghai in the dramatic months of the latter part of 1937. At the turn of November and December of 1937, shortly after Shanghai was finally conquered by Japanese units, representatives of Zbrojovka Brno and Sellier & Bellot asked the Czechoslovak embassy in Shanghai if they could deposit their arms supply documentation there. They were obviously afraid that these materials, proving the sale of military material to the Chinese, might fall into the hands of Japanese authorities.³⁴ Arms export from Czechoslovakia to China continued until the Czech Lands' occupation by the German army.³⁵ Available archived materials suggest that the interest of some arms companies to export to China continued into the first months of the Protectorate's existence.³⁶ The successful stage of the extensive arms trade with China was, however, definitely over.³⁷

In the interwar period, China did not belong among the most important Czechoslovak trade partners. More extensive development of Czechoslovak-Chinese trade relationships was hampered by several factors; be it considerable distance between the two countries and consequently high transport costs or the weak direct involvement of Czechoslovak companies in the Far East and their generally poor knowledge of the Chinese market. Despite all these problems, exports to China left a visible mark on Czechoslovak foreign trade. In the interwar period, China's share in total Czechoslovak exports was increasing and China was gradually becoming a more important market for Czechoslovak companies, particularly for some strategic industrial enterprises. These facts are even more favourable when we realize that these exports were to a distant, exotic and destabilized country with an extremely problematic legal environment. Czechoslovak export to China also recovered faster from its drop during the Great

or transhipped from Hong Kong between July 1 and December 31, 1938.

³⁴ AMFA, IV. NE, folder 480, Report no. 23/612/37 (Safekeeping of archives of Czechoslovak arms companies at the Czechoslovak Embassy) from the Embassy of Czechoslovak Republic in China, dated December 1, 1937. Cf. Japanese comments on the equipment of Chinese units with top-quality Czechoslovak arms. AMFA, IV. NE, folder 372, Report no. 1690/38 (Škoda Works – damage in China) from the Embassy of Czechoslovak Republic in China, dated 29, 1938. 2.

³⁵ For more information on Czechoslovak-Chinese negotiations concerning arms supplies in 1939, see e.g. TNA, FO 371/23427, Proposed compensation trade to enable China to obtain arms from Czechoslovakia, Arthur Guinness, Memorandum (March 13, 1939). Cf. Authorization of the Ministry of National Defence to negotiate the sale of airplanes to China. CMA-HMA, HŠ-org., folder 359, inv. no. 7908, sign. 27 5/1, a letter from the Ministry of National Defence addressed to the Military Aircraft Factory and dated February 2, 1939.

³⁶ For more information on the Chinese activities of Sellier & Bellot and Zbrojovka Brno in the first months after the formation of the Protectorate, see e.g. Archive of Sellier & Bellot, Vlašim, Archive collection no. 1, Sellier & Bellot, box No. 17, serial number 158–167, a letter from Sellier & Bellot addressed to Lilling & Co. and dated June 19, 1939.

³⁷ Extensive documentation of Czechoslovak arms export to China in the 1930s can be found at the AMFA, IV. NE, folder 480.

Depression than total Czechoslovak exports – in 1933–1938 the Chinese share of total Czechoslovak exports increased five-fold.³⁸

On the other hand, we have to consider that the main reason of this growth was the extensive and controversial export of arms.³⁹ The high percentage of weapons in Czechoslovak exports was even recognised in official Czechoslovak statistics. According to the State Statistical Office, in the record year of 1938, the share of arms in the total export to China totalled almost 60%, with the value of arms exported to China standing at almost 236 million crowns.⁴⁰ The State Statistical Office's summaries, however, obviously did not (and for many reasons could not) record all arms supplies to China. Arms sales to China and the entire share of arms in total Czechoslovak exports to China were thus presumably considerably higher than that stated in official statistics.⁴¹ Paradoxically, the growing tension in Central Europe (and the related arms boom in Czechoslovakia) and the dramatic political-military situation in the Far East (intimately connected to the growing demands for arms) first stimulated Czechoslovak exports to China to a record performance, but subsequently led to its collapse.

³⁸ For more information, see SKŘIVAN Jr., Aleš: *Československý vývoz do Číny 1918-1992* [Czechoslovak Exports to China in 1918-1992], chart no. 11. 112.

³⁹ As has been suggested, this phenomenon corresponded to the global trend: on the global scale, the arms trade recovered from the Great Depression faster than trade in non-military commodities.

⁴⁰ *Zahraniční obchod bývalého Česko-Slovenska v roce 1938* [Foreign Trade of the Former Czechoslovakia in 1938], volume I, p. 32 and *Zahraniční obchod bývalého Česko-Slovenska v roce 1938* [Foreign Trade of the Former Czechoslovakia in 1938], volume II, series III (Foreign Trade), State Statistical Office, Prague 1939, p. 201. The exports figures presented are not representative of the actual amount (number of pieces) of commodities, due to changing prices and the Czech crown's exchange rate. Available statistical materials from the State Statistical Office unfortunately mostly do not present numbers in pieces for individual items. They usually provide only the total weight. Such figures often have very questionable information value, particularly concerning the production of arms. Actual data concerning numbers stated in pieces have to be found elsewhere, for example in company archives.

⁴¹ Statistical summaries issued by the State Statistical Office have to be compared to data from other sources, particularly pertinent documents from individual company archives.

STUDIES IN ENGLISH

Claudiu - Lucian Topor

University of Iasi and its external connections. Since its beginnings (1860) up to the First World War (1914)

In a historiographical varied horizon, that of the history of the university, which meets nowadays a substantial and controversial expansion on the subject line or research methodology,¹ the international dimension of university life of Iasi, as an independent subject was born more difficult. Obviously, the theme does not lack of the historiographic practice of the commemorative writings or of those of presentation, with a monographic institutional profile, but the references are contextual, selective and incomplete. With the arguments of the contemporary communication, the past of the university and its external links, were wanted to be explored nowadays too because to the magnificent present, dominated by European projects and programmes. The Historians were invited to define the size of some idyllic time, with a development abusively fractured by the violent gap of the communist regime governance. The finally intention was to rediscover a certain historical tradition and to reinstate the history of the institution legitimately to the area of civilization and the European culture. But, for anyone communicating with the sources, the story is different. The Iasi university past life remains not only independent from the present, but of a different identity too, by reference to a scale of values, from which our world feels more and more foreign, lonely and contemptuous. Thus, here is our reason why our journey over time is just a modest reflection of respect and admiration of those who are not anymore from the past of the university. Establishing in Iasi the first modern University on Romanian land was not an isolated phenomenon at an international level. The evolution of the European universities in the nineteenth century reflects substantial expansion tendencies of the educational supply by setting up new establishments or reforming the oldest ones in geographical areas which were long considered remote as cultural aspect. The period between 1860-1940 is one of diversification, expansion and to professionalize the higher education.² The European university area has expanded considerably and has eventually integrated the Romanian world.³ A world that has felt intensely the need for a higher education institution, in a time when the need for specialists and teachers of different areas could hardly be covered by the perpetuation and expansion of the

¹ On the actual field of research of the university history, genesis and the characteristics of this type of historiographic discourse, valuable information in the study published by Florea IONCIOAIA: *Universitarii și istoria universității (I). Istoriografia Universității: tipologie, obiect, probleme*, IN: *AȘUI*, History, Tome LI, 2005. 409-436.

² Christophe CHARLE - Jaques VERGER: *Istoria universităților*, traducere de Eugenia ZĂINESCU, Editura Institutului European, Iași, 2001. 105.

³ The establishment of the University of Iasi in 1860 was followed by the opening courses at the University of Bucharest (1864), then by the opening of the establishments in the Romanian territories under Austro-Hungarian administration, Cluj-Napoca (1872) and Cernăuți (1875).

system „sent to study abroad”.⁴ Despite all the difficulties specific to its inner management and organization, the University of Iasi has joined convincingly to the international system of cooperation. She has been provided instruments specific to the academic life (lectures, conferences, jubilee, book exchange, etc.) to acquire personality and identity in a new world where then met two major traditional and influential educational models at an European level: the Humboldt model of German and French universities or Napoleonic.⁵ Even in the early years of the institution, there stands an obvious concern for integration into the European academic community, of solidarity in the spirit of the respect for the values of science and culture. During the years 1863-1864, at Titu Maiorescu's initiative, the Academic Council shall organize, „in union with all the universities of the Western Europe”, celebrations of birth anniversary of Galileo Galilei and William Shakespeare. The programme of the events which were to be held in the Palace of the University, included speeches of some renowned professors (N. Culianu, V. Alexandrescu), hymns and songs. There were invited to attend the school authorities along with the members of the Scientific Society, famous writers and artists. Abroad, information letters are sent to rectors of universities of Torino and London, which do not remain without echoes. In the response letter to the rector Ricotta da Vaghera, professor of modern history, indicates that the events occasioned by the tercentenary anniversary of Galileo's birth is not only the testimony of the „union” that reigned happily between University of Iasi and Torino, but the very evidence of the strong link between the Romanians and the Italians. As a sign of high appreciation, the letter of Rector Titu Maiorescu along with the agenda of the festivities of Iasi, both translated into Italian, were published in the columns of an appreciated journal of science and literature („*Gazzetta ufficiale del Regno d'Italia*”).⁶ In time, the invitations to various scientific meetings and international commemorative events have multiplied,

⁴ About the concept of *peregrinatio academica* in the case of the Romanian space, see details in Lucian NASTASĂ: *Itinerarii spre lumea savantă. Tinerii din spațiul românesc la studii în străinătate, 1864 -1944*, Limes Publishing House, Cluj - Napoca, 2006.

⁵ The Humboldt model is based on a reform project of the University of Berlin, presented by Wilhelm von Humboldt in a memoir in 1808. The project was guided by several requirements that harmonized the humanist tradition with the bureaucratic imperatives of the Prussian state. The Humboldt reform proposed a civic model of the university, founded by the liberal idea of the modern state. A model that provides the transition from *universitas litterarum* to the idea of encyclopedic knowledge, understood as unifying of the sciences according to the meaning of the *Wissenschaft* concept. See Ch McClelland: *State, University and Society in Germany, 1700 -1914*, Cambridge University Press, 1980. Rainer Christoph SCHWINGERS (hrsg.): *Humboldt International. Der Export des deutschen Universitätsmodells im 19. und 20. Jahrhundert*, Basel, 2001. Mitchell ASH: *German Universities, Past and Future: Crisis or Renewal? Policies and Institutions*, vol I Berghann Books, Providence, Oxford, 1997. As the French model, whose characteristics are found in the Romanian educational system of the nineteenth century, what recommended it was a centralized administration, an etatist character, deeply hierarchical and closed links with pre-academic school education. See Christophe CHARLE - Jacques VERGER: 86. 104.

⁶ National Archives of Iasi, The Al. I. Cuza University Fund (1860 -1944). Rector's office, file no. 2/1863-1864. 96-106 and 169-171.

together with the exchange of academic programs.⁷ The content of the telegrams sent to the Rector's address reveals the importance of such meetings and reflects the discussions' quality. The representation area has not avoided any social and human sciences area but it was remarkable in the field of natural sciences. In December 1874, the invitation of participation to the International Congress of Geographical Sciences arrived in Iasi. The event, scheduled to be held under the chairmanship of Baron La Roncière - Le Noury, the chairman of the Geography Society of Paris (1877), supported by the French government, who agreed as a part of the work to be hosted by the Tuileries Palace. Besides the Congress, the organizers planned the opening of an international exhibition too, where they could watch objects, books, pictures or maps of Geography, in advantageous conditions for the public and exhibitors.⁸ Also in France, in mid-February 1898, the Rector's office of the University received a new invitation regarding the participation of the teachers in higher education Congress (Congrès de l'Enseignement Supérieur), scheduled to be held in Bordeaux in May. The event continues the initiative of the University of Lyon, who had organized itself at first such a meeting in 1894. A temporary schedule prepared by a special commission was sent in time for both French and foreign universities with the possibility of being fined. Of the program's content is noteworthy a number of issues, only if debated in a congress, reveal a constant concern towards the improvement of educational offer: the reform or maintenance of the baccalaureate; creating tools and resources designed to avoid to isolate the students in the university centres; the equivalence of the license with the military service, etc.⁹ The series of the international scientific manifestations vary in the early twentieth century. In February 1900, University of Iasi, was receiving the programme of the Social Education International Congress scheduled to be held in Paris from 6 to 9 September, chaired by Léon Bourgeois. The event consisted of three thematic divisions of which stands up the debate regarding the methods or means of propaganda in the education of individuals, sharing theoretical ideas and the issue of practical applications. Also in Paris, but in October 1900, in the same organizational framework of the Universal Exposition events, takes place the International General Botanical Congress. As part of the organizing committee there were renowned personalities in the field as Georges Rouy, the president of the Drake del Castillo French Botanical Association, „viceprezident” of the

⁷ In a world preoccupied by the internationalist spirit just as a pale response to the political hegemony of the national state, the cooperation between the experts and academic communities has often been difficult because of government intervention at least in the organization of congresses or conferences, often by means of the foreign affairs ministries or even making use of certain channels of diplomacy. See Madeleine HERREN: *Governmental Internationalism and the Beginning of the New World Order in the Late Nineteenth Century*, IN: Martin GEYER and Johannes PAULMANN (editors): *The Mechanics of internationalism. Culture, Society and Politics from the 1840 to the First World War*, Oxford University Press, London, 2001. (Chapter V), 35-92.

⁸ National Archives of Iasi, The Al. I. Cuza University Fund (1860 -1944). Rector's office, roll no. 16 file 236/1874.

⁹ Ibid, roll no. 49, file no. 638 /1897.

Botanical Society of France, Em. Bourquelot, a professor to the Higher School of Pharmacy, member of the Medicine Academy. The University of Iasi teachers were asked to attend the event in exchange for a fee of 20 francs.¹⁰ After a decade, other invitations, announced in Brussels the Third International Botanical Congress (14 to 22 May 1910). The same year, experts in zoology gathered at Graz during an international congress held between 15 and 20 of August. In the small town in Austria, in addition to the sessions on the agenda, which proposed discussions on applied issues such as zoopaleontology, hydrobiology, hydrography, the organizers included in the program various trips (Erzberg, Trieste, Leopoldstein, etc.) concerts and a banquet in honor of all the guests.¹¹ Other congresses and scientific conferences were held almost every year. A very interesting case in the area of international representation was the activity of Romanian historian Alexandru D. Xenopol, where, into the history of education component, was noted by unparalleled success. Scholar of cultural Society Junimea, Professor Xenopol concerned intensely on study and reading of the most diverse areas, attended carefully the university establishments well known into the German world.¹² He has actively integrated into the cultural life of the old capital of Moldavia, but his professional achievements are closely related to his academic career. He was elected a Pen-friend Member of the Academy of Moral and Political Sciences in Paris, the first Romanian historian who lectured at the prestigious Sorbonne and Collège de France. It is clear that in a so amazing ascent and international recognition, Xenopol was proved to be a famous scholar, a reference name integrated into the values of the Romanian university life. Not incidentally, he represented the University to the general and diplomatic history congress in 1900, where he lectured on *The hypothesis in history*, a consistent approach into the logic of the constant concerns that have strengthened his reputation as a historian and theorist of history.¹³ In the field of medicine too, the university professors have participated in specialized congresses held in various European capitals. Dragomir Hurmuzescu was at the Congress of Radiology in 1902 (Brussels), where he chaired works on sections together with renowned scientists in the field (M-Me Curie, Rutherford)¹⁴ and the Faculty of Medicine in February 1905 received the invitation to delegate representatives to the International Congress of Obstetrics and Gynecology at St. Petersburg, to contribute to „*the progress of our specialty*

¹⁰ Ibid, roll no. 52, c. 270 -275, file no. 651 / 1899-1900.

¹¹ Ibid, The „*A.I. Cuza*” University Fund (1860 -1944). Rectorate roll no.70, file 742/1909.

¹² Serinela PINTILIE - Lucian CLAUDIU-TOPOR: *Istoricii români și lumea germană în a doua jumătate a secolului XIX* (Romanian historians and German world in the second half of the nineteenth century), Casa Editoriala Demiurg, 2008. See chapter entitled *Alexandru D. Xenopol și istoricii germani* (Alexander D. Xenopol and the German historians), 75-93.

¹³ D. IVANESCU: *A.D. Xenopol, reprezentant al spiritualității românești* (A.D. Xenopol representative of the Romanian spirituality), in „*Convorbiri literare*”, year LXXXIX, no. 1162, no. 6, June 1983.

¹⁴ Gh PLATON: *Profesori și studenți ai universității în epoca modernă* (University professors and students in modern times, IN: G. JAMES (coord.): *Universitatea din Iași. De la modelul francez la sistemul Bologna*, (University of Iasi. From the French model to the Bologna system”), Editura Universitatii Alexandru Ioan Cuza, Iasi, 2007. 196.

and to the unity of medicine in all countries".¹⁵ Financial difficulties were often a major impediment in the way of the international representation of the university. The Head of the Clinic of Dermatologic and Syphiligraphic within the Faculty of Medicine, invited to the Congress of Dermatology in New York, for which he prepared a splendid album of 20 enlarged photographs, he writes to the Rector with regret that due to the lack of money, he cannot participate: „*But I will be unable to attend this conference, the road is very expensive, because the Congress takes place in the most popular session of ships [in late August, noted by CL.T.]. So that the University of Iasi is represented in this Congress I once again ask you to be kind and talk to Mr. Minister to give me the transportation expenses for New York*".¹⁶

The image of University of Iasi in the international academic milieu has significantly improved by means of the contacts established at the same time with the participation to different commemorative moments. Prestigious events, imposing as organization, such events have shown, however, several times the cleavages too between the potential developments of the Romanian higher education, compared with the high performance of the European universities. The significant differences deepen since then the same kind of perception that is always felt in the souls of those who „*tasted*” the benefits of Western education: the intellectual potential of the Romanian school rises to the level of European demands, but not the administrative performance as well, the academic offer and the financial stability. The list of invitations to international jubilee celebrations includes the names of worldwide famous universities. On the address of the rector’s office were arriving regularly letters, whose content reflects the prestige enjoyed by the University of Iasi among her sisters in Europe. In June 1888 there was celebrated the eighth centenary of the illustrious University of Bologna. To answer to the call of Rector G. Capellini, the Council appointed the critical universal history teacher at the Faculty of Letters, Neculai Ionescu, a member of the Romanian Academy, a former foreign affairs minister, deputy and senator, as the only university representative¹⁷ to these festivities. On this occasion, he proposed that each of the university colleagues, authors of scholarly and literary writings, to send his work as a „*gift*” to the Library University of Bologna. Professor Ionescu Neculai thought to as a symbolic gesture and „*an expression*” of the scientific activity.¹⁸ The links established during the celebrations in June 1888 proved sustainable. After nearly two decades, Professor D. I. Borcea, lecturer specialized in zoology at the Faculty of Sciences, was appointed to represent the University again, this time during the tercentenary of the death of the naturalist

¹⁵ National Archives of Iasi, The „*Al. I. Cuza*” University Fund (1860 -1944). Rector’s office, roll no. 59 c. 217.

¹⁶ Ibid, roll no. 63, file710 / 1906.

¹⁷ Initially it was wanted for the University of Iasi to send a delegation of four members, one from each faculty. As the amount allocated by the Ministry of Cults and Public Education of the event was only 1,000 lei, finally was decided to reach to Bologna only one teacher.

¹⁸ The National Archives of Iasi, The „*Al. I. Cuza*” University Fund (1860 -1944). Rector’s office, roll no. 36 file 575/1887/1888.

Ulysses Aldrovandi of Bologna.¹⁹ On the 28th of February 1891, arrived on the University of Iasi address a new invitation which required the participation not only of the teachers but also Romanian students to the festivities of the transformation of the Academy of Lausanne into an University. The new establishment continued the tradition of a very formal higher education, that gave the old institution „*Académie de Lausanne*” (1537) a good reputation throughout Europe. University of Lausanne housed five faculties (Protestant theology, law, medicine, letters and science), each faculty providing to the students a complete cycle of studies, which allowed the awarding of a degree and doctorate. The invitation from Switzerland sketched actually a closer cooperation programme. The official relations were meant to be extended so that the two universities might exchange in the near future, publications of interest, dissertations, theses and research programs. At the initiative of University of Lausanne Rector, to facilitate the students’ exchange, there was proposed the mutual recognition and the equivalence of the semester studies. The international Jubilees have succeeded fast so that other invitations will arrive soon. On days 1 and 2 of June 1895, University of Lille inaugurated, in a festive context, the completion of new buildings intended to house the Faculty of Law and Humanities, Institute of Chemistry, Physics and Natural Sciences, the Museum of Archaeology. Two official invitations were sent to Iasi, one from the Rector’s Office, another from the Dean of the Faculty of Law, a „*former Romanian*”, as he recommended himself, a graduate of secondary education and holder of a Baccalaureate degree in Iasi.²⁰

In the early twentieth century, in the period remaining until the start of the Great War, is seen an intense activity which broadens the international contacts and a visible cooperation towards the academic cooperation. Sometimes going over severe financial constraints, University of Iasi sought to build new bridges with the academia around Europe and worldwide. Only in a single year (1909), Rector Gh. Bogdan, originally together with Professor A.D. Xenopol was appointed by the Academic Council to represent the institution to the celebration of five centuries of existence, the University of Leipzig,²¹ Professor Dimitri Alexandrescu (Faculty of Law) went to Belgium at the Jubilee of the University of Louvain and P. Bujor, together with A. D. Xenopol accepted to participate to the festivities of the University of Geneva, with three and a half centuries of uninterrupted activity.²² Rector Bogdan himself attended the Jubilee of the University of Christian (Norway), and teachers

¹⁹ Ibid, roll no. 63, c.5, file 710/ 1906.

²⁰ Ibid, roll no. 44, c.196.

²¹ As requested by the German university to send a single representative, due to the lack of accommodation spaces in the end only the rector was present at the jubilee. In a report submitted to the Academic Board on September 28, 1909, Rector G. Bogdan stated that festivities in Leipzig were truly magnificent. There have participated too His Royal Highness, Prince Ferdinand of Romania, but found out, unfortunately, the absence of a delegate of the University of Bucharest. See National Archives Iasi, „*Al. I. Cuza*” fund (1860-1944). Rector’s office, roll no. 68, c 85, file no. 734 / 1908-1909; roll no. 72, c. 23-24; file no. 755/1909-1910.

²² Ibid, roll no. 69, c.294 and 404, file no. 736/1908-1909; roll.no. 71, c.19; file no. 747/1909 - 1910.

Găvănescu, Peret and Caragiani traveled abroad, during the anniversary festivities of the Universities of Berlin (1910), Athens (1912),²³ or Groenningen (1914).²⁴ The year 1910 brought to Iasi too jubilee perspectives. There were celebrated 50 years since the establishment of the University and no one could ignore the event. At the ceremonies on 3 to 6 October 1910 were expected to participate overseas guests and the organizers had in mind this aspect all the time. The program and the invitations were written in French and the Rector obtained of the government a 50% reduction of rail transport costs and requested to General Customs that the foreign guests be exempt from the usual formalities.

The international visibility has improved a lot during these years. Besides celebrations and tributes, which really maintains the university community spirit remained the concern for the scientific research, as the foundation of the academic specialization and of the academic supply. The curricula, the book exchange, the projects in common were another dimension to the concerns of the university to foster and enhance the international cooperation. Besides these, there are multiplied the meetings too between the teachers or researchers. Even from March 1877, the Parisian publication „*Revue Politique, Scientifique et Littéraire*” asks to be sent programmes and posters of the university,²⁵ and from 1st of January 1893 are sent to Iasi the doctoral theses presented at the Faculty of Sciences, Sorbonne University.²⁶ From abroad comes the programme of the courses from the University of Lausanne (winter semester, 1890 to 1891), a list of the „*Franz Josef*” university lecturers of Cernauti (summer semester, 1891),²⁷ and a register of courses of the University of Budapest (1885 to 1886).²⁸ The Ministry of Trade in Vienna sent to Iasi Appolzer and Weiss astronomers to see here besides the crossing of Venus near the Sun, a good opportunity for Professor N. Culiianu designated to deal with the same type of „*observations*”, to communicate and enter into „*relationships*” as friendly as they can be.²⁹ The investigation by the archeologists of the precious archaeological remains of the Cucuteni culture provides another proof of the importance of the scientific cooperation between the academia of Iasi and the German one: the involvement of the archaeologist Hubert Schmidt into the archeological excavations in Romania together with Professor Teoharie Antonescu. At the request of the German side, but not without some „*adventures*”³⁰ in a renewed approach, which involved up to the Plenipotentiary Ministry’s involvement at Bucharest,³¹ much of the Cucuteni findings were inventoried and exhibited at the Museum of Prehistory in Berlin where it held a „*Romanian room*”.³²

²³ Ibid, roll no. 74, c.17 and c.58; file 773/1911-1912.

²⁴ Ibid, roll no. 80, c.5; file 825/1914.

²⁵ Ibid, roll no. 74, c.17 and c.58; file 773/1911-1912.

²⁶ Ibid, roll no. 41, c.108; file 607/1892-1893.

²⁷ Ibid, roll no. 39, c.377-387 and c.365-376; file no. 592/1890-1891.

²⁸ Ibid, roll no. 34, c.167 ; file no. 564/1886-1887.

²⁹ Ibid, roll no. 14, v. 14, file no. 236/1874.

³⁰ Ibid, roll no. 72, v. 42, file no. 755 / 1909 -1910.

³¹ Ibid, roll no. 71, v. 138, file 747/1909 -1910.

³² Nicolae URSULESCU: *Hubert Schmidt - profile of a scientist involved in excavations of Romania, „Zargidava. Revistă de Istorie”, VII, Bacau, 2009. 211.*

Along with the teachers, the students of University of Iasi were also invited to international events. The interest of the European universities for the Romanian students was not accidental. The travels abroad to study and the specialization were a widespread phenomenon at that time. University of Iasi awarded its students by providing scholarships to foreign universities, stipends funded by the money allocated by the ministry. For the rigorous selection of candidates there were organized judged competitions by the votive teachers (Titu Maiorescu, Stefan Emilian; Neculai Culiianu, Mihail Burada, etc.). The concern to improve the study conditions of the foreign students is visible also in the case of the universities in France, where is established since 1891 a patronage committee (Comité de patronage aux Étudiants Étrangers), composed of illustrious characters of the scientific life (renowned scholars such as Pasteur, Lavisse or Melchior de Vogue). A letter of submission of the intentions of this committee was forwarded to Iasi too to properly inform the students. In the correspondence kept by Professor Ch Lambert with the Rector I have identified a poster presentation of the University of Dijon, which included courses that could be visited during the holiday and the New University in Brussels, whose degrees seem untrustworthy in Romania, assures to all students that the study program meets the highest requirements, and the graduates that there was no reason for their studies may not be recognized. Unfortunately, the student mobilities has encountered some difficulties especially because the difficulties of Romanian state authority to give a financial support. A circular addressed to the Rector's Office in October 5, 1905 reveal the project of the organization at Milan of an international student congress the next year. The Colleagues from Iasi were expected to arrive in a larger number to an event without precedent, which held for a week. The program didn't lack different sports competitions (archery, fencing), receptions, balls and walks in the surroundings of Milan. Moreover, the organizers have tried to obtain discounts for the participants to the transport by rail. So friendly and enthusiastic seems to be the letter from the students in Lausanne, for the colleagues in Iasi, in the name of solidarity and brotherhood of the academic junimea. A warm and sincere invitation to the student festivities whose program (May 18 to 20, 1891) weren't missing the banquets, concerts or promenades on Lake Lemman, the second largest lake in Europe after Lake Balaton. Unfortunately, the efforts of the academic professors from Iasi to participate to this distinguished celebration went nowhere. The Minister of Cults and Public Education on 18th of March 1891 sent a telegram which told that just during the university ceremonies in Switzerland there will be celebrated in Bucharest the 25 years anniversary of His Majesty King Charles and the academic professors were obliged to remain in the country. As for the student representation (Nicolai Țurcanovici from the Faculty of Medicine; Corneliu Șumuleanu, Faculty of Sciences, Alexandru Ignat from the Faculty of Law, Constantin Aleora, the Faculty of Letters) it was obvious that there was no budget to support the expenditures for the trip to Switzerland!!!³³ But it was not time for regrets.

³³ Ibid, roll no. 39, c.127-128, file no. 592/1890-1891.

In addition to the increased mobility of the students and the teachers is established a certain intensification also of the exchange of books. The yearbook of the University of Iasi enjoys a wide circulation in Europe. We find it in the most known libraries in Europe (University of Coimbra, Oxford Bodleian Library, University of Birmingham, University College of Bristol, etc.), enjoying of a great interest. Books are sent to the Library of the University of Lemberg (Gr Stourza *Le Lois fondamentales de l'Univres*; D. Alexandrescu, *Droit ancien et modern in Roumanie*, etc.)³⁴ and were received donations from the University of Geneva (Charles Borgeaud, *Histoire de l'Université de Genève, Vol I, L'Academie Calvin*)³⁵ or the Smithsonian Institution in Washington.

The foreign affairs of the University of Iasi have shown to the incidence of two major influences: the perspective of the national identity and the tendency to assimilate the European model. Resembling to the society they represent, University of Iasi crosses in the second half of the nineteenth century a period of deep searches. Although in Iasi, the elite school's tradition and of the Higher Education, placed under the patronage of the institution's reign, had enjoyed in the past too of deserved appreciations, the first modern university in the Romanian space appears with aspirations to a world that treats identity profile that assimilates incompletely the past. It benefits of the principles and values drawn from liberal philosophy and of the nation-state ideology. Hence the concern for assimilating an European model together with the diffusion of its own national identity. In a country where the access to education and culture is still limited, international representation of the University takes propaganda content also.

The professors together with the students proclaim their strong national identity, represents proudly the institution and country to which they belong. The civilized Europe fascination finds admiration but not fed frustrations. A good example: in March 1900, the General Association of Students of University of Iasi addressed to the Minister of Public education of Italy through the Legation in Bucharest, to get a copy of an engraving representing „*Trajan's Column*”, the monument of Romanian national identity.

³⁴ Ibid, roll no. 60, v. 328, file no. 685 / 1904 -1905.

³⁵ Ibid, roll no. 55, v. 48, file no. 662 / 1901-1902.

Tamás Péter Baranyi

„A Most Unusual Relationship”: American Representation in the Vatican

Diplomatic Shutdown

Since 1867, the United States had been unrepresented at the world’s oldest diplomatic entity, the Vatican City. The unification of Italy resulted in the dissolution of the Papal States and the pontiff had become a „prisoner of the Vatican”. American policy had only changed dramatically in the wake of the Second World War, when President Roosevelt decided to get in touch with the pope in order to work together for the cause of peace. An unusual form of diplomatic ties was taken up when Myron C. Taylor was sent as „personal representative of the President of the United States” to Pius XII. This mission lasted from 1940 and was expected to expire when peace comes still. Taylor’s credentials were prolonged and the mission only ceased to operate five years later. This whole period was characterized by the American sensitivity regarding „separation of church and state,” and Vatican jealousy of their status as a temporal power. These two views were only reconciled when a common danger made these viewpoints less intransigent.

Although the present study puts a special focus on the years between 1940 and 1954, it is not worthless recollecting the diplomatic shutdown of 1867 because it sheds a light on the uneasiness of US-Vatican relations. Since 1863, Rufus King¹ had been serving as U.S. Minister to the Holy See. During his tenure of office, the Risorgimento reached its peak and the „temporal power” of the pope was on the defensive. The very fact was obvious for King himself, as he wrote to the Secretary of State William H. Seward: as the French garrison was about to leave Rome, „His Holiness will thus be left face to face with his own subjects, and with the adjacent unfriendly kingdom of Italy”.² The principal cause of severing ties with the Holy See was the alleged treatment of the Protestant church in the city of Rome. As rumors had it, the Protestant American chapel was being removed outside the walls of Rome by Papal order. King did not hesitate to gainsay these allegations: in a letter of 11 February, he refuted the information of the New York Times issue of 25 January,³ same year. In another letter, he further elaborated on the practice of different religions in Rome, pointing out that the real situation is nothing like the one circulating in the press. He said that „the laws of Rome do not tolerate any other form of public religious worship than such as conform to the teachings of the Roman Catholic church; but the right of any foreign minister at the Papal court to

¹ Rufus H. King (1820-1890), once a U. S. Representative from New York state on an Opposition Party ticket (1855-57), then an active Republican Party member between the 1860s and 1880s. In 1863, Abraham Lincoln appointed him as Minister to Rome.

² King to Seward, 10 December 1866. Foreign Relations of the United States (hereafter FRUS) 1867-1868. Vol. 1. 695.

³ King to Seward, 11 February 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 700.

hold religious services under his own roof [...] has never been questioned or interfered with”.⁴ Such was the case with the Episcopalian Grace church of the Americans, located in the Salviati Palace which was being hired to serve as the American minister’s residence. This arrangement worked and no one was interrupted or molested during his practice of religious worship. Nevertheless as the number of American (and other English-speaking Protestant) visitors had grown cascading, Salviati Palace proved to be too small a location, so the Church decided to hire an apartment on their own. At that time, Scottish Protestants caused some trouble in Rome since their two branches could not get along in the same building. Finally, the Free Kirk of Scotland was being removed outside but next to the city walls. As the case of the Scots recapitulated the laws of Rome, Mr. King decided to „direct the arms of the American legation to be placed over the building” where the religious worship was held. This move seemingly satisfied the requirements of the authorities, as King put it.⁵ Still during the course of February, King had been receiving letters informing him about Congress considerations over closing the American mission to the Holy See. In a letter of response, dated 1 March, he enumerated the causes for which he was against a diplomatic shutdown in the Vatican. Before citing his reasons, he said that his findings on practicing Protestant faith in Rome were identical than before, and he had „nothing, at present, to add on that score”.⁶ King then stated that withdrawing the American mission would be unwise since the number of „American travelers sojourning in Rome” had been rapidly increasing who would make use of the US representation. Secondly, King juxtaposed the different attitudes of the Roman and Italian authorities in a certain extradition case, pointing out that the Papal State is much more convenient with the Americans. Thirdly, King outlined the European developments that had proceeded lately.⁷ According to the American minister, „Italy is in a ferment, and the revolution threatens Rome”.⁸ Then the American minister posed the question: „Is it magnanimous in us to abandon the sovereign Pontiff in this hour of his waning fortunes? Shall we be the first among civilized and Christian nations to strike this blow at the Holy See?”⁹ King then reported that „in some quarters,” it had been circulating a rumor that the U. S. was going to withdraw its mission from Rome because Washington was preparing to recognize Victor Emanuel as the king of the whole Italy and Rome its capital. The American minister sent a warning that Washington did not need „false pretext” to make such a move.¹⁰

Secretary of State Seward had informed the legation of the United States in a letter, dated 11 March 1867, that their mission would not be financed any longer. More precisely, an Appropriation Act approved by the Congress on 25 February

⁴ King to Seward, 18 February 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 700.

⁵ King to Seward, 18 February 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 701-702.

⁶ King to Seward, 1 March 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 703.

⁷ Apart from his views on Italy, King provided his lynx-eyed forecasts on the whole Europe. Cf. King to Seward, 1 March 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 704.

⁸ King to Seward, 1 March 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 704.

⁹ King to Seward, 1 March 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 704-705.

¹⁰ King to Seward, 1 March 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 705.

same year had cut off the money appropriated to this mission after 30 June. In another letter, Seward further elaborated on the issue, stating that King was free to leave the city any time before the deadline and also to remain in Rome without compensation.¹¹ In an interesting letter of response, King informed the State Department about the attitude of the British government in Rome. He dragged up the story of the schismatic Scotch Presbyterians who had been transferred outside the walls. The American minister reported that Odo Russell, a British diplomatic agent delivered the gratitude of His Majesty's Government to the Papal Court for not having deprived the Scots entirely of their freedom of religious worship. Apparently the British were aware that the Scots deliberately violated the laws of Rome and they judged that the Vatican acted with „*commendable forbearance*”.¹²

According to his own account, Rufus King was „*somewhat at a loss how to explain to his Eminence the sudden and unlooked-for withdrawal,*” and that it elicited a great expression of regret among American artists and travelers in Rome. Pope Pius IX felt „*hurt by this hasty and apparently groundless action of Congress,*” and considered the move as „*an unkind and ungenerous return for the good will he has always manifested towards the American government and people*”.¹³ In his report, King underscores again the Vatican's „*Protestant policy,*” pointing out that religious freedom was not in fact harassed. The American minister scornfully highlighted that since non-Catholic worship could only be provided under the roof of a foreign minister, the Protestants were to move outside Rome should the US close its mission: „*The rule is simple and obvious. It results therefrom that it is not his Holiness the Pope, but the American Congress who, by closing the mission here, have driven American Protestant worship outside the gates of Rome*”.¹⁴

Congress was, of course, adamant and the American legation was scheduled to close. King left Rome indeed after 30 June but he had sent some other reports to the State Department until that point. These last letters dealt with the issue of the eighteenth centennial celebration of St. Peter's Day, or the Pope's inquiry to the „*probable fate*” of the Mexican ex-emperor Maximilian. In his last letter, King reported that Pius IX was also intended to call a general council to be held.¹⁵ Naturally, these developments were not taken into account in Washington and the US did not have official representation in the Vatican during the Vatican Council or the breach of Porta Pia.¹⁶

Thus the official ties between Washington and Rome were cut off in 1867. There was a minor mission sent to Rome in 1900 with the purpose of negotiating the Friar's Lands in the Philippines, but it also ended up in public controversy.¹⁷

¹¹ Seward to King, 11 March 1867 and Seward to King, 20 April 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 706.

¹² King to Seward, 26 March 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 705.

¹³ King to Seward, 7 May 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 707.

¹⁴ King to Seward, 7 May 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 708.

¹⁵ King to Seward, 21 June 1867 and King to Seward, 2 July 1867. FRUS 1867-1868. Vol. 1. 708-709.

¹⁶ The breach of Porta Pia and the capture of Rome was reported by the U.S. Minister to Italy, George Perkins Marsh: „*The Italian troops entered Rome yesterday, after a short resistance, and are now in full possession of the entire Roman territory*”. Marsh to Fish, 21 September 1870. FRUS 1870-1871. 451.

¹⁷ Memorandum of Conversation by the Ambassador at Large (Philip C. Jessup) 7 September 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1798.

The line was not taken up until 1940. By contrast, the British made some progress in the wake of the First World War. They had withdrawn their official representative in 1874,¹⁸ but in 1914, the British government appointed Sir Henry Howard as „special envoy” to Benedict XV in order to explain Britain’s motives in taking part in the Great War and to co-ordinate efforts for the sake of peace. The election of Benedict XV gave a handle to re-establish a British mission.¹⁹ The United States did not follow suit in 1915 and they nodded assent not to invite the Pope to the Paris Peace Conference in 1919.²⁰ American anti-Catholicism was on its pinnacle during the interwar years. For instance, it resulted in defeating Al Smith’s bid for presidency in 1928 claiming that Smith was a „rum-soaked Romanist”.²¹

The Taylor Mission to the Vatican

Taking traditional American anti-Catholicism into account, President Roosevelt’s efforts to reestablish ties with the Vatican were moves of considerable courage. In fact, Roosevelt was considering such a step since 1936, when Eugenio Pacelli (later to become Pius XII) visited the United States, but the time has only come in 1940 when the clouds were gathering on the sky of Europe.²²

Roosevelt first took up the matter of sending a personal representative to the Vatican during the Christmastide of 1939. He equally had recourse to Jewish and Protestant leaders.²³ Roosevelt’s decision to appoint a „special envoy” was a shrewd move for various reasons. First, it did not require Congress approval. Second, a special envoy’s duties and rights were left unspecified. The whole procedure had an experimental nature, as had many of Roosevelt’s other ideas. His choice to the post, Myron Charles Taylor, was satisfactory since Taylor was a Protestant, and had made a great work for Roosevelt during the Evian Conference of 1938.²⁴ It is very likely that Taylor’s wealth also contributed to his nomination, since the financial resources of the State Department are not at the disposal of a personal representative.

Reciting the events of the Second World War and the critical position of the Vatican would take us too far and it would be well beyond the range of the present study. Taylor’s mission to the Vatican had five critical junctures worth examining. These are the efforts to keep Italy out of the war, the forging of the

¹⁸ John F. POLLARD: *Benedict XV – The Pope of Peace*. The Continuum International Publishing Group, London, 1999. 89.

¹⁹ „The British Mission to the Vatican”, *American Journal of International Law* 1915/1. 205.

²⁰ John S. CONWAY: „Myron C. Taylor’s Mission to the Vatican 1940-1950” *Church History* 1975/1. 86.

²¹ CONWAY: 86.

²² Peter C. KENT: *The Lonely Cold War of Pius XII*. McGill—Queen’s University Press, Québec, 2002. 46. and CONWAY: 86.

²³ Myron C. TAYLOR [ed]: *Wartime Correspondence between President Roosevelt and Pope Pius XII*, Macmillan, New York, 1947. 3, 17-19.

²⁴ CONWAY: 87.

Soviet alliance, the disposition of Benito Mussolini, the bombing of Rome, and the German occupation of Rome. Upon his arrival, Taylor felt that he had been treated with distinguished welcome, and felt that there was a possibility to cooperate with the pope very closely. On the other hand, Taylor believed that his visits to the Vatican were going to be occasional drop-ins, and he could reside basically in his Florence villa. The special envoy visited Rome between February and August, 1940, 8-26 September, 1941, 17-29 September, 1942, and June 1944-August 1945. In periods between, Harold Tittmann, Taylor's assistant was the channel of communication between the two states.²⁵ The first issue to emerge was keeping out Italy from war. Taylor came up with the idea of Mussolini's excommunication as well as giving him large concessions in the Mediterranean at British and French expense. Neither these proposals, nor the papal adjurations reached their goal and Italy entered the war on 10 June, 1940.²⁶

The next serious juncture was the beginning of Operation Barbarossa, the offensive against the Soviet Union. German leaders were sure that the Catholic hierarchy would support this move as a fight against atheistic Communism, but no endorsement was forthcoming. The Germans were raging, while the Catholics in the United States took a neutralist position. Since they were equally anti-communist as their European fellows, they believed that the US should not intervene in the war, but wait until the two dictatorships extinguish one another. Roosevelt regretted this attitude, and Taylor expressed to the pope that the American Catholics were standing on the basis of the papal encyclical *Divini Redemptoris*²⁷ and claim that nothing had changed in the politics of the Church so far. At Myron C. Taylor's advocacy, the pope sent instructions to the papal delegate in the US that the 1937 Encyclical should be interpreted more loosely. The opposition to Communism was distinguished from the permissible support for the Russian people.²⁸

When the United States also entered the war, it made the whole situation more difficult. President Roosevelt was no longer seen as a partner in seeking peace but a belligerent participant of the war. The US joined the Allied Forces who had been pressuring the Vatican to give up its neutrality and condemn the Axis side of the war. Naturally, the position of the Catholic Church was delicate, since the Vatican laid at the center of Axis territories and an occupation of its territory or outright religious persecution would have caused more harm than good in that stage of the conflict. In the meantime, the United States embraced the policy that no other peace could be reached than that based on the unconditional surrender of the Axis powers. At the Vatican, this policy was being regarded as inflexible and unnecessarily devastating for Europe. It was also discussed during Taylor's 1942

²⁵ According to the Myron Taylor Papers, 1940 Report, cited in CONWAY: 88.

²⁶ CONWAY: 88.

²⁷ Papal Encyclical, published on 10 March 1937 condemning Communism. Notice that 5 days earlier another encyclical entitled „*Mit brennender Sorge*” was published condemning the Nazi regime.

²⁸ CONWAY: 90.

visit to Rome.²⁹ Pope Pius XII was suspicious of the possible Soviet occupation of Europe if Germany was forced to unconditional surrender and he also had a very sound opinion of such unilateral peace arrangements as was the Treaty of Versailles.³⁰

The issue of the bombing of Rome created fresh anxieties on both sides. Even though the Americans seemed willing to declare Rome an open city,³¹ neither the Italians, who wanted to use the railway system around the city, nor the Allied Forces supported the idea. In fact, the British foreign secretary declared: „*We have as much right to bomb Rome as the Italians have to bomb London*”.³² Roosevelt assured the Pope that even if Rome was to be attacked, special instructions were given to avoid the Vatican.

The disposition of Mussolini was also a highly critical juncture of the war. The Americans wanted the pope to become a leader of the anti-Mussolini movements which was obviously not an acceptable position for the Vatican. They wanted the pope to survey the attitudes of Victor Emanuel III in that matter. Obviously, such a move could have leaked out causing serious repercussions on the Church. In return, the pope asked the President again not to ruin the city of Rome. Neither of these ventures was successful: the King was not willing to act against Mussolini, while the Allies decided to drop bombs onto Rome. On July 19, the American airforce bombed the city, targeting primarily the railway marshalling yards, but there were a serious loss of 1,500 people and the San Lorenzo fuori le Mura church was also devastated.³³ The repercussions of the bombing were astonishing, since it made the government of Mussolini failed on 25 June, the dictator himself arrested, and Italy on her way out of the war. Even if it is true that the Allied troops were approaching Italy through Sicily, there were virtually no forces in Northern Italy so the Germans were able to capture the territory and the city of Rome on 8 September. Thereafter the Vatican was virtually sealed off.³⁴ Even if there was not an entire shutdown in Vatican diplomacy, their efforts were limited to the necessary minimum at this period. Rome was finally liberated on 4 June, 1944 by Allied forces under the command of General Mark Clark.³⁵

²⁹ Taylor visited Rome travelling under special protection through enemy territory between Rome airport to Vatican city. See: CONWAY: 92.

³⁰ CONWAY: 91-93.

³¹ In the event of war, a city – facing imminent capture – might be declared an „open city,” i.e. all defensive measures are abandoned.

³² Memorandum by the Acting Chief of Division of European Affairs (Atherton) to the Under Secretary of State (Welles) 8 March, 1943. FRUS 1943 Vol 2. 916.

³³ Interestingly, Pius XII responded with unusual spontaneity. He went to the scene, knelt down among the still smoking ruins, embraced the survivors, distributed aid among them, etc. For a detailed account, see the monograph of the late professor Gergely. GERGELY Jenő: *A pápaság története* (The History of Papacy), Kossuth, Budapest, 1982. 356. This work is a piece of superb scholarship of the period involved as well as the whole history of the Papal States. As for Pius XII at the San Lorenzo fuori le Mura, see also: CONWAY: 96.

³⁴ CONWAY: 94-96.

³⁵ Due to Mussolini’s reaction to his 1942 visit, Taylor was not able to come to Italy since then. During the Nazi occupation, it has been considered that Pius XII was to be transferred to Munich. In

At the end of 1944, after five years in office, Taylor offered his resignation to the President, effective upon the surrender of Germany. Neither his resignation, nor a proposal to make his mission a permanent embassy was accepted in Washington. In fact, a Protestant offensive for terminating Taylor's mission began right after the war.³⁶ As more urgent issues created anxiety in Washington, the practice of having a „*personal representative*” at the Vatican was maintained and Taylor was being held in office.

In the course of 1947, J. Graham Parsons, a junior official in the foreign services, was appointed to replace Tittmann as assistant to Mr. Taylor. His special duty was to stay in touch with Robert Leiber SJ who had been perceived as an influential advisor and secretary to Pius XII. Just as all of the Americans in the Vatican, Parsons was selected partly because he was a Protestant. Monsignor Domenico Tardini definitely expressed that the Vatican „*preferred to do business with a Protestant if he came from a Protestant country*”.³⁷

In this matter, there was no misunderstanding between Washington and Rome. On the other hand, Parsons was assigned to the Embassy to Italy with responsibilities for Vatican affairs. This was unacceptable to the Vatican, and Monsignor Tardini wrote a telegram in which he recited the assurances given by Truman to Cardinal Spellman.³⁸ Truman had previously given his word that there would be no dual assignments to Italy and the Vatican. In this occasion, Truman did not remember of this declaration.³⁹ As J. Graham Parsons remembered, he was summoned to Monsignor Tardini to explain his official status. Parsons told that he was assigned as First Secretary of the Italian Embassy with no functions there, but only with the Vatican. Tardini's „*very friendly initial manner became cooler and cooler,*” and the Cardinal stated that this arrangement was „*absolutely unsatisfactory*” to them,” and that Parsons “would not be received again at the Vatican” until his assignment „*became exactly the same*” as was his predecessor's. When his post was transformed to First Secretary at the Vatican, „*all was forgotten and forgiven.*” Apart from this awkward initial episode, Parsons was personally impressed by the courtesy and niceness of Vatican officials.⁴⁰ In Parsons' words, the Vatican was very jealous of the formalities of temporal power, like receiving diplomats or membership in the International Postal Union. The background of this episode was the Vatican's rejection of „*dual accreditation basis,*” which meant that any diplomat accredited to Italy could not also be accredited to the Vatican.⁴¹

such an outcome, members of the diplomatic corps assured the pope that they would follow him. See: CONWAY: 99.

³⁶ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [34].

³⁷ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [32].

³⁸ Francis Joseph Spellman was an American prelate and the archbishop of New York between 1939 and 1967. He was created a cardinal in 1946. He always had a rapport with the Vatican officials and personally with Pius XII. Spellman was also noted for his anti-Communism in the early Cold War years.

³⁹ KENT: 183.

⁴⁰ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [37-38, 40].

⁴¹ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [39-40].

Parsons gave very useful comments on the different rôles of Congregations in Vatican policy. He praised the long-established methods of foreign policy of the Holy See.⁴² There were three bodies that arranged external affairs. One was the Secretariat of State, with no Secretary, because Pius XII handled the foreign policy at large. The two Undersecretaries were Domenico Tardini and Giovanni Montini (later to become Paul VI). There was another body, the Congregation for the Propagation of the Faith, which dealt with the „Third World”.⁴³ There was a third „foreign ministry,” the Congregation for the Oriental Rites, which dealt with Near Eastern Churches that did accept papal primacy.⁴⁴ This was led by Eugène Tisserant, who was „also a great expert on communism”. In the Vatican, there were reserved days for audience for ministers and ambassadors separately. Since Myron Taylor was not an ambassador or a minister, members of the American legation had the privilege to come on both occasions.⁴⁵

At this time, there was a menacing possibility of severing ties with the Vatican. President Truman intended to declare 30 June 1947 as the final day of the war, and believed that the Mission should be shut down on the ground that it had been an extraordinary wartime measure but the war was now over. This consideration, coupled with his flirting with dual representation, was the low ebb of US–Vatican relations in this period.⁴⁶ In the best moment came the Marshall plan to turn the tide. Truman thought that the unparalleled spiritual power of the Holy See would be helpful in making the Marshall Plan accepted. For this reason, he sent Taylor back to Rome without any mention of the limits of his mission. Truman informed the pope thoroughly about the European Recovery Program as early as July 1947. The Holy See and the US thus found their common goals again.⁴⁷ The pope contributed to accepting the ERP with giving audience to various Congressmen and groups coming from the US. During these talks, Pius XII praised the goals of the ERP, said thanks to those who supported it, and tried to persuade those opposing it. Parsons believed that no less than 17 of such congressional groups had visited the pope. Even though the pope’s schedule always was tied up, he always had time to see these people, and always put something specific to his addresses. He spoke English during these occasions, though „was not one of his easiest languages”.⁴⁸ Undoubtedly, the pope had convinced some of those in opposition.

The elections of 1948 were also of great interest for the United States. Both the Vatican hierarchy and the American policy-makers were fearful of a

⁴² Interestingly, Parsons also appreciated the fact that Vatican officials though in terms of centuries and their standpoint was not overcast with momentary considerations. He added that the Policy Planning Staff was established with the same purpose. See: J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [65].

⁴³ Sacra Congregatio de Propaganda Fide, at this time headed by Monsignore Pietro Fumasoni Biondi.

⁴⁴ Correctly: Congregation for the Oriental Churches (Congregatio pro Ecclesiis Orientalibus).

⁴⁵ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [41-44].

⁴⁶ KENT: 183.

⁴⁷ Ibid. 191-193.

⁴⁸ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [55-58].

Communist headway in Western Europe, since the Communist Party (PCI) had a great chance to win the elections democratically. It is not necessary here to recall the American actions made to prevent the PCI victory in the elections of 1948,⁴⁹ which included diplomatic actions, funding of the Christian Democrats (DC), and clandestine CIA activities. The involvement of the Church is noteworthy, since it contributed to the victory of the Christian Democrats. The most prominent person in making the DC a modern mass party was Luigi Gedda, head of the Catholic Action. Implementing mobilization techniques and American-backed media coverage, the DC and its supporters were able to defeat PCI at the ballot. Before the elections, there was a growing fear in the highest quarters that if Italy became Communist, the Vatican would have been a hostage of Stalin. According to Parsons: „*Everyone was aware that a very difficult situation would be created if the head of the Church of Rome found himself sitting on his tiny little island in the center of the city surrounded by a Red Sea of Communist Italy*”.⁵⁰ In order to avoid such an eventuality, the Americans joined forces with other nations, especially Ireland⁵¹ to lend support for the DC. Secret meetings were organized by the Irish ambassador, Joseph Walshe, who made arrangements between Parsons and Luigi Gedda as well.⁵²

All in all, Parsons found that the mission in Vatican, „*this most unusual relationship*” was extremely useful as a „*listening-post,*” and he even added that it would have been worse if all these communications went through Cardinal Spellman and the American church hierarchy.⁵³ One and a half year later than his appointment, at the request of Myron Taylor, Graham Parsons was withdrawn from office. In Parsons’ view, it was because Mr. Taylor was very old, bordering on senility, and was quite jealous of his mission. He also added that Mr. Taylor’s secretary, Miss Bushwaller was reporting on him to her boss.⁵⁴ At any rate, Parsons denied the traditional allegation of Rome’s interfering with the American Catholics: „*I should make plain [...] that the Vatican was always correct as to the issues of church and state. They never raised with me any question of the status of the Church in the United States or any issue in which the Church’s interest within the United States was involved*”.⁵⁵

Nomination of General Mark Clark

On 18 January 1950, Myron C. Taylor had resigned as personal representative to the Holy See. This time President Truman accepted the resignation on the same

⁴⁹ For instance see: Robert A. VENTRESCA: *From Fascism to Democracy*, University of Toronto Press, 2004. 61-100.

⁵⁰ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [45].

⁵¹ The Irish were so anxious that their ambassador even offered asylum to the pope in an event of Communist takeover of the country. See: Dermot KEOGH: *Ireland, the Vatican and the Cold War: The Case of Italy, 1948*, *The Historical Journal* (1991) 4. 938.

⁵² J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [49].

⁵³ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [80, 85].

⁵⁴ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [68, 105].

⁵⁵ J. Graham Parsons Oral History Interview, Truman Presidential Library [47].

day. This decision was a little unwelcome with the Holy See. According to a letter by Franklin Gowen, Special Assistant for Myron Taylor, „it had been considered most unusual that the mission had ceased in this manner as he had never received any communication in the name of the President.” Pius XII went on to say that America „was a country especially dear” to him, and maintaining relations would be necessary to safeguarding peace in the „increasing seriousness of the international situation.” Furthermore, the pope had denied rumors about the Vatican’s disinclination to accept any representative below the rank of ambassador. No matter its phrasing, he would „gladly accept an ambassador, a minister or even a chargé d’affaires,” should they be there „on a permanent basis”.⁵⁶ The only serious concern in Rome was the permanent nature of representation, so the unusual rank of „personal representative” was not suffice any longer.

A State Department memorandum investigated the question just one day after. Its author provided four possible responses for the situation. First, the US could appoint someone else as personal representative. Second, normal diplomatic relations could be established with the Vatican. Third, the US is also free to let all ties with the Vatican to lapse. Fourth, these relations could be managed through the Embassy to the Italian Republic at Rome. George Walbridge Perkins, the Assistant Secretary of State for European Affairs, the author of this memorandum, examines the probable outcomes of each option. According to this, prolonging the post of the personal representative would not be adequate „for maintaining full consultation and liaison.” Perkins stated that establishing normal diplomatic relations would be the advisable step from a foreign policy point of view, since the Vatican exerts great influence on all Catholics in the world, it would also enhance US-Latin American relations, and it would contribute to combating Communism. Furthermore, maintaining a mission is also advisable „since the Vatican Secretariat of State is undoubtedly one of the best informed in the world.” The third option, the severance of ties would result in losing all these benefits plus generate a wave of disappointment against the US among Catholics. Perkins concluded that establishing formal ties with the Vatican would be the best from their perspective, but „foreign considerations are probably less important than the avoidance of religious controversy in the United States”.⁵⁷ Further to an inquiry from the Secretary of State Dean Acheson, Perkins wrote another memorandum, dated 16 February 1950, outlining policies facing a Protestant opposition. Responding to Acheson, he stated that it would not be practicable to establish parallel relations with the Holy See and some sort of Protestant agency, like the World Council of Churches. Perkins pointed out that the latter was an association, while the Holy See was a sovereign entity. Taylor inquired with the Council and reported that they would not accept representatives of governments. In Perkins’

⁵⁶ The Ambassador in Italy (Dunn) to the Secretary of State. 30 June 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1795.

⁵⁷ „The Question of Possible Establishment of Diplomatic Relations with the Holy See” Memorandum by the Assistant Secretary of State for European Affairs (Perkins) to the Secretary of State. 19 January 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1790-92.

view, appointing a Personal Assistant to the President for maintaining contact with all faiths would be less controversial. In fact, Taylor tried to reach out for Protestant groups during his mission „with limited success in promoting cooperation between them and the Catholic Church”. G. Bromley Oxnam, Bishop of the Methodist Church even suggested that the mission should be renamed as „Representative to the Religious Peoples of the World”.⁵⁸

Another document reported that „the Department has for the past fortnight been inundated by an average three thousand letters a day” complaining about the possibility of resuming diplomatic ties with the Vatican. Ministers had been encouraging church members to write letters to their representatives in Congress urging them to protest. They usually based their arguments on the principle of separation between church and state.⁵⁹

Ironical as it may sound, one of the candidates to surface was Allen W. Dulles,⁶⁰ later to become the first civilian director of the Central Intelligence Agency. Dulles was soon dropped and General Mark Wayne Clark emerged as the possible person to be elevated to the rank of Ambassador to the Holy See. Mark Clark had been an American general during the Second World War. He had a distinguished career, especially during the invasion of North Africa and Italy. In order to settle the issue of Vatican representation, President Truman had sent Clark’s nomination to the Senate for confirmation on 20 October, 1951.⁶¹ Truman’s reasons to appoint Clark were the fact that he was a Protestant and he made Pius XII’s acquaintance in Italy during the war. As Clark recollected his bid in his memoirs, Truman told him on the phone: „I need a Protestant, a 33rd degree Mason and a military man, and someone who knows and is respected in Italy. You fill the bill”.⁶² On the other hand, the announcement came in a most unfortunate period. As Dr. Edward Hughes Pruden, Pastor Emeritus of the First Baptist Church in Washington D.C., pointed out: „The Congress was adjourning, and I knew that it would have to lie on the table for two or three months until Congress reconvened in January, which would give all of its opponents ample time to marshal their forces against it; that Mark Clark, being an Army general, could not serve in this capacity until Congress had passed a special act making him eligible”.⁶³

On 23 October, General Clark had a conversation with foreign service officials about some delicate issues regarding his nomination. Namely, Clark wanted to remain on the active list of the Army and did not know whether it was possible. He

⁵⁸ „Relations with the Holy See and with Leaders of Protestant Faiths” Memorandum by the Assistant Secretary of State for European Affairs (Perkins) to the Secretary of State. 16 February 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1792-93.

⁵⁹ „Public Sentiment on Relations with the Holy See” Memorandum by the Deputy Assistant Secretary of State for European Affairs (Thompson) to the Deputy Under Secretary of State (Rusk). 22 March 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1793-94.

⁶⁰ Memorandum of a Meeting With the President by the Acting Secretary of State. 19 January 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1794.

⁶¹ Department of State Wireless Bulletin, October 21, 1951. FRUS 1951 Vol. 4. 1003.

⁶² Mark W. CLARK: *From the Danube to the Yalu*, Harper and Bros, New York, 1954. 29.

⁶³ Dr. Edward Hughes Pruden Oral History Interview, Truman Presidential Library. [10]

then inquired about the payments and personnel. As to the latter, General Clark, as an Army officer, „had come to expect unconditional loyalty” from his staff. The General also added that he would be against recess appointment,⁶⁴ since he preferred the exquisite democratic process through the Senate. Administrative arrangements were also discussed, since Clark’s office was designated as quite separate from the Embassy to the Italian Republic, though the latter could provide assistance in disbursing, communications or services.⁶⁵

An intelligence report, dated 26 December 1951, outlined the calculated foreign reactions to the establishment of relations with the Vatican. As the document pointed out, Catholic countries would look such an action with approval, especially Italy and Spain. Latin American countries would likely to react favorably but „it is doubtful that this move will make any appreciable difference in Latin American attitudes toward the US”. In the Middle East, notwithstanding the Vatican’s involvement in the internationalization of Jerusalem,⁶⁶ the action would not make any difference in attitude, and the same stood for the Far East as well. The Soviet bloc was expected to react with no basic difference apart from a possibly ramped up propaganda against the clerical alliance with „American imperialism.” The document also suggested that the anti-communist nature of US–Vatican relations should not be publicized, because it would certainly be taken as a provocative policy.⁶⁷

At home, most Protestant organizations were strictly against the establishment of diplomatic ties with the Holy See, and so were many congressmen, like Tom Connally, Democrat Senator representing Texas. Minister Pruden summoned up that Truman informed him about his plans during an informal breakfast: „It came as quite a shock to me, being a Baptist, with my background of separation of church and state. I didn’t want to seem too shocked to the point of making him feel sorry he had told me”.⁶⁸ As a primary reaction, Dean Acheson and Philip Jessup were instructed to edge up with the protestant churches probing their attitudes.⁶⁹ One of the most problematic points was Senator Tom Connally, who was not in

⁶⁴ Even though senior foreign service appointments are to be confirmed by Senate, US Constitution Article II Section 2 allows the President to fill the vacancies while the Senate is in recess, i.e. the current legislative session is over. Those „recess appointments” are to be confirmed at least until the end of the next session.

⁶⁵ „Conversation with General Clark regarding Administrative Problems in Connection with Establishment of an Embassy at the Vatican” Memorandum by Joseph N. Greene of the Office of Western European Affairs to the Assistant Secretary of State for European Affairs (Perkins) 23 October 1951. FRUS 1951 Vol. 4. 1004-1007 p

⁶⁶ In the course of 1948, the Holy See campaigned for the internationalization of Jerusalem, the accessibility its Holy Places, and the preservation of peace in Palestine. These initiatives were publicly endorsed by an Encyclical entitled *In Multiplicibus*, dated 24 October 1948. For a while, the Holy See made the recognition of Israel State dependent on accepting the internationalization.

⁶⁷ „Anticipated Foreign Reactions to Establishment of U.S. Diplomatic Relations With the Vatican” Intelligence Report Prepared by the Office of Intelligence Research in the State Department. 20 December 1951. FRUS 1951 Vol. 4. 1007-1008.

⁶⁸ Dr. Edward Hughes Pruden Oral History Interview, Truman Presidential Library. [8]

⁶⁹ Memorandum of Conversation by the Ambassador at Large (Philip C. Jessup) 7 September 1950. FRUS 1950 Vol. 3. 1798.

favor of Vatican relations, and did not think of General Clark in high terms either. Connally blamed Clark for having lost so many Texan troops in his campaign in Italy back in the World War. The senator, being the chairman of Senate Foreign Relations Committee, had an ideal place to torpedo Clark's nomination.⁷⁰

On the other hand, the State Department and the Foreign Service was in favor of establishing relationship. For instance, Stanton Griffis, US Ambassador to Spain cheered the decision: „*Whatever you or I may think of Catholic intolerance, the church still represents one of the most powerful existing anti-communist forces in the world. This move [establishing relations] should be of great help to us here.*”⁷¹

Yielding to an unprecedented opposition, President Truman – at the General's request – withdrew Clark's nomination on 13 January 1952. Clark had anyway been having „*misgivings*” from the outset.⁷² The principal reason for withdrawal was that „*there never had been such an avalanche of mail against any Government proposal.*”⁷³ The final drop that persuaded Truman to change his policy mid-stream was Drew Pearson's⁷⁴ plan to broadcast the substance of Clark's conversation in the White House about his reluctance to accept the post. Clark was even invited to the radio show, but though he declined the invitation, his withdrawal was issued shortly afterwards.⁷⁵ Mark Clark himself remained an army officer.⁷⁶

President Truman sent a letter to Pius XII explaining the whole situation on 14 May, 1952. In this letter, the President recalled that „*a perfect furore of opposition arose in this country*” regarding Vatican relations. Truman was told by his advisors that „*this issue under such circumstances would create a deep cleavage in our population and that it would engender bitterness and strife between Christian faiths to the detriment of all.*” Furthermore, 1952 was an election year in the US and it was not advisable to come up with such a delicate issue at present.⁷⁷ In his response, the pope pointed out that „*such relations have been entered into even by countries in which the principle of 'separation of Church and State' is maintained,*” and that „*there is not, nor can there be any plausible reason which militates against normal relations with the Holy See.*” He also added that the Holy See had „*abstained and abstains from using any pressure for the establishment of diplomatic relations.*” Pius XII also regretted the opposition, claiming that it was „*difficult to believe that it represents the feelings of the majority of the American people.*”⁷⁸

⁷⁰ Dr. Edward Hughes Pruden Oral History Interview, Truman Presidential Library. [11]

⁷¹ Truman Library, Truman papers, PSF subject file. FRUS 1951 Vol. 4. 1004.

⁷² CLARK: 29.

⁷³ Dr. Edward Hughes Pruden Oral History Interview, Truman Presidential Library. [13]

⁷⁴ Drew Pearson (1897-1969), American journalist. His show was broadcasted on NBC radio entitled „*Drew Pearson Comments.*”

⁷⁵ „*Memorandum of Conversation between General Clark and John Bernbaum and Ronald Landa*” FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2002.

⁷⁶ General Clark took over the command of the United Nations forces in Korea on 12 May, 1952. He was the one who signed the armistice of Panmunjom in 1953.

⁷⁷ Truman to Pius XII, 14 May 1952. FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2006.

⁷⁸ Pius XII to Truman, 10 July 1952. FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2011-2012.

As a matter of fact, the Democrats lost the presidential election of 1952.⁷⁹ The next president, Dwight D. Eisenhower sent his salutation to Pius XII upon the fifteenth anniversary of his papacy. The pope took up the matter of regular relationship with Eisenhower as well. In his reply, the newly elected American president plainly laid down: „I feel certain, too, that Your Holiness is aware of the practical circumstances affecting the formal relationship between the two States and of my desire to cooperate as closely as these circumstances permit”.⁸⁰ During the Eisenhower years, one more noteworthy tryout was made in connection with Vatican relations. It was Harold Tittmann’s initiative, who had been serving as Ambassador to Peru, and had previously served as an assistant to Mr. Taylor at the Holy See. Tittmann laid down the ground with the observations that there was a „fundamental similarity of purpose between the Holy See and the United States,” and that the Vatican had developed „highly effective channels of communication” that were useful to have access to. The Ambassador to Peru also enumerated the „Protestant countries” that had in fact representation at the Holy See: Great Britain, Finland, Holland, and Liberia. Asiatic countries also had ties, like China, Japan, Indonesia, Pakistan, Turkey, Egypt or India. All the Latin American countries were represented except Mexico and Guatemala. Tittmann also added that establishment of relations would serve „the furtherance of our ‘good-neighbor’ policy” toward Latin America.⁸¹ Then he went on to talk about his practical ideas. In his words: „As experience has shown that it is not feasible to establish an embassy [...], start out, say, with a legation instead of an embassy and a chargé d’affaires instead of an ambassador or minister”. In Tittmann’s view, such a move would have caused much less public attention. Furthermore, Congress could have been also bypassed if a chargé d’affaires was to be sent to the Vatican. There was no need to make an appropriation bill either if this diplomat was already on the payroll of the State Department. His last practical advice was that such a diplomat should not be Catholic. Then he continued: „May I be so bold as to propose myself as a candidate?” Tittmann recited his six-year experience at the Vatican, his willingness to undergo a reduction of his rank and salary, and his Episcopal background. The Ambassador also added that the State Department should not conclude that he was unsatisfied with his present post, but he had a great interest in such an important question of foreign policy.⁸² Herbert Hoover Jr., in his reply, expressed his compliance to Tittmann’s proposals but stated that „the possibility of the appointment of an American diplomatic representative to the Holy See, is frankly, remote”.⁸³

⁷⁹ Truman decided not to bid for presidency in 1952. The Democratic candidate was Adlai Stevenson, while the Republicans nominated General Eisenhower. Due to the relapse of Truman’s popularity and the intensive Cold War atmosphere, Eisenhower won landslide, with 39 states carried against 9, ending a consecutive 20 years of Democratic presidents.

⁸⁰ Eisenhower to Pius XII, 3 August 1954, FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2016.

⁸¹ Memorandum by the Ambassador to Peru, undated. FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2019-2021.

⁸² Tittmann to the Under Secretary of State (Hoover), 8 December 1952. FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2017-2019.

⁸³ Hoover to Tittmann, 31 December 1954. FRUS 1952-1954. Vol. 6. 2021.

For a very long time on, no serious attempt was made on this subject. Until 1970, there was no US representative at the Holy See. Then Henry Cabot Lodge Jr. was sent as personal representative to the Holy See and he had had occasional missions at Rome. It was not until 1984 than the official diplomatic relations were reestablished under Ronald Reagan's presidency. This time Republican strategists were no longer anxious about the Protestant opposition rather by the electoral basis of the increased number of Catholics. The first US Ambassador to the Holy See had become William Albert Wilson, Reagan's personal friend, a 69 years old businessman. Moreover, Reagan was so little worried about the opposition that his nominee was a Catholic convert. On the other hand, as the Jesuit magazine *America* commented the event: „*There are some reasons for thinking that the move would be far more helpful to the State Department than to the Catholic Church in the United States*”.⁸⁴

⁸⁴ „*Religion: Recognition for the Holy See.*” *Time Magazine*, 26 December 1983.

Ramachandra Byrappa

***Punjab: When a „community” assails and conquers the „State”
A glimpse into „national community” formation in South Asia***

„Democracy” and „National Community” are theoretical concepts and mechanisms that mutually strengthen each other. A strong devotion to establishing a national community should inevitably pave the way forward to the building of democracy as a process whereby sub-national communities are harnessed together, and as an institutional set-up to entrench the viability of the national community. This basic theoretical framework is elaborately embraced notably by Jürgen Habermas and Benedict Anderson. What I propose to do in the current study is try to transpose the above mentioned theoretical structures to historical evolutions in South Asia and more particularly the Indo-Pakistani border region – the Punjab.

The last sixty years have shown that the cohabitation of Punjab inside the national structure, on the one side of the border or the other, has been extremely difficult and deeply contested. How has democracy fared in the Subcontinent? How has it contributed to forming the respective „national communities” in this troublesome region? How strongly has Punjab integrated into the Indian national community? These are some of the questions to which I would like to bring a historical assessment. The study will mainly concentrate on the specific strategies adopted by this divided nation and make a comparative evaluation. We also focus on how the „territorial, communal and ethnic” entities used democracy to dock themselves to the wider „national community”. On a theoretical side we will go on to seeing how ethnic communities become the real movers behind conceptual and „imagined communities”. All of this will of course be preceded by a brief historical review of Punjab before its eventual division and bifurcation. Added to this, weight will be given to the demonstration of how a community gaining power in one area of state-structure moves to other areas, in the hope of controlling the whole system.

As I have done in my earlier studies I would like to express the customary cautionary note on the methodology of historical analysis in this part of the world. It is often assumed that analytical concepts developed in the Western world have difficulties fitting into the South Asian context. There are many reasons to disagree with this belief. Discounting for cultural specificities universal concepts should maintain their analytical substance; they continue to be powerful tools of historical investigation. If we encounter difficulties it is because of other reasons: because there is a big divide between the supposed and the real, because there is a gulf between the nominal and the real. Making a slight shift towards the actual elements moving historic dialectic will help us gain an informed understanding of history of the Subcontinent.

A brief historical review of Punjab (up to partition in 1947)

Punjab as a nation might have had ups and downs in its historical development but what is interesting to notice is a linier ascendance of the Sikh community at

the detriment of other communities, especially the Hindu community. Sikhism was in a way conceived as ideological cement to the newly constituted Punjabi nation and its state structure. The fundamental traits of this new religion give us an insight into the socio-political situation of the Medieval Kingdom of Punjab - it was a melting pot of antagonistic sects and customs.¹ Without some sort spiritual order, political order would be very difficult to maintain. So it was Guru Nanak, the founding father of Sikhism, who conceived a religion which transcends these divisions by including the best elements of all the religions (of both Hinduism and Islam). Sikhs were parallelly given, through customs and attire, a military aspect, in line with customs sometimes adopted by Islam. This double identity, as we will see, was of mixed blessings to the historical development of Punjab and its people.

The Shield and the Sword of the Empire

Punjab was a land dictated by military imperatives. This was true for the Punjabi rulers and subsequently to the British Indian Empire, who were keen to develop it as a bastion against local tribes and not so distant Russian Empire. The direct consequence of this was dual: firstly the militarization of the Sikh and Muslim Punjabis within Punjab was very high. Secondly, the infrastructure development of the country was considerably high compared to the rest of British India. Considerable amount of resources went into building pathways, rail, agriculture to support army supplies and building of telegraphs as efficient means of communication etc.² All these efforts were made in order to enhance physical and educational capabilities of the Punjabis, particularly those of the Sikh community who were thought to be the most able fighter breed of all.

Since the end of the so called „*The Second Anglo-Sikh War*“ on the 12th of March 1849, and subsequent annexation of Punjab on 30th March, 1849, the Sikh enrollment into ranks of British army was high. The invading forces suffered more than 2000 casualties at the hands of the Sikhs and were positively impressed by their fighting tenacity.³ Rajit K. Mazumder in detailed study recounts how the Bengali content of the British Army in India was progressively replaced by the Punjabi and Sikh elements; especially after the Sepoy Mutiny of 1857. By 1858 the Punjabi content of the British Army in India went up from 30,000 to 75,000.⁴ The proximity of Russians in Central Asia was the next stage of development for the Sikhs. In 1880 the Punjabis represented 18.8 percent and by 1925 it is 45 percent, with Sikhs alone representing 12 percent of the British Army in India.⁵ These numbers are even more extraordinary when we realize that the military

¹ Stanley Jeyaraja TAMBIAH: *Leveling crowds – ethno nationalist conflicts and collective violence in South Asia*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, California, 1996. 101.

² Rajit K. MAZUMDER: *The Indian army and the making of Punjab*, Permanent Black, Delhi, 2003. 87.

³ John Holland ROSE - Arthur Percival NEWTON - Ernest Alfred BENIANS: *The Cambridge history of the British empire*, 2. volume, Cambridge University Press, Cambridge – UK, 1988. 555.

⁴ MAZUMDER: 11.

⁵ *ibid*, 18.

expenditure represented more than 50 percent of the budget, of which almost 60 percent was spent on military personnel.⁶ In those years this amounted to enormous financial resources being pumped into the Punjabi economy. Apart from these valuable financial resources being milked by the Punjab there was another very important consequence.

The British army becomes the cradle for Sikh nationalism. Through the time passed in the British army Sikhs start to nurture and expound their sense of being unique. A momentum of „*esprit de corps*” was developed. This experience, of being in contact with the modernity of ideas and perceptions, gives the Sikh community a sense of confidence in their capacities. In a sense the perception sinks in that if the British pay special regard to them it is because they have something more to offer than the rest of local lot. There was a general acceptance that the British succeeded in subjugating a big part of India because of their discipline, and Sikhs possessed more or less the same qualities. The common dream was that sometime in the near future Sikhs would be able to manage similar exploits. Thus was born the ethos of the Sikh national endeavor.

The tradition of recruiting Sikhs into the Indian Armed Forces continued well into the period after India's Independence. Since the withdrawal of the British Commandment Sikhs naturally filled important positions, enforcing further the recruitment of Sikhs to key positions in the armed forces of India. This delicate position of massive participation in the military structure on the one side and wanting to create a separate Sikh nation-state on the other complicates the situation for both sides. For India, given the tensions with Pakistan, it could not risk revamping its armed forces. For its part, the Sikh community would have lost its clout as well as the economic pitfalls if it tried to quit India's Armed Forces. But at the same time both were aware that this was an unhealthy situation. Future government negotiations on Sikh demands and their conduct have to be understood in relation with this delicate relationship. The Sikh community from the start tries to cash in on their privileges in the Army. In March 1931 Nehru praised the Sikh community to reinforce this awareness.⁷ As Myron Joel Aronoff puts it: „*Any analysis of the Punjab political system has to take into account extensive central influence in community and state affairs. It is this interrelationship between smaller and larger centers of power which determines the course of Sikh politics...*”⁸

A final stand against dismemberment

As the Punjabi elite realized that the British colonizers would leave the Subcontinent they tried desperately to avoid the division of their land on

⁶ MAZUMDER: 20-22.

⁷ A. R. DARSHI: *The gallant defender*, published by B.Chatter Singh Jiwan Singh, Amritsar-India, 1999, see chapter three.

⁸ Myron Joel ARONOFF (editor): *Ideology and Interest – The Dialectics of Politics*, Transaction Inc., New Brunswick, 156.

communal lines. Their method of building support for their cause consisted in opening two fronts. On the one side they tried to win the British deciders to their cause by using the „loyalty“ card. In essence reminding their colonial masters that the Punjabis were, are and will be loyal to the British and their interests in South Asia, and sometimes even beyond. It is therefore the duty of the British Authorities to return a well deserved favor by preserving the territorial integrity of Punjab. Parallely they tried to gain ascendancy in the „independence movement“ in order to weigh in the eventual debate on territorial partition. In a way showing the Congress and the Muslim League that without the accord and active participation of the Punjabis and the Sikh community in particular, dealing with the British would be a difficult task. It was their strong belief that these two lines of defense would eventually reinforce each other⁹. They were convinced that this strategy would not backfire, even up to 1945 when everyone else was persuaded to the contrary.

It has to be mentioned that Sikhism might have been the forgotten community since British India contained three active communities: Hindu, Muslim and Sikh. In this they might have a responsibility. As V.P. Menon points out: „A very salutary provision had been made for the resolving of major communal issues in the Constituent Assembly as between Hindus and Muslims; but the Sikhs, who were one of the three main communities of India, had been ignored. Baldev Singh urged that this provision should in fairness be extended to the Sikh community as well.“¹⁰ But as he later points out: „It was obviously more difficult to raise with any other party the position of the Sikhs in the Constituent Assembly when, through their own decision, they remained outside it.“¹¹ And maybe due to their absence the Article 25 of the Indian Constitution makes reference to Sikhs as being a sub category of Hinduism along the same lines as Jainism or Buddhism.¹² (Article 25 was bitterly contested by the Sikhs in the later years) This well illustrates the point made above that to the last minute the Sikh leaders believed that the British, as usual, would weigh in favor of the Sikhs. They seemed to over look the fact that Britain after the World War II had changed and that a new rationale was born with the arrival of Clement Attlee and the Labour Party at the helm of Great Britain.

Jinnah had warned the British on the trouble that would ensue if they persisted in their plans to split Punjab and Bengal provinces.¹³ He was not only referring to his personal wishes but was also referring to the economic and ethnic composition of these two provinces. None-the-less Jinnah was sympathetic to their demands only in as much as offering Punjab autonomy in a larger Muslim state. From

⁹ In August 20-21,1944, an All Parties Sikh Conference lead by Baldev Singh came to the conclusion that „no settlement would be acceptable to the Sikhs if it was not based on prior consent“ – see J. S. GREWAL (revised edition): *The Sikhs of the Punjab*, Cambridge University Press, UK, 1998. 174.

¹⁰ V.P. MENON: *Transfer of Power in India*, Orient Longman Limited, Hyderabad-India, 1957. reprinted 1997. 291.

¹¹ Ibid.

¹² Satyapal DANG: *Terrorism in Punjab – Crime*, Gyan Publishing House, 2000. 93.

¹³ Akbar S. AHMED: *Jinnah, Pakistan and Islamic identity: the search for Saladin*, Routledge, London, 1997. XVIII.

Jinnah's point of view ceding to Punjabi demands would be to reducing his chances of building an economically and militarily viable country. Punjab with all its economic and military strength would become the centre piece to his nation-building design. Secondly, he was not foreign to the fact that Punjab itself was a mini-empire with a diversity of people and national claims. As such having an independent Punjab, with its entire economic and military prowess intact, would be more dangerous than having a Hindu giant on his door-step.

Nehru and Congress for their part had their own concerns. Being a mini-empire Punjab was not only a Hindu-Muslim communal divide, but there was a linguistic divide between Hindi and Punjabi speakers. In 1944 C. Rajagopalachari uttered the possibility of the east Punjab further being divide on linguistic and cultural lines.¹⁴ But there was no mention of division based on communal lines since there were practical obstacles for such a decision. And at that time the Sikh community focused more on the communal than on their linguistic identity. After the partition „...The displacement of Muslims increased the Hindu majority, and the Sikhs were transformed from a small, dispersed minority into a substantial, compact minority in Indian Punjab (East Punjab). Further, the urban – rural demographic pattern of post-independence Punjab was such that the Hindu population was concentrated largely in urban areas.”¹⁵ And given the fact that two-thirds of the State's population was Hindu; it would be difficult to create Hindu „urban-enclaves” surrounded by Sikh rural community. This would have led to deep economic and infrastructural imbalances. Patel and Nehru refused to contemplate a state for the Sikh community.

Nehru at odds with East Punjab and the Sikh community

Pandit Nehru, throughout his experience in the freedom struggle, had misgivings concerning the Sikh community. Historically, the Punjabis and especially the Sikh community always colluded with the British at their own convenience. Only at the final stages of the struggle did the Sikh community join the movement to oust the colonial power. He was also deeply discontent with the „traits” of radicalism this community seemed to represent. It had all the social and organizational ingredients to transform it into a potent political organization. This would disrupt his designs to transform India into a modern democracy built on individual freedoms. What was to come immediately after the independence seems to give reason to his fears. After the declaration of independence on both sides there was an eruption of violence all over Punjab but especially in the areas dominated by the Sikhs. Pandit Nehru, accompanied by Pakistan's newly appointed Prime Minister, Liaquat Ali Khan, visited the troubled areas and notably had the following reminder to warring Sikhs: „India,” he declared in a broadcast, „is not a communal State but a democratic State in which every citizen has equal

¹⁴ GREWAL: 174.

¹⁵ Harnik DEOL: *Religion and nationalism in India - the case of Punjab*, Routledge, London, 2000. 93.

rights. *The Government is determined to protect these rights.*¹⁶ This was going to be an uphill struggle for Nehru and his reformist colleagues.

The political spectrum of East Punjab was divided into three distinct formations: the urban moderates, the rural interests (mainly Hindu) and the radicals represented by the Akali Dal (Sikhs). After the partition, the moderates and rural interests decided to cohabitate but the Akali Dal decided to stand outside and defend its corner.¹⁷ This move later will prove to be strategic one in the sense that it will become an arbitrator in very functional way. The Akali Dal does not engross all of the Sikh community; a part of it quietly immerses itself in the Congress hierarchy. From 1952 onwards the Akali Dal takes on the function of agitator whenever the state government is dominated by the Hindus. Consequently the then Chief Minister, Bhim Sen Sachar, a close friend of Prime Minister Nehru, adopts stronger measures to maintain law and order but at the same time tries to accommodate to Akali Dal's demands.

Things however, take turn for the worse when in May 1955, the Akali Dal launches an intense period of agitation against the imposition of restrictions on holding public meetings and organizing processions. And 'on 4 July, the police entered the precincts of a Sikh shrine to arrest some of the agitators who were evading arrest. This enraged the sentiments of the Sikh'.¹⁸ And as usual more atrocities were committed. The main aim of these agitations was to show the Center that Bhim Sen Sachar had no means of controlling the situation on the ground. The man maneuvering to replace Sachar inside Congress was Pratap Singh Kairon, who after being an active member of Akali Dal moved to center-stage in the local Congress section. He presented himself as a man who could face up to the Akali Dal. And with the approval of Pandit Nehru, Pratap Singh Kairon became Chief Minister of Punjab on 23rd January 1956. And by October 1956 Kairon wielded enough power and persuasion to merge the Congress and Akali Dal together.¹⁹ This strategy of one side creating trouble and by another side clamping it down became a practice which not only kept him in power but also pushed Sikh domination to the centre of the political domain.

What the above illustration shows us is that a determined community can rely on a tight organization and control of its membership to catapult itself into any domain, may it be political or economic, to further its interests. Democracy might have been destined for individuals to express their choices, but the fact remains that, communities can empty the essence of democracy and fulfill their own interests. (It has to be noted that in 1951 Sikhs constituted 35 percent and Hindus 62,3 percent of the whole population of Punjab.) In the case of the Sikh community, in the above section, we saw how a numerically small community can get hold of the „security“ or „law and order“ dialectic and use it to its own advantage. On the one side we the Akali Dal of the Sikh community, creating the

¹⁶ Frank MORAES: *Jawaharlal Nehru*, published by Jaico Publishing House, Mumbai, 1959 & 2007. 362.

¹⁷ S. C. ARORA: *Turmoil in Punjab Politics*, Mittal Publications, New Delhi, 1990. 26.

¹⁸ *Ibid*, 51.

¹⁹ *Ibid*, 59.

trouble, and on the other hand „*moderate*” Sikh community providing „*law and order*”. The end result is that Sikh community dominates the political issues, in Punjab, for more than a decade. The entrenchment of this domination is maneuvered through the placement of Sikhs in key positions in the governmental structure and distribution of economic goods to the Sikh community. And this in turn creates a resource and structural concentration to push the Sikh community to the next level of struggle and emancipation.

The Sikh Community aspiring to the purity and nationhood

Part of the Punjabi elite tried desperately to keep a semblance of secularity to avoid further dismemberment. From their perspective secularity guaranteed territorial expanse with a sufficient resource base. In fact, the political journey of Sikhism for the last century of courting secularity as long as it dominated the Punjabi empire; then transforming itself into a socio-religious community when political opportunities become challenged. And after the inevitable partition, it struggles to re-establish itself, through linguistic grounds, into a political community.

Linguistic axioms to create a state, was an ongoing process but these arguments were marginalized by the radicalism represented by Akali Dal activists. As usual the dialectic between the radicals and moderates continues. When the radicals momentarily exhaust all their persuasive resources, the moderates step in with more presentable demands axed on an incremental process. In essence the situation of the Sikhs in the post-independence decades was to show the Centre that the actual state of Punjab in its present form does not accommodate the national aspirations of the Sikh community. To which the Centre produced a customary explanation saying that a status of „*nation*” cannot be awarded on communal lines. The States Reorganization Commission of 1955 investigated the demands of the Sikh community once again and yet again came up with the conclusion that there was no case for dividing the present Punjab State.²⁰ To temper the situation however, a regional plan was adopted in 1957 to recognize both Punjabi (in Gurmuki script – literally meaning the language of Guru Nanak) and Hindi (in Devnagari script) as official languages of the state.

It has to be remembered that from New Delhi’s point of view a linguistic argument cut very little thread. Since both Hindi and Punjabi differ very little in content, and Hindi being almost two thirds of the states total population they failed to understand the logic of Sikh protestations. But the bi-lingual formula could not be extended to the political sphere since it would mean the creation of two „*sub-legislatures*”. This would mean going against the principle of administrative and territorial unity. After a fast by Sant Fateh (a moderate) Sikh leader, Prime Minister Nehru decides to the creation of commission (Das

²⁰ J.C. AGGRAVAL and S.P. AGRAWAL: *Modern History of Punjab*, Concept Publishing Company, New Delhi, 1992. 68.

Commission) to inquiry into all Sikh grievances and report to Parliament. After several months of patient hearings the Commission announced candidly that there was *'no cause of discrimination against the Sikhs in Punjab.'*²¹ It was the commission's view that the Sikhs were not subjugated to any form of abuse or discrimination by the Hindu majority. The radicals were disillusioned and retrieved themselves to reassess their future strategy.

But the Central Government was nervous about the situation. It rightly feared that the Akali Dal might get even more radical, even embrace armed struggle as an option. Being a border state the national security issue was taking the upper hand. It has to be pointed out that the Sino-Indian Border Conflict of 1962, putting China at a handshaking distance with Pakistan was flaring up security concerns in New Delhi. Another factor to consider was the positive contribution and sacrifices incurred by the Sikh military community in Sino-Indian Border Conflict (1962-1963). These two issues seem to have weighed heavily on the Central Government's decision to set up a Parliamentary Committee on the Demand for Punjabi Suba (Punjab Nation) on the 6th September 1965.²² It is interesting to note that the Parliamentary Committee and the Punjab Boundary Commission of 1966 which followed both set to work on *'linguistic'* lines. This goes to showing that the Central Government was refusing to heed to radical demands but was more open and sympathetic to moderate demands. And accordingly the Reorganization Bill became an Act on 18 September, 1966. By this Act Punjab was further divided into two provinces – Punjab (Suba) and Haryana, with some districts integrated into Himachal Pradesh and Rajasthan.

When considering the split of Punjab into Punjab Suba and Haryana the Central Government refused to use communal criteria. It also had to weigh economic and administrative practicalities, access to water being a particularly important issue. This meant that not all areas demanded by the new Punjab Suba were accorded to it. The Center had also to take into consideration the fact that India has literally hundreds of vernaculars and ethnic communities, and not to speak of the thousands of tribal communities. If it were to set precedence then every community would be queuing up for nationhood and territorial claims. For a newly created India this would create havoc. One has to remember that a communally sensitive Kashmir is situated on the borders of Punjab. But the Sikh community was once again submerged with despair and protest was general. The concern was on the part of Sikhs was that Sikh areas were awarded to neighboring states, especially the city of Chandigarh which was kept outside. In the new situation however the Sikh community had everything to be content with. *„In 1951 the Sikhs constituted 35 percent, while the Hindus 62.3% and other religious groups constituted 2.7% (of the total population of the State). ... As per 1981 census, the Sikhs constituted 60.7% of the State population ... the Hindus constituted 36.9%.”*²³ This goes to show that in terms of the democratic set-up Sikhs had an

²¹ J.C. AGGRAVAL and S.P. AGRAWAL: 72.

²² Ibid, 75.

²³ ARORA: 13.

overwhelming superiority. None-the-less the clamor of discontent becomes more visible than ever before.

From nationhood to statehood – the struggle continues

The Sikh community takes pulse of the democratic and federal system of India and comes to the conclusion that it cannot handle the inert obstacles present. Search for a radically new beginning was in the making. What becomes evident in the Sikh community's struggle is their drive to create a state composing solely of Sikhs, establishing a form of unitary state guided by religious principles -Khalistan. And beyond this, there might have been a keen desire to create a base from which Sikh power could be expanded. After suffering setbacks on the political methods, the Sikh community (at least the radical part of it) turns to preparation for a prolonged armed struggle. In the words of Harnik Deol: *„In the early phase, the existence of Akali Dal as a powerful ethno-regional party served to institutionalize potential conflict emanating from the ethno-region of Punjab. But the failure to seek an equitable solution to the moderate demands of the Akali Dal and the ruthless use of the repressive apparatus of the state against the minority were partly responsible for the beginnings of Sikh armed struggle.”*²⁴

By the mid 1970s preparation for a final move was on the way. The intellectual brain storming came in the form of what was to be called: Anandpur Sahib Resolution, 1973 (16-17 October).²⁵ This document represents a blue print of how the future Sikh homeland- Khalistan should be constructed. It begins by putting forward a list of demands (grievances) that the Central government should address as a precondition for Punjab to remain in the Indian Union. This was followed up by an extensive list of points on social and economic equality and even mention of minority rights in the new ensemble.

The document also included a strong warning to the Punjabi state-apparatus that it had to put its act together. For example: *„The Shiromani Akali Dal urges upon the Punjab Government to draw up such an economic plan for the state as would turn it into the leading province during the next ten years, by raising per capita income to Rs. 3000 and by generally an economic growth rate of 7% per annum as against 4% at National level.”*²⁶ And this peculiar demand: *„Special attention would be paid to science and technical field of education, with a particular emphasis on the study of Nuclear physics and space science...”*²⁷ Nuclear physics and space science might indicate this pool of knowledge was intended for military purposes. This also indicates the long-term planning the Sikh community was undertaking – rivaling both India and Pakistan.

²⁴ DEOL: 124.

²⁵ Hurst HANNUM: *Documents on autonomy and minority rights*, Martinus Nijhoff Publishers, Dordrecht-The Netherlands, 1993. 310.

²⁶ J. C. AGGRAVAL and S. P. AGRAWAL: 94.

²⁷ Ibid, 107.

The breaking point in the document was concerning the Punjab Reorganization Act (1966). The Akali Dal was not happy with Act because the denominator of the division of Punjab State was the „region“. This meant that many Sikh villages were annexed to the neighboring states. The Akali Dal now proposed that the „village“ should be taken as the basic unit; which would lead to a redressing of the situation.²⁸ Along with this there was a reiteration on demands for deeper decentralization, giving the autonomy of legislation in all aspects of government except Defence, Foreign Relations, Currency and general communications. Without a positive outcome to these demands things would explode. And very soon things did explode.

Armed radicalism becomes generalized. A new situation gives way to new leaders and Sant Bhindranwale becomes the symbol of the cessionist movement. This period of recent history in the evolution of Sikhism is complicated and there are a numerous interpretations to make sense of this difficult period. The population was never homogenous; recruits to Sikhism came from many ethnic backgrounds. In the southern part of Punjab, the Sikh community was dominated by the 'Jat' community. Sant Bhindranwale came from this Jat community, which explains his radical approach to the problems impending upon the overall Sikh community. But historians like Stanley Jeyaraja Tambiah claim that „Indira Gandhi and her circle of advisers saw in Bhindranwale an agent who could be used to challenges the Akali Dal leaders in Punjab. Their calculation was that Bhindranwale's aggressive promotion of exclusivist claims would help loosen the bonds with urban Hindus“.²⁹ Whatever behind the scenes manipulation was, the essence of Congress policy was to flare-up violence and subsequently introduce „President's Rule“ to control state-level executive and legislature.³⁰ Punjab was one of the main victim or unfortunate beneficiary of this policy. On February 27, 1984 this and similar manipulations forced the twice Chief Minister, Parkash Singh Badel, to publicly burn the Indian Constitution, and openly supported the hard line held by Bhindranwale.³¹

Bhindranwale felt that he enjoyed enough support to retreat into the Golden Temple complex in Amritsar (one of the most sacred places for the Sikhs) and direct his armed campaign from thence. On the 6th of June 1984, Mrs. Gandhi decided to move troops onto the complex under the code name „Operation Blue Star“.³² The immediate outcome was a human tragedy. The long-term outcome however was that the Sikh community transferred its dominant strategy to other spheres, namely that of the economy, tangent to a high penetration of the Congress Party. With the end of the armed struggle, the idea of an independent Punjab also came to an end. The strategy adopted hence forth was to dominate the arteries of Central power from inside.

²⁸ J. C. AGGRAVAL and S. P. AGRAWAL: 93.

²⁹ TAMBIAH: 106.

³⁰ For a in-depth analysis of the topic see- S. C. ARORA : *President's rule in Indian States : a study of Punjab*, Mittal Publications, New Delhi, India, 1990. 71.

³¹ TAMBIAH: 107.

³² TAMBIAH: 108.

Striding towards domination of India's political and economic institutions

Economic liberalization, implemented in the 1990s by Manmohan Singh as Finance Minister, has benefited the Sikh community more than any other section of India's population. As the governor of the Central Bank of India, Manmohan Singh must have known of the high level of financial remittances from the Non-Resident Sikhs. This factor, in a country starved of rare capital would serve the purpose of Sikhs very well indeed. In Britain alone the Sikh community represents 336 000 and has the capacity to pool enormous amounts of financial resources.³³ The two main communities that are sources of emigration in India are the Punjabi (Sikh) and Bengali communities. Families left behind depend heavily upon financial support from those working abroad. In the words of Peter Jackson: The current rate of these transfers places India as the single largest remittance receiving country with close to US\$ 10 billion received in 1998.³⁴ And since then the place of these remittances has been growing, now amounting to 3% of the country's Gross Domestic Product.³⁵

This has had a profound impact on the power structure in India. These financial resources coming from outside are not the only factors helping the Sikh community, managerial and technical help was also transmitted back home to help Sikh entrepreneurs who were taking advantages of liberalization masterminded by Dr. Manmohan Singh, now Prime Minister of India. It is not uncommon to find the names of Sikhs as chief executives of prominent corporations or prominent public organizations. It seems Sikhs finally succeeded to make their stamp on the Republic of India. It was worth the while to abandon armed struggle and embrace the more potent economic strategy.

In the following final part of this study I would like to assess some underlying theoretical percepts. I would like to highlight my assertion that nominal historical elements like perceived state constructs fail to give us in-depth insight into real historical dialectic; especially prolonged conflicts. When the legitimacy of a state, or more nominally the nation-state, is challenged scholars often search the reasons why the state is attacked. In my view we should instead focus on the nature of the legitimacy presented by states. We should ask ourselves how this legitimacy is realized, in terms of its strengths and weaknesses. The results produced by these different methodologies cannot be the same. Let us consider the following contexts:

³³ Gurharpal SINGH - Darshan SINGH TATLA: *Sikhs in Britain : the making of a community*, published by Zed, London, 2006. 3.

³⁴ Peter JACKSON - Philip CRAIG and Claire DWYER (editors): *Transnational Spaces*, Routledge, London, 2004. 81.

³⁵ The Economic Times: *Economic slowdown unlikely to affect remittances to India*, 3 Jun 2009 edition, URL <http://economictimes.indiatimes.com/Global-slowdown-unlikely-to-affect-remittances-to-India/articleshow/4613851.cms> (2010-05-26).

1. Democracy - nominal and real

In my opinion Jürgen Habermas exemplifies the best of why democracy can become the key instrument to transcend communal and cultural divisions.³⁶ The main contribution of Habermas is that he argues that communal differences fade out if democracy is allowed to become a vehicle of argumentation, persuasion and consensus-building. If democracy becomes partial or nominal in its application then individuals will use communal lines of demarcation as shields of protection where conflict is more probable than consensus.

In 1966 the Sikh community represented more than 62 percent of the states population and had the opportunity to dominate the state democratically. Instead, they were embittered by the prospect and their anger increased. From outside it is difficult to understand their attitude but from inside they were well aware that India practices defunct decentralization and that real power resides in who ever controls New Delhi – the central organs of power. Whatever democratic consensus the Sikh community might gather will not be enough to give stability since the centre will always have an upper hand, especially in a strategic region like Punjab. In the words of Subhash Chander Arora: „*Not satisfied with the general powers of the Union to impart directions to the States, the Constitution goes a step further and calls upon every State under Article 257(A) not to impede or to prejudice in the manning of executive powers of the Union in the State. If any Union agency finds it difficult to function within a State, the Union Executive is empowered to issue appropriate directions to the State Government to remove all obstacles.*“³⁷ As a result, democracy at State-level becomes a by-stander, meaning that popular sovereignty is impeded by those dominating the Federal structures. Democratic legitimacy at the State-level is overrun by central priorities.

The Punjab conflict is a good example why democracy, as a system, in India does not seem to produces results that are hoped for. It is a victim of entrenched communities who use it as an instrument to gain nominal legitimacy from its masses. And it has to be pointed out that the democratic game is a way of getting a soothing regard from the outside world. Democracy in India has failed to act as a ladder for able citizens to make their way up to take hold of the destiny of a people; whatever their communal background might be. Democracy it seems is undercut by „*dominant*“ communities who refuse to share power. Thus democracy has been channeled into the realm of „*nominal existence*“.

2. Dominating communities and subjugated communities

What appears from the above study is that the Sikh community thought that it would get a square deal because it saw India’s national construct in a

³⁶ Omid A. Payrow SHABANI: *Democracy, power and legitimacy: the critical theory of Jürgen Habermas*, Univ. of Toronto Press, Toronto, 2003. 93

³⁷ ARORA (President's rule): 12.

fundamentally realistic way. Although India is composed with literally thousands of communities and sub-national units, the real beholders of power were indeed very few. In the eyes of the Sikh community power at the center was held by the Hindu Brahmins, (predominantly northern), the Bengalis and the Brahmin community from Madras. Historically, along with the Punjabis these were the communities which had „operated” the British Empire in India. After the Independence of India, the Punjabis felt that they had lost this privilege while the others continued to enjoy the fruits of the empire, in the name of a „surreal democracy”. By being little more than two and half million (a minute percentage of India’s population) in number they were all too aware that in a democratic system they could not put forward credible arguments for extra privileges. As they saw it was the dominating communities that were discriminating against the empowerment of the Sikh community. The saga of Sikh struggle for emancipation illustrates that well nurtured communities are the real movers in the Indian democratic configuration.

The Sikh conflict is generally considered as an act of separatism, to relinquish with central authority. But if we want to put this into a historical perspective, one can easily assume that this was a conflict between dominant communities for a redistribution of power. The grievances of the Sikh community can be understood only in communal context. In the nationwide context, economically and politically there were hordes of communities much worse off than the Sikhs. These grievances transposed to the „dominant communities” context however make sense. The Bengalis and Kashmiri Brahmin’s power was growing exponentially through the rapid growth of central and state bureaucracies, while that of the Sikhs was receding as army recruitment policies altered in order to give accesses to other sections of the population; leading to a weakening of their grasp over the military apparatus. The Sikh community felt cheated by the other „dominant” communities. The Congress leaders had promised the opposite during the years leading up to Independence.

3. Dominant communities, unconsolidated communities and national integration

One of the theoretical contention we can have with Benedict Anderson is that he presents national conscience as a spontaneous moment when the elites, after time passed with common culture and perception come together to give an institutional framework to their „common” national aspiration.³⁸ Of the one hundred and ninety two member states of the United Nations there are very few who can said to have homogenous national populations. This goes to saying that a majority of today’s nation-states are composed of a variety of communities, may they be cultural, religious or ethnic. My point is that not all the „sub-national” communities reach „maturity” at the same time. Some communities have an

³⁸ See Benedict ANDERSON: *Imagined Communities, Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, revised edition, Verso, London, 1991.

advance on national development. There are countries in which the more mature communities try to give positive impetus to those communities that are lagging behind. These countries have succeeded to a large extent by giving meaning to their democratic institutions. And in my view, in a majority of countries, the mature communities have adopted a strategy of trampling or at the best capping the development of unconsolidated communities. In such instances nations imagined or created by mature or dominant communities cannot be the ultimate nation, since the unconsolidated nations have yet to bring their contribution. The states structures are challenged by developing communities since it is not crafted to accommodate their national emancipation and expression, the best European example being that of Flanders inside Belgium.

The evolution of Punjab after independence does have traits of a community struggling to join the club of dominant communities. After the British precipitately decide to fold their tents, the Sikh community, apart from the communists, was probably the community best equipped to become a dominant community. Somehow the Sikh community slipped into a period of hesitation and uncertain. It was immersed by pressure coming from all directions. Their British backers were all sweet words without consistent promises. The Muslims of Punjab had decided to tie their fortunes with the Muslim League, while the Congress was blowing hot and cold over the hopes of an enhanced participation for the Sikhs. Not knowing which direction to take the Sikh community rapidly slips down and gets entangled in post-Partition adjustments without a clear-cut plan to move the community's interests. It has to be point out that, had the Sikh community fully participated in the constitutional debate the federal set-up would have tipped in favor of the states rather than New Delhi. The Sikh community's strong attachment to their territory might have pushed them towards deeper decentralization than that delivered by the Congress Party. The above illustrates well my point that communities, within a national set-up, do not mature, in the realm of expressing their national stakes, spontaneously as suggested by Benedict Anderson. The Andersonian legitimacy is very partial and hasty.

Conclusion

The totally ineffective democratic consolidation; and the absence of political legitimacy have consequently led to a high degree of administrative centralization. Without a viable political and economic expression nations have reconstituted themselves into communities to gain maneuver space in the central political instances. Punjab is a good illustration of how after repeated failure to recreate national self-expression, communities transform themselves into dominant communities to grab power over a wider country, as compared to their initial base. The political experience of Punjab shows that the democratic „*muddle*“ is nothing more than what is waited from it. The real mover of power is the claim of a particular community on the administrative apparatus and institutional framework of India. By pursuing a non-democratic (never to be confused as being un-

democratic) strategy the Sikh community has consistently and energetically pursued a strategy of placing community members in key positions. But of course this development might not have positive impact on lesser, unconsolidated communities. In a sense, in the context of today's nation-states, the increasing strength of communities goes on to showing the ever decreasing efficiency of the democratic system to integrate popular demands for policies aimed at bettering their everyday lives. It looks as if before speaking of the equality of individuals it will be better to shift focus unto the equality of communities, as a period of transition.

Zoltán Maruzsa

German rearmament in the Cold War

One of the recurring motifs of German history in the past two hundred years is the question of the changing of imperialism and disintegration, strength and weakness. In 1945 an *'imperial'* era ended with a serious military defeat, and it was followed by an age of weakness and dividedness. However, the duration of this era is questionable: we may say that with the rearmament of the Federal Republic of Germany (FRG) and the German Democratic Republic (GDR), a new era started; we may say that the era of dividedness lasted until the German unification in 1990; or we may even go as far as saying that the era of *'weakness'* (regarding German imperial aspects) is still sustained, since Germany, which has not questioned the territorial changes following 1945 and which is embedded in the European Union cannot be considered a great power in several respects.

If we approach this question from Hungarian diplomatic sources and documents of the archives, these documents, as we will see, confirm our first statement: from the aspect of Hungarian diplomacy, from the 1950s FRG is considered an aggressive, imperialistic, revansistic empire. The situation is not more flattering based on the state archive sources of other countries in the Soviet Union's alliance system either. On the other hand, it is not surprising that the documents of the Federal Foreign Office of the FRG show a completely peaceful Federal Republic of Germany, which conducts a balanced foreign policy. Since the two opposing viewpoints reflect the opinion of the two sides of the Iron Curtain, we may get closer to the truth if we thoroughly analyse the Federal Republic of Germany of the 1950s and 1960s. For this analysis, beside the modern professional literature, we should also use the diplomatic sources of the FRG, the neutral Austria and the contemporary Hungarian Peoples Republic.

The rise of FRG

The Federal Republic of Germany was created on May 23, 1949 on the British, French and American occupation zones.¹ In the international legal sense, the new state only gained sovereign status on May 5, 1955, following the ratification of the Paris treaties,² however, we can state that it possessed a significant potential for growth even at the moment of its creation, which we summarize below: a) the population of the new state exceeded 50 million people, which is far below the 100 million Germans envisaged by Hitler, but still one of the most populous and densely populated states in Europe. Furthermore, its population grew rapidly, in European comparison, during the first part of the Cold War. b) the territory of the

¹ NÉMETH István: *Németország története*. Aula, Budapest, 2002. 369.

² Guido KNOPP: *Dalams 1955. Das Jahr der Anerkennung*. Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1995. 77-80.

new state included the most industrialised, most developed most urbanised regions of the former German Empire, which, though suffered from the destruction of the war and the activities of the allies regarding reparations and demilitarisation, were still competitive and operable.

Beside these two very important geopolitical capabilities, three other factors should be mentioned, which greatly contributed to the rise of the FRG following the years of its establishment. Firstly, the Cold War starting in 1947-48 between the Soviet Union and the United States of America plunged the German populated territories into a very dangerous but also very beneficial situation. The global opposition between the two superpowers posed a huge risk, since a potential World War III with conventional armaments possibly would have been fought in the territory of Germany; for this reason, by the end of the 1940s, both German states became front countries. However, this dangerous situation was also beneficial as the war did not take place: both superpowers integrated the German state they occupied and provided a vast number of economic and political offers to the other German state in order to make it break away from the opposing side.³ Without the Cold War, it would have been a much more difficult task for German states to get back to the normal world of international relations following the horrors of World War II. The FRG led by Konrad Adenauer clearly realised this opportunity and exploited both the political and economic possibilities.

The second factor, the Marshall Plan can be partly considered such opportunity. The United States of America launched this plan in 1947, among other things, in order to rebuild the European economic system. The western occupation zones received USD 1.4 billion from this plan.⁴ The American capital injection and the market liberalisation, which was a prerequisite of the payment, put the economy of the FRG on the path of rapid growth.

The third factor which contributed to the recovery of the economy of the FRG was the evolution of European integration. The establishment of the European Coal and Steel Community (1951) and the Treaties of Rome (1957) offered a great opportunity for the FRG on political, but mainly on economic level, since the German industry clearly held the strongest position among the six states, and the customs union which was established by the 1960s, transitionally decreased the British and American competition.⁵

Thus, it is not surprising that between 1950 and 1960, the average economic growth in the FRG was 7.6 per cent, and the GRP increased by 80 percent during the same period. By 1960, Germany became the world's second largest industrial power after the USA,⁶ clearly outrunning the United Kingdom and France.⁷ This means that in the economic sense, the FRG state has become a great power, the only questions remaining were whether FRG is able and wishes to become a

³ FISCHER Ferenc: *A megosztott világ*. Dialóg-Campus, Pécs-Budapest, 2001. 148.

⁴ NÉMETH: 406.

⁵ BLAHÓ András (szerk.): *Európai integrációs alapismeretek*. Aula, Budapest, 2003, 72-79.

⁶ NÉMETH: 407.

⁷ National Archives of Hungary (MOL) XIX_J-1-j-NSZK-62t-SZU-1958.

political great power based on these economic foundations, and whether the cold war environment dominated by the two superpowers allow this to happen.

It is not surprising that such robust economic growth and the possibility of becoming a political great power caused jealousy and helped the revival of old fears: the satellite states of the Soviet Union were worried about the revival of German revansistic politics⁸ and emphasized their security needs. The western European states which lived through the German occupation were also more and more worried about the recently defeated Federal Republic of Germany, which became an economic world power within a few years. By 1955, following long political disputes, it became clear that the FRG joins the NATO, rearms itself and gains military capabilities, this worry transformed into open opposition, especially by the Soviet Union.⁹

The German rearmament

In order to provide a more realistic picture in this current analysis about the revival of the German great power (primarily according to the Soviet propaganda), we need to examine the question of German rearmament. We can state that the rearmament of both German states was necessary because of the cold war: during the opposition in the cold war, neither the Soviet Union, nor the United States of America could afford the luxury of maintaining the demilitarisation of their German territories as it was accepted in Potsdam.¹⁰ Furthermore, the magnitude of the German military potential also justified the rearmament. The often hysterical political atmosphere of the Cold War era, during which both parties felt threatened, helped persuading the majority of those not decided on this issue about the necessity of the rearmament.

It comes from the logic of the Cold War, that – as we will see – the other side used every tool of diplomacy and propaganda to prevent the rearmament or at least make it more difficult. It is especially interesting that diplomatic sources use no self-criticism and only deal with the measures taken by the other party, though today it is obvious that the rearmament of the FRG and the GDR happened in parallel. Despite this, the diplomatic sources of Soviet-friendly states exclusively deal with the issue of the rearmament of the FRG and they place the rearmament of the GDR to a later date, and pose this step of Pankow as a reaction. In view of the facts, this point of view is unsupportable: the first German armed forces that were established after World War II, which were not solely police forces were established in the German Democratic Republic, before the foundation of the states. Border patrol forces were operating here in 1946, and the units of '*kasernierte Bereitschaften*' were established in 1948, which were practically riot

⁸ Österreichisches Staatsarchiv (Archiv der Republik 01 POL-II) BRD/837 1963/23280 HAYMERLE Moscow's Ambassador to Austria in his report dated February 20, 1963 gives a detailed account on the background of the anti-German propaganda of the past years. He writes: „*Everything in connection with the strengthening of Germany and the growth of its military potential is received with special worry.*”

⁹ NEUGEBAUER: 60.

¹⁰ FISCHER: 141-146.

control units. The 'kasernierte Bereitschaften' controlled 10,000 people of the 66,000 members of the police force of the GDR,¹¹ the Soviet Union provided them with light weaponry using the German weapons captured from the Wehrmacht.¹² Their numbers doubled within a year, the force was organised into 24 infantry, 8 artillery and 3 armoured troops units. In 1950, the first maritime and air 'police' units appeared.¹³

At this time, the FRG had no military force, though the ambition appeared soon (establishment of the Blank-office¹⁴). It is also important to note that by the time the diplomatic discussions regarding the rearmament of the FRG started, and the outlines of the military force of the FRG to be established within the European Defence Community started to appear, the GDR's 'Kasernierte Volkspolizei', which was officially established on July 1, 1952, already had a fundamentally soviet-controlled military force of 110,000 people, which by 1953 had 47 heavy tanks, 480 T-34 tanks, 278 self-propelled artilleries, 35 military aircrafts and 69 own-built warships.¹⁵ In contrast with this, the establishment of the FRG's military force – due to diplomatic problems and the resistance of several countries (mainly France) – took a long time. It was only decided at the London conference in September 1954 that the planned 12 divisions will be established within the framework of the NATO, under NATO command and without a separate general staff.¹⁶ According to the Paris Treaties signed on October 23 1954, in practice, the organisation of the armed forces started in 1955, when the first 101 volunteers of the Federal Defence Force (*Bundeswehr*) were inaugurated.¹⁷ In parallel, the GDR made its formerly existing military force official, and the National People's Army (*Nationale Volksarmee*) was established on January 18, 1956. The number of the German military forces increased in the following years according to the following table:

	FRG	GDR
1957	90.000 people	160.000 people
1960	270.000 people	exact data is not available
1965	455.000 people	240.000 people

Detlef BALD: *Die Bundeswehr. Eine kritische Geschichte 1955-2005*. Beck, München, 2005. 55.

It was an important step in the history of rearmament that German armed forces, which were organised initially on a 'voluntary' basis, soon returned to the institution of enlistment: The FRG re-introduced mandatory military service on July 21, 1956, the GDR did so on January 24, 1962. Naturally, the strike force of military units cannot be measured solely by

¹¹ Since they were unable to fill the staff with volunteers, the Soviet Union allowed recruitment among German prisoners they were in the territory, which offered an opportunity for them to get home. Several hundred people used this opportunity. It is also interesting that the GDR also needed the expertise of former Wehrmacht officers: at this time about 100 former officers and 5 generals served in the military forces of the GDR. For more information: NEUGEBAUER: 32.

¹² NEUGEBAUER: 30-31.

¹³ NEUGEBAUER: 36.

¹⁴ Detlef BALD: *Die Bundeswehr. Eine kritische Geschichte 1955-2005*. Beck, München, 2005. 37.

¹⁵ NEUGEBAUER: 38.

¹⁶ BALD: 41.

¹⁷ KNOPP: 165.

the number of people, and the comparison of the military budgets of the two armed forces integrated into different power blocks would also be misleading, however, the statistical figures are interesting. Based on these, it is clearly visible that the GDR maintained a larger armed force compared to the population and economic power, but despite this, the GDR could not become a great power based on its population, economic power or military capabilities. On the other hand, the military force of the Bundeswehr became significant in European comparison by the mid-1960s. As we will see, the Soviet propaganda cited this when it painted the picture of the reviving German militarism. For this reason, it is important to state that in fact the Bundeswehr cannot be considered a significant military force in the era of the Cold War in any aspect. The most important such aspect is that the military force of the FRG did not have autonomous military leadership, but it was completely under NATO command. Even if we accept the Soviet's argument that it only seemed this way, the total lack of nuclear weapons is visible. Though it is true that the FRG made steps to acquire nuclear weapons despite the fact that it gave up on possessing nuclear, biological or chemical weapons in the Paris Treaties, this did not happen and as a closing to this question, the FRG signed and ratified the 1968 Non Proliferation Treaty. The rearmament of the FRG within the framework of NATO meant an efficient arms control as well.¹⁸ The effective range of the FRG's military was rather small: though the Bundeswehr had military bases in several European states, its military capabilities and size retained fundamentally territory protecting character. In view of all these we can state that the existence of the Bundeswehr did not threaten the neighbouring states and especially not the Soviet Union despite what Moscow communicated. What the nazi Germany, which dominated almost the whole of Europe, was unable to do in 1941 in its full strength, was impossible for the Federal Republic of Germany despite its development, against the Soviet Union, which became a superpower and built an arsenal of nuclear weapons and a strong defensive zone of client states. If this statement is true, we have to examine why the FRG appears in the Soviet propaganda and a great part of diplomatic sources as an aggressive, remilitarised, revansistic state which wishes to restore its former empire.

The background of the diplomatic attacks against the Federal Republic of Germany

The strengthening of the anti-FRG Soviet propaganda in the second half of the 1950s and in the 1960s can be traced back to several reasons. It is obvious that the strengthening of the FRG revived the worries of Soviet diplomacy, since traditional Russian and modern Soviet security policy always believed that a large land-based attack threatens the country from Europe. The bitter experiences of World War II only intensified these fears, and even the perspectives of a potential nuclear war obviously requiring other geo-strategic approach were unable to quench them.

¹⁸ NEUGEBAUER: 61.

Soviet diplomacy reacted with special vigilance when it sensed the strengthening of the Germans, even if Moscow was aware of the fact that the Bundeswehr would never be able to reach even the borders of the Soviet Union.

It is also obvious that the Soviet-led power block, which defined itself as peace camp opposed the rearmament of the FRG based on ideological reasons as well. Not only because the communist parties or the civil society organisations sponsored by them which operated in western countries kept organising peace demonstrations,¹⁹ but also because the social democratic parties of Western Europe, which were at this time mostly part of the opposition, were against the continuously increasing military spending and the operation of the strengthening military industry trusts. This was also true for the German social democracy as well, which Moscow considered leaning towards the right, but since it was a workers' party, Moscow wished to provide political support to their peace politics. Several diplomatic sources prove that workers' parties operating in the countries of the Warsaw Pact were primarily able to communicate efficiently with their western twin parties on the subjects of peace suggestions and the issues of disarmament.²⁰ With the traditional methods of lashing of the FRG, which was led by social democrats, and the conservative politics of Konrad Adenauer, Moscow was able to mix together everyone supporting the rearmament of the FRG from the alleged nazis to liberals.

We can be sure that the anti-FRG propaganda also served more complex political aims. The Kremlin employed excellent diplomats during the Cold War. We must not forget that the appearance of the '*German threat*' and its artificial enlargement meant a very important opportunity for Moscow, when it was able to act as a protective power in the countries it occupied. The Hungarian revolution in 1956 or the events in Poland clearly proved to the Kremlin that in these countries, the temporary stationing of Soviet troops is rather a burden than joy for the majority of the society. However, Moscow realized that if they manage to frighten the Polish and the Czechoslovakian political elite and public opinion with the alleged or realistic German revansistic politics, they will consider the protection offered by the Soviet Union necessary, furthermore they will more likely to accept their political subordination, since – if they believe the propaganda – they are still more afraid of the Germans potentially threatening them than the Soviets.²¹ It is not surprising that one of the most important elements of the anti-FRG Soviet propaganda was the attack on the foreign policy of the FRG questioning the

¹⁹ MOL XIX-J-1-j Lengyelország-98t-002288/1958 Embassy secretary Gyula Németh recorded the memo of the II. Political Department of the Ministry of Foreign Affairs analysing the Rapacki plan, who emphasized that the Polish suggestion 1. successfully confused western governments before the following NATO session in Paris, 2. provided a specific aim for the international peace movement, 3. may be the basis of international negotiations, but at the same time he emphasized that it is dangerous for the Polish society as it may further foster the „*Worship of the West*”.

²⁰ MOL XIX-J-1-j Nagy-Britannia-99-011321-1954 (17d) Hungarian Ambassador Károly Szigeti's highly confidential report dated November 23, 1954 reports on the reactions of the British Labour Party regarding the Treaties of Paris.

²¹ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin, Neue Akten Referat IIA7 B14 Band 830 “White Book” of the Federal Foreign Office, closed on March 20, 1964.

Odera-Neisse border. Though the Federal Foreign Office declared a dozen times that Bonn does not want to violently change the borders, which will be finally set by the German peace treaty, the propaganda machine operating in the Soviet and client states always questioned the sincerity and authenticity of these statements.

Beside the above, the continuous attack of the rearmament of the FRG offered another very important diplomatic result for the Soviet Union: Moscow believed that the issue of the German rearmament may be the weak point of the NATO, along which the states of the military alliance are divided. Naturally this Soviet assumption was well-founded: while in harmony with the logic of the Cold War, the USA fully stood by the rearmament of the FRG, the neighbouring countries which lived through German occupation were much less enthusiastic about this. This was true even if the smaller states (Denmark, Belgium and Holland) did not oppose the American plans on governmental level. In the case of France – partly due to its frequent change of direction regarding internal affairs – the picture is more complex: the Plevén plan calling the European Defence Community into existence, though formulated different aims, delayed the rearmament of the FRG by years (1950-1954) in practice. After this, a German-French-Italian armament cooperation started (1957-1958), which manifested in joint rocket technological researches and joint nuclear armament programmes.²² This cooperation stopped at the beginning of the presidential mandate of Charles de Gaulle. After 1958, the president, who dreamt of the French great power, was an ally and at the same time the guard of the development and armament of the FRG.²³ This is especially true in the area of nuclear armament: the former cooperation was replaced by the French policy of preventing the Bundeswehr from getting nuclear weapons.²⁴

From the point of view of Moscow and the capitals of the client states this situation provided an excellent opportunity for loosening the ties of the western alliance system. It is not surprising that the rearmament of the FRG triggered continuous attacks by the states of the Warsaw Pact in the turn of the 1950s and 1960s and the situation remained the practically same until the end of the 1960s when the signing of the Non Proliferation Treaty by the FRG and formation of Willy Brandt's SPD government and the announcement of the new eastern policy inclined the opposing parties to sit at the negotiating table. Due to the preparations of the Helsinki meeting, which was very important for Moscow, they transitionally gave up on the formerly employed propaganda methods.

Methods of the anti-FRG propaganda campaign

In the beginning, the Soviet attack aimed at the establishment of the Bundeswehr in general, however, this was only successful among Soviet client

²² BALD: 56-57.

²³ Österreichisches Staatsarchiv (Archiv der Republik 01 POL-II) BRD/482. 1958/55235. The highly confidential report of Rotter, the Ambassador of Paris to Austria dated July 19, 1958.

²⁴ MOL XIX-J-1-j USA-98t-005416/1962. (21. d.) The highly confidential report of the Hungarian Ambassador's deputy to Washington dated May 30, 1962.

states; in the Cold War environment, the states of Western Europe accepted the controlled establishment of the military force of the FRG. When Moscow realised that it is unable to stop the rearmament of the FRG in general, it changed tactics and focused on nuclear armament, which caused worries in western societies and was the topic of public discourse anyway. When on January 28, 1956, the Warsaw Treaty's Political Consultative Committee decided that the military force of the two German states and their allies should be restricted and that the two German states must not possess nuclear weapons was primarily against the rearmament of the FRG.²⁵

The Rapacki plan aiming to prevent the nuclear armament of the FRG by urging the establishment of a nuclear weapon-free zone in Central Europe, which was announced in 1957 and which was on the agenda until 1968 proved to be especially efficient.²⁶ According to this Polish idea, the zone would have included the territory of the FRG, GDR, Czechoslovakia and Poland, and it would have contributed to the decreasing of the military tension in Europe. Though the FRG and the NATO officially rejected the Rapacki plan, western public opinion welcomed it, and left-wing parties in several countries (FRG, United Kingdom), which were usually in opposition assured Poland of their support. In the following years, the diplomacy of the member states of the Warsaw Pact mobilised all possible force to win one of the smaller NATO member states which was scared of German nuclear armament for the cause. Thus they primarily focused on Denmark, Norway and the Benelux states,²⁷ but they also tried with neutral countries like Austria and Sweden. The issue of preventing the FRG from acquiring nuclear weapons was suitable for deepening the conflicts of interests within the NATO.²⁸

²⁵ Ernst LABOOR: *Der Rapacki-Plan. Realistische Friedensidee oder Kampfplan gegen Bonn? Die Sicht Warschau, Moskau und Berlins*. Hefte zur DDR-Geschichte, Nr. 11. 12.

²⁶ MARUZSA Zoltán: *Denuclearization in Central Europe? The Rapacki Plan during the Cold War*. Öt Kontinens, Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest, 2008. 226-239.

²⁷ MOL XIX-J-1-j Lengyelország-98t-005500/1960 On July 20, 1960, the Hungarian Ambassador to Warsaw reported on the register published the previous day by the Polish parliament, in which every NATO member state's attention was drawn to the dangers of the reviving nationalism and revansism of the rearming FRG. The Polish register emphasized that Bonn does not recognize the Odera-Neisse border, which means a military threat for Europe. Foreign Minister RAPACKI mentioned this issue regularly during his personal visits as well, for example during his trip to Denmark. The Hungarian Ambassador reports on this in a highly confidential report dated June 24, 1960, which can be found at National Archives of Hungary (MOL) XIX-J-1-j Lengyelország-48t-004943.

²⁸ MOL XIX-J-1-j USA-100t-005416/1962 The highly confidential report of Ambassador's deputy to Washington János Radványi dated May 30, 1962 gives a detailed account of the opposition between the western allies. The essence of the French-American opposition is that the USA partially shares its nuclear secrets with the United Kingdom, but not with France. For this reason de Gaulle aimed at establishing its separate nuclear strike force and prevented the inclusion of London into the European integration process. Thus the FRG is in a sensitive situation, since it wanted to become the number one ally of both the USA and France. At the same time, the good French-German relationship secured the back of Adenauer while conducting a determined eastern policy. At the same time, Bonn itself also resented Washington since Kennedy wanted to negotiate with Moscow about Berlin and the German issue. Under these circumstances, Bonn's mediator role became appreciated, which was against the interest of Poland. The appearance of the Rapacki plan aiming at blocking German nuclear armament made French-German cooperation more difficult and deepened the opposition among western allies.

The Hungarian Ministry of Foreign Affairs was also active in the propaganda campaign against the rearmament of the FRG. Secretary Sándor Kurtán of the II. political division, which was responsible for this area, prepared several analyses and suggestions, among others, a highly confidential memo on March 31, 1958:²⁹ *„The West-German Bundestag – despite the will of the absolute majority of the population – approved the government proposal on the nuclear and rocket armament of the West-German army on March 25.³⁰ With this, the NATO member West-German army’s threat potential increased substantially. Considering the fact that this measure primarily threatens people’s democracies and that demonstrations started in several countries, we should also make steps. ... The Hungarian media should deal more with the threat of West-German imperialism and militarism – primarily especially regarding the Hungarian aspect /destruction of the world wars, the role of fascism and its successors in today’s West-Germany, the West-German participation in the Hungarian counter-revolution, support of the Hungarian fascist emigration./...”*

We can also find a number of even more conspirative documents, which cared not for reality: On May 26, 1958, in his highly confidential memo³¹ Kurtán stated: *„Further steps should be taken for the general fight against the West-German imperialism, to fight specific attacks and in order to intensify conflict among NATO member states. We would be able to cause inconvenience to West-German and American governmental circles by publishing news based on ‘own information’ in the Hungarian media. [...] it would be advisable [...] to publish the following statement through the media as news, or as the ‘own information’ of the newspaper or newspapers: „Based on information from French NATO leaders, American and West-German military leaders conducted secret negotiations, according to which weak and unsteady NATO member states must be occupied in case of a war. According to the preliminary plans, the task of the Federal Republic of Germany is to occupy Denmark, Norway and a part of France. The two Scandinavian countries invoked doubt among NATO leaders by rejecting the stationing of nuclear and rocket weaponry. Americans favour West-German occupation, because West-German military leaders have experience in occupying these countries. Americans would secure South France, Italy and Greece. They tried to keep the plan a secret from American and French NATO leaders as well in order to prevent the increase of the already existing jealousy towards the continuously strengthening West-German partner. ...” This news should be printed in capitals and bold text without comments. Maybe in the following days a commentary should be published in which attention could be drawn to the danger that a West-German military armed with nuclear weapons poses not only against socialist countries but against small western European nations as well.”*

Though this specific ‘news’ was not published, upon its publication, not much imagination is needed for how things would have continued: the ‘news’ is

²⁹ MOL XIX-J-1-j NSZK-100t-SZU-1958.

³⁰ The approved resolution was not about this, but about the Bundeswehr being able to use instruments that may facilitate the employment of NATO nuclear weapons if necessary.

³¹ MOL XIX-J-1-j NSZK-100t-SZU-1958.

reviewed following its publication by the diplomatic agencies in Hungary, they send their reports home and soon all the responsible officers of all mentioned countries can read it. Communist newspapers and probably other media sources Europe-wide also receive the 'news' and the political scandal and dispute is ready, within which one party accuses and the other denies. Based on this one quotation, the political atmosphere can be imagined in this period of the Cold War, when each day several countries published similar disinformation, naturally on both sides of the Iron Curtain. It is not surprising that upon seeing such news, the old reflexes soon revived in Danish, Norwegian and French people and though the FRG denied the news, it only looked like a cover-up. As Kurtán mentioned regarding the same topic at the end of his May 29 memo: „*We believe that with this news, we would be able to respond well..., at the same time it would contribute to the increase of opposition against the West-Germans however they deny it.*”³²

The attacks on the Bundeswehr were especially important, because these were aimed at flag officers who were officers of the Wehrmacht in World War II. The aim of these attacks was clearly the emphasizing of the continuity between the Nazi military and the armed forces of the FRG. As the 'White Book' issued by the Bundeswehr in 1964 in defence of general Heinrich Trettner emphasizes, the aim of the attacks is: „*to destroy the authority of the FRG among its allies, to strengthen the distrust of developing countries and to feed the hatred towards "German imperialism" in the Soviet client states [...] Upon the success of this propaganda, the FRG becomes isolated in international politics and becomes excluded from the NATO alliance system.*”³³ Attacks on general Adolf Heusinger were especially severe.³⁴ Even a „documentary” full of serious distortions was filmed about his activities in the Soviet Union, but a dozen of other German flag officers were attacked. The basis of these attacks was that the majority of the officers of the Bundeswehr – 79% according to an internal survey – served in World War II, but this is not surprising, since this was true for millions of men; and it is also obvious that the work of military experts who were not compromised politically was necessary. As we saw, the organisation of the military force of the GDR was similar, though in a cynical way, the former Wehrmacht officers were removed before the propaganda campaign, but still at least 20% of the officers of the National People's Army served as officers in the Wehrmacht.³⁵

The already mentioned "White Book" summarizes the channels of the Soviet propaganda in the following way: „*1. The official, diplomatic government statements of the Soviet Union or other communist states, letters of presidents, diplomatic registers, official statements of communist diplomats, or those seeming*

³² MOL XIX-J-1-j NSZK-100t-SZU-1958.

³³ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin, Neue Akten Referat IIA7 B14 Band 830 „White Book" of the Federal Foreign Office, closed on March 20, 1964.

³⁴ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin, Neue Akten, Referat IIA7 B14 Band 830 Report of the FRG's Ambassador to Moscow dated January 12, 1962.

³⁵ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin, Neue Akten, Referat II7 B-14-301 Band 186 The document numbered 301-81-02-0/968/59 dated June 10, 1959 (found in reference 301 of section 3 of the Federal Foreign Office) contains the statistical data on the past of the two armed forces.

*official, publications of official news agencies (The Telegraph Agency of the Soviet Union was authorised to state that...), publications or conferences of diplomatic bodies. 2. Agitation activities of the communist parties according to the orders of the Central Committee of the Communist Party of the Soviet Union based on the geographical and historical situation. 3. Publications of "scientific" institutions, which prepare materials, edit, publish and interpret them, fake documents if necessary and publish them. 4. Through international charity organisations led by communists, like the World Council of Peace, the World Federation of Trade Unions, the International Association of Resistance [...] 5. Through communist regional or national cover organisations which work with different events, publications and press conferences. 6. Communist news agencies, radio stations, daily newspapers, weekly magazines, publications of editorials, reports, narratives of "eyewitnesses", pictures, caricatures. 7. Publication of paid advertisements (usually with pictures) in foreign newspapers. 8. Statements of the representatives of communist states at the UN or on the forums of national parliaments. 9. Distribution of Soviet propaganda materials on the occasion of the organisation of exhibitions. [...] This form of combined propaganda is cunning and primitive at the same time. Its relative success lies in the fact that it is not or hardly recognizable in the free western world."*³⁶

The reaction of the FRG

At first, Bonn simply confused these Soviet propaganda methods, and did not take them seriously enough and neither did its allies. The Cold War was a propaganda war to a great extent on both sides, during which both sides used similar methods. However, when the economic power of the FRG increased continuously and the staff of the Bundeswehr was filled by the early 1960s, the Soviet propaganda fell on more and more fertile soil. Though the Soviets were unable to disintegrate the western alliance system with these methods, the Federal Foreign Office of the FRG proved to be defenceless against the attacks: the diplomatic registers and statements emphasizing the peaceful intentions of the FRG and its democratic structure were swept away by heated Soviet confutations, and Bonn had to face with the fact that the more they deny, the more the topic appears in eastern and western media, which is enough to revive the old fears in itself. This is especially true regarding the issue of nuclear armament. Though this was a real ambition, due to the resistance of the allies, by the 1960s it was restricted to German participation in the Multilateral Nuclear Forces, which was supported by the United States.³⁷ Despite this, the Soviet propaganda

³⁶ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin, Neue Akten, Referat IIA7 B14 Band 830 „White Book“ of the Federal Foreign Office, closed on March 20, 1964.

³⁷ MOL XIX-J-1-j USA-100t-001017/1963 The highly confidential report of Ambassador's deputy to Washington János RADVÁNYI dated January 16, 1963 analyses the American-British Nassau treaty which was signed at the Bahamas, based on which London purchased Polaris rockets and other technology usable for nuclear weapons, which were put under NATO command. In practice, this

continuously flooded the Foreign Ministries of NATO member states and neutral European states with registers emphasizing the threat of the nuclear armament of the FRG, and we have to realise that was not completely ineffective. It is not surprising that relationship between Paris and Bonn, which could be considered friendly before, had to be settled in a treaty at this time (1963) and the deepening of this relationship was also attempted.³⁸ If we consider the fact that, despite this, de Gaulle opened towards the Soviet Union, conducted a separate nuclear programme and left the military organisation of the NATO among other things due to disputes on nuclear armament, the French interest behind the French measures becomes clear, which happened to be partially identical to the aims of the Soviet propaganda.³⁹ Under these circumstances, the FRG had to change the rigid eastern politics of the Adenauer era. The government of Erhardt and mainly that of Kiesinger started to loosen this,⁴⁰ an important element of which would have been the offering of certain allowances to Moscow and its client states: for example the launch of the politics of non violence,⁴¹ starting diplomatic relations (except with the GDR), the recognition of the Odera-Neisse border and the repealing of the 1938 Munich Treaty. The ratification of the Non Proliferation Treaty by Bonn and thus even giving up the possibility of nuclear armament within the framework of NATO was an important step on this way. This process started in the mid-1960s and it was closed by making this new eastern policy of the FRG a government policy during the chancellorship of Willy Brandt. The demand for decreasing the Soviet pressure on the government of the FRG was an important factor, among other considerations as well, behind the evolution of the new eastern policy.

Summary

If we approach the history of the FRG after World War II from the aspect of becoming a great power and „imperialism”, we clearly reach the conclusion that though the FRG of the 1950s and 1960s was an economic great power, but it remained a political dwarf on global level. Despite the huge economic growth, capabilities that are characteristics of great powers are clearly missing

marked the start of the establishment of the joint NATO nuclear force, which appears under the name of multilateral nuclear force in the majority of the sources. The essence of the American proposal was that the NATO should possess an independent nuclear force under its command which is financed by the payments of the member states. Partly Washington used this plan to dissuade France from having an independent nuclear weapon programme, and partly wanted to give nuclear weapons to the FRG while keeping them under NATO (American) command. The project was the source of internal NATO disputes later as well.

³⁸ MOL XIX-J-1-j NSZK-46t-SZU-1963. The March 29, 1963, highly confidential document of the Ministry of Foreign Affairs titled „*The evaluation of the West-German-French treaty signed on January 22, 1963*” records the reasons of the German-French opposition, the intention of the FRG to solve these issues and the mutual fear of the isolation of both of the states.

³⁹ Henry KISSINGER: *Diplomácia*. Panem-Grafo, Budapest, 1996. 612.

⁴⁰ Österreichisches Staatsarchiv (Archiv der Republik 01 POL-II) BRD/1142 18860/1967. Unclassified report of Wolte, Bonn’s Ambassador to Austria dated March 29, 1967.

⁴¹ Österreichisches Staatsarchiv (Archiv der Republik 01 POL-II) BRD/1030 34642/1966.

under the Cold War circumstances.

Furthermore, the rearmed FRG was still under Soviet propaganda attack for years, which was occasionally capable of disturbing its relations with its allies, even if it was unable to stop the rearmament. There is only one – though very important – area, where due to several unfavourable circumstances, the FRG was unable to achieve a decisive result: the development of own nuclear weapons. After the events, we cannot be sure whether this can be considered the success of Soviet propaganda, but it is clear that independent German nuclear armament would have had a much better chance without the objection of Moscow. Thus we can state that though regarding the numbers the Bundeswehr, which was established in this era, was one of the strongest military forces in Western Europe, without the nuclear weapons and military fleet that were essential in this age, it was suitable for protecting territory at most; and possibly even unsuitable for that against the military force of the Warsaw Pact.

Regarding its international political positions, the FRG – though established its own diplomatic service and employed significant resources to win the sympathy of the third world – did not possess diplomatic positions that would have clearly justified its great power status. For example, the FRG getting a position in the United Nations Security Council did not even come up during the Cold War. On the contrary, the dividedness of Germany was constantly a source of conflict, and due to the lack of this internal stability in the broader sense, the foreign politics of the FRG was continuously on the defensive, the majority of its activities were tied up by the international tension around the German issue.

I believe that one of the characteristics of a „*great power*” or „*empire*” is the existence of such elements in the political culture. In my opinion this is what differentiated the leaders of the FRG, and in a broader sense the political elite, after World War II from the German elite of the former century that it lacked imperial ambitions. This generation thought that Germany had paid a high price for undertaking such imperial claims when it was defeated in both world wars. This FRG was aware of its relative weakness between the two superpowers and did not even attempt to question the peace treaty system following World War II. As we saw, the majority of opposing opinions can be traced back to the efficient work of the Soviet propaganda machine.

Louis Jungmayer

***Altamont the end of the sixties
(Myths and false endings)***

The Sixties era (often confused with the shorter 1960's decade) was a time of rebellion, and a hope for positive change, throughout many parts of the world. In the United States, it is most often remembered for the following: African-American civil rights movement, anti-war activism, and the hippie sub-culture. Eventually, all three of these groups were joined, more or less, together in a new type of „counter-cultural” community that challenged the status quo, in matters ranging from new sexual mores to power politics.¹ Hippie fashions and values often had a major effect on all segments of the youth culture.² Unfortunately, there has been a problem of not understanding the Sixties era holistically, meaning, in its entire interconnected and contrary entirety. Instead of seeing all the favorable and unfavorable happenings of the time as being part of the Sixties era, the Altamont rock festival has often been designated as the era's end point because of dissension, drug abuse, and violence that took place there (and that it was held in December of 1969).³ The result has been that the Sixties era has been shortened; the early and mid-1970's have been cut off.

The Sixties era, like many other periods, has been chopped up and forced to conform into the concept of decades; which usually do not automatically coincide with their particular designations. In other words, history has frequently been simplified (to its detriment) and narrowed down to fit the particular tens digit of the calendar.⁴ Consequently, the most common form of justification for shortening the Sixties era is one that is based upon a moral binary code of right or wrong. All Sixties era events, developments, incidences, are judged to see if they truly fit into our ingrained, Western, religious and philosophically, preconceived, absolutist values.⁵ On the one hand, everything that happened during the shorter 1960's decade is held up to a standard that is based on an overly positive myth: individual and group actions; tactics used; perceived outcomes. Contrarily, because of this imposed ethical dualism, all conflicting behavior, opposing forces, and so called negative contradictions, are not accepted into the normal Sixties era discourse, except as signposts for its ending. Instead of seeing, and acknowledging, all behavior differences as being part of a greater whole, what we find describing the progression of the Sixties era is an unfinished two part dialectic, starting from an

¹ Theodore ROSZAK: *The Making Of A Counter Culture*, California University Press, Berkeley, 1969. 42.

² Ibid. 56.

³ Ethan A. RUSSELL: *Let It Bleed: The Rolling Stones, Altamont, and the End of the Sixties*, Springboard Press, New York, 2009. 225.

⁴ Arthur MARWICK: *The Sixties: Cultural Revolution in Britain, France, Italy, and the United States*, c. 1958-c. 1974. Oxford University Press, New York, 1998. 3.

⁵ Peter GELDERLOOS: *How Nonviolence Protects The State*, South End Press, Cambridge – Massachusetts, 2007. 3.

asserted positive beginning, shifting to its opposite negative conclusion. As a result, we find over idealization, positive illusions, and wishful thinking's, during the early days, and overblown feelings of devastation, demonization, and bubbles bursting just a few years later. As the story goes, what was at first all rosy and innocent, soon became dreadful and flawed at Altamont.⁶ This interpretation of history is much too simplistic, and just not true. The problem is that there is no third step in the dialectic, no Hegelian type synthesis of the contradictions. There is no going beyond the dualism, of seeing portions of the Sixties era as being neither overly positive, nor overly negative. The complete picture must continually include both opposites: good and bad, positive and negative, nonviolence and violence, hope and despair. If we weed out and disown what we call the negative from the early years of the era; and or, not see the good during the later years, we distort the Sixties era not only by dismembering the early and mid-1970's, but by deceiving ourselves on how perfect the first few years of the movement really were.

In this article, I will concentrate on this later point by narrowing my focus to mostly the hippie counter-culture that emerged out of the Haight-Ashbury district of San Francisco in the mid-1960's decade, and to a much lesser extent to the larger Bay area and beyond. Here I will trace the (above-mentioned) three themes most associated with why Altamont was considered the „end of the Sixties“: dissension, drug abuse, and violence. The main point will be to show how the negative behavior that occurred at the Altamont rock festival, at the end of 1969, was nothing new. In fact, one could argue that the hippie scene experienced these same problems throughout its existence. Thus, the hopeful and magical years of 1966 and 1967 will be given extra attention because of the misconception most people have about the purity of the movement at this stage in time. Only by filling in the missing information can we finally go beyond the myth of Altamont, and see the festival for what it was, not as an ending to something, but as an example of the dark side of the Sixties era.

The first theme that I will explore will be that of dissension. One of the most basic myths of the hippie movement was that it consisted of a monolithic unity. That everybody who first came to Haight-Ashbury, or later to other similar bohemian enclaves, was on the same psychedelic trip of self-discovery; and that their personal revelations, and interactions, were the basis for a new sociocultural model for the entire „straight“ world to follow.⁷ However, there were problems with these presumptions, as not everyone who came to the Haight was there to transform the world and themselves.⁸ Moreover, the hippie scene consisted of several subgroups with differing ideas on how to implement change.⁹ Finally, the nature of psychedelic drugs tended to suppress the minds ability to discriminate, giving perhaps a false sense of hope for those who took them.¹⁰

⁶ RUSSELL: 216.

⁷ Gene ANTHONY: *The Summer Of Love: Haight-Ashbury At Its Highest*, Celestial Arts, Millbrae, California, 1980. 156.

⁸ David E. SMITH, M.D., M.S: *Runaways And Their Health Problems in Haight-Ashbury During The Summer of 1967*. <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1226768/>. Download: September 28, 2010.

⁹ MARK HARRIS: *The Flowering of The Hippies*. <http://www.theatlantic.com/past/docs/issues/67sep/harris.htm>. Download: June 6, 2010.

¹⁰ Sidney COHEN AND AE EDWARDS: *LSD And Organic Brain Impairment*. <http://www.reachinformation>.

The Sixties era counter-cultural road to Altamont was said to have started, during the summer of 1965, when a small community of „new beatniks” began to form in the Haight.¹¹ Many consisted of those who had recently left the original beatnik area of North Beach because it had become too commercialized. Nonetheless, while they were rooted in the post-World War II beat movement, times were changing: the Vietnam war started in earnest; rock music was replacing both folk and jazz as the music for the young „hip” underground; LSD was increasingly used to explore one’s mind; and by September the word „hippie” was first used to refer to these new generation of beatniks.¹² While there were many differences early on, they were usually ignored, or thought unimportant, because of how fast the population was growing.¹³

In the beginning, unlike Altamont, all differences seemed to fade from view in the excitement of the community’s growth. The Haight-Ashbury sub-culture exploded in size from about 800 people in early 1966, to 15,000 by the end of the year.¹⁴ Throughout the spring and summer there were at least two rock dance concerts each weekend night, all marked by the same accepting spirit that presumed that anyone who came was „hip” to psychedelic drugs, and probably on them. The experience of being immersed in a sea of hundreds of like-minded people produced an intoxicating feeling and optimism.¹⁵ With the growing movement, there became a vision of destiny about changing the world radically. In fact, by the summer of 1966, the Haight-Ashbury type counter-culture was already beginning to spread around the world, as witnessed by the English folk rock star Donovan singing about the hippie scene in one of his songs.¹⁶ The emphasis was not to pay attention to differences as the world was thought to be close to an evolutionary breakthrough in consciousness, besides psychedelics had shown that all distinctions were illusory anyway.¹⁷

The press had a great part in the growth of the hippie scene. It advertised, „free love, free lunch in the Panhandle, tolerance for the crazy and the outcast, and a New Age governed by the power of love and innocence”.¹⁸ However, it brought in not only „visionaries” but all types of young people, some insecure and unable to find a place for themselves, others who wanted to dropout of society and saw Haight-Ashbury as an easy place to survive on only the basics of life.¹⁹

com/define/Lysergic_acid_diethylamide.aspx. Download: November 12, 2010.

¹¹ ANTHONY: 11.

¹² MICHAEL FALLON: „A New Paradise for Beatniks”, San Francisco Examiner, September 5. 1965. 5.

¹³ HUNTER S. Thompson: *The Hippies*. <http://www.lovehaight.org/history/counterculture.html>. Download: November 10, 2010.

¹⁴ HAIGHT-ASHBURY: St. James Encyclopedia of Popular Culture Summary. <http://booksrags.com/research/haight-ashbury-sjpc-02/>. Download: November 13, 2009.

¹⁵ Martin A. LEE & Bruce SHLAIN: *Acid Dreams: The Complete Social History Of LSD: The CIA, The Sixties, And Beyond*, Grove Press, New York, 1985. 142.

¹⁶ Kin BENTLEY: *Global Rock Legends of the 60s & 70s: Donovan*. <http://www.globalrocklegends.blogspot.com/2009/11/donovan.html>. Download: October 10, 2010.

¹⁷ ANTHONY: 156.

¹⁸ Charles PERRY: *The Haight-Ashbury: A History*, Random House, New York, 1984. 164.

¹⁹ Ibid. 164.

Furthermore, many of the new arrivals, had some sort of psychological problem, or were actual criminals that came to prey upon the young and the naive.²⁰ One example, of the later, was Charles Manson who would later emerge as an infamous „hippie mass murderer“ shortly before Altamont.²¹ While things on the surface seemed homogeneous, there were basic differences; and what had seemed infinitesimally small to the hippie community was waiting to explode. From a 1967 questionnaire, by sociologist Lewis Yablonsky, out of 436 hippies who responded 87 had been locked up in a mental hospital, and 270 had been in jail before arriving to the San Francisco hippie center.²²

Haight-Ashbury had tried from the beginning to practice absolute tolerance and non-exclusiveness. As a result, a wide variety of groups could be found living there: Psychedelic Christians, mystical surrealists, Krishna devotees, New Leftists, teeny boppers, HIP merchants, Diggers, Pranksters, Satanists, weekend hippies, and plan old druggies.²³ With this type of a hodgepodge, it would not be surprising that disagreements simmered underneath the surface. An initial example of discordance was related to economics. The hip shop owners and merchants believed in making money for themselves, while the Diggers (an anarchist guerilla street theater group) believed that everything should be free; and eventually started Free stores in which everything was free.²⁴ Nevertheless, people in the Haight felt they did not have the time to spell out the differences among themselves, or to reporters, insisting on „not getting hung up on words“.²⁵ The point was that anybody who was in the Haight was surely searching for the same things: keys to world peace, or their peace of mind. The thought that someone might only be there amongst them to only find friends didn't much matter either; somehow it was explained away as being the same thing in the end.²⁶ Moreover, superficially, it became even harder to see contradictions as the newcomers were eager to conform to ready-made models of what it was to be a hippie, and quickly adopted the same dress and lingo of the „old timers“.²⁷ Nevertheless, the old time hippies (those who joined the scene only some months before) discounted the inexperience of the newcomers, as they felt that if the new people also took LSD, they must be on the „same trip“ as themselves, in other words, they were going through the same experiences and were thus just like them.²⁸

Hippies considered LSD a positive drug, a „deconditioning agent“ suitable for „destroying the roots of war, racism, fascism, and all other evils based on narrow

²⁰ Lewis YABLONSKY: *The Hippie Trip: A firsthand account of the beliefs, drug use and sexual patterns of young drop-outs in America*, to Excel, New York, 1968. 103.

²¹ LEE & SHLAIN: 185-186.

²² YABLONSKY: 348.

²³ Jacob BRACKMAN: „*The Underground Press*“, Playboy, August 1967, 83.

²⁴ Overview: Who Were (Are) The Diggers? <http://www.diggers.org/overview.htm>. Download: March 19, 2010.

²⁵ PERRY: 163.

²⁶ YABLONSKY: 29.

²⁷ Ibid. 34.

²⁸ Ibid. 29.

mindedness and repression".²⁹ It was considered a sacrament of the highest order; the key to understanding the new reality of which they were creating.³⁰ Nonetheless, the nature of the psychedelic experience could create confusion too. Experiences from drugs like LSD and Mescaline caused one to focus too intensely on certain things, while ignoring many other details.³¹ Moreover, after a couple of hours, dissolution of boundaries occurred in which the nature of the self and all of reality became as one being.³² LSD users often described the trip in positive terms relating to „*lack of individualization and discord*”: peace, love, oneness, harmony, beauty, bliss, and freedom.³³ The drug allegedly opened one up to the vastness of ultimate reality, „*all the way to the white light in which the individual was no more*".³⁴ This was essentially a religious experience that bordered on either Pantheism, or Solipsism.³⁵ (Pantheism being a belief in which God and the universe are the same thing, and is present in all natural forms. Solipsism is a system of thought that admits only the Self as something existing or knowable). After such a profound LSD experience, earthly problems were seen as a „*come down*” and something to be avoided.³⁶ Hippies would rather sing, „*We are one in harmony living in celebration*” then to deal with real existing problems.³⁷ Being all part of Oneness, somehow everything would work out by itself. Nonetheless, most hippies soon realized that the earthly realm also existed, and differences that had been suppressed began quickly to be ever more pronounced throughout the years leading up to Altamont.

The following is a brief chronology of incidences, which exposes the lack of unity within the early Haight-Ashbury hippie community, and between other parts of the wider San Francisco Bay Area Sixties era movement and beyond.

Fall of 1965 - The New Left political activist types, from across the bay in Berkeley, thought of psychedelic drugs as „*just another thrill*”. Haight-Ashbury to them was either an example of „*bourgeois self-indulgence*”, or a „*plot to keep American youth from studying Marxism-Leninism*”.³⁸

October 16, 1965 - Sonny Barger president of the large Oakland chapter of the Hells Angels (who created most of the violence at Altamont four years later) decided to not only oppose the peace march that they had initially supported, but

²⁹ The Psychedelic Movement. <http://www.zaxistv.com/sociology/1960s/psychedelic.htm>. Download: October 28, 2010.

³⁰ ANTHONY: 130.

³¹ SIDNEY COHEN AND AE EDWARDS: LSD And Organic Brain Impairment. http://www.reachinformation.com/define/Lysergic_acid_diethylamide.aspx. Download: November 12, 2010.

³² TIMOTHY LEARY - RALPH METZNER - RICHARD ALPERT: *The Psychedelic Experience: A Manual based on the Tiben Book of the Dead*. http://www.erowid.org/library/books_online/psychedelic_experience/psychedelic_experience.shtml#1. Download: November 2, 2010.

³³ PERRY: 161.

³⁴ LEARY - METZNER - ALPERT: *The Psychedelic Experience...*

³⁵ WALTER N. PAHNKE: *The Psychedelic Mystical Experience in the Human Encounter With Death*. <http://www.psychedelic-library.org/Pahnke2.htm>. Download: November 4, 2010.

³⁶ DR. Richard ALPERT: *Remember Be Here Now*, Crown Publishing, New York, 1971. 15.

³⁷ Rainbow Family of Living Light Unofficial Home Page. http://www.starsrainbowrideboard.org/welcomehome_mirror/rainbow/. Download: October 6, 2010.

³⁸ PERRY: 160.

attacked it physically. The Angels formed a solid wall that stopped the marchers at the Oakland city line.³⁹ Ken Kesey, and his bus full of people, could not even get close enough to the Angels to talk to them. Kesey, who was the leader of the Pranksters, was the man most responsible for bringing the bikers into the budding psychedelic movement. The whole movement was thrown into confusion by these turn of events. „The Angels were the biggest villains in California, but here they were defending the city of Oakland from the bearded Vietniks of Berkeley”.⁴⁰ In other words, they switched sides, at least momentarily, and the hippie/antiwar movement became their enemy. The following month Sonny Barger offered President Johnson the Hell’s Angels services as a „crack troop of trained gorillas” in Vietnam.⁴¹

January 3, 1966 - The Psychedelic Shop opened as a store that would sell everything an „acid head” might be interested in, but on opening day, an anonymous note was slipped under their door denouncing them for selling out the psychedelic revolution.⁴²

January 21 - 23, 1966 - Acid Test and Trips Festival, one of the first major hippie happenings, was a success. However, there were already tensions between the three main organizers: Bill Graham (former manager of the political satire theatre group the Mime Troupe), Ken Kesey and his Merry Prankster, and Stewart Brand (later of the Whole Earth Catalog fame). Graham exploded in anger at Kesey for letting in people free, while Brand and his partner squabbled with Kesey about not writing on the overhead projector.⁴³

Early spring of 1966 - The San Francisco Mime Troupe experienced great polarization, and split into two parts after a serious political rap session. Known for having open factionalisms, one part started to refer to itself as the Diggers.⁴⁴

September of 1966 - Haight-Ashbury hippies demonstrated outside the Park Police Station over a recent drug bust by carrying signs reading „Blue Fascism”.⁴⁵ Other hippies (lead by Oracle editors Allen Cohen and Michael Bowen) condemned this approach by stating that if this kind of confrontation continued, the new community would be trapped in „old forms”, in which the police always held the physical advantage.⁴⁶ Instead, they began to plan a celebration a „Love Pageant Rally” rather than a protest for October 6.

October of 1966 - The Diggers, led by Emmett Grogan, began to attack the psychedelic Oracle newspaper, in return, for being too otherworldly.⁴⁷ The Diggers addressed a sense of dissatisfaction, that some had, with the psychedelic lifestyle in which religious visions were no cure to worldly problems.⁴⁸ Richard Alpert called

³⁹ Angela DELLAPORTA AND Joann STECK: *Best Of Berkeley: The Daily Californian’s*, Independent Berkeley Student Publishing Company, Inc. Berkeley, 1980. 23.

⁴⁰ PERRY: 20.

⁴¹ Peter CARLSON: „Hells Aging Angel,” *Washington Post*, August 9, 2000. Download: November 2, 2010.

⁴² Terry H. ANDERSON: *The Movement And The Sixties: Protest In America From Greensboro To Wounded Knee*, Oxford University Press, New York, 1995. 266.

⁴³ PERRY: 33.

⁴⁴ The Digger Archives: The Diggers Take The Stage. http://www.diggers.org/cavallo_pt_1.htm. Download: March 19, 2010.

⁴⁵ „Anti-Fascist Rally and March,” *San Francisco Chronicle*, September 17, 1966, 9.

⁴⁶ PERRY: 62.

⁴⁷ LEE & SHLAIN: 173.

⁴⁸ The Digger Archives: Uncle Tim’s Children. <http://www.diggers.org/comco/ccpaps2b.html>. Download: November 20, 2010.

this problem „*how to come down from an LSD trip*”.⁴⁹ The Diggers philosophy was that, „*after getting stoned and walking in the woods, we have to return to the world of society and its competitive games*”.⁵⁰ Unlike the Oracle group, which concerned itself with esoteric things, to them the social and the political did count. In fact, Diggers believed that the hippies who only believed in living in the psychedelic realm were the enemy. The Diggers called the Oracle, „*old cut rag of misinformation, outdated news, psychedelic bullshit art, and premasticated verbal masturbation about what we already know*”.⁵¹ It challenged the paper to report instead upon „*the high incidences of police arrests for nonexistent charges*”, and exorbitant rents that were starting to skyrocket in the past year.⁵² On the other hand, they thought the hip stores, to being, no different from General Motors. While believing in handing out free food, „*not because its charity, but because it's yours*”.⁵³

January 14, 1967 - The First Human Be-In was held at Golden Gate Park in San Francisco. This event really made America and the world conscious of the existence of a Hippie movement. Two days after this momentous event of unity, the Diggers and the Krishna's were on bad terms. Both groups were recruiting in the Haight, and both were offering free food. However, the real conflict was philosophical as the Diggers were „*pro senses*”, the opposite of the Krishna's.⁵⁴

January 26, 1967 - the Berkeley Barb denounced Dr. Timothy Leary's Psychedelic Celebration, which had „*glowing reviews in the East Coast*”.⁵⁵ They called Leary „*a self-appointed leader of the psychedelic revolution*” who „*suggested dropping some acid in an unguarded coffee cup to turn on straight people*”.⁵⁶ His message was supposedly a little too positive, for the rest of the movement people, for creating a „*too reassuring picture of harmless hippies doing no wrong*”.⁵⁷

February 8, 1967 - There were great uncomfortable tensions between hip merchants and the Diggers, who threatened to dynamite the stores if they did not convert into nonprofit cooperatives.⁵⁸ Diggers warned that the merchants have to get serious about their responsibilities to the psychedelic community. After being accused of being „*rich exploiters*”, the merchants started to put up signs in their windows showing their balance sheets.⁵⁹ They revealed all their gross income, all the way down to covering loses to shoplifters. On the other hand, some of the merchants began to claim that the Straight Theater was a „*Mafia front*”; while the Straight crowd suspected the Diggers of being a „*Mafia theft ring*”.⁶⁰ The Diggers

⁴⁹ Richard ALPERT - Sidney COHEN - Lawrence SCHILLER: *LSD*. <http://www.scribd.com/doc/9639651/LSD-Richard-Alpert-Sidney-Cohen>. Download: October 17, 2010.

⁵⁰ „*In Search of a Frame*,” Berkeley Barb, November 25, 1966. 6.

⁵¹ PERRY: 72.

⁵² Ibid. 59.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ „*Human Be-In's, 'Aftermath'*,” San Francisco Chronicle, January 16, 1967, 3.

⁵⁵ Todd GITLIN: *The Sixties: Years Of Hope, Days Of Rage*, Bantam Books, New York, 1987. 217.

⁵⁶ PERRY: 84.

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ „*Haight-Ashbury Revisted*,” Los Angeles Times, October 30, 1967. 1.

⁵⁹ PERRY: 87.

⁶⁰ Ibid. 94.

also accused another hippie group, the Love Conspiracy, of being part of „*some type of Mob*“.⁶¹

Mid - February of 1967 - Ramparts, a political radical newspaper, put the Haight-Ashbury down by linking hippies with young Republicans and the John Birch Society and Fascism.⁶² The Second Annual Tribal Stomp was held for the first anniversary of Chet Helms's Family Dog productions. It was said that the party spirit of the old time Dog Dances were supposedly being „*diluted by nonparticipants*“.⁶³

March 3, 1967 - First Annual Love Circus brought down the wrath of those Diggers who had not left town to live out in the country. They charged that the dance promoters, the Love Conspiracy Commune and High Society Family, were charging an exuberant rate at \$3.50 and they called for picketers.⁶⁴ Shortly afterwards, the residents at a Digger crash pad, in the Haight, charged that a group of people from the Love Conspiracy Commune broke into their place and threatened violence if the Diggers picketed.⁶⁵ Later it became known that the Chapel Hill Mafia a group of drug dealers from the University of North Carolina financed the Love Conspiracy Commune.⁶⁶ The Diggers public image had changed a lot in the last six months since so called „*counterfeit Diggers*“ appeared.⁶⁷ Now, there were several groups calling themselves Diggers. One such group with 150 members did picket against the Love Circus. In a leaflet, that they passed out while picketing outside Winterland stated that all hippie events had been free (or had asked for donations) and that this event was a sellout. It read: „*Whose trip are you paying for? How long will you tolerate people (straight or hip) transforming your trip into cash? Your style is being sold back to you. New style, same shuck, new style, same shuck, new style, same shuck. The Diggers will not pay for this trip. As you buy a ticket, you kill the Digger in yourself - yourself*“.⁶⁸ Both sides took their quarrel to the pages of the Berkeley Barb.⁶⁹

March 15, 1967 - Diggers organized a picket line against the psychedelic rock bands that are now starting to get rich.⁷⁰

April of 1967 - The formation of the Summer of Love council began. Huge crowds of newcomers were coming thick and fast. The media fueled hysteria created an invasion of those who believed the Haight to be a „*New Jerusalem*“ of sorts.⁷¹ These „*Johnny-come-lately types*“ wore clothes to match what they saw from national news media photos.⁷²

⁶¹ Ibid.

⁶² Peter RICHARDSON: *A Bomb in Every Issue: How the Short, Unruly live of Ramparts Magazine Changed America*, The New Press, New York, 2009. 140.

⁶³ PERRY: 91.

⁶⁴ „*Love Conspiracy Clash*,“ Berkeley Barb, March 10, 1967. 1.

⁶⁵ PERRY: 94.

⁶⁶ Moby Grape Performance History January – June 1967 (Moby Grape II). <http://rockprosopography101.blogspot.com/2009/12/moby-grape-performance-history--january.html>. Download: November 3, 2010.

⁶⁷ The Diggers Archives: The San Francisco Diggers have split. <http://www.diggers.com/diggers/digart1.html>. Download: November 12, 2010.

⁶⁸ PERRY: 94.

⁶⁹ Ibid.

⁷⁰ „*Love Conspiracy Clash*,“ Berkeley Barb, 1.

⁷¹ „*Good Hippies' Summer Plans*,“ San Francisco Chronicle, April 6, 1967, 3.

⁷² LEE & SHAIN: 175-176.

However, the newcomers could never feel the same ease about their membership into this hip community, as they were already joining something that had been established before their arrival: a division between the original hippies and these new ones emerged. One way they thought to combat elitism was to take more drugs than anybody ever did before them. Hippie styles were becoming diluted.⁷³ Revered Indian holy man Meher Baba wrote against LSD being a „false religion”.⁷⁴ Hopi Indians were not interested in a „Grand Be-In” with hippies who made a bad impression.⁷⁵ There was disharmony at the gathering of the four elder statesmen of psychedelia: Timothy Leary, Alan Watts, Gary Snyder, and Allen Ginsberg.⁷⁶ Famous folk rock protest band Country Joe and the Fish could not get a concert gig in San Francisco for being from Berkeley.⁷⁷ While psychedelic guru Richard Alpert spoke out against the Diggers aggressive anarchism. He said that focusing on police brutality is not the individual human being arising above it all, „reality is a bring down man”.⁷⁸

April 15, 1967 - The leadership of Mobe (National Mobilization Committee to End the War in Vietnam) bitterly divided on the issue of allowing marchers to carry pro Vietcong banners and signs. Hippies criticized the anti-war movement for „talking about peace instead of being peace” (like themselves), while the Diggers were „gnashing their teeth at the politicians”.⁷⁹

May 2, 1967 - There was a debate if the most popular psychedelic rock band the Jefferson Airplane was „merchandising love” by singing „Somebody to Love” which had just become one of the top songs in the country.⁸⁰ May 13, 1967 - San Francisco (Be Sure to Wear Flowers in Your Hair) was released today. It was a song, written by John Phillips of the Mamas & the Papas, and sung by Scott McKenzie. It became an instant hit reaching #4 on the Billboard Hot 100 in the United States and #1 in the United Kingdom and most of Europe.⁸¹ The song is credited with bringing thousands of young people to the „Summer of Love” in San Francisco. Meanwhile, the Diggers scornful response was „wear a flower in your hair and if San Francisco doesn't work out we can always do it in London”.⁸²

June 10, 1967 - There was a Music festival on Mount Tamalpais. „Old time hippies” criticized how „hardly anyone danced”.⁸³ There was already an attitude of comparing new events to the past and not measuring up. June 20, 1967 - The Diggers announce that the Be-In had been a „shuck”, slang for worthless.⁸⁴ June

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Meher BABA: *Excerpts from God In A Pill?* <http://www.avatarmeherbaba.org/erics/godpill.html>. Download: October 7, 2010.

⁷⁵ Emmett GROGAN: *Ringolevio: A Life Played for Keeps*, A Citadel Press Book, New York, 1972. 381.

⁷⁶ Peter BRAUNSTEIN & Michael William DOYLE (ed.): *Imagine Nation: The American Counterculture Of The 1960s & 70s*, Routledge, New York, 2002. 258-259.

⁷⁷ PERRY: 115.

⁷⁸ ALPERT: 28.

⁷⁹ GITLIN: 220.

⁸⁰ The Early Digger Papers: Let Me Live In A World Pure. http://www.diggers.org/digger_sheets.htm Download: November 15, 2010.

⁸¹ Welcome to the John McKenzie Web Site. <http://www.johnmckenzie.info/home.html>. Download: October 11, 2010.

⁸² PERRY: 125.

⁸³ Ibid.

⁸⁴ Ibid. 129.

26, 1967 - Two people quit the council for the „*Summer of Love*“ accusing it of being „*establishment*“. The Council was composed of The Family Dog, The Straight Theatre, The Diggers, The San Francisco Oracle, and approximately twenty-five other people.⁸⁵ July 2, 1967 - There was „*paranoia*“ among shop owners in the Haight over theft and violence.⁸⁶ August 7, 1967 – There was a large meeting on the Hippie Hill part of the Golden Gate Park. It ended like other sporadic public meetings since spring; it quickly gets „*bogged down in an inconclusive exchange of irreconcilable viewpoints*“. ⁸⁷ September 11, 1967 - The Summer of Love was ending. For a week, there had been „*throng of hitchhikers at the Oak Street Freeway on ramp*“. ⁸⁸ Counter to the myth, most original Haight-Ashbury hippies, if still living there at all, were not sad for the „*spare change panhandlers*“ disappearing from Haight Street along with the tourists.⁸⁹ Yes to, „*fewer grimy lost looking teenagers huddled in doorways clutching lost looking puppies or kittens*“. ⁹⁰

October 6, 1967 - The Death of the Hippie mock funeral began with services at sunrise in Buena Vista Park. Later there was a procession that went down Haight Street with „*pallbearers carrying a trinket filled casket*“, ending at the Golden Gate Park Panhandle.⁹¹ The event was in part a Digger theater show aimed at regaining what was „*lost to the hordes of people*“ who started coming during the months leading up to the Summer of Love.⁹² Nonetheless, after the funeral was over, the Haight continued along the path it was already on, drawing in new residents as it grew steadily uninhabitable. The Death of Hippie press release showed a huge effort to „*save the psychedelic dream from its publicity*“, but not everyone joined the project.⁹³ Some openly doubted that hippies were actually going to „*tear off their beads*“ as the Death of Hippie rhetoric suggested, and would become something called „*the Free Man*“. ⁹⁴ The I and Thou coffee shop people ridiculed the project of „*declaring the hippies dead*“ especially since new hippies were still arriving into the Haight every day.⁹⁵

December of 1967 - The Yippies (Youth International Party) a politically radical hippie organization started at the end of the year. They later became famous for fighting the police in the streets of Chicago during the Democratic Presidential National Convention in August of 1968. The Yippies grew out of the Digger archetype (infact calling themselves the East coast Diggers) that had always tried bridge the gap between the more esoteric otherworldly sorts of hippies, with the

⁸⁵ Summer of Love. <http://reference.canadaspace.com/search/summer%20of%20Love/>. Download: October 28, 2010.

⁸⁶ Leslie IVERSEN: *Speed, Ecstasy, Ritalin: The Science of Amphetamines*, Oxford University Press, New York, 2008. 145.

⁸⁷ PERRY: 138.

⁸⁸ „*The Hippie Debris Lingers On*,“ San Francisco Chronicle, September 17, 1967. 4.

⁸⁹ Ibid.

⁹⁰ PERRY: 143.

⁹¹ „*Death of Hippie Parade*,“ San Francisco Chronicle, October 7, 1967. 2.

⁹² Ibid.

⁹³ „*Decline and Fall Of Hippie Land*,“ San Francisco Chronicle, October 5, 1967. 1.

⁹⁴ Ibid.

⁹⁵ PERRY: 147.

political anti-war activist types.⁹⁶ While the Diggers were famous for handing out free food at the Golden Gate panhandle from 1966 to 1968, a less known fact was that many of them began to own guns by early 1967.⁹⁷

Summer of 1968 - The Haight-Ashbury district was still attracting hundreds of runaways every week, but it was a changed neighborhood. The mood was darker; hard drugs continued to increase, and violence exploded. The old Fillmore dance hall was also closed in favor of the less personable Fillmore West.⁹⁸

August 22-24, 1969 - The Summer of 1969 was the Summer of Rock Festivals. Woodstock often considered the peak of the Sixties was by far the biggest and the most famous, but every region had a major event of some kind or another. Ironically, San Francisco where the 1967 Human Be-In had given birth to the idea of outdoor festival celebrations did not have one because their giant event was canceled at the last moment. The three-day rock festival called the Wild West Show would have been held only a week after Woodstock, featuring the same bands. The reason for the cancellation was over „community representation and control” which had long cursed other hippie endeavors such as the Straight Theater and the Family Dog.⁹⁹ The Wild West Festival failed because of the insistence on the part of many hippie and radical types that it should be put on free. On the other hand, organizers such as Bill Graham pointed out that the sound system, lights, and security were not at all free.¹⁰⁰ When it all collapsed in part from repeated treats of violence, there was a wave of public hostility throughout the San Francisco hip community. Graham publicly threatened to close his Fillmore West concert hall and quit the rock business altogether.¹⁰¹ With the Wild West Festival not happening, Woodstock that was in New York State remained the crowning achievement for the hippie gatherings. Thus, Altamont was an effort to wrestle back the title to the San Francisco Bay Area, were the movement had begun.

The second theme that I will explore will be that of drug use and abuse. Another basic myth of the Sixties era was that hippies used mainly psychedelic drugs (DMT, DOM known as STP, LSD, Marijuana, Mescaline, and Psilocybin) which resulted in usually positive experiences; and that hard drugs (Amphetamines known as speed, Barbiturates known as downers, Cocaine, Heroin, Methedrine, Morphine) came later (as in Altamont) and likewise signaled the end of the era.¹⁰² During the optimistic early years, while Timothy Leary (and other acid gurus) talked enthusiastically about the benefits of LSD, they usually neglected to mention the potential hazards associated with their usage.¹⁰³ As mentioned before,

⁹⁶ The Diggers Archives: Staging the Revolution: Guerilla Theater as a Countercultural Practice 1965-1968. http://www.diggers.org/guerilla_theater.htm. Download: May 15, 2010.

⁹⁷ Ibid.

⁹⁸ „Rocks and Bottles Fly On Haight,” San Francisco Chronicle, July 17, 1968. 1.

⁹⁹ Robert SANTELLI: *Aquarius Rising: The Rock Festival Years*, Dell Publishing Co., Inc, New York, 1980. 193.

¹⁰⁰ August 22-23-24, 1969 Fillmore West/Family Dog, San Francisco – Wild West ‘Make up’shows.’ <http://rockprosopography101.blogspot.com/2010/02/august-22-23-24-1969-fillmore.html>. Download: September 12, 2010.

¹⁰¹ SANTELLI: 193.

¹⁰² Ibid. 170-171.

¹⁰³ YABLONSKY: 266.

the hippie counter-culture considered psychedelic drugs as being good because of the possible great knowledge that could be derived from them. The focus was primarily on how psychedelics could reveal ultimate truth to humanity and forever end all wars, inequalities, and other injustices.¹⁰⁴ On the other hand, as the so-called psychedelic revolution continued to grow, so did the increase in drug casualties. The unspoken reality was that increasing amounts of people were having problems with these drugs; things were not just rosy.¹⁰⁵ Some individuals had actual physical injuries during the psychedelic experience, while others had difficult psychological encounters (or bad trips).¹⁰⁶ As it turned out, LSD's psychological effects could always vary greatly from person to person and from one session to another. For a psychedelic trip to go well, it depended on several factors, including state of mental and emotional readiness, the dose strength.¹⁰⁷ A list of potential dangers consisted of the following: being susceptible to accidents; adverse reactions from mixing drugs; panic and anxiety attacks; temporary or permanent psychosis; and flashbacks.¹⁰⁸ Besides psychedelics, the reality was that hard drugs were much more prevalent in Haight-Ashbury than commonly remembered. Contrarily to legend, a large number of hippies tried every type of drug known to man: Amphetamines to Heroin.¹⁰⁹ The story of how the hippies at Altamont were suddenly seen to be strange, damaged, unbalanced, and spaced out, was merely a shift in perception, and not of reality.¹¹⁰ Hard drugs and drug burnouts had always been part of the countercultural scene from the beginning. By the end of 1969, drug problems had now not only been acknowledged, but overly exaggerated.

While there had been no documented deaths from LSD overdose, many died from accidents or suicides. LSD could temporarily impair the ability to make sound judgments and understand common dangers leading to personal injury.¹¹¹ One infamous example was on October 4 1969, when radio and television personality Art Linkletter's daughter, Diane, allegedly jumped out of her sixth-floor kitchen window while on LSD.¹¹² Moreover, increasing the risk of harm was by mixing psychedelics with certain classes of antidepressants (such as lithium and tricyclic) that triggered a „dissociative fugue state“ in which individuals wandered around aimlessly without being aware of their actions.¹¹³ Perhaps LSD could open an individual to transpersonal states of consciousness, but it was equally possible that the same person would not see a car coming, or even be aware that he or she was standing in the middle of a road.

¹⁰⁴ LEE & SHLAIN: 162.

¹⁰⁵ David E. SMITH - M.D. - M.S.: *Runaways And Their Health Problems In Haight-Ashbury During The Summer Of 1967*. <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/article/PMC1226768/>. Download: March 12, 2010.

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Edward M. BRECHER: *The Consumers Union Report on Licit and Illicit Drugs*. <http://www.druglibrary.org/schaffer/Library/studies/cu/CU51.html>. Download: October 29, 2009.

¹⁰⁸ Ibid.

¹⁰⁹ YABLONSKY: 23.

¹¹⁰ RUSSELL: 184.

¹¹¹ YABLONSKY: 248.

¹¹² Arnold MANN: „Achievers: Preacher's Kid,“ *Time*, November 11, 2002. 16.

¹¹³ Mike BROWN: *Interactions Between LSD and Antidepressants*. http://www.erowid.org/chemicals/lsd/lzd_health3.shtml. Download: October 15, 2010.

Sandoz laboratories of Switzerland introduced LSD as a psychiatric drug in 1947.¹¹⁴ By the 1950's and the 1960's it was used in American psychiatry to enhance psychotherapy. Some psychiatrists believed LSD was especially useful at helping patients „unlock their repressed subconscious minds”.¹¹⁵ However, this was all under a professionally controlled and supervised environment. In the book *The Psychedelic Experience*, precautions for taking, and preparing for an LSD trip were carefully explained; „LSD is chemical key – it opens the mind, frees the nervous system of its ordinary patterns and structures. The nature of the experience depends almost entirely on set and setting. Set denotes the preparation of the individual, including his personality structure and his mood at the time. Setting is physical – the weather, the room's atmosphere; social – feelings of persons present towards one another; and cultural – prevailing views as to what is real.”¹¹⁶ In the Haight-Ashbury, young people took LSD without any guidance or care that often resulted in negative trips. Disturbing experiences ranged from feelings of vague anxiety and alienation, to profoundly disturbing states of unrelieved terror.¹¹⁷ Without a guide, the user could be overwhelmed with fear that they were going insane and would never return to reality. In extreme cases, the individuals would attempt to harm themselves or others around them.¹¹⁸ There were some cases of LSD inducing a psychosis in people who appeared to be healthy, but the psychosis-like reaction were usually short in duration.¹¹⁹ For those that developed long-term psychosis it was not known whether the LSD itself induced these reactions, or if it had triggered a latent condition that would have eventually manifested it.¹²⁰ Finally, many people reported „flashbacks”.¹²¹ A psychedelic trip like experience was re-lived by the person weeks or even months after last taking the drug in this phenomenon. Things like alcohol, cannabis, stress, triggered the flashbacks or sleepiness, however, no definitive explanation has ever been worked out on why this happens.¹²²

Parts of the hippie counterculture were very critical of hard drugs, especially amphetamines that had always been around. It was something that even the Beat Generation writers had used.¹²³ Jack Kerouac was a particularly avid user of this drug because it was said to of provided him with the stamina needed to work on his novels like *On the Road* for extended periods of time.¹²⁴ The most commonly reported drug

¹¹⁴ Albert HOFMANN: *LSD-My Problem Child*. <http://www.psychedelic-library.org/child1.htm>. Download: November 20, 2009.

¹¹⁵ Ibid.

¹¹⁶ LEARY - METZNER - ALPERT: *The Psychedelic Experience...*

¹¹⁷ YABLONSKY: 263.

¹¹⁸ Ibid. 307.

¹¹⁹ Edward M. BRECHER: *The Consumers Union Report on Licit and Illicit Drugs*. <http://www.druglibrary.org/schffer/Library/studies/cu/cu48.html>. Download: May 3, 2010.

¹²⁰ BRECHER: idid.

¹²¹ Ibid.

¹²² Ibid.

¹²³ ALLEN GINSBERG AND ANONYMOUS: A 19 Year-Old-Girl and Poet Allen Ginsberg talk About Speed. <http://www.doitnow.org/pages/ginsberg.html>. Download. November 20, 2010.

¹²⁴ Attila GYENIS: *Forty Years of On The Road 1957-1997*. <http://web.archives.org/web/20080214171739/http://wordsareimportant.com/ontheroad.htm>. Download: July 20, 2010.

effects were a sense of well-being, feeling of exhilaration, self-confidence, and lessened fatigue in reaction to work.¹²⁵ However, the psychological effects could also include increased irritability, aggression, grandiosity, anxiety, excessive feelings of power and invincibility, repetitive and obsessive behaviors, paranoia, and with chronic and/or high doses, amphetamine psychosis can occur.¹²⁶ In an interview with the Los Angeles Free Press in 1965, beat writer (and one of the first hippies) Allen Ginsberg commented early on (as Haight-Ashbury was just starting out) that „*Speed is antisocial, paranoid making, it's a drag...all the nice gentle dope fiends are getting screwed up by the real horror monster Frankenstein speed freaks who are going round stealing and bad-mouthing everybody*“.¹²⁷ This trend continued to grow during San Francisco's 1967 Summer of Love as thousands of young people poured in, not always for love and mind-expansion, but for drug „kicks“.¹²⁸ Marijuana and LSD faded somewhat into the background as speed took over. By September 1967, one-third of the residents who took the survey in the Haight-Ashbury area had already injected amphetamines intravenously at least once.¹²⁹ Another 1967 questionnaire sampled several major hippie centers (San Francisco's Haight-Ashbury, New York's East Village, and the Los Angeles areas of Venice, Fairfax, and Sunset Strip) found that 57% used Amphetamines at least sometimes; and 46% used Methedrine at least sometimes. Heroin was at this point only 2.8%, but quickly rising.¹³⁰ However, other surveys revealed that one in four had tried Heroin too by now. In addition, Marijuana use equaled 96%; LSD and other psychedelics 87%; Amphetamines (speed) 76%, Opium 58%, and Cocaine 36%.¹³¹

The following is a brief chronology of incidences that exposes the use and abuse of drugs (and the related result of lack of hygiene and disease) within the early Haight-Ashbury hippie community, and between other parts of the wider San Francisco Bay Area Sixties era movement and beyond.

1965 and 1966 - During these years, the modern world for many young people seemed like a „*meaningless menacing place of atomic war and harsh competition where it was too hard to find peace*“.¹³² Instead, those who became „hippies“ tried to follow the ways of the American Indian with his „*stone age ways and peyote worship*“.¹³³ Dealing Marijuana was the economic base of the early Haight-Ashbury hippie community; nearly everyone sold a little grass.¹³⁴ However, some became larger dealers who were expected to handle a full line of drugs; especially as the Haight-

¹²⁵ SMITH, M.D. - M. S: Ibid.

¹²⁶ IVERSEN: 144.

¹²⁷ „Allen Ginsberg interview with Art Kunkin,“ Los Angeles Free Press, December 1965, 2.

¹²⁸ YABLONSKY: 34.

¹²⁹ ROGER C. – SMITH: „U.S. Marijuana Legislation and the Creation of a Social Problem,“ Journal of Psychedelic Drugs, vol. 11, no. 1 (1968): 52.

¹³⁰ YABLONSKY: 346.

¹³¹ J. FRED - E. SHICK - David E. SMITH - M.D. - Frederick H. MEYERS - M.D.: *Journal of Psychoactive Drugs: Use Of Marijuana In The Haight-Ashbury Subculture*, Haight Ashbury Publications, San Francisco, 1968. 3.

¹³² NORMAN PODHORETZ: *Ex Friends: Falling Out with Allen Ginsberg, Lionel and Diana Trilling, Lillian Hellmen, Hannah Arendt, and Norman Mailer*, Encounter Books, New York, 2000. 10.

¹³³ „What the Hippies Are Really Like,“ San Francisco Chronicle, June 19, 1967, 2.

¹³⁴ YABLONSKY: 128.

Ashbury grew and became a central drug market. It was said that Amphetamines remained big until late in 1965, and reemerged in 1967, if it every went away.¹³⁵

November 27, 1965 - The first Acid Test was held in Santa Cruz, California, a town 115km south of San Francisco. It was the first of a series of public parties put on by Ken Kesey and his Pranksters that were centered entirely on the experimentation with LSD, also known as acid. Musical performances by the Grateful Dead were commonplace (starting with the second Acid Test) along with black lights, strobe lights, and fluorescent paint. The Acid Tests were notable for their influence on the new LSD based counterculture in Haight-Ashbury; it became the subsequent ingredient for the transition from the beat generation to the hippie movement. These were no spiritual type events perse, as Kesey tried to make everybody's trip as „*strange and weird*” as possible.¹³⁶ For example, Kesey and the Pranksters would take turns yelling into the microphone saying things like „*the room is a spaceship and the captain has lost his mind*”.¹³⁷ The whole event was sheer madness that tested the boundaries of insanity, not unlike something out of Kesey's 1962 novel called *One Flew Over the Cuckoo's Nest*.

December 4, 1965 - The second Acid Test was held in San Jose, California at a private house. Leaflets advertising the event read, „*Can You Pass the Acid test?*”¹³⁸ With a crowd of four hundred people, the Pranksters played their „*mind games*” on more people than ever before.¹³⁹ It was said to be huge, warm, crowded, intense, and confused scene.

December 17, 1965 – The Fourth Acid Test was held at Muir Beach Lodge at another summer home encampment in Marin County north of San Francisco. Owsley Stanley, who supplied the LSD, started „*freaking-out*” and screamed at Kesey, accusing him of „*draining his acid and his money*”.¹⁴⁰ He screeched a chair across the floor before leaving the log cabin, only to crash his car on the side of the road. The Test was so scary that it brought back all the old rumors about how Kesey's scene created „*hospitalizations and potential suicides*”!¹⁴¹

January 23-24, 1966 - The seventh Acid Test was called the Trips Festival, the only one to of lasted two days. However, on the part of many who had already experienced a lot of acid, there surfaced a disappointment of realizing that the LSD trip wasn't the „*one true reality itself*” that some had proclaimed it to be.¹⁴² The user always had to come back down afterwards. The belief that an individual could escape this mundane reality thru a „*chemical door*”, and „*stay high forever in a Garden of Eden*” was now seen by most as not being true.¹⁴³ Instead, LSD only allowed one to glimpse the higher realms, which then needed to be integrated

¹³⁵ Ibid. 207.

¹³⁶ *The Acid Files: Kesey's Acid Tests*. http://obie1.homesite.net/deadcd/acid_test_files.htm. Download: November 3, 2010.

¹³⁷ PERRY: 24.

¹³⁸ *The Acid Files: Kesey's Acid Tests*.

¹³⁹ Ibid.

¹⁴⁰ PERRY: 27.

¹⁴¹ Ibid.

¹⁴² ALPERT – COHEN - SCHILLER: Ibid.

¹⁴³ Ibid.

into one's ordinary life. Many hippies felt cheated and rebelled at this cosmic dualism of sorts. As early as 1966, some began to turn to either Satanism, or hard drugs like Heroin. The attitude was „if you can't win, you might as well sell out big, to the very ruler of this evil universe".¹⁴⁴ Heroin made one feel „contentment, giddiness, and detachment"; in a sense numbing the pain of mundane existence.¹⁴⁵

February 12, 1966 – The Los Angeles Acid Test held on this date did not work out too well. „There were lines of frightened people at every pay phone calling their friends or doctors".¹⁴⁶ Out in the middle of the floor a young woman sat for hours screaming, „Who cares? Who cares?" which then the Pranksters amplified her voice all through the hall on loudspeakers.¹⁴⁷ By the end of the night, seven people were committed to hospitals. For once, the Pranksters had been unable to save a „ticklish situation", and so they split up with some heading for Mexico.¹⁴⁸

March of 1966 – Twenty-four people arrested for Marijuana and Methedrine.¹⁴⁹

Spring of 1966 - Owsley Stanley the first producer of large quantities of LSD moved back up to Berkeley from Los Angeles. He at first had put a little Methedrine into his early LSD, because acid guru Timothy Leary claimed „Amphetamines added clarity to an acid trip".¹⁵⁰ Nevertheless, soon Owsley turned against Amphetamines in any form.¹⁵¹

Late May 1966 - The Velvet Underground rock group from the avant-garde part of New York City played in San Francisco. Many thought their performance „wasn't too high", as they sang only about heroin addiction, perversion, and vanity.¹⁵²

June 10, 1966 - Janis Joplin described as „a moody little speed freak" joins the local San Francisco band called The Big Brother and the Holding Company.¹⁵³

February of 1967 - San Francisco General Hospital reported an average of four victims of bad LSD trips a day (85% coming from the Haight). More police drug raids began in the Haight.¹⁵⁴ February 26, 1967 - Nineteen-year old girl fell to her death from her third-floor apartment in the Haight, „stark naked and holding a tube of toothpaste in her mouth".¹⁵⁵ She had left behind an incomprehensible note in her typewriter that read as if she had been striking keys at random.¹⁵⁶

March 16, 1967 - Fear passed through the psychedelic community when an article in Science magazine claimed that LSD-dosed rats suffered chromosomal

¹⁴⁴ PERRY: 168.

¹⁴⁵ William S. BURROUGHS: *Junkie*, Penguin Books, New York, 1953. 134.

¹⁴⁶ PERRY: 39.

¹⁴⁷ Ibid.

¹⁴⁸ Ibid.

¹⁴⁹ „Party Pad Raid – 24 Hauled Off," San Francisco Chronicle, March 15, 1966. 1.

¹⁵⁰ PERRY: 52.

¹⁵¹ Interview with an Alchemist: „Bear: Owsley, LSD Chemist Extraordinaire In Conversation with Bruce Eisner." <http://www.island.org/news/Owsleyinterview3.pdf>. Download: November 20, 2010.

¹⁵² George STAROSTIN: *The Velvet Underground*. <http://starling.rinet.ru/music/velvets.htm>. Download: September 20, 2010.

¹⁵³ Janis Joplin Biography. <http://www.spiritus-temporis.com/janis-joplin/>. Download: September 15, 2010.

¹⁵⁴ „Hallinan's Hippies and 'Gestapo,'" San Francisco Chronicle, March 11, 1966. 4.

¹⁵⁵ PERRY: 92.

¹⁵⁶ Ibid.

changes. The research implied that the use of LSD, „could lead to retardation and other abnormalities” in the unborn.¹⁵⁷

March 24 1967 - San Francisco’s city health director announced that he would order intensive health inspections in the Haight-Ashbury. Hepatitis and gonorrhea were already reported in the neighborhood, and that epidemic meningitis and the bubonic plague were possibilities as well from drug use and the lack of hygiene.¹⁵⁸

March 27, 1967 – Eight teams of health inspectors descended on the Haight, visiting 691 buildings. They issued five-day warnings for sanitary repair to 39 buildings. The Digger place got fifteen citations for violations ranging from absence of doors on bedrooms to dog shit on the floor. The health inspectors caught a twenty eight year old named Spider „butchering a deer in one of the houses”.¹⁵⁹

April of 1967 - Down in Big Sur, California police were knocking down lean-tos, abandoned cabins, and other potential shelters to keep Diggers and other Haight-Ashbury emigrants from establishing whole camps of „half-naked flute players in the canyons”.¹⁶⁰ Big Sur officials cited the danger of hepatitis, lice and scabies.¹⁶¹

April 19, 1967 - New Jersey Representative Frank Thompson, Jr., proposed two new acts to Congress aimed at „those banana-smoking beatniks who seek a make-believe land”.¹⁶²

January to May 1967 - The city had already removed six times as much refuse and garbage from the panhandle of the Golden Gate park in Haight-Ashbury as in all of 1966.¹⁶³

May of 1967 - Marijuana supply was drying up in the Haight, „a mysterious grass shortage”, and the use of amphetamines was on the rise.¹⁶⁴ Amphetamines were popular because they guaranteed a positive mood and „enough aggressiveness to deal with any amount of hassle on the crowded street”.¹⁶⁵ The result was to make the neighborhood even more tense and hassled: „the more people took speed to deal with the street, the more crazy speed freaks there were on the street”.¹⁶⁶ Some of the hip shop owners began to close early because „there were too many manic weirdoes at large after 8 pm”.¹⁶⁷

May 3, 1967 - Eight persons associated with the Love Conspiracy Commune, were arrested for the sale of Methedrine. The lab also manufactured DMT, a strong psychedelic drug whose effects lasted but half an hour.¹⁶⁸

¹⁵⁷ Earth EROWID: *Bogus Science: LSD and Chromosome Damage*. http://www.erowid.org/chemicals/lsd/lsd_health4.shtml. Download: October 6, 2010.

¹⁵⁸ „Hippies: A ‘Cleanup’ Crusade,” *San Francisco Chronicle*, March 25, 1967. 5.

¹⁵⁹ „Health Department Raid: Inside Hippies’ Pads,” *San Francisco Chronicle*, March 28, 1967.

¹⁶⁰ „A Drive to Evict Hippies In Monterey,” *San Francisco Chronicle*, May 24, 1967. 6.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² „Solon Faces Banana Treat,” *Berkeley Barb*, May 12-18, 1967, 2.

¹⁶³ PERRY: 120.

¹⁶⁴ LEE & SHLAIN: 186.

¹⁶⁵ PERRY: 122.

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ Alexander T. SHULGIN: *Profiles Of Psychedelic Drugs: DMT*. <http://www.lycaeum.org/nepenthes/Drugs/DMT/dmt.shulgin.html>. Download: October 8, 2010.

June 8, 1967 - The cops in Marin County busted a Mescaline factory.¹⁶⁹ June 9, 1967 - The Haight-Ashbury Free Clinic was established to help the thousands of young people on the streets in the Haight-Ashbury district whose lives were affected by „*drug and alcohol abuse, mental and physical problems*“.¹⁷⁰ June 11, 1967 – The Hippie magazine called Inner Space praised STP as „*pure molecular energy, beyond mysticism, beyond love, beyond Maya: IT*“.¹⁷¹ However, this strong psychedelic was known to „*making the vocal chords vibrate manically and causing the body to arrange itself into spontaneous yoga postures*“.¹⁷² The bad trip ratio was said to be 60 percent.¹⁷³ June 26, 1967 - There were scare stories about STP, 10,000 doses of which were said to have been distributed free.¹⁷⁴ The danger was that convulsions could result if the tranquilizer Thorazine were taken together with STP. Hippies during 1967 were reportedly already carrying LSD in one pocket and Thorazine in the other for bad trips.¹⁷⁵ June 30, 1967 –There appeared a new drug on Haight Street, an animal tranquilizer named phencyclidine or PCP.¹⁷⁶

July 4 1967 - After the Santa Rosa, California Press-Democrat had published a series of articles on Morning Star Ranch commune; it was greeted with a lot of local hostility. Lou Gottlieb was given a „*cease and desist order*“ by the health department.¹⁷⁷ It gave him twenty-four hours to cease operations as an „*organized camp*“.¹⁷⁸ July 16, 1967 - There were three Free Buses (including a yellow-painted Digger Bus) running up and down Haight Street. One of the drivers told the San Francisco Chronicle that, „*as much as five hundred meth freaks in the Haight who'll get on the bus going anywhere*“.¹⁷⁹

August of 1967 - Marijuana was still in short supply, and there were more LSD than anybody wanted. Haight Street became „*Speed Street now*“ with half the hippies in the neighborhood shooting Methedrine.¹⁸⁰ One out of five had tried heroin, which they used as freely as tranquilizers or Barbiturates to overcome the feeling of depression that followed a week long sleepless „*speed run*“ of Methedrine fueled activity.¹⁸¹ If they became junkies they became thieves, but as speeders, they could be physically dangerous. After a couple of days without sleep,

¹⁶⁹ PERRY: 123.

¹⁷⁰ David E. SMITH - M.D. - John LUCE: *Love Needs Care: A History of San Francisco's Haight-Ashburys Free Medical Clinic and Its Pioneer Role in Treating Drug-Abuse Problems*, Little Brown & Co. Boston, 1971. 6.

¹⁷¹ Patrick LUNDBORG: *Innerspace: Presented For Your Edification*. <http://www.lysergia.com/FeedYourHead/Innerspace/Innerspace.htm>. Download: November 26, 2009.

¹⁷² Ibid.

¹⁷³ Thomas KENN: *ACID: A New Secret History of LSD*, Vision Paperbacks, London, 1998. 115.

¹⁷⁴ Ibid.

¹⁷⁵ LEE & SHLAIN: 187-188.

¹⁷⁶ Ibid.

¹⁷⁷ „*Haight-Ashbury Revisited*,“ Los Angeles Times, October 30, 1967. 1

¹⁷⁸ Ibid.

¹⁷⁹ PERRY: 134.

¹⁸⁰ YABLONSKY: 243.

¹⁸¹ Eric C. SCHNEIDER: *Smack: Heroin and the American City*, University Pennsylvania Press, Philadelphia, 2008. 152.

they started to „space”, to fall into moments of unconsciousness while physiologically awake.¹⁸² Speed Freaks developed hallucinations as if the mind were struggling to dream in the absence of sleep. Often these hallucinations tended to be paranoid and violent.¹⁸³ August 2, 1967 - The Barb reported that LSD Rescue a „bum-trip talk down service” that had claimed to of talked down four hundred people a week in December 1966 had now been revived.¹⁸⁴ August 3, 1967 - Dr. Ellis D. Sox pronounced Haight-Ashbury restaurants the „likeliest in town to have hair or bacteria in their food”.¹⁸⁵ August 12, 1967 – A hippie came into the Haight-Ashbury Free Clinic and stole penicillin tablets, disposable syringes, and a bottle of tablets used to test urine samples for sugar. Later he was seen passing everything out in the streets, including the urine tablets that contained a highly poisonous mixture of copper sulfide and caustic soda.¹⁸⁶ August 20, 1967 - San Francisco General Hospital reported the number of drug abuse victims went up from 150 in February to 750 in July of 1967.¹⁸⁷ August 27, 1967 - Beatles manager Brian Epstein overdoses on drugs died.¹⁸⁸

October 4, 1967 - Only 40 percent of the drug busts in the Haight were for marijuana, most were for speed and heroin.¹⁸⁹ The drug most despised by psychedelic believers was really coming on by the summer of 1967 when people like Emmett Grogan of the Diggers started using it. At first, it was initially used as a ready antidote for the depression that followed a couple days of shooting amphetamines.¹⁹⁰ Quickly it turned into a habit, as it became cool to be high on Heroin. Timothy Leary himself spoke of „all drugs as yoga’s”.¹⁹¹

Summer of 1969 - The Haight seemed to hit rock bottom. Thirty-six storefronts were vacant and the remaining eighteen or so had metal gratings or boards over their windows. Needle freaks, speeders and junkies were allegedly hunting cats for food. There were hard drugs, hustlers, murder, rape, and satanic cult groups.¹⁹² Besides the so-called positive psychedelic drugs, more than 33 percent of the hippies now shot heroin, or Methedrine.¹⁹³ Haight Street was unpleasant and dangerous even by noontime. Jerry „Blind Jerry” Sealund ran his health food store on Page Street until 1969, but moved out after being robbed twelve times in eleven months.¹⁹⁴ After a brief spurt of 1966-1968 the Haight neighborhood soon

¹⁸² IVERSEN: 144.

¹⁸³ „Unsafe at Any Speed,” Time, October 27, 1967. 54-56.

¹⁸⁴ PERRY: 137.

¹⁸⁵ „Haight-Ashbury Revisited,” Los Angeles Times, October 30, 1967. 1.

¹⁸⁶ IVERSEN: 149.

¹⁸⁷ PERRY: 140.

¹⁸⁸ The Beatles Bible: Not Quite As Popular As Jesus. <http://www.beatlesbible.com/1967/08/27/brian-epstein-dies/>. Download: October 20, 2010.

¹⁸⁹ PERRY: 147.

¹⁹⁰ SCHNEIDER: 60.

¹⁹¹ LEARY - METZNER - ALPERT: *The Psychedelic Experience...*

¹⁹² LEE & SHLAIN: 186-187.

¹⁹³ Edward M. BRECHER: *The Consumers Union Report on Licit and Illicit Drugs*. www.durglibrary.org/schaffer/Library/studies/cu/CU20.html. Download: October 29, 2009.

¹⁹⁴ PERRY: 178.

became as bad as a neighborhood can get, „a heroin infested slum where somebody could get knifed for a bag of groceries”.¹⁹⁵ Meanwhile, the Hells Angels made a lot of money from the dope trade. A few years later, in 1972, the California Attorney General called them „a massive dope ring”.¹⁹⁶

The third theme that I will explore will be that of violence. Another basic myth of the 1960s stated that the hippie counterculture was solely tranquil. The famous slogans were „peace and love” and „make love not war”, while the symbol of a two fingered „peace sign” was a common sight.¹⁹⁷ At the Altamont festival there was a lot of turmoil involving mostly the Hells Angels and the audience fighting each other near the stage. The Angels who were hired to be security, justified their actions including the stabbing death of a black man waving a gun nearby as the Rolling Stones played.¹⁹⁸ A big deal was made of the violence in the media and many since then have called it the end of the Sixties. However, Altamont was far from being the first incidence of agitation in the hip community; like dissension and drugs, it has had a long dark history from the start. Perhaps it stemmed from a subconscious attitude of seeing themselves as victims, „full of fear and resentment” towards the squares,¹⁹⁹ Moreover, the counterculture also had a basic worldview of what they called killing the intellectual and the white man in themselves.²⁰⁰ They identified much more with the poor minorities of the world than their own Caucasian middle class.²⁰¹ While many in the hip counterculture were against overt political protest, still they managed to demonstrate their dissatisfaction in ever more confrontational ways. The two seemingly opposite poles of the Sixties movement were the hippies and the political activists types, however, there was a mixing from the start. Eventually, the hatred towards the Vietnam War became a justification for everything from pornography to terrorist bombs.²⁰²

The following is a brief chronology of incidences that exposes all sorts of disturbances, confrontations, and violence within the early Haight-Ashbury hippie community, and between other parts of the wider San Francisco Bay Area movements and beyond. The perception that all the young people who first gathered in Haight-Ashbury were nice sensitive people that would never hurt someone is not the whole story.

June of 1965 - Ken Kesey invited the Hells Angels to his private La Honda, California acid party, right after several of them were arrested on gang-rape charges.²⁰³

¹⁹⁵ Ibid. 180.

¹⁹⁶ Motorcycle Menace: Chapter Three: News Stand Menace. <http://webs.morningside.edu/masscomm/DrRoss/Chapter3.html>. Download: November 15, 2010.

¹⁹⁷ CURT ROWLETT: *The Summer of Love Breads a Season of Hate: The Effects of the Manson Murders on Public Perceptions on the Hippie Lifestyle*. www.steamshovelpress.com/fromeditor48.html. Download: November 16, 2009.

¹⁹⁸ Rob KIRKPATRICK: *1969: The Year Everything Changed*, Skyhorse Publishing, Inc. New York, 2009. 262-263.

¹⁹⁹ PERRY: 151.

²⁰⁰ Rachel DONADIO: *1958: The War of the Intellectuals*. www.nytimes.com/2008/5/11/books/review/Donadio-t.html?pagewanted=all. Downloaded: October 16, 2010.

²⁰¹ Gary T. MARX: *The White Negro and the Negro White*. web.mit.edu/gtmarx/www/whitenegro.html. Download: November 1, 2010.

²⁰² BRAUNSTEIN & DOYLE: 312-313.

²⁰³ Hunter S. THOMPSON: *Hell's Angels: A Strange and Terrible Saga*, Random House, New York, 1966. 230.

August of 1965 - In Virginia City, Nevada, a couple of new generation bohemians (with ties to the San Francisco Bay area) open an Old West bar with folk music called the Red Dog Saloon. It became a hangout for a „colony of exotic people” soon to be called hippies, whose „fancy for guns” led to trouble.²⁰⁴

September 25, 1965 – The song „Eve of Destruction” became the number one song on the pop charts in the United States. Contrary to the 1960’s myth of youth optimism, this top song contained lyrics that „gave warning of imminent apocalypse”.²⁰⁵

November of 1965 - The third Family Dog dance, called The Appeal turned „edgy and unpleasant”.²⁰⁶ Hostile teenagers, from all over San Francisco, had heard about these early psychedelic dance benefits, being held at a loft on Howard Street, to help the Mime Troupe raise money. There were fistfights in the parking lot and in the hall itself. One of the plate-glass doors was smashed.²⁰⁷

January 17, 1966 - Kesey scuffled with police before being arrested on drug charges and being with a minor.²⁰⁸

July and August of 1966 - Gangs of Haight-Ashbury neighborhood kids occasionally made trouble for the hippies, to say nothing of the Hell’s Angels who had started hanging out there.²⁰⁹

Mid-October of 1966 – Ken Kesey was out on bail planning his last acid test called „LSD Graduation Ceremony” for Halloween night.²¹⁰ Rumors about Kesey began to circulate about his „supposed dark plans” at the Democratic Party convention to elect the California Governor.²¹¹ Ever since the beginning of the Pranksters, Kesey had „an aura of danger about him” and his acid parties.²¹² The story was that he now was going to get the Democrats stoned by putting LSD in the plumbing or leaving things painted with LSD so that it would go through the skin. Some people were irritated that Kesey might bring down retaliation onto the hip community.²¹³

October 31, 1966 – On this day there was also a Diggers event called a „Full Moon Public Celebration” which was an „experiment in psychedelico-political theater and provocation”.²¹⁴ The leaflets had announced an „intersection game” that would teach the „Digger theory of ownership of the streets”.²¹⁵ It consisted of

²⁰⁴ PERRY: 13.

²⁰⁵ Eve of Destruction (song). [http://en.wikipedia.org/wiki/Eve_of_Destruction_\(song\)](http://en.wikipedia.org/wiki/Eve_of_Destruction_(song)). Download: April 17, 2010.

²⁰⁶ PERRY: 23.

²⁰⁷ Ibid.

²⁰⁸ Ken KESEY: *Kesey’s Jail Journal*, Viking Adult, New York, 2003. 10.

²⁰⁹ The Digger Archives: The Free-Fall Chronicles: Crossing The Free Frame of Reference. www.diggers.org/freefall/freefram.html. Download: October 29, 2010.

²¹⁰ The Acid Test Chronicles: Acid Test Graduation. www.postertrip.com/public/5588.cfm. Download: November 3, 2010.

²¹¹ Ibid.

²¹² Ibid.

²¹³ Ibid.

²¹⁴ „Diggers New Game; The Frame,” Berkeley Barb, November 4, 1966.

²¹⁵ Ibid.

walking across the intersection in different directions to form various „polygons“, relying on the pedestrian’s right of way over automobiles.²¹⁶ Tying up traffic was a modification of the civil rights sit-in technique directed against automobiles. The Diggers claimed that the „streets are public“ and the „streets are free“.²¹⁷ Police responded to the traffic jam and several people were arrested, while two-hundred more booed and chanted „public, public“.²¹⁸

January 14, 1967 – The day of the First Human Be-In, it was announced that the Hells Angels were guarding the generators. At the edges of the Be-In a few „knots of hostile teenagers“ from Mission High School and Polytechnic High (Latino and blacks) got into confrontations with hippies.²¹⁹ Haight Street that evening was less mellow than the Be-In. Around nine at night a crowd of hippies obstructed traffic and a surprisingly swift police raid followed; nearly fifty people were arrested.²²⁰

February of 1967 - Black teenagers had discovered that hippies were easy to push around.²²¹ Moreover, the realization that most black people who „should be our brothers but come after us with big muscles, hard fists, and clever knives“ probably resent them for abandoning exactly what they themselves would like to obtain.²²²

March of 1967 - Confrontation was in the air as the Communication Company passed out a leaflet asking people in the Haight to „devise violent but harmless activities to cool out those among their new tribal brothers who didn’t happen to be nonviolent“.²²³ The Diggers and a civil rights activist close to the Diggers, called Roy Ballard, planned a „Black Man’s Free Store“ for the Fillmore ghetto bordering the Haight-Ashbury district.²²⁴ Nonetheless, Ballard delivered a fearful warning: „If the Diggers do not receive the help they are asking for, in advance, as far as the black community is concerned, there will be no riot this summer – there will be war“.²²⁵

April 2, 1967 – There was another „walk-in“ on Haight Street, with traffic again being tied up. Hippies and Krishna devotees walking in the crosswalks chanting, „Streets are for people, Haight is love“ and „We are free“.²²⁶ The Diggers, who had published an earlier flier reading, „Haight Street is ours to play on till we feel it beautiful to stop“, planned this disturbance.²²⁷ With the streets again immobilized by a traffic jam the police appeared. The crowd first took off towards the Golden Gate Park, and then another mile and a half away, towards San Francisco’s main city artery with chants of „We want Market Street“ and „Mayor Shelley’s

²¹⁶ BRAUNSTEIN & DOYLE: 83

²¹⁷ Ibid.

²¹⁸ Ibid. 84

²¹⁹ „Hippies’ Love and Activism,“ San Francisco Chronicle, January 15, 1967. 1.

²²⁰ „Human Be-In’s’ Aftermath,“ San Francisco Chronicle, January 16, 1967. 1.

²²¹ GITLIN: 219.

²²² PERRY: 87.

²²³ Ibid. 103.

²²⁴ San Francisco Style: The diggers and the love revolution. www.diggers.org/diggers/anarch1.html. Download: November 6, 2010.

²²⁵ PERRY: 99.

²²⁶ The Diggers Archives: The Intersection Game. www.diggers.org/intersection_game.htm. Download: November 20, 2010.

²²⁷ Ibid.

house".²²⁸ Forty riot-squad police appeared with hundred police officers and five paddy wagons. While some hippies threw firecrackers, the police started beating them with nightsticks and arrested thirty-two people.²²⁹ Meanwhile, in the Haight-Ashbury, unknown parties who „spilled paint cans and broke doors and furniture” vandalized several Digger pads.²³⁰ April 22, 1967 - The Communication Company printed the following in their newsletter: „Pretty little sixteen year- old middle-class chick comes to the Haight to see what it’s all about & gets picked up by a seventeen-year-old street dealer who spends all day shooting her full of speed again & again, then feeds her 3000 mikes (micrograms of LSD, 12 times the standard dose) & raffles off her temporarily unemployed body for the biggest Haight Street gang bang since the night before last. Rape is as common as bullshit on Haight Street”.²³¹ Just three months after the Be-In, Haight-Ashbury was already described as a „ghastly trap with no escape”, a place “as bad as the squares say it is with drug burns and beatings”.²³² Emmett Grogan, meanwhile, one of the main leaders of the Diggers was accused by other Diggers of „lusting for publicity and of being on a violence trip”.²³³ Additional original hippies began thinking about moving out to the country, as they could no longer ignore the „presence of evil in the psychedelic swarm”.²³⁴ April 23, 1967 - When the police arrived to unplug an impromptu „Rain Festival” on the sidewalk, on the corner of Haight and Ashbury, the crowd pelted them with vegetables and raw eggs. The cops retaliated with a sweep of the street and arresting fifty people. The crowd then cut the valve stems of three tires of the lead police paddy wagon, delaying the transportation of those arrested.²³⁵

May 13, 1967 – The San Francisco police arrested two hippies for indecent exposure, and one for spitting on an officer. However, the cops were busy elsewhere in the city as there was a riot with „race-war overtones” at a beach amusement park.²³⁶ Peter Cohen spoke at the Haight-Ashbury neighborhood council stating that, „The hippies are the fruit of the middle class and they are telling the middle class they don’t like what’s been given them. As things are shaping up now, we are really heading toward a revolution of violence”.²³⁷

Late May of 1967 – The Diggers charged that the promoters of the soon to be legendary Monterey Pop festival were „scheming to get them for riot control purposes”; that the event would be a „rich man’s festival” and not a true

²²⁸ PERRY: 105.

²²⁹ Diggers Archives: Spread Your Legs. http://www.diggers.org/com_co_biblio.asp. Download: November 21, 2010.

²³⁰ PERRY: 105.

²³¹ GITLIN: 219.

²³² SCHNEIDER: 152.

²³³ GROGAN: 65.

²³⁴ The Diggers Archives: The Diggers and the Haight-Ashbury Exit the Stage. http://diggers.org/cavallo_pt_5.htm. Download: November 19, 2010.

²³⁵ The Diggers Archives: Witnesses To The Bust On Haight St. On Sunday April 23. www.diggers.org/com_co_biblio.asp. Download: November 21, 2010.

²³⁶ PERRY: 119.

²³⁷ Ibid. 119-120.

countercultural event.²³⁸ Moreover, the Diggers announced that they would continue to put on free events, and start donating free printing for the Black Panther Party. The Communication Company published a broadside reading, „*An Armed Man Is a Free Man*“.²³⁹ The Diggers like a number of people in the Haight by spring had started carrying guns!²⁴⁰

June 8, 1967 – The Diggers for the third time commandeered the Gray Line bus. Hippies climbed aboard and forcefully took over telling the passengers that, „*You’re all free*“.²⁴¹ June 16, 1967 - Today was the first day of the three-day Monterey Pop festival touching off the legendary Summer of Love. Behind the scenes, however, there were worries and prophecies of riots and catastrophes if something was not done with both crowd control, and creating camping space for 100,000 people.²⁴² On the last day, with the crowds evermore menacing, MC Peter Tork nervously asked that the gates be opened to let in the huge mass of people from outside the stadium, thus averting the possible ruin of this highly regarded first large festival of love.²⁴³ Many claimed that the Monterey Pop festival was similarly peaceful to the Be-In, or the Fantasy Fair & Magic Mountain Music Festival held the week before.²⁴⁴ Others, however, pointed to a „*heavier vibrations*“, that included security precautions that needed to be doubled around the stage; Pete Townshend’s ritual destruction of his guitars, followed by Jimi Hendrix’s kneeling down in front of his guitar and setting it on fire.²⁴⁵

June & July of 1967 – „*Fun loving hippies*“ were calling in false fire alarms almost daily.²⁴⁶ A new drug made its appearance in Haight-Ashbury called PCP, an animal tranquilizer that induced violence.²⁴⁷

July 9, 1967 – Major riot in Haight-Ashbury exploded as tourists presence was making life even more difficult for hippies, as some came to „*gawk at what they despised*“.²⁴⁸ Some would get out of their cars and walked around insulting people, and the hip merchandise in the stores. Crowds of hippies retaliated, in an ugly mood; they cornered the tourists „*trying to tear off their neckties*“.²⁴⁹ Around 7:30 PM there was a second attempt by the hippies to stop traffic. This time they drove a couple cars onto Haight Street, stopping them and getting out. Other hippies then goofed around among the stalled tourist’s cars jumping on the bumpers and

²³⁸ Robert CHRISTGAU: *Anatomy of a Love Festival*. <http://www.robertchristgau.com/xg/music/monterey-69.php>. Download: October 28, 2010.

²³⁹ Diggers Archives: The Free Fall-Chronicles.

²⁴⁰ Alexander BLOOM & Wini BREINES (Eds.): „*Takin’ it to the streets*“, Oxford University Press, New York, 2003. 273.

²⁴¹ Peter COYOTE: *Sleeping Where I Fall: A Chronicle*, Counterpoint, Berkeley, 1998. 97.

²⁴² CHRISTGAU: *Ibid.*

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ SANTELLI: 21.

²⁴⁵ *Ibid.* 54.

²⁴⁶ PERRY: 132.

²⁴⁷ LEE & SHLAIN: 187-188.

²⁴⁸ The Digger Archives: The Setting. http://www.diggers.org/cavallo_pt_2.htm. Download: November 3, 2010.

²⁴⁹ PERRY: 133.

pretending to take photographs. When the police showed up somebody threw a bottle that missed the police and hit a hippie girl. Shouts of „fascist bastards” and „police brutality” could be heard.²⁵⁰ Twenty police patrol cars arrived, and during an hour- long melee, nine people were arrested and four badly injured. The police broke the jaw of a girl who had shouted „*Revolution Revolution get the cops*”.²⁵¹ July 17, 1967 - During Newark race riots, the nearby Fillmore district threatened to erupt. People in the Haight debated whether to „*stay indoors when the riot came or whether to get guns and stand their ground*”.²⁵² July 26, 1967 - Emmett Grogan, of the Diggers, addressed „*The Congress of the Dialectics of Liberation*” in London. The aim of the congress was to „*create a genuine revolutionary consciousness by fusing ideology and action*”.²⁵³ In San Francisco, there were firebombing in the Fillmore district, and rumors that riots would start in the Haight at 6:30 that evening. Bikers passed the word that as far as they were concerned „*nobody had better make trouble*”.²⁵⁴ Many stores in the Haight removed their window displays just in case. On the other hand, stoned hippies, hoping to watch a riot took LSD to, „*get the most out of the experience*”.²⁵⁵ In the end, while firebombs were thrown as close as Haight and Fillmore (nine blocks east of Haight and Ashbury) the awaited „*apocalyptic race war*” did not erupt.²⁵⁶ July 27, 1967 - Stokely Carmichael, the former leader of the Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC) called for a „*Vietnam type war of resistance in the black ghettos*”.²⁵⁷

August 3, 1967 – John Kent Carter, known as Jacob King or Shob, one of the best-known acid dealers in Haight-Ashbury was found dead. He had been stabbed twelve times, once through the heart. His right arm had been cut off cleanly above the elbow and removed. No matter who did it, the main idea was that „*somebody had been killed in the Haight*”.²⁵⁸ Similarly, to the Altamont festival more than two years later, murder reared its ugly head and created disillusionment. August 6, 1967 – Just three days later, Superspade, another famous Haight-Ashbury acid dealer was found murdered, this time near the Point Reyes Lighthouse. He was shot in the head and stabbed in the left chest.²⁵⁹ August 7, 1967 – Eric Frank Dahlstrom told police he had killed Shob Carter in self-defense „*during an argument over bad LSD*” that he had bought from Carter.²⁶⁰ The next day his lawyer entered a plea of innocent, on the ground that „*Dahlstrom had lost his mind on LSD*”.²⁶¹

²⁵⁰ Ibid.

²⁵¹ Nadya ZIMMERMAN: *Counterculture kaleidoscope: Musical and Cultural Perspectives On Late Sixties San Francisco*, Ann Arbor, University Of Michigan, 2008. 65.

²⁵² Ibid. 70.

²⁵³ GROGAN: 427.

²⁵⁴ PERRY: 135.

²⁵⁵ Ibid.

²⁵⁶ Ibid.

²⁵⁷ ANDERSON: 155-156.

²⁵⁸ „*Crime Ring Muscling In, S.F. Hippies Say,*” Los Angeles Times, August 9, 1967. 1.

²⁵⁹ Ibid.

²⁶⁰ „*Hippie Murders Raise Fears of 'The Syndicate,'*” San Francisco Chronicle, August 8, 1967. 1.

²⁶¹ PERRY: 138.

Early August 1967 – The disharmony between vision and reality had become clear for still more hippies. Many asked if acid dealers killing each other were „*what the New Age promised*“.²⁶² The early positive vision now seemed to contain its negative opposite. Ecstasy turning to horror, good changing to evil, perhaps they were two sides of the same coin. For those of the original psychedelic community the question turned to „*if their experiment would fail*“.²⁶³ However, much of the original Haight crowd was already in Sonoma County or northern New Mexico. Those who remained the question turned to if „*perhaps it was time to get a gun of your own*“.²⁶⁴ August 12, 1967 – The Morning Star Ranch commune called Sonoma County sheriffs to deal with a „*biker problem*“, as a group of Gypsy Jokers had moved onto the ranch and had ordered everybody out of the big-shared communal house.²⁶⁵ August 28, 1967 - In Golden Gate Park, „*riotous behavior*“ exploded at Chocolate George’s funeral on the part of several motorcycle gangs, including Hell’s Angels, Gypsy Jokers, Nomads, Vagabonds, Satan Slaves, Cossacks, Misfits, and Saints Executioners. Hippies stayed away until the music started to play, however, by the end „*four hippies were stomped*“ by the bikers.²⁶⁶

September 2, 1967 - Police stopped a Jefferson Airplane concert in Bakersfield, California despite guitarist Paul Kantner attempting to arouse the audience by shouting, „*Come on there’s only five of them and five thousand of you*“.²⁶⁷ September 7, 1967 - Gunfire was reported at Morning Star Ranch commune due to a rivalry over a seventeen-year-old hippie girl.²⁶⁸ September 21, 1967 – During the night, there was an event honoring the birthday of „*English Satanist*“ Aleister Crowley. The event was called „*Invocation of My Demon Brother*“ after „*Lucifer Rising*“ a work in progress of the Satanist filmmaker Kenneth Anger. Anger and his „*shadowy*“ Brotherhood of Lucifer” rented the Straight Theater for a guarantee of 700 dollars, and built a satanic altar on the floor. The event did not draw a large crowd but the „*satanic mood was beyond dispute*“.²⁶⁹

Late September of 1967 – Although the Summer of Love was over „*peace and love*“ did not return to the „*battered neighborhood*“.²⁷⁰ On the contrary, Amphetamine and Heroin were bigger problems than ever. The Haight had become a restless fearful place. Page Street east of Masonic had always been considered rough, but as the nights grew longer, „*an aura of strong arm crime seemed to seep out of it into the rest of the neighborhood*“.²⁷¹

²⁶² ANDERSON: 175.

²⁶³ „*Changes of Love in An Uptight Haight*,” San Francisco Chronicle, March 30, 1968, 3.

²⁶⁴ Diggers Archives: Ring Compilation. www.diggers.org/ring_compilation/ring_compilation_444_498.htm. Download: November 20, 2010.

²⁶⁵ Diggers Archives: Home Free Home: A History of Two Open-Door California Communes. www.diggers.org/homefree/hfh_06.html. Download: November 15, 2010.

²⁶⁶ YABLONSKY: 203-205.

²⁶⁷ PERRY: 142.

²⁶⁸ Diggers Archives: Home Free Home.

²⁶⁹ Gary LACHMAN: *Turn Off Your Mind: The Mystic Sixties and the Dark side of the Age of Aquarius*, The Disinformation Company, Ltd, New York, 2001. 340.

²⁷⁰ „*The Hippie Debris Lingers On*,” San Francisco Chronicle, September 17, 1967. 4.

²⁷¹ PERRY: 144.

September 29, 1967 - The free city collective (the new name for the Diggers) published the first issue of Free City Newsletter, which included instructions of „How to build a firebomb”.²⁷²

October 6, 1967 – Today was the first anniversary of the anti-LSD law. There was a Death of the Hippie funeral procession, which was about „the feeling that the movement had gone wrong and needed to be cleansed”.²⁷³ That afternoon the police began regular daily sweeps on Haight Street to pick up runaways and draft evaders. The Free Clinic and the Free Store were burglarized.²⁷⁴ October 8, 1967 - Two girls from the East Bay testified that when they ran away to the Haight a man „imprisoned them” and allowed his friends to „rape them”, and also tried to „turn them out on the street as prostitutes”.²⁷⁵ October 9, 1967 - In New York City two young hippies, named Groovy and Linda, were found murdered in an East Village crash pad run by a „quasi-Digger” named Galahad.²⁷⁶

End of 1967 – Haight-Ashbury proprietor Don McCoy began a commune near Novato, California in Marin County. By 1968 there were two arrests, a fire, and two drowning’s.²⁷⁷

February of 1968 - There were riots between hippies and the police Tactical Squad. The optimism about creating a new community based on love began to disappear. The hippie capital began to experience hand-to-hand combat with police cars and buildings burning. Dr. Smith of the Free Clinic reported that he saw the police continue to beat a young man who was already unconscious. When Smith ran out into the street to give first aid, he himself was attacked with a riot stick.²⁷⁸

April of 1968 - After a white man assassinated Martin Luther King, hope for peaceful race relations in the Haight was shattered along with every store window on the street. The atmosphere of violent crime that spread over Haight-Ashbury had multiple roots, included: „the presence of naive potential victims and population pressure of blacks being forced out of the Fillmore District by a redevelopment project”.²⁷⁹ The Straight Theater folded after one and half years, and so did Free City and other neighborhood groups. With the passing of time more merchants began to move out, and the the positive term „flower children” had already changed to a more derogatory term „street people”.²⁸⁰

December 1, 1969 – During the same week as the Altamont rock festival, investigations into a one-time Haight-Ashbury resident named Charlie Manson had begun in connection with a series of ritual murders. A Manson associate Bobby Beausoleil (who had been a bouzouki player for the Diggers band called Orkustra)

²⁷² Diggers Archives: Free City Communiques. http://www.diggers.org/free_city_set_html. Download: October 28, 2010.

²⁷³ „Death of the Hippies,” San Francisco Chronicle, October 7, 1967, 2.

²⁷⁴ „A Violent Clash in The Haight,” San Francisco Chronicle, October 31, 1967, 1.

²⁷⁵ PERRY: 148.

²⁷⁶ YABLONSKY: 100.

²⁷⁷ PERRY: 179.

²⁷⁸ „Police Action in S.F. Hippie Row Assailed,” Los Angeles Times, February 20, 1968, 26.

²⁷⁹ PERRY: 171.

²⁸⁰ Ibid. 172.

was already in jail for murder.²⁸¹

December 6, 1969 – Finally, the Altamont festival, which was expected to be the West Coast answer to the Woodstock rock festival in August, turned into a day of nasty atmosphere of panic and hostility near the stage, and finally the stabbing death of a black man with a gun.²⁸² Ramparts and Rolling Stones magazines helped label this event as a symbolic end for the 1960s, by describing it as „*Dance of Death*” something at of the „*Dark Ages*”.²⁸³ However, can we truly call it the end of an era?

In conclusion, the Altamont rock festival (which involved many Haight-Ashbury hippies such as the Diggers) was undoubtedly a negative experience for many who attended (but others reported having a good time).²⁸⁴ Without any police, it was up to the Hell’s Angels to protect the stage and the rock musicians from a crowd of 350,000 people. Putting aside myth, Altamont was in many ways not much different from either the Monterey Pop or the Woodstock festival. These and other large gatherings had either already experienced some problems, or had been lucky to barely avoid disaster. During the summer of 1969, both Newport ’69 rock festival (June 20-22) and Denver Pop Festival (June 27-28) experienced large-scale violence between the police and concertgoers.²⁸⁵ The reason Altamont did not live up to its positive expectations was not because something had suddenly changed with the counterculture, but stemmed mostly from the difficulties with putting it on, and the bleak site itself.

At first, the Rolling Stones planned to put on a free concert at Golden Gate Park, next to Haight-Ashbury, but the city had denied permits. Soon an alternative site was quickly selected thirty-two miles north of San Francisco (in Sonoma County) at Sears Point Raceway. It seemed that everything was on schedule for a great event. The building crew quickly went up to the new site, and was in the process of putting up the stage when the situation changed. The Sears Point deal fell through when the raceway suddenly demanded three million dollars for cleaning, and another three million dollars for insurance. Thus, with only two days left there was still no location. To complicate things the concert had already been announced on radio and TV. It was too late to cancel, as hundreds of thousands of people from all over the United States were being to arrive in the Bay Area. Things were desperate, until a man named Dick Carter came forward and offered his Altamont Speedway for the event.²⁸⁶

The Altamont Speedway (later the Altamont Raceway Park) was a motorsports racetrack (first opened on July 22, 1966) located in between the towns of Tracy and Livermore.²⁸⁷ Unlike Woodstock, the setting was not very hospitable. There

²⁸¹ Bobby BEAUSOLEIL: The Orkustra: Light Shows for the Blind. www.beausoleil.net/wizard/index.html. Download: November 20, 2010.

²⁸² SANTELLI: 176-177.

²⁸³ KIRKPATRICK (1969): 264.

²⁸⁴ Ralph J. GLEASON: *Aquarius Wept*. www.esquire.com/features/altamont-1969-aquarius-wept-0870-2. Download: December 3, 2010.

²⁸⁵ SANTELLI: 93.

²⁸⁶ *Ibid.* 168.

²⁸⁷ Altamont Raceway Park. http://www.en.wikipedia.org/wiki/Altamont_Speedway. Download: October 12, 2010.

were no streams, ponds, or forests, „*There was no hint of green at all, not a tree, not a blade of grass. The color was baked brown, the hills parched and arid*”.²⁸⁸ There were also numerous automobile wrecks, and carcasses from races held there. Nonetheless, with less than two days to move the entire stage, the sound system, and the lights from the „*relative beauty of the Sonoma hills*” to the „*desolate brown hills of Altamont eighty miles away*”, the transfer was completed successfully and enthusiastically.²⁸⁹

Perhaps the biggest factor on why things went wrong at Altamont stemmed from the stage being too low. It was only 100 cm high (or little more than three foot tall) meaning anyone could jump on. The stage needed to be built very quickly; however, it would have been high enough at its original location. At Sears Point, there would have been a „*ten-foot drop in front of the stage*” making it impossible to reach.²⁹⁰ Moreover, at Altamont the stage was placed in the bottom of a bowl, down and off to the side of the racetrack. Still the belief was that everything would work out with no problems.²⁹¹

The night before the concert there were already 200,000 people hanging out. Everyone said that Altamont started well, „*It was so nice and laid-back and beautiful sitting around the campfire, drinking wine, everybody talking*”.²⁹² That first day was called „*mystical*”, like „*Morocco*”.²⁹³ That is why Keith Richard of the Rolling Stones spent the whole night at the festival site. The persistent belief that Altamont was going to be „*high*” seemed to have come true. It was another Sixties „*life-changing generational event*”, and one that you just had to be at like Woodstock in New York. Altamont was going to be the „*Woodstock West*”.²⁹⁴

Indeed, for many hippies, Altamont was not much different from Woodstock accept being colder, as December nights in Northern California are not the warmest. Many hundreds attended both of these events. Thousands who were far from the stage (and most were far from the stage) had mostly positive experiences. Both festivals had Chip Monich as the stage manager, Michael Lang as coproducer, and several of the same bands played, including Crosby, Stills, Nash and Young, Jefferson Airplane, Santana, and the Grateful Dead (who were there all day but did not take the stage).²⁹⁵ In fact, many people were completely unaware that anything bad had transpired, and went home with the absolute feeling of how great things had been. The next day’s San Francisco Chronicle headlines wrote in glowing terms about the festival, while mentioning the stabbing and fighting, it wrote that the scene was mostly happy and peaceful.²⁹⁶ It was not until still

²⁸⁸ RUSSELL: 178.

²⁸⁹ Ibid. 170.

²⁹⁰ Ibid. 170

²⁹¹ KIRKPATRICK (1969): 257.

²⁹² RUSSELL: 171.

²⁹³ Ibid. 171.

²⁹⁴ ANDERSON: 281.

²⁹⁵ SANTELLI: 173.

²⁹⁶ „*We Should Be Together And Boy, Were They Together,*” San Francisco Chronicle, December 7, 1969. 1.

another day, that the story of fighting and death gained such significance in both the straight and hip media, forever altering the opinion about Altamont and the movement (although there were also positive things written at first).²⁹⁷ From then on, the „*myth of the end of the sixties*“ began to grow and solidify.

Curiously, the tale of Altamont rapidly turned into one of fear, hatred, and shock, bordering on evil. Quickly, the rose-coloured glasses fell off the psychedelic counterculture. All the positives from the Be-In to Woodstock had turned to its opposite, „*the violence and hate changed everything.*“²⁹⁸ The Sixties myth had no middle ground. Journalist Michael Lydon wrote about his experience at Altamont, „*You could, you know, wander from campfire to campfire and see people smoking pot and everything. But there were a lot of really weird hippies. There were people who had had weird experiences; there were people who were damaged, or people who had been in prison for drugs. There were girls who were just sort of wandering from guy to guy – talking astrology stuff – that you knew was just unbalanced. People adrift, homeless, spaced, and so ill-educated that they didn’t have any defense against culty-type vibes.*“²⁹⁹ It was as a switch had turned on, now suddenly people were appalled at everything that had always been part of the hippie scene: dissolution, drugs, and violence. All the suppressed and ignored details of the counter-culture that did not fit into the wish for a better world came to light.

The myth that the Sixties era ended at Altamont, in December of 1969, stems from seeing the first years of the hippie counterculture in much too positive a light. The story goes that violence shocked the the peace and love crowd, bursting their dream bubbles of creating a better world, a new age of „*harmony and understanding*“.³⁰⁰ That many in the movement realized that they too were no better than those in the main culture or straight culture.³⁰¹ However, the real problem was not the failure of this countercultural project; it was being blind from the beginning to the dark side of the false dichotomy, of judging everything as either-or. That they the hippies (and other parts of the Sixties era movements) were all-good and society was all bad. The Sixties era consisted of much too complex, and inter-related cultural and political trends to be reduced to a simple happy formula of peace, love, optimism, nonviolence, and flowers. Like it or not, the whole picture of the era must also include unsettled contradictions like hate, violence, pessimism, riots, guns, bombs, and death. In reality, the Hell’s Angels, never known for their diplomatic skills, were placed in a difficult situation. Allegedly, payed 500 dollars’ worth of beer to guard a low-lying stage, it was not easy.³⁰² The blame, ironically, for much of the negativity could be blamed as much on the absence of the police, who were not there to help maintain order ,as they had at other large happenings such as Woodstock and Monterey.

²⁹⁷ „*A Murderous Thing,*“ Berkeley Barb, December 12-18, 1969. 2.

²⁹⁸ RUSSELL: 225.

²⁹⁹ Ibid. 184.

³⁰⁰ SANTELLI: 182.

³⁰¹ ANDERSON: 281-282.

³⁰² SANTELLI: 173.

In the final analyses, the statistics at Woodstock (the so-called peak of the Sixties) and Altamont the (end of the Sixties) do not seem at all that different. At Altamont 780 people were reported to have experienced bad LSD trips in two days, versus 5,000 over four days at Woodstock.³⁰³ Dozens at Altamont needed stitches to close wounds incurred by blows from club-wielding Angels. Yippie leader Abbie Hoffman was smashed in the head with a guitar at Woodstock and thrown off stage, meanwhile hundreds had cuts due to broken glass.³⁰⁴ Four died at Altamont and three at Woodstock. The Angels stabbed one black man with a gun at Altamont to death, two were run over by a car as they slept, and one drown in an irrigation canal.³⁰⁵ On the other hand, a tractor run over someone as they slept at Woodstock, and two died of drug overdoses.³⁰⁶

In December of 1969, nothing changed or ended at the Altamont rock festival or anywhere else. The Vietnam War and protests went on until the mid-1970s. African American, Chicano, Native American, Puerto Rican, and white radical groups existed well into the second half of the 1970's. Rock Festivals and hippie communes and gatherings never really died out (the Rainbow Gatherings being an example that has spread around the world into the 21st century). Finally, the disillusionment with the Sixties dream, of creating a New Age of positive human interaction, neither began nor ended at Altamont. For many who had yet to join the movement, the Sixties vision was their future motivation. However, for many others, the dream had died years before, perhaps already sometime during the first months of the newly emerging Haight-Ashbury „*New Beatnik*”, hippie scene of the mid-1960s. Nonetheless, the Sixties era would continue for several more years.

³⁰³ Ryan KENT: *There Were Drugs at Woodstock?* <http://www.lehigh.edu/~ineng/jac/jac-ryan4.htm>. Download: November 15, 2009.

³⁰⁴ LEE & SHLAIN: 253.

³⁰⁵ KIRKPATRICK (1969): 263.

³⁰⁶ ALTERNATIVE REEL STAFF: *Blood, Sweat & Beers: Woodstock Festival 1969 vs.1999*. www.alternativereel.com/includes/articles/display_article.php?id=00050. Download: March 12, 2010.

STUDIES IN GERMAN

Tamás Goreczky

***Graf István Burián, ein ungarischer Diplomat und gemeinsamer Minister
im Dienste der Österreichisch–Ungarischen Monarchie***

Diese Studie gibt einen Überblick über die größten Stationen der diplomatischen und politischen Karriere von Stefan Burián, von seiner Ernennung zum Konsulareleve bis zu seinem Rücktritt vom Außenministeramt. Dieser Lebensweg könnte eine richtige österreichisch-ungarische Erfolgsgeschichte sein, denn es geht ja darum, wie der Sohn eines armen Pressburger Advokaten Außenminister eines 50-Millionen-Reiches wird. All dies entspricht der Wirklichkeit aber nicht genau, denn die Laufbahn von Stefan Burián entbehrt nicht die Widersprüche, die auch für die ganze dualistische Epoche im Allgemeinen charakteristisch sind. Ihre Beurteilung in der Geschichtsschreibung ist bis heute nicht eindeutig, was in erster Linie mit der Unentschlossenheit der bereitliegenden Quellen und deren Mangel an kritischen Untersuchungen auslegbar ist. Diese Studie will mit dem Überblick den bedeutendsten Lebensabschnitten und Ereignisse dazu Hilfe bieten.

Stefan Burián wurde am 16. 1. 1851 in Stomfa¹ im Komitat Pressburg geboren. Zu dieser Zeit war die Bevölkerung gemischt, eine slowakisch-ungarische Ortschaft, davon 2970 römisch-katholische, 1 evangelischer und 830 jüdische Einwohner, die im Allgemeinen von landwirtschaftlicher und handwerklicher Arbeit lebten. Nach der Beschreibung von Elek Fényes: *„Ihre Gebäude waren niedlich und unter denen waren die namhaften: Die katholische Parochialkirche, das mit 4 Türmen geschmückte gescheite Burgschloss der Herrschaft zu dem auch ein englischer Garten gehört; der große Gasthof, die gescheiten Wirtschaftsgebäude der Herrschaft, das Posthaus, die Synagoge und wenige adlige Kurien. Ihr Ackerland war zwar sandig, aber gut bearbeitet; für Bau von Roggen, Hanf, Gerste und Kartoffel eben geeignet. Ihr Wald ist breit, Wiesen und Weiden genug. Ihr Weinberg schafft einfachen Wein, Obst viel und gut. Sie hat einen Wildgarten und mehreren Wassermühlen.“* Ihre Gutsherrin war Mitte des Jahrhunderts die Frau von Graf Karl Pálffy.²

Bis zur Jahrhundertwende ging Stampfen durch eine bedeutende Entwicklung, damals war sie schon Großgemeinde an der Stomfaer Seitenlinie der Bahn im Mährental, größtenteils mit römisch-katholischer Bevölkerung. Die Anzahl der Häuser betrug zu dieser Zeit 364, die Einwohnerzahl 3327. Die Gemeinde besaß eine Post, ein Telegraf und auch eine Eisenbahnstation. Stampfen war früher ein Munizipium, dann gewann sie von den Königen Maximilian und Leopold das Marktrecht. Ihre nachherigen Besitzer waren vom Jahre 1518 die Pálffys, dann 1867 übergang sie in die Grafen Károlyis Besitztum. Um die Jahrhundertwende besaß die Gemeinde Graf Ludwig Károlyi. 1866 wurde Stomfa von 20 000 Preußen besetzt, an der Grenze fand auch ein kleineres Gefecht statt.³

¹ Stomfa (Stampfen, Stupava): Gemeinde ca. 20 km nordöstlich von Pressburg entfernt.

² FÉNYES Elek: *Magyarország geographiai szótára. III. kötet.* Pest, 1851. 44.

³ BOROVSZKY Samu (szerk.): *Pozsony vármegye, Pozsony sz. kir. város.* Magyarország vármegyéi és városai 14. Szerk. BOROVSZKY Samu. Arcanum DVD Könyvtár IV.

Den Adel- und Wappenbrief der Familie Burián gewannen Georg und Meinhard Burián im Jahre 1604 vom König Rudolf.⁴ Aus der allem Anschein nach aus dem Komitat Árva stammende Familie wurde László in der Inventur vom Jahre 1755 unter den pressburgschen Adeligen erwähnt. Mit dem Vorname „Rajeczi“ durften sie sich offiziell vom 28. Dezember 1893 bedienen.⁵ Im Laufe des Jahrhunderts verwalteten die Familienmitglieder bedeutende Ämter im Komitat Pressburg, wie zum Beispiel Paul Burián, der Vetter von Stefan war Richter des Königlichen Tafelgerichts und bekannter Heimatforscher, sein Bruder jun. Paul Burián war Oberstuhlrichter.⁶ Der Großvater Stefan Buriáns, Ignaz nahm auf Zeit den Familiennamen Ledniczky auf, nach seinem Wohnort Lednice, der sich im Komitat Trencsén befindet, später benutzte er aber wieder den alten Familiennamen Burián. Der Familienvorname „Rajeczi“ verweist auch auf eine Ortschaft im Komitat Trencsén, auf Rajec.⁷

Stefan Burián wurde in einer römisch-katholischen Familie geboren. Sein Vater Stefan Burián der Ältere verfügte über eine Advokatenpraxis. Nach der Angabe einer von dem k. u. k. Gerichtshof im Jahre 1852 im Komitat Pressburg ausgegeben Bescheinigung: „angetrauter Advokat Herr Stefan Burián ... gelegentlich des Komitatstages am 11. 5. 1837 und an den folgenden Tagen, von der Exzellenz Graf Ferdinand Leopold Pálffy, von dem derzeitigen Statthalter des Gespans, zum e. h. Honorarvizestaatsanwalt des Komitats Pressburg ernannt, gelegentlich der restaurierenden Generalversammlung am 15. 10. 1840 zum wirklichen bezahlten 1. vertretenden Staatsanwalt, bei der restaurierenden Generalversammlung am 20. 4. 1843 zum 2. Oberstaatsanwalt im Komitat Pressburg gewählt wurde“.⁸ Dieses Amt verwaltete er bis zum 16. November 1849, „als er sich der Exzellenz Graf Ferdinand Leopold Pálffy zur herrschaftlichen gewöhnlichen Staatsanwaltschaft verpflichtete und aus dem Staatsdienst schied.“⁹ Fortan amtierte er neben den Grafen Pálffys und dann vom Jahre 1867 neben den Grafen Károlyis als Advokat und Gutsverwalter. So sein Sohn jun. Stefan Burián gehört auch zur Reihe solchen Politiker, die vom für das Zeitalter typischen Sprengbrett der gesellschaftlichen Mobilität, aus der Familie eines Grafenverwalters oder Rechtsanwaltes kamen, wie zum Beispiel Alexander Wekerle oder Ignaz Darányi.¹⁰

⁴ NAGY Iván: *Magyarország családai*. Pótlék-kötet. Budapest, 1988. Arcanum DVD Könyvtár IV.

⁵ KEMPELEN Béla: *Magyar nemes családok*. 2. kötet. Budapest, 1911. Arcanum DVD Könyvtár IV.

⁶ Ifj. REISZIG Ede dr.: *Pozsony vármegye nemes családjai*. Pozsony vármegye, Pozsony sz. kir. város. Szerk. BOROVSZKY Samu. *Magyarország vármegyéi és városai* 14. Szerk. BOROVSZKY Samu. Arcanum DVD Könyvtár IV.

⁷ Lednice: Gemeinde im Komitat Trencsén, ca. 50 km nordwestlich von Rajec entfernt. Rajec oder Rájec: Gemeinde im Komitat Trencsén, ca. 50 km nordwestlich von Kremnitz entfernt. SZABÓ Zsolt: *Der Anteil des ungarischen Adels an dem gemeinsamen österreichisch-ungarischen Außendienst vom Jahre 1867 bis 1895*. Innsbruck, 1962. 200.

⁸ Bescheinigung, hrsg. am 13. September 1852 vom k. u. k. Gerichtshof des Komitats Pressburg, an der richterlichen Ratsversammlung. Aufnahmegesuch, in welchem Stefan von Burián, Advokat zu Pressburg, bittet um Zulassung seines Sohnes, Stefan Burián zur Prüfung für die k. k. orientalische Akademie und Verleihung für denselben eines Stiftplatzes daneben. 14. 7. 1868. Haus-, Hof- und Staatsarchiv (HHStA), Konsularakademie, Kart. 74.

⁹ Ebd.

¹⁰ HAJDU Tibor: *A miniszter és apósa (Burián István és Fejérváry Géza)*. *Történelmi Szemle* (2007) 4. 549.

Stefan Burián begann seine Studien mit 13, im Jahre 1864 in der fünften Klasse des Pressburger Königlichen Katholischen Hauptgymnasiums. Seine Studienleistung war bis zum Ende vorzüglich, anhand seiner Studienergebnisse gehörte er immer zu den Besten seiner Klasse.¹¹ Mit 17 maturierte er mit vorzüglichem Ergebnis.¹² Noch im selben Sommer beantragte er die Zulassung auf die Orientalische Akademie, auf das berühmte Diplomaten-Ausbildungsinstitut der Österreichisch-Ungarischen Monarchie.

Die Orientalische Akademie wurde von Maria Theresia mit dem Ziel gegründet, statt der früher existierten Dolmetscherausbildung in Konstantinopel, des Sprachknaben-Instituts, ein Internat in Wien ins Leben zu rufen, wo die Dolmetscher nach dem Muster der Pariser École des Langues Orientales auf hohem Niveau gebildet werden, um mit der Pforte die diplomatischen und Handelsbeziehungen zu pflegen. Die Orientalische Akademie war aber nicht einfach ein Dolmetscher-Ausbildungsinstitut, sondern sie ebnete für die absolvierten Zöglinge vom Anfang an den Weg zur Ausfüllung von führenden Positionen im Staatsdienst oder im diplomatischen Dienst. So zum Beispiel Baron Heinrich Haymerle, der zwischen 1879-1881 als Außenminister fungierte, war auch Zögling dieser Akademie. Als Stefan Burián um seine Zulassung auf die Orientalische Akademie bewarb, setzte sich die Ausbildung in dem altherwürdigen Institut noch nach dem Unterrichtsplan fort, der 1833 eingeführt und dann mehrmals modifiziert wurde. Nach diesem wurden in allen fünf Jahrgängen nicht nur Fremdsprachen unterrichtet, sondern auch verschiedene rechtliche und diplomatische Fächer. Im Zeitraum von 1868 bis 1871, als Stefan Burián Zögling der Akademie war, gehörten zu den rechtlich-diplomatischen Fächern solche, wie das Bürgerrecht, Handels-, Wechsel- und Schifffahrtsrecht, Prozessrecht, Strafrecht, Strafprozessrecht, Statistik, Volkswirtschaftslehre und Finanzwissenschaft, Diplomatiegeschichte und internationales Recht, österreichische konsularische Kenntnisse. Unter den unterrichteten Fremdsprachen an der Akademie befanden sich die türkischen, arabischen, persischen, französischen, italienischen, englischen und neugriechischen Sprachen, und die türkische Geschichte wurde auch in Fremdsprache, auf Türkisch unterrichtet.¹³

Im Namen Stefan Buriáns wandte sich sein Vater Stefan Burián der Ältere an die Orientalische Akademie, um um die Zulassung seines Sohnes zu bitten, für eine der im selben Jahr vakant gewordenen Stiftplätze. In seinem Brief schrieb er, dass

¹¹ Stefan Buriáns Gymnasialzeugnisse s. u. Aufnahmegesuch... a. a. O.

¹² *Benachrichtigung des Pressburger k. kath. Hauptgymnasiums vom Jahre 1867/8.* Hrsg. von Direktor Károly Wiedermann. Pressburg, 1868. 31.

¹³ PETRISCH, Ernst Dieter: *Erziehung in guten Sitten, Andacht und Gehorsam. Die 1754 gegründete Orientalische Akademie in Wien.* Das Osmanische Reich und die Habsburgermonarchie. Akten des internationalen Kongresses zum 150-jährigen Bestehen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung Wien, 22–25. September 2004. Wien-München, 2005. 494. JOUKOVA, Alexandra: *Dolmetscher- und Sprachausbildung an der Orientalischen bzw. Diplomatischen Akademie in Wien.* Wien, 2002. 30. 35. 43-45. ERLACH, Daniela: *Die Orientalische Akademie in Wien.* Wien, 1988. 7., 9. WEIß EDLER VON STARKENFELS, Victor: *Die k. k. Orientalische Akademie zu Wien. Ihre Gründung, Fortbildung und gegenwärtige Einrichtung.* Wien, 1839. 6.

sich sein Sohn seit Jahren auf diesen Weg vorbereitete, die achte Gymnasialklasse und das Abitur machte er mit vorzüglichem Ergebnis, neben seiner ungarischen Muttersprache kann er noch deutsch, lateinisch, griechisch, französisch, englisch und ein wenig spanisch, daneben machte er Vorstudien in der arabischen Sprache. Sonst sei sein Sohn hoch, habe einen starken Körper und erfreut sich einer guten Gesundheit, wovon er das ärztliche Zeugnis zum Aufnahmegesuch in der Anlage sandte. Er schrieb von sich selbst, dass er als Pressburger Advokat seit 1849 in Rechtsvertretung von mehreren Herrschaften fungierte, davor von 1836 bis 1849 stand er im Staatsdienst als Komitatsbeamter und Gerichtsrat. Er erzog sieben Kinder, davon seien sechs noch nicht volljährig und beanspruchten Sorge, aber sein Vermögen was aus einigen Grundstücken und Gebäude im Komitat Pressburg besteht, sei dazu leider nicht genug. Trotzdem drückte er seine Bereitschaft aus, dass er seinen Sohn auf der Akademie „vorschriftsmäßig und gebührend“ befördern kann und wenn es nötig ist, übernimmt er auch die Bürgschaft. Stefan Burián senior fügte dem Brief sowohl das ärztliche Zeugnis seines Sohnes und das Zeugnis vom Franz Hiller Pressburger Sprachlehrer an, nach dem er in Französisch und in Englisch „sowohl im mündlichen, als schriftlichen Ausdrücke zur größten Fertigkeit gebracht“, als auch seine gymnasiale Zeugnisse, die Empfehlung des Pfarrers der Pressburger St. Martin-Pfarrei und das Impfzeugnis mit der Unterzeichnung des Stomfaer Arztes Bettelheim.¹⁴

In der schriftlichen Aufnahmeprüfung am 15. Oktober 1868 sollten die Kandidaten neben einen Aufsatz aus dem Fach Geschichte auch drei Übersetzungen erarbeiten, eine aus dem Lateinischen ins Deutsche, eine aus dem Französischen ins Deutsche und eine aus dem Deutschen ins Französische. Stefan Burián erhielt alleine unter den elf Kandidaten für alle vier Aufgaben eine ausgezeichnete Qualifikation, und denn sein Abiturzeugnis war auch vorzüglich, ihm wurde als Allererste der Rangliste der Kandidaten der Stiftplatz der Orientalischen Akademie verliehen. Den zweiten Stiftplatz erhielt Staistaus Wysocki, der Sohn eines polnischen Gutsherrn aus Galizien.¹⁵

Die gymnasialen Ergebnisse, der Fleiß, die Ausdauer und nicht zuletzt die Fremdsprachenkenntnisse Stefan Buriáns befähigten ihn zu einem konsularischen und später zu einem diplomatischen Beruf. Sein Vater Stefan Burián senior war zunächst Gutsverwalter der Familie Pálffy, dann der Familie Károlyi. Aber die Tatsache, dass irgendwelche aristokratische Familie oder Graf Alois Károlyi früherer Berliner Gesandte persönlich für seine Aufnahme intervenierte, ist anhand der bereitliegenden Dokumente nicht beweisbar. Es scheint die Annahme

¹⁴ Stefan von Burián, Advokat zu Pressburg an das hohe kais. königl. Ministerium; Pfarramtliches Zeugnis; Aerztliches Zeugnis; Zeugnis vom Franz Hiller, Lehrer der französischen und englischen Sprache an der Pressburger Ober-Realschule; Impfzeugnis; Gymnasiumi Bizonyítvány: Burián István 1864-1868. Aufnahmegesuch, in welchem Stefan von Burián, Advokat zu Pressburg, bittet um Zulassung seines Sohnes, Stefan Burián zur Prüfung für die k. k. orientalische Akademie und Verleihung für denselben eines Stiftplatzes daneben. 14. 7. 1868. HHStA, Konsularakademie, Kart. 74.

¹⁵ Conkurs-Elaborate 1868. HHStA, Administrative Registratur (AR), F8, Kart. 291. Vortrag des Ministers des kaiserlichen Hauses und des Äußern. Wien, 7. November 1868. Ah. Entschließung: Gödöllő, 9. November 1868. HHStA, AR, F8, Kart. 276.

wahrscheinlicher, dass sich Stefan Burián dank seiner eigenen Fähigkeiten den Stiftplatz der Orientalischen Akademie mit Erfolg erwarb.

Seine Studienleistung scheint auch diese Annahme zu stützen. Burián wies vorzügliche Erfolge während seiner Studienzeit auf der Orientalischen Akademie auf. Er war einer der besten Zöglinge im Jahrgang von 1868, seine Prüfungen bestand er immer mit vorzüglichen Ergebnissen, in seinen Zeugnissen standen neben den Fächer immer solche Qualifikationen, wie „*vollkommend befriedigend*“, „*befriedigend mit Auszeichnung*“ oder „*auszeichnend*“. Seine letzten Prüfungen – in konsularisches Recht, in Diplomatiegeschichte und in Statistik – legte er am 22. Juli 1872 ab, und damit absolvierte er vollständig die theoretisch fünf Jahre lang dauernde Ausbildung in dreieinhalb Jahren.¹⁶

Neben der Orientalischen Akademie diente er vom 10. Oktober 1871 dem 72. k. u. k. Infanterieregiment als Einjährig-Freiwillige. Der Ergänzungsdistrict des den Namen Freiherr von David tragende 72. gemeinsamen Infanterieregiments war Pressburg, sein Standort Wien, vom 1. Juli 1871 Pressburg. Vom auf eigenen Kosten gemachten Militärdienst wurde er am 16. Oktober 1872 abgeschafft, mit einer von der Abrüstung ordentlich ausfertigten Dienstentlassung.¹⁷

Vergebens absolvierte er aber die Orientalische Akademie mit so einem guten Ergebnis, denn die Aufnahme in den Konsulardienst war überhaupt nicht selbstverständlich. Obwohl sich die Zöglingszahl mehr oder weniger an den jeweiligen Personalanspruch orientierte, wurden doch nicht alle Absolventen in Konsulardienst aufgenommen, aber es galt auch für den Ballhausplatz, dass die anständigen Leute für die vakanten Beamtenplätze nicht ausschließlich aus den Absolventen der Orientalischen Akademie ausgewählt wurden.¹⁸ Stefan Buriáns auswärtige Karriere konnte aber im Gefolge des glücklichen Zusammenspiels der Umstände gleich nach der Beendigung der Akademie beginnen. Nach dem Ausgleich waren die Magyaren im diplomatischen Beamtentum der Monarchie unterrepräsentiert und auf dem Ballhausplatz wurde es nach Magyaren gesucht. Graf Julius Andrassy der Außenminister (1871-1879), dann Béni Kállay Ministerialabteilungschef (1879-1882) taten alles an, um den Anteil der Magyaren in der dualistischen Monarchie im nunmehr gemeinsamen k. u. k. Außendienst der Parität angemessen zu steigern. Im auswärtigen Apparat waren die beiden Stefan Buriáns Mentoren, die dem Anfänger Konsularbeamten bei den ersten Schritten halfen und seinen Weg im späteren ebneten.¹⁹

¹⁶ Copien der Studienzeugnisse 1862-1871. HHStA, Konsularakademie, Bücher 109. Fortgangszeugnisse 1871-1872. HHStA, Konsularakademie, Bücher 110. Classifications-Tabelle, Semestral-Prüfungen von 1871-1880. HHStA, AR, F8, Kart. 291.

¹⁷ Kaisl. Königl. Militär-Schematismus für 1871. Wien, 1871. 410. Kaisl. Königl. Militär-Schematismus für 1872. Wien, 1872. 331. Geschichte des Inf.-Regiments Freiherr von David No. 72. Wien, 1904. 110-113. Klassifikationstabelle: Rajeczki Burián István. Hadtörténelmi Levéltár, AKVI, 7788.

¹⁸ AGSTNER, Rudolf: *Die Direktoren, Hörer und Hörerinnen der Orientalische Akademie und der Konsularakademie 1754-1941*. 250 Jahre – Von der Orientalischen zur Diplomatischen Akademie in Wien. Hrsg. von Oliver RATHKOLB. Innsbruck-Wien-München -Bozen, 2006. 405-406.

¹⁹ RESS Imre: *Ungarn im gemeinsamen Finanzministerium. Kaiser und König 1526-1918: eine historische Reise*. Wien, 2001. 93.

Unter den Neuentdeckungen Andrássys machte eindeutig Stefan Burián die größte Karriere. Seine Laufbahn begann am 9. Dezember 1872, als ihn Andrassy zum Konsulpraktikanten der III. Abteilung ernannte, sein Eid legte er zwei Tage später am 11. Dezember vor dem Baron Adalbert Orczy, dem Ministerialabteilungschef ab.²⁰ Er war also knapp 22 Jahre alt, als er seine erste Ernennung erhielt. Er kam am 27. Dezember in Alexandrien an und trat zum Dienst am Generalkonsulat noch am selben Tag an.²¹ An diesem vom handelspolitischen Gesichtspunkt aus wichtigen Standort zog er selbst noch nicht besonders die Aufmerksamkeit seiner Vorgesetzten auf sich. Als Konsulpraktikant der III. Abteilung stand er nur provisorisch im Staatsdienst, und entsprechend der auf den Konsulaten beziehenden inneren Vorschriften ging ihm im Rang noch der Botschaftsattaché o. Z. auch voraus. Er wurde nur vom 23. November 1873 festangestellt und dann zum ersten ordentlichen Konsulpraktikanten befördert, zuerst mit 700, dann mit 800 Forint Gehalt.²²

Am 6. November 1874 wurde er mit einer ministerialen Anweisung nach Bukarest versetzt und mit Wirkung vom 24. November seinem Dienst in Alexandrien entzogen.²³ Aber er kam nur am 1. Januar 1875 an seinem neuen Standort an, worüber der Außenminister Andrassy eine sofortige Aufklärung verlangte, weil er das Ministerium von der Verspätung unverzüglich berichten hätte sollen.²⁴ Burián redete sich mit der Umständlichkeit der Anfänger in respektvollem Ton heraus, nach dem die Behauptung er solle sich die Zeit in Alexandrien und Konstantinopel für Stadtbesichtigung und Einkauf stehlen, überhaupt nicht wahr sei, die Verspätung wurde davon erregt, dass er noch auf Zeit in Ägypten im Dienst bleiben sollte.²⁵

Am 1. November 1875 wurde er zum Vizekonsul ernannt, den Eid legte er am 16. November ab.²⁶ Er blieb drei Jahre in Bukarest, dann wurde er nach Belgrad versetzt. Er verließ die rumänische Hauptstadt am 13. Dezember 1878 und kam in seinen neuen Standort am 1. Januar 1879 an.²⁷ Es war eine ganz andere Welt als die den aristokratischen Jünglingen reservierte westeuropäischen Städten, wo die Altersgenossen Buriáns das Leben und die vornehme Gesellschaft genießend in der Wirklichkeit nichts machten.²⁸ Burián dagegen arbeitete, studierte, strengte sich

²⁰ Ministerialdekret, Abschrift, 9. 12. 1872. HHStA, AR, Personalien (F4), Kart. 44, Burián. Eidesurkunde, 11. 12. 1872. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²¹ Cischini an Andrassy, Telegramm, Alexandrien, 27. 12. 1872. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²² Kanzleikonzept, 23. 11. 1873. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²³ Ministerialdekret, Abschrift, 6. 11. 1874. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²⁴ Calice an das Ministerium, Telegramm, Bukarest, 1. 1. 1875. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Calice an Andrassy, Bukarest, 5. 1. 1875. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²⁵ Burián an das Ministerium, Bukarest, 10. 1. 1875. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²⁶ Kanzleikonzept, 1. 11. 1875. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Eidesurkunde, 16. 11. 1875. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²⁷ Ministerialdekret, Abschrift, 30. 11. 1878. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Hoyos an Andrassy, Telegramm, Bukarest, 13. 12. 1878. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Herbert an das Ministerium, Telegramm, Belgrad, 3. 1. 1879. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

²⁸ CSÁKY, Eva-Marie (Hg.): *Vom Geachteten zum Geächteten. Erinnerungen des k. und k. Diplomaten und k. ungarischen Außenministers Emerich Csáky 1882-1961*. Wien-Köln-Weimar, 1992.

an und in Belgrad mischte er sich unwillkürlich dem Kompetenzkonflikt zwischen dem diplomatischen Geschäftsträger Baron Franz Paul Herbert und dem Generalkonsul Ritter Adalbert Angel. Der Letztere nannte Burián zum Quertreiber, der die Eifersucht des Generalkonsuls völlig auf sich zog, als ihn Baron Herbert einmal mit der Vertretung Buriáns beauftragte, der aber theoretisch sein Untergebener war.²⁹

Dieses Klima gefiel dem jungen und ehrgeizigen Vizekonsul nicht, deshalb wollte er so schnell wie möglich aus Belgrad kommen, im vollen Einverständnis mit dem Generalkonsul Angel. In einem Brief schrieb er mit etlicher Sorge und Antipathie über den Twen, Anfänger konsularischen Beamten zum Béni Kállay außenministerialischen Abteilungsleiter: Wenn Burián nach Wien fährt, um dort um seine Versetzung zu bitten, dann sollte das Ministerium seinen Auftrag befördern, denn *„er passt nicht her und auch nicht zu Herbert, der ihn ganz verderben wird. Wenn er unter gute Hände kommt, die sein Talent richtig zu leiten und seine Selbstüberschätzung etwas zu dämpfen, dagegen mehr sein Herz kultivieren verstehen werden, so könnte ein vorzüglicher Mensch aus ihm werden, sonst wird er aber total verdorben und nur Täuschungen ausgesetzt“*³⁰ Sein Chef wollte wahrscheinlich einfach den übertrieben ambitiösen jungen Untergebenen abhängen. Burián lernte sicherlich aus diesem Fall, fortan wird er nur gelobt, vorwiegend seine Fähigkeiten und sein *„Diensteifer“*.³¹

Nach der Bitte Angels angemessen wurde Burián nach einem einjährigen Dienst nach Sofia in Bulgarien versetzt.³² Er verließ Belgrad am 7. April 1880 und kam zwei Tage später in der bulgarischen Hauptstadt an, wo er gleichfalls als Vizekonsul diente und mit Zulagen insgesamt 1200 Forint Gehalt erhielt.³³ Allerdings suchte ihn gleich nach ein paar Monaten sein Chef Graf Rudolf Khevenhüller um seine Ernennung zum außerordentlichen Konsul an. Khevenhüller schrieb: *„Burián sei für Ihre Exzellenz nicht unbekannt, deshalb scheint es nicht besonders nötig ihn mit lobenden Worten anzubetreffen. Burián ist eine kostbare Kraft, deren Anstellung in höheren und bedeutungsvolleren Dienstplätzen vom Gesichtspunkt des obersten Dienstes aus empfehlenswert scheint. Burián ist nicht nur einer unter den begabten Jungen, denen ich im Laufe meiner diplomatischen und konsularischen Laufbahn kennenlernte, sondern er soll bestimmt der fleißigste und gründlichste unter denen sein.“*³⁴ Weiterhin glaubt er, dass es vielleicht eine Beförderung außer der Reihe bedeutet, aber im Falle Buriáns sei es auf jeden Fall

91. MUSULIN, Alexander Freiherr von: *Das Haus am Ballplatz. Erinnerungen eines österreichisch-ungarischen Diplomaten*. München, 1924. 27.

²⁹ Anger an Kállay, Belgrad, 28. 12. 1879. HHStA, Politisches Archiv (PA), XL, Nachlass Kállay, Kart. 333.

³⁰ Anger an Kállay, Privatbrief, Belgrad, 21. 10. 1879. HHStA, PA, XL, Nachlass Kállay, Kart. 333.

³¹ SOMOGYI Éva: *Hagyomány és átalakulás. Állam és bürokrácia a dualista Habsburg Monarchiában*. Budapest, 2006. 193.

³² Ministerialdekret, Abschrift, 15. 3. 1880. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

³³ Herbert an Haymerle, Telegramm, Belgrad, 9. 4. 1880. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Khevenhüller an Haymerle, Telegramm, Sofia, 12. 4. 1880. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

³⁴ Khevenhüller an Haymerle, eigenhändiger Brief, Sofia, 16. 11. 1880. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

begründet. „Ich würde“, schließt seine Zeilen Khevenhüller, „die Gewährung meiner Bitte als eine mir persönlich erwiesene Gunst und Anerkennung auffassen und übergücklich sein, einem tüchtigen Beamten zum Besten des Ah. Dienstes als Vermittler gedient zu haben“.³⁵ Den Brief sandte er nach Wien, wo im Ministerium die folgende Anmerkung auf den Paperrand kam: „das Ministerium d. Ä. weißt die dienste Buriáns vollauf zu schätzen, aber er dient erst seit 8 Jahren und hat eine Reihe Vordermänner, die nicht ohne weiteres übersprungen werden können“.³⁶

Sein guter Ruf wurde aber im Ministerium begründet. Mit dem Beschluss des Herrschers vom 12. Februar 1882 wurde Stefan Burián zum Wirklichen Geheimen Rat ernannt und am 27. Februar legte er sein Eid ab, am 31. März kam er in Moskau an, wo er noch am selben Tag die Führung des Generalkonsulats übernahm.³⁷ Sein Gehalt machte 1.600 Forint aus, was mit einer Zulage von 1.200 Forint ergänzt wurde. Noch dieses Jahr erhöhte sich sein Gehalt ab 13. Mai auf 2.200 Forint, die dazu gehörende Zulage auf 3.800 Forint.³⁸

Auf dem Weg nach Moskau kam er für eine kurze Zeit auch an Budapest. Im Laufe seines Lebens stellte er hier wieder einen Kontakt mit dem Militär her, da er „am 9. März 1882 die Prüfung für Zöglinge der Streitkräfte mit vorzüglichem Ergebnis ablegte und vom Seiner Kaiserlichen und Königlichen Apostolischen Majestät am 26. März 1882 zu den ungarischen königlichen Armee außerordentlich und aus Gnade zum beurlaubten Husarenleutnant ernannt wurde“.³⁹ Seine Einheit, wozu er als beurlaubter Honvéd-Husarenleutnant eingeordnet wurde, war die 1. Hundertschaft des ungarischen königlichen 1. Honvéd-Husarenregiments. Nach dem Zeugnis seines Dienstausseses studierte er nach seinem Eintritt nicht mehr, von seinen Privatbeziehungen ist im Jahre 1882 das folgende zu lesen: „Er ist ledig, verfügt über kein Privatvermögen, seine finanzielle Lage ist geordnet, er ist k. u. k. österreichisch-ungarischer Konsul und Führer des Generalkonsulats, seine jährliche Entlohnung ist 6000 Forint in Gold“.⁴⁰

Stefan Burián diente aber nie einen Tag bei der 1. Hundertschaft des 1. Honvéd-Husarenregiments. Von seiner Dienststellung wurde von 1882 bis 1888 jedes Jahr dieselbe Notiz auf seinen Dienstausses geschrieben: „beurlaubter Leutnant: Er tat keinen Dienst, seiner herbstlichen Gewehrübung wurde er enthoben.“ Unter seinen besonderen Kenntnissen stand, dass er Jura an der Wiener Universität studierte, in der Rubrik seiner Geschicke war der Eintrag: „Fechter, Athlet, Schwimmer und Reiter.“ Seine Sprachkenntnisse waren imponierend: „Ungarisch, deutsch, französisch, englisch, italienisch, spanisch und türkisch perfekt, rumänisch und persisch schrieb und sprach er ein bisschen.“ Seine

³⁵ Ebd.

³⁶ Ebd.

³⁷ Kanzleikonzept, 12. 2. 1882. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Burián an das Ministerium, Telegramm, 1. 4. 1882. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Trautenberg an Kálnoky, Telegramm, 5. 4. 1882. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

³⁸ Ministerialdekret, Abschrift, 15. 3. 1882. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Zirkular, Abschrift, 13. 5. 1882. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

³⁹ Klassifikationstabelle: Rajeczki Burián István. Hadtörténelmi Levéltár, AKVI, 7788.

⁴⁰ Ebd.

Vorgesetzten schrieben aber von 1882 jedes Jahr nur so viel in seine Qualifikation: „*Bisher tat er keinen Dienst. Zur Beförderung zunächst nicht befähigt.*“ Dann die eigenhändige Bemerkung des Regimentskommandanten: „*Ich kenne ihn nicht – Kommandant Kutassy*“. Trotzdem wurde er am 4. April 1889 zum Titular-Oberleutnant befördert.⁴¹

Wie dann Stefan Burián den Erwartungen des Außenministers Gustav Kálnoky in Moskau gerecht wurde, ergibt sich aus der Unterbreitung vom 5. August 1886, in der der Minister um die Schenkung des Titels und Charakters Generalkonsul für Burián bat. Kálnoky argumentierte damit, dass er sich schon seit vier Jahren in diesem wichtigen Standort betätigt und „*durch seine gediegenen Leistungen auf dem Gebiete der politischen Berichterstattung, sowie auch in sonstiger Hinsicht, insbesondere durch die vortreffliche Stellung, die er sich in den russischen Gesellschaftskreisen zu gründen verstand, die an seine Berufung geknüpften Erwartungen glänzend bestätigt*“. Die ministeriale Unterbreitung wurde von Franz Josef am 9. August 1886 genehmigt.⁴²

Im Sommer 1886 passierte, dass der Geschäftsträger der Monarchie in Sofia, Baron Rüdiger Biegeleben 3 Monate auf Urlaub ging und mit der zeitweiligen Aushilfe der Moskauer Generalkonsul Stefan Burián beauftragt wurde. Burián kam am 9. August 1886 in die bulgarische Hauptstadt an und am 11. August übernahm er die Führung der Vertretung.⁴³ Dann als nächstes Jahr am 1. März Biegeleben zurückberufen wurde, die Führung der Sofiaer Vertretung blieb endgültig in den Hände Buriáns. Sein Gehalt erhöhte sich auf 2600 Forint, was mit einer Pauschale von 5000 Forint ergänzt wurde.⁴⁴

In Sofia wartete auf Stefan Burián keine kleinere Aufgabe, als dass er den Einfluss der Österreichisch-Ungarischen Monarchie in dem balkanischen Land bestätigen sollte, indem er die günstige innenpolitische Lage ausnützt, was im Gefolge der bulgarischen Krise vorkam. In auf dem Wiener Kongress zustande gekommene, fernerhin unter der Oberhoheit der Osmanen stehenden Ostrumelien brach im September 1885 ein Aufstand aus, und der Herrscher des autonomen Fürstentums Bulgarien, Alexander Battenberg ernannte sich selbst zum Fürsten vom ganzen Bulgarien. Da die russische Intervention wegen des Protests der Monarchie mit keinem Erfolg begleitet wurde, Bulgarien wurde praktisch aus dem Interessenbereich des Zarenreiches ausgerissen und informierte sich eher über Wien.⁴⁵ Dieses Feld bot für Burián gute Möglichkeiten um seine Fähigkeiten wieder zu zeigen und sich Geltung für die Interessen der Monarchie in Bulgarien zu verschaffen. Diese Aufgabe erfüllte er auch mit Erfolg, pflegte sowohl

⁴¹ Ebd.

⁴² Vortrag von Kálnoky, 5. 8. 1886. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁴³ Ministerialdekret, Abschrift, 29. 7. 1886. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Burián an das Ministerium, Telegramm, 9. 8. 1886. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Amtsübergabeprotokoll vom 10. August 1886. Sofia, 14. August 1886. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Burián an Kálnoky, Sofia, 26. Oktober 1886. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁴⁴ Ministerialdekret, 1. 3. 1887. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Ministerialdekret, Abschrift, 24. 1. 1887. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁴⁵ DIÓSZEGI István: *A hatalmi politika másfél évszázada 1789-1939*. Budapest, 1994. 189-191.

mit Fürst Ferdinand als auch mit dem Ministerpräsidenten Stambolow gute Beziehung. Er war vertrauter Berater der beiden, so neben der europäischen außenpolitischen Lage tat auch Buriáns Tätigkeit dazu, dass die Monarchie das Fürstentum Bulgarien unter seinen Einfluss ziehen konnte, das von der Pforte nur noch nominell abhängig war. Wie früher in Moskau, jetzt hier so in Sofia erfüllte er in jeder Hinsicht die in ihn gesetzten Hoffnungen.⁴⁶

Damit in diesem außerordentlich wichtigen balkanischen Land wieder ein endgültig ernannter Diplomat die Monarchie vertritt, bat der Außenminister Kálnoky um die Ernennung Buriáns zum Generalkonsul der II. Abteilung. Der Minister äußerte sich in seiner Unterbreitung vom 2. Mai 1887, dass er der einzige von den Konsularbeamten sei, der dieser Funktion angemessen ist, weil *„indem ihm an politischem Blicke und Temperament, an glücklicher Kenntnis der bulgarischen Zustände, sowie in Bezug auf Umgangsformen und äußerer Haltung kein Beamter der Consularbranche gleichkommt“*.⁴⁷ Nebenbei war er der einzige Beamte, der im Gefolge seiner früheren Angestelltheit in Sofia und Moskau auch die Sprache perfekt beherrschte, was nach Kálnoky – *„wesentlich zur zufriedenstellenden Erledigung der Geschäfte beitrüge“*.⁴⁸

Zum Schluss schlug Kálnoky vor, Burián sollte mit einem zum bulgarischen Außenminister geltenden Akkreditiv versehen werden, das seine Position sichert. Franz Joseph genehmigte die Unterbreitung am 4. Mai 1887, so wurde Stefan Burián, der mit dem Titel und Charakter Generalkonsul beamtet war, zum Wirklichen Generalkonsul der II. Abteilung ernannt und wurde mit den Aufgaben eines diplomatischen Geschäftsträgers und eines Generalkonsuls der I. Abteilung beauftragt. Sein Gehalt erhöhte sich auf 3.000 Forint mit einer Zulage von 12.000 Forint.⁴⁹ Die Überreichung des Akkreditivs kam am 23. Mai 1887 an die Reihe.⁵⁰

Ein Jahre später wurde er mit dem Komturkreuz des Franz-Joseph-Ordens ausgezeichnet. In seiner Unterbreitung vom 30. April schrieb Graf Kálnoky: *„Es wäre mir schwer, eine Persönlichkeit zu nenne, deren dienstliche Antezedenzen in jeder Hinsicht so ehrenvoll sind, wie jene Herr v. Buriáns, der schon zu Beginn seiner Dienstlaufbahn als subalterner Beamter allenthalben, wo er verwendet war, durch seine tadellose äußere Haltung und nicht gewöhnliche Befähigung die Aufmerksamkeit auf sich zu lenken wusste und seither den Erwartungen, die man an seine Anlagen zu knüpfen berechtigt war, auch in höheren Stellungen vollends entsprechen hat. Burián ist eben ein Mann geläuterten Auffassungen, dessen ganzes Streben dem Allerhöchsten Dienste gewidmet ist, mit dessen Zielen er sich ganz identifiziert, und diese Eigenschaften, von einem gediegenen, in sich abgeschlossenen Charakter, sowie einem natürlichen Taktgefühl unterstützt, verleihen ihm eine gewisse Superiorität, welche ihn für eine politische Wirksamkeit*

⁴⁶ KRAMER, Hans: *Rüdiger Freiherr von Biegeleben. Ein österreichisches Diplomatleben*. Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, Bd. 63, (1955) 3-4. Graz-Köln, 1955. 601.

⁴⁷ Vortrag von Kálnoky, 2. 5. 1887. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁴⁸ Ebd.

⁴⁹ Ebd.

⁵⁰ Burián an das Ministerium, Telegramm, 23. 5. 1887. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

vorzüglich qualifiziert. In der Tat hat Herr v. Burián, wie Eurer Majestät bekannt, als Leiter des General-Consulats in Moskau, wo er sich hauptsächlich mit Fragen politischer Natur zu beschaffen hatte, auf dem Gebiete der politischen Berichterstattung Vorzügliches geleistet und rechtfertigt den Ruf, den er sich in diesem Wirkungskreise zu begründen wusste auch in Sofia, wo er vor nahezu 2 Jahren zur Leitung der Geschäfte unter schwierigen Conjunkturen dahin entsendet, mit Umsicht und Sachkenntnis wirkt, eine Achtung gebietende Stellung einnimmt und dadurch auch für die Folge die beste Gewähr für die allseits entsprechenden Handhabung des Dienstes darbietet".⁵¹ Da Burián noch keine Auszeichnung besitzt, bat er um das Komturkreuz des Franz-Joseph-Ordens für ihn, beschließt seine Unterbreitung Kálnoky.

Worin sich die Verdienste Stefan Buriáns in Bulgarien versteckten, davon bekommen wir ein Bild von einer anderen Unterbreitung des Grafen Kálnoky vom 18. Juni 1889, in der ihn der Außenminister zu einer neueren Beförderung unterbreitete. Nach Kálnoky erfüllte Burián in diesem schwierigen Sofiaer Standort die in ihn gesetzten Hoffnungen in vollem Maße. Die Besonderheiten, die für die politischen Verhältnisse in Bulgarien charakteristisch sind, bewirkten, dass *„unser Repräsentant in Sofia sich im Laufe der letzten Jahre mitunter Verhältnissen gegenübergestellt sah, welche von denselben einen nicht gewöhnlichen Grad von Klugheit und Geistesgegenwart, sowie überhaupt alle jene intellektuellen Charakter-Eigenschaften forderte, welche das Criterium eines tüchtigen politischen Agenten bilden. Burián hat sich in dieser schwierigen Situation den Aufgaben seiner Stellung vollkommen gewachsen gezeigt, das Ansehen und den Einfluß unserer Monarchie in Bulgarien aufrecht zu erhalten und zu befestigen, sich selbst aber durch das Gewicht seiner Persönlichkeit eine Position zu sichern gewußt, welche unseren dortlands sich concentrierenden weitverzweigten Interessen wesentlich zu statten kommt. Seiner umsichtigen Amtsführung ist es weiter zu verdanken, daß unsere Vertretungsbehörde in der bulgarischen Hauptstadt auch auf dem Gebiete der laufenden consularischen Geschäftsgebarung eine sehr ersprießliche Tätigkeit entwickelt, welche umsomehr Lob und Anerkennung verdient, als der sehr umfangreiche Dienstbetrieb vom Gesichtspunkte der Controlle Invigilierung an die Tatkraft des Amtsvorstandes nicht geringe Anforderungen stellt*".⁵² Anhand dieser Begründungen bat Kálnoky um die Beförderung Buriáns zum Generalkonsul der I. Abteilung, was vom Herrscher am 20. Juni 1889 genehmigt wurde. Buriáns Gehalt erhöhte sich damit auf 5.000 Forint, zu der sich eine Lokalzulage von 12.000 Forint und eine Ergänzungszulage von 2.000 Forint gesellten, um die Miete des Konsulatsgebäudes partiell zu finanzieren.⁵³

Burián heiratete mit 40, am 30. Juni 1891 in Wien die Tochter des Barons Géza Fejérváry, Feldzeugmeister und Charlotte Biedermann, Olga, wer 16 Jahre jünger war als er.⁵⁴ Diese Heirat *„über seinen Stand"* gab einen neuen Schwung für seine

⁵¹ Vortrag von Kálnoky, 30. 4. 1888. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁵² Vortrag von Kálnoky, 18. 6. 1889. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁵³ Ebd.

⁵⁴ Kanzleiabschrift des Antrages an das Ministerium vom 7. 6. 1891. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

Karriere und es wurden neue Möglichkeiten für ihn erschlossen. Géza Fejérváry war Vertraute des Herrschers und sein alterprobter Anhänger, ungarischer Verteidigungsminister, später auf den Bitten Franz Josephs hin unternahm er das Ministerpräsidentenamt. Er war nicht ein solcher Mann, der sich beschämt im Interesse der Karriere seines Schwiegersohnes zu intervenieren. Da seine anderen zwei Schwiegersöhne keine Ambition für das öffentliche Leben hatten, er konnte sein Augenmerk auf Burián – und sein Sohn Emmerich – konzentrieren. Der amtliche Aufstieg Stefan Buriáns wurde fortan mit anderen Kriterien gemessen.⁵⁵

Kein Wunder, dass sich sein schneller Aufstieg auf der Rangliste fortsetzte. Nachdem er am 20. April 1894 auch den Stern zum Komturkreuz des Franz-Joseph-Ordens erhielt, wurden ihm noch im selben Jahr am 26. Oktober die Titel und Charakter Außerordentlicher Bote und Bevollmächtigter Minister verliehen.⁵⁶

Nach neun Jahren Aufenthalt in Sofia wurde Burián am 5. November 1895 aus Bulgarien zurückberufen.⁵⁷ Schon am 30. Oktober übergab er die Geschäfte dem Baron Hoennig dem temporären Geschäftsträger, und am nächsten Tag verließ er die bulgarische Hauptstadt.⁵⁸ Er reiste nach Wien, wo er nach einem kurzen Urlaub zum temporären Dienst ins Ministerium bestellt wurde. In Wien erhielt er 3.000 Forint Kostenersatz.⁵⁹

Nach kurzer Zeit als Beamte am Ballhausplatz wurde er am 24. Juni 1896 zum Gesandten zu den Badener, Hessischen und Württemberger Höfe ernannt, mit dem Amtssitz in Stuttgart. Sein Gehalt erhöhte sich auf 6.300 Forint mit einer Zulage von 7.200 Forint, mit Quartiergeld von 1.500 Forint und mit einer Reisekostenpauschale von 3.000 Forint.⁶⁰ Damit übertritt er in die Diplomatie ohne dass er jemals die Titel Botschaftssekretär oder Botschaftsrat erhielt hätte.⁶¹ Er kam am 4. Juli 1896 in seinen neuen Standort an.⁶²

Wie auch viele andere österreichisch-ungarische Diplomaten, so sollte auch Burián nicht so lange Zeit in Stuttgart verlieren: Nach einem Jahr, am 16. Februar 1897 wurde er nach Athen versetzt.⁶³ In der Unterbreitung des Außenministers Agenor Goluchowski, in der er um die Versetzung Buriáns bat, charakterisierte er ihn als jemand, der *„Pflichteifer und Takt mit gediegenen Kenntnissen und besonderer diplomatischer Begabung in sich vereinigt“*⁶⁴ Die Führung der Vertretung übergab er am 8. August 1897 in Stuttgart, und er kam am 19. August

⁵⁵ HAJDU: 551-552.

⁵⁶ Kanzleizuschrift des kais. öst. Franz-Joseph-Ordens, 20. 3. 1894. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Kanzleikonzept, 26. 10. 1894. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Damit trat er in die V. Rangklasse der Beamten vor, sein Gehalt erhöhte sich schon früher auf 6.000 Forint. Zirkular, Abschrift, 1. 7. 1894. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁵⁷ Kanzleikonzept, 5. 11. 1895. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁵⁸ Burián an das Ministerium, Telegramm, 30. 10. 1895. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁵⁹ Kanzleiverordnung, Konzept, 26. 11. 1895. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁶⁰ Ministerialdekret, Abschrift, 24. 6. 1896. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁶¹ SZABÓ: 211.

⁶² Burián an das Ministerium, Telegramm, 4. 7. 1896. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁶³ Vortrag von Goluchowski, 15. 2. 1897. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁶⁴ Sein Gehalt blieb in Athen unverändert. Ebd.

in die griechische Hauptstadt an.⁶⁵ Er verbrachte 6 Jahre da. Am 24. Juli 1903 wurde er zum gemeinsamen Finanzminister ernannt und gleichzeitig damit wurde ihm der Titel des Geheimrats verliehen, nach dem er am 15. März 1900 vom Herrscher in den Baronstand erhoben wurde.⁶⁶

All dies war eine neue bedeutende Wende im Leben Stefan Buriáns, da er dann aus der Diplomatie ins politische Leben übertrat. Bei seiner Beförderung spielten sowohl sein diplomatisches Vorleben als auch seine Verwandtschaften eine Rolle, zugleich trifft es auch zu, dass bei der Frage der Nachfolge der ungarische Ministerpräsident auch keine andere personelle Vorstellung hatte, und verwies nicht darauf, dass er in irgendwelcher Form mit seiner Initiative leben wolle.⁶⁷ All dies kann gleichzeitig mit dem rückläufigen Interesse für die gesamtreichlichen Ämter in den ungarischen politischen Kreisen und mit der sich im Sommer 1903 andeutenden ungarischen innenpolitischen Krise erklärt werden.⁶⁸ Stefan Burián war also ein Kandidat des Herrschers für den Posten des Gemeinsamen Außenministers, genauso wie auch sein Vorgänger im Amt, Béni Kállay zu seiner Zeit. Nach dem Tode Kállays beauftragte der Herrscher gewohnheitsmäßig den Außenminister mit der Führung des herrenlosen Gemeinsamen Finanzministeriums. Darüber benachrichtigte er den Außenminister Gołuchowski per Telegramm und informierte ihn gleichzeitig darüber, dass er Stefan Burián zum Gemeinsamen Finanzminister ernennen will.⁶⁹ Aus diesem ungewöhnlich schnellen und reibungslosen Wechsel lässt sich die Folgerung ziehen, dass der Herrscher schon seit Langem mit Burián so rechnete, wie mit jemandem, dem er noch eine wichtigere Aufgabe anvertrauen kann. Zugleich stimmt das auch zu, dass er nach dem dualistischen Gewohnheitsrecht an der Stelle der verstorbenen Béni Kállay einen ungarischen Minister finden sollte, und dann im Jahre 1903 weder in der ungarischen Innenpolitik noch in der gemeinsamen Diplomatie bot sich niemand an, der die ungarische Staatsbürgerschaft hatte und der allen besonderen Erwartungen gerecht wurde, die seit der Okkupation von Bosnien und Herzegowina an den Gemeinsamen Finanzminister angefordert wurden, nämlich die soliden Kenntnisse der balkanischen Verhältnisse. Dieses Kriterium erfüllte Burián restlos anhand seines diplomatischen Vorlebens. Ludwig Thallóczy kann noch als Beispiel erwähnt werden, wie einer, der zum Amt des Gemeinsamen Außenministers in Betracht gezogen werden hätte können, aber der erfahrene und gelehrte Archivar-Direktor des gemeinsamen Finanzministeriums verfügte sich

⁶⁵ Burián an das Ministerium, Telegramm, 8. 8. 1897. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Burián an das Ministerium, Telegramm, 19. 8. 1897. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

⁶⁶ Kaiserliches Dekret, Kanzleikonzept, 5. 3. 1900. Széll an Gołuchowski, 9. 3. 1900. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Ah. Handschreiben an den Gesandten Baron Burián, Ischl, 24. 7. 1903. Vortrag des Minister des Äußern Grafen Gołuchowski, 20. 7. 1903. Kabinettsarchiv, Geheimakten, Kart. 40, Gemeinsame Finanzminister.

⁶⁷ RESS: 93.

⁶⁸ VERMES Gábor: *Tisza István*. Budapest, 2001. 105-106.

⁶⁹ Entwurf eines Ah. Handschreibens an den Minister des Ah. Hauses und des Äußern, Grafen Gołuchowski, Ischl, 14. 7. 1903. Kabinettsarchiv, Geheimakten, Kart. 44, Gemeinsame Finanzminister. Telegramm an Graf Gołuchowski, Ischl, 14. 7. 1903. Kabinettsarchiv, Geheimakten, Kart. 44, Gemeinsame Finanzminister.

über keine solchen Kontakte und einflussreiche Gönner, wie Burián, wer zu dieser Zeit schon in den Baronstand erhoben wurde. Dieser Fall ist auch ein gutes Beispiel dafür, dass die Fähigkeiten ja nötig sind, aber sie alleine oft nicht genügend zu einer Ernennung sind.

Dem Gemeinsamen Finanzminister gebührte nach dem Außen- und Kriegsminister nur das „*dritte Votum*“ in der Regierung, aber trotz dieser Rangliste hatte er eine besondere und unentbehrliche Rolle im Staatsleben der Österreichisch-Ungarischen Monarchie. Er war der *par excellence* gemeinsame Minister, dessen konstitutionelles Amt ursprünglich aus dem Jahre 1867 stammt, als es im Reich gemeinsame Angelegenheiten zustande kamen, und für einen gemeinsamen Haushaltsplan gesorgt werden sollte, von den zwei staatlichen getrennt. 1878 als sich die Monarchie eine „*gemeinsame*“ Provinz, Bosnien und Herzegowina verschuf, die Administration der okkupierten Gebiete schuf mehrere gemeinsame Angelegenheiten, und sie standen unter der Oberhoheit des Gemeinsamen Finanzministers.⁷⁰ Der Gemeinsame Finanzminister hatte eine eigentümliche Mittlerfunktion zwischen der gemeinsamen Regierung und der staatlichen Regierungen. Er handelte mit den zwei Finanzministern über den gemeinsamen Haushaltsplan, er brachte ihn für den Gemeinsamen Ministerrat ein und er kümmerte sich um die Bearbeitung der Budgetvorlage nach Beschlüsse des Ministerrats. Er brachte den Haushaltsplan der gemeinsamen Regierung in der Eröffnungssitzung für die Delegationen ein, er schützte die Unterbreitungen in den zwei staatlichen Kommissionen und er überreichte zur Bekanntgabe in der Abschlussitzung dem Vorsitzenden, die mit der Sanktion des Herrschers versehen gewordene Delegationsbeschlüsse.⁷¹

Stefan Burián kannte gut die Organisationsform und Funktion des Gemeinsamen Finanzministeriums. Bei der Orientierung und der Bekämpfung der anfänglichen Schwierigkeiten war ihm wohl Ludwig Thallóczy behilflich, der im Nu aus seinem früheren Mentor zu seinem Untergebenen wurde. Trotzdem blieb ihre Freundschaft herzlich und freundlich. Burián erbte von seinem Vorgänger Béni Kállay einen gut funktionierenden und seine Aufgaben kundig waltenden Beamtenapparat und in seiner langen, 9 Jahre dauernde Amtszeit passierten auch keine bedenklichen organisatorischen und personellen Veränderungen im Ministerium. Zugleich ist die Tatsache inkontestabel, dass Burián eine grauerer, mit Führungsfähigkeiten und Befähigungen weniger begnadete Persönlichkeit war, als Béni Kállay, dessen Leistung auch von solchen Kritikern anerkannt wurde, wie der Österreicher Balkanexperte Joseph Maria Baernreither.

In seinen Memoiren, in denen er sich mit der südslawischen Frage beschäftigt, gibt er eine anschauliche Gegenüberstellung der Persönlichkeiten und Tätigkeiten der zwei Finanzminister. Burián war ein Mann von großem und ausführlichem Wissen, er konnte stundenlang Vorträge halten, wie ein Professor, ganz

⁷⁰ SOMOGYI Éva: *Kormányzati rendszer a dualista Habsburg Monarchiában*. Budapest, 1996. 101-103. SOMOGYI Éva: *A közös minisztertanács tagjai. 1867-1907*. Történelmi Szemle (1992) 1-2. 53.

⁷¹ DIÓSZEGI István: *Az Osztrák-Magyar Monarchia közös minisztertanácsa. 1883-1895*. Jogtörténeti Szemle (1992) 4. 23-27.

interessant ihn zuzuhören, nur eine Sache darf nicht von ihm erwartet werden: Dass sein Vortrag mit Handlung begleitet wird. Was er sagt, hat nicht viel mit der täglichen politischen Übung zu tun: Es ist lebensfremd und unmöglich. *„Man regiert in einem Lande mit einer so lebhaften phantasiebegabten Bevölkerung nicht ohne einen Funken von Begeisterung, ohne Mitgefühl und ohne Temperament, zudem in einem Augenblicke, in dem alles hochgespannt voll Erwartung ist der Dinge, die kommen sollen. Burián ist nicht der Mann, sieh in eine Volksseele hineinzudenken, ein Erziehungswerk zu leiten und darum handelt es sich hier.“*⁷² Er hatte eine theoretische Einstellung, war ein pedantischer Mann, wer die Leute überhaupt nicht versteht, steht von ihnen im Geist ganz ab, hatte keine Kreativität, keine Eigeninitiative, kannte die Bedürfnisse der Leute nicht und konnte nicht auf sie wirken.

Kállay war der totale Gegensatz zu ihm: *„Man kann sich keinen größeren Gegensatz denken als zwischen ihm und Kállay. Dieser, man mag über ihn sagen, was man will, war eine Gestalt voll Leben, eine Führernatur. Seine Autorität beruhte auf sein er Persönlichkeit, mit der er den Bëgs so gut wie Serben und Kroaten imponierte. Eine solche suggestive Kraft hätte jetzt nach der Annexion sich für die modernen Zwecke einsetzen müssen“.*⁷³ Kállays Persönlichkeit war für alle drei Nationalitäten überwiegend. Ein solches Individuum hätte nach der Annexion beansprucht werden, nur im Dienste eines neuen, modernen Programms. Dagegen war Burián ein unnahbarer, herber Mann, der dauerhaft von etwas Frostigkeit umhüllt war. *„Er hat in Bosnien nie eine öffentliche Ansprache gehalten, zwischen ihm und der Bevölkerung hat es nie einen Kontakt gegeben, weder im Guten noch im Schlimmen.“*⁷⁴ Kreative Tätigkeit war von ihm nicht zu erwarten. Dagegen die allgemeine Erwartung in Bosnien: Was bringt die Annexion? Deshalb gibt es keine Zeit zu verlieren, es sollen Schritte gemacht werden, die Reformen sind nötig, und eine grundsätzlich neue Politik.

Zugleich darf es auch nicht außer Acht gelassen werden, dass auf Burián in seiner neuen Position ein schwieriges Erbe wartete. Der von Béni Kállay in Bewegung gesetzter bosnischer nationschaffender Versuch, nach dem die sich zwischen den Serben, den Kroaten und den moslemischen Bosnier straffende Gegensätze im Rahmen einer auf die gemeinsame geschichtliche Vergangenheit und sprachliche Einheit basierten bosnischen Staat aufgelöst werden sollten, endete mit vollem Misserfolg. Die Nationen forderten immer lauter die Autonomie der Kirche, des Bildungswesens und der Kultur, sie führten einen regelrechten Kulturkampf gegeneinander, und gegen die k. u. k. Regierung. Trotz der bedeutenden Entwicklung des Verkehrs, in erster Linie des Bahnnetzes, der Industrie und des Bildungswesens fiel die Bodenfrage und damit im Zusammenhang die totale Befreiung der Leibeigenschaft der vom gemeinsamen

⁷² BAERNREITHER, Joseph M.: *Fragmente eines politischen Tagebuches – Die südslawische Frage und Österreich-Ungarn vor dem Weltkrieg.* Hrsg. von Joseph REDLICH. Berlin, 1928. 113-114.

⁷³ Ebd.

⁷⁴ Ebd.

Finanzministerium überwachten bosnische österreichisch-ungarische Administration zur Last. Auf jeden Fall ist es Buriáns Verdienst, dass er gegen Ende der Amtszeit Kállays den um die serbische orthodox kirchliche Autonomie ausgebrachten Kulturkampf zum Ende führen konnte, da er der Kirche, die es seit Langem forderte, die Autonomie gab. Zugleich beging er den Fehler, dass er in die kirchliche Autonomie auch das Bildungswesen aufnahm, mit dem er – nach seinen Kritikern – „die Schulen den Serben einhändigte“.⁷⁵ All dies verändert aber nicht die Tatsache, dass Burián solide Kenntnisse über die balkanischen Verhältnisse hatte und er wäre nur schwerlich ersetzbar gewesen. Zusammen mit dem Versuch Kállays, eine bosnische Nation zu schaffen, hörte Burián mit der Förderung der kroatischen und moslemischen Elemente auf Kosten der Serben auf. 1907 ließ er offiziell die bosnische Sprache zu Serbokroatisch umbenennen und er schuf die Beihilfe der bosnischen literarischen Zeitschriften ab. Statt der Muslimen und Kroaten mit feinen Mitteln fördernden Politik versuchte er die serbische Bevölkerung mit solchen und ähnlichen Gesten zu gewinnen. Er machte zu den bosnischen konfessionellen Autonomiebewegungen den Weg frei, was aber die weitere Abgrenzung der drei konfessionellen und nationalen Gruppen zur Folge hatte.⁷⁶

Die Lage des gemeinsamen Finanzministers wurde damit immer schwieriger, dass die finanziell konsolidierten und sich durchgehend entwickelnden Provinzen nach politischen Rechten sehnten und immer größere Einrede in ihren eigenen Angelegenheiten forderten. All dies entsprach völlig der allgemeinen europäischen Entwicklung und die k. u. k. Regierung konnte auch nichts anderes tun, als mit der endgültigen Ordnung der staatsrechtlichen Lage von Bosnien und Herzegowina anfangen. Als Burián das Erbe Kállays antrat, existierten es schon gewisse Bedingungen einer begrenzten Autonomie in den besetzten Provinzen, und es klärte sich auf, dass das Provisorium der Beatzung nicht bis ins Unendliche aufrechterhalten werden kann.⁷⁷

Buriáns System, wenn auch mit wenigerem Schwung und Phantasie als Kállays, fang aber auch auf solchen Bereichen mit der Problemlösung an, die bei Kállay einigermaßen in den Hintergrund geraten wurden. So kam es zur Erschaffung der orthodoxen und islamischen kirchlichen Autonomieverordnung; die Bezahlung des Zehnten wurde in Pauschale ermöglicht, was die Vorgeschichte des Übertritts zu einem modernen Grundsteuersystem sein konnte; die freiwillige Kmetenbefreiung wurde eingeführt, was auch ein wichtiger Schritt zur totalen Befreiung der Leibeigenen war; zum Schluss wurden die kommunalen Selbstverwaltungen und das Bezirksrepräsentationssystem organisiert.⁷⁸ Alle diese Maßnahmen erhöhten aber nur das Bedürfnis der Bevölkerung, sich einen angemessenen Teil in der Verwaltung ihres Landes beteiligt zu werden. „Die Provisoriumsluft“, schrieb der

⁷⁵ BAERNREITHER: 222-223.

⁷⁶ RESS: 93.

⁷⁷ SZABÓ: 215.

⁷⁸ BURIÁN, Graf Stephan: *Drei Jahre aus der Zeit meiner Amtsführung im Kriege*. Berlin, 1923. 220-222.

gemeinsame Finanzminister in seinen Memoiren, „in der vielleicht eine noch nicht entschlußreife Politik in der Monarchie ruhig atmete, behagte der von unserer Verwaltung gehobenen, sich immer kräftiger fühlenden Bevölkerung nicht mehr“.⁷⁹

In der Sitzung des gemeinsamen Ministerrats vom 21. Dezember 1907 stand auch die Zukunft von Bosnien und Herzegowina auf der Tagesordnung. Burián führte lange die Notwendigkeit der Errichtung eines provinziellen Parlaments aus. Die Antwort des Außenministers Alois Aerensthal war aber ablehnend: Bis zum Zeitpunkt der Annexion kann das provinzielle Parlament nicht infrage kommen – antwortete der Außenminister. Dran kommt es, wenn andere Punkte des Berliner Vertrages überprüft werden. Wegen der immer verstärkenden serbischen Agitation unterbreitete Burián am 4. April 1908 ein Memorandum vor den Herrscher, in dem er die Notwendigkeit der baldigen Annexion betonte. Aerensthal gab aber wieder eine negative Antwort. Der Herrscher gab umsonst seine prinzipielle Einwilligung, Aerensthal hielt diesen Weg nach wie vor für ungangbar. All dies begründete er damit, dass das internationale Echo der Annexion nicht außer Acht gelassen werden kann, und die diplomatische Lage auch nicht für einen solchen Schritt günstig sei. Er plante die Zusammenstellung eines Gegenmemorandums, aber die Ereignisse durchjagten über ihn. Am 25. Juli 1908 brach die Jungtürkische Revolution aus und am 6. August vereinbarten sich Aerensthal und Burián von der Ankündigung der Annexion, woran am 7. Oktober 1908 die Reihe kam.⁸⁰

Die Annexion brachte das Provisorium der Besatzung zu Ende, Bosnien und Herzegowina wurden in die Monarchie eingegliedert. 1910 wurde auch ein provinzielles Landesparlament mit beschränkter Befugnis errichtet, aber den im Reich besetzten Platz der Provinzen konnte weiterhin nicht mit dem dualistischen Staatssystem in Einklang gebracht werden. Bosnien blieb „Reichsland“, das dem Wiener Gemeinsamen Finanzministerium untergeordnet wurde, und dieses Stadium dauerte bis zum Zerfall der Österreichisch-Ungarischen Monarchie an. Sogar hatte Bosnien und Herzegowina weiterhin keine Vertretung in den Delegationen.

Die gemeinsamen Minister mit ungarischer Abstammung zählten konventionell zum Berater des Herrschers in den ungarischen, innenpolitischen Fragen. Von Zeit zu Zeit nahmen sie eine Mittlerrolle auf sich, oder führten Verhandlungen und Einigungen aus dem Hintergrund. Nach Béni Kállay fielen auf Stefan Burián auch mehrmals solche Aufgaben. Der erste Fall passierte noch 1889, als der Außenminister Agenor Gołukowski Burián aufforderte, als er noch in Athen Gesandtendienst ausübte, dass er eine Rolle in der Lösung der ungarischen Regierungskrise annehmen solle. Aber er hielt diese Rolle – wie es aus einem an Kajetán Mérey geschriebenen Privatbrief ergibt – mit seinem Beamtenstand für unvereinbar und deshalb nahm er sie nicht an.⁸¹ Obwohl es nicht ein einmaliger

⁷⁹ Ebd.

⁸⁰ BAERNREITHER: 80-81. BURIÁN, Graf Stephan: *Drei Jahre aus der Zeit meiner Amtsführung im Kriege*. 220. 225-227.

⁸¹ Burián an Mérey, Privatbrief, Athen, 6. 2. 1899. HHStA, PA, XL, Nachlass Mérey, Kart. 9, No. 53, Briefwechsel: Stefan Graf Burián von Rajecz.

Fall war, dass es in der Innenpolitik völlig unbekannte und eben deshalb unparteiische Diplomaten eine Mittlerfunktion in der Handlung von innenpolitischen Krisen auf sich nahmen; so zum Beispiel László Szögyény-Marich, der als Berliner Gesandte zur Zeit der Regierungskrise von 1905-06 zu vermitteln versuchte, und er empfing in seinem Landbesitz in Csór auch Franz Kossuth. Trotzdem übernahm er nicht die Aufforderung, vielleicht weil er seine Mission schon von vornherein erfolglos urteilte. 1905 war er aber schon nicht mehr ein im ungarischen innenpolitischen Kreis völlig unbekannter Diplomat, sondern ein gemeinsamer Minister, der die Autorität des Herrschers hinter sich hatte. So reiste er nach der Wahlniederlage Stefan Tizas nach Budapest, um Julius Andrássy von der Regierungsbildung zu überzeugen. Trotzdem scheiterte sein Vermittlungsversuch wegen des unversöhnlichen Gegensatzes zwischen Tiza und Andrássy.⁸²

Stefan Burián blieb bis 1912 an der Spitze des Gemeinsamen Finanzministeriums. Am 17. Februar wurde er zur Absage gezwungen, da der Herrscher den Graf Leopold Berchtold zum Gemeinsamen Außenminister ernannte, wer ungarischer Staatsbürger war, und nach dem dualistischen Gewohnheitsrecht war es nicht möglich, gleichzeitig zwei Magyaren in der Regierung zu haben. Buriáns Absage wurde mit Wirkung vom 20. Februar von Franz Joseph genehmigt, zugleich drückte er sein Bedauern wegen solch einer Entwicklung der Dinge aus, und er versprach, dass er falls der Vakanz einer zu seinem Rang angemessene Stelle seine Ernennung auf jeden Fall befördern wird.⁸³ „Wir haben in vollstem Einvernehmen zusammengearbeitet. Sie besitzen mein vollstes Vertrauen immer weiter. Ich nehme nicht Abschied. Ich werde Sie noch oft sehen.“⁸⁴ Mit diesen Worten bedankte sich der Herrscher in der am 16. Februar in Schönbrunn gehaltenen Audienz für die Dienste Buriáns, der am nächsten Tag auch offiziell seine Entlassung einreichte und auf seine baldige Ernennung zum Botschafter vertraute: „Nur aber wurde meine Beförderung zum Botschafter versprochen. Gut! Otium cum dignitate.“ – schrieb er in sein Tagebuch am Tage seiner Absage.⁸⁵

Die Beförderung zum Botschafter wurde sich aber verspätet. Vergebens fuhr er von Zeit zu Zeit von Budapest nach Wien um sich zu orientieren, das Ergebnis war immer dasselbe: Er soll noch warten. Im Juni wurde der Posten des Washingtoner Gesandten vakant, aber er bewarb sich nicht darum, weil wie er in seinem Tagebuch schrieb: „Ich habe Anspruch auf einen europäischen Standort.“⁸⁶ Im November war er auch beim Herrscher, der ihn „im gnädigen Empfang zukommen ließ.“ Er brachte den Madrider Standort zur Sprache, worauf Seine Majestät so

⁸² HAJDU: 558.

⁸³ Burián an Franz Joseph, Wien, 17. 2. 1912. Kabinettskanzlei, Geheimakten, Kart. 40, Gemeinsame Finanzminister. Entwurf eines Ah. Handschreibens an den gemeinsamen Finanzminister, Stefan Freiherr von Burián, Wien, 20. 2. 1912. Kabinettskanzlei, Geheimakten, Kart. 40, Gemeinsame Finanzminister.

⁸⁴ Tagebücher vom Stefan Burián 1907-1922. Budapest, 1999. 45.

⁸⁵ Ebd.

⁸⁶ Ebd. 50.

antwortete: „*Gingen Sie gern nach Madrid? Es ist auch ein wichtiger Posten. Aber Sie kommen dann mal bald auf einen größeren.*“⁸⁷ In der Angelegenheit seiner Beförderung geschah aber nichts, und die Hoffnung wurde immer kleiner, dass es je geschehen wird.

Nach anderthalb Jahren Untätigkeit in Budapest brachte ihm die Regierungsbildung Stefan Tizas die Wiederkehr nach Wien und damit in den Staatsdienst. Nachdem die Regierung von László Lukács ihre Absage einreichte, beauftragte der Herrscher am 7. Juni 1913 Stefan Tisza mit der Regierungsbildung. Tisza sandte noch am selben Tag eine Nachricht zu Burián, dass er ihn am nächsten Tag besuchen solle, und beim Treffen am 8. Juni bot ihm das Ministerium um die Person Seiner Majestät an, was Burián nach ein bisschen Überlegung annahm. Wie er in seinem Tagebuch schreibt, vertrat Stefan Tisza den Standpunkt, dass „*diese Stelle in vollem Maße zur Geltung kommen soll. Schwerpunkt: auf auswärtigen Informationen und auf den südslawischen Sachen.*“⁸⁸ Burián stimmte zu. Er dachte, dass „*es Aussicht auf etwas einbringliche Intervention gibt*“ und er nahm das Angebot Tizas an.⁸⁹ Zur Ernennung und Eidleistung kam es am 11. Juni in Schönbrunn. Franz Joseph begrüßte Burián mit warmen Worten: „*Ich danke Ihnen vielmals, dass Sie sich bereitgefunden haben einzutreten. Schönen Wirkungskreis. Hilfe für Tisza und für das Auswärtige. Sie besitzen mein volles Vertrauen*“⁹⁰

Stefan Tisza beschäftigte sich früher als Ministerpräsident und Abgeordnete mit außenpolitischen Fragen. Diese Ausflüge in den Bereich der Außenpolitik machten ihn nicht zum echten Experten, so ist es natürlich, dass er bei der beständig werdenden balkanischen Krise einen zuverlässigen Berater brauchte, den er in der Person Buriáns fand.⁹¹ Seine diplomatische Fachkenntnis, seine Kundigkeit in der Außenpolitik und seine solide Kenntnisse über die balkanischen Verhältnisse ermöglichten, dass der Schwerpunkt seiner ministerialen Tätigkeit auf den „*auswärtigen Informationen und südslawischen Sachen*“ liege. Diese neue Position war ihm auch nicht wider, da es ihm eine einzigartige Möglichkeit sicherte, um zwischen dem Gemeinsamen Finanzminister und dem ungarischen Ministerpräsidenten die Verbindung aufrecht zu erhalten und zu vermitteln. Sein informeller Kompetenzbereich übertraf in der Praxis die Möglichkeiten des früheren gemeinsamen Finanzministers, da nach der Absicht Stefan Tizas, dass „*diese Stelle in vollem Maße zur Geltung kommen solle*“. Auf die Genehmigung des Herrschers stützend versah er nicht nur den ungarischen Ministerpräsidenten mit seinen Ratschlägen, sondern übte auch auf die Gestaltung der Außenpolitik Einfluss, indem er sich mit dem Gemeinsamen Außenminister regelmäßig verabedete. Buriáns Tätigkeit füllte wirklich mit einem neuen Inhalt den Posten des Ministers um die Person Seiner Majestät aus, da es früher kein Beispiel dafür gab, dass der ungarische Minister in Wien so auf die Gestaltung der gemeinsamen

⁸⁷ Ebd. 53.

⁸⁸ Ebd. 60.

⁸⁹ Ebd.

⁹⁰ Ebd.

⁹¹ VERMES: 222-223.

Außenpolitik einwirkte, wie er. Und wiefern es sich „*Aussicht auf etwas einbringliche Intervention*“ in diesem Amt versteckt, das illustriert die Krise im Juli 1914, als er nach dem Attentat von Sarajevo vom Herrscher beauftragt wurde, den ungarischen Ministerpräsidenten zur Aufgabe seines kriegsgegnerischen Standpunktes zu überreden. Obwohl er selbst im Grunde genommen auch kein Anhänger der kriegerischen Lösung war, nahm doch den Auftrag an, und mit seiner Tätigkeit trug er dazu bei, dass Stefan Tisza am Ende in das für Serbien stellende Ultimatum einwilligte.⁹²

Damit zusammen sollte er noch anderthalb Jahren darauf warten, bis er als Gemeinsamer Minister im Dienste der Monarchie zurückkehren konnte. Daran kam am 13. Januar 1913 die Reihe, als er vom Herrscher zum Nachfolger des Außenministers Leopold Berchtold ernannt wurde. Österreich-Ungarn stand zu dieser Zeit schon seit sechs Monaten mit dem in doppelter Übermacht seienden Feinde im Kampf und verteidigte bei außerordentlich blutigem Kampf die Karpatenpässe von den sich erneuernden russischen Angriffen. In der sich verschlimmernden Lage fühlte sich Berchtold immer weniger für die Aufgabe geeignet und sah so, dass die Situation einen nervenstarken Mann verlangt, um „*mit einer Art Leichtherzigkeit, eine solche Situation durchzuhalten*“⁹³ Berchtold weihte Burián seit einiger Zeit schon vor seinem Abgang in allen Fragen ein, der als Minister um die Person Seiner Majestät regelmäßig an den Sitzungen des gemeinsamen Ministerrats teilnahm, bat um ständige Orientierung über die im Ministerium gehenden Angelegenheiten, vertrat entschieden den ungarischen Standpunkt und führte seine Meinung von den aktuellen Fragen der Außenpolitik aus. Nach der Meinung Berchtolds war Burián im Besitz voller Selbstvertrauen, was die Amtsführung in den Kriegszeiten überhaupt nicht entbehren kann. Neben den persönlichen Faktoren spielte bei der Absage Berchtolds das auch mit, dass sich der Außenminister immer mehr dazu neigte, dass er dem deutschen Druck nachgebend Trentino den Italienern übergibt, was aber für Franz Joseph unannehmbar war: Er verzichtet eher auf den Thron, als er eine einzige Provinz ohne Kampf aufgibt.⁹⁴

Burián war auch gegen alle territorialen Zugeständnisse für den ehemaligen Alliierten, da er genau wusste, dass sich die Italiener damit nicht begnügen würden: Wenn die Monarchie die Übergabe der Provinz akzeptieren würde, dann würden sie noch mehr fordern. Das war das brennendste Problem, worauf Burián als gemeinsamer Außenminister eine Lösung zu finden hatte. Wie schon sein Vorgänger, so hatte er auch keine leichte Arbeit. Die Deutschen forderten Zugeständnisse für das noch neutrale Italien und Rumänien. Nach der Meinung des Graf Anton Monts, dem deutschen Gesandten in Rom, fingen die Deutschen an dem Krieg müde zu werden, und wollten gerne diese zwei Länder mit österreichisch-ungarischen Gebieten vom Krieg entfernt halten, sonst können sie –

⁹² RESS: 94.

⁹³ *Schicksalsjahre Österreichs, 1908–1918. Das politische Tagebuch Joseph Redlichs. Bd. II.* Bearbeitet von Fritz Fellner. Graz-Köln, 1985. 19.

⁹⁴ Ebd. 20.

mindestens war Monts dieser Meinung – den Krieg nicht gewinnen.⁹⁵ Italien war aber nicht bereit seine Gebietsforderungen zu konkretisieren, und als der deutsche Gesandte in Rom so dachte, dass sie eventuell mit Südtirol zufrieden werden, aber darin hat er sich gewaltig geirrt. Baron Sidney Sonnino, der italienische Außenminister war der Ansicht, dass „solange Österreich-Ungarn nicht die Verhandlungsbasis von Gebietsabtretungen annehme, er nichts präzisieren noch ausschließen wolle, weder Trentino, noch Triest, Istrien oder anderes“.⁹⁶ Diese Forderungen kamen einer Erpressung gleich, besonders mit Rücksicht darauf, dass die Monarchie für ihren bloßen Fortbestand im Krieg kämpfte und in solcher Form waren sie für keinen Politiker der Monarchie akzeptabel. Das Habsburgerreich befand sich im Laufe seiner Geschichte wieder in der peinlichen Situation, dass es zwischen zwei Schlechten wählen sollte. Wenn das Reich die Forderungen des ehemaligen Alliierten ablehnt, kann es zum Krieg führen, wenn es aber sie annimmt, das Opfer kann sich für überflüssig erweisen, dazu die folgenschweren Konsequenzen, die zum Beispiel in Bezug auf Siebenbürgen einen Präzedenzfall schaffen können.⁹⁷

Schon nach dem Tag Buriáns Amtsantritt, am 16. Januar 1915 kam eine Delegation vom Hauptquartier in Wien an, mit der Absicht, dass sie den neuen Außenminister von der Notwendigkeit der Gebietsnachlässe überzeugen, aber ihre Anstrengungen blieben erfolglos. Burián dachte, dass solche Zugeständnisse „keinen Vorteil, hingegen schwere Nachteile“ haben.⁹⁸ Mittlerweile setzte Italien die Kriegsvorbereitungen im Eiltempo fort, und am 27. Februar 1915 sandte es ein Verzeichnis nach Wien, in dem Italien anhand des letzten Vertrages von 1912 „*absolutes Veto*“ gegen alle weiteren Aktionen in Serbien einlegte.⁹⁹ Die italienische Regierung gründete seinen Standpunkt auf den 7. Vertragsartikel, in dem im Falle der Veränderung des balkanischen Status quo für Italien Zugeständnisse in Aussicht gestellt wurden. Danach war es nur eine Frage der Zeit, wann der Krieg mit Italien ausbricht.¹⁰⁰

Burián hatte mehrmals die Gelegenheit mit den Deutschen Meinungen in der italienischen Frage auszutauschen, aber wegen seiner festen Überzeugung, dass mit der Übergabe Südtirols nichts erreicht werden kann, machten ihm die Deutschen immer die bittersten Vorwürfe. Am 7. Mai 1915 besuchte er den Kanzler Bethmann-Hollweg in Teschen, dann am 25. Mai im in Pleß ausgerüsteten Hauptquartier, während er am 25. Juni seinen deutschen Partner in Wien bewirtete. Die Meinungen der zwei Politiker waren aber in der Frage der Gebietsübergabe wesentlich abweichend. Obwohl Burián in seinen Memoiren schrieb, dass diese Treffen „*in vollem Einklang unserer Grundanschauungen*“ verliefen, und es sich nur in Teilfragen kleinere Meinungsverschiedenheiten

⁹⁵ Ebd. 8.

⁹⁶ BURIÁN, Graf Stephan: 26.

⁹⁷ Ebd.

⁹⁸ Ebd. 27.

⁹⁹ *Schickssalsjahre Österreichs, 1908–1918. Das politische Tagebuch Joseph Redlichs. Bd. II. 20.*

¹⁰⁰ SZABÓ: 223.

zeigten, doch nach diesen Begegnungen wurde Burián in Berlin „*geradezu als ein Unglück*“ gesehen.¹⁰¹ In Wien fiel das Wort unter anderem auch auf die territorialen Zugeständnisse, dieses Mal aber für Rumänien. Rumänien sollte die in die Türkei gerichteten Munitionstransporte durch sein Gebiet gehen lassen, und Kanzler Bethmann-Hollweg so wie der auswärtige Staatssekretär Gottlieb von Jagow, wollte für Burián klar machen, dass es „*an der Dardanellensache der Erfolg des ganzen Krieges hänge*“.¹⁰² Davon konnte er aber weder Tisza noch Burián überzeugen, so kam das Wiener Treffen in ziemlich frostiger Stimmung an die Reihe. Burián lud ja die zwei Politiker zu ihm nicht an. Wie früher Südtirol in Bezug auf Italien, so hielt er Siebenbürgern oder Bukowina nicht für ein geeignetes Mittel, um Rumänien vom Krieg fernzuhalten. „*Es wäre*“, schreibt er, „*das Signal zu weiteren Erpressungen im großen und kleinen gewesen*“.¹⁰³ Er kannte die Auffassung des rumänischen Ministerpräsidenten Brătianu, der keinen einzigen Augenblick an den Gewinn der Entente bezweifelte, und sich mit den möglichst wenigsten Opfern, im günstigsten Moment zu den Gewinnern anschließen wollte. Ein Kriegssieg und die Kriegsbeute, die er mit sich bringt, waren weitaus verlockender für den Rumänen, als das großzügigste territoriale Zugeständnis, was die Monarchie machen konnte. Im Kronrat vom 27. August 1916 entschied sich Rumänien in den Krieg gegen die Mittelmächte zu ziehen. Damit wurde die rumänische Frage auch entschieden, alle bisherige Anstrengungen der Außenpolitik der Monarchie, „*welche seit Jahrzehnten den Weg der Sicherung der rumänischen Interessen im Rahmen der bestehenden Staatsgebilde suchten*“,¹⁰⁴ erwiesen sich vergeblich.

Auch in der polnischen Frage tauchten zwischen Burián und den deutschen Alliierten Meinungsunterschiede auf, die sich auf die Angliederung des bis dahin zu Russland gehörenden Kongresspolens vorbereiteten, was aber für die Monarchie unakzeptabel war. So begannen sie in Berlin darüber nachzudenken, dass – wie sich Albrecht Bernstorff vor dem in der Wiener Botschaft in Deutschland arbeitender Diplomaten, vor Graf Joseph Redlich äußerte – „*unmöglich sei, die künftigen Verhandlungen wegen des Friedens und Polens mit Burián zu führen. Dieser müsse verschwinden*“.¹⁰⁵

Innerhalb der Grenzen vermehrten sich auch die kritischen Töne gegen Burián. Der Gesandte Baron Georg Franckenstein zum Beispiel beklagte sich darüber, dass „*Burián auf niemand höre, keinen Referenten um Rat frage, daß er vielmehr diesen lange Vorträge in höchst flüssiger und gepflegter Sprache halte, die seine An- und Absichten mit voller Deutlichkeit zum Ausdruck bringen. Das ganze Haus perhorresziert den „Professor» und habe kein Vertrauen zu ihm*“.¹⁰⁶ Ähnlich

¹⁰¹ BURIÁN, Graf Stephan: 57. *Schickssalsjahre Österreichs, 1908–1918. Das politische Tagebuch Joseph Redlichs. Bd. II. 45.*

¹⁰² *Schickssalsjahre Österreichs, 1908-1918. Das politische Tagebuch Joseph Redlichs. Bd. II. 51.*

¹⁰³ BURIÁN, Graf Stephan: 56.

¹⁰⁴ Ebd. 61

¹⁰⁵ *Schickssalsjahre Österreichs, 1908-1918. Das politische Tagebuch Joseph Redlichs. Bd. II. 54.*

¹⁰⁶ Ebd. 20.

äußerte sich einer der Amtsnachfolger Buriáns, Ernst Koerber: *„Burián redet wie ein Buch, alles klingt sehr gescheit, aber eine Diskussion der Grundlagen seiner Schlüsse lehnt er unerschütterlich ab. Nach meinen Informationen und meiner Auffassung steht die Sache so und so – damit ist jedwedem anderen Urteil bei ihm der Weg versperrt“*.¹⁰⁷ Joseph Redlich war auch der Meinung, dass Burián nicht ein solcher Mensch sei, *„der auf irgendeinem Berliner Vorschlag eingehen werde“*, und ihn die Deutschen *„mit aller Kraft entfernen müssen, wenn sie hier amikale Verhandlungen wünschen“*.¹⁰⁸

Buriáns Spielraum wurde immer kleiner, und die Kriegsgeschehnisse des Jahres 1916 erhöhten auch die Abhängigkeit der Monarchie von Deutschland, so die Politik in Verteidigung der Selbstständigkeit und der Großmachtstellung der Monarchie sogar gegen den deutschen Alliierten begann ihre Existenzgrundlage zu verlieren. Es war nur noch eine Frage der Zeit, wann Burián dem deutschen Druck lassen, oder dazu gezwungen wird, seine Abdankung einzureichen. Am Ende wählte er diesen zweiten Weg. Er konnte nicht oft genug seinen Vorbehalt gegen von der deutschen Marine forderten uneingeschränkter U-Boot-Krieg zum Ausdruck bringen, und er entschloss sich, dass er sie Zustimmung zur geplanten deutschen Proklamation verleugnet, da er genauso, wie der deutsche Kanzler, genau wusste, dass dieser Schritt sofort die Kriegserklärung der Vereinigten Staaten auslösen würde. Bei der Zusammenstellung der Friedensnote der Mittelmächte tauchten zwischen ihm und dem deutschen Partner auch Meinungsverschiedenheiten auf, da die Deutschen auf keine einzige Friedensbedingung verzichten wollten. Burián gelang doch einen Satz in die Note aufnehmen lassen, nach der die Vorschläge der Mittelmächte auf den tatsächlich drankommenden Friedensverhandlungen mitgebracht werden, das war aber in sich selbst wenig. Die am 12. November 1916 gesandte Note blieb wirkungslos.¹⁰⁹

Der Krieg setzte fort, die Führung der deutschen Armee forderte immer stärker den uneingeschränkten U-Boot-Krieg, und der Widerstand des Kanzlers Bethmann-Hollweg gegen die Forderungen wurde immer schwächer. So wurde aus Burián, der Gegner der Pläne der deutschen Admiralität war, wie er selbst schreibt: *„ein störendes Element in den Augen aller maßgebenden, auch der höchsten Stellen, die systematisch und immer nachdrücklicher auf Gewinnung der Zustimmung der deutschen politischen Leitung und jener der Bundesgenossen hinarbeiteten. Sie wurden sehr ungehalten über den Minister, dessen Kassandrarufe den Prozeß der Zermürbung sonstiger Widerstände zu verlangsamen geeignet schienen“*.¹¹⁰

Am Ende wurde Buriáns Lage endgültig unhaltbar, als der alte Franz Joseph am 21. November 1921 starb, und sich herausstellte, dass er das Vertrauen Karls, seines Erbfolgers nicht besitzt. Gelegentlich des Besuchs des deutschen Kaisers am 28. November 1916 in Wien stellten die beiden Herrscher gemeinsam fest, dass Burián die Beziehungen der Monarchie zum Deutschland nicht genügend pflegte,

¹⁰⁷ Ebd. 22.

¹⁰⁸ Ebd. 73.

¹⁰⁹ BURIÁN, Graf Stephan: 157.

¹¹⁰ Ebd. 177-178.

wer deshalb seine Abdankung am 21. Dezember 1916 einreichte und die Führung wurde am Ballhausplatz vom Graf Ottokar Czernin übernommen.¹¹¹

Stefan Burián blieb aber weiterhin in Wien, er wurde ja am 22. Dezember von Karl zum Gemeinsamen Finanzminister ernannt. Seine Ablösung vom Außenministeramt bedeutete also nicht seinen politischen Sturz, der neue Herrscher rechnete auf die Dienste des erfahrenen Diplomaten und Politikers. Obwohl er sich mit diesem weniger wichtigen Posten begnügen sollte, als Gemeinsamer Finanzminister hatte er unverändert die Möglichkeit, um an den Sitzungen des gemeinsamen Ministerrats teilzunehmen.¹¹² In die entscheidende Beratung des engeren Kronrats am 24. Januar 1917 wurde er aber nicht zugezogen. An diesem Tag wurde der uneingeschränkte U-Boot-Krieg beschlussmäßig ausgesprochen. An diesem Tag schrieb er in sein Tagebuch: „Anfang einer verhängnisvollen Zeit“.¹¹³ Am 31. Januar 1917 ging die deutsche Note aus, die den uneingeschränkten U-Boot-Krieg verkündete, dann am 3. Februar brachte die USA die diplomatischen Beziehungen mit Deutschland ab. Die amerikanische Kriegserklärung ging am 6. April für Deutschland und am 7. Dezember 1917 für die Monarchie ein. Das Schicksal der Mittelmächte wurde damit besiegelt. Trotz all dieses war die militärische Lage überhaupt nicht so verzweiflungsvoll, Russland schied mit dem Frieden von Brest-Litowsk aus dem Krieg aus und der Sieg über Rumänien wurde auch gelungen. Die Deutschen starteten die Offensiven an der westlichen Front nacheinander, die sich am Anfang noch mit Erfolg vertrösteten. So wurden „alle Friedenstöne verstummt. Erbitterte Entschlossenheit, die Entscheidung herbeizuführen, schien auf beiden Seiten der einzige Gedanke zu sein, der alle Sinnen und alle Kräfte in Bewegung setzte“.¹¹⁴

Die Deutschen schmiedeten weitere kühne Pläne, die aber überhaupt nicht bei Polen stehen blieben, sie sahen Georgien als der Weg nach Indien an. Die Monarchie sollte diese ehrgeizigen Pläne unterstützen, was sozusagen ihre moralische Pflicht gewesen wäre, da sie immer mehr auf die militärische und wirtschaftliche Hilfe Deutschlands angewiesen war. So stand es mit der Sache, als Graf Ottokar Czernin am 14. April 1918 wegen der Sixtus-Affäre seine Abdankung einreichte.¹¹⁵ Am nächsten Abend wurde Stefan Burián vom Herrscher per Telefon

¹¹¹ Kaiserliches Dekret, Abschrift, 22. 12. 1916. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián. Der Ministerwechsel wurde damals in Ungarn so erklärt, dass statt eines zur Tisza-Partei gehörenden Magyaren, die auswärtige Führung der Monarchie in die Hände eines zum Kreis von Franz Ferdinand gehörenden, tschechischen zentralistischen Politikers geriet. Diese Ängste erwiesen sich aber unbegründet. Czernin und Tisza verstanden gut einander, und diese gute Beziehung zwischen ihnen blieb bis ans Ende so. Hinter dem Ministerwechsel stand nicht nur das verschlechterte Verhältnis zwischen Österreich, Ungarn und Deutschland, was in Berlin eindeutig auf die Rechnung Buriáns gesetzt wurde, sondern auch das, dass der Spielraum des neuen Herrschers Karls, neben dem ungarischen Ministerpräsidenten auch von dem gemeinsamen Außenminister beschränkt wurde, deshalb wollte er Burián, wer noch von Franz Joseph ernannt wurde und wer eng an Tisza hing, durch seinen eigenen Menschen ablösen.

¹¹² Kaiserliches Dekret, Abschrift, 22. 12. 1916. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

¹¹³ BURIÁN, Graf Stephan: 179.

¹¹⁴ Ebd. 233.

¹¹⁵ Im März 1917, als der Eintritt der Vereinigten Staaten in den Krieg vor der Tür stand, ein Verwandter Karls, sandte mit Herzog Sixtus von Bourbon-Parma einen Brief zum französischen

nach Budapest beordert. Burián begleitete den Herrscher nach Alcsút, zur Erzherzogin Klothilde. Sie fuhren mit dem Kraftfahrzeug, auf dem Weg nach Hause kam die Rede auf die Nachfolgerschaft, sie zogen alle Möglichkeiten in Erwägung, als der Herrscher schließlich die Frage an Burián stellte, ob er wieder zum Außenministeramt neigt und es annimmt. Die Frage hörend wurde Burián ungewöhnlich überrascht, er brachte seine Zweifel zum Ausdruck, und er bat den Herrscher darum, dass er ihn nur für einen der Kandidaten ansehe.¹¹⁶ Aber der Herrscher traf seine Entscheidung. Er lehnte Kajetán Mérey ab, der von Berchtold vorgeschlagen wurde und unterschrieb am selben Tag die Ernennung Buriáns zum Außenminister.¹¹⁷

So wurde Burián einer der letzten Außenminister der Österreichisch-Ungarischen Monarchie. Zur Zeit seines amtlichen Verfahrens begann der Zerfall des dualistischen Staates, den er seit 1872 ununterbrochen getreulich diente. Er wog sich nicht in Illusionen. Die anfänglichen Erfolge der Deutschen an der westlichen Front konnten nicht seine Sorgen besiegen, was die immer verzweiflungsvoller werdenden inneren Verhältnisse der Monarchie betrifft. Die ferngesteuerte Propaganda übte ihre destruktive Wirkung unter den Nationalitäten aus, deshalb *„es höchste Zeit wurde, die konstruktiven Kräfte der schwer kämpfenden Monarchie noch einmal zu kraftvoller politischer Betätigung zusammenzufassen“*.¹¹⁸

Zunächst sollte der Vertragsabschluss mit Rumänien unter Dach gebracht werden. Die Vorarbeiten wurden schon von Czernin verrichtet, mit dem am 5. März 1918 in Buftéo geschlossenen Frieden. Burián verreiste am 26. April nach Bukarest, aber der Vorfrieden wurde nur am 5. Mai unterzeichnet, da sich die Türkei und Bulgarien nicht über die Kriegsbeute verständigen konnten, die Erstere missgönnte den Bulgaren das ganze Dobrudscha und wollte nur das Teilgebiet abtreten, das es schon früher in Besitz nahm. Auf dem Rest des Gebiets wurde eine gemeinsame Regierung der vier Alliierten gefordert. Der österreichisch-ungarische Außenminister war dazu gezwungen dieses Zugeständnis geben, wenn er nicht den Friedensvertrag in Gefahr bringen wollte.

Er kehrte am 5. Mai 1918 nach Wien zurück. Am folgenden Tag wurde ihm vom Karl IV. der Titel des Immerwährenden Ungarischen Grafen verliehen.¹¹⁹ Der Bukarester Frieden wurde von Besprechungen im deutschen Hauptquartier in Spa gefolgt, wo die zwei Herrscher ihr wegen des Sixtus-Briefes zerrüttetes herzlichtes Einverständnis wiederherstellten, und bot sich ihnen die Gelegenheit auch alle aktuellen Fragen abzuhandeln. Es wurde über die auf den künftigen Verlauf des Bündnisses beziehenden Pläne diskutiert, mit besonderer Rücksicht auf die

Ministerpräsidenten, in dem er seine Bereitschaft auf einen Frieden anhand des Status quo ante offenbarte, aber der französische Landbesitz von Elsass-Lothringen wurde auch in Aussicht gestellt. Der Brief gelangte in die Öffentlichkeit, was die Beziehung zwischen Österreich-Ungarn und Deutschland verschlechterte.

¹¹⁶ Ebd. 232.

¹¹⁷ Kaiserliches Dekret, Abschrift, 16. 4. 1918. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

¹¹⁸ BURIÁN, Graf Stephan: O. 237.

¹¹⁹ Kaiserliches Dekret, Abschrift, 9. 5. 1918. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

Zusammenwirkung Mitteleuropas. Es wurde auch über Polen diskutiert, aber es kam nicht zum Abschluss. Auf die besetzten polnischen Gebiete wurden Probleme aufgetaucht, die nicht gelöst wurden.

Burián sah als einziges Ziel seiner zweiten Amtszeit den Friedensschluss. Er konnte nur ein Frieden mit Übereinstimmung sein, da der Krieg für die Mittelmächte nicht gewinnbar war. „Dieses Ziel“ – schreibt Burián – „wurde nicht erreicht. Das Schicksal ging unerbittlich seinen Weg bis zum schrecklichen Ende. Ich hatte meine letzte, wenn auch bescheidene Hoffnung aufgebaut auf das Bewußtsein, daß wir in der Lage wären, den Frieden durchaus den Grundsätzen anzupassen, welche unsere Gegner immer auf den Lippen führten. Doch erwiesen sich jene Grundsätze schließlich nur als eine Falle, in die man uns lockte“.¹²⁰ Die Entente wollte im Bewusstsein seines Gewinns keinen Frieden mit Übereinstimmung. Als dann Österreich-Ungarn vom Karl IV. am 16. Oktober 1918 zum Bundesstaat erklärt wurde, und die Nationalräte sich der Reihe nach bildeten, den Zerfall der dualistischen Monarchie vorher projizierend, Burián bot seine Abdankung an, die vom Herrscher am 24. Oktober 1918 genehmigt wurde.¹²¹

So endete die 45-jährige Laufbahn Stefan Buriáns, die am Mittelmeer, in Alexandrien anfang, dann durch die Staaten des Balkans nach Wien führte, wo er nach dem Herrscher einer der wichtigsten Amtsträger der dualistischen Monarchie wurde. „Eine politische Amtsführung“ – schreibt in seinen Memoiren – „wertet sich nach dem Erfolg. Dieser konnte mir in der Hauptsache, die mein Sinnen und Trachten erfüllte, nicht beschieden sein. Und doch blicke ich mit ruhigem Gewissen auf meine Tätigkeit zurück“.¹²²

Burián sah im Laufe seines Lebens immer die Monarchie für sein Vaterland an, und er blieb der Dynastie bis ans Ende treu. Trotzdem konnte er das Vertrauen der Österreicher nicht gewinnen, obwohl er nicht solche „typisch ungarische“ Eigenschaften aufwies, die eventuell die Antipathie seiner Umgebung auslösen konnten. Burián verfügte sich anhand seines Familiennamens vermutlich über slowakische Wurzel und nannte sich für Ungarer, er gab sofort nach seinem Amtsantritt ein Rundschreiben in dem Ministerium heraus, in dem er die Aufmerksamkeit seiner Untergeordneten auf die korrekte ungarische Schreibweise seines Namens richtet.¹²³ Zugleich ist es eine Tatsache, dass er nicht so sehr an Ungarn hing, als diejenige, im gemeinsamen auswärtigen Dienst tätigen ungarischen Diplomaten, die Güter zu Hause hatten, wie zum Beispiel Ladislaus Szögyény-Marich. Seine Kriegsmemoiren schrieb er auch auf Deutsch, aber sein Tagebuch führte er eben auf Ungarisch. In seinem Fall also, auf die Frage, ob er sich im Dienste der Dynastie oder der Nation stehend betrachtete, gibt sein ganzer Lebensweg die Antwort damit, dass Stefan Burián nicht nur an seinen ausländischen Standorten, sondern auch in Wien ein selbstbewusster Ungarer blieb und nebenbei ein gewissenhafter Diplomat und Minister der dualistischen Monarchie war.

¹²⁰ BURIÁN, Graf Stephan: 275.

¹²¹ Kaiserliches Dekret, Abschrift, 24. 10. 1918. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

¹²² BURIÁN, Graf Stephan: 310.

¹²³ Zirkular, Abschrift, 31. 1. 1915. HHStA, AR, F4, Kart. 44, Burián.

Trotzdem fühlte er sich auch so, wie die anderen Gemeinsamen Minister der Österreichisch-Ungarischen Monarchie, dass er zwischen oder sogar über den zwei Staaten des dualistischen Reiches schwebt, kann sich nicht wirklich auf die Regierung oder das Parlament des einen oder des anderen Reichsteiles stützen, und der einzige feste Grundlage für ihn war, wie zu seiner Zeit auch für Andrássy, das Vertrauen des Herrschers Franz Josephs, dann Karls. Vom Letzteren erhielt er bei seinem Abgang als Anerkennung für seine Dienste, die höchste Auszeichnung des Habsburgerreichs, den Orden vom Goldenen Vlies.

Burián war 17, als er auf die Universität aufgenommen wurde, und deshalb Ungarn verließ. Von diesem Zeitpunkt an lebte er kontinuierlich im Ausland, und einen zeitweiligen, nicht mehr als nur anderthalb Jahre langen Aufenthalt in Budapest ungerechnet, lebte er nie für längere Zeit in Ungarn. Kein Zufall, dass er nach dem Zerfall der Monarchie nicht nach Ungarn zurückzog, sondern weiterhin in Wien blieb, das er besser kannte. Er zog sich vom Staatsdienst endgültig zurück, übernahm keine politische Rolle weder in Österreich noch in Ungarn. Seine wirkliche Heimat war die Monarchie, die sich im Herbst 1918 auflöste. Er gehörte auch zur einmaligen k. u. k. Amtsträger, die die Monarchie für ihr Vaterland hielten und in den Nachfolgestaaten keine politische Rolle übernahmen. Stefan Burián schloss sich auch nicht in die nachkriegszeitliche ungarische Politik an, obwohl er auf die politischen Ereignisse ständig Rücksicht nahm, und regelmäßig in Budapest verkehrte. Im Mai 1920 besuchte er zum Beispiel den Gouverneur Horthy, über wen er die folgenden in sein Tagebuch aufzeichnete: „*The right man in the right place*“.¹²⁴ Stefan Burián starb am 20. Oktober 1922 in Wien. In seinem Tagebuch, das er bis zum Ende seines Lebens führte, schrieb seine Frau die letzte Aufzeichnung: „† Stefan, um ¼ 2 Uhr in der Früh 20/X. 1922. R. i. Pace.“¹²⁵

In der drückenden Atmosphäre nach der weltkriegserischen Niederlage und dem Zerfall wurde die vielleicht ausgeglichene Meinung von seiner Person und von seiner Tätigkeit als gemeinsamer Minister vom berühmten Heerführer Baron Moritz Auffenberg-Komarow in seinen Memoiren formuliert: „*Bei unsern wiederholten längeren Gesprächen gewann ich den Eindruck*“ – erinnert sich Auffenberg – „*dass Burián zweifelsohne ein weit über das gewöhnliche Maß versierter Mann sei. Gebildet und sprachgewandt, studierte er jedes Vorkommnis mit Eifer und Gründlichkeit. Fehler, die der Oberflächlichkeit entstammen, dürften ihm wohl kaum je passiert sein. Trotz langjähriger Konsulatsdienstzeit war Burián doch mehr Theoretiker geblieben. Seine Gelassenheit und Ruhe waren von Langeweile oft schwer zu unterscheiden, was nicht ausschloss, dass er am Konferenztisch nervös wurde, wenn man ihn beispielsweise in seinen Dissertationen unterbrach oder wenn er merkte, dass sie nicht zogen. Verständnis für die großen Ziele der Monarchie konnte man ihm nicht absprechen, spezifisches Magyarentum nicht vorwerfen, aber als Lenker des Staatsschiffes in stürmischerer Zeit konnte ich ihn mir nicht leicht vorstellen.*“¹²⁶

¹²⁴ Tagebücher von Baron Stefan Burián 1907-1922. 249.

¹²⁵ Ebd. 257.

¹²⁶ AUFFENBERG-KOMAROW, Moritz Freiherr von: *Aus Österreichs Höhe und Niedergang – Eine Lebensschilderung*. München, 1921. 138.

Die Budapester Blätter wandten keine besondere Aufmerksamkeit seiner Person und Beerdigung zu, woran im Wiener zentralen Friedhof die Reihe kam. Eine der zeitgenössischen Pester Zeitungen, die bürgerlich-radikale *Világ* fasste seinen Nekrolog so zusammen: „*Burián erwarb den Grafentitel, die größten Auszeichnungen, aber dadurch wurde seine Persönlichkeit nicht größer. Für die versäumten Gelegenheiten und Möglichkeiten lastet die Verantwortung nicht auf ihm, sonder auf diejenigen, die in den kritischen Zeiten sogar zweimal einen so gewissenhaften und grauen Bürokrat mit dem wichtigsten politischen Posten der Monarchie vertrauten*“.¹²⁷

Stefan Burián war zweifellos ausdauernd, hatte große Leistungsfähigkeit, war ein klar denkender Beamter und Diplomat, mit Beobachtungs- und Analytikergabe. In seine Botschaftsberichte analysierte und bewertete er die Geschehnisse immer mit großer Genauigkeit, die Zusammenhänge sah er klar, seine Folgerungen waren auch zutreffend. Als er aber das Schicksal des Reiches grundlegend einfließende, wichtige Entscheidungspositionen erreichte, zunächst als Gemeinsamer Finanz- dann gemeinsamer Außenminister waren diese Fähigkeiten aber nicht mehr genügend. Auf diesem hohen Beschlussniveau wurden schon originelle Ideen, oft Intuition, schnelle Reaktionen und spontane Entscheidungen gebraucht, aber all dies waren nicht Burián Stärke. Diese Kritik ist gerecht, aber mindestens so zutreffend, wie für seinen amtlichen Vorgänger, Leopold Berchtold und wie für seinen Nachfolger, Ottokar Czernin. Besonders seine gemeinsame außenministeriale Tätigkeit wird oft von der Geschichtsschreibung kritisiert, dass Burián die Außenpolitik der Monarchie der Vorstellungen des Generalstabs unterordnete, er ließe sich von den Geschehnissen treiben und hoffte auf die Rettung der Monarchie alleine vom günstigen Verlauf des Kriegsglücks. Das trifft grundsätzlich zu, aber es sollte nicht vergessen werden, dass sich der Spielraum der Außenpolitik in Kriegszeiten bedeutend einengt, und die Soldaten das entscheidende Wort haben.

¹²⁷ *Burián István meghalt. Világ, 21. Oktober 1922. 2.*

Tamara Scheer

**Österreich-Ungarns Besatzungsregime im Ersten Weltkrieg zwischen
Medizin, Moral und Kriegsnotwendigkeit**

Als sich in Österreich-Ungarn die Gesellschaft zur Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten gründete, war Wien längst zum Zentrum der wissenschaftlichen Erforschung an ihnen geworden.¹ Als dieser Verein zur Organisation einer Enquete schritt, erreichte, neben anderen Personen des öffentlichen Lebens, auch Karl Kraus eine postalische Einladung. Kraus las den Brief sicherlich aufmerksam durch, erblickte aber in der Gründung nicht mehr als die „österreichische Geneigtheit zur Betätigung der Gschafthuberei“, „während die „Mitglieder statutengemäß verpflichtet waren, keine Geschlechtskrankheit aufkommen zu lassen“ und schrieb seine weiteren Eindrücke für *Die Fackel* nieder.² Die hier erzählte Anekdote bezog sich auf das Jahr 1908. Im Ersten Weltkrieg war von der Gesellschaft zur Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten weniger zu hören, zumindest lassen die Dokumente des k.u.k. Armeeoberkommandos und die Schilderungen vieler Offiziere und Ärzte diesen Schluss zu.

Zunächst erschien den höchsten Militärs die Organisation bzw. Bekämpfung der Auswüchse der natürlichsten Sache der Welt auch im Ersten Weltkrieg wie in den kriegerischen Auseinandersetzungen der Jahrhunderte zuvor zu sein. Hatten sich doch im Umfeld von Garnisonen stets Bordelle angesiedelt und waren Feldzüge begleitet von Prostituierten und sexuell übertragbaren Krankheiten. Die zweite Jahreshälfte 1914 ergab aber nicht nur in der Kriegführung eine Totalisierung. In diesem Jahr war erstmals ein beträchtlicher Teil der männlichen Bevölkerung Österreich-Ungarns als Soldaten eingezogen worden (die allgemeine Wehrpflicht bestand seit 1868), und ab Sommer 1915 gelang es Österreich-Ungarn gleich in mehreren Ländern und Gebieten Besatzungsregime zu errichten. Eine Vielzahl an Frontdienstuntauglichen, Beamten, Reservisten und letztlich auch weiblichen Hilfskräften strömten als Verwaltungspersonal v.a. nach Polen, Serbien und Montenegro. Trotz des pseudofriedlichen Umfelds, zwar gab es immer wieder Bandenübergriffe, aber längst war das Leben nicht wie an der Front bedroht, blieb das besetzte Gebiet ein Etappengebiet. Es hatte Ruhe und Ordnung im Rücken der Front sicherzustellen, die Landesgüter so umfassend als möglich aufzubringen, sowie die ärztliche Versorgung für die Soldaten und die Bevölkerung zu gewährleisten. Zu den häufigen Krankheiten gehörten neben Tuberkulose und Malaria, insbesondere die sexuell übertragbaren Krankheiten, Während die militärärztlichen Institutionen mit der Behandlung beschäftigt waren, versuchte die jeweils ansässige Sittenpolizei das Prostituiertenwesen zu kontrollieren. Ein Charakteristikum sowohl bei den Strukturen wie bei den Maßnahmen, den

* Mein Dank gilt Univ.-Prof. Dr. Arnold Suppan für seine hilfreichen Anmerkungen.

¹ ZSCHIEGNER, Christine: *Die Syphilis in Österreich und ihre Sozialen Folgen in der zweiten Hälfte des 19. und im frühen 20. Jahrhundert* (Dipl. Arb. Universität Innsbruck), Innsbruck, 1996. 87-88.

² KRAUS, Karl: Ö.G.Z.B.D.G. In: *Die Fackel* 10, H. 250 (14. 4. 1908), 21-27, hier 23.

Verordnungen und Befehlen war, dass bekannte österreichische Verwaltungsstrukturen übernommen wurden.³

Doch nicht nur die internationale, neutrale wie feindliche, Öffentlichkeit wurde aufmerksam auf die Vorgänge im Etappengebiet. Das durch die steigende Alphabetisierung in den Jahren seit Ende des 19. Jahrhunderts verbreiterte Pressewesen, das eigentlich nach dem Juli 1914 einer strengen Zensur unterworfen war, verlieh gerade der Diskussion um das eigentlich intime Geschlechtsleben der Soldaten besonders in der Etappe überraschend breite Öffentlichkeit.⁴ Publiziert wurden Artikel über die Einrichtung von Bordellen, die erschreckend rasche Verbreitung von sexuell übertragbaren Krankheiten, die Gefahren für Daheim gebliebene Ehefrauen und Kinder sowie die hohen Kosten für die Behandlung Erkrankter.⁵ Waren die Moralvorstellungen bei Ausbruch des Weltkrieges relativ unverändert zu den Jahren davor geblieben, so hatte die Wissenschaft Bahn brechende Erkenntnisse bei der Behandlung früher tödlich verlaufender Krankheiten erzielt. Die Syphilis wurde heilbar, die Behandlung allerdings war materialintensiv und kostspielig.⁶

Dieser Beitrag untersucht zunächst die Zuständigkeiten und die organisatorischen Strukturen für die Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten in

³ SCHEER, Tamara: *Zwischen Front und Heimat. Österreich-Ungarns Militärverwaltungen im Ersten Weltkrieg* (=Neue Forschungen zur ostmittel- und südosteuropäischen Geschichte 2) Frankfurt a.M. – Wien, 2009.

⁴ Im Vergleich zu anderen Krieg führenden Staaten, wie Großbritannien oder die USA, war die Diskussion in Österreich-Ungarn recht offen. Diesen Schluss lassen die Ausführungen Lutz Sauerteigs zu, der sich mit den USA, Großbritannien und dem Deutschen Reich befasst: SAUERTEIG, Lutz: *Militär, Medizin und Moral: Sexualität im Ersten Weltkrieg*. IN: ECKART Wolfgang-GRADMANN Christoph: *Die Medizin und der Erste Weltkrieg* (=Neuere Medizin- und Wissenschaftsgeschichte Quellen und Studien, Bd. 3), Pfaffenweiler, 1996. 197-226.

⁵ Regelmäßige Veröffentlichungen zu diesem Thema brachte die Zeitschrift „*Der Militärarzt*“ (1867-1917), die in Wien als Beilage der Wiener Medizinischen Wochenschrift erschien. Bezüglich der vielen Publikationen ist insofern bemerkenswert, als in der österreichischen Reichshälfte von Juli 1914 an, eine strenge Zensur herrschte. Erst im Mai 1917 fasste das Kriegsministerium zusammen, dass in der letzten Zeit gerade in medizinischen Zeitungen Bemerkungen veröffentlicht wurden, „*welche mit den militärischen Interessen nicht zu vereinbaren waren*“. War die Präventivzensur für Österreich im Laufe des Jahres 1917 abgeschwächt bzw. abgeschafft worden, wurde sie für die in Österreich erscheinenden medizinischen Zeitungen erst explizit verfügt. Österreichisches Staatsarchiv (ÖStA)/Kriegsarchiv (KA)/Neue Feldakten (NFA), Militärgeneralgouvernement (MGG/S), Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 27, 2.6.1917, Weitergabe eines KM Erlasses, 12.5.1917. Zur Organisation des Zensurwesens siehe: SCHEER, Tamara: *Die Ringstraßenfront – Österreich-Ungarn, das Kriegsüberwachungsamt und der Ausnahmezustand während des Ersten Weltkriegs* (=Schriftenreihe des Heeresgeschichtlichen Museums, Bd. 15), Wien, 2010.

⁶ Die so genannten chronischen Volkskrankheiten, v.a. die Tuberkulose, die Geschlechtskrankheiten und der Alkoholismus waren ab der Jahrhundertwende in das Zentrum der öffentlichen Diskussion gerückt. WITZLER, Beate: *Großstadt und Hygiene, Kommunale Gesundheitspolitik in der Epoche der Urbanisierung* (= MedGG-Beihefte 5), Stuttgart, 1995. 113. Seit der Entdeckung von Salvarsan, später zu Neosalvarsan weiterentwickelt, konnte die Syphilis behandelt werden. Die Behandlungsdauer verkürzte sich rasch. Betrug sie vor 1908 noch an die 30 Tage, waren es 1910 nur noch rund 19 Tage. VASOLD, Manfred: *Grippe, Pest und Cholera: Eine Geschichte der Seuchen in Europa*, Stuttgart 2008. 231. Da die Behandlung durchaus tödlich enden konnte, besagte eine Verordnung, dass „*zu einer Salvarsaninjektion niemand gezwungen werden kann*“: Hadtörténelmi Levéltár (HL), II. 468., kuk MGG M, Kt. 1, Konv. Közlemények 1-86. Verlautbarung Nr. 5 des MGG/M, 14.3.1916.

den besetzten Gebieten bzw. im Etappenraum. Die veränderte Zusammensetzung der jeweiligen Bevölkerung und das relativ friedliche Umfeld bereiteten den Boden für zusätzliche Konflikte aber auch zwischenmenschliche Begegnungen, die die Besatzungsverwaltung vor eigentlich unmilitärische Aufgaben stellten. Bestanden sonst die größten Meinungsverschiedenheiten zwischen Reserve- und Berufsoffizieren und Ärzten, so reagierten sie rasch auf jene Probleme, die sich aus den Beziehungsgeflechten ergaben, darunter vor allem das Prostitutionswesen und die sexuell übertragbaren Krankheiten.

Etappenaufgaben und Verwaltungsstrukturen

Nach einigen Misserfolgen im Herbst 1914 war der Donaumonarchie mit Unterstützung Deutschlands ab Sommer/Herbst 1915 die Besetzung mehrerer Länder und Gebiete gelungen: Teilen Russisch-Polens mit dem Hauptort Lublin folgten Serbien und Montenegro. In allen drei wurden Militärgeneralgouvernements errichtet, die Gebiete von der Frontarmee organisatorisch ausgegliedert und zivile Verwaltungsaufgaben von Soldaten übernommen.⁷ Nach und nach wurde dieses Personal um österreichische und ungarische Zivilbeamte, sowie ab 1917 durch weibliche Hilfskräfte aus der Donaumonarchie ergänzt bzw. eigentlich ersetzt. Die besetzten Gebiete dienten aber weiterhin als Etappenraum. Als Verkehrsknotenpunkt für kriegswichtige Güter zwischen Front und Heimat kümmerten sie sich insbesondere um die Verwundeten und Erkrankten und stellten Ruhe und Ordnung im Rücken der Front sicher.

Bald nach Kriegsausbruch stand fest, dass sexuell übertragbare Krankheiten zu einem ernststen Problem werden würden, insbesondere für die Etappe. Man fürchtete um den Verlust von Kampfkraft und die militärische Disziplin. Nicht nur, dass die Erkrankten behandelt und somit dem Frontdienst entzogen werden mussten, stieg die Rate der Selbstbeschädigungen kontinuierlich an. Forderten Cholera und Malaria weitaus mehr Opfer, stiegen die Krankenzahlen bei den sexuell übertragbaren Krankheiten kontinuierlich an. Die Zahlen waren bedeutend: allein im ersten Kriegsjahr erkrankten rund 58.585 Soldaten der k.u.k. Armee sowie der beiden Landwehren und den Landstürmen an „*Syphilis und Venerie*“.⁸

⁷ Österreich-Ungarn besetzte auch Teile Albaniens, Italiens, Rumäniens und der Ukraine. Auf diese wird allerdings nicht näher eingegangen, da sie aufgrund ihres niedrigen Organisationsgrades (weniger zivile Beamte, näher zur Front, gemeinsam mit Verbündeten verwaltet) nicht von derselben Bedeutung waren, wie die Militärgeneralgouvernements. Einen Überblick über sämtliche Besatzungsregime gibt SCHEER.

⁸ PIRQUET, Clemens (ed.): *Volksgesundheit im Krieg* (=Wirtschafts- und Sozialgeschichte des Weltkrieges. Österreichische und ungarische Serie), Wien 1926. 59. ÖStA/KA/Armeeoberkommando (AOK), Qu. Abt., San. Chef, Kt. 2312. Bericht über Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten, Interner Bericht von Prof. Robert Doerr an den Sanitätschef des AOK, 6.11.1916 [Im Folgenden nur mehr abgekürzt: DOERR. Doerr fasste mit Ausnahme der Geschlechtskrankheiten sämtliche anderen Infektionskrankheiten statistisch zusammen: Zugang im ersten Kriegsjahr 1.41 % bei der Armee im Felde, bzw. 4.18 % im Hinterland; im zweiten Kriegsjahr 2.95 % bei der Armee im Felde, bzw. 4.47 % im Hinterland, im dritten Kriegsjahr 3.86 % bei der Armee im Felde, 7,57 % im Hinterland.

Krankheitsfälle traten an der Front und in der Heimat gleichermaßen auf. Die Aufgabe der Etappe war es eine wechselseitige Ansteckung zu verhindern, gleichsam als Cordon Sanitaire zu dienen. Gleichzeitig aber wurden die Etappenräume, insbesondere die Hauptstädte der Gouvernements mit ihren ausgeprägten Freizeitstrukturen, zu zentralen Orte für weitere Ansteckungen.⁹

Ein Bericht aus der Frühzeit der Besatzungsregime vom Zeitraum zwischen 23. September bis 10. Dezember 1915 nennt 1.456 „*venerisch und syphilitische*“ Kranke in einem Lubliner Spital. Bei Letzteren waren 78 % frische Infektionen. 32 %, waren keine Junggesellen, sondern verheiratet.¹⁰ Waldemar Fink, Oberarzt im Belgrader Zivilspital, nennt für Jänner 1916 43 geschlechtskranke Patientinnen, deren Zahl Ende Mai auf 101 und im August auf 335 stieg, bis sie erst im Oktober auf 221 fiel. Fink erklärte dies mit dem im Spätherbst 1915 erfolgten Aufeinandertreffen einer großen Zahl in Belgrad anwesender geschlechtsfähiger Männer, Besatzungssoldaten, auf eine relativ kleine Zahl käuflicher Damen, die in kurzer Zeit venerisch infiziert wurde. „*Durch ihre beschränkte Zahl*“, so vermutete Fink, hätten sie „*einem weiteren Umsichgreifen der Geschlechtskrankheiten ein Ziel*“ gesetzt.¹¹ Der „*Nachschub*“ durch Prostituierte aus dem Hinterland und die weit verbreitete Geheimprostitution¹² setzten jeder rückläufigen Tendenz ein jähes Ende.

Der Sanitätschef des k.u.k. Armeeeoberkommandos, Johann Steiner, wies darauf hin, dass trotz intensivster Bemühungen die Geschlechtskrankheiten nicht wie andere Infektionskrankheiten eingedämmt werden konnten,¹³ sondern sich vielmehr auf wesentlich weitere Bevölkerungskreise ausdehnten, als es vor dem Krieg der Fall gewesen war.¹⁴ Viele der ihm unterstellten und in der Besatzungsverwaltung tätigen Ärzte führten nach eigenen Angaben einen Sisyphus gleichen „*Kampf gegen die Geschlechtskrankheiten*“.¹⁵ Die Notwendigkeit für

⁹ Über die medizinischen Strukturen in den österreichisch-ungarischen Besatzungsregimen allgemein siehe: SCHEER, Tamara: *The Organisation of the 'Health Front': Austro-Hungarian Occupation Regimes in the Balkans (1915-1918)*. IN: Teodora Daniela SECHTEL (ed.): *Medicine Within and Between the Habsburg and Ottoman Empires 18th-19th centuries*, Bochum, 2010. 216-237.

¹⁰ GUTH, Hugo: *Die Geschlechtskrankheiten im Kriege mit besonderer Berücksichtigung der Syphilis und deren Behandlung*. Der Militärarzt (1.1916). 48. Guths Ausführungen sind Teil eines Berichtes über einen Feldärztlichen Vortragsabend der Militärärzte der Garnison Lublin.

¹¹ FINK, Waldemar: *Das Zivilspital in Belgrad*. Der Militärarzt 51, no. 2/3 (3.2.1917).

¹² Der Begriff „*Geheimprostitution*“ ist ein zeitgenössischer, der wiederkehrend in den administrativen Akten wie in wissenschaftlichen Artikeln auftauchte, und eine ganz bestimmte Verhaltensweise von Frauen beschreibt. Auf die „*Geheimprostituierten*“ wird in diesem Artikel unter Punkt 2 noch detaillierter eingegangen.

¹³ ÖStA/KA/AOK, Qu. Abt., San. Chef, Kt. 2318, Sanitätsgeschichte L-Q. Jakob Lochbihler, Beiliegender Bericht über die Tätigkeit als Sanitätschef des MGG/S, Juni 1917.

¹⁴ STEINER, Johann: *Der Militärärztliche Dienst des österreichisch-ungarischen Heeres während des Weltkrieges im Hinterlande und bei der Armee im Felde* (=Carnegie-Stiftung für Internationalen Frieden, 1926). 103.

¹⁵ Bereits 1915 schilderte ein österreichischer Arzt anlässlich eines Vortragsabends der Militär- und Zivilärzte der Festung Sarajevo „*Die Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten im Kriege*“, der trotz der strengen Zensur zur Publikation gelangte: GLÜCK, A.: *Über die Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten im Kriege, Vortragsabende der Militär- und Zivilärzte der Festung Sarajevo, Sitzung vom 11.8.1915*. Der Militärarzt 49, no. 25 (23.10.1915). 408-412, hier 408. Zu wenig Engagement machte das k.u.k. Armeeeoberkommando für die steigende Erkrankungszahlen verantwortlich, „*des mit vielen AOK Erlässen angeordneten Kampfes*

diesen Einsatz war gegeben, denn, so ein Arzt in einer Aufklärungsbroschüre: „Mit Eifer stürzte ich mich an die Arbeit! Von früh bis spät abends war ich da und immer neue Scharen geschlechtskranker Soldaten zogen an mir vorüber“.¹⁶

In den Hauptstädten der Militärgeneralgouvernements wurden die großen medizinischen Einrichtungen etabliert. Hier arbeiteten nicht nur die höchsten militärischen Stellen für die Besatzung, sondern waren die meisten Krankenhäuser in Betrieb und arbeiteten zahlreiche geheime wie professionelle Prostituierte sowie Bordelle.¹⁷ Organisatorisch unterstanden die besetzten Gebiete dem k.u.k. Armeekommando, bzw. dessen Quartiermeisterabteilung und dem Sanitätschef, wobei letzterer für die medizinischen Einrichtungen und das ärztliche und Pflegepersonal zuständig war. Das Armeekommando bzw. das Kriegsministerium in Wien waren ständig bestrebt, durch Erlässe und Befehle der Situation Herr zu werden – viele davon waren eigentlich an die Armee im Felde gerichtet, galten aber auch für die besetzten Gebiete. Meistens wurden sie von den einzelnen Gouvernements entsprechend adaptiert und mit Kommentaren versehen. Innerhalb der Gouvernements waren mehrere Abteilungen befasst. An oberster Stelle sind die Sanitäts- und die Nachrichtenabteilung zu nennen, die beide dem Stabschef unterstellt waren. Für polizeiliche Angelegenheiten zeichnete hingegen der Zivillandeskommissär verantwortlich, der außerdem für das zivile Personal (darunter fielen die weiblichen Hilfskräfte) zuständig war.¹⁸

Für den frühzeitigen Nachweis von Syphilis schufen die Militärverwaltungsbehörden ein immer dichter werdendes Netz von Wassermannstationen innerhalb der besetzten Gebiete.¹⁹ Allmählich wurden aus Spezialabteilungen zur Behandlung Geschlechtskranker eigene Krankenanstalten, die ihre Kapazitäten kontinuierlich erweitern mussten. Das „Reservespital Brünn“ in Belgrad adaptierte ein früheres Waisenhaus für die Behandlung Geschlechtskranker. Im April 1917 klagte der Leiter in einem im Militärarzt veröffentlichten Artikel, dass die Kapazität von 120 Betten bald nicht mehr genügen und viele Patienten künftig in das Hinterland

gegen die Geschlechtskrankheiten noch immer nicht gebührend gewürdigt wird“. ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

¹⁶ FREUND, Emanuel: *Wie bewahrt ihr Euch vor Syphilis: Ein Mahnwort an Soldaten und junge Männer (S.E. dem Herrn k.u.k. FMLt. Erwin Edlen von Mattanovich, Militärkommandant von Graz, in tiefster Dankbarkeit für die Anregung zur Verfassung dieser Broschüre gewidmet)*, Graz, 1916.

¹⁷ Ein Bericht über die „Regelung der Bordell-Frage“ bei der k.u.k. Armee, d.h. die Errichtung von Feldbordellen bei der Armee im Felde, findet sich unter: DOERR.

¹⁸ SCHEER: 57f. Siehe auch: BROUCEK, Peter (ed.): *Theodor Ritter von Zeynek: Ein Offizier im Generalstabskorps erinnert sich* (=Veröffentlichungen der Kommission für Neuere Geschichte Österreichs, Bd. 101), Wien, 2009.

¹⁹ Das Wassermann-Verfahren war nach einem Assistenten Robert Kochs, August Wassermann, benannt. VASOLD: 231. Sowie: STEINER: 103. Steiner berichtete von der Herausforderung diese Reaktion überall nach einheitlichen Gesichtspunkten durchzuführen. Allein in Montenegro dürften es mehr als 20 Wassermannstationen gegeben haben: ÖStA/KA/NFA, MGG M, Kt. 1720, Reservat-Verlautbarungen. Verlautbarung Nr. 35, 17.4.1917. Für eine Auflistung sämtlicher Wassermannstationen auf dem Gebiet der österreichisch-ungarischen Monarchie und der besetzten Gebiete siehe: ÖStA/KA/AOK Qu. Abt. San. Chef, Kt. 2321. Konv. Verzeichnisse über Standorte der Feldsanitätsanstalten und deren Kommandanten, 1914-18.

abgeschoben werden müssen.²⁰ Als „*venerische Zentrale des Bereichs*“ Belgrad galt für Heeresangehörige beispielsweise das „*Reservespital Brčko*“.²¹

Jede Stadt unterstand einem Stadtkommando, das unter anderem mit der Gerichtsbarkeit und der Sittenpolizei, somit den ansässigen Prostituierten und Bordellen, befasst war.²² In Belgrad war das Referat für „*öffentliche Sittlichkeit und Prostitutionswesen*“ allerdings nicht innerhalb des Hauptgebäudes der Polizei untergebracht, sondern wurde die Sittenpolizei in einem eigenen, etwas abseits gelegenen, Gebäude untergebracht. Stefan Mihalovits, ein Reserve-Oberleutnant und im Zivilleben Polizeibeamter in Budapest, stand dem Referat vor.²³ In ländlichen Regionen waren ein Nachrichtenoffizier und zumindest ein Arzt in den Kreiskommandos mit ähnlichen Aufgaben beschäftigt.²⁴

Maßnahmen

Eine beispielhafte konkrete Maßnahme auf der Verwaltungsebene Stadt bzw. Kreis war die sittenpolizeiliche Erfassung der Prostituierten.²⁵ Von jeder, soweit den Behörden bekannt, wurde ein Evidenzbogen angelegt und ihr Bild in einem Fotografienalbum abgelegt. Die Prostituierten erhielten einen Pass, das so genannten Gesundheitsbüchel, den sie stets mit sich zu führen hatten und den sie zur zweimal wöchentlich stattfindenden amtsärztlichen Untersuchung mitzubringen hatten. Das Gesundheitsbüchel war in zwei Teile untergliedert, umfasste einerseits persönliche Daten sowie andererseits Verhaltensvorgaben und ein Merkblatt zur Verhütung von Geschlechtskrankheiten. Die Prostituierten wurden in ihrer Bewegungsfreiheit eingeschränkt (Aufenthaltsverbot vor Schulen und Kirchen) und ihre Ausgangszeit begrenzt. Die Verhaltensvorschriften verboten im Wartezimmer des Amtsarztes „*Vordrängen, Lärmen, Zanken, Singen, Rauchen und Trinken, gemeine Redensarten*“. Aufgezählt wurden auch jene Gegenstände, die sie stets mitzubringen und vorzuweisen hatten, und die für die Ausübung des Berufs vorgeschrieben waren. Der erste Teil umfasste auch die Einrichtung des Arbeitsplatzes: Eine „*Aufschrift in auffallender Druckschrift*“ (in der deutschen und der jeweiligen Landessprache), die gut sichtbar angebracht werden musste, sollte die deutliche Warnung enthalten: „*Hütet Euch vor Geschlechts-Krankheiten*“. Das Merkblatt war in der Wohnung der Prostituierten sichtbar anzubringen. Einige der Gegenstände, die schon beim Amtsarzt vorgewiesen werden mussten, wurden

²⁰ ZINNER, Franz: *Das k.u.k. Reservespital Brünn*. Der Militärarzt 51, no. 6 (14.4.1917). 112.

²¹ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

²² Als zeitgenössischen Tätigkeitsbericht, allerdings für die breite Öffentlichkeit bestimmt, vgl.: k.u.k. Militärpolizeikommando (ed.): *k. u. k. Militärpolizeikommando Belgrad 1915-1917: Kriegs-Ausstellung*. Wien, Juli 1917, Belgrad, 1917.

²³ ÖStA/KA/Alben, Erster Weltkrieg, Nr. 677. K.u.k. Militärpolizeikommando Belgrad 1915-1917, Kriegs-Ausstellung Wien, Juli 1917, unpaginiert.

²⁴ SCHEER: 64f.

²⁵ Die im Folgenden beschriebene Maßnahme hatte ihre Entsprechung in den besetzten Gebieten des Deutschen Reichs, wie auch in der Reichshauptstadt Wien. Zu den „*Kontrollkarten*“ im Deutschen Reich siehe: SAUERTEIG: 217.

darin erneut genannt. Sie sind im Pass unter: „*Wer sich vor Geschlechtskrankheiten bewahren will, muss besitzen*“ in zehn Punkten zusammengefasst. Dabei verschwammen die Grenzen zwischen allgemein hygienischen und zur Prophylaxe vor Geschlechtskrankheiten dienenden Maßnahmen. Auch den Besitz von Kondomen mussten die Prostituierten nachweisen.²⁶

Die Ausübung der Prostitution war nicht verboten und nach sittenpolizeilicher Unterstellung nur mehr strafbar, wenn den Ordnungsvorschriften zuwidergehandelt wurde.²⁷ Evident geführt wurden nicht nur die professionellen Prostituierten, sondern auch jene Frauen, die der geheimen Prostitution verdächtigt wurden, und jene, die „*in sexueller Promiskuität leben*“. Diese waren „*mit der gebotenen Rücksicht*“ einer regelmäßigen ärztlichen Untersuchung zuzuführen.

„*Vormerkblätter*“ zur Evidenthaltung wurden von der Besatzungsverwaltung nicht ausschließlich für Prostituierte angelegt, sondern über alle „*Venerischen*“. Der Befehl des k.u.k. Armeoberkommandos aus dem Jahr 1916 richtete sich allerdings an einen derart umfassenden Personenkreis, dass immer wieder Ermahnungen wegen verspätet abgegebener oder unvollständig ausgefüllter Formulare ausgesprochen wurden. Nicht nur aus diesem Grund meinte man in fixen Sanitätsanstalten, in denen Erkrankte anstelle einer ambulanten Behandlung stationär aufgenommen werden sollten, die Lösung des Problems zu erkennen.²⁸ Die Spitäler dienten somit nicht nur der Behandlung, vielmehr verschwammen die Grenzen zwischen Behandlung und Prophylaxe, da die Erkrankten über einen längeren Zeitraum hinweg aufgenommen und somit jedem weiteren Verkehr entzogen wurden. Diese „*Wegsperrung*“ betraf vor allem erkrankte (einheimische) Frauen sowie einfache Soldaten. Die Separierung geschah gewollt und wurde sowohl in wissenschaftlichen Artikeln gefordert, wie wiederkehrend von der Militärverwaltung befohlen.²⁹ Reservatbefehle und interne Berichte sprachen in diesem Zusammenhang sogar von „*Internierungen*“.³⁰ Nichtsdestotrotz musste der Arzt Robert Doerr resignierend feststellen, dass bei allen diesbezüglichen Anstrengungen die venerisch infizierten männlichen Zivilisten größtenteils unberücksichtigt blieben.³¹

Eine Trennung der Besatzungsgesellschaft nach sozialem und gesellschaftlichem Status wird aus der Behandlung venerisch Erkrankter deutlich.

²⁶ ÖStA/KA/NFA, Kt. 1613, Nr. 122295, Konv. k.u.k. Polizeikommissariat Radom an die Nachrichtenabteilung des MGG in Lublin. Schreiben k.u.k. Polizeikommissariat Radom an k.u.k. Gendarmeriezugs- und Postenkommanden, 14.11.1916.

²⁷ In diesem Fall folgte die Praxis in den besetzten Gebieten jener in der Reichshauptstadt Wien. EXNER, Franz: *Krieg und Kriminalität in Österreich: Mit einem Beitrag über die Kriminalität der Militärpersonen von G. Lelewer*, Wien (= Wirtschafts- und Sozialgeschichte des Weltkrieges, Österr. und ungarische Serie), Wien 1927. 161.

²⁸ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

²⁹ siehe DOERR. Doerr forderte die „*Entfernung der Infektionsquellen, [eine Vorgehensweise] welche sich bei den anderen Infektionskrankheiten in so außerordentlichem Maße bewährt hat, auch hier zur Anwendung zu bringen*“.

³⁰ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917. Vgl. wiederum: DOERR. Doerr forderte die „*Entfernung d.h. Internierung venerisch infizierter Männer*“.

³¹ Siehe: DOERR.

Offiziere wurden zumeist diskret in separaten Einrichtungen und ambulant behandelt. Eine eigene Einrichtung wurde beispielsweise in zentraler Lage in Belgrad 1917 eröffnet, die, so wird berichtet, ab den ersten Tagen stark frequentiert wurde. Die meisten Patienten litten an Gonorrhöe.³² Die privilegierte Position des Offizierskorps stellte das Krankenhauspersonal vor Probleme. Vielfach erhielten die Offiziere Ausgang, d.h. machte die Krankenhausleitung eine Ausnahme. Da die Betroffenen im Anschluss aber in der Öffentlichkeit über ihre Krankheit sprachen und „damit öffentliches Ärgernis erregten“, ging das Militärgeneralgouvernement so weit, den Spitalskommandos ihre Hilfe anzubieten, sollten erkrankte Offiziere ihnen wegen des Ausgangsverbots Schwierigkeiten bereiten.³³ Denn eigentlich galt für alle, dass eine ambulante Behandlung erst nach Ablauf des infektiösen Stadiums möglich war.³⁴ Bei den Prostituierten hingegen warf die Einweisung in eigens etablierte Prostituiertenabteilungen (häufig auch als Prostituiertensammelstellen bezeichnet) neue Probleme auf. Vielfach versuchten die Freier die Geheilten gleich nach ihrer Entlassung noch vor den Spitälern abzuspassen.³⁵

Das Gesundheitsbüchel hatte noch eine weitere Maßnahme der Besatzungsverwaltung vorweggenommen: die regelmäßige und routinemäßige Untersuchung zur frühzeitigen Erkennung von Erkrankungen. Doch beschränkte sich diese Maßnahme letztlich nicht auf die gewerbsmäßigen Prostituierten. Auch Mannschaften wurden regelmäßig untersucht und über Hygienemaßnahmen belehrt.³⁶ Die Einführung der zwangsweisen Untersuchung aber konnte zu einer beschämenden Angelegenheit werden, weshalb eine Einführung für weitere Personenkreise in den besetzten Gebieten zwar diskutiert, aber vielfach nicht umgesetzt wurde. Im November 1917 untersagte

³² ÖStA/KA/AOK, Qu. Abt., San. Chef, Kt. 2318, Sanitätsgeschichte L-Q. Eugen Lessko, k.u.k. Reservespital „Sanok“ in Sterntal an das k.u.k. KM, Abt. 14, 27.5.1918, Bericht über meine Tätigkeit, Erlebnisse und Erfahrungen bei der Armee im Felde. Wesentlich weniger gefährlich als Syphilis war die in Mitteleuropa eigentlich mehr verbreitete Gonorrhöe: VASOLD: 226.

³³ ÖStA/KA/NFA, Kt. 1629, Konv. MGG/S, Reservat-Befehle, 10.6-5.10.1918. Reservat Befehl Nr. 35, 5.9.1918.

³⁴ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 53, 27.11.1917. Diese Verfügung sollte, wenn es notwendig werden würde, auf Lehrerinnen und Krankenpflegerinnen ausgedehnt werden: ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917. Die Entlassung der Mannschaften dauerte ebenfalls bis zur Erklärung ihrer „Nicht-Infektiösität“ und Diensttauglichkeit: ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

³⁵ BRUNNER, J. C.: *Illustrierte Sittengeschichte: Kriegs- und Geschlechtsleben*, Frankfurt a.M. 1922. 64. Der Autor bezog seine Informationen aus den Schilderungen eines österreichischen Sanitätsoffiziers. Auf die Idee der Prostituiertensammelstellen ging v.a. Doerr ein: Doerr, Bericht über Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten.

³⁶ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917. Über den Vorgang in den Kasernen vor dem Krieg: *Vorschrift über die Verhütung und Bekämpfung der Infektionskrankheiten im k.u.k. Heer, N-25*, Wien 1911. Die so genannten „Schwengelparade“, also das Antreten vor versammelter Mannschaft zur ärztlichen Untersuchung, war schon im 19. Jahrhundert üblich gewesen. HIRSCHFELD, Magnus-GASPER, Andreas (ed.): *Sittengeschichte des Ersten Weltkriegs*, Hanau 1998. 176.

ein Reservatbefehl den österreichischen, ungarischen und serbischen Ärzten des Gouvernementsbereichs gar eine periodische Untersuchung sämtlicher weiblicher Hilfskräfte auf venerische Krankheiten. Das medizinische Personal wurde allerdings verpflichtet, alle bei ihnen Erschienenen mit frischer Infektion der nächsten Sanitätsanstalt zu übergeben.³⁷

Anders stand es um Frauen aus der Bevölkerung, die der geheimen Prostitution verdächtig waren. Sie konnten zwangsweise dem Amtsarzt vorgeführt und eine Untersuchung vorgenommen werden. An der gebotenen Rücksichtnahme auf das Schamgefühl und lokale kulturelle Verständnis mangelte es häufiger. Im Fall der 13-jährigen Danica unterlief den Behörden ein Irrtum, so befanden es zumindest die Militärrichter. Das Mädchen war wegen einer Namensähnlichkeit mit einer Dame „*üblen Rufs*“ verwechselt worden. Zunächst aber hatte der Vater mit eigenen Nachforschungen und Selbstjustiz gedroht, sollten die Behörden den Anzeiger nicht ausfindig machen und bestrafen. Das Verfahren wurde schließlich eingestellt. Der Anzeiger, ein Agent der Besatzungsbehörden, war genau für diesen Zweck eingestellt worden.³⁸

Eine bereits mehrfach angedeutete Maßnahme der Besatzungsverwaltung, die ebenfalls auf die Eindämmung der Infektionen abzielte, war der Versuch, die Infektionsquellen ausfindig zu machen. Ein interner Bericht wies dabei auf das Offensichtliche hin: „*Da die Venerie so gut wie ausschließlich durch den Beischlaf übertragen wird, so ergibt sich von selbst auf diesem Gebiete eine Scheidung der Infektionsquellen in zwei, in manchem Belange, vor allem epidemiologisch und sanitätspolizeilich, differente Kategorien: venerisch infizierte Männer und venerisch infizierte Frauen.*“³⁹

Was bei den professionellen Prostituierten noch eher einfach war, sie wurden einerseits durch „*Razzias*“, andererseits auf Grund der Aussagen von venerisch infizierten Soldaten ausfindig gemacht, gestaltete sich bei den anderen Frauen komplexer.⁴⁰ Die Mediziner hatten Befehl erhalten, jeden Infizierten (infizierten Soldaten) aufzufordern, seine Infektionsquelle beim Namen zu nennen. Aus den nachfolgenden Befehlen geht jedoch deutlich hervor, dass die Befragungen häufig keine Ergebnisse oder absichtliche Falschaussagen ergaben.⁴¹ Manfred Vasold stellte resümierend fest, dass viele der Aufgegriffenen nurangaben von einer ihnen „*unbekannten Frauensperson*“ angesprochen worden zu sein. Diese Aussage

³⁷ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629, Reservat MGG Befehl Nr. 53, 27.11.1917.

³⁸ ÖStA/KA/Militärgerichtsarchiv, Akten des Gerichts des Kreiskommando Podgorica, Fasz. 5561, K 339/17. Strafsache gegen unbekanntes Täter, Schreiben des Montenegriner Vojin Čejović (griechisch-orthodoxer [sic] Tischler) aus Podgorica an Stadtkommandant Obstlt. Andreati, 15.6.1917. Als geschlechtskrank verdächtige Personen dem Arzt vorzuführen, auch gegen ihren Willen, war noch im frühen 20. Jahrhundert keine selten geübte polizeiliche Praxis: VASOLD: 225.

³⁹ Siehe: DOERR.

⁴⁰ Siehe DOERR.

⁴¹ ÖStA/KA/NFA, MGG/M, Kt. 1720, Reservat-Verlautbarungen. Verlautbarung Nr. 47, 4.6.1917. „*Das Reservespital Cetinje meldet, dass trotz aller ergangenen Befehle die mit venerischen Krankheiten in das Spital eingelieferten Patienten fast in keinem Falle Angaben über die Infektionsquellen zu machen in der Lage sind. Auf Befragen geben sie an, keine Weisungen erhalten zu haben, den Namen und die Adresse der Frau festzustellen.*“

trifft auch auf die Erfahrung der österreichischen und ungarischen Ärzte zu.⁴² Im Militärarzt wurden weitere Angaben aufgezählt: „privat“, „anständiges Mädchen“, „Bäuerin“, „Jüdin“ oder „Witwe“.⁴³

Dem Misstand beizukommen, versuchte ein Erlass des Kriegsministeriums. Wer keine oder ungenaue Angaben machte, sollte auf Disziplinarwege streng bestraft werden. Die Ärzte waren verpflichtet, die Daten des Infizierten der nächsten Polizeibehörde zu melden, selbst eigene Nachforschungen zur Infektionsquelle anzustellen und ihren Patienten „vorzuhalten, welche Nachteile für die Allgemeinheit erwachsen, wenn sie aus falscher Scham und eingebildeter Ritterlichkeit die Namhaftmachung eines geschlechtskranken Frauenzimmers verweigern.“⁴⁴ Auch danach dürften die Befragungen kaum konkrete Angaben erbracht haben, die wenigen rudimentären Angaben bestätigten den Militärs letztlich ihre Vorurteile gegen gewisse Frauenberufe.

Neben der Sorge um die Gesundheit der Ehefrauen und Nachkommenschaft sowie moralischer Bedenken bei der Einrichtung von Bordellen, sozusagen also öffentliche „Unterstützung“ von außerehelichem Geschlechtsverkehr, fürchteten die Militärs hinter so mancher Erkrankung eine absichtliche Infektion. „Übrigens hat man bei allen diesen Bestrebungen wenigstens im Anfange – immer damit gerechnet, dass jeder Soldat die venerische Infektion vermeiden will und erst in letzter Zeit eingesehen, dass oft das Gegenteil zutrifft“, gestand ein Sanitätsoffizier ein.⁴⁵ Im Dezember 1917 gab das Militärgeneralgouvernement einen Erlass des Kriegsministeriums weiter, wonach alle Fälle, bei denen die Umstände auf gewollte Zuziehung einer Geschlechtskrankheit schließen ließen (z.B. Erkrankungen knapp vor dem Abgehen ins Feld), eine strafgerichtliche Verfolgung aufgrund Verbrechens der Selbstbeschädigung einzuleiten.⁴⁶ Häufig hatte ein fünfminütiger Aufenthalt am Bahnhof ausgereicht, um sich eine Infektion zu „besorgen“.⁴⁷ Nach ihrer Entlassung aus den Spitälern waren geheilte Geschlechtskranke nicht nur evident zu halten, sondern generell zu überwachen. Soldaten, die kurz nach ihrer Entlassung neuerlich als geschlechtskrank auffällig wurden, erhielten sofort eine Strafanzeige wegen Selbstansteckung.⁴⁸

„Zur Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten“, führten die Militärs gegenüber Erzbischof Achilles Ratti, dem späteren Papst Pius XI., anlässlich seines Besuchs in Lublin aus, „ist eine periodische ärztliche Revision, Behandlung auf eigener Abteilung und volkstümliche Belehrung der Bevölkerung vorgesehen“.⁴⁹ Über die

⁴² VASOLD: 225.

⁴³ BLUMENFELD, Anton: *Zur Bewertung der Geschlechtskrankheiten im Kriege*. Der Militärarzt 50, no. 13 (13.5.1916). 248.

⁴⁴ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 55, 8.12.1917.

⁴⁵ vgl. DOERR.

⁴⁶ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 55, 8.12.1917.

⁴⁷ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629, Konv. Brückenkopf- und Stadtkommando Belgrad, Befehle Nr. 9-51. AOK Nr. 38, 7.2.1916.

⁴⁸ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

⁴⁹ ÖStA/KA/NFA, Kt. 1591, MGG/P. Präz. Nr. 8355. Die Frage nach der Akzeptanz von Bordellen war eine schwierige. In manchen Krieg führenden Staaten waren sie verboten: SAUERTEIG, 216f.

Bordelle, die entweder unter militärischer Kontrolle standen oder sogar in Eigenregie betrieben wurden, schwieg sich das Militär aus. Bereits im Sommer 1915 hatte A. Glück, Militärarzt in Bosnien-Herzegowina, öffentlich gefordert, *„den allergrößten Teil der Geschlechtsverkehrsuhenden, ohne dass es ihm bewusst wird, dorthin zu lenken, wo es leichter ist, beide Kontrahenten vor einer Infektion zu schützen“*: in die *„reglementierte Prostitution“*. Die Forderungen der Ärzte beinhalteten militärisch überwachte Bordelle mit hygienischen Anlagen, die insbesondere der *„Geheimprostitution“* potentielle Kunden entziehen sollten.⁵⁰

Die Etablissements für Militärpersonen spiegelten dann erneut die Zweiteilung der Etappengesellschaft wider: jeweils zwei Arten von *„Freudenhäusern“* wurden geschaffen, *„das bessere“*, unzweifelhaft für Offiziere, bestand aus zehn, das andere aus 17 Zimmern. Die in Aussicht genommenen Lokalitäten wurden jeweils vorab im Beisein des Garnisonschefarztes und einer Kommission besichtigt und nach deren Weisungen eingerichtet.⁵¹ Ein Jahr später, im Dezember 1917, wurde erneut darauf hingewiesen, dass Bordelle nur dann *„geduldet“* werden durften, wenn *„a. eine exakte sanitäre Kontrolle der Insassinnen, mindestens zweimal wöchentlich durch Militärärzte oder verlässliche Zivilärzte durchgeführt werden kann: b. die Prostituierten und Bordellbesucher die vorgeschriebenen prophylaktischen Vorschriften strenge beachten. Wenn irgend möglich, ist auch die obligatorische Voruntersuchung der das Bordell aufsuchenden Mannschaftspersonen einzuführen.“*⁵²

Doch selbst bei den überwachten Bordellen war sich die Militärverwaltung bewusst, dass zwei Unsicherheitsfaktoren immer gegenwärtig blieben: die ausreichende Bestückung mit prophylaktischen Mitteln in Zeiten von Rationierung und Materialmangel, sowie die mangelnde Bereitschaft diese auch tatsächlich zu verwenden. Aus diesem Grund forderte Glück *„die Ausführung der der Prophylaxe dienenden Manipulationen nicht dem Gutdünken des ‚Sünder‘ oder dem der Prostituierten [zu] überlassen, sondern an Ort und Stelle von geschulten Kräften“* durchführen zu lassen. Am Ausgang jener Straßen, an denen die Bordelle lagen, sollten Baracken errichtet werden, in denen Sanitätssoldaten *„ohne sich viel um die Persönlichkeit des Behandelten zu kümmern“* die Besucher desinfizierten. Eine nachträgliche Prophylaxe in der Kaserne, wie bisher vorgesehen, käme vielfach zu spät, schloss ein Militärarzt.⁵³

Die Besatzungsbehörden kümmerten sich nicht nur um die Erkrankten in ihrem Wirkungskreis. Sie hatten auch Vorkehrungen zu treffen und diesbezügliche Befehle umzusetzen, die eine Ausbreitung der Geschlechtskrankheiten auf

⁵⁰ GLÜCK: 410.

⁵¹ ÖStA/KA/NFA, Kt. 1613. Schreiben k.u.k. Polizeikommissariat Radom an k.u.k. Gendarmeriezugs- und Postenkommanden, 14.11.1916.

⁵² ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

⁵³ GLÜCK: 412. Zur bereits vor dem Krieg geübten Praxis siehe: *Vorschrift über die Verhütung und Bekämpfung der Infektionskrankheiten im k.u.k. Heer, N-25*, Wien 1911 [ÖStA/Bibliothek, Sign. D-144]. Pkt. 206. Davon, dass Schutzmittel zwar verteilt bzw. vorhanden waren, diese aber nicht ausreichend verwendet wurden, berichtete auch ein Sanitätsschef. Ebenso wie von einer *„doppelten“* Kontrolle, männliche Besucher und Prostituierte: DOERR.

Österreich und Ungarn verhindern sollten. Als prophylaktische Maßnahme wurden beispielsweise Urlaubsverbote vom Armeeoberkommando für infizierte Ehemänner erlassen.⁵⁴ Erst nachdem sie im Etappenraum urlaubsfähig gemacht worden waren, durften sie weiterreisen. Jener Arzt, der die Klausel „*infektionsfrei*“ auf dem Urlaubs(Reise)dokument unterfertigte, haftete für eine gründliche Untersuchung.⁵⁵ Die Mannschaftspersonen wurden nach ihrer Rückkehr erneut untersucht.⁵⁶ Der Abschied von Geschlechtskranken in die Heimat wurde als unzulässig erklärt. Sie waren auf dem kürzesten Wege wieder dem zuständigen Fronttruppenkörper abzusenden.⁵⁷

Neben den offiziell verordneten Maßnahmen sei abschließend noch auf die Eigeninitiativen hingewiesen. Ein Grazer Arzt veröffentlichte 1916 die Broschüre „*Wie bewahrt ihr Euch vor Syphilis. Ein Mahnwort an Soldaten und junge Männer*“. Darin wurden Schreckensszenarios sowohl für die infizierten Soldaten wie für die Mütter und ihrer beider Nachkommenschaft gezeichnet. Emanuel Freund schilderte das Aussehen der Infizierten und versuchte die Geschlechtskrankheiten als lebensbedrohlicher darzustellen als den Kampfeinsatz an der Front. Er machte sogar vor der Verwendung biblischer Erzählmuster nicht Halt: „*Unendliches Mitleid erfasste mich, da ich der zahllosen, unschuldigen Opfer gedachte, die von den eigenen Vätern, Brüdern gemordet werden, so wie einst in Bethlehem gemordet wurde vom eigenen König die unschuldigen Kinder! Als würde das Kind mit kläglich wimmernder Stimme euch sagen: ‚Oh Vater, Vater, warum hast du, ach, mich gezeugt?‘ Blasen, Geschwüre, Beulen bedecken diesen Martyrerleib, dessen einziges Glück nur sein kann: sterben, bald sterben!*“.⁵⁸ Die Broschüre wurde bald darauf auf Befehl des Gouvernements als „*Belehrung für Soldaten, die während des Krieges an Syphilis erkrankt waren*“, aber auch zur Kenntnisnahme an die übrige Mannschaft verteilt.⁵⁹

Inwieweit die Broschüre Wirkung entfaltete, lässt der Umfang von zwölf Seiten ohne Bilder in deutscher Sprache nur erahnen, wenn man bedenkt, dass viele

⁵⁴ ÖStA/KA/NFA, MGG S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 8, 31.5.1916. An sich wurde zur Hebung der Geburtenrate ein regelmäßiger Urlaub eingeführt: „*Aus statistischen Berichten geht hervor, dass die Zahl der Geburten infolge der Kriegereignisse seit 1915 fortgesetzt und in bedrohlicher Weise abnimmt. Eine Besserung dieses Geburtenrückgangs ist u.a. durch Beurlaubungen erzielbar. Aus diesem Grunde wird der AOK Befehl Pers. Nr. 6576, von 1916, wonach in der Front befindliche Mannschaftspersonen nach einer Frist von 6 Monaten, den nicht an der Front stehenden nach einer Frist von 9 Monaten erneuert kurze Urlaube von 14 Tagen erteilt werden können – in Erinnerung gebracht. Mit Rücksicht auf den beabsichtigten Zweck sind bei der Urlaubsteilung in erster Linie Jungverheiratete, dann solche Leute zu berücksichtigen, die den Urlaub behufs Eheschließung erbitten. Infektiöse Geschlechtskranke sind von der Beurlaubung auszuschließen.*“ Im folgenden AOK Erlass wird das Urlaubsverbot für Mannschaften erneut ausgesprochen: ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917. Zum Urlaubsverbote siehe auch: HL, II. 468., kuk MGG M, Kt. 1, Konv. Közlemények 1-86. Verlautbarung Nr. 23 des MGG/M, 28.5.1916.

⁵⁵ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

⁵⁶ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 59, 23.12.1917.

⁵⁷ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

⁵⁸ FREUND: 7.

⁵⁹ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1645, 1-1/29. Abt. 4 MGG/S an Abt. 10 MGG/S, 29.3.1917.

(Besatzungs-)Soldaten schlecht lesen konnten und meist das Deutsche nicht zur Muttersprache hatten. Die übliche Information waren hingegen Merkblätter, die sowohl verteilt, wie auch in den Bordellen angebracht wurden. Ein Sanitätschef berichtete über seine Erfahrungen zum Erfolg dieser Merkblätter: „*Der Erfolg war gleich Null; das hätte man voraussehen können, da man unmöglich bei der Masse einen Grad von Bildung, Willensstärke, sozialem Denken und ethischem Empfinden annehmen kann, wie er sich nur bei ganz wenigen Menschen findet, sobald es sich darum handelt, dem mächtigsten aller Triebe Widerstand zu leisten.*“⁶⁰

Ein anderer Arzt berichtete an das Armeekommando im Frühling 1918 über seine persönlichen Errungenschaften. Er habe viele Ansteckungen verhindern können, indem er „*seinen*“ Soldaten angedroht habe, jeden Erkrankten namentlich in den Zeitungen in der Heimat veröffentlichen zu lassen. Er nannte es den „*geschlechtlichen Pranger*“. Seine vorgesetzte Militärbehörde war anderer Ansicht. Neben seinem internen Bericht wurde die handschriftliche Bemerkung „*Möchte zur Verheimlichung führen!*“ gesetzt.⁶¹

Je länger der Krieg andauerte, desto mehr brachten gesammeltes Datenmaterial und die Auswertung von Statistiken Klarheit. Die Gouvernementsverwaltung in Cetinje ging schließlich davon aus, dass das Verhältnis der in Montenegro erworbenen zu den im Hinterlande akquirierten venerischen Infektionen bei 2:1 lag. Dabei stellte die Zahl der Tripperfälle das Doppelte der Infektionen mit Syphilis und dem Geschwür weicher Schanker (Ulcus Molle) dar.⁶² Zu Beginn des Jahres 1918 begann das k.u.k. Armeekommando mit der systematischen Sammlung der Berichte von Ärzten über ihre Fronterfahrungen. Für die Zeit davor, kann als Ausweis zeitgenössischer Beurteilung lediglich auf die Inspektionsberichte des Sanitätschefs und wiederkehrende Zeitungsartikel zurückgegriffen werden. Bereits etwas früher, Ende 1917, hatte man innerhalb der Gouvernements damit begonnen, die Spitalskommandanten und Kreisärzte zu befragen.⁶³ Aus allen Berichten ging eindeutig hervor, dass dem Kampf gegen die Geschlechtskrankheiten ein hoher Stellenwert beigemessen und dringende Notwendigkeit bescheinigt wurde. Im Falle der Etappenliebe schufen die Militärs weit umfangreichere medizinische Einrichtungen als geplant und bauten sie im Verlauf des Krieges schwerpunktmäßig aus. Gegen eine Ausbreitung der Ansteckungen wurden Bordelle etabliert, strikt getrennt nach sozialer Herkunft, Verwaltungsmaßnahmen aus Österreich adaptiert und zwangsweise amtsärztliche Untersuchungen durchgesetzt.

⁶⁰ siehe DOERR.

⁶¹ ÖStA/KA/AOK, Qu. Abt., San. Chef, Kt. 2318, Sanitätsgeschichte L-Q. Bericht von Oberarzt Karl Moser, Sarajevo, 13.6.1918.

⁶² ÖStA/KA/NFA, MGG/M, Kt. 1720, Reservat-Verlautbarungen. Verlautbarung Nr. 38, 29.4.1917. Diese Daten stehen im Gegensatz zu den Befürchtungen wie sie noch 1915 allein geäußert wurden, nämlich dass die Verheirateten für ihre Ehefrauen und auch Nachkommen eine große Gefahr bedeuten – ohne Nennung der Möglichkeit, sich eine Infektion in der Heimat zu holen. GLÜCK: 409.

⁶³ ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1629. Reservat MGG Befehl Nr. 57, 17.12.1917.

Die Komplexität der Thematik, zwischen Kriegsnotwendigkeit und Moral, wird deutlicher, wenn man bedenkt, dass einerseits das Armeeoberkommando den Kinos und Bibliotheken verbot, die Soldaten durch „*laszive oder gar pornographische*“ Inhalte auf eindeutige Gedanken zu bringen,⁶⁴ andererseits das Kinoprogramm, das mit Zustimmung der Besatzungsverwaltung von der Cetinjer Zeitung veröffentlicht wurde, Filme nennt, die auf Intimitäten und Liebesbeziehungen anspielten. Titel wie „*Brennende Triebe (Drama)*“ und „*Augustin auf Brautschau (Lustspiel)*“ lassen sich wiederkehrend belegen.⁶⁵ Im besetzten Belgrad konnten Kondome von den Angestellten der Militärverwaltung in ausgewählten Zivilapotheken zu einem Stückpreis von 46h bezogen werden.⁶⁶ Sie wurden allerdings nicht in ausreichender Menge systematisch an Soldaten verteilt.⁶⁷

Die Anwesenheit von weiblichen Hilfskräften (vermehrt ab 1917) höheren sozialen Ranges grenzte die Problematik nicht ein. Im Gegenteil. Die Kontakte und Beziehungen, die gemeinsame Abendgestaltung, führten zu weit reichenden disziplinären Übertretungen. Es lassen sich Einladungen in Privatwohnungen von Offizieren ebenso nachlesen, wie Alkoholexzesse und Rückkehr in die Wohnheime nach der Ausgangssperre. Die Gerichtsakten, Tagesbefehle und Ehrenratsakten legen umfangreich Zeugnis ab. Für die weiblichen Hilfskräfte reichten die Strafen von disziplinären Verwarnungen bis zum Abschieben aus den besetzten Gebieten unter Polizeieskorte. Dass ihre Arbeitskraft in der Verwaltung dringend benötigt wurde, reichte dennoch häufig aus, um einer Strafe zu entgehen.⁶⁸

Zusammenfassung

Der Etappenraum als das Gebiet zwischen der Heimat und der Front besaß spezielle Aufgaben im Hinblick auf die Kriegserfordernisse. Im Falle der drei von Österreich-Ungarn errichteten Militärgeneralgouvernements in Polen, Montenegro und Serbien, übernahmen die Soldaten auch die Zivilverwaltung. Die bunt zusammen gewürfelte Bevölkerung und die Absenz von die körperliche Unversehrtheit bedrohenden Umständen führten zu einem regen Beziehungsgeflecht innerhalb der so unterschiedlichen Bewohner. Für das Militär bedeutete die Besatzungsgesellschaft der Hauptstädte einen besonderen

⁶⁴ ÖStA/KA/NFA, MGG M, Kt. 1720, Reservat-Verlautbarungen. Verlautbarung Nr. 34, 12.4.1917.

⁶⁵ Der Begriff „*Lustspiel*“ diente als Synonym für eine Komödie (Annonce. *Cetinjer Zeitung* 28.3.1918).

⁶⁶ ÖStA/KA/NFA, MGG S, Kt. 1629. Reservatbefehl des Brückenkopf- und Stadtkommandos Belgrad Nr. 18 vom 2.3.1916. Zum Vergleich lag der Lohn für einen einheimischen Arbeiter für einen 10-Stunden-Tag etwa im selben Zeitraum in Montenegro bei drei Kronen. ÖStA/KA/NFA, MGG/M, Kt. 1689. Verlautbarung Nr. 6, 20.3.1916.

⁶⁷ siehe DOERR.

⁶⁸ Als typisches Beispiel wird auf folgendes Verfahren verwiesen: Konv. Ehrenrätlicher Ausschuss in Belgrad, Aktenverzeichnis in der ehrenrätlichen Behandlung wider den Oberarzt i.d.R. Dr. Robert Lacina und den Leutnant Rechghf. Kraus, beide des Reservespitals „*Brcko*“ in Belgrad, ÖStA/KA/NFA, MGG/S, Kt. 1677, Ehrenratsakten.

Mikrokosmos, in dem es die Disziplin aufrechtzuerhalten und die militärischen Etappenaufgaben zu erfüllen galt. Der rasche Wechsel der Bewohner und die Angst vor der Zukunft ließen eine „jetzt oder nie“ Stimmung aufkommen. Der Kontakt zur einheimischen Elite wurde, insbesondere in Belgrad und Cetinje, nicht gerne gesehen. Das Freizeitverhalten der Besatzungsgesellschaft stellte die Militärverwaltung somit vor große Probleme, vor allem dessen Auswirkungen: Geschlechtskrankheiten, sowie das geheime und die Organisation des professionellen Prostitutionswesens. Beleuchtet man die Studien, die nach Kriegsende veröffentlicht wurden, wird daraus deutlich, dass die Anstrengungen des Militärs gerechtfertigt, aber bei weitem nicht ausreichend waren. Vor allem die Geschlechtskrankheiten ebten im Gegensatz zu anderen Infektionskrankheiten niemals ab. Im Gegenteil. Es hieß rasch und pragmatisch, moralische Bedenken hinter sich lassend, zu handeln. Die relativ öffentliche Diskussion über diese Thematik ist ebenso markant, wie das Aufbrechen alter Handlungsmuster und Eingestehen neuer Erkenntnisse: Etwa, dass die Ansteckung zwischen Front- und Etappengebiet einerseits und der Heimat andererseits keiner Einbahnstraße entsprach. Für das Militär bedeutete der Kampf gegen die Geschlechtskrankheiten nichts weniger, als dass sie erkrankte Soldaten von der Front fernhielten und die Besatzungsverwaltung vor die Tatsache stellten, mehr medizinische Einrichtungen zu schaffen und Medikamente zur Heilung in Zeiten der Einfuhrverbote und des Materialmangels zu beschaffen. Die Organisation der medizinischen Einrichtungen und polizeilichen Maßnahmen lehnten sich dabei an die österreichische, meist Wiener, Bürokratie an. Dies obwohl das militärische wie zivile Personal aus allen Teilen der Doppelmonarchie kam.⁶⁹

⁶⁹ Beispielsweise wurde im besetzten Serbien trotz der vielen ungarischen Beamten nicht auf das Budapester Polizeiwesen zurückgegriffen: K.U.K. MILITÄRPOLIZEIKOMMANDO: unpaginiert.

Dóra Horváth

Die Habsburger und die Monarchie in österreichischen Geschichtsbildern und Ausstellungen zwischen 1918 und 1938

In meiner Arbeit werde ich die Geschichtsbilder der Ersten Republik und des Ständestaates durch offiziellen Interpretierungen, Äußerungen von einigen bedeutenden Historikern und nicht zuletzt durch Ausstellungen untersuchen.

Es gab ziemlich wichtige Veränderungen in den Geschichtsbildern sowie in Kulturpolitik von der Ersten Republik und dem Ständestaat. Das Gemeinsame in beiden Perioden war die Suche des von dem multiethnischen Habsburger Reich zum Kleinstaat werdenes Land nach seiner Legitimität.

Die Erste Republik

Am 12. November 1918 wurde die österreichische Republik gegründet. Die Staatsregierung wurde bis 1920 bei Sozialdemokraten und Christlich-Sozialen, bis 1934 von Großdeutschen und Christlich-Sozialisten geführt. Zwischen teils feindlichen Nachbarstaaten, teils radikalen Räterepubliken sowie neben dem Deutschtum vertretenden Deutschland suchte die Republik ein Image für diesen neuen Staat. Staatsgründung war überschattet von Zweifeln daran, dass Österreich selbständig existieren könne. Als einzige Lösung kam der Anschluß an Deutschland vor, der lange Traditionen hatte. Es beweisen sowohl die Programme von Sozialdemokraten und Deutschnationalisten, die Anschluß als Ziel haben, als auch das Provisorische Grundgesetz vom 12. Nov 1918, in dem erklärt wurde, dass Deutschösterreich ein Teil von Deutschland sei. Allerdings hatte die Anschlussidee unmittelbar nach dem Weltkrieg keine Realität. Der Deutsche Verfassungsentwurf sah die Option eines Beitritts von Deutschösterreich nur als symbolische Politik vor,¹ Friedensvertrag von Saint-Germain-en-Laye enthält auch ein Anschlussverbot.

Kulturpolitik und Inszenierung des Habsburg-Bildes in der Ersten Republik

Die Orientierung von der Österreichischen Republik nach Deutschland sowie ihre Staatsform determinierten auch ihre offizielle Interpretierung von Geschichte, unter allem Interpretierung von habsburgischen Zeiten und der Monarchie. Es war die Epoche direkt nach dem Zerfall der Monarchie. So war die Idealisierung der habsburgischen Zeiten schwer, sogar wegen der Persönlichkeit von Kaiser Karl ziemlich problematisch. Karls Image wurde in der Bevölkerung wegen der Sixtus-Affäre schwer beschädigt, der Kaiser und seine Frau, Zita

¹ BANDHAUER-SCHÖFFMANN, Irene: *Österreichische Geschichte 1918 bis heute*, Vorlesung, Universität Wien, Wien, 2009.

wurden zu Hassfiguren der Deutschnationalen. Die führenden Persönlichkeiten der Republik fühlten das selbstständige, kleine Österreich als zwangsläufige Übergangserscheinung. Die Beziehung der österreichischen Bevölkerung zu ihrem eigenen Staat wurde ziemlich abweisend.² Für Sozialdemokraten war die Staatsform der Republik ideal, deshalb wollten sie mit der Tradition der Monarchie brechen. Daneben war die Idee des Anschlusses und die deutsch-nationalen Identität in breiten Kreisen bedeutsam.³

Zwischen 1918 und 1933 dominierte also ein Geschichtsbild von der Monarchie, das einen eindeutigen Traditionsbruch zwischen der neuen Republik und Österreich-Ungarn konstatierte. Diese negative Haltung zu der Monarchie vertraten die linke Seite sowie die Deutschnationalen, die im Gegensatz zu den Christlichsozialen waren. Es beweist auch, dass die Christlich-Sozialisten in zwanziger Jahren begannen, dem Geburtstag Franz Josef zu gedenken, während die Wiener Sozialdemokraten bis 1934 die Gründung der Republik feierten.⁴ Allerdings waren die Christlich-Sozialisten geteilt; einige waren für die Republik, andere waren antidemokratisch und monarchistisch. Bei der Gründung der Republik setzten sich christlichsozialistische Politiker, die für die Republik waren, in der Partei durch. Aber auch sie wollten einen sanften Übergang von Monarchie zur Republik.⁵ Mit der Zeit wurden autoritäre Ideen in der Partei dominierend.

Der selbständig werdende Staat brauchte allerdings in der veränderten weltpolitischen Situation eine grundlegende Differenzierung. Diese hat er in der Konstruktion einer Kulturmacht gefunden, zu der eines der wichtigsten Instrumente die Musik war.⁶ Daneben spielte das historisch-kulturhistorische Musealwesen als symbolischer Ort marginale Rolle.⁷ Es beweisen auch die Budgetdata des Unterrichtsministeriums 1926. Anteil der bildende und darstellende Kunst sowie Musealwesen und Literatur betrug 21,7%, solange Theater und Oper 78,2%. Diese relative Anteile blieben durch die Budgetjahre der Periode annähernd stabil. Aus dem 21,7% wurde aber ein signifikant hoher Anteil für Musealwesen gegeben, was eine retrospektive Kunstpolitik zeigen kann.⁸

Es gab nach dem Weltkrieg auch andere Hindernisse. Der Staat musste erst ein Instrumentarium ausbauen, um das kulturelle Erbe des höfischen Mäzenatentums der Habsburger rechts- und verwaltungstechnisch reorganisieren.⁹ Hauptträger der Kulturpolitik waren in dieser Periode die Bundesregierung und die Gemeinde Wien. Gemeinde Wien hatte keine eigene kulturpolitische Stabstelle, konnte aber Kulturvereinen und Veranstaltern finanziell fördern. Eigene kulturpolitische

² BRUCKMÜLLER, Ernst: *Nation Österreich*, Böhlau, Wien-Köln-Graz, 1996. 346

³ MARUZSA, Zoltán: *Az osztrák nemzeti öntudat változásai a jelenkori Ausztria történetében*, Öt Kontinens, ELTE BTK Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék, Budapest, 2004. 230.

⁴ MARUZSA: 234.

⁵ BANDHAUER-SCHÖFFMANN: ebd.

⁶ MATTL, Siegfried: *Der kulturpolitische Kontext der Ersten Republik*, IN: POSCH, Herbert - FLIEDL, Gottfried (Hg.): *Politik der Präsentation. Museum und Ausstellung in Österreich 1918-1945*. Wien, 1996. 18.

⁷ POSCH - FLIEDL: 7.

⁸ MATTL: 14.

⁹ MATTL: 12.

Verwaltungseinheiten leisteten sich erst die diktatorischen Regime.

Andere Schwierigkeit bedeutete die verbitternde Situation der österreichischen Wirtschaft in Zwischenkriegszeit, welche durch Industriekrise, Massenarbeitslosigkeit, hohe internationale Kreditschuld, defizitäres Budget gekennzeichnet ist. So konnte in Kultur nicht viel investiert werden. Ein erheblicher Teil der kulturellen Aktivitäten wurde durch private Organisationen betrieben. Für sie war die mangelnde Nachfrage am Kulturmarkt ein Problem.

So Primärziel war Bestehendes zu erhalten. Die erste offizielle Ausstellung des Kunsthistorischen Museums nach Gründung der Republik galt z. B. der Rettung der vom Verkauf bedrohten kaiserlichen Tapisseriensammlung. Zwischen 1920 und 1922 waren die Tapisserien jeweils in den Sommermonaten im Schloß Belvedere zu besichtigen. Ziel wurde erreicht, so die Tapisseriensammlung konnte Bestandteil der Sammlung für Plastik und Kunstgewerbe des Kunsthistorischen Museum werden.¹⁰

Die österreichische Rolle auf ausländischen Ausstellungen wurde wichtiger nach Gründung der Republik.¹¹ Zumindest in Bereiche der Kultur war es dem klein gewordenen Österreich immer noch möglich, im internationalen Wettbewerb erfolgreich zu sein.

„Unbeschadet von den heftigen politischen Auseinandersetzungen blieb die Kulturpolitik vor 1934 merkwürdig konsensual ausgerichtet.“¹² Hier herrschte in dieser Periode Konsensus und Pluralismus. Es gab Unterschiede zwischen verschiedenen politischen Richtungen, Sozialdemokraten, Großdeutschen oder Landbund, wie sie über konservative und moderne Kunst dachten, aber die wichtige Rolle der Kulturpolitik im engeren Sinne wurde bei ihnen als Arbeitsfeld noch nicht entdeckt.¹³

Anders war die Situation der Unterrichtswesen. Die Lehrinhalte des Geschichtsunterrichts zeigten ein deutliches Übergewicht der gesamtdeutschen Geschichte gegenüber der „rein österreichischen“. Der Geschichtsunterricht sollte nur „mit besonderer Rücksicht auf die Geschichte der Heimat und des deutschen Volkes dargeboten werden.“ Die Lehrpläne legte das Gewicht auf die „nationale“, also deutsch-nationale Erziehung.¹⁴

Laut Joseph August Lux, Schriftsteller, war eine starke Anschluss-Propaganda in Schulbücher zu beobachten. In den Lesebüchern von Latzke erschien das Wort „Österreich“ gar nicht, Standenat hat ein Lesebuch mit dem Titel „Deutsches Lesebuch für Österreichische Mittelschulen“ veröffentlicht. Im Schulbuch von Praehauser konnte man von 32 Balladen nur zwei Österreichische finden.¹⁵ Im Juli

¹⁰ HAUPT, Herbert: *Das Ausstellungswesen des Kunsthistorischen Museums 1918 bis 1945*, IN: POSCH, Herbert - FLIEDL, Gottfried (Hg.): *Politik der Präsentation. Museum und Ausstellung in Österreich 1918-1945*, Wien, 1996. 169.

¹¹ HAUPT: 170.

¹² MATTL: 15.

¹³ Ebd. 15-16.

¹⁴ SUPPANZ, Werner: *Österreichische Geschichtsbilder. Historische Legitimation in Ständestaat und Zweiter Republik*, Köln - Wien, 1998. 17.

¹⁵ GÖRLICH, Ernst Joseph - ROMANIK Felix: *Geschichte Österreichs*. Innsbruck - Wien - München, 1977. 506.

1919 forderte Karl Leuthner den Anschluss der Österreicher an der deutschen Kulturnation. Nach seiner Meinung musste die Aufgabe der Schulen die Vorbereitung der Anschluss sein.¹⁶ Im Artikel von Otto Glöckel in *Dem Anschluss*, Blatt des Österreichisch-Deutschen Bundes, stand, dass der Deutschunterricht, sowie der Geschichts- und Geographieunterricht den Schülern Achtung der deutschen Geisteswissenschaft einflößen sollte.¹⁷

Viele von Universitätsprofessoren verkündigten auch die Idee des Anschlusses. Schon im Jahre 1918 wurde das Buch von Alphons Dopsch veröffentlicht; *Deutschland, wir kommen! Stimmen aus dem geistigen Deutsch-Österreich für den Anschluss an Deutschland*.¹⁸ Die Unterrichtspolitik wurde also eindeutig bei der deutschnationalen Idee beherrscht, daneben konnte die Habsburger Vergangenheit keine entscheidende Rolle spielen. Es hatte später eine bedeutende Wirkung, dass so die Jugend der Zwanziger in deutscher Identität aufgewachsen ist. Es hat sie den Weg nach Nationalsozialismus geöffnet.¹⁹

Kulturpolitik und Inszenierung des Habsburg-Bildes im Ständestaat

Im Gegensatz zu der Epoche 1918 bis 1933 wurde die Habsburger Zeit in nächster Periode idealisiert. Da der Ständestaat sich als Fortsetzung des habsburgischen Österreiches verstand, kann man in dieser Periode die Verklärung der habsburgischen Zeit beobachten. Es ist verbunden mit den führenden Persönlichkeiten, die meist ihre politische Sozialisation in der Monarchie erlebt hatten, und so politische Situation auf Grund ihrer katholisch-konservativen Weltanschauung und Reichsideologie sahen.²⁰ Für die Frontgeneration, für die Tradition von Österreich-Ungarn attraktiv war, erregte das kleine Österreich ein großes Problem. Habsburger Zeit war die Epoche, als Österreich mit einer bedeutungsvollen Armee und Zugang zum Meer eine Großmacht war. Das Ende der Monarchie war im vaterländischen Geschichtsbild ein bedauerliches, vorläufig unabänderliches Faktum.²¹ Diese Generation fühlte so, als ob man nur in der Vergangenheit ein Gegengewicht zum zunehmend stärker werdenden Deutschen Reich anbieten könnte. Hauptgegner des vaterländischen Geschichtsbildes waren natürlich die Nationalsozialisten.

Die offizielle Interpretation hielt Haus Habsburg für wichtig als Erschaffer einer gewissen österreichischen Einheit. „*Es ist ganz unmöglich, zu leugnen, dass im Ablauf der Jahrhunderte Habsburgs Größe auch Österreichs Größe und Habsburgs Not auch Österreichs Not war*“ (Starhemberg).²² Habsburger waren also vom Standpunkt der österreichischen Bewußtsein ein sehr bedeutsamer Faktor für den

¹⁶ HEER, Friedrich: *Der Kampf um die österreichische Identität*, Wien - Köln - Graz - Böhlau, 1981. 341.

¹⁷ LIST, Evelyn: *Die Propaganda des Austromarxismus am Beispiel der sozialdemokratischen Anschluß-Bewegung*, Wien, 1976.

¹⁸ HEER: 372.

¹⁹ LIST: 159.

²⁰ SUPPANZ: 103-104.

²¹ Ebd. 233.

²² Ebd. 104.

Ständestaat. Eben deshalb versuchten Gesamtdeutschen, die Rolle der Habsburger zu relativieren. Auf regierenden Seite war die Deutschheit der Dynastie neben dem Austriazismus aber auch wichtig. „*Wir leben in einem Land dessen Herrscher sechs Jahrhunderte hindurch die alte deutsche Kaiserkrone getragen haben*“ - sagte Dollfuß.²³ „*So deutsch wie die österreichische Geschichte seit Jahrhunderten war, ebenso deutsch ist das Haus Habsburg*“ - erklärte Starhemberg gegen den Angriff der nationalen Propaganda.²⁴ Am 5. Mai 1935 wurde auch ein Bundesgesetz zum Schutz des Ansehens Österreiches geschaffen, das unter anderem Schähungen Habsburgs verfolgte.

Die deutsche Nationalität wurde den Habsburgern von zwei Seiten abgesprochen. Einerseits von den Nationalsozialisten, die den Anschluss vom *deutschen* Österreich förderten; andererseits von zahlreichen Legitimisten, die die übernationale Charakter der Dynastie betonten und damit die österreichische Reichsidee unterstützten.

Zu der Etablierungsphase des Austrofaschismus gehörte die „*Türkenbefreiungsfeier*“ im Mai 1933, welche eine Propagandaveranstaltung unter dem Druck des deutschen Nationalsozialismus für die Präsentation der Stärke der Regierung war. Das Hauptereignis war der Heimwehraufmarsch, der das heroische Heldenzeitalter vergegenwärtigt haben wollte.²⁵ Anlässlich dieses Festes sagte Starhemberg in seiner Ansprache Folgendes: „*Kameraden, seid stolz, deutsche Österreicher zu sein! Seid stolz, österreichische Heimatschützer zu sein!*“²⁶ Es war eine Anzeige der austrofaschisten Geschichtsinszenierung. „*Deutsche Österreicher*“ zu sein, es heißt etwas anders, als Deutsche zu sein, aber trotzdem sind Österreicher deutsch.

In Rahmen dieser Veranstaltung skizzierte Dollfuß erstmal seine Idee über den christlichen Ständestaat: „*Diese Form von Parlament und Parlamentarismus, die gestorben ist, wird nicht wieder kommen. Wir wollen in neuen Formen und auf neuen, dem christlich-deutschen Volk eigentlich doch wieder sehr alten Grundlagen, Grundsätzen und Ideen unsere Heimat und das Zusammenleben unseres braven Volkes in Österreich neu gestalten.*“²⁷ Es bedeutet also die Wendung des österreichischen Systems, aber eine Zurückkehrung zu alten bekannten Grundlagen, zu der Vergangenheit vor dem Ersten Republik.

Ein wichtiger Aspekt, der auch mit der habsburgischen Vergangenheit zusammenhängt, war die Selbstcharakterisierung des Ständestaates als „*christlicher Staat*“.²⁸ So stieg die Bedeutung der katholischen Kirche in Alltagen und auch in der Ausstellungstätigkeit. Wichtiges Element ist dabei, dass erst der Katholizismus eine enorme Massenmobilisierung ermöglichte, denn der

²³ SUPPANZ: 106.

²⁴ Ebd. 107.

²⁵ ZUBER, Barbara: *Die Polizeijahresschauen 1928-1938: Eine filmische Quelle zur Wiener Polizeigeschichte der Zwischenkriegszeit*, Wien, 1996. 363.

²⁶ Ebd. 612.

²⁷ Ebd. 1.

²⁸ FELLER, Barbara: *Oh, du mein Österreich*, IN: POSCH, Herbert - FLIEDL, Gottfried (Hg.): *Politik der Präsentation. Museum und Ausstellung in Österreich 1918-1945*. Wien, 1996. 58.

Austrofaschismus hat keine echte Massenpartei geschafft.

Die erste große Demonstration der erstarkenden Kirche war der Allgemeine Deutsche Katholikentag Anfang September 1933 in Wien.²⁹ Die Leitung dieser Veranstaltung, die auch anlässlich des 250. Jahrestages der Abwehr der Türken vor Wien stand, lag in den Händen des Architekten Clemens Holzmeister. In Rahmen dieser Veranstaltung wurde die Ausstellung „*Alte und neue katholische Kunst*“ in allen bedeutenden Wiener Museen und Ausstellungshäusern gezeigt. Die gegenwärtige Kunst wurde dabei in einer Schau in der Secession vorgestellt.

Gleichzeitig mit diesen Veranstaltungen forderte Bundeskanzler Dollfuß am Trabrennplatz offen die Abschaffung der Demokratie und formulierte seine Vorstellungen über einen autoritären Ständestaates. Die politische Rolle dieser Veranstaltungsfolge kann man auch mit ihrer Organisationsweise sowie mit dem Inhalt der Reden und Festspielen beweisen. Bei dieser offiziellen Feier des in der Entwicklung begriffenden Austrofaschismus war dasselbe Muster bemerkbar, wie bei den Feiern von der Monarchie; es gab Messen, Segnungen, Huldigungen, große Festgottesdienste und gemeinsamen Treuebekennnissen sowie Massenfestspielen. Wichtig waren auch hier konservativer Werte, Kontinuität und Legitimität durch Instrumentalisierung historischer Jubiläen, Schwur- und Huldigungsritualen und der kulturellen Sendung Österreichs. Diese Ähnlichkeit war bewusst von Seite der vom nationalsozialistischen Deutschland unter Druck geratenen austrofaschisten Elite. Sie haben auf das Zeichensystem der Monarchie zurückgegriffen und haben ihre Volks- und Festkultur übernommen.³⁰

Die Rede von Wilhelm Miklas am 1. September 1933 am Heldenplatz bezeichnet die Österreicher als auserwählte, die die einzige legitime und höchste Kulturgemeinschaft bilden.³¹ Während seiner Rede nahm der Stellvertreter des Papstes unter dem Thronhimmel am Heldenplatz die ehemalige Stelle von dem Kaiser ein. Die im Text der Rede erwähnte religiöse Legitimation, welche das Kaiserhaus auch hervorgehoben hat, sollte das Konzept des Ständestaates rechtfertigen. Die Ansprache weist auf die Arbeit von dem merkantilistischen Wirtschaftsökonom Philipp Wilhelm von Hörnigk: „*Österreich über alles, wenn es nur will!*“ und den Wahlspruch von Kaiser Friedrich III. „*A.E.I.O.U.*“ (u.a. „*Austria erit in orbe ultima.*“) hin. Wie auch Zitate von Grillparzer und Rettenbacher wurden eingesetzt. Damit soll die Rede versucht haben, ein aus der Monarchie übertragenes staatliches Selbstbewusstsein mit dem Führungsanspruch Österreichs für die gesamte deutsche Nation zu schaffen.³² Über den Zusammenbruch der Monarchie sagte er: „*Nicht von selbst, sondern [von außen] zerschlagen.*“³³

Der Ständestaat versuchte schon eine bewußte, ideologisch bestimmte

²⁹ FELLER (1996): 61.

³⁰ MATTES, Johannes: *Die Regierungsjubiläums-Feiern von Franz Joseph I. (1908) und die „Türkenbefreiungsfeiern“ (1933) im Vergleich Festrede und Festspiel als Formen kollektiver Repräsentation*, Wien, 2009. 21.

³¹ Ebd. 45.

³² Ebd. 49.

³³ Ebd. 53.

Einflußnahme auf Kunst und Kultur, für die unter Dollfuß Clemens Holzmeister verantwortlich war. In der Kulturpolitik war die Vaterländische Front, die das Kulturamt als „überparteiliche“ politische Organisation 1934 gegründet hat, dazu berufen, als Einheitsorganisation nach faschistischem Vorbild zu fungieren. Das Ziel der Front war die Schaffung und Bewahrung von dem freien, autonomen, katholischen, deutschen und autoritären Ständestaat. Sie wollte alle Schichten der Gesellschaft einnehmen, deswegen wurden ihre Einheiten sowohl lokal, als auch ständisch organisiert. Sie hat Kinderkrippen gegründet, Organisation für die Jugend veranstaltet und günstige Urlaube organisiert.³⁴ Sie hat das heimische Handwerk, die alten Traditionen, sowie den Volkstanz und Volksmusik unterstützt. Sie hat die Zugehörigkeit zu dem deutschen Kulturkreis nicht befragt, wollte aber den österreichischen Staat von dem Dritten Reich fernhalten.³⁵ In ihrem Jahrbuch vom Jahre 1938 stand einen Liedtext über das „andere Deutschland in Wien.“³⁶ Es war aber ein Paradox, weil die Methoden und Instrumente der VF immer mehr der deutschen Bewegung gleich,³⁷ und damit hat sie den Anschluss vorbereitet.

Laut Guido Zernatto, Generalsekretär der Front, hatte sie in der Zeit des Ständestaates drei Million Mitglieder.³⁸ In der Wirklichkeit war aber die VF in der österreichischen Gesellschaft gar nicht populär. Sie wurde bei der Gewalt, von oben organisiert, und wollte breite Schichten der Gesellschaft einnehmen, deshalb war sie für die Deutschnationalen, später auch für Nationalsozialisten offen.

Der offizielle Äußerung förderte Konservatismus im Gebiet der Kunst und hielt eine Distanz gegenüber Avantgarde determinierte Kulturpolitik, deren geistige Unabhängigkeit nicht in seiner Interesse lag.³⁹ Bundeskanzler Schuschnigg unterstützte schon nicht nur die Pflege des Erbgutes österreichischer Kunst, sondern auch die Pflege der wahrhaft österreichischen Moderne.⁴⁰ Besonders beliebt waren aber die Perioden des Barock und Biedermeier als Blütezeit der österreichischen Kultur. Historische Jubiläen und Ausstellungen wurden zu Demonstrationen des autoritären Regimes. In Wien wurden Ausstellungen über Kaiser Franz Joseph und Prinz Eugen gezeigt.⁴¹

Die bedeutsamste Inszenierung habsburgischer Zeiten war aber die Einweihung des Heldendenkmals am 9. September 1934. Dieser Platz hatte von Anfang an eine symbolische Bedeutung als Siegesdenkmal.⁴² Um Mitte der 20er Jahre tauchte die Idee von führenden Militärs auf, hier ein Erinnerungsmal an die Gefallenen des

³⁴ ZERNATTO, Guido: *Die Wahrheit über Österreich*, New York - Toronto, 1939. 91-92.

³⁵ Ebd.

³⁶ SCHIFFERER, S.: *Junge Front 1938. Offizieller Taschenkalender des Österreichischen Jungvolkes*.

³⁷ MARUZSA: 233.

³⁸ ZERNATTO: 93.

³⁹ MAYER, Monika: *Aspekte des Wiener Ausstellungswesens im Austrofasismus und im Nationalsozialismus am Beispiel des Künstlerhauses und der Secession*, IN: POSCH, Herbert - FLIEDL, Gottfried (Hg.): *Politik der Präsentation. Museum und Ausstellung in Österreich 1918-1945*, Wien, 1996. 74.

⁴⁰ FELLER (1996): 56.

⁴¹ Ebd. 56.

⁴² FELLER, Barbara: *Ein Ort patriotischen Gedenkens. Das österreichische Heldendenkmal im Burgto in Wien*, IN: Jan TABOR: *Kunst und Diktatur*, Band I. G. Grassl Druck- und Verlagsanstalt, Wien, 1994. 142-147.

Ersten Weltkrieges umzugestalten, was der sozialdemokratische Gemeinderat nicht förderte. 1933 schlossen sich hochrangige Militär- und Zivilpersonen unter dem Ehrenschatz von Kardinal Erzbischof Theodor Innitzer und der Landeshauptleute in eine Vereinigung zur Errichtung des österreichischen Heldendenkmals zusammen. Aber das Interesse bei der Bevölkerung scheint gering gewesen zu sein.⁴³ Ende Juli 1933 gab es eine Ausschreibung für die Verwirklichung des Heldendenkmals. In der Jury dominierten bereits führende Vertreter des austrofaschistischen Kulturlebens, wie z. B. Clemens Holzmeister, Karl Sterrer, Ferdinand Andri. Architekten Max Fellerer, der ein Mitarbeiter von Holzmeister war, Eugen Wörle und Fritz Wotruba wurden zuerst beauftragt. In einem anonymen Brief wurde Einfluss von Holzmeister kritisiert. Es sollte aber auch kritisiert worden zu sein, dass Wotrubas „*Toten Krieger*“ nackt war. In den Revolutionstagen von Februar 1934 fiel schließlich die Entscheidung für den Entwurf von Wondracek.⁴⁴

Das errichtete Denkmal präsentiert die Epoche vom dreißigjährigen Krieg bis 1918 mit 24 überlebensgroßen Soldatenfiguren als Epoche der Größe, des Heldentums und die Verkörperung der österreichischen Idee. Gegenüber der alten kaiserlichen Doppeladler wurde ein Lorbeerkranz aus Kupfer angebracht und Inschriften wurden über siegreichen Heerführer und Schlachten in Stein gemeißelt. Laut Barbara Feller zeigen die vier Adler zumindest eine stilistische Nähe zum nationalsozialistischen Kunstgeschmack, bleibt aber das Heldendenkmal von der nationalsozialistischen Propaganda unberücksichtigt. An der feierlichen Weihe am 9. September 1934, ein Jahr nach den großen Veranstaltungen des Katholikentages, nahm die gesamte staatliche und kirchliche Prominenz teil. Aus ganz Österreich kamen Kameradschaftsverbände sowie Einzelpersonen in Sonderzüge nach Wien. Die Einweihung folgte ein 3tägiges Festprogramm mit zahlreichen Veranstaltungen. Im Künstlerhaus fand eine Ausstellung über Kriegsbilder statt, in der Secession eine Lichtbildausstellung über den Ersten Weltkrieg mit dem Titel „*Von Front zu Front*“.

Die Verklärung der habsburgischen Periode zeigte auch die Veranstaltung der Einweihung, wo die habsburgischen Gäste mit kaiserlicher Hoheit angesprochen wurden.⁴⁵ In diesem Jahr hob die autoritäre Regierung das Habsburgergesetz auf, das Heimwehrführer Starhemberg schweres Unrecht genannt hat.⁴⁶ Die historischen Bezüge sollten den Anspruch der austrofaschistischen Machthaber auf Kontinuität zur alten Monarchie symbolisieren.⁴⁷ Das Heldendenkmal war für die Machthaber des Ständestaates eines der wichtigsten Prestigeobjekte neben der Reichsbrücke und den Höhenstraßen.⁴⁸

Das Bekenntnis zu den Habsburgern war mit der Reichsidee, also mit der Idee der Kontinuität des Heiligen Römischen Reiches verbunden. Diese Ideologie zeigen

⁴³ FELLER (1994): 142-147.

⁴⁴ Ebd.

⁴⁵ SUPPANZ: 108.

⁴⁶ Ebd. 108.

⁴⁷ FELLER (1994): 142-147.

⁴⁸ Ebd.

die Reichssymbolen, wie Wappen und die Stolz auf den militärischen Traditionen Altösterreichs. Im Jahre 1933 vorschah die Verordnung des Heeresministeriums die Adjustierung von Truppenteilen in Uniformen des k. u. k. Heeres und der k. k. Landwehr. Die Distinktionszeichen der österreichisch-ungarischen Armee kamen wieder zu Ehren. 1935 übergab Bundeskanzler Schuschnigg die Feldzeichen aus dem Ersten Weltkrieg an die Nachfolgetruppenkörper. Ein wichtiges Zeichen der militärischen Traditionspflege war die Verleihung der Namen altösterreichischer Herrscher und Heerführer an Truppenkörper des Bundesheer.⁴⁹ Diese Taten sollten dem folgende Zweck dienen: *„die enge Verknüpfung des neuen Bundesheeres mit der bis in die Zeit des Dreißigjährigen Krieges und noch weiter zurückreichenden, ruhmbedeckten Armee, die unter dem Doppeladler in ganz Europa nicht nur gekämpft und geblutet, sondern auch Kulturtaten vollbracht hat wie kein Heer aller übrigen Staaten auch nur annähernd.“*⁵⁰

Am deutlichsten kann man das offizielle Geschichtsbild in den Lehrplänen sehen. Der Ständestaat verfolgte eine Revision der Schulbücher. Die endgültigen, neuen Lehrpläne für Hauptschulen und Unterstufen der Mittelschulen konnten 1935 eingeführt werden. Diese Pläne⁵¹ berücksichtigten nicht mehr die deutsche, sondern die österreichische Geschichte besonders. Das Lehrziel war: *„die Weckung der Ehrfrucht vor großen Menschen und Taten und besonders der Liebe zum österreichischen Volk und Vaterland.“* Daneben blieb aber die österreichische Geschichte Teil der deutschen Geschichte. Ziel der Geschichtsunterricht der Mittelschule: *„Einführung in die Geistesgeschichte der großen Kulturvölker des abendländischen Kulturkreises, vor allem des deutschen Volkes mit besonderer Berücksichtigung des Anteils Österreichs am geistigen Schaffen der Menschheit.“* Dementsprechend erfuhren die Herrscherpersönlichkeiten Österreichs eine deutliche Aufwertung. Diese Veränderungen waren natürlich mit der nationalsozialistischen Bedrohung von Deutschland eng verbunden. Diese Bestrebungen des Ständestaates betrachtete Ignaz Seipel als Vorbild. Der ehemalige Kanzler sollte die Brücke zwischen der Habsburgmonarchie und dem Ständestaat geschlagen haben.⁵²

Auch im Ausland nahm Österreich verstärkt an Ausstellungen sakraler Kunst teil; z. B. an internationaler Ausstellung Christlicher Kunst in Rom 1934. 1937 gestaltete Clemens Holzmeister die österreichische Beteiligung am päplichen Pavillon im Rahmen der Pariser Weltausstellung.⁵³ Nicht nur auf der staatlichen Erbe wandte man sich mit Nostalgie zum habsburgischen Epoche. In zahlreichen Gemeinden wurden Kaiser Otto Auszeichnungen verliehen,⁵⁴ und hat Otto Habsburg, Sohn von Kaiser Karl Ehrenbürgerschaft bekommen. Dazu muss man aber wissen, dass die Vertretung der Gemeinden von oben ernannt wurde.⁵⁵

⁴⁹ SUPPANZ: 109.

⁵⁰ EHNL, Maximilian: *Die historischen Namensträger der Truppenkörper des Bundesheeres (Sonderdruck der Militärwissenschaftlichen Mitteilungen)*, Wien, 1936.

⁵¹ SUPPANZ: 17.

⁵² Ebd. 18-19.

⁵³ FELLER (1996): 61-62.

⁵⁴ SUPPANZ: 108.

⁵⁵ GÖRLICH - ROMANIK: 541.

Nach dem Juliabkommen 1936 mit Deutschland wurde man in Österreich schon vorsichtiger. Man verbot z. B. Straßenbenennungen von Kaiser Otto.

Für besonders wichtig aus der Dynastie wurden Maximilian I. wegen Erwerbung Burgunds, womit Österreicher den ersten Schritt zur Weltmacht taten und Karl V., „Beherrscher der Welt“ gehalten. Die Epoche der Kaiser Leopold I., Josef I. und Karl VI. war aus der Sicht der Kultur wegen Barock berühmt. Das Barock-Zeitalter bedeutete für den Ständestaat sowohl ein Höhepunkt der österreichischen Geschichte als auch jene Epoche, in der Österreichs Wesen erstmal voll zum Ausdruck kam.⁵⁶

Maria Theresia war eine wichtige Vertreterin der habsburgischen Epoche für den Ständestaat. Im vaterländischen Geschichtsbild bekommt Maria Theresia uneingeschränkte Bewunderung. Herndl nannte sie 1935 „Landesmutter“, wer „gütig und weise, dabei zielsicher und energisch“ war.⁵⁷ Auch drei Regimenter des Bundesherres erhielten 1936 Namen mit Bezug zu ihrer Epoche.

Die große Maria-Theresia-Ausstellung des Vereins der Wiener Museumsfreunde fand 1930 statt. Nach der Katalog der Ausstellung von Mai-Oktober 1930 hatte die Kaiserin drei wichtige Aufgaben. Als erste musste sie die „Vereinheitlichung des Länder ihres Reiches und die Verteidigung seiner Weltstellung“⁵⁸ bewahren. Ihre zweite Aufgabe war nach ihrem Wort „deren Länder erste und allgemeine Mutter“⁵⁹ zu sein. Sowie war es ihre Aufgabe ihre Familie zu besorgen. Die Vereinheitlichung des Reiches hat sie laut der Katalog durch einheitliche Gesetzgebung und durch die Gleichartigkeit der Einrichtung verwirklicht, welche sich „in deutschem Geist und deutscher Sprache“⁶⁰ vollzog.

Andere Seiten ihrer Herrschaft sind durch die Reformen neben der Verwaltung in der Erziehung, Wirtschaft und Verkehr charakterisiert. Die kulturelle Blütezeit wurde auch erwähnt. Die Ausstellung hat Archivalien zu Schau gestellt, die charakteristische Beispielen von ihrer Ergebnissen und Wirkung waren. Einige Stücke erinnerte man an die Erwerbung Galiziens, den Entwurf der kaiserlichen Akademie der Wissenschaft sowie ihre Bemühungen um das Schulwesen und um Bauernschaft. Die Ausstellung hat auch ihre kommerzielle Ergebnisse z. B. mit einer großen Karte der Salzstraße von Linz nach Böhmen präsentiert. Im Zeremonienaal konnte man einen Blick über den Stand des Theaterwesens gewinnen.⁶¹ Die Ausstellung gewährte ein weites Feld dem Heerwesen und der Umgestaltung des Heeres. Sie stellte die Figur der gütigen Herrscherin auch in diesem Bezug dar; „mit dem ihr eigenen mütterlichen Empfinden, das zugleich in kluger Einsicht und in einem warmfühlenden Herzen wurzelte, ging die Kaiserin daran, die Lage der Soldaten zu heben.“⁶² Ein wichtiger Teil der Exposition bildet die Musik-Ausstellung. Diese zeigt die starke Beziehung Maria Theresias zur Musik

⁵⁶ SUPPANZ: 177.

⁵⁷ Ebd. 190.

⁵⁸ Katalog der Maria-Theresia-Ausstellung. Schönbrunn Mai-Oktober 1930. Wien, 1930.

⁵⁹ Ebd.

⁶⁰ Ebd.

⁶¹ Ebd.

⁶² Katalog der Maria-Theresia-Ausstellung.

und das reiche musikalische Kulturbild ihres Zeitalters.

Es gab auch Archivalien über Franz Stephan und über Maria Antoinette, sowie über Josef II. Die Ausstellung stellte ihn als begabter Herrscher aber mit einem schwierigen Charakter dar, sowie zeigte auch die Grundunterschiede zwischen der Mutter und dem Sohn.⁶³

Die Katalog schreibt ganz patetisch über die Herrscherin: „*Sie und ihr Werk war vollendet, Österreichs Stern stand hoch und glänzend.*“⁶⁴ Der Ständestaat schätzte die Herrschaft Maria Theresias als eine militärische Heldenzeit, in der nur niedrige Umstände die Erfolge verhinderten. Es wurde aber besonderer Wert darauf gelegt, dass diese Kriege gegen der Preußen Friedrich II. geführt wurden. Ihre kriegerische Leistung galt als Ausdruck ihrer österreichischen Wesenheit. „*Selbständigen und entschlossenen Charakters, wies sie sofort alle Angebote und Vergleichsanträge Friedrich II. zurück und setzte, trotz äußerst mißlicher militärischer und finanzieller Lage des Reiches, der Gewalt Gewalt entgegen*“ schätzte Generaloberst Graf Dankl-Krasnik ihre Persönlichkeit in seiner Festrede anlässlich der Einweihung des Heldendenkmals,⁶⁵ wo „*die Kriege der Kaiserin Maria Theresia*“ als eines der Kapital Darstellung gefunden haben.

Aber steht das folgende Zitat im Katalog der Ausstellung: „*Sie war eine deutsche Frau in allen Zügen ihres Wesens, deutsch ihr schlichtes Heldentum, ihr Walten gleich einer Reichshausfrau, deutsch ihre Wahrhaftigkeit, das Vorhalten des Gefühls, die hohe Bewertung des Familienlebens.*“⁶⁶ Autoren des Ständestaates hoben diesen ideologischen Konflikt mit der Erklärung auf, die Kaiserin als Österreicherin die hervorragendste Verkörperung des Deutschtums zu beschreiben.⁶⁷ Hugo Hantsch betonte auch den deutschen Charakter Maria Theresias: „*Immer noch handelt Maria Theresia nicht anders, als unter der Voraussetzung, dass die Wurzeln österreichischen Kraft im Deutschen Reich liegen.*“⁶⁸ Er wies darauf hin, dass Österreich und Wien eben unter ihrer Herrschaft Zentrum deutscher Kultur waren.

Der Kampf der Kaiserin gegen Friedrich steht eigentlich nicht im Gegensatz zu ihrer Deutschheit. Die Frage ist nur, wer das Deutschtum wirklich vertreten hat? Die ständestaatliche Interpretation ist mit der Antwort bei der Hand: stereotypische Argumente beschrieben Friedrich als „*Französling*“, während Maria Theresia als Deutsche bedacht war.⁶⁹

Interessanterweise kritisierten aber die Legitimisten die Kaiserin wegen des aufgeklärten Absolutismus, der das föderalistische System und die katholische Idee verwässerte. Bertold Dietrich sprach über ein „*aufklärerischen anti-universalistischen Staatsgeist*“ seit ihrer Herrschaft.⁷⁰

⁶³ Ebd.

⁶⁴ Ebd.

⁶⁵ SUPPANZ: 189.

⁶⁶ *Katalog der Maria-Theresia-Ausstellung.*

⁶⁷ SUPPANZ: 191.

⁶⁸ Ebd. 191.

⁶⁹ Ebd. 191-192.

⁷⁰ DIETRICH, Berthold: *Welche Krone trugen die großen Barockhabsburger?* Vaterland, 11. J. 1937/38.

In weiten Kreisen des Ständestaates hatte aber Kaiser Josef II. ein äußerst negatives Image. Seine Kirchenpolitik fand eindeutig den meisten Widerspruch. Diese waren als Verrat an der österreichischen Idee gesehen. Nach Lux stellte er den Staat über die Kirche und damit brach er „radikal mit der großen Barocküberlieferung Österreichs.“ Mit seinem Gleichschaltungsversuch verstieß er gegen das Lebensgesetz Österreich. Seine Reformen galten als überstrützt und schädeten mehr, als sie nutzten.⁷¹ Als Positives erwähnt Hantsch seinen Einsatz für das Deutschtum. „Doch es ihm nicht vergessen werden, dass er ganz deutsch und ganz österreichisch dachte. Die Kulturmission des deutschen Grenzraumes erfüllt er mit großer Energie.“⁷² Für das „Vaterland“ war er der deutschester alle Römischer Kaiser.⁷³ Otto Maria Fidelis wurf ihm aber die Verpreußung vor.⁷⁴

Eine uneingeschränkt positive Gestalt bedeutete Kaiser Karl für den Ständestaat. Fürsten Schönburg-Hartenstein nannte ihn anlässlich der Einweihung des Heldendenkmals „Martyrergestalt unseres letzten Kriegsheern“.⁷⁵ Das Wort „Märtyr“ hatte eine ganz wichtige Bedeutung in dem austrofaschisten Konzept. Im vaterländischen Geschichtsbild wurde Karl mit Dollfuß verglichen. 1936 sagte Bundeskulturrat Prof. Baron Zessner-Spitzenberg in seiner Dollfuß-Gedenksrede: „Beide sind gefallen im Glauben an die österreichische Idee und weil sie von ihr erfüllt waren.“⁷⁶ Am 22. September 1934 Vizekanzler Starhemberg verknüpfte drei Gestalten, die für den Begriff Österreich gefallen sind; Franz Ferdinand, Kaiser Karl und Dollfuß. Nach dem Artikel des *Österreichischen Arbeitsdiensts* habe Österreichs Bevölkerung sich an ihm versündigt, aber jetzt sei die österreichische Idee wieder erwacht und damit auch die Gerechtigkeit für den Kaiser.⁷⁷

Angriffe betraf den Kaiser vor allem von Reichsdeutschen. Sie hielten ihn als Verräter an der deutschen Sache. Dagegen behaupten seine Verteidiger, dass sein Friedensversuch nur Ausdruck seiner Klugheit und seiner humanistischen Gesinnung war. Manche sahen in ihm sogar den Verteidiger Österreichs gegen das deutsche Hegemonialstreben.⁷⁸ Fidelis behauptete, dass Deutschland versuchte, Österreich zu einer preußischen Kolonie zu machen. Dagegen hatte Kaiser Karl Reichsumbaupläne von Franz Ferdinand aufgenommen.

Konrad Josef Heilig hielt es für wichtig, dass sowohl der erste abendländische Kaiser als auch der Märtyrerkaiser „Karl“ hießen; „Schon daraus ergibt sich die enge Verbindung Österreichs mit der alten christlichen Reichsidee, aber auch die Pflicht für uns Österreich in den Verbindung mit diesem Reiche zu schauen.“⁷⁹

Der Ständestaat fühlte so, er setze die österreichische Geschichte dort fort, wo ihre Kontinuität 1918 unterbrochen wurde. Das Ziel der ständestaatlichen

⁷¹ LUX, Joseph August: *Das Goldene Buch der Vaterländischen Geschichte für Jugend und Volks Österreichs*, Wien, 1934. 267.

⁷² SUPPANZ: 203.

⁷³ DIETRICH. Ebd.

⁷⁴ SUPPANZ: 203.

⁷⁵ Ebd. 203.

⁷⁶ Ebd. 234.

⁷⁷ Der Österreichische Arbeitsdienst 3/4. 1937.

⁷⁸ SUPPANZ: 234.

⁷⁹ SUPPANZ: 234.

Geschichtsideologie war, es nachzuweisen, dass Österreicher die Führung unter Deutschen zustand. Aber das sollte nicht im Dritten Reich sondern in einem idealen Deutschen Reich realisiert werden.

Die Geschichtsideologie diente auch zu der Abstützung der Ordnung im Ständestaat, indem er beweisen wollte, dass der Verlauf der österreichischen Geschichte eigentlich die Widerlegung sowohl der Ersten Republik als auch des Liberalismus und des Marxismus war.⁸⁰

Einerseits diente die Interpretation der österreichischen Geschichte für ständestaatlichen Regierung der Legitimation seiner Existenz. Gleichzeitig diente diese Geschichtsideologie dem Kampf um die Definition der wahrhaften Deutschen.

Beide untersuchte Periode hatten das Ziel, ihre Idee und ihr System zu legitimieren, mit historischen Tatsachen zu unterstützen, wie es gewohnt ist. Ihre Ideologien waren natürlich ganz anders. Die Verkündiger der Republik waren für Demokratie, die Machthaber des Ständestaates wollten autoritäres System. Das hat schon große Unterschiede bei der Bewertung und Inszenierung der Monarchie verursacht. Das andere wichtige Element bei dem offiziellen Geschichtsbild über Haus Habsburg war das offizielle Verhältnis zum Deutschland. Das Konzept der Republik war eindeutiger; Anschluß mit der Republik Deutschland war erwünscht, Habsburger Vergangenheit war nicht zurückgesehnt, zwar der Verrat des letzten österreichischen Kaisers stand im Gegensatz zu dem Wunsch des Anschlusses.

Die Idee des Ständestaates war schon etwas komplizierter. Einerseits waren die austrofaschistischen Machthaber monarchistisch, deshalb hielten sie die monarchistische Vergangenheit als positiv, sie wollten sie fortsetzen. Andererseits wollten sie ihre eigene Macht erhalten, waren schon gegen den Anschluß an dem nationalsozialistischen Deutschland. Problematisch war aber, dass die Idee der Anschluss bis der Dreißiger Teil der christlichsozialen Nationalauffassung war. Die mit der Anschlussidee eng verbundene Ideologie des österreichischen Volks musste wegen der Nazi Gefahr von einem Tag auf den anderen zu einer österreichisch-nationale Auffassung umverschlüsselt werden. Deswegen war die Haltung des Ständestaates zu dem Deutschtum ambivalent, was sich auch in ihrem „Habsburg-Bild“ zeigte. Der Austrofaschismus wollte ein selbstständiges aber doch deutsches Österreich haben, und die Machthaber arbeiteten ganz intensiv daran, diese Einstellung unter der Bevölkerung zu verbreiten. Deshalb beeinflusste der Ständestaat von Anfang an ganz streng die Kulturpolitik und die Erziehungspolitik unter anderen mit Ausstellungen, Massenveranstaltungen, Ansprachen. Seine „österreichische Idee“ hielt die Österreicher als bessere Deutsche, die die Führung von dem Deutschtum haben sollen und die eine Sendung sowohl unter die Deutschen als auch nach Osten haben, deshalb dürfen sie bei anderen deutschen Stämmen nicht unterworfen werden, also auch nicht bei dem Nationalsozialismus. Dieses Konzept unterstützen die Vorbilder der Vergangenheit, wie auch die Persönlichkeiten des Hauses Habsburg.

⁸⁰ Ebd. 248.

Torben Gülstorff

**Vom Wilhelmshof in die Fremde.
Einblicke in die Lehre vom Eigenen und Fremden an der Kolonialschule
Witzenhausen. Ansätze eines interkulturellen Lernens?**

In den letzten Jahrzehnten hat in den deutschen Erziehungswissenschaften das Gebiet des interkulturellen Lernens zunehmend an Bedeutung gewonnen.¹

Die weltweiten Migrationsströme seit 1945 hatten auch in der Bundesrepublik Deutschland eine kulturelle Heterogenisierung der Gesellschaft eingeleitet.² Lösungsansätze für die zahlreichen sich hieraus ergebenden Problemfelder sollte unter anderem eine forcierte Auseinandersetzung mit dem Fremden im Schulunterricht liefern.³

Der hierzu zunächst verwendete Ansatz der „Ausländerpädagogik“ wurde schon bald, durch einen Wechsel eher grundsätzlicher Natur von der „Defizit-“ zur „Differenzhypothese“, vom Ansatz des „interkulturellen Lernens“ verdrängt.⁴ Interkulturelles Lernen sollte „Multiperspektivität“⁵ schaffen, fremde Kultur feststellen, eigene im „Spiegel des Anderen“⁶ wahrnehmen, Teile des Fremden in die eigene Kultur integrieren, um so schließlich ausgewählte, neue Elemente weitergeben zu können.⁷ Kritisch-aktive Integration, Chancengleichheit, Antirassismus und Kulturoffenheit sollten den neuen gesellschaftlichen Qualitäten Rechnung tragen.⁸

Zentrales Element dieses Ansatzes war und ist die Kultur.⁹ Aufgrund ihrer Monopolstellung hatten und haben die allgemeine wie die europäische Ethnologie

¹ vgl.: STÖGER, Peter: *Wo liegt Afrika? Pädagogisch-anthropologische Grundpositionen zum Nord-Süd-Dialog*, Frankfurt am Main, 2000. DIETZ, Gunther: *Multiculturalism, Interculturality and Diversity in Education. An anthropological approach*, Münster - New York - München - Berlin, 2009.

² vgl.: AUERNHEIMER, Georg: *Einführung in die interkulturelle Pädagogik*, Darmstadt, 2003³.

³ SCHMITT, Guido: *Fächerübergreifende Dimensionen interkultureller Bildung*, IN: REICH, Hans H. (Hg.): *Interkulturelle Didaktiken. Fächerübergreifende und fächerspezifische Ansätze*, Münster u.a. 1993. 1-15, hier 1. NICKLAS, Hans (Hg.): *Interkulturell denken und handeln. Theoretische Grundlagen und gesellschaftliche Praxis*, Frankfurt am Main - New York, 2006. 11.

⁴ vgl.: ZAPPEN-THOMSON, Marianne: *Interkulturelles Lernen und Lehren in einer multikulturellen Gesellschaft – Deutsch als Fremdsprache in Namibia*, Göttingen, 2000. 25.

⁵ Anne-Frank-Zentrum (Hg.): *Mehrheit, Macht, Geschichte. 7 Biografien zwischen Verfolgung, Diskriminierung und Selbstbehauptung. Interkulturelles Geschichtslernen: Interviews, Übungen, Projektideen*. Mülheim an der Ruhr, 2007. 10.

⁶ BABEROWSKI, Jörg: *Selbstbilder und Fremdbilder: Repräsentation sozialer Ordnungen im Wandel*, IN: BABEROWSKI, Jörg (Hg.): *Selbstbilder und Fremdbilder. Repräsentation sozialer Ordnungen im Wandel*, Frankfurt am Main u.a. 2008. 9-13, hier 9.

⁷ DANCKWORTT, Dieter: *Probleme interkulturellen Lernens*, IN: *Kulturelle Konfrontation oder interkulturelles Lernen. Geistes- und sozialwissenschaftliche Ausbildung für Studenten aus Ländern der Dritten Welt*, Baden-Baden, 1987. 5-20. hier 5.

⁸ REICH, Hans H. (Hg.): *Interkulturelle Didaktiken. Fächerübergreifende und fächerspezifische Ansätze*, Münster u.a. 1993. VII.

⁹ Neuerdings wird die Vormachtstellung der Kultur im Diskurs zum interkulturellen Lernen auch als Gefahr gedeutet (PRIORE, Roberto: *Interkulturelles Lernen in der Migrationssituation – Wider den*

an der Gestaltung wie der Erforschung des interkulturellen Ansatzes einen bedeutenden Anteil.¹⁰

Neben diesen eher „*innergesellschaftlichen*“ Problemfeldern fand interkulturelles Lernen, im Zuge von Europäisierung und Globalisierung,¹¹ zunehmend auch in intergesellschaftlichen Problemfeldern, wie z.B. der Nord-Süd-Problematik Verwendung. Der Ausschließlichkeitsanspruch der europäischen Kultur sollte so überwunden,¹² über konkrete „*Begegnungen*“ neue Spielarten des interkulturellen Lernens erschlossen werden.¹³

In einer multikulturellen Gesellschaft, einer globalisierten Welt, gewann der interkulturelle Lernansatz eine Bedeutung, die er sich bis heute hat bewahren können. Wie war es aber um das interkulturelle Lernen im Zeitalter der Nationalstaaten, in deren Boden kulturelle Unterschiede zu einem Politikum gedeihen konnten,¹⁴ bestellt? Wie und inwieweit erfolgte Wissensvermittlung über „*den Fremden*“ in Phasen des Imperialismus und Kolonialismus? Welchen Einfluss konnte ein um sich greifender Rassismus auf die Wissensvermittlung nehmen? Einen ersten Einstieg in die Beantwortung dieser Fragen soll die vorliegende Fallstudie zum Umgang mit Eigenem und Fremdem im Unterricht der Kolonialschule Wilhelmshof bei Witzhausen zwischen 1899 und 1943 liefern. Auf ihr sollten landwirtschaftliche Fachkräfte für ein autarkes Arbeiten und Leben in der Fremde geschult werden.¹⁵ Welche Kenntnisse den Schülern an die Hand gegeben wurden, um unter Fremden zu bestehen, welche Bedeutung diesem Wissen gegenüber demjenigen vom Eigenen beigemessen wurde und inwieweit schon hier „*Vorstufen*“ des heutigen interkulturellen Lernens erkannt werden können, soll im Folgenden untersucht werden.

Die Forschung zu dieser Problematik steckt noch in ihren Anfängen. Während zum interkulturellen Lernen rege publiziert wurde und wird,¹⁶ sind Kolonial- und Missionspädagogik bisher eher oberflächlich angegangen worden.¹⁷ Um die

defizitären Blick auf Jugendliche mit Migrationshintergrund, IN: HARTUNG, Olaf - Ivo Steininger, u.a. (Hg.): *Lernen und Kultur. Kulturwissenschaftliche Perspektiven in den Bildungswissenschaften*, Wiesbaden, 2010. 193-218. hier 212).

¹⁰ vgl.: KOCH, Gertraud (Hg.): *Kulturelle Vielfalt als Gestaltungsaufgabe. Ethnologische Beiträge aus diversen Praxisfeldern*, St. Ingbert, 2009.

¹¹ AUERNHEIMER, Georg: *Einführung in die interkulturelle Pädagogik*, Darmstadt, 2003³. 9.

¹² SCHMIDT, Ulrich: *Vorwort*, In: SCHMIDT, Ulrich (Hg.): *Kulturelle Identität und Universalität. Interkulturelles Lernen als Bildungsprinzip*, Frankfurt am Main, 1987. 7-12. hier 7.

¹³ FREISE, Josef: *Interkulturelles Lernen in Begegnungen. Eine neue Möglichkeit entwicklungspolitischer Bildung?*. Breitenbach, 1982. 13.

¹⁴ AUERNHEIMER: 2003³. 11.

¹⁵ LINNE, Karsten: *Deutschland jenseits des Äquators? Die NS-Kolonialplanungen für Afrika*, Berlin, 2008. 33.

¹⁶ Eine kleine Auswahl der Publikationen: GOGOLIN, Ingrid - Marianne KRÜGER-POTRATZ: *Einführung in die interkulturelle Pädagogik*, Opladen, 2006. BERTELS, Ursula (Hg.): *Fremdes Lernen. Aspekte interkulturellen Lernens im internationalen Diskurs*, Münster u.a. 2007. HARTUNG, Olaf - Ivo STEININGER - Matthias C. FINK, u.a. (Hg.): *Lernen und Kultur. Kulturwissenschaftliche Perspektiven in den Bildungswissenschaften*, Wiesbaden, 2010.

¹⁷ vgl.: VAN DER PLOEG, Arie J.: *Education in Colonial Africa: The German Experience*, Comparative Education Review 21. 1977. Nr. 1, 91-109. / 1993 gab die Zeitschrift „*Bildung und Erziehung*“ ein

Erforschung der „metropolitanen“ „Kolonialpädagogik“, die auch an der Kolonialschule Witzenhausen zur Anwendung kam, ist es noch deutlich schlechter bestellt.¹⁸ Die Kolonialschule selbst wurde bisher vor allem unter dem Gesichtspunkt ihrer Institutsgeschichte untersucht.

Die Schulgeschichte

Die „Deutsche Kolonialschule Wilhelmshof“ (DKS) wurde 1899 in Witzenhausen an der Werra, im Nordosten Hessens, eröffnet. Entscheidenden Anteil an ihrer Gründung hatte der rheinische Verband des evangelischen Afrikaverains gehabt, der bestrebt war, sein konfessionelles Übergewicht in den Kolonien zu halten und auszubauen.

Erster Direktor der DKS wurde der ehemalige Divisionspfarrer und Kolonialpropagandist Ernst Albert Fabarius. Fehlende Auslandserfahrungen konnte er durch koloniales Engagement und eine rege Publikationstätigkeit auffangen.¹⁹ Sein Ausbildungskonzept, von ihm als „Kolonialpädagogik“ bezeichnet,²⁰ fand Lob wie Kritik, bei Schülern²¹ wie Kolonialisten,²² und sollte den Unterricht für viele Jahre

Themenheft zu „*Missions- und Kolonialpädagogik*“ heraus, welches die folgenden Aufsätze beinhaltete: MEHNERT, Wolfgang: *Regierungs- und Missionsschulen in der deutschen Kolonialpolitik (1885-1914)*, 251-266. KRAUSE, Jürgen: *Missionarische Schulpädagogik an Beispielen der Berliner Mission*, 267-282. ADICK, Christel: *Muttersprachliche und fremdsprachliche Bildung im Missions- und Kolonialschulwesen*, 283-298. PRODOLLIET, Simone: *Missionarinnen, Missionierte und das europäische Frauenideal*, 299-313. MERGNER, Gottfried: *Missionsarchive und „säkulare“ Forschung am Beispiel der Erziehungswissenschaft*, 315-328. ADICK, Christel: *Deutsche Missions- und Kolonialpädagogik in Dokumenten. Eine kommentierte Quellensammlung aus den Afrikabeständen deutschsprachiger Archive. 1884-1914*. Frankfurt am Main, 2001.

¹⁸ WOLFF, Peter: *Tropenlandwirtschaftliche Ausbildungsstätten in Witzenhausen. Die Entwicklung von der Deutschen Kolonialschule Witzenhausen zum Fachbereich Internationale Agrarwirtschaft der Gesamthochschule Kassel*, Witzenhausen, 1990. BAUM, Eckhard: *Daheim und überm Meer: von der Deutschen Kolonialschule zum Deutschen Institut für Tropische und Subtropische Landwirtschaft in Witzenhausen*, Witzenhausen, 1997. BÖHLKE, Jens: *Zur Geschichte der Deutschen Kolonialschule in Witzenhausen: Aspekte ihres Entstehens und Wirkens*, Witzenhausen, 1995. DJOMO, Esaïe: *Eine Bildungsstätte für Kulturpioniere ohne Betätigungsfeld: Die Deutsche Kolonialschule zu Witzenhausen an der Werra in der Weimarer Republik*. IN: HALSE, Sven (Hg.): *Worte, Blicke, Träume. Beiträge zum deutschen Kolonialismus in Literatur, Fotografie und Ausbildung*, Kopenhagen, 2007. 165-186.

¹⁹ Erst 1910 unternahm Fabarius eine Studienreise nach Deutsch-Südwestafrika (SCHANZ, Moritz: *Die deutsche Kolonialschule in Witzenhausen*, Beihefte zum Tropenpflanzer, Jg. 11 (1910) Nr. 6, 395-468, hier 429). Eine kleine Auswahl seiner Publikationen: FABARIUS, Ernst Albert: *Deportation von Verbrechern nach den deutschen Kolonien*, Berlin, 1896. FABARIUS, Ernst Albert: *Eine Deutsche Kolonialschule. Denkschrift*. Coblenz, 1897. FABARIUS, Ernst Albert: *Neue Wege der deutschen Kolonialpolitik nach dem Kriege*, Berlin, 1916.

²⁰ Fabarius führte 1908 zu den Aufgaben der DKS aus: „Das, was man in der Kolonialschule will und treibt, was man hier als neue Aufgabe und Bestrebung erfaßt hat, läßt sich kurz kennzeichnen mit dem neuen Schlagwort «Kolonialpädagogik»“. (Bundesarchiv Berlin, R 8023, 980, 179). Auch die neuere Forschung würde Fabarius Pädagogik wohl in diesem Sinne verstehen. „Unter „Kolonialpädagogik“ kann man summarisch die in einem, durch ein und für ein Kolonialsystem veranstalteten pädagogischen Handlungen und Institutionen verstehen“ (ADICK, Christel: *Praxis und Effekte der Kolonialpädagogik*, IN: MÜLLER, Klaus E. (Hg.): *Ethnopedagogik. Sozialisation und Erziehung in traditionellen Gesellschaften. Eine Einführung*., Berlin, 1992. 133-160. hier 133).

²¹ Aufgrund „ungenügender Leistungen“ und Infragestellens des Lehrbetriebes konnten im Schnitt

prägen. Nach einer kriegsbedingten, vorübergehenden Schließung, erhielt die DKS, die in der Nachkriegszeit auch auf die Besiedlung von Reichsterritorium vorbereiten sollte, den Beinamen „Hochschule für In- und Auslandssiedlung“.²³ Mit der Gründung eines kolonialkundlichen Instituts, unter Leitung Adolf von Duisburgs,²⁴ konnte sie sich 1924 zudem ein wissenschaftlichen Standbein errichten.

Nachfolger von Fabarius, der 1927 verstarb, wurde Dr. Arning, ein ehemaliger Arzt der Kolonialschutztruppe in Deutsch-Ostafrika.²⁵ Unter seiner Leitung hatte die Schule einen Kampf um die Anerkennung ihrer Diplome und zahlreiche Konflikte mit ihrer zunehmend radikaleren nationalsozialistisch orientierten Studentenschaft²⁶ auszufechten. Eine „Schlägerei“ zwischen Schülern der DKS und einem jüdischen Wanderverein in Wendershausen hätte fast zur Schließung der Anstalt geführt.²⁷

1934 wurde Arning durch Karl W. H. Koch, Sturmhauptführer der SA, ersetzt,²⁸ der am Kamerunfeldzug teilgenommen²⁹ und sich bis 1930 in Angola als Farmer versucht hatte. Seine praktischen Afrikenkenntnisse, einige Publikationen,³⁰ und seine Mitgliedschaft im kolonialpolitischen Amt der Reichsleitung der NSDAP dürften ihn für den Direktorenposten empfohlen haben.³¹ Der Staat gewann nun zunehmend Einfluss auf die Anstalt. Konflikte mit der Lehrer- wie Schülerschaft, zudem auch solche mit Reichsinstitutionen,³² führten 1940 zur Ersetzung Kochs durch R. Köster, einen berufsmäßigen Schulleiter aus dem landwirtschaftlichen Schuldienst. Drei Jahre später musste der Schulbetrieb aufgrund des vorangeschrittenen Zweiten Weltkrieges eingestellt werden.³³

Von 1899 bis 1943 hatten 2308 Männer an der DKS eine Ausbildung erfahren. Zu diesen Schülern kamen noch vorübergehende Besucher, die nur einzelne Kurse oder Semester belegt hatten. Der Großteil beider Gruppen stammte aus dem

nur 60% der Schüler die DKS mit einem Abschluss verlassen (Wolff, 1990. 23).

²² Bundesarchiv Berlin, R 8023, 980, 223-224: aus „Windhuker Nachrichten“ vom 05.10.10.

²³ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 981, 8: von ?? an Ausland GmbH vom 05.12.21.

²⁴ Eine kleine Auswahl seiner Publikationen: v. DUISBURG, Adolf: *Grundriß der Kanuri-Sprache in Bornu*, Berlin, 1913. v. DUISBURG, Adolf: *Der deutsche Anteil an der Erforschung Afrikas*, Deutsche Akademische Rundschau, 13. 1925. 5-8 v. DUISBURG, Adolf: *Zur Geschichte der Sultanate Bornu und Wándala (Mándara)*, Anthropos, 22. 1927. 187-196.

²⁵ Deutsche Kolonialschule Witzenhausen (Hg.): *Festschrift zum 40jährigen Bestehen der Deutschen Kolonialschule Witzenhausen. 1898-1938*, Duderstadt, 1938. 50.

²⁶ Aus den Reihen der DKS konnte der komplette SA-Sturm 27/439 gestellt werden (Deutsche Kolonialschule Witzenhausen, 1938. 60).

²⁷ vgl.: *Die Judenschlacht von Wendershausen*. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 1/2, 20-23.

²⁸ WOLFF (1990): 15.

²⁹ Bundesarchiv Berlin, NS 19, 893: Fiche 1, 4-6: von Koch – Leiter der DKS an Frau Dr. Reupke vom 12.03.3?.

³⁰ Zu seinen Publikationen zählen Werke wie „*Im Tropenhelm*“, „*Das Ehrenbuch der SA*“ und „*Die Stämme des Bezirkes Molundu in sprachlicher, geschichtlicher und völkerkundlicher Beziehung*“, Deutsche Kolonialschule Witzenhausen, 1938. 55.

³¹ Deutsche Kolonialschule Witzenhausen, 1938. 55-56.

³² Bundesarchiv Berlin, R 2 RFM, 4978, Fiche 1, 4-6, von ?? an ?? vom ??11.40.

³³ WOLFF (1990): 26-27.

deutschen städtischen Bürgertum.³⁴ Doch auch ausländische Interessierte aus Europa, Amerika und Asien hatten sich in der „*Kolonialpädagogik*“ der DKS unterweisen lassen.³⁵ Hauptsächliche Auswanderungsziele der Absolventen waren Afrika und der amerikanische Kontinent.³⁶ Vor allem auf Letzteren hatte die Ausbildung der DKS abgezielt.

Die Ausbildungsziele der DKS im Wandel der Zeit

Die Gründung der DKS war offiziell als präventive Maßnahme gegen die Vielzahl von Kolonialskandalen, welche sich in den deutschen Kolonien um die Jahrhundertwende zugetragen hatten, erfolgt.³⁷

Ausbildungsziel sollte es sein, unter den „*Söhnen*“ des Mittelstandes³⁸ eine neue Qualität von „*Auszugswilligen*“ zu schaffen, mit denen qualitative „*Lücken*“ im Personalbestand von Kolonialbehörden, Plantagengesellschaften, Handlungshäusern und Missionsgesellschaften geschlossen werden sollten.³⁹ Die erhoffte Qualität sollte sich im Wesen des zu erschaffenden „*praktischen Kulturpioniers*“ manifestieren, dessen Entstehung Fabarius nur durch eine generalisierte Bildung möglich schien. Während sich die praktische Ausbildung der DKS auf Landwirtschaft und Handwerk, die Schulung auf Kultur-, Natur-, Wirtschafts-, Medizin- und Rechtswissenschaften erstreckte, war die Erziehung des Einzelnen auf „*deutsch-nationale Eigenart und christlich-sittlichen Geist*“, diejenige der Gemeinschaft auf Kameradschaftssinn abgestellt. Durch diese an der DKS verwendete „*Kolonialpädagogik*“ sollte die Kolonialpolitik des deutschen Reichs gefördert werden. Fabarius setzte sich für die Verbreitung des Deutschtums im Ausland, wie auch für die Kolonisation im Allgemeinen ein, da beide, seiner Meinung nach, zur „*Hebung der Kultur in Übersee*“ beitragen würden.⁴⁰ Die an der DKS herangezogene koloniale Elite sollte an dieser Expansion vorbildhaft mitwirken.⁴¹

Zu einer Änderung dieser Zielvorgaben kam es erst einige Jahre nach dem Tod von Fabarius.⁴² Direktor Koch wollte die DKS verstärkt in den Dienst der deutschen, bäuerlichen Siedlungsbewegung in Afrika stellen.⁴³ Dieses Ziel überschneidet sich nur teilweise mit der allgemein an der Schule vertretenen Forderung, ihr schon jetzt

³⁴ WOLFF (1990): 23.

³⁵ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 982, 79 - 87: Rechenschaftsbericht 25. Betriebsjahr vom 1. April 1922 bis 31. März 1923.

³⁶ Bundesarchiv Berlin, R 2301, 6840, 2 – 107: von ?? an ?? vom 01.04.35.

³⁷ WOLFF (1990): 6. (Die in der Schulgeschichte erwähnte Initiative des rheinischen Verbandes der evangelischen Kirche wurde in der Öffentlichkeit stets heruntergespielt.)

³⁸ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 976a, 45: Prospekt der DKS (Februar 1904).

³⁹ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 976a, 11-12: von Wilhelm Fürst zu Wied an ?? vom 02.09.99.

⁴⁰ WOLFF (1990): 13.

⁴¹ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 976a, 45-46: Prospekt der DKS (Februar 1904).

⁴² Wie es scheint, versuchte Arning dieses Konzept weiter zu führen. Dass Arning durch einen Reichsminister ersetzt wurde, deutet an, dass sich die Schule lange Zeit nicht auf Parteilinie befunden haben dürfte.

⁴³ WOLFF (1990): 26.

administrative⁴⁴ und wissenschaftliche Bereiche in einem künftigen deutschen Kolonialreich zu sichern. Eine verstärkte wissenschaftliche Zielstellung drückte sich auch in der Forderung aus, verstärkt bei Fragestellungen zur Eugenik und Rassenkunde hinzugezogen zu werden, da die DKS hier über erhebliche Ressourcen verfüge.⁴⁵

Das Reich, in Gestalt des Reichsministeriums für Landwirtschaft, sah in der DKS vor allem einen „nationalsozialistischen Musterbetrieb“.⁴⁶ Auf der DKS sollte die künftige Führung der deutschen Kultur ausgebildet werden. Geschäftsleute mit reinen Privatinteressen, „Raubritter und Ausbeuter kolonialer Räume“ sollten in ihre Schranken gewiesen werden.⁴⁷ Nur noch für das Reich sollte Afrika in Zukunft wirtschaftlich erschlossen werden. Das kolonialpolitische Amt der NSDAP erklärte hierzu: „Unsere Kolonialpolitik ist weltanschaulich bestimmt und gebunden. Der Nationalsozialismus erkennt kein Denken und Handeln an, das nicht die Gemeinschaft des deutschen Volkes mit seinen Notwendigkeiten zum Ausgang und Ziel nimmt“.⁴⁸

Für dieses nationalwirtschaftliche Vordringen war die „Erhaltung“ der „Eingeborenen“ von ausschlaggebender Bedeutung.⁴⁹ Es galt, durch Rassentrennung die Entwicklung der Afrikaner nach ihren eigenen Lebensgesetzen zu fördern.⁵⁰ Des Weiteren sollte eine qualitativere „Auslese“ der Kolonialdeutschen betrieben werden. Lediglich „reife Charaktere“, die sich als Nationalsozialisten darüber im Klaren seien, „Vorkämpfer des nationalsozialistischen Großdeutschlands“, Wegbereiter einer neuen Kolonialpolitik zu sein, sollten als Kolonialisten herangezogen werden.⁵¹ Eine veränderte Einstellung der „Eingeborenen“ gegenüber den „Weißen“, in welcher Leistung und Haltung die Hautfarbe als Überlegenheitskriterium abgelöst hätten, habe diesen Wandel erforderlich gemacht. Der Kolonialdeutsche führe deshalb kein „Herrenleben“, sondern habe wieder Vorbild zu sein.⁵²

⁴⁴ FRANK, Theodor: *Die Ausbildung des kolonialen Nachwuchses*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 37 (1937) Nr. 4, 23-26.

⁴⁵ vgl.: KAUSCHE, Gustav Adolf: *Die deutsche Kolonialschule als Mittelpunkt kolonialkundlicher und kolonialwissenschaftlicher Arbeit*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 1/2, 7-14.

⁴⁶ Bundesarchiv Berlin, R 43 II, 915c, Fiche 1, 23: von Reichsminister für Landwirtschaft an Doktor Lammers vom 27.05.39.

⁴⁷ dto. 33: dto..

⁴⁸ Bundesarchiv Berlin, R 2 RFM, 4978, Fiche 1, 8: von NSDAP, kolonialpolitisches Amt (Reichsleitung) an ?? vom ?? .10.40.

⁴⁹ Nicht zuletzt wurde dies in den Kontext eines auf Afrika ausgreifenden sowjetischen Kommunismus gestellt. „Völkische Eigenheiten“ und das „ganze System der Weltwirtschaft“ seien hier in Gefahr, für ein „Experiment“ vernichtet zu werden (vgl.: STUCKENBERG, Karl August: *Kolonialbolschewismus*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 36 (1936) Nr. 1, 20-26).

⁵⁰ Alfred Rosenberg (Beauftragter des Führers für die Überwachung der gesamten geistigen und weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP) hatte hierzu ausgeführt: „Wir lehnen es ab, den schwarzen Menschen europäisieren zu wollen, sondern wir wollen auch ihm seine Eigenart inmitten der Herrschaft der weissen Rassen sichern. Wir verneinen aber die Predigten der Mischung gegensätzlicher Rassen“ (Bundesarchiv Berlin, R 2 RFM, 4978, Fiche 1, 13: von NSDAP, kolonialpolitisches Amt (Reichsleitung) vom Oktober 1940.).

⁵¹ dto. 14: dto..

⁵² dto. 14: dto.

Es kann festgehalten werden, dass sich die Ausbildungsziele der DKS im Laufe der Jahre lediglich in politischer Hinsicht verschoben. Stets ging es darum, eine „Elite“ für die Arbeit in der Fremde zu erschaffen. In politischer Hinsicht verschob sich der beabsichtigte Schwerpunkt dieser Elite aber von einem „Kultur-“ zu einem „Rassepionier“. Dieser Wandel sollte auch im Lehrplan seine Spuren hinterlassen.

„Fremdes“ und „Eigenes“ im Lehrplan

Den größten Teil des Schulunterrichts machten die praktische landwirtschaftliche und handwerkliche Ausbildung sowie die naturwissenschaftliche Schulung aus. Doch auch die sprachliche Ausbildung sollte im Laufe der Zeit einen breiteren Raum einnehmen. Anfangs wurde der Sprachunterricht noch außerschulisch erteilt.⁵³ Schon nach wenigen Jahren wurden aber Sprachlehrer angestellt und dadurch Unterricht in Englisch, Spanisch, Portugiesisch, Holländisch, Französisch und Suaheli ermöglicht.⁵⁴ Später kamen noch Malayisch, Westafrikanische Sprachen, Russisch, Französisch, Haussa, Berber und Arabisch hinzu. Die sich mit dem Fremden und Eigenen befassenden Kulturwissenschaften spielten dagegen durchgehend eine lediglich untergeordnete Rolle.

Mit der Schulgründung hatte Fabarius die kulturwissenschaftliche Lehre an der DKS übernommen und blieb auf diesem Gebiet über viele Jahre die einzige Lehrkraft. Neben Kursen über „das Eigene“ (Kolonialpolitik, Kolonialwirtschaft, Kolonialrecht, Kolonialmission)⁵⁵ gab er auch solche über „das Fremde“ (Kulturgeographie, Die Ausbreitung der Völker über die Erde, Wirtschaftliche Ausbreitung des Menschen über die Erde,⁵⁶ Völkerkunde,⁵⁷ Religionsgeschichte⁵⁸ und Kulturgeschichte⁵⁹). Im Schnitt entfielen drei bis vier Wochenstunden auf diesen Unterricht, der rund sechs bis sieben Prozent des Semesters ausmachte.⁶⁰ Erst nach einigen Jahren konnte dieser Lehrbereich um einen Dozenten für Missionskunde erweitert werden.

Auch in der Realausbildung machte sich das Fremde schon vereinzelt in den Unterweisungen zum Siedlungswesen, zur Tropenheilkunde, zur tropischen Landwirtschaft, sowie zur überseeische Viehwirtschaft bemerkbar. Es wurde aber noch stark von der klassischen, auf das Eigene zugeschnittenen Ausbildung und Schulung überlagert.⁶¹

⁵³ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 976a, 17-19: von ?? an ?? vom ??..??99.

⁵⁴ Bundesarchiv Berlin, R 8023, 976a, 45-48: Prospekt der DKS (Februar 1904).

⁵⁵ Nach dem Krieg wurde noch eine weitere Dozentur für das Eigene (Das Deutschtum im Ausland und die Siedlungs- und Wanderungspolitik) eingerichtet (Deutsche Kolonialschule Witzenhausen, 1938. 41.).

⁵⁶ Später wurden letztere im Kurs „Ausbreitung der Völker über die Erde (ausgewählte Abschnitte aus der Handels- und Verkehrsgeographie)“ zusammengelegt.

⁵⁷ Der Kurs bestand aus Teil 1. und Teil „2. (mit besonderer Berücksichtigung der kolonialen Bestrebungen der europäisch-christlichen Kulturvölker im Mittelalter und der Neuzeit)“.

⁵⁸ Der Kurs bestand aus Teil 1. und Teil „2. (Buddhismus, Islam, Christentum)“.

⁵⁹ Auch dieser Kurs bestand aus zwei Teilen.

⁶⁰ Vgl. die im „Kulturpionier“ der Jahrgänge 1-16 enthaltenen Semester- und Lehrpläne.

⁶¹ Bundesarchiv Berlin, R 1505, 8, 157 – 182: Lehr- und Anstaltsplan Witzenhausen (1922).

Mehr Platz im Lehrplan wurde dem Fremden erst in der Phase nach Fabarius' Direktorenschaft beigemessen. Unter Direktor Arning scheint die Rassenkunde als Fach eingeführt worden zu sein, welche er persönlich, zusammen mit Kursen zum Kolonialwesen, unterrichtete.⁶² Direktor Koch führte dann eine striktere Trennung zwischen Eigenem und Fremdem ein. Er selbst lehrte das Eigene (Kolonialgeschichte, Kolonialpolitik und Kolonialwirtschaft), von Duisburg das Fremde, zu welchem er Unterricht in Völker- und Rassenkunde erteilte. Auch in der praktischen Ausbildung nahm durch Separierung die Auseinandersetzung mit dem Fremden zu. Neben heimischer und kolonialer Bau- und Maschinenkunde⁶³ wurden nun auch landwirtschaftliche und koloniale Baukunde, die auch die Lehre von heimischen und tropischen Baumaterialien und Bauten enthielten, unterrichtet.⁶⁴

Es zeigt sich, dass die Lehre vom „Eigenen“ und „Fremden“ an der eher an der praktischen landwirtschaftlichen Ausbildung interessierten DKS nur einen Bruchteil des Unterrichts ausmachte. Dennoch lässt sich eine Zunahme der Auseinandersetzung mit dem Fremdem erkennen, die einerseits mit dem Ausbau der Schule, andererseits mit der politischen Entwicklung im Deutschen Reich zu erklären ist. Letzteres spiegelt sich auch in der subjektiven Bedeutung wider, die dem Fremden in der Ausbildung beigemessen wurde.

Einschätzungen zur Bedeutung des „Fremden“ für den Lehrplan

Schon an anderer Stelle war auf die Rolle der Ethnologie in der Auseinandersetzung mit dem Fremden hingewiesen worden. Fabarius vertrat den Standpunkt, dass die bisherige europäische Expansion zwar durch „*Thatkraft und zielbewußte Rücksichtslosigkeit*“, ohne die Wissenschaft der Völkerkunde, große Erfolge errungen habe, der „*kolonisierende Kulturpionier, Pflanzer, Ansiedler und Landesvertreter*“ sich diese „*Nichtbeachtung*“ und selbstgewisse „*Nichtachtung seiner neuen Landsleute*“ aber nicht mehr leisten könne. Eine Art „*Verkehr*“ zwischen Kolonialist und fremdartiger Umgebung müsse eingerichtet werden. Der neue Kolonialist müsse Verständnis für Lebensbedingungen, Anschauungen, Sitten und Arbeiten des Anderen entwickeln.

Dieses Verständnis benötige er, da bei einer Angelegenheit wie der kolonialen Arbeiterfrage nicht mehr einfache Menschenkenntnis, sondern „*Völkerkenntnis*“ benötigt werde, um die „*Eingeborenen*“ zu erziehen. „*Unter diesem Gesichtspunkt bekommt die Völkerkunde für unsere Kulturpioniere geradezu die Bedeutung einer „Pädagogik“, die ihm erwünschte Fingerzeige giebt für seine angewandte*

⁶² DJOMO, Esaïe: *Eine Bildungsstätte für Kulturpioniere ohne Betätigungsfeld: Die Deutsche Kolonialschule zu Witzzenhausen an der Werra in der Weimarer Republik*, IN: HALSE, Sven (Hg.): *Worte, Blicke, Träume. Beiträge zum deutschen Kolonialismus in Literatur, Fotografie und Ausbildung*, Kopenhagen, 2007. 165-186. hier 172.

⁶³ Deutsche Kolonialschule Witzzenhausen: *Deutsche Kolonialschule*. Witzzenhausen a. d. Werra. Lehr- und Anstaltsplan. Witzzenhausen, 1939. 23.

⁶⁴ Letztere dürfte als Anregung für das von den Schülern aus Lehm und Stroh erbaute „*Afrikahaus*“ gedient haben. (Deutsche Kolonialschule Witzzenhausen, 1939. 33.).

Pädagogik, für seine praktische Erziehungstätigkeit in seiner Erziehungskunst an seinen Arbeitern, und nicht zum wenigsten an den „Naturkindern“, die er gerne für seine Dienste erst noch gewinnen möchte“.

In der Völkerkunde sah Fabarius die Möglichkeit, negative Vorurteile über das Fremde zurückzudrängen und den Menschen nahe zu bringen, dass zwischen allen Völkern nur ein abgestufter Charakter bestehe. *„Alles kann in verschiedenen Graden geschehen; nicht Klüfte, sondern Gradunterschiede trennen die Teile der Menschheit“.* In diesem Sinne weise die Völkerkunde die Übergänge und nicht die Unterschiede zwischen den Völkern nach und lasse die Menschheit als Ganzes erscheinen.

Eine Durchsicht des Schulorgans *„Der deutsche Kulturpionier“* zeigt, dass die Beschäftigung mit den Fremden auf der DKS zwar keine zentrale aber doch zumindest eine ausreichende Bedeutung besaß, um immer wieder Gegenstand eines Artikels zu werden.⁶⁵ Sie zeigt auch, dass nicht nur Fabarius an neuen Ansätzen zu einem besseren Verständnis vom Fremden interessiert war.⁶⁶ In geringem Umfang spielte zwar auch schon zu dieser Zeit die Auseinandersetzung mit Rassen eine Rolle,⁶⁷ verdrängen konnte sie die *„klassische“*, kulturelle Beschäftigung mit dem Fremden aber noch nicht.⁶⁸

Ende der 20^{er} Jahre sah dies schon anders aus. Im Zuge des aufkommenden Nationalsozialismus gewann der Rassismus immer festere Konturen.⁶⁹ So kann die

⁶⁵ PAPSTEIN, A. : *Ansiedler und Eingeborene*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 1 (1900/1901) Nr. 3, 59-61. / o.A.: Die Pflichten der Kulturvölker gegen die Naturvölker. In: Der deutsche Kulturpionier, Jg. 1 (1900/1901) Nr. 4, 42-43. FABARIUS, Ernst Albert: *Kolonisierung und Missionierung in ihrer geschichtlichen Wechselwirkung*,. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 2 (1901/1902) Nr. 2, 51-61. BIETOR, J. K.: *Zur Arbeiterfrage in unseren Kolonien*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 2 (1901/1902) Nr. 4, 56-60. HUTTER, Franz: *Der westafrikanische Neger, sein Verhalten dem Fremden gegenüber und seine Behandlung. Ein Beitrag zur Psychologie der Negerrasse*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 5 (1904/05) Nr. 2, 73-83. o.A.: *Allgemeine geistige und moralische Charakteristik des Negers*. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 6 (1905/1906) Nr. 3, 76-87. / o.A.: *Missionarische Eingeborenenerziehung*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 7 (1906/1907) Nr. 2, 58-60. / o.A.: *Die Negerpsychologie und die Deutschen in Afrika*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 7 (1906/1907) Nr. 4, 62.

⁶⁶ *„Es ist Torheit, den Neger zu unseren Anschauungen „erziehen“ zu wollen. Vielmehr sollten wir in jeder Weise uns bemühen, in das Verständnis der Negerpsychologie einzudringen“* (o.A.: *Die Negerpsychologie und die Deutschen in Afrika*, Der deutsche Kulturpionier, 7, 6/7, 4, 62).

⁶⁷ o.A.: *Alkohol und Rassenhygiene*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 7 (1906/1907) Nr. 4, 63. o.A.: *Wie erobert man Afrika für die weiße und die farbige Rasse?* Der deutsche Kulturpionier, Jg. 8 (1907/1908) Nr. 3/4, 74-94. o.A.: *Die Rassenvermischung in den Kolonien. Ihre Bedeutung von deutsch-nationalem Gesichtspunkt*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 9 (1909) Nr. 4, 103-105. o.A.: *Mischlingsorgen in Samoa*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 12 (1912) Nr. 4, 69-76.

⁶⁸ o.A.: *Das Verhältnis der Hottentotten zu den Weißen*,. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 8 (1907/1908) Nr. 2, 79-89. o.A.: *Die Stellung der Deutschen zu der eingeborenen Bevölkerung in den Kolonien*,. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 8 (1907/1908) Nr. 3/4, 69-73. / o.A.: *Urwald-Dokumente und Negerleben in Ostafrika. Kulturwissenschaftliche Betrachtungen und kolonialwirtschaftliche Lehren aus der Völkerkunde*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 9 (1909) Nr. 2, 100-128. o.A.: *Über Negerkulturen und Plantagenbau am Kilimandjaro*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 9 (1909) Nr. 4, 84-92. HÄNSCH, Felix: *Die Eingeborenenfrage der Südafrikanischen Union*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 11 (1911) Nr. 2, 121-127. o.A.: *Neger über Selbsterziehung*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 11 (1911) Nr. 2, 128.

⁶⁹ vgl.: o.A.: *Deutsche Ostsiedlungspolitik und völkische Kolonialpolitik (ein Vergleich)*,. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 37 (1937) Nr. 1/2, 38-40. KAUSCHE, Gustav Adolf: *Die stofflichen Grundlagen der Erblichkeitslehre*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 36 (1936) Nr. 1, 20-26.

Aussage des Afrikawissenschaftlers Diedrich Westermann, Fabarius' kulturphilosophische Gedankengänge seien nicht mehr mit dem auf rassistischen Werten gegründeten neuen Weltbild übereinzubringen, als exemplarisch angesehen werden.⁷⁰ Die Bedeutung des Fremden trat in eine neue Phase ein.

An der Schule wurden Forderungen laut, die DKS, aufgrund ihrer Kenntnisse über das Fremde, verstärkt an Fragestellungen zur Eugenik und Rassenkunde zu beteiligen. Rassenvermischung könne vermieden, Rassenbewusstsein gestärkt werden, wenn die Vorteile des Eigenen und die „Gefahren“ des Fremden nur fest genug im Bewusstsein verankert würden. Eugenik sei hierfür von Vorteil, da sich in ihr, mit Hilfe der Biologie, Entwicklung und Wachstum von Volk und Kultur untersuchen ließen.⁷¹

Im Sinne der Richtlinien für die kolonialpolitische Schulung des kolonialpolitischen Amtes der NSDAP sollten Forschung und Lehre über das Fremde ausgebaut werden.⁷² Zur angestrebten „Eingeborenenpolitik“ war nun ihr eingehendes Studium erforderlich. „Gründliche Kenntnisse dieser Art gewährleiten erst eine richtige Erziehung und Betreuung der Eingeborenen. Nur volles Verständnis für die Gedanken und Handlungen fremder Völker verbürgt den Erfolg“.⁷³ Neben dieser quantitativen Veränderung bestand auch eine qualitative, da man sich von einer „klassischen“ Kolonialisierung verabschiedet hatte. Es galt, durch Rassentrennung die Entwicklung der Afrikaner nach ihren eigenen Lebensgesetzen zu fördern und sie nicht mehr zu „europäisieren“.⁷⁴

Es lässt sich aufzeigen, dass das Fremde auch einen qualitativen Bedeutungszuwachs zu verzeichnen hatte. Unter Fabarius war es noch darum gegangen, das Eigene im Fremden wahrzunehmen, Kultur als endlose Treppe zu begreifen, über deren Stufen der Kulturpionier dem „Eingeborenen“ aufzuhelfen habe. Das Fremde sollte sich so letztlich im Eigenen auflösen. Es war seiner Subjektivität beraubt worden. Unter Koch erfuhr diese Einstellung eine Wandlung. Das Fremde erhielt seine Eigenständigkeit zurück. Statt „Veränderung zur Vereinigung“ wurde nun „Erhaltung zur Separierung“ zum obersten Prinzip der Lehre über das Fremde erklärt.

Ergebnisse

Es lässt sich konstatieren, dass die Kolonialschule Witzhausen zu jeder Zeit um ein Lernen bemüht war, welches nicht nur Informations-, sondern auch Verständnisgewinn über das Fremde zum Ziel hatte. Quanti- wie Qualitativ wurde diesem Wissen um das Fremde an der DKS über die Zeit mehr Raum gewährt.

⁷⁰ WESTERMANN, Diedrich: *Völkerkunde und Eingeborenenpolitik in Afrika*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 4, 10-13.

⁷¹ KAUSCHE, Gustav Adolf: *Die deutsche Kolonialschule als Mittelpunkt kolonialkundlicher und kolonialwissenschaftlicher Arbeit*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 1/2, 7-14, hier 13.

⁷² WOLFF (1990): 15.

⁷³ Bundesarchiv Berlin, R 2 RFM, 4978, Fiche 1, 12: von NSDAP, kolonialpolitisches Amt (Reichsleitung) vom Oktober 1940.

⁷⁴ dto. 13: dto.

Fremde Kulturen, Religionen und Mentalitäten standen zunächst im Vordergrund des Unterrichts. In der Spätphase der Weimarer Republik drängte die Rasse als Fixpunkt an der Kultur vorbei und die Religion an den Rand. Die Zunahme der praktischen Spezialkenntnisse über das Fremde, z.B. im handwerklichen Bereich, unterstützten diesen Prozess der allmählichen Absonderung der Lehre vom Fremden von den Kulturwissenschaften.

Durch die mittlere und späte Phase des zweiten deutschen Kaiserreichs und die frühe wie mittlere Phase der Weimarer Republik sollte die Völkerkunde, flankiert von Religionsgeschichte und Kolonialkunde, das breite Feld des Fremden an der DKS vermitteln. Die Religionsgeschichte deutet schon auf das christliche Moment hin, in welchem das Streben nach kultureller Einheit mit dem Fremden zu verstehen ist. Lediglich „*Gradunterschiede*“ zu anderen Völkern sollten untersucht, Fremdes als Eigenes gelehrt werden. Unter Fabarius wurden Ethnologie und Religionswissenschaft in gewissem Sinne „*fusioniert*“. Eine Gleichsetzung von Kultur und Religion war zur damaligen Zeit nicht ungewöhnlich. Sie beeinflusste auch die Lehre vom Eigenen. Das Streben nach christlich geprägten, deutsch-nationalen „*Kulturpionieren*“ sollte deshalb nicht allein vor dem Hintergrund der Kultur, sondern auch im Kontext des Missionarwesens betrachtet werden. Aufgrund der von Fabarius vertretenen Gleichartigkeit von Fremdem und Eigenem boten sich für die eigene Religion und Kultur beim Fremden zahlreiche Anknüpfungspunkte, da die eigene „*fortschrittlichere*“ Entwicklung diesem lediglich noch vermittelt werden musste.

Auch wenn Fabarius mit dieser Sichtweise eher zu einer Minderheit im kolonialen Diskurs gehört haben dürfte,⁷⁵ was den Aussagewert dieser Ergebnisse über den Rahmen der DKS hinaus erschwert, bieten sich hier doch zumindest Einblicke in diese Minderheit der Vertreter eines humanitär-paternalistischen Standpunktes, der vor allem an Handel und christlicher Weisung interessiert war.⁷⁶ In ihrem Alltag konnte dieser Interessengemeinschaft eine Gleichsetzung von Eigenem und Fremdem nur recht sein.

Schon ab der Mitte der zwanziger Jahre deutete sich dann an der DKS eine neue Richtung an, die im „*Dritten Reich*“ schließlich voll zum Tragen kommen sollte. Neben die Völker- und Kolonialkunde trat nun die Rassenkunde.⁷⁷ Ironischerweise sollte gerade sie es sein, die dem Fremden seine Eigenständigkeit zurückgab und diese sogar für schutzwürdig erklärte.⁷⁸ Im Zentrum des Unterrichts über das Fremde stand nun dessen Separierung vom Eigenen. Erst über diese

⁷⁵ GRÜNDER, Horst: „...da und dort ein junges Deutschland gründen“. *Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*, München, 1999. 222.

⁷⁶ dto. 226.

⁷⁷ Dies hing mit einer Nivellierung der kulturellen durch die rassischen Unterschiede zusammen. Kultur wurde zu einem Teil der Rassemerkmale degradiert (JÄNECKE, Herbert: *Die kulturpolitischen Verhältnisse in Südwestafrika*, *Der deutsche Kulturpionier*, Jg. 37 (1937) Nr. 1/2, 9-16.).

⁷⁸ In Deutschland wurde häufig versucht, das Fremde zu nivellieren, indem man es „*eindeutsche*“. Scheiterte der Versuch, blieben die Fremden „*außen vor*“ (KLOCKE-DAFFA, Sabine: *Interkulturelles Lernen in Deutschland aus der Sicht der Ethnologie*, IN: BERTELS, Ursula (Hg.): *Fremdes Lernen. Aspekte interkulturellen Lernens im internationalen Diskurs*, Münster u.a. 2007. 13-30. hier 16.).

Separierung, die Anerkennung des Fremden, konnten dem Eigenen feste Konturen verliehen werden. Die rassistische Ideologie der NSDAP hatte die bisherige Vormachtstellung des evangelischen Glaubens an der DKS durchbrochen, was auch einen Wandel im Verhältnis des Unterrichts vom Eigenen zum Fremden erklärt. Zunehmend machte die Beschäftigung mit „kolonialen Themen“ einer solchen mit fremden Völkern, ihrer Rasse, Architektur und selbst ihren Baumaterialien Platz.⁷⁹ Dies beeinflusste auch die Sichtweise auf das Eigene. Nun ging es darum, eine Parteilite für das Ausland zu schaffen, welche die „Eingeborenen“ zur Arbeit erziehen sollte. Die kulturelle „Hilfestellung“ spielte keine Rolle mehr. Kultur war der Rasse untergeordnet und sollte wie diese lediglich bewahrt werden.⁸⁰ Hinter all dem stand nicht zuletzt das Ziel, in Afrika über ein „Arbeitskräftereservoir“ zur wirtschaftlichen Erschließung des Kontinents zu verfügen.⁸¹

All dies bildete über die Jahre das theoretische Gerüst des Unterrichts über das Fremde an der DKS, welches, naturgemäß, in der Praxis einige Abstriche zu erleiden hatte. Im Vordergrund standen die landwirtschaftliche und handwerkliche Ausbildung, dann kam die Realbildung und erst am Schluss die humanwissenschaftliche Bildung. Auch wenn die Lehre vom Fremden zunehmend in den Schulunterricht integriert wurde, dürfte der Unterrichtsausfall aufgrund einzubringender Ernten, sowie die fast durchgängige Lehrerknappheit, mäßigend auf den in der Theorie angestrebten Umgang mit dem Fremden eingewirkt haben.

Schon bald nach dem Ende des Zweiten Weltkrieges wurden die Kenntnisse der DKS über das Fremde in Deutschland erneut benötigt. 1956 wurde das „Deutsche Institut für tropische und subtropische Landwirtschaft“, ein Jahr später die „Lehranstalt für Tropische und Subtropische Landwirtschaft“, als Nachfolgeorganisationen der DKS in der Bundesrepublik Deutschland eröffnet. Einen wichtigen Teil ihrer Arbeit sollte nun die Entwicklungshilfe für die Dritte Welt ausmachen.

Die Dekolonisierung der fünfziger und sechziger Jahre und der damit verbundene Anstieg von Schülern aus der Dritten Welt,⁸² ließen auch hier den deutschen wie weltweiten Wandel im Umgang mit dem Fremden nicht halt machen.⁸³ Auch an der Lehranstalt für Tropische und Subtropische Landwirtschaft konnte sich der neue Ansatz des interkulturellen Lernens erfolgreich etablieren.

⁷⁹ So heißt es in einem Bericht des Reichslandwirtschaftsministeriums von 1939: „Die koloniale Belehrung stand bis zur Amtsübernahme durch Studiendirektor Dr. Boss überhaupt nur auf dem Lehrplan“ (Bundesarchiv Berlin, R 43 II, 915c, Fiche 1, 25; von Reichsminister für Landwirtschaft an Doktor Lammers vom 27.05.39.).

⁸⁰ „Denn die Wahrnehmung des „Fremden“ ist für die Ausbildung eines individuellen Selbst-Bewusstseins ebenso bedeutsam wie für die Konstruktion kollektiver Identitäten“ (JOST-BLOME, Ulrich: Einleitung, IN: BERTELS, Ursula (Hg.): *Fremdes Lernen. Aspekte interkulturellen Lernens im internationalen Diskurs*, Münster u.a. 2007. 7-8. hier 7.).

⁸¹ GRÜNDER (1999): 334.

⁸² WOLF (1990): 40.

⁸³ „Überfremdung ist ein kolonialer Begriff: Nach einer Unabhängigkeitserklärung rächt sich der Kolonialist durch die Erklärung der Fremdheit“ (IMFELD, Al: *Was dem Menschen fremd ist. Ein falsch eingeordneter Begriff wird heimgebracht*, IN: SCHMIDT, Ulrich: *Kulturelle Identität und Universalität. Interkulturelles Lernen als Bildungsprinzip*, Frankfurt am Main, 1987. 35-44. hier 44.).

Es lässt sich konstatieren, dass die Auseinandersetzung mit dem Fremden an der DKS, über die Fixpunkte Kultur/Religion, Rasse und schließlich wieder Kultur, immerzu neue Formen angenommen, letztlich aber stets dem selben Ziel gedient hatte: Einem Verständnisgewinn über das Fremde.

Mit der eingangs erwähnten Heterogenisierung der Kulturen nach 1945 musste diese Auseinandersetzung einer größeren Korrektur unterzogen werden. Der Fremde ließ sich nicht mehr teilweise assimilieren oder in Gänze separieren. Multikulturalität bot nun den einzigen Lösungsansatz, wollte man keine Parallelgesellschaft entstehen lassen. Im Zuge dieser Entwicklung musste die Ausländerpädagogik dem interkulturellen Lernen weichen.

Auch auf der Nachfolgeinstitution der DKS, die zunehmend Schüler aus dem Ausland anzog, machte sich dieser Prozess bemerkbar. Hier ging es nicht mehr nur um ein „*Verständnis des*“, sondern ebenso um den realen „*Austausch mit*“ dem Fremden. Eigenes und Fremdes wurden wieder zunehmend als Teil eines Ganzen begriffen.

Dieser wiederaufgegriffene Standpunkt im Umgang mit dem Wissen um das Fremde basiert auf den schon erwähnten innergesellschaftlichen Veränderungen. Seine sehr viel weiter zurückreichende Traditionen dürften in dieser historischen Analyse aber hoffentlich ebenso deutlich zum Ausdruck gekommen sein.

Quellen

(Bundesarchiv Berlin)

NS 19	893	1 Fiche
R 43 II	915c	2 Fiche
R 1505	8	Reichsstelle für das Auswanderungswesen Auskunftserteilung über Einkommens-, Militärdienstverhältnisse und Berufsaussichten in den Kolonien des deutschen Reiches 1907 – 1922
R 2301	6840	Zu R. Min. d. Inn. Deutsche Kolonialschule in Witzhausen Lichtbilder April 1935 – Juni 1944
R 8023	976	61 Ko 1 Deutsche Kolonialgesellschaft
R 8023	976a	61 Ko1 Deutsche Kolonialgesellschaft
R 8023	980	Deutsche Kolonialschule 5.11.04 / 6.12.1910
R 8023	981	61 Ko 1 Deutsche Kolonialgesellschaft
R 8023	982	Deutsche Kolonialschule
R 8023	983	Deutsche Kolonialschule Bilanzen und Berichte

Literatur:

o.A.: *Die Pflichten der Kulturvölker gegen die Naturvölker*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 1 (1900/1901) Nr. 4, 42-43.

- o.A.: *Allgemeine geistige und moralische Charakteristik des Negers*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 6 (1905/1906) Nr. 3, 76-87.
- o.A.: *Missionarische Eingeborenenziehung*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 7 (1906/1907) Nr. 2, 58-60.
- o.A.: *Die Negerpsyche und die Deutschen in Afrika*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 7 (1906/1907) Nr. 4, 62.
- o.A.: *Alkohol und Rassenhygiene*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 7 (1906/1907) Nr. 4, 63.
- o.A.: *Die Stellung der Deutschen zu der eingeborenen Bevölkerung in den Kolonien*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 8 (1907/1908) Nr. 3/4, 69-73.
- o.A.: *Wie erobert man Afrika für die weiße und die farbige Rasse?* Der deutsche Kulturpionier, Jg. 8 (1907/1908) Nr. 3/4, 74-94.
- o.A.: Die Rassenvermischung in den Kolonien. Ihre Bedeutung von deutsch-nationalem Gesichtspunkt. In: Der deutsche Kulturpionier, Jg. 9 (1909) Nr. 4, 103-105.
- o.A.: *Das Verhältnis der Hottentotten zu den Weißen*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 8 (1907/1908) Nr. 2, 79-89.
- o.A.: *Urwald-Dokumente und Negerleben in Ostafrika. Kulturwissenschaftliche Betrachtungen und kolonialwirtschaftliche Lehren aus der Völkerkunde*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 9 (1909) Nr. 2, 100-128.
- o.A.: *Über Negerkulturen und Plantagenbau am Kilimandjaro*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 9 (1909) Nr. 4, 84-92.
- o.A.: *Neger über Selbsterziehung*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 11 (1911) Nr. 2, 128.
- o.A.: Mischlingsorgen in Samoa. In: Der deutsche Kulturpionier, Jg. 12 (1912) Nr. 4, 69-76.
- o.A.: Die Judenschlacht von Wendershausen. In: Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 1/2, 20-23.
- ADICK, Christel: *Praxis und Effekte der Kolonialpädagogik*, IN: MÜLLER, Klaus E. (Hg.): *Ethnopedagogik. Sozialisation und Erziehung in traditionellen Gesellschaften. Eine Einführung*, Berlin, 1992. 133-160.
- ADICK, Christel: *Muttersprachliche und fremdsprachliche Bildung im Missions- und Kolonialschulwesen*,. Bildung und Erziehung, Jg. 46 (1993) Nr. 3, 283-298.
- ADICK, Christel: *Deutsche Missions- und Kolonialpädagogik in Dokumenten. Eine kommentierte Quellensammlung aus den Afrikabeständen deutschsprachiger Archive, 1884-1914*,. Frankfurt am Main, 2001.
- Anne-Frank-Zentrum (Hg.): *Mehrheit, Macht, Geschichte. 7 Biografien zwischen Verfolgung, Diskriminierung und Selbstbehauptung. Interkulturelles Geschichtslernen: Interviews, Übungen, Projektideen*, Mülheim an der Ruhr, 2007.

- AUERNHEIMER, Georg: *Einführung in die interkulturelle Pädagogik*, Darmstadt, 2003³.
- BABEROWSKI, Jörg: *Selbstbilder und Fremdbilder: Repräsentation sozialer Ordnungen im Wandel*, IN: BABEROWSKI, Jörg (Hg.): *Selbstbilder und Fremdbilder. Repräsentation sozialer Ordnungen im Wandel*, Frankfurt am Main u.a. 2008. 9-13.
- BAUM, Eckhard: *Daheim und überm Meer: von der Deutschen Kolonialschule zum Deutschen Institut für Tropische und Subtropische Landwirtschaft in Witzenhausen*,. Witzenhausen 1997.
- BIETOR, J. K.: *Zur Arbeiterfrage in unseren Kolonien*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 2 (1902) Nr. 4, 56-60.
- BÖHLKE, Jens: *Zur Geschichte der Deutschen Kolonialschule in Witzenhausen: Aspekte ihres Entstehens und Wirkens*, Witzenhausen, 1995.
- BÜRKLE, R. B.: *Deutsche Ostsiedlungspolitik und völkische Kolonialpolitik (ein Vergleich)*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 37 (1937) Nr. 1/2, 38-40.
- DANCKWORTT, Dieter: *Probleme interkulturellen Lernens*, IN: *Kulturelle Konfrontation oder interkulturelles Lernen. Geistes- und sozialwissenschaftliche Ausbildung für Studenten aus Ländern der Dritten Welt*. Baden-Baden, 1987. 5-20.
- Deutsche Kolonialschule Witzenhausen (Hg.): *Festschrift zum 40jährigen Bestehen der Deutschen Kolonialschule Witzenhausen, 1898-1938*, Duderstadt, 1938.
- Deutsche Kolonialschule Witzenhausen (Hg.): *Deutsche Kolonialschule. Witzenhausen a. d. Werra. Lehr- und Anstaltsplan*, Witzenhausen, 1939.
- DIETZ, Gunther: *Multiculturalism, Interculturality and Diversity in Education. An anthropological approach*, Münster - New York – München – Berlin, 2009.
- v. DUISBURG, Adolf: *Grundriß der Kanuri-Sprache in Bornu*,. Berlin, 1913.
- v. DUISBURG, Adolf: *Der deutsche Anteil an der Erforschung Afrikas*, Deutsche Akademische Rundschau, Jg. 13 (1925), 5-8.
- v. DUISBURG, Adolf: *Zur Geschichte der Sultanate Bornu und Wándala (Mándara)*, Anthropos, Jg. 22 (1927), 187-196.
- DJOMO, Esaïe: *Eine Bildungsstätte für Kulturpioniere ohne Betätigungsfeld: Die Deutsche Kolonialschule zu Witzenhausen an der Werra in der Weimarer Republik*, IN: HALSE, Sven (Hg.): *Worte, Blicke, Träume. Beiträge zum deutschen Kolonialismus in Literatur, Fotografie und Ausbildung*, Kopenhagen, 2007. 165-186.
- FABARIUS, Ernst Albert: *Deportation von Verbrechern nach den deutschen Kolonien*, Berlin 1896.
- FABARIUS, Ernst Albert: *Eine Deutsche Kolonialschule*. Denkschrift. Coblenz, 1897.

- FABARIUS, Ernst Albert: „Die Völkerkunde und die Kolonialwissenschaft“, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 1 (1900/1901) Nr. 3, 45-49.
- FABARIUS, Ernst Albert: *Kolonisierung und Missionierung in ihrer geschichtlichen Wechselwirkung*,. Der deutsche Kulturpionier, Jg. 2 (1901/1902) Nr. 2, 51-61.
- FABARIUS, Ernst Albert: *Neue Wege der deutschen Kolonialpolitik nach dem Kriege*, Berlin, 1916.
- FRANK, Theodor: *Die Ausbildung des kolonialen Nachwuchses*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 37 (1937) Nr. 4, 23-26.
- FREISE, Josef: *Interkulturelles Lernen in Begegnungen. Eine neue Möglichkeit entwicklungspolitischer Bildung?* Breitenbach, 1982.
- GOGOLIN, Ingrid – KRÜGER-POTRATZ, Marianne: *Einführung in die interkulturelle Pädagogik*, Opladen, 2006.
- GRÜNDER, Horst: „...da und dort ein junges Deutschland gründen“. *Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. München, 1999.
- HÄNSCH, Felix: *Die Eingeborenenfrage der Südafrikanischen Union*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 11 (1911) Nr. 2, 121-127.
- HUTTER, Franz: *Der westafrikanische Neger, sein Verhalten dem Fremden gegenüber und seine Behandlung. Ein Beitrag zur Psychologie der Negerrasse*, Der deutsche Kulturpionier, Jg 5 (1904/05) Nr. 2, 73-83.
- IMFELD, Al: *Was dem Menschen fremd ist. Ein falsch eingeordneter Begriff wird heimgebracht*, IN: SCHMIDT, Ulrich (Hg.): *Kulturelle Identität und Universalität. Interkulturelles Lernen als Bildungsprinzip*, Frankfurt am Main, 1987. 35-44.
- JÄNECKE, Herbert: *Die kulturpolitischen Verhältnisse in Südwestafrika*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 37 (1937) Nr. 1/2, 9-16.
- JOST-BLOME, Ulrich: *Einleitung*. IN: BERTELS, Ursula (Hg.): *Fremdes Lernen. Aspekte interkulturellen Lernens im internationalen Diskurs*, Münster u.a. 2007. 7-8.
- KAUSCHE, Gustav Adolf: *Die stofflichen Grundlagen der Erblichkeitslehre*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 36 (1936) Nr. 1, 20-26.
- KAUSCHE, Gustav Adolf: *Die deutsche Kolonialschule als Mittelpunkt kolonialkundlicher und kolonialwissenschaftlicher Arbeit*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 1/2, 7-14.
- KLOCKE-Daffa, Sabine: *Interkulturelles Lernen in Deutschland aus der Sicht der Ethnologie*, IN: BERTELS, Ursula (Hg.): *Fremdes Lernen. Aspekte interkulturellen Lernens im internationalen Diskurs*, Münster u.a. 2007. 13-30.
- KOCH, Gertraud (Hg.): *Kulturelle Vielfalt als Gestaltungsaufgabe*, Ethnologische Beiträge aus diversen Praxisfeldern, St. Ingbert, 2009.

- KRAUSE, Jürgen: *Missionarische Schulpädagogik an Beispielen der Berliner Mission, Bildung und Erziehung*, Jg. 46 (1993) Nr. 3, 267-282.
- KÜHLMANN, Torsten (Hg.): *Deutsche in der Fremde. Assimilation – Abgrenzung – Integration*, St. Ingbert, 2007.
- LINNE, Karsten: *Deutschland jenseits des Äquators? Die NS-Kolonialplanungen für Afrika*, Berlin, 2008.
- MEHNERT, Wolfgang: *Regierungs- und Missionsschulen in der deutschen Kolonialpolitik (1885-1914)*, *Bildung und Erziehung*, Jg. 46 (1993) Nr. 3, 251-266.
- MERGNER, Gottfried: *Missionsarchive und „säkulare“ Forschung am Beispiel der Erziehungswissenschaft*, *Bildung und Erziehung*, Jg. 46 (1993) Nr. 3, 315-328.
- NICKLAS, Hans (Hg.): *Interkulturell denken und handeln. Theoretische Grundlagen und gesellschaftliche Praxis*, Frankfurt am Main - New York, 2006.
- PAPSTEIN, A. : *Ansiedler und Eingeborene*, *Der deutsche Kulturpionier*, Jg. 1 (1900/1901) Nr. 3, 59-61.
- PRIORE, Roberto: *Interkulturelles Lernen in der Migrationssituation – Wider den defizitären Blick auf Jugendliche mit Migrationshintergrund*,. IN: HARTUNG, Olaf - Ivo STEININGER - Matthias C. FINK, u.a. (Hg.): *Lernen und Kultur. Kulturwissenschaftliche Perspektiven in den Bildungswissenschaften*, Wiesbaden, 2010. 193-218.
- PRODOLLIET, Simone: *Missionarinnen, Missionierte und das europäische Frauenideal*, *Bildung und Erziehung*, Jg. 46 (1993) Nr. 3, 299-313.
- REICH, Hans H. (Hg.): *Interkulturelle Didaktiken. Fächerübergreifende und fächerspezifische Ansätze*, Münster u.a. 1993.
- SCHANZ, Moritz: *Die deutsche Kolonialschule in Witzhausen*, Beihefte zum *Tropenpflanzer*, Jg. 11 (1910) Nr. 6, 395-468.
- SCHMIDT, Ulrich: *Vorwort*. IN: SCHMIDT, Ulrich: *Kulturelle Identität und Universalität. Interkulturelles Lernen als Bildungsprinzip*, Frankfurt am Main, 1987. 7-12.
- SCHMITT, Guido: *Fächerübergreifende Dimensionen interkultureller Bildung*, IN: REICH, Hans H. (Hg.): *Interkulturelle Didaktiken. Fächerübergreifende und fächerspezifische Ansätze*, Münster u.a. 1993. 1-15.
- SCHNEIDER-WOHLFART, Ursula: *Fremdheit überwinden. Theorie und Praxis des interkulturellen Lernens in der Erwachsenenbildung*, Opladen, 1990.
- STÖGER, Peter: *Wo liegt Afrika? Pädagogisch-anthropologische Grundpositionen zum Nord-Süd-Dialog*,. Frankfurt am Main, 2000.
- STUCKENBERG, Karl August: *Kolonialbolschewismus*, *Der deutsche Kulturpionier*, 36 (1936) Nr. 1, 20-26.

- VAN DER PLOEG, Arie J.: *Education in Colonial Africa: The German Experience*, Comparative Education Review, Jg. 21 (1977) Nr. 1, 91-109.
- WESTERMANN, Diedrich: *Völkerkunde und Eingeborenenpolitik in Afrika*, Der deutsche Kulturpionier, Jg. 38 (1938) Nr. 4, 10-13.
- WOLFF, Peter: *Witzenhausen - 85 Jahre im Dienste der Agrarentwicklung in den Tropen und Subtropen*, Witzenhausen, 1983.
- WOLFF, Peter: *Tropenlandwirtschaftliche Ausbildungsstätten in Witzenhausen. Die Entwicklung von der Deutschen Kolonialschule Witzenhausen zum Fachbereich Internationale Agrarwirtschaft der Gesamthochschule Kassel*, Witzenhausen, 1990.
- ZAPPEN-THOMSON, Marianne: *Interkulturelles Lernen und Lehren in einer multikulturellen Gesellschaft – Deutsch als Fremdsprache in Namibia*, Göttingen, 2000.

Lóránt Bali-László Gulyás

Die Veränderungen der Beziehungen zwischen der EU und Kroatien bis zu Beginn der kroatischen Anschlussunterhandlungen

Der Freiheitsgewinn Kroatiens und die Außenpolitik der EU

Durch den Untergang des Sozialismus erfolgte eine bedeutende politische Umlagerung auf unserem Kontinent. Deswegen konzentrierte sich die Aufmerksamkeit der europäischen „Großmächte“ in erster Linie auf die Länder des ehemaligen „Sowjetblocks“. Denn sie wollten die Integrationsprobleme dieser Länder so bald wie möglich lösen und die alsbaldige Zurückdrängung der sowjetischen, später russischen Einflusszone erreichen. Daneben mussten sie einige Male auch innerhalb ihrer eigenen Staatsgrenzen solche Reintegrationsaufgaben erfüllen, in denen sie noch über keine Erfahrungen verfügten (Deutschlands Wiedervereinigung). Durchgehend genoss die alsbaldige Erweiterung der Einflusszone Westeuropas Richtung Osten eine Priorität. Diese bewirkte auch, dass die europäische Außenpolitik¹ (Frankreich, Deutschland, Großbritannien) die in Jugoslawien eskalierenden Probleme nicht real erfasste.

Das seine eigenen Wege gehende Jugoslawien entfaltete auf der internationalen Bühne eine erfolgreiche Tätigkeit. (Es kam an die Spitze der ungebundenen Länder.) Die daraus folgenden Ergebnisse lenkten die Aufmerksamkeit von der Reproduktion der zwischenethnischen und wirtschaftlichen Probleme ab. Wie es der Politologe Ivo Sanader formuliert: der südslawische Staat von Tito war in Europa modisch. Das wird auch von der 1979er Verfassung bestätigt, die den Austritt aus der Konföderation möglich machte, die Bosnier und Mazedonier als unabhängige Völker anerkannte und Vojvodina und Kosovo Autonomie gab.²

Die im Mai 1990 durchgeführten Wahlen gewann die HDZ (Kroatische Demokratische Gemeinschaft) gegen die kroatischen Reformkommunisten. In der Regierung der Jugoslawischen Sozialistischen Bundesrepublik zeigte sich schon mittels der sich wegen der Staatseinrichtung eskalierenden Diskussionen, dass für Kroatien nur die völlige Unabhängigkeit annehmbar ist. Die internationale Lage gestaltete sich ähnlich wie die jugoslawischen Verhältnisse schmiegsam und unsicher. Die EG (Europäische Gemeinschaft) förderte eine USA-unabhängige Jugoslawienpolitik, trotzdem spaltete sie sich aus mehreren Gesichtspunkten. Die Sowjetunion war gegen einen internationalen Eingriff, sie hielt die Lösung des Problems für eine innere Angelegenheit des Landes. Washington konzentrierte sich auf die sowjetische Lage. Diese Faktoren, sowie der mangelnde gemeinsame Auftritt bewirkten die Unfähigkeit Europas zur wirksamen Lösung der Probleme.³

¹Die seit 1992 existierende EU verfügte zu dieser Zeit noch über keine gemeinsame Außen- und Sicherheitspolitik.

²SANADER, I.: *Hrvatska u međunarodnim odnosima 1990.-2000.*, Golden Marketing, Zagreb. 2000. 284.

³JUHÁSZ J.-MÁRKUSZ L.-TÁLAS P.-VALKI L.: *Kinek a békéje? Háború és béke a volt Jugoszláviában*, Zrínyi Kiadó, Budapest, 2003. 81.

Das Sabor akzeptierte am 22. Dezember die neue Verfassung, darauf folgte am 21. Februar ein Beschluss über die Trennung von Jugoslawien. Zur Offenbarung der Unabhängigkeit kam es am 8. Oktober 1991.⁴

Die europäischen Mächte bezogen keine einheitliche Stellung der Frage der kroatischen Unabhängigkeit. Großbritannien, Italien und die Niederlande waren eindeutig für die Aufrechterhaltung der Jugoslawischen Sozialistischen Bundesrepublik. *„Kurz nach seiner Wiedervereinigung machte Deutschland, im Besitz seiner gewachsenen Kräfte und Selbstvertrauen, seine Zurückgezogenheit aufgegeben, selbstständige Schritte. Es nahm neben ... der Unabhängigkeit Kroatiens ... und neben seiner internationalen Anerkennung Stellung. Das Anstreben der deutschen Diplomatie für die Unterstützung der Unabhängigkeit des sich loszutrennen wünschenden Kroatiens ... wurde dadurch motiviert, dass das kommunistische System in Osteuropa nur noch in Jugoslawien existierte“*.⁵

Im Herbst 1991 versuchte die internationale Gemeinschaft die Situation zu lösen und rief eine Jugoslawienkonferenz zusammen. Auf der Haager Konferenz gelang auf den mit dem Namen von Lord Carrington garantierten Verhandlungen die Normalisierung der Lage nicht. Der deutsche Außenminister Genscher warnte Serbien im Laufe des Herbstes mehrmals, dass jeder Kanonenschuss die internationale Anerkennung der kroatischen Unabhängigkeit fördert. Anfang November erwies sich, dass die Aggression der Serben durch kein Embargo aufgehalten werden kann. Deutschland kündigte – Arm in Arm mit Schweden und Island – am 19. Dezember 1991 an, dass es die Unabhängigkeit von Kroatien ab den 15. Januar anerkennt. Anschließend anerkannten 19 nicht EU Mitglieder samt Ungarn und die EU Mitglieder: Belgien, Dänemark, Frankreich, Griechenland, Italien, Luxemburg, die Niederlande, Deutschland, Portugal, Spanien und Großbritannien die kroatische Unabhängigkeit.⁶

Deutschlands Anstreben, das Akzept der EG und die Diplomatie von H.D. Genscher führten aber zu unerwünschten Ergebnissen *„... sie wirkten zur weiteren Verschärfung des Konfliktes, ... zur Erweiterung der Waffengewalt bei“*.⁷

Als geringes Resultat der Vermittlung der OVN willigten die Gegner ein, dass auf die okkupierte kroatische Gebiete UNPROFOR⁸ Friedenstruppen gesiedelt werden. Die ersten Truppen des aus 14 tausend Personen bestehenden Friedenskontingentes kamen am 15. März an. *„Der Einmarsch der Friedenstruppen bedeutete nicht den endgültigen Abschluss der Kämpfe, ein sozusagen weder Friedens- noch Kriegszustand entwickelte sich, der bis August 1995 dauerte.“*⁹ Die Wiederherstellung der kroatischen Unabhängigkeit spielte sich in der Wahrheit

⁴ RADELIC, Z.- MARIJAND.- BARIC N.-BING A.-ŽIVIC D. *Stvaranje hrvatske države i Domovinski rat*, Školska knjiga. Zagreb, 2006. 575.

⁵ LUKÁCS Gy.-SZAFÍR Gy.-BALOGH István: *A Balkán, a Közel-Kelet és a Déli Mediterránium – Az EU és Magyarország szemszögéből. Európai Tükör. Műhelytanulmányok. Az Integrációs Stratégiai Munkacsoport kiadványa*, Budapest. 1997.

⁶ RADELIC, Z.- MARIJAN D.- BARIC N.-BING A.-ŽIVIC D.: 575.

⁷ LUKÁCS Gy.-SZAFÍR Gy.-BALOGH I. (1997.).

⁸ United Nations Protection Fors.

⁹ JUHÁSZ J.-MÁRKUSZ L.-TÁLÁS P.-VALKI L.: 171.

nicht durch die Geburtshilfe und militärische Hilfe der europäischen „Großen“ ab, sondern durch die der USA und der NATO. Das konnte auch dabei mitspielen, dass die EU später eine komplexe, stabilisierende Außenpolitik gegenüber den ehemaligen jugoslawischen Ländern auszubilden versuchte.

Die den Landesverteidigerkrieg abschließende Konferenz fand im Herbst 1995 in Dayton¹⁰ statt, dann unterschrieben die Gegner festlich den Friedensvertrag im Herbst desselben Jahres in Paris. Den Kroaten gelang, sich auch über die Lage der den Eingang von Ostslawonien und der Kotor Bucht hütenden Halbinsel Prevlaka zu einigen.

Kontakte zwischen der EU und Kroatien zu Tuđmans Zeiten

Nach dem Abschluss des Krieges wurde eindeutig, dass die kroatische Außenpolitik nicht danach strebte, den Voraussetzungen der EU zu entsprechen. Während des wirtschaftlichen Aufschwungs nach dem Krieg hielt die öffentliche Meinung in Kroatien es für nicht notwendig, sich in Europa zu integrieren. Der Europarat, die EU und die führenden Mächte in Westen kritisierten ab Mitte der 90er Jahre Tuđmans Außen- und Nachbarschaftspolitik und ließen das 1993 auch in Kroatien angekündigte PHARE Programm einfrieren. Die politischen Experten konstatierten schon mehrmals, dass das Nachstehen Kroatiens im Beitrittsprozess durch politische Ursachen erklärbar ist. Das wurde von der Mehrheit der kroatischen politischen Elite, sogar auch von der Opposition geleugnet.¹¹

Präsident Tuđman erregte bewusst die Befürchtung, dass die Mächte im Westen sich um das Zustandekommen eines neuen Jugoslawiens bemühen und auch Kroatien darin zurückzwingen wollen. Ab 1996-97 wurden für die erwähnten Länder verschiedene regionale Programme mit dem Zweck erarbeitet, dass die vorliegenden Länder zu potentiellen Mitgliedskandidaten werden.¹² Dabei spielte die von ihm aufgegriffene These eine wichtige Rolle, dass Kroatien über das historische Recht verfügt, bestimmte Gebiete Bosniens zu erlangen. Das ist durchaus im Gegensatz zu der die Unversehrtheit der Grenzen folgenden Auffassung, die das Fundament des Entstehens der Europäischen Integration und der langfristigen Stabilität von Europa bildet.

Die Kommission verfasste in ihrem Ende 1998 herausgegebenen Landesbericht zahlreiche Kritiken gegen seine Flüchtlings-, Minderheiten- und Pressenpolitik. Daneben wurde das Land durch Korruption und Neooptimismus umspannt. Die demokratischen Institutionen wurden mehrmals geschädigt.¹³ Die EU wollte kein solches Land unterstützen, das kein blasses Zeichen der Zusammenarbeit aufweist.

¹⁰ Militärbasis in den USA.

¹¹ BÁLIND, G.: *Horvátország Európai Integrációs Törekvései*, Budapesti Gazdasági Főiskola, Budapest, 2006.

¹² SZABÓ, J.: *Horvátország: láthatáron az EU*. Európai Tükör. A Miniszterelnöki Hivatal és a Nemzeti Fejlesztési Hivatal folyóirata, 2005/2. 82-96.

¹³ HELMERICH, A.: *Kroatien unter Franjo Tuđman. Plebiszitärer Autoritarismus hinter demokratischer Fassade*, Südosteurop. 53. München, 2005. 242-271.

Daneben war es einen bedeutenden hindernden Faktor, dass die Kräfte des SFOR im Oktober 1999 in Mostar solche Beweise fanden, nach denen der kroatische Nachrichtendienst an dem Ausbau und Betätigen einer auf dem Gebiet Bosniens befindlichen, parallel mit Bosnien existierenden kroatischen Verwaltung mitwirkte.¹⁴

Es wurde klar, dass solange Tuđman die Macht ausübt, die Kontakte zwischen der EU und Kroatien nicht werden. Der erste und vielleicht einzige erfolgreiche Schritt der dem Unabhängigkeitskrieg folgenden kroatischen Außenpolitik war, dass Kroatien am 6. November 1996 zum Mitglied des Europarates wurde. Zusammen bewertet wurde eine bestimmende, aber am Ende historisch überwundene Strecke durch den Tod Tuđmans am 2. Dezember 1999 in Kroatien abgeschlossen.

Kroatien am Anfang des Beitrittsprozesses

In der kroatischen politischen Gesinnung formulierte sich der EU-Beitritt schon ab 1998 als ernster Anspruch. Ivo Sanader, der damalige Ministerpräsident war der Meinung, dass der Skeptizismus der EU gegenüber aufgegeben werden soll. In der politischen Lage des Jahres 1998, nach dem Abbruch der Berliner Mauer und nach dem Ende der bipolaren Welt wurde es für Kroatien notwendig, sogar durch das partielle Aufgeben seiner Unabhängigkeit, der EU beizutreten. In den Kroatien ähnlich großen Ländern rief der EU-Beitritt eine bedeutende Entwicklung des Wirtschaftspotentials hervor (Irland, Finnland, Portugal, Griechenland). Kroatien musste einsehen, dass es für die Verwirklichung seiner zukünftigen Ziele nur im Einklang mit den Zielen der EU Chancen hat.¹⁵

Die EU konnte in Wahrheit erst nach dem Inkrafttreten der Maastrichter Konvention effektiv im Interesse der Sicherheit und Integration Südosteuropas auftreten. Zu dieser Zeit formulierte sich derjenige markante Gesichtspunkt, laut dessen die EU nur starke Demokratien beim Beitritt zu unterstützen bereit ist. Dieses Prinzip haben die ab 2000 bis heute amtierenden kroatischen Regierungen erkannt und laut dessen gehandelt. Ihre Verfassung geändert errichteten sie ein „*halb präsidentiales*“ politisches System und bestärkten dadurch die Rolle des Parlaments. Sie basierten ihre Nachbarschaftspolitik den ehemaligen Jugoslawien-Mitgliedsstaaten gegenüber auf eine völlig neue Grundlage. Eine bedeutende Anregung dessen war, dass sie erst dann eine Chance für die Integration bekommen, wenn sie (sich) nach einer friedlichen Zusammenarbeit streben.

Trotz aller Probleme und Außenpolitischer Gedankenflüge wurde für die EU Kroatiens Beitritt wichtig. Es scheint so, dass die jeweilige kroatische Regierung, dies erkennend, eine den EU-Interessen und Ansprüchen entsprechende oder wenigstens ähnliche Politik zu betreiben versucht.

Nach der Wende, die der im Jahre 2000 organisierten Wahlen im Abgeordnetenhaus folgte, als zwei Koalitionen der Opposition, die SDP-HSLS und

¹⁴ JUHÁSZ J.-MÁRKUSZ L.-TÁLAS P.-VALKI L.: 313.

¹⁵ SANADER, I.: 284.

die HSS-IDS-LS-HNS¹⁶ gewannen, ließ die EU Kroatien eine Handels- und Zollbegünstigung zukommen. Noch im Laufe desselben Jahres tritt es der Welthandelsorganisation (WTO) bei. Zur Unterzeichnung des Mitteleuropäischen Freihandelsabkommens (CEFTA) kam es erst im März 2003. Durch diese Schritte begann der Abbau der Zölle und administrativen Hindernisse. Was noch wichtiger ist, die Kreditmöglichkeiten eröffneten sich in den ausländischen Geldinstituten.¹⁷

Ein wichtiger Teil des Programms der ersten Regierung nach der Tuđman Ära war die Bestärkung der Rechtsstaatlichkeit, die Rückstellung der dem Parlament verantwortlichen Regierung und die Minderung der Befugnis des Präsidenten durch die Modifikation der Verfassung.

Die Europäische Kommission kündigte 1999 den Stabilisations- und Beitrittsprozess nach dem Muster der früher mit den mittel- und osteuropäischen Ländern getroffenen Europäischen Abkommen an. Die EU versuchte ein solches Abkommensmuster zu gestalten, das die alten südosteuropäischen Länder, wie auch Kroatien, zur vollberechtigten Mitgliedschaft führt. Der Prozess und das dazu gehörende finanzielle Mittel (CARDS), wurden im November 2000 auf dem in Zagreb begonnenen Westbalkan-Spitzenreffen in Gang gesetzt. Der Abschluss des Stabilitäts- und Assoziationsabkommens (SAP) fand am ersten Januar 2002 statt. Das SAP fördert auf dem Raumgebiet die regionale Zusammenarbeit und wirkt im Integrationsprozess bei

Der Europarat leitete den am 21. Februar 2003 eingereichten kroatischen Beitrittsantrag der Europäischen Kommission weiter. Die Kommission veröffentlichte im April 2004 seine Grundsatzerklärung im Zusammenhang mit dem Beitrittsantrag des Landes, die der Folgendes enthielt: *„Kroatien ist eine funktionsfähige Demokratie, in der die Rechtsstaatlichkeit garantiert ist und die Marktwirtschaft funktioniert. Im Zusammenhang mit den Grundgesetzen tauchen keine Probleme auf. Langfristig kann festgestellt werden, dass die kroatische Zusammenarbeit beim Aufspüren der Kriegsschuldigen bedeutend besser wurde.“*¹⁸

Der Bericht weist aber auf mehrere Mangelhaftigkeiten hin, was die Minderheitenrechte, das Rückführen der Flüchtlinge, die regionale Zusammenarbeit, den Kampf gegen die Korruption und die Zusammenarbeit mit dem ICTY¹⁹ betrifft. Er enthält Empfehlungen zur alsbaldigen Transportierung der Kriegsschuldigen nach Haag.

Im Mai 2003 auf der „Westbalkan“ Spitzenkonferenz offenbarte die Europäische Kommission in Thessaloniki, dass sie die Beteiligung an der Förderung der Integration Westbalkans verstärkt, außerdem skizziert sie den Ablauf des

¹⁶ Sozialdemokratische Partei – Kroatische Sozialliberale Partei – Demokratenversammlung Istrien – Liberalenpartei – Kroatische Volkspartei.

¹⁷ SZABÓ, J.: 2005/2. 82-96. p.

¹⁸ Die zu dem Stabilitäts- und Assoziationsabkommen gehörenden Westbalkanländer sind in einer solchen politischen Vereinbarung beteiligt, in der sie sich zur Vorbereitung für den EU-Beitritt verpflichten.

¹⁹ Internationaler Strafgerichtshof zum Aufspüren der Kriegsschuldigen auf dem Gebiet des ehemaligen Jugoslawiens

Beitritts für die darauf wartenden Länder einschließlich Kroatiens. Die EU versuchte die westbalkanischen Integrationsprozesse mit ihrer Politik auf diese Weise zu verstärken, und dadurch den Beitrittskandidaten eine langfristige Perspektive zu bieten. Das Hauptziel des Abkommens war, dass die Vorbereitung der ehemaligen jugoslawischen Mitgliedsstaaten, sowie Kroatien für den EU-Beitritt befördert wird.²⁰

Die Europäische Kommission stellte insgesamt eine positive Stellungnahme aus. Sie stellte als Bedingung die weitere Umgestaltung des gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Systems, die Annäherung dessen an die EU in den Bereichen, die später die Grundlage für die Beitrittsverhandlungen bilden.

Ivica Račan, der Erste Ministerpräsident nach Tuđman legte einen hohen Wert auf die Normalisierung der Beziehungen zu den Nachbarländern und zur EU, auf die Klärung der Streitfragen. Als Erfolg dieser Schritte schloss sich Kroatien im Dezember 2000 dem CARDS Programm an. Von den Nachbarländern erbaute es einwandfreie Kontakte zu Ungarn und Italien, zu Bosnien gewann es eine gleichberechtigte Beziehung. Im Zusammenhang mit Slowenien blieben mehrere offene Fragen. Die beiden Länder haben bis heute scharfe Auseinandersetzungen über ihre Grenzen. Sein Kontakt zu Serbien ist zur Zeit immer noch eher befriedigend, als freundlich.²¹

Trotzdem bedeutete ein großes Hindernis für den Beginn der Beitrittsverhandlungen, dass sich der durch Kriegsschulden verdächtige General Ante Gotovina verborgen hielt. Die kroatischen Steuerbehörden leugneten durchgehends, dass sie mit seinem Verstecken etwas zu tun hätten. Generalanwältin Karle de Ponte kritisierte die Kroaten wegen des Mangels an der gehörigen Zusammenarbeit.²² Jedoch wies die Beteiligung Kroatiens an der Lösung dieser Probleme nur eine langsame Verbesserung auf. Obwohl es nicht bewiesen ist, halfen sie wahrscheinlich bei der Flucht des Generals in direkter Weise nicht. Der andere bedeutende hinderliche Faktor war die ZERP²³, daneben kommt noch der mit Slowenien schon historisch geltende Grenzstreit. Diese Probleme vergiften sogar heute den Kontakt zwischen den Gesprächsgegnern.

²⁰ Europäische Kommission: Kroatien-Beziehungen EU. Wichtige Schritte in Richtung EU-Beitritt. <http://europa.eu/scadplus/leg/de/lvb/r18002.htm> Zeit der Abladung: 2. Januar 2008

²¹ SOKCSEVICS, D.: *Horvátország. Történeti Áttekintése, Politikai és Állami Berendezkedés*, IN.: KARDOI. – SIMÁNDII. (szerk.): *Európai Politikai Rendszerek. Történeti Áttekintés, Politikai és Állami Berendezkedés*, Osiris Kiadó, Budapest, 2004. 323-333.

²² KUSIC, S.-GRUPE C.: *Ohrfeige aus Brüssel-Kurzer Schall oder langer Schmerz? Die Verschiebung der EU-Beitritts Verhandlungen mit Kroatien*, Südost Europa. Zeitschrift für Gegenwartforschung. Heft 2. 53. Jahrgang, München, 2005.

²³ Das Sabor traf am 3. Oktober 2003 eine Entscheidung über das Zustandebringen der ZERP (Geschützte Ökologische und Fischereizone). Diese Frage stand auch in der EU zur Debatte, nicht zuletzt wegen der Betroffenheit Sloweniens, das gerade im EU-Präsidium war. Das kroatische Abgeordnetenhaus, das Sabor nahm in der Nacht vom 12. März 2008, nach mehrstündiger Debatte den Vorschlag der Regierung an und hob die Anwendung der ZERP der EU-Mitglieder gegenüber auf. Dieses Ergebnis kann die Chancen der hindernislosen Weiterführung der kroatischen Beitrittsverhandlungen bedeutend verbessern.

Die Teilnahme Kroatiens an den Vorbereitungsprogrammen

Bevor Kroatien sich der Gruppe der Beitrittskandidaten anschloss, hatte es nur das CARDS²⁴ Programm zur Verfügung. Die völlige Zugriffsberechtigung bekam es am 27. März 2007, nachdem das Rahmenabkommen über der Teilnahme an dem Programm zu Stande kam. In der Zeitspanne zwischen 2002-2004 wurde insgesamt 255 Millionen Euro in Anspruch genommen, nachdem Kroatien sich der Gruppe der Beitrittskandidaten anschloss. Laut der Entscheidung der Europäischen Kommission bekam es ab dem 6. Oktober desselben Jahres noch eine Berechtigung zur Anwendung von drei Vorbereitungsprogrammen: PHARE, ISPA, SAPARD. Eine unerlässliche Bedingung der Anwendung der Entwicklungssummen war die strategische Planung. Die kroatische Regierung tat den Erwartungen entsprechend die bis zum Beginn der Beitrittsverhandlungen nötigen Schritte und deren finanzielles System. Am 21. Dezember 2004 unterzeichneten die EU und Kroatien das Protokoll des Stabilisations- und Assoziationsabkommens (SAA). Nach dem Abschluss der SAA-Ratifikation begann ein neuer Abschnitt in der zweiseitigen Beziehung der EU und Kroatien. Unser Südnachbar verpflichtete sich zur Entwicklung der regionalen Zusammenarbeit, des politischen Dialogs, des freien Wirtschaftswettbewerbs und der Umfassenden Zusammenarbeit auf dem Gebiet der kollektiven Politiken. Das Land erhielt im Jahre 2005 durch das PHARE Programm beinahe 80 Millionen, mit Hilfe des ISPA Programms 25 Millionen Euro Unterstützung. Im Laufe des Jahres 2006 vermehrten sich die den Beitritt fördernden Quellen weiter. Aus dem PHARE wurden 25 Millionen, aus dem ISPA 35 Millionen und aus dem sich effektiv eröffnenden SAPARD 25 Millionen Euro verwendet.²⁵ Im Jahre 2007 kam es zur Anwendung von einer insgesamt 141 Millionen Euro werten Unterstützung in den folgenden Maßnahmegebieten: aushilfsweise Unterstützung, Unterstützung für das Erbauen von Institutionen, die Grenzen übergehende Zusammenarbeit, regionale Entwicklung, Entwicklung der humanen Kraftquelle, Landesentwicklung.

Einige Aspekte der ZERP und des EU-Beitritts

Es ist unerlässlich, einige Sätze über den Konflikt wegen der ZERP²⁶ zu schreiben, das beeinflusst nämlich die Beziehung zwischen der EU und Kroatien

²⁴ Die Europäische Kommission begann im Dezember 2000 das CARDS Programm, dessen Hauptzweck die Hilfeleistung für die Westbalkanländer bei der Lösung ihrer regionalen Probleme ist (Neubau, Reformierung des gesellschaftlichen und politischen Systems). Daneben behilft die Region die wirtschaftliche Zusammenarbeit seiner Staaten. Diesen Zweck legte der Stabilisations- und Assoziationsprozess fest. Der SAP ist in der Wahrheit eine Strategie, als dessen Teil die EU mit den Staaten der Region nach einer engen Zusammenarbeit strebt, damit sich die Möglichkeit zum EU-Beitritt auch für sie eröffnet, wenn sie deren Bedingungen erfüllen.

²⁵ BAKALOVIC, A.: *Hrvatska u pretprijetnim programima Europske Unije*, Međunarodne studije, Zagreb 5/3. 2005. 48-59.

²⁶ Zaštićenog ekološko ribolovnog pojasa d.h. Geschützte Ökologische und Fischereizone.

bedeutend. Bevor ich die jetzige Situation skizziere, ist noch wichtig zu wissen, dass sich mit Italien 1968 noch Jugoslawien vereinbarte und die Grenze zwischen den beiden Ländern zogen sie in der geometrischen Mitte der Adria.

Das Sabor traf die Entscheidung über das Zustandekommen der ZERP am 3. Oktober 2003. Als Kroatien und die EU am 4. Juni 2004 das so genannte „*Gemeinsame Protokoll*“ unterzeichneten, was ein ernster Schritt vor dem Anfang der kroatischen Beitrittsverhandlungen war, erregte der Fall schon damals eine besondere Aufmerksamkeit. Die Äußerung des Europarates im Juni 2004 war wie folgt: „... *Die Europäische Kommission nimmt den kroatischen anordnenden Beschluss zur Kenntnis, laut dessen kein einziger Faktor der ökologischen und Fischereischutzzone sich auf die EU-Mitglieder bezieht. Aus dieser Hinsicht bejaht sie die von Italien, Slowenien und Kroatien erreichte Vereinbarung, zu der sie auf dem am 4. Juni 2004 in Brüssel gehaltenen dreiseitigen Sitzung gekommen sind.*“ Seitdem wird dieses Dokument in den Dokumentationen und im Wortgebrauch der EU schon als Vereinbarung erwähnt. Im Einklang mit den zwei oben Erwähnten Dokumenten trat die ZERP am 3. Oktober 2004 in Kraft, galt aber für die EU-Mitglieder nicht.²⁷

Es ist immer noch schwer zu deuten, was Kroatien genau mit dieser Entscheidung will. Bis zum Dezember 2007, bis zu den Wahlen schwieg man über die Angelegenheit, obwohl sich die Gesichtspunkte einander nicht annäherten. Die Italiener warfen einmal auf, wenn sie sich über das Aufsichtsrecht des streitigen Gebietes vereinbaren können, dann wären sie geneigt, auch sachlich zu verhandeln. Sie schlugen die Aufstellung einer gemeinsamen Kommission mit je einem Delegierten aus den drei Ländern vor. Mit der Parole „*Niemand anders sollte auf den kroatischen Hoheitsgewässern dirigieren.*“ wies Kroatien diesen Vorschlag mit Entrüstung ab. Während der slowenischen EU-Präsidentschaft schärfte sich die Gegensätze wieder. Die kroatische Regierung kündigte nämlich an, dass sie ab dem 1. Januar 2008 die ihrer eigenen „*internationalen*“ Vorschriften entsprechende ZERP einführt.

In dieser Situation verstanden die beiden betroffenen Nachbarländern, Slowenien und Italien von dem Ganzen nur noch, dass die Kroaten die Meeresgrenzen umstellen wollen. Dass sie entscheiden möchten, wer, wo, wann und wie auf der Adria fischen darf. Inzwischen würden sie die Kontrolle der Hoheitsgewässer in ihren Händen halten. Wir sollten aber nicht außer Acht lassen, dass ein wichtiger Abschnitt des kroatischen EU-Beitritts eben die Vereinbarung über das Fischereirecht und den die Nachbarländer betreffenden Wassergrenzverkehr ist.

Der Prozess der Beitrittsverhandlungen wurde bisher durch den Streit über den Gebrauch der Hoheitsgewässer nicht gestört. Die EU versuchte diese Frage flexibel zu behandeln. Trotzdem blieb die Lösung dieser Meinungsverschiedenheit eine bedeutende Erfolgsbedingung des Beitrittsprozesses, obwohl sie ihn bisher sachlich nicht gehindert hat.

²⁷ Europäische Kommission: Kroatien-Beziehungen EU. Wichtige Schritte in Richtung EU-Beitritt. <http://europa.eu/scadplus/leg/de/lvb/r18002.htm> Zeit der Abladung: 2. Januar 2008.

Nach dem Abschluss des screening Prozesses deutet Zagreb das Protokoll so, dass es kein internationaler Vertrag ist, also ist es nicht verpflichtet, den Verzug des Gesetzes weiter einzuhalten, während die EU die weitere Prolongation des Rechtssatzes verlangt und auf die Beobachtung des Vertrages Bezug nimmt. Das Sabor breitete mit seinem Beschluss am 15. Dezember 2006 die Gültigkeit der ZERP ab dem 1. Januar 2008 auch auf die EU-Mitglieder aus. Dies wurde dadurch ergänzt, dass es bereit ist, Dialoge mit den betroffenen Ländern zu führen. Die dreiseitigen Expertenschlichtungen blieben bis zum Sommer 2007 erfolglos. Zugleich erreichten Slowenien und Italien, dass die Schlussfolgerungen des Rates der Allgemeinen Angelegenheiten und der Äußeren Verbindungen im Europaparlament im Dezember 2007, sowie das von dem Rat ebenfalls angenommene „*Revised Accession Partnership*“ die ZERP und die Wichtigkeit der zweiseitigen strittigen Fragen erwähnen.²⁸

Kroatien brach die Regelung der EU-Mitglieder gegenüber am 12. März 2008 ab, offensichtlich wegen der Beschleunigung der Beitrittsverhandlungen und der Lösung der strittigen Fragen.

Konklusion

Insgesamt kann festgestellt werden, dass in Kroatien nach Dayton hinsichtlich auf den EU-Beitritt positive Prozesse haben. Anfangs hatten die kroatische Gesellschaft und politische Elite Befürchtungen vor dem Beitritt einer Integration. Trotz der Anfangsschwierigkeiten erkannte Kroatien seine historische Möglichkeit. Zurzeit wirkt es als stabilisierender geopolitischer Faktor auf den Gebietsraum. Sowohl Serbiens als auch Bosniens innere Einigkeit und Grenzbeständigkeit sind instabil. Serbien kann der Tatsache schwierig gegenübersehen, dass es ständig unter Geländeverlust leidet, deswegen ist ein bedeutendes staatliches und gesellschaftliches Defizit spürbar. Diese Prozesse belasten die, sich in dem, als einheitliches Land schwierig erfassbaren Bosnien abspielenden innenpolitischen und nationalitätenpolitischen Ereignisse. So ist die Anwesenheit eines EU-Mitglieds in der Nachbarschaft durchaus nötig, was die Stabilität der Balkanhalbinsel verstärken kann. Zusammen mit Rumänien, Bulgarien und Ungarn kann es die instabilen Serbien und Bosnien in die „*Zwinge*“ der demokratischen Staaten drängen.

²⁸ SCHERCZE, K.: *A horvát EU-csatlakozás és a ZERP-vita összefüggései*. Külügyminisztérium Bővítési Önálló Osztály, Zágráb, 2008. 2.

STUDY IN ITALIAN

Balázs Juhász

L'esame di un anno di crisi, ovvero il raffreddamento dei rapporti militari italo-ungheresi nel 1931

Il 18 settembre 1931 il colonnello Barbasetti, capo dell'Ufficio della Presidenza del Ministero della Guerra italiano, ha fatto venire il colonnello Szilárd Schindler, addetto militare ungherese a Roma, per poter comunicargli che il Ministro della Guerra, Pietro Gazzera è stato sorpreso dalla notizia del distaccamento di un ufficiale ungherese a Saumur, in Francia, mentre in Italia non sono stati mandati ufficiali ungheresi per cause finanziarie. Perciò il Ministro „ritiene che sia necessario sospendere per il momento la collaborazione”.¹

L'episodio non è sconosciuto agli storici ungheresi, infatti è menzionato nella monografia di László Márkus in cui tratta la politica estera e interna del governo di Gyula Károlyi². L'autore riferisce sulla sospensione della collaborazione, indica come motivo di tale decisione il prestito francese dato all'Ungheria, e inserisce l'episodio nel suo contesto europeo, cioè nel tentativo dell'economia e della politica estera francese di stringere un rapporto con l'Ungheria e di farla allontanare dall'orbita italiana. Márkus ritiene che il raffreddamento dei rapporti italo-ungheresi fosse più grande di quanto era nella realtà, infatti esaminando solo il materiale archivistico ungherese – consultato a suo tempo da Márkus – già si vede, che le conseguenze della decisione di Gazzera non erano per niente tanto tragiche. Consultato anche il materiale italiano si scopre, che l'episodio aveva una importanza minima sull'andamento della storia e che la collaborazione militare italo-ungherese non ne risentì quasi per niente di quanto è accaduto. Anche per questo motivo ritengo che sia opportuno trattare di nuovo questo capitolo della storia e di presentare il cosiddetto raffreddamento dei rapporti militari italo-ungheresi alla fine del 1931 in seno a questo studio.

Il 1931 non era solo l'anno in cui la grande crisi finanziaria ha avuto i suoi primi effetti in Europa, ma anche il momento della preparazione per la conferenza del disarmo. Solo che due delle potenze protagonisti avevano un grave diverbio sul tema del disarmo navale, infatti non ha aderito né la Francia, né l'Italia alle decisioni della conferenza navale di Londra del 1930,³ ed a quel punto era la parità navale che aggravava i già allora pessimi rapporti delle due potenze europee. Allo stato reale delle forze confaceva la tesi francese, cioè la parità navale nel Mediterraneo, ma sia per ragioni di politica interna, sia perché tale gesto sarebbe

¹ Hadtörténeti Levéltár, Magyar Királyi Honvéd Vezérkar főnöke 1919-1945. (Archivio di Storia militare, fondo del Capo di Stato Maggiore del R. Esercito ungherese 1919-1945; d'ora in poi HL VKF 2.) 1931. 122792/Eln. Telegramma n. 292 del 18 settembre 1931 del colonnello Szilárd Schindler, addetto militare ungherese a Roma (d'ora in poi Schindler) al Capo di Stato Maggiore (d'ora in poi C. di SM) ungherese. Traduzione dell'autore.

² Vedi: MÁRKUS László: *A Károlyi Gyula kormány bel- és külpolitikája* (La politica interna ed estera del Governo di Gyula Károlyi. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968. 219.

³ *Documenti Diplomatici Italiani* (d'ora in poi DDI) serie VII volume 8 n. 491, 493.

stato considerato come una sconfitta dell'Italia davanti alla Francia, Mussolini non poteva chiedere di meno di quanto aveva ottenuto l'Italia liberale alla conferenza navale di Washington.

Era anche questo il motivo della sorpresa causata dall'annuncio del testo dell'accordo navale tra la Francia e l'Italia da parte di Raffaele Guariglia, direttore degli affari politici dell'Europa e Levante, ad András Hory, ministro plenipotenziario ungherese a Roma. La dichiarazione di Guariglia, secondo cui l'accordo sarebbe stato stipulato per motivi finanziari e non conteneva niente di vincolante sul campo politico, non rese più gradita la notizia.⁴ Inoltre, Hory aveva già chiesto notizie sulle trattative in corso che furono puntualmente negate o sminuite sia da parte da Dino Grandi,⁵ che da Guariglia.⁶ Naturalmente non si può passare sopra il fatto, che il testo dell'accordo è stato comunicato a Hory prima della sua pubblicazione, quindi in teoria è stato rispettato quanto è stato stabilito nel patto di amicizia italo-ungherese del 5 aprile 1927 sull'obbligo di consultazione tra le parti contraenti.

Sebbene l'Italia avesse avuto veramente bisogno della breve pausa che ha seguito la firma dell'accordo navale, perché non avrebbe retto per lungo in una gara degli armamenti contro la Francia, e si vede dagli analisi ungheresi, che di questo erano ben consci, e avrebbe potuto ricevere un prestito dall'estero solo se avesse mostrato segni di arrendevolezza, tuttavia questo accordo, almeno all'inizio ha generato il panico in Ungheria. Il primo rapporto redatto dai funzionari del Ministero degli Affari Esteri per il primo ministro ungherese, scritto senza aspettare le delucidazioni dei ministri plenipotenziari e degli addetti militari ungheresi, aveva dei toni disperatissimi: il materiale riteneva un dato di fatto l'attuazione dell'egemonia francese in Europa, a cui l'Italia si è sottomessa volontariamente, e chi sa per quale motivo, ed al quale ormai dovrà piegarsi pure la Germania, l'Inghilterra come se non reagisse a tutto ciò e che il prossimo avversario da soggiogare fosse l'Unione Sovietica.⁷

Dopo il primo shock cominciavano ad arrivare sia al Ministero degli Affari Esteri che in quello della Difesa Nazionale ungherese i primi rapporti. Questi facevano luce sull'andamento dei negoziati,⁸ sulle cause e sull'improbabilità di un seguito

⁴ HL VKF 2. 1931. 119317/Eln. 4 marzo 1931, il Ministero degli Affari Esteri (d'ora in poi MAE) ungherese al C. di SM ungherese.

⁵ HL VKF 2. 1931. 12514/Eln. 6 febbraio 1931, rapporto di András Hory, ministro plenipotenziario ungherese a Roma (d'ora in poi Hory) al MAE: Grandi ai primi di giorni di febbraio riteneva che le trattative fossero arrivate ad un punto morto e diceva il vero, ma „dimenticava” di dire, che queste sarebbero state ugualmente continuate.

⁶ HL VKF 2. 1931. 12513/Eln. 13 febbraio 1931, rapporto di Hory al MAE: Guariglia invece asseriva di non avere nessuna notizia del viaggio a Roma di „un certo signor Craigie, impiegato del Foreign Office” e quindi per quanto è scritto nel rapporto di Hory, egli non credeva che tale viaggio potesse avere successo. Henderson, accompagnato da Craigie lasciò Parigi il 24 febbraio 1931, per dirigersi a Roma. Vedi DDI serie VII volume 10, n. 82, nota 1. Perciò, è molto probabile, che Guariglia non era del tutto onesto con Hory.

⁷ Magyar Országos Levéltár, Külügyminisztériumi levéltár, Külügyminisztérium, Politikai osztály rezervált iratai (d'ora in poi MOL K64) 1931-23-260 Analisi della situazione preparata dal MAE il 5 marzo 1923, intitolata: „Le possibili conseguenze dell'accordo navale italo-francese.”

⁸ HL VKF 2. 1931. 12824/Eln. 10 marzo 1931, rapporto di Frigyes Villani, ministro plenipotenziario

dell'accordo⁹ e hanno parlato pure del carattere temporaneo della concessione italiana.¹⁰ L'addetto militare ungherese a Parigi nel suo rapporto del 14 marzo aveva richiamato l'attenzione sulla conseguenza più importante dell'accordo: l'Italia potrà impedire nel Mediterraneo anche in seguito il trasporto delle truppe francesi, l'appoggio inglese non è stato concesso definitivamente a nessuno dei due contendenti, quindi l'accordo per quanto riguarda lo stato di forze delle flotte del Mediterraneo non ha portato a un cambiamento definitivo!¹¹

Vale la pena di fare una descrizione più dettagliata di uno dei rapporti, infatti questo è una testimonianza di cosa pensavano dell'accordo navale i capi dell'esercito ungherese. Lo scritto è stato preparato dal 2° dipartimento della Direzione Generale VI del Ministero della Difesa Nazionale (d'ora in poi HM VI-2), che era il nome sotto il quale è stato camuffato il 2° dipartimento dello Stato Maggiore, cioè il Servizio d'Informazioni Militari. Il destinatario era il colonnello Géza Siegler, capo dell'Ufficio della Presidenza del Ministero della Difesa Nazionale, nonché esperto militare della delegazione ungherese alla Società delle Nazioni ed alla Conferenza del Disarmo, che l'aveva ricevuto l'11 marzo 1931. Il documento, dopo aver ricapitolato gli antefatti dell'accordo, è arrivato alla conclusione che le richieste italiane erano teoriche, quindi il loro abbandono non avrebbe avuto conseguenze negative sulla situazione politico-militare dell'Ungheria. Siegler invece temeva che dopo l'accordo navale l'Italia non avrebbe appoggiato più così caldamente gli stati disarmati, siccome per quanto riguarda l'Esercito essenzialmente non era in disaccordo con la Francia. Invece secondo le note del colonnello Jenő Ruzskay, capo del HM VI-2., il Ministro della Difesa Nazionale concordava con l'opinione più ottimista del HM VI-2.¹² Le preoccupazioni di Siegler probabilmente provenivano dall'addetto militare ungherese a Parigi, maggiore Sándor Homlok, infatti pure lui scriveva simili speculazioni e il suo rapporto il 9 marzo era già al Ministero, quindi Siegler l'aveva potuto leggere prima del 11 marzo.¹³

Sia il Ministero degli Affari Esteri, sia quello della Difesa nazionale aveva ricevuto ogni informazione sull'accordo navale che poteva ricevere da parte ungherese, e come se questo non bastasse per calmare gli animi, ha precisato pure il ministro plenipotenziario italiano a Budapest, Mario Arlotta, che l'accordo navale italo-francese non influisce sui rapporti italo-ungheresi e che l'Italia per quanto

ungherese a Parigi al MAE.

⁹ HL VKF 2. 1931. 12955/Eln. 12 marzo 1931, rapporto di Hory al MAE. Lo scritto riporta, che i circoli politici italiani erano coscienti che l'accordo era diventato necessario a causa della situazione economica, ma non credevano che il rapporto italo-francese si possa migliorare ancora di più.

¹⁰ HL VKF 2. 1931. 119537/Eln. 14 marzo 1931, rapporto di Schindler al C. di SM. Schindler nel riferire sul limite temporaneo della concessione italiana scrive che comunque l'Italia non avrebbe retto finanziariamente la gara e secondo i ministeri competenti non saranno pronti per la guerra per ancora molti anni.

¹¹ HL VKF 2. 1931. 119671/Eln. 14 marzo 1931, rapporto del maggiore Sándor Homlok, addetto militare ungherese a Parigi (d'ora in poi Homlok) al C. di SM.

¹² HL VKF 2. 1931. 119337/Eln. 9 marzo 1931, Compilazione sull'accordo navale italo-francese, preparato dal HM VI-2.

¹³ HL VKF 1931. 119340/Eln. 6 marzo 1931, rapporto di Homlok al C. di SM.

riguarda il disarmo professa ancora la tesi della totale uguaglianza dei diritti.¹⁴ Già in aprile, il colonnello Ruskay ha mandato a Gábor Apor, capo del dipartimento politico del Ministero degli Affari Esteri la trascrizione del suo colloquio con *Andrea*¹⁵ su delle tematiche politico-militari. Il 4° punto del colloquio parlava dell'accordo navale italo-francese e delle sue conseguenze sulla futura conferenza del disarmo. Secondo *Andrea*, ovvero il generale di brigata Mario Vercellino questo era stato stipulato principalmente per una necessità economica, infatti l'Italia non avrebbe retto un'ulteriore gara degli armamenti navali contro la Francia. La remissività italiana tra l'altro era anche la premessa di un prestito inglese o americano. Siccome era principalmente l'Italia a cedere, la Francia non avrebbe potuto chiedere ulteriori concessioni alla conferenza del disarmo, dove l'Italia professava ancora la tesi della totale uguaglianza dei diritti.¹⁶

Siccome il totale disarmo dell'Inghilterra o della Francia appariva assolutamente impossibile, l'uguaglianza dei diritti significava il riarmo delle nazioni disarmate, e l'Italia si è impegnata proprio per far riconoscere tale diritto. Naturalmente tra il dire e il fare c'è il mare, e tali promesse non davano nessun risultato tangibile, siccome il vero aiuto nello sviluppo dell'Esercito ungherese sarebbe stata la fornitura di materiali bellici e la concessione di fondi per finanziare tutto ciò.

Nell'aprile del 1928, a Milano, Mussolini aveva promesso di nuovo al primo ministro ungherese István Bethlen di aiutare l'Ungheria a riarmarsi e di concedere un prestito e di fornire i materiali bellici a questo scopo¹⁷, ma le trattative iniziate già nel 1928 si sono continuamente fermate. Il 5 marzo 1931, cioè il giorno della pubblicazione dell'accordo navale Hory aveva menzionato ormai per la terza volta le trattative sul prestito militare e sia Grandi che Guariglia cercavano di tranquillizzarlo dicendogli che l'affare si risolverà con successo. Solo che secondo Hory la decisione doveva avvenire al più presto, poiché: „*noi [l'Esercito ungherese] abbiamo già speso la somma prospettata avendo effettuato ordinazioni e la posticipazione della realizzazione del prestito creerebbe gravi difficoltà*”.¹⁸ Mussolini l'11 marzo diede il suo consenso alla continuazione delle trattative del prestito militare poiché probabilmente si sentiva sollevato finanziariamente dopo l'accordo navale.¹⁹ Le trattative si avviarono sotto la guida di Lajos Walko, ex ministro degli affari esteri, nominato per l'occasione commissario governativo,

¹⁴ HL VKF 2. 1931. 12794/Eln. 10 marzo 1931, il MAE al C. di SM.

¹⁵ Nome in codice del capo d'ogni volta del Servizio Informazioni Militare (d'ora in poi SIM), in questo caso del generale di brigata Mario Vercellino. Per la sua individuazione vedi MOL K64 1935-23-494. testata del folio 2 e il contenuto del testo e anche HL VKF 2. 6 luglio 1935, promemoria alla sottosezione „K” sulla visita di „Andrea”

¹⁶ MOL K64 1931-41-315. 11 aprile 1931. Colonnello Ruskay a Gábor Apor.

¹⁷ Vedi il documento n. 103 sulle conversazioni di Bethlen con Mussolini IN: KARSAI Elek (red.): *A magyar ellenforradalmi rendszer külpolitikája 1927. január 1-1931. augusztus 24.* (La politica estera del regime controrivoluzionario ungherese dal 1 gennaio 1927 al 24 agosto 1931.) Kossuth, Budapest, 1967. 173-177.

¹⁸ MOL K64 1931-23-219. 5 marzo 1931, telegramma n. 54-55 di Hory al MAE. Traduzione dell'autore.

¹⁹ MOL K64 1931-23-233. 11 marzo 1931, telegramma n. 60-61 di Hory al MAE.

dopo che costui arrivò a Roma il 28 marzo.²⁰

Intanto la grande crisi finanziaria ha avuto i suoi primi effetti in Europa, quando l'11 marzo 1931 il Creditanstalt di Vienna ha fatto bancarotta e l'Italia non ha potuto fornire quell'appoggio finanziario all'Ungheria, come negli anni precedenti, infatti nel 1931 è notevolmente diminuita la quantità dei beni agricoli ungheresi esportati in Italia. Solo questo cambiamento in Ungheria dal 1929 al 1932, cioè in soli tre anni ha generato una diminuzione di 100 milioni di pengő di traffico nell'esportazione di cereali. Bisognava trovare un altro partner commerciale.

Quando il rapporto italo – francese era ancora relativamente buono non ci sarebbe stata una visibile contraddizione tra l' „*alleanza*” italo-ungherese e l'idea di sfruttare le possibilità economiche offerte dalla Francia e dai suoi alleati. Invece dal maggio del 1931 l'accordo navale si stava visibilmente sfaldando e le mosse ungheresi più o meno segrete hanno generato a Roma una diffidenza simile a quella causata dall'accordo italo-francese nel Ministero degli Esteri ungherese. La stipulazione dell'accordo navale, era una sorpresa, e le chiarificazioni italiane la seguivano subito, mentre il prestito francese all'Ungheria era stato concesso dopo una lunga trattativa, durante la quale il ministro plenipotenziario e l'addetto militare italiani a Budapest non hanno avuto risposte convincenti alle loro domande, quindi con i loro rapporti non potevano confutare le varie paure italiane. Era solo questione di tempo che il Ministero della Guerra oppure il Ministero degli Affari Esteri italiano si offendesse, siccome la diplomazia ungherese non si affrettava a chiarire, che si trattava solo di una mossa tattica. La questione era ormai solo che quale fosse il motivo per cui offendersi.²¹ Sapendo tutto ciò non c'è da meravigliarsi che gli avvertimenti italiani diventavano sempre più frequenti.

Ne è un esempio la sorte di uno degli affari in corso di trattazione, cioè la convenzione aerea italo – ungherese. Questa serviva teoricamente solo per il trasporto aereo civile, ma semplificava pure il trasporto degli aerei militari camuffati da civili.²² La storia ebbe inizio il dicembre del 1926, quando l'ambasciatore italiano a Parigi ha proposto al suo collega ungherese di stipulare un accordo aereo, poi proseguì tramite i rappresentanti di Parigi.²³ L'addetto

²⁰ MOL K64 1931-23-233 12 marzo 1931, telegramma n. 28., Gyula Károlyi ministro degli affari esteri a Hory; 30 marzo 1931, lettera ufficiosa di Hory a Sándor Khuen-Héderváry, vice ministro degli affari esteri (d'ora in poi Khuen-Héderváry). IN: KARSAI (red): 518-519.

²¹ Vedi il rapporto del 10 ottobre 1931 di Hory, mentre il 5 ottobre si è già chiarito tutto, quindi il gesto ungherese era solo una formalità tardiva. Il rapporto si legge MÁRKUS: 220.

²² Come nell'aprile del 1934, quando ha volato da Milano a Budapest un aeroplano da bombardamento Caproni 101 come „*supplemento*” della linea Venezia-Budapest. Hadtörténeti levéltár, Magyar Királyi Honvédelmi Minisztérium 1919-1945. (Archivio di Storia militare, fondo del R. Ministero della Difesa ungherese 1919-1945; d'ora in poi HL HM) 1934. 1934. Elnöki osztály I. tétel 107003. alap és iktató szám.

²³ Nota verbale n. 82240/4. del 28 dicembre 1926 a Khuen-Héderváry, che l'ambasciatore italiano a Parigi ha proposto di stipulare un accordo aereo italo-ungherese, ma la nota verbale n. 55.091/V. del 29 gennaio 1927 del ministro del commercio ungherese ha consigliato di rinviare la proposta, quindi la questione è stata accantonata. Intanto si è presentato pure Ercole Durini di Monza, il ministro plenipotenziario italiano a Budapest da Khuen-Héderváry, il

militare ungherese a Roma nel suo rapporto del 20 aprile 1931 riferì delle trattazioni: nel corso del 1930 le trattazioni si svolgevano già tra Manlio Molfese, capo del reparto aeronautico civile del Ministero dell'Aeronautica italiano e tra l'Ufficio Aeronautico ungherese, cioè il ministero dell'aeronautica ungherese camuffato come un dipartimento del Ministero del Commercio. Come risultato del loro lavoro il 18 ottobre 1930 il Ministero degli Affari Esteri ungherese aveva concesso alla legazione di Roma la facoltà di concedere le autorizzazioni per entrare in Ungheria degli aerei civili italiani. Il diritto di autorizzare l'entrata degli aerei civili ungheresi in Italia sarebbe spettato alla legazione italiana di Budapest, ma il Ministero degli Affari Esteri italiani non ha deciso niente a proposito da ben 5 mesi, quindi il colonnello Schindler aveva proposto di stipulare la versione finale del trattato aereo italo-ungherese. Iniziarono le conversazioni in materia tra il maggiore Silley, uno dei funzionari dell'Ufficio Aeronautico e Manlio Malfese, ed il 5 giugno 1931 con un documento firmato da Silley è stata data segnalazione della trasmissione del progetto definitivo a Roma, dove questo era già sotto visione degli organi competenti.²⁴

Secondo il rapporto del 12 giugno di Schindler ad eccezione di un punto gli italiani avrebbero approvato ogni cambiamento nel testo dell'accordo aereo entro 7 giorni. Uno di questi punti deve essere approvato ancora dal Ministero delle Finanze, ma l'accordo potrà essere firmato al massimo per il 1. luglio. Intanto Schindler aveva chiesto l'autorizzazione temporanea per le linee sul tragitto Budapest – Venezia.²⁵

Invece il 25 giugno Schindler riteneva che Italo Balbo stesse cercando di sabotare il trattato in ogni modo, infatti cerca di evitare la firma o con la lontananza da Roma, o se ci sta, allora impone condizioni impossibili, tipo che la linea aerea passi sopra la Jugoslavia, infatti Balbo aveva già detto al capo d'allora dell'Ufficio Aeronautico ungherese che nel 1927 la concessione della linea aerea francese – rumena sarebbe dovuto essere approvata a condizione che l'Ungheria ricevi una linea aerea sopra la Jugoslavia. Il Ministero degli Affari Esteri aveva autorizzato la Legazione italiana a Budapest a permettere agli aerei civili ungheresi il sorvolo dell'Italia, ma per motivi finanziari il Ministero degli Affari Esteri italiano non riteneva che l'affare fosse urgente, quindi Schindler non credeva che la linea aerea potesse iniziare a funzionare nemmeno nel 1932!²⁶

Siccome Mussolini teneva a guinzaglio i vari capi ministeriali e non avrebbe mai permesso neanche uno sgambetto che avrebbe influito sulla politica estera, è molto probabile che l'atteggiamento di Balbo non fosse arbitrario e che avrebbe

quale dopo aver consultato col generale Károly Vassel, capo dell'Ufficio Aeronautico, e con il consigliere György Barcza, capo del dipartimento politico del MAE, che l'Ungheria sarebbe disposta ad assicurare all'Italia la maggiore preferenza sul campo aeronautico. Il 4 aprile 1927 Khuen-Héderváry ha approvato il progetto di lettera che gli è stato mandato. Sul retro del raccoglitore si legge pure, che il Ministero della Difesa Nazionale aveva approvato l'idea dell'accordo. HM 1927. Eln.B.oszt.Bév. tétel 8159., raccoglitore datato 4 aprile 1927.

²⁴ HL VKF 2. 1931. 13460/Eln. 20 aprile 1931, rapporto di Schindler al C. di SM.

²⁵ HL VKF 2. 1931. 14250/Eln. 12 giugno 1931, rapporto di Schindler al C. di SM.

²⁶ HL VKF 2. 1931. 14391/Eln. 25 giugno 1931, rapporto di Schindler al C. di SM.

sabotato la firma della versione finale dell'accordo aereo per ordine superiore. L'approvazione della concessione temporanea dei permessi è il segno anche del fatto che l'opposizione italiana non fosse categorica, infatti con un semplice gesto tutto l'affare sarebbe potuto essere seppellito nei meandri della burocrazia, ma ciò non è avvenuto!²⁷

Ci furono degli avvertimenti pure da parte del Ministero degli Affari Esteri italiano, infatti come si legge nel rapporto del 2 luglio 1931 del ministro plenipotenziario ungherese a Praga, il suo collega italiano gli ha detto che dietro le dichiarazioni sempre più italofile di Benes sta la Francia, la Cecoslovacchia è veramente disposta ad accordarsi con l'Ungheria, „*ma non ha nessuna intenzione di rinunciare a quello che ha già*”.²⁸ L'unico problema è che la comunicazione non ha avuto una risposta da parte ungherese, che avrebbe chiarito le intenzioni magiare.

Il 7 luglio il Ministero degli Affari Esteri italiano ha formulato già una domanda diretta a Hory, con la quale volevano sapere se il prestito francese richiesto dall'Ungheria avesse degli aspetti politici. La risposta di Hory probabilmente non era abbastanza convincente, perché il prossimo giorno poteva già comunicare che le trattative romane sono terminate senza risultato.²⁹ Sono finite solo le trattative militari, perché quelle di carattere economico risultarono fruttuose, infatti il 19 luglio 1931 l'Italia, l'Austria e l'Ungheria avevano firmato gli accordi Brocchi, chiamati anche accordi di Semmering, che sarebbero stati perfezionati il 20 febbraio 1932.

Il disaccordo non era completo, le divergenze non erano insuperabili, infatti, sia Arlotta (il 12 agosto) che Oxilia (8 agosto) da Budapest non consideravano pericoloso a lungo termine per gli interessi italiani il rafforzamento dei rapporti franco-ungheresi. Vedeivano che la crisi era profonda, servivano quei soldi e ritenevano che fosse esagerato il baccano che si stava creando per il prestito francese,³⁰ che tra l'altro non aveva veramente clausole politiche e avrebbe avuto conseguenze negative solo se la linea politica filo – francese fosse stata seguita ancora più a lungo.³¹

²⁷ Sull'ulteriore sorte dell'accordo aereo italo-ungherese: l'8 luglio 1932 il maggiore László Szabó, addetto militare ungherese a Roma (d'ora in poi Szabó) ha riferito che alle 14,30 del 5 luglio Balbo e Hory hanno firmato l'accordo, hanno accettato la proposta dell'Ufficio Aeronautico sulle linee aeree veneziane e che Manlio Molfese è stato proposto per una decorazione da Hory e dal predecessore di Szabó, Schindler. HL VKF 2. 1932. 121094/Eln. 8 luglio 1932, Szabó al C. di SM.

²⁸ HL VKF 2. 1931. 14528/Eln. 2 luglio 1931, rapporto del ministro plenipotenziario ungherese a Praga, Szilárd Masirevich al MAE, il pezzo è stato tradotto e messo in risalto dall'autore.

²⁹ MOL K64 1931-23-545 e 549. 7 e 8 luglio 1931, Hory al MAE.

³⁰ Archivio Storico Diplomatico del Ministero degli Affari Esteri, Affari Politici Ungheria, 1931-1945, busta 1, fascicolo 1 (d'ora in poi ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 1, 2.) 12 agosto 1931, telegramma posta n. 5737/721 di Mario Arlotta, ministro plenipotenziario italiano a Budapest (d'ora in poi Arlotta) al MAE, in allegato il rapporto riservato n. 936 dell' 8 agosto 1931 del colonnello Giovan Battista Oxilia (d'ora in poi Oxilia) al Ministero della Guerra, Gabinetto del Ministro.

³¹ JUHÁSZ Gyula: *Magyarország külpolitikája 1919-1945* (La politica estera dell'Ungheria dal 1919 - al 1945), Kossuth Könyvkiadó, Budapest, 1988³. 128-129.

Non ci fu nessuna rottura nemmeno nei rapporti militari, siccome le sottocommissioni militari italo-ungheresi degli armamenti avevano delle sedute fino al 4 settembre,³² cioè anche dopo l'assegnazione del prestito avvenuta il 14 agosto e le dimissioni del Gabinetto Bethlen del 19 agosto! Quindi la questione del prestito non aveva causato nessuna rottura nei rapporti italo-ungheresi, era solo il pretesto della precoce conclusione delle trattazioni del prestito militare, un prestito che era un peso per l'economia italiana, ma era anche necessario per lo sviluppo dell'esercito ungherese!

Ed il 18 settembre 1931 avvenne la già menzionata scenata del colonnello Barbasetti. Egli aveva rimproverato l'addetto militare ungherese poiché distaccavano degli ufficiali ungheresi a Saumur, mentre in Italia non ne hanno mandato nessuno³³ e tra parentesi lo ha rimproverato anche per la faccenda del prestito francese. A proposito di questo Barbasetti menzionava un'offerta italiana di cui non ha sentito nemmeno Schindler, quindi questa o è un'invenzione di Barbasetti, oppure non è stata comunicata alla parte ungherese.³⁴

Siccome dall'ottobre del 1929 esistevano e lavoravano diverse commissioni militari italo-ungheresi per determinare le possibili forme della collaborazione tecnica³⁵ e dal 1929 sono stati effettuati pure i primi viaggi in Italia di delegazioni ungheresi di carattere militare,³⁶ oltre ai primi ufficiali che hanno potuto prestare servizio in Italia, la sospensione della collaborazione poteva avere risultati particolarmente punitivi sullo sviluppo dell'esercito ungherese. Questo spiega la velocità della risposta. Naturalmente dopo aver ricevuto il rapporto di Schindler gli fu mandata l'istruzione di chiedere al più presto un'udienza da Gazzera, di elencare in realtà quanti ufficiali ungheresi sono stati in Italia nel 1931, gli italiani perché non erano stati informati del distacco degli ufficiali ungheresi in Francia,³⁷ e naturalmente solo per uso personale l'hanno informato di tutto quello che era da sapere del distacco a Saumur.

Si legge su un pezzetto di carta, datato 21 settembre e firmato dal colonnello Jenő Ruskay, cosa pensava lo Stato Maggiore ungherese che fosse il motivo della scenata: l'addetto militare francese a Budapest, Jouart, ha saputo ufficialmente il 16 settembre che avrebbero distaccato un ufficiale ungherese di stato maggiore a Saumur. Schindler ha parlato con Barbasetti il 18, quindi è molto probabile che Jouart ne abbia parlato deliberatamente ad Oxilia o il 16 o il 17, che ha subito riferito la notizia a Roma. Oltre al pezzetto di carta si è conservato pure un

³² HL VKF 2. 1931. 122792/Eln. Raccoglitore.

³³ HL VKF 2. 1931. 122792/Eln. 18 settembre 1931, telegramma n. 292., Schindler al C. di SM.

³⁴ HL VKF 2. 1931. 122898/Eln. 21 settembre 1931, Schindler al C. di SM.

³⁵ DDI serie VII volume 8 n. 55.

³⁶ MOL K 63, busta 302, 1928-35-3953. Il Ministro della Difesa Nazionale ungherese al MAE ungherese, 25 settembre 1928, l'istituto cartografico manderà degli impiegati per un viaggio di istruzione di 3 settimane in Italia.

³⁷ Alcune delle motivazioni: ci hanno distaccato degli ufficiali pure gli italiani, l'idea era stata dei francesi, la partecipazione è stata promessa già prima delle difficoltà finanziarie e siccome questo era l'unico posto disponibile in Francia non sarebbe stata una buona idea se il distacco fosse stato disdetto.

rapporto d'ufficio, firmato dal Capo di Stato Maggiore Vilmos Róder il 22 settembre, che ricapitolava tutto ciò che si poteva dire agli italiani per „*discolparsi*”: per il 1931 è stato programmato il distacco di ben 15 ufficiali ungheresi in Italia e ne sono stati realizzati solo 8 per motivi finanziari, ma oltre ai distacchi c'erano numerose sedute tra i rispettivi membri delle varie sottocommissioni... Naturalmente il documento, scritto sotto il governo Károlyi, cercava di dare la colpa alla legislatura precedente, una mossa piuttosto „*infantile*”, dato che il Ministro della Difesa Nazionale era Gömbös sia nel vecchio che nel nuovo governo, perciò non era per niente credibile la scusa che „*non lo sapevamo, non l'abbiamo deciso noi*”.³⁸

L'approccio ungherese era basato sulla convinzione che Gazzera abbia reagito solo per dei motivi militari e non per il prestito francese, quindi hanno cercato di gestire la faccenda solo su questo piano. L'azione di Gazzera era comprensibile, ma allora perché diceva che non ci fu distaccato nessun ufficiale ungherese in Italia, quando questo non era vero? Dai documenti ungheresi conservati non si vede se qualcuna abbia mai posto questa domanda e infatti, fino alla soluzione della faccenda fu considerata come causa di tutto ciò il distacco in Francia, così, in senso generale. Con la consultazione dei soli documenti ungheresi ci si blocca su questo punto, ma per fortuna si sono conservati pure i rapporti italiani. Secondo questi la ricostruzione del colonnello Ruszkay e quindi anche la stessa gestione del problema era del tutto sbagliata. Oxilia ha fatto sapere al Ministero della Guerra e tramite Arlotta al Ministero degli Affari Esteri italiano già il 10 settembre che dopo i due ufficiali mandati l'anno precedente ne avrebbero mandato un altro anche quell'anno.³⁹ Ne segue, che non era Jouart a parlare con Oxilia, ma quest'ultimo aveva ricevuto l'informazione direttamente dal Ministero della Difesa nazionale, da qualche fonte interna. Del rapporto del 10 settembre di Oxilia si è conservato solo l'ultima pagina, con la firma originale, quindi dal formato del testo si presume che il rapporto fosse stato mandato a Roma per corriere e non come telegramma. Quindi Gazzera aveva saputo della faccenda solo il 18 settembre, il giorno della chiamata di Schindler. L'ipotesi trova conferma dalla lettera del 18 settembre di Gazzera al Ministero degli Affari Esteri, in cui scrive che aveva saputo del distacco a Saumur appena prima d'aver scritto la lettera.⁴⁰ Da questa lettera diventa chiaro pure che agli italiani doleva il distacco a Saumur, perché tra le destinazioni italiane cancellate per motivi finanziari dalla programmazione per il 1931 c'era pure Pinerolo. Quindi alla Scuola di Applicazione di Fanteria e Cavalleria di Pinerolo non hanno mandato nessuno, mentre nella corrispondente scuola francese è andato un ufficiale ungherese, tutto ciò quando da parte ungherese

³⁸ HL VKF 2. 1931. 122792/Eln. Raccoglitore.

³⁹ Archivio Storico Diplomatico del Ministero degli Affari Esteri, Affari Politici Ungheria, 1931-1945, busta 2, fascicolo 10 (d'ora in poi ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 2, 10.) 10 settembre 1931, rapporto n. 1052 di Oxilia, in cui parla pure del telegramma posta n. 7307/981 del 26 ottobre 1931 di Arlotta al MAE.

⁴⁰ ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 2, 10. 18 settembre 1931, lettera n. 22457, Pietro Gazzera, ministro della Guerra (d'ora in poi Gazzera) al MAE.

hanno ottenuto che il tenente colonnello Francesco Amalfi fosse mandato nella Scuola di Cavalleria di Örkény, come istruttore. Siccome la permanenza ungherese del tenente colonnello Amalfi gravava sull'erario italiano, ciò poteva sembrare a Gazzera come se l'Esercito ungherese non volesse spendere per mandare un ufficiale ungherese nell'Italia amica, mentre lo fa con la Francia ostile, ma esige dall'Italia che gli ufficiali della cavalleria ungherese siano addestrati con denaro italiano.

Barbasetti ha ricevuto di nuovo Schindler il 21 settembre e già allora sembrava che tutto fosse sistemato,⁴¹ e per il 5 ottobre sembrava che le parti fossero riuscite a sistemare ogni malinteso: Schindler, come è stato richiesto dallo stesso Oxilia, il 1° ottobre l'ha incontrato alla stazione ferroviaria di Roma. Hanno conferito di quel che hanno fatto precedentemente, Oxilia è stato ricevuto da Barbasetti il 2 ottobre e dopo che il 3 ottobre Gazzera era tornato a Roma, era ricevuto anche da lui, e infine il 5 ottobre era ricevuto da Gazzera pure Schindler. Durante questo colloquio è stato chiarito che la collaborazione avrebbe continuato.⁴² Gazzera ha menzionato pure che vorrebbe far trasportare al più presto il materiale bellico conservato per l'Ungheria⁴³ e si è interessato del viaggio a Roma del Capo di Stato Maggiore ungherese per discutere del disarmo e riteneva che fosse opportuno fissarne la data dopo novembre, in modo che possano arrivare le risposte alle proposte italiane mandate alle altre potenze sulla vacanza degli armamenti. Gazzera era soddisfatto pure della collaborazione tra i servizi d'informazioni militari e dell'operato del colonnello Ruskay ed ha promesso che il lavoro sarebbe stato continuato anche con il nuovo capo del SIM, colonnello Vittorio Sogno. Infine Schindler si è accordato con Barbasetti che Röder sarebbe stato invitato per la fine di dicembre, oppure per l'inizio di gennaio.⁴⁴

Da tutto ciò è evidente, che il lavoro per chiarire gli equivoci era principalmente di Oxilia, solo che del suo operato si sa solo dal telegramma posta del 26 ottobre di Arlotta.⁴⁵ Quest'ultimo non poteva fare niente, infatti ha ricevuto solo il 3 ottobre il telesspresso, con il quale gli fu comunicata la lettera che Gazzera aveva mandato al Ministero degli Affari Esteri italiano il 18 settembre.⁴⁶ Mentre si sa sia dal telegramma posta del 26 ottobre di Arlotta,⁴⁷ che dal rapporto del 5 ottobre di Schindler,⁴⁸ che quel giorno Oxilia era già a Roma, dopo aver fissato

⁴¹ HL VKF 2. 1931. 122792/Eln. 21 settembre 1931, telegramma n. 296, Schindler al C. di SM.

⁴² HL VKF 2. 1931. 123198/Eln. 5 ottobre 1931, Schindler al C. di SM.

⁴³ Schindler non avrebbe voluto insistere sull'argomento, ma Gazzera pensava sul serio quel che diceva infatti il 7 ottobre aveva approvato la spedizione di 200 chili di esplosivo in Ungheria. Archivio Storico Diplomatico del Ministero degli Affari Esteri, Affari Politici Ungheria, 1931-1945, busta 2, fascicolo 4. 7 ottobre 1931, fonogramma n. 24241. Gazzera al MAE.

⁴⁴ HL VKF 2. 1931. 123199/Eln. 5 ottobre 1931, Schindler al C. di SM.

⁴⁵ ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 2, 10. 26 ottobre 1931, telegramma posta n. 7307/981., Arlotta al MAE.

⁴⁶ ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 2, 10. 3 ottobre 1931, telesspresso n. 234008/269., Fani ad Arlotta.

⁴⁷ ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 2, 10. 26 ottobre 1931, telegramma posta n. 7307/981., Arlotta al MAE.

⁴⁸ HL VKF 2. 1931. 123198/Eln.

tutto con le autorità militari ungheresi. E infatti, nel telegramma posta del 26 ottobre si legge che dopo la partenza per Roma di Oxilia, seguendo i suoi consigli, le massime autorità ungheresi visitarono Arlotta, gli diedero le assicurazioni di amicizia che richiedeva Gazzera, e quindi il telesspresso del 3 ottobre non era più attuale già al suo arrivo. Il gesto di amicizia consisteva nel cambiamento della funzione del tenente colonnello Amalfi, infatti da semplice istruttore egli divenne il direttore effettivo dell'addestramento nella Scuola di Cavalleria di Örkény.⁴⁹ Il suo compito consisteva nel rendere popolare il metodo italiano di cavalcare al posto di quello usato nella vecchia Monarchia Austro-Ungarica, ma non ebbe successo nei suoi intenti.⁵⁰

Pochi giorni dopo Balbo stava volando a Bucarest per una conferenza aeronautica, quando con un argomento fallace – è atterrato a Udine dicendo che c'era una tempesta, quando là non sapevano niente di questa tempesta – ha abbreviato la sua permanenza a Belgrado che originalmente sarebbe dovuta essere di due giorni. Il 10 ottobre ha riferito di questo al Ministero degli Affari Esteri ungherese il ministro plenipotenziario ungherese a Belgrado, e dopo aver raccontato i fatti ha formulato l'ipotesi, che Balbo voleva evitare che si potesse fantasticare su perché è avvenuta la sua visita contemporaneamente a quella del ministro degli affari esteri romeno.⁵¹

Intanto Schindler il 14 ottobre ha mandato il messaggio a casa che Balbo sarebbe arrivato a Budapest il 16 ottobre. Sul retro del rapporto si legge, che Balbo sarà ricevuto dal Reggente Horthy il 17 ottobre.⁵² L'informazione è confermata dal telegramma del 17 ottobre di Arlotta, col quale riferisce sull'arrivo di Balbo e della sue varie visite.⁵³

È arrivato pochi giorni dopo, probabilmente contemporaneamente al rapporto di Schindler, la lettera di Sándor Khuen-Héderváry Sándor al Capo di Stato Maggiore Vilmos Röder, in cui comunica l'opinione del ministro plenipotenziario ungherese a Bucarest, Antal Magyary sulla visita di Balbo a Budapest, che secondo lui aveva pure un carattere dimostrativo, poiché il ministro francese dell'aeronautica Dumesnil da Bucarest è andato a Belgrado.⁵⁴

Il 22 ottobre non erano ancora arrivati i rapporti degli addetti militari ungheresi a Bucarest e a Belgrado, quindi ancora qual giorno il HM VI-2. gli ha mandato una lavata di capo dai toni piuttosto veementi. Nelle lettere, oltre all'elenco dei

⁴⁹ Vedi: ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 2, 10. 18 novembre 1931, lettera n. 27542, Gazzera al MAE, in questo esprime la sua approvazione per la nuova funzione del tenente colonnello Amalfi; 26 settembre 1931, telegramma n. 250751/307, MAE ad Arlotta, con il quale gli trasmettono la lettera di Gazzera.

⁵⁰ Vedi Archivio Storico Diplomatico del Ministero degli Affari Esteri, Affari Politici Ungheria, 1931-1945, busta 6, fascicolo 1. 10 aprile 1933, rapporto n. 309, il tenente colonnello Enrico Mattioli addetto militare e aeronautico italiano a Budapest al Ministero della Guerra.

⁵¹ HL VKF 2. 1931. 15637/Eln. 10 ottobre 1931, Waldemár Alth ministro plenipotenziario ungherese a Belgrado al MAE.

⁵² HL VKF 2. 1931. 123284/Eln. 14 ottobre 1931, Schindler al C. di SM.

⁵³ ASDMAE, AP Ungh. 1931-1945, 1, 2. 17 ottobre 1931, telegramma urgente n. 7298/222, Arlotta al MAE.

⁵⁴ HL VKF 2. 1931. 15671/Eln. 18 ottobre 1931, il MAE al C. di SM.

compiti degli addetti militari, formulato in un modo piuttosto penoso, si leggeva che secondo il HM VI-2. la visita di Balbo a Belgrado aveva sicuramente un'importanza politico militare,⁵⁵ e che non avevano saputo della venuta di Balbo a Budapest, quindi ne furono informati da una fonte esterna.⁵⁶ Leggendo il rapporto di Schindler del 14 ottobre è subito chiaro che il tono delle due lettere non rispecchiava una vera preoccupazione causata dalla mancanza di informazioni, come scrive Márkus,⁵⁷ ma serviva solo ad ammonire il tenente colonnello Ödön Domaniczky a Bucarest e il maggiore Gusztáv Hennyey a Belgrado.

Hennyey ha risposto velocemente. Dopo aver riferito sui dettagli del viaggio di Balbo e che i jugoslavi sono arrabbiati per il „ritardo”, ha formulato come possibile obiettivo del viaggio di Balbo sopra la Jugoslavia la ricognizione degli aeroporti di Zagabria e di Zemun.⁵⁸ Hennyey ha riferito pure che l'addetto militare italiano a Belgrado, il tenente colonnello di stato maggiore Edoardo Amari di Sant'Adriano si è procurato il manuale che si usava alla Scuola di Guerra di Belgrado per illustrare il da fare in caso di un conflitto italo-jugoslavo e che Amari ha dato a Hennyey il riassunto del documento!⁵⁹

Dov'era il prolungato raffreddamento dei rapporti e la fine della collaborazione? Márkus aveva ragione, che le sottocommissioni non avevano più sedute dopo la metà di settembre del 1931, ma prima avevano delle sedute per una durata maggiore di 100 giorni. La collaborazione si è subito ricominciata, sia sul livello superiore (vedi l'invito del Capo di Stato Maggiore ungherese), come su quelli inferiori (vedi lo scambio di informazioni tra gli addetti militari italiano e ungherese a Belgrado). Secondo Márkus la causa della scenata del 18 settembre era il prestito francese, mentre il colonnello Barbasetti non ha fatto chiamare l'addetto militare ungherese dopo il 14 agosto. Il Ministro della Guerra non ha reagito alla notizia pericolosa militarmente solo indirettamente, ma al distacco dell'ufficiale ungherese in Francia. Quindi il quadro della situazione fornita da László Márkus non è esatta. L'Italia era propensa per la collaborazione economica, siccome sono stati firmati gli accordi Brocchi, mentre con la momentanea sospensione dei rapporti militari si cercava di far rinsavire il Governo ungherese. Il gesto di Gazzera ha toccato proprio quelle corde, che facevano più male, ma non compromettevano ancora così tanto i rapporti italo-ungheresi da far passare l'Ungheria nel campo avversario. Gli eventi di settembre non erano i segni di una rottura, ma erano solo un avvertimento.

⁵⁵ HL VKF 2. 1931. 15711/Eln. 22 ottobre 1931, l'ordine del HM VI-2. all'addetto militare ungherese a Belgrado.

⁵⁶ HL VKF 2. 1931. 15714/Eln. 22 ottobre 1931, l'ordine del HM VI-2. all'addetto militare ungherese a Bucarest.

⁵⁷ MÁRKUS: 220.

⁵⁸ L'idea che Balbo avesse voluto fare la ricognizione di aeroporti jugoslavi era esatta, infatti di questo ha scritto pure l'interessato nella sua relazione a Mussolini. Archivio Centrale dello Stato, Segreteria particolare del Duce, Carteggio riservato, busta 54, fascicolo 278/R, sottofascicolo 2, 31 ottobre 1931, Relazione di Balbo a Mussolini

⁵⁹ HL VKF 2. 1931. 14391/Eln. 30 ottobre 1931, rapporto del maggiore Gusztáv Hennyey addetto militare ungherese a Belgrado al C. di SM.

L'Italia perché ha reagito così ad una notizia militare, mentre si è dimostrata abbastanza tollerante sentendo quella economica? Si trattava solo della corretta analisi della situazione: lo sviluppo dei rapporti economici tra l'Ungheria e gli stati membri del sistema di alleanza francese doveva condurre alla sistemazione dei rapporti dell'Ungheria con la Piccola Intesa. Con una Francia forte e una Germania debole una tale sistemazione poteva avvenire solo a danno degli ungheresi, quindi l'Italia non doveva temere che la politica filo-francese sarebbe durata a lungo. L'approfondimento dei rapporti militari franco-ungheresi invece avrebbe avuto dei risultati più pericolosi: anche se solo temporaneamente ma un'Ungheria non più pericolosa alle spalle della Jugoslavia avrebbe privato l'Italia dal suo unico alleato militare. I rapporti economici italo-ungheresi non erano mai stati così lucrosi per l'Italia, e la forza dell'Esercito ungherese era minima, ma questo, almeno con la sua esistenza, impegnava delle forze jugoslave e rappresentava un costante pericolo alle spalle della Jugoslavia. Senza tale pericolo sarebbe diminuito ancora di più la possibilità di comporre le divergenze italo-jugoslave con l'ostentazione della forza.

Sembra che Márkus abbia drammatizzato l'episodio per far sembrare maggiore il raffreddamento dei rapporti militari italo-ungheresi, quando questo non comportava una netta rottura. L'importanza dell'episodio è molto più piccola di quanto la faceva sembrare Márkus, infatti egli ha strappato un episodio dal suo contesto per poter criticare così i rapporti dell'Italia fascista con l'Ungheria di Horthy. In realtà i due paesi non avevano una reale alternativa, se non volevano cambiare le direttive su cui basavano la loro politica estera. Economicamente non poteva funzionare il progetto della confederazione danubiana di Briand, siccome da parte dei Paesi interessati mancava la volontà politica ad attuare tale progetto, mentre la triplice collaborazione italo-austro-ungherese si stava formando proprio l'estate del 1931, dopo il fallimento del progetto di unione doganale austro-tedesca. Sul campo militare era notevole il contributo italiano allo sviluppo dell'Esercito ungherese. Malgrado ogni giusta critica della politica estera e dell'esercito italiano negli anni '20 del '900 l'Italia era l'unica grande potenza che si è assunta l'onere di aiutare l'addestramento dei militari ungheresi e lo sviluppo dell'Esercito ungherese, raggirando il trattato di pace firmato pure da lui. Questo contributo non era per niente un atto disinteressato o generoso, ma merita di essere trattato *sine ira et studio*.

STUDIES IN HUNGARIAN

Erdődy, Gábor

**„A valóban szent népek szövetsége” útján
A kortárs belga sajtó Belgium helyéről a radikalizálódó Európában - 1848. január-
március közepe**

Az itáliai reformfolyamatok kibontakozásáról

A belgiumi politikai közvélemény meghatározó körei és fórumai külpolitikai tájékozódásuk középpontjába 1848 első heteiben (a brüsszeli kormányzati felfogással és gyakorlattal összhangban) egyértelműen az itáliai változásokat állították. A kormány félhivatalos lapjaként megjelenő liberális *L'Observateur Belge* vezércikkében megjelent híradások pontosan rekonstruálták azt a folyamatot, melynek eredményeként XVI. Gergely, I. (Romanov) Miklós, valamint I. (Habsburg) Ferdinánd ellenforradalmi tartalmú egységfrontjával szemben az itáliai patrióta mozgalom kibontakozott, és február közepére a legjelentősebb olasz fejedelmek Habsburg-ellenes alkotmányos-nemzeti együttműködésévé teljesedett ki. A félsziget társadalmi-politikai életében mutatkozó fejlemények szempontjából különös jelentőséget tulajdonítottak annak, hogy az ellentmondások kiéleződése az angol külügyminiszter, Lord Palmerston aktív és jóindulatú érdeklődését is felkeltette, s nem kevésbé biztatónak neveztek azt is, hogy Dánia és Poroszország királya szintúgy belépett „a reformok kórusába”.¹

Megkülönböztetett jelentőséget tulajdonítottak az itáliai változásoknak a vizsgált liberális - katolikus hírlapok is. Az egyre bonyolultabb helyzet fő összetevőit a mérsékelt hangvételű *L'Emancipation* Modena Habsburgok általi okkupációjában, a toszkánai és a milánói zendülések ismétlődésében jelölte meg. A Lombard-Velencei Királyság lakosságának Béccsel szembeni lázadásában az „anglo-amerikaiak” 1769-70-es fellépésének analógiáját fedezte fel (utóbbiak a tea-, a milánóiak a dohányfogyasztást bojkottálták), és részletesen kitért a nép valamint az osztrák katonaság közötti atrocitások jeleneteire.² Ugyancsak a lakosság és a katonák között kiobbant milánói konfliktusról, több mint 30 ezer tüntetőről, s a katonák brutális fellépéséről tájékoztatott a liberális-katolicizmus demokratikus irányban nyitott irányzatát képviselő *L'Impartial de Bruges*.³

Az immár átfogó érvényű forradalmi folyamat megindításához döntő mértékben hozzájáruló állomásként tudósítottak a dél-itáliai fejleményekről. A *L'Impartial* január 22-én a IX. Pius pápát és az olasz szabadságot éltető messinai tüntetéséről, majd három nappal később az általános felkelés kiobbánásáról számolt be részletesen.⁴ „*Nouvelle insurrection en Sicile*” című vezércikkében a *L'Emancipation* im-

¹ Id. „Belgique” *L'Observateur Belge* (a továbbiakban LOB) 1848. jan. 16. No. 16. 1., vö. „Nouvelles de l'étranger” jan. 11. No. 11. 3, jan. 12. No. 12. 3, jan. 25. No. 25. 3, „Belgique” febr. 13. No. 44. 1.

² „Revue politique”, „Collison á Milan”, „Troubles de Milan” *L'Emancipation* (a továbbiakban LE) 1848. jan. 11. No. 11. 1.

³ „Italie” *L'Impartial de Bruges* (a továbbiakban *L'Impartial*) 1848. jan. 12. No. 9. 3.

⁴ „Italie” *L'Impartial* 1848. jan. 22. No. 18. 3., jan. 25. No. 20. 2.

már a palermói nagy népi megmozdulás jelentőségét méltatta, és különös jelentőséget tulajdonított annak, hogy a katonaság nem hajlandó fellépni a tömeggel szemben.⁵ Néhány nappal később progresszív liberális-katolikus bruges-i partnere pedig már a szicíliai felkelés általános győzelméről, ideiglenes kormány felállításáról, illetve az 1812-es alkotmány újra történő bevezetéséről értekezett.⁶ A *L’Impartial* január végén a feszültség további eszkalálódásáról, Nápolyra történő áttérjedéséről írt,⁷ miközben a változások lényegének és várható következményeinek összefoglalására a brüsszeli lap „*Événements de Naples et de Sicile*” című tanulmánya vállalkozott. A cikkíró méltatta az új kormány megalakulását, valamint annak jelentőségét, hogy Ferdinánd alkotmánnyal ajándékozta meg népét (későbbi elemzése az 1830-as francia chartához hasonlította azt),⁸ majd kifejezte meggyőződését, miszerint a déli események egész Itáliára nagy mozgósító hatást gyakorolnak.⁹ Egy, február 18-án megjelent cikk írója a palermói eseményeket egyenesen az európai változások egyik meghatározó elemének nevezte.¹⁰

Az itáliai folyamatok alakulását IX. Pius magatartása messzemenően meghatározta. A hírmagyarázók rámutattak arra, hogy a dél-itáliai megmozdulások részvevői közvetlen összefüggést feltételeznek a pápa személye és politikája, valamint Itália szabadságának kivívása között.¹¹ A brüsszeli liberális-katolikus orgánium azonban azt is jelezte, hogy Rómában elkeseredett küzdelem folyik a pápai kormány és az „*ultra-reformista*” párt között, s a mérsékeltek könnyen elszigetelődhetnek, amennyiben nem tartanak együtt a radikális mozgalommal.¹² A *L’Emancipation* elemzője szerint, a pápa nem idegenkedik az alkotmányos mozgalmakhoz való csatlakozás gondolatától. Tartott azonban attól, hogy a radikalizálódó nép igényeit ez a lépés sem lesz képes kielégíteni, mivel „*az olaszok természetére nem jellemző, hogy könnyen megálljanak, amikor a nép nagy gyorsasággal nyomul előre.*”¹³

„*Itália az alkotmányos monarchia felé halad*” – állapította meg a *L’Impartial* február 9-én megjelent elemzése, amely a nemzeti függetlenségi mozgalomnak az egész félszigeten megfigyelhető kibontakozása felett örvendezett. Megkülönböztetett fontosságot tulajdonított a piemonti események felgyorsulásának, a lombard-velencei válság folyamatos elmélyülésének és állandósulásának, továbbá Károly Albert aktivizálódásának.¹⁴ A *L’Emancipation* a február 9-én, Turinban lezajlott

⁵ „*Nouvelle insurrection en Sicile*” LE 1848. jan. 25. No. 25. 2.

⁶ „*Italie*” *L’Impartial* 1848. febr. 2. No. 27. 3.

⁷ „*Italie*” *L’Impartial* 1848. jan. 28. No. 23. 3.

⁸ „*Constitution du Royaume des Deux-Siciles*” LE 1848. febr. 24. No. 55. 2.

⁹ „*Événements de Naples et de Sicile*” LE 1848. febr. 6. No. 37. 4., vö. „*Revue politique*” LE 1848. febr. 4. No. 35. 1., „*Italie*” *L’Impartial* 1848. febr. 10. No. 33. 3., „*Revue politique*” LE 1848. febr. 17. No. 48. 1.

¹⁰ „*Revue politique*” LE febr. 18. No. 49. 1.

¹¹ „*Italie*” *L’Impartial* 1848. jan. 22. No. 18. 3., „*Événements de Naples et de Sicile*” LE 1848. febr. 6. No. 37. 4.

¹² „*Revue politique*” LE 1848. jan. 23. No. 23. 1., vö. „*Italie*” *L’Impartial* 1848. febr. 18. No. 41. 3.

¹³ „*Revue politique*” LE 1848. febr. 20. No. 51. 1., vö. „*Italie*” *L’Impartial* 1848. febr. 23. No. 45. 2.

¹⁴ „*France*” *L’Impartial* 1848. febr. 9. No. 33. 3., vö. „*Italie*” *L’Impartial* 1848. febr. 5. No. 30. 2., „*Bruxelles, 8 Mars*” LE 1848. márc. 9. No. 69. 1.

„nagy briliáns patrióta demonstráció” tényét valamint egy piemonti-pármiai-modenai szövetség körvonalazódását kiemelve új, a korábbinál nagyobb válság közeli kirobbanását jósolta.¹⁵ A brüsszeli lap egy korábbi kommentárja az olaszok esélyei szempontjából döntő nemzetközi tényezőnek tekintette ugyanakkor azt, hogy turini képviselőjén keresztül Palmerston arról biztosította Károly Albertet, miszerint Anglia kész megvédeni Piemontot, Toszkánát és a római államot egy esetleges Habsburg-intervencióval szemben.¹⁶

Szorogással vegyes érdeklődéssel fordultak a rohamosan érlelődő kontinentális változások irányába a vizsgált konzervatív-katolikus orgánusok. Liberalizmusértelmezésének alapvonásaiból is sokat felillantva február 7-én megjelent számában a Brüsszelben megjelenő, radikális ultramontán pozíciót elfoglaló *Journal de Bruxelles* behatóan elemezte az európai folyamatokat.¹⁷ Nyugtalanítónak nevezte, hogy bár „a rövidtávon gondolkodó politika fenntartások nélkül dicséri a civilizáció morális és anyagi gyarapodását”, valójában nem tudja eloszlatni azokat az aggodalmakat, melyeket a cikkíró és elvbarátai a kontinens jelene és jövője kapcsán éreznek. Holott minden irányból az intézmények megrendülését, a trónok ingadozását, s még értelmiségi körökben is az anarchia terjedését tapasztalta, és különösen aggasztónak nevezte a pauperizálódási folyamat elmélyülését, valamint „a populáris szenvedélyek” ezzel járó térnyerését. Az ábrázolt tendenciák felerősödéséért egyértelműen a liberális szekularizáció irányzatát tette felelőssé, mivel annak működése szerinte mindenhol a vallásos meggyőződés és a hit gyengítését vonja maga után, holott az említett értékek nélkül szerinte „a morál nem egyéb, mint üres szó”.

Az európai fejlődéssel kapcsolatos általános fenntartásait az ultramontán orgánus konkrét elemzésekkel alapozta meg. Az itáliai politikai fejleményekről adott áttekintése¹⁸ mindenekelőtt a karbonári mozgalom kibontakozásának káros következményeire irányította a figyelmet. Különösen rossz néven vette, hogy „képviselői a pápa és más fejedelmek által bevezetett reformokkal visszaélve” támadják a kormányokat, miközben teljes erővel hirdetik a félsziget maradéktalan egységének létrehozását sürgető propagandájukat. Ezzel egy időben „minden gyűlöletük középpontjába a katolicizmust állítják, a szerzett jogokat pedig a nullával egyenértékűnek tekintik”. Elemző a félszigeten kialakult helyzetet az Európa-szerte kibontakozó politikai mozgalmakat életre hívó komplex okokból vezette le, s nem kis mértékben reményeinek is hangot adva a karbonári mozgalom gyors leáldozását jósolta abban az esetben, amennyiben az érintett kormányok elszánják magukat a pápai útmutatások őszinte követésére.

A vizsgált konzervatív-katolikus orgánusok már az év elejétől nagy figyelmet fordítottak az itáliai eseményekre. Folyamatosan nyomon követték a szicíliai és nápolyi forradalom kibontakozását,¹⁹ Közép- és Észak-Itália radikalizálódását.²⁰ A *Gazette de*

¹⁵ „Revue politique” LE 1848. febr. 18. No. 49. 1., vö. „Revue politique” 1848. febr. 22. No. 53. 1.

¹⁶ „Revue politique” LE 1848. febr. 6. No. 37. 1.

¹⁷ „Revue politique” Journal de Bruxelles (a továbbiakban JB) 1848. febr. 7. No. 37. 1.

¹⁸ „Revue politique” JB 1848. febr. 1. No. 31. 1.

¹⁹ „Nouvelle insurrection en Sicile” Gazette 1848. jan. 25. No. 21. 1., „Italie” 1848. jan. 24. No. 20. 1., jan. 28. No. 24. 1., „Revue politique” febr. 2. No. 28. 2., febr. 9. No. 34. 2.,

Liège értékelés nélkül rögzítette azt a tényt, hogy az osztrák politika fellépett Párma hercege ellen, mivel az „folytatni akarta IX. Pius és Károly Albert reformjait”. A mérsékelt konzervatív-katolikus hírlap a Habsburg-politika célját a formálódó liberális Lombardia - Velence - Párma - Modena - Piemont - Róma - Toszkána tengely létrejöttének megakadályozásában jelölte meg,²¹ március elején pedig a három északi hatalom szövetségének aktivizálására irányuló bécsi tárgyalásoktól, majd a francia charta modelljét követő szardíniai alkotmányról számolt be.²²

„*Esprit et but de la nouvelle révolution*” című tanulmányában²³ az ultramontán szellemiséget képviselő, Liège-ben megjelenő *Journal historique et littéraire* átfogó képet rajzolt az Európát gyökeresen átalakító kora tavaszi eseményekről. A folyamatok elindítóját IX. Piusban jelölte meg, hosszasan méltatva „bátor reformjainak” történelmi jelentőségét, személyes kvalitásait, s ezzel egy időben szenvedélyesen ítélte el a radikális mozgalmak szerinte káros, a békés átalakítás folyamatát szétromboló aktivitását. Ugyancsak a pápa érdemeit állította vizsgálódása középpontjába a későbbiekben a Gentben megjelenő *L'Organe des Flandres „Belgique”* rovatának közép-európai változásokra visszatekintő elemzője, aki aláhúzta: „a IX. Pius őszinte olasz elkülete által vezérelt, egészséges patriotizmusát visszaszerző Itália” lakossága egyszerre mozdult meg a párizsi nép győzelmének hatására. Velence proklamálta a köztársaságot, Szardínia királya népszerű liberális alkotmánnyal ajándékozta meg népét, miközben Lombardia is „megértette a függetlenség órájának eljövételét”.²⁴ Figyelemre méltó, hogy a konzervatív-katolikus közvéleményt megjelenítő orgánusok kifejezetten megértéssel fogadták a pápa által ugyancsak ösztönzött mérsékelt liberális megalapozottságú olasz nemzeti eszme térnyerését, ám a liberális fórumokkal összevetve lényegesen nagyobb hangsúlyt helyeztek az általuk radikális túlzónak tekintett tendenciák bemutatására, illetve azoktól való elhatárolódásuk hangsúlyozására.

A radikális belga közvélemény figyelme nemzetközi tájékozódása során 1848 első heteiben szintúgy az Itáliában lejátszódó változásokra fókuszált. A demokratikus-republikánus *Le Libéral liegeois* már január első napjaiban lelkesen méltatta azokat a híreket, melyek szerint a Habsburg katonai jelenlét fokozódása (ld. Modena, Ferrara) ellenére Károly Albert reformtörekvései nem veszítettek intenzitásukból, IX. Pius pedig határozottan támogatja az itáliai alkotmányos mozgalmakat (beleértve az itáliai vámszövetség létrehozását is), és személyesen jár közben a nápolyi uralkodónál „a pozitív” dél-itáliai változások előmozdítása érdekében.²⁵ A továbbiakban nyomon követte a szicíliai forradalom eseményeit, az 1812-es alkotmány újra bevezetését, Nápoly lakosságának megmozdulását, lépésenként rekonstruálva a liberális-alkotmányos kibontakozás folyamatát.²⁶ Folyamatosan tájé-

²⁰ „*Nouvelles d'Italie*” *Gazette* 1848. jan. 14. No. 12. 3., „*Revue politique*” *Gazette* 1848. febr. 24. No. 47. 3.

²¹ „*Revue politique*” *Gazette* 1848. jan. 8-9. No. 7. 1.

²² „*Revue politique*” *Gazette* 1848. márc. 9. No. 64. 2., márc. 13. No. 64. 2.

²³ *Journal historique et littéraire* (a továbbiakban *Journal historique*) 1848. május Tome XV. 34-38., vö. „*Italie*” *Gazette* 1848. febr. 18. No. 42. 1.

²⁴ „*Belgique*”. In. *L'Organe des Flandres* (a továbbiakban *L'Organe*) 1848. máj. 16. No. 118. 1.

²⁵ „*Italie*” *Le Libéral liegeois* (a továbbiakban *LLI*) 1848. jan. 6. No. 5. 3., vö. jan. 8-9. No. 7. 2.

²⁶ „*Italie*” *LLI* 1848. jan. 26. No. 22. 3., „*Nouvelles de la Révolution de Sicile*” febr. 3. No. 29. 2., „*Italie*” febr. 22. No. 46. 3.

kozott az észak-itáliai helyzet kiéleződéséről, a Lombardiában állomásozó Habsburg-csapatok megerősítéséről, a milánói tüntetések állandósulásáról,²⁷ és már január végén jelezte, hogy Lombardia–Velence császári megítélés szerint is „*a forradalom állapotában van*,²⁸ február végén pedig a válság általános kiteljesedéséről, „*nagyon veszélyes fordulat*” közeledéséről értekezett.²⁹

A liège-i demokratikus-republikánus hírlap „*Pamphlet sur l'indépendance de l'Italie*” című vezércikke az itáliai kérdés nemzetközi jelentőségére irányította a figyelmet. Emlékeztetett arra, hogy a nagyhatalmak ellenségesen viszonyulnak a nemzeti elv érvényesítésére irányuló törekvésekhez, Ausztria pedig intervencióra készül az itáliai liberális intézmények felszámolására, ám a fokozódó veszéllyel szemben a lakosság Turintól Rómán át Nápolyig egységesen felsorakozott. Nagy horderejű kérdésnek nevezte ugyanakkor, hogy Ausztria és Franciaország együttes fellépése esetén mekkora mozgásteret marad a pápának.³⁰ Utóbbi összefüggésre hivatkozva figyelmeztetett egyben arra is, hogy a nemzetközi bizonytalanságok mellett IX. Pius helyzetét nem kis mértékben saját belpolitikai problémái is nehezítik. Február végén arról számolt be, hogy az itáliai alkotmányok kihirdetése hatására a római nép a Quirinale-palota előtt trikolórral felszerelve tüntet, és újabb jelentős engedményeket követel, miközben válaszában a pápa óvatos ígéretek teszt ugyan, valójában azonban egyáltalán nem kíván radikális módosításokat érvényesíteni kormányzatában, azaz „*nem akar népével teljesen egyetérteni*”. Az elemző utalt a szélsőséges megnyilvánulásokra is. Leszögezte, hogy „*az itáliai reformok kérdése összefonódott a Szentatya személyével*”, ám amennyiben erőszakos eszközökkel próbálnák kényszeríteni őt politikája módosítására, az itáliai liberális ügy szenvedne helyrehozhatatlan, a bukás kockázatát is magában hordozó sérüléseket.³¹

Részletes beszámolót közölve a felerősödő reformmozgalmak általános tényre-réséről,³² a Brüsszelben megjelenő mérsékelt progresszív-liberális *L'Indépendance Belge* ugyancsak örömmel üdvözölte, hogy Nápoly uralkodója példáját követve – nem csupán Szardínia királya és Toscana fejedelme, hanem maga a pápa, IX. Pius is felsorakozott az olasz közvélemény által szorgalmazott alkotmányos és nemzeti törekvések támogatói mögé. Február végén készített európai áttekintésében³³ a félszigetet immár lángokban álló földrészként ábrázolta, ahol a hosszú ideig zsarnokoskodó abszolutisztikus rendszereket sorban elsodorják a népi mozgalmak. A békés folyamat leginkább zavaró kulcselemét az itáliai birtokainak elvesztésétől rettegő Habsburg-udvarban jelölte meg, amely továbbra is mindenekelőtt azon fáradozik szerinte, miként óvhatná meg egyelőre még érintetlen felségterületeit „*a konstitucionalizmus feltartóztatlanul terjedő járványától*”.

²⁷ „*Autriche*” LLI 1848. jan. 13. No. 11. 3., jan. 17. No. 14. 3.

²⁸ „*Autriche*” LLI 1848. jan. 20. No. 17. 3.

²⁹ „*Italie*” LLI 1848. febr. 25. No. 49. 2.

³⁰ Ld. LLI 1848. jan. 24. No. 20. 1.

³¹ „*Italie*” LLI 1848. febr. 22. No. 46. 3.

³² „*Revue politique*” L'Indépendance belge (a továbbiakban: L'Indépendance) 1848. febr. 20. No. 51. 1.

³³ „*Revue politique*” L'Indépendance 1848. febr. 23. No. 54. 1.

A párizsi forradalmi fordulatról

A kontinens jövőjét elsősorban meghatározó változások érlelődését a belga közvélemény az itáliai fejlemények mellett mindenekelőtt Franciaországban érzékelte. A vizsgált hírlapok január-február folyamán politikai orientációjuktól függetlenül folyamatosan tájékoztattak a politikai és a gazdasági-pénzügyi válság elmélyüléséről, a reformokat követelő ellenzéki mozgalom megerősödéséről, a kiéleződő parlamenti vitákról, a Guizot vezette kormánynak a feszültséget felerősítő felelőtlen magatartásáról, a királyi udvar tehetetlenségéről és népszerűségének rohamos csökkenéséről, a polgárháborús helyzet kialakulásáról.³⁴ Az európai változásokat történelmi dimenziókban elhelyezve, az ultramontán lapokkal vitába bonyolódó *L'Observateur Belge* még a párizsi forradalom kirobbanása előtti napokban arra hívta fel a figyelmet, hogy „a despotizmus és a szabadság között több évszázada elkeseredetten zajló egyetemes küzdelemben utóbbi vitathatatlanul a francia nemzetől kapta döntő impulzusait”. Míg ugyanis Anglia két forradalma szerinte csupán a szigetlakók „belügye” maradt, s „az amerikai forradalom sem zavarta meg a szomszédok álmait”, addig a francia nép a világ sorsát napjainkig meghatározó változásokat indított el.³⁵

A párizsi februári forradalom kirobbanását a vizsgált belga liberális orgánumok kezdetben egyértelműen elutasító fenntartásokkal fogadták. Egybehangzóan hangsúlyozták ugyan a bukott kormány felelősségét, mindeközben határozottan kinyilvánították a forradalmi megoldással és a tömegmozgalmakkal szembeni ellenérzéseiket is. A doktriner liberális irányvonalat képviselő kelet-flandriai *Le Messenger de Gand* a forradalom kitörését három tendencia: „egy illojális kormány, egy komolytalan ellenzék és a megnyomorított nép” törekvéseinek sajátos egybeesésével magyarázta, és azt sem zárta ki, hogy szándékos provokáció történt, azaz a kormány tudatosan előidézett zavargásokra hivatkozva készült az ellenzékkel leszámolni.³⁶ A belga unionizmus mellett határozott elkötelezettséggel kiálló, Antwerpenben megjelenő *Le Précurseur* a megbuktatott rendszer rugalmatlanságát kárhozatva arra mutatott rá, hogy a felelős francia politikusok későn ismerték fel az intézkedések szükségességét.³⁷ „Minden illúzió, minden baloldalba vetett reményünk eltűnt” – hangsúlyozta a *L'Observateur* a hírek első hatása alatt február 24-én megfogalmazott reakciójában.³⁸ Nem titkolta fenntartásait a radikális alternatívával szemben genti partnere sem, aki a hiteltelennek minősített párizsi kormány-

³⁴ „Revue politique” LE 1848. jan. 18. No. 18. 1., febr. 14. No. 45. 1., febr. 21. No. 52. 1., „France” L'Impartial 1848. febr. 3. No. 28. 2., febr. 15. No. 38. 3., febr. 22. No. 44. 2., „Agitation dans Paris” L'Impartial 1848. febr. 24. No. 46. 1., „Nouvelles importantes de Paris” Gazette 1848. febr. 24. No. 47. 1., „Troubles de Paris” Gazette 1848. febr. 25. No. 48. 3., „France” LLI 1848. febr. 10. No. 35. 2., febr. 23. No. 47. 3., „Nouvelles Étrangères” LLI 1848. febr. 19. No. 43. 3.

³⁵ „Belgique” LOB 1848. febr. 18. No. 49. 1., vö. „Belgique” febr. 8. No. 39. 1.

³⁶ „Gand” Le Messenger de Gand (a továbbiakban LM) 1848. febr. 25. No. 56. 1., vö. febr. 26. No. 57. 1.

³⁷ „La situation” Le Précurseur (a továbbiakban LP) 1848. febr. 28. No. 59. 1.

³⁸ „Belgique” LOB 1848. Febr. 24. No. 55. 1.

lista alapján arra következtetett, hogy az új köztársaság egyik erős embere Louis Blanc lehet.³⁹ Néhány nap elmúltával ugyanakkor megnyugvással fogadták és értékelték az ideiglenes kormány működésének első tapasztalatait. A *Le Précurseur* „a jog szuverenitása sérthetetlenségének elismerésére” alapozta ébredező optimizmusát, míg a *Le Messager* az anarchikusnak ábrázolt szenvedélyek háttérbe szorítását, valamint a pozitívnak tekintett fordulatot regisztrálva felszabadultan nyugtázta, miszerint „Franciaországban jelenleg a megőrzés, az intelligencia, a tehetség és a zsenialitás” határozza meg az érvényes rendszabályokat.⁴⁰

Meglehetősen negatív képet festett a radikális franciaországi belpolitikai fordulatról a Gentben megjelenő, progresszív liberális-katolikus *Journal des Flandres*, amely az általa felhárborító botrányokkal és általánosan elterjedt korrupcióval jellemzett korábbi rendszer felelősségét egyértelműen megállapította ugyan, a forradalom kitörésének hírére, s különösen a kommunisztikus irányzat erőteljes előtérbe kerülését mégis kritikusan fogadta. A „*munka megszervezését*” egyenesen a társadalommal szemben elkövetett „*hatalmas sérelem*”-nek minősítette, és attól tartott, hogy a nép által elindított radikális változások éppen a szegények helyzetében nem fognak lényeges javulást eredményezni.⁴¹

A forradalmi események kitörését a progresszív liberális-katolikus genti hírlap a szociális kérdés kedvezőtlen alakulásával kapcsolta össze és emlékeztetett arra, miszerint a probléma „*felfedezését*” nemcsak a francia radikális mozgalmak vezetői követelték erőteljesen, de aggodalommal figyelmeztettek annak veszélyeire „*az alkotmányos intézmények és a humanizmus őszinte belgiumi barátai*” is.⁴² A februári forradalom domináns vonulatát szociális tartalmában határozva meg kiemelte, hogy annak hordereje egyre inkább meghaladja a kérdés pusztán politikai dimenzióit. Abból az előfeltevésekből kiindulva, miszerint a politikai jogok érvényesülését garantáló alapelveket Franciaországban és Belgiumban egyaránt elismerik, a konfliktusok alapvető okainak gyors felszámolásában reménykedett. Meggyőződéssel hirdette ugyanakkor, hogy „*Párizs nem fog félúton megállni, sőt máris egy új korszakba lépett, melyben erőfeszítéseken és fájdalmakon keresztül vezet az út az új típusú problémák megoldása felé*”. Szinte civilizációs jelentőséget tulajdonítva a kísérletnek, a jövőbe vetett hittel állította, hogy „*a francia nép felül fog kerekedni nehézségein, hiszen az a nemzet, amely olyannyira drágán fizetett egykor politikai jogainak megerősítéséért, meggyőződése szerint nem hátrálhat meg a társadalom újjászervezésének megpróbáltatásai előtt sem*”.⁴³

Különösen kritikus álláspontot foglaltak el a konzervatív-katolikus hírlapok a február végi párizsi forradalom megítélésében. Az ultramontán *Journal de Bruxelles* cikkírója nem titkolt szomorúsággal vette tudomásul, hogy az értelmiség és a „*nemes szívűek*” egyaránt engednek a korszellem nyomásának, s a szabadsá-

³⁹ „*Nouvelles graves de Paris*”, LM 1848. febr. 24. No. 55. 1.

⁴⁰ „*La Belgique*” LP 1848. márc. 4. No. 64. 1., ld. továbbá „*Gand*” LM 1848. márc. 1. No. 61. 1.

⁴¹ „*Revue de la semaine*” Le Journal des Flandres (a továbbiakban JFI) 1848. febr. 24. No. 55. 1., vö. „*Intérieur*” JFI 1848. febr. 28-29. No. 59-60. 1.

⁴² „*Intérieur*” JFI 1848. márc. 11. No. 71. 1.

⁴³ „*Intérieur*” JFI 1848. márc. 19. No. 79. 1.

got hangosan követelő demonstrációk őszinteségében kételkedve kifogásolta a kormány megbuktatása érdekében alkalmazott eszközöket. „A valódi szabadság nem jelenhet meg ilyen ruházatban” – hangsúlyozta, és nehezményezte, hogy „szinte kötelezően érvényes magatartásformává vált minden ésszerű kezdeményezés elvetése, miközben az okosabbak a véres forradalom fantomjától félve, visszahúzódva mérlegelik a teendőket”. Hitet téve a szabadság kivívásának forradalmi megrázkódtatásokat elkerülő szerves útja mellett, ellenérzéseit is érzékeltette mutatott rá arra a sajátos összefüggésre, hogy bár megfigyelései szerint a belga sajtó egy része örömmel számol be a radikálisok tényéréséről a szomszédos országokban, a valóságban „mi leszünk Franciaország pusztulásának első áldozatai”.⁴⁴ A bírált párizsi eseményeket egyértelműen a régóta teret nyert ellenzéki tevékenység következményének tulajdonította, nem kételkedve abban, hogy az anarchiába torkolló demonstrációkat végső soron a radikálisok fellépése provokálta ki.⁴⁵

A párizsi forradalmi eseményekről beszámoló *L'Organe des Flandres*⁴⁶ a kialakult helyzetet komolynak és veszélyesnek minősítette. Rosszallását egyáltalán nem palástolva jelentette be, hogy „a francia nemzet jövőjének kompromittálásától sem visszariadó nyomorultak” anarchista szenvedélyeiknek utat engedve kiadták kiáltványukat.⁴⁷ A konzervatív-katolikus genti orgánium „*Intérieur*” rovatának szerkesztője a köztársaság kikiáltása, valamint „a dicsőséges trón” megdöntése okozta kábulat első sokkhatásainak múlását követően immár lehiggadva, minden elfogultság nélkül tekintve „a 19. század nagy eseményére” néhány nappal később arra hívta fel a figyelmet, hogy a „legsúlyosabb problémák orvoslásának összehangolásához nélkülözhetetlen képesség egyelőre távolról sem fedezhető fel az ideiglenes kormány intézkedéseiben”. Kritikus véleménye szerint az eltelt tíz nap során az európai közvélemény „egy nagy nép legsiralmasabb előadásának” tanúja lehetett, amelyben az ideiglenes kormány „megpróbálja magát függetleníteni körülményei hatalmától”, és miközben szeretne imponálni a nemzeteknek, a sztrájkba lépő munkásoktól reszketve folyamatosan meghátrál a tömegek követeléselei előtt, a szabadság osztogatója szerepébe helyezkedik, „felelőtlenül jótéteményeskedik” mindenki irányában, mindent egybevetve „a demokrácia szertelen bővítésének útjára lép”. A leplezetlenül antidemokratikus megközelítés megfogalmazója szerint Franciaország számára kétféle választási lehetőség kínálkozik: „vagy visszatér az értelmetlenül megdöntött korábbi rendszeréhez, vagy megbukik a későbbiekben elkerülhetetlen megrázkódtatások alatt”.⁴⁸

Hasonlóan következetes és kritikus pozíciót foglalt el a februári forradalommal szemben a *Journal historique et littéraire*. „*De la France et de la Belgique*”⁴⁹ címmel megjelenő elemzése szerint a francia forradalom egész Európát súlyosan megrázta morálisan, általános bizalmi válságot gerjesztve az iparban és a kereskedelemben

⁴⁴ „*Revue politique*” JB 1848. febr. 24. No. 31. 1.

⁴⁵ „*Revue politique*” JB 1848. febr. 26. No. 56. 1.

⁴⁶ „*A nos compatriotes*” L'Organe 1848. febr. 27. No. 49. 1.

⁴⁷ L'Organe 1848. febr. 28. No. 50. 2.

⁴⁸ „*Intérieur*”. In. L'Organe 1848. márc. 9. No. 60. 1.

⁴⁹ „*De la France et de la Belgique*” Journal historique 1848. február Tome XIV. 605-611

egyaránt. Kiemelte, hogy bár első nyilatkozataiban a terrort és a háborút elutasító ideiglenes kormány megpróbált ugyan mindenkit megnyugtatni, ígéretet téve mindenekelőtt a jogrend érvényessége és a vallásszabadság biztosítására, „*a tulajdon azonban mégis megtámadva érzi magát*”. A minisztérium működését – törekvései ellenére – fokozatosan mélyülő belső megosztottság nehezíti: a belső emigráció egyre növekszik, a hadsereg demoralizálódott, a szomszédos országok pedig gyanakvással figyelik a helyzet alakulását. Szerző megítélése szerint a kialakult állapot a sorozatos lázadások és az újonnan bevezetett demokrácia egyenes következménye, amely egész Európa jövőjét komolyan veszélyezteti, mivel a népek – sokban éppen a félrevezető negatív példa hatására – immár az említett elhibázott eszközökben keresik érdekeik érvényesítésének lehetőségeit. A „*győzedelmes radikalizmus*” – hangsúlyozta – nem kímél senkit, s a különböző osztályok, valamint álláspontok mérsékelt képviselői elkerülhetetlenül és tehetetlenül elhallgattak az általános megfélemlítés légkörében.

A Franciaország-szerzte 1848 elején kibontakozó belpolitikai válság okait és összefüggéseit kutatva a mérsékelt progresszív-liberális *L'Indépendance Belge* a társadalom széles köreiben érzékelhető türelmetlenség és ingerültség általános, szélsőséges mértékű fokozódásáról tájékoztatott. Sajnálattal vette tudomásul, hogy a kormány és az ellenzék által elkövetett hibák mindenfelé nyugtalanságot provokáltak, a trón pozícióját pedig az egyik merev ellenállása illetve a másik gátlástalan követelődzése kölcsönösen aláásta. A február végi párizsi forradalom kirobbanásáról közölt értékelésében⁵⁰ felelevenítette azokat a „*szomorú*” híradásokat, melyek a fővárosban lezajlott „*szörnyű pusztításokról*”, a boulevard-okon és az utcákon mindenfelé hullák és kidöntött fák látványáról számoltak be. Február 24-e rendkívüli történelmi jelentőségét meghatározva a későbbiekben megállapította: „*a modern Európa egyik legillusztrisabb uralkodója hatalmának megdöntése különleges helyet foglal el majd a történetében*”.⁵¹ Bizonyosnak tekintette továbbá, hogy a párizsi forradalmi napok részleteiről folyamatosan napvilágra kerülő újabb információk markánsan módosítani fogják az előzetesen kialakult feletébb ellentmondásos, időnként kifejezetten negatív véleményeket, és új megvilágításba fogják helyezni az országszerzte lezajlott eseményeket is.⁵² Mert „*bár a revolúció kitörése hatására kezdetben nagy volt a félelem, a körülményeket össze sem lehet hasonlítani a 18. század végére jellemző állapotokkal*” – hangsúlyozta, és megnyugvással állapította meg, miszerint a köztársaság nagyobb nehézségek nélkül stabilizálódik, Európa békéjét pedig távolról sem veszélyezteti.⁵³

A párizsi eseményeknek komoly nemzetközi jelentőséget tulajdonító *Le Libéral liegeois* a forradalom iránti rokonszenvét nyíltan megvallva az emancipációjáért küzdő nép „*bravúros helytállására*” vezette vissza a „*nagy győzelmet*”.⁵⁴ A március 2-i számában megjelenő, „*La France et la Belgique*” című írás szerzője ugyanakkor arra figyelmeztetette olvasóit, hogy bár a brüsszeli demokratikus-republikánus hír-

⁵⁰ „*Révolution à Paris*” *L'Indépendance* 1848. febr. 27. No. 58. 1.

⁵¹ „*Nouvelles de France*” *L'Indépendance* 1848. febr. 29. No. 60. 1.

⁵² „*Revue politique*” *L'Indépendance* 1848. márc. 3. No. 63. 1.

⁵³ „*Revue politique*” *L'Indépendance* 1848. márc. 6. No. 66. 1.

⁵⁴ „*Révolution de France*” *LLI* 1848. febr. 27. No. 51. 2.

lap lelkesen megünnepelte a szabadság párizsi diadalát, mindez távolról sem jelenti az esetleges újraegyesítés gondolatának igenlését, minthogy a francia és belga nemzeti érdekek szempontjából egyaránt károsnak tartaná az erre irányuló törekvéseket. Hangsúlyozva, hogy a francia politika egyértelműen elkötelezte magát Belgium függetlensége tiszteletben tartása mellett, felszólította a brüsszeli kormányt: hagyjon fel végre a „szánalmas zaklatások és nevetséges agresszió politikájá”-val, melyet napok óta alkalmaz a köztársaság irányában. A bizalmatlankodók megnyugtató és bátorító szándékával világosan leszögezte, hogy Belgiumnak nem kell tartania Franciaországtól, mivel északi szomszédját utóbbi természetes barátjának tekinti. Véleménye elfogadtatása reményében ugyanakkor olvasói figyelmébe ajánlotta a februári három napos forradalom „békés, civilizatórikus természetének” tanulmányozását, illetve megértését.⁵⁵

A liège-i hírlap másnap közölt, „*Les interpellations au sujet de la France*” című tanulmánya központi üzeneteként mindenekelőtt azt emelte ki, hogy a munkához való ősi jog deklarálásával az ideiglenes kormány történelmi jelentőségű döntést hozott a humanitárius szolidaritás nagy problémája ügyében, miközben a belga kormány és parlament, annak többsége és a kisebbsége, a katolikusok és a liberálisok valamennyien félnek a hasonló megközelítés alkalmazásától.⁵⁶ Egy héttel később a „*Ne tremblons pas*” című írás ugyanakkor azt a meggyőződését szögezte le határozottan, miszerint „*jelen pillanatban*” Franciaország „*a világ civilizációjának és szabadságának végzetét*” hordozza magában.⁵⁷ Brüsszeli kormányával szembeni elégedetlenségének és ellenvéleményének hangot adva a későbbiekben pedig egyenesen azt a saját pozíciójáról sokat kifejező kérdést fogalmazta meg: „*vajon valóban Belgiumnak kell-e eljátszani a Szent Szövetség zsandárja szerepét?*”⁵⁸

A Namurben megjelenő, radikális *L'Éclair* a párizsi forradalom „*összehasonlíthatatlan zsenialitás*”-át abban jelölte meg, hogy „*a nagy áttörés olykor rettentés jelenetein túl egyetlen csepp felesleges vér sem csordult ki*”, s az ideiglenes kormány határozott, a nemzet rokonszenvével találkozó intézkedéseinek köszönhetően gyorsan megindult a konszolidáció.⁵⁹ A királyság bukását a francia társadalom általános morális válságára, „*a klerikális oligarchia romboló hatására*”, s nem kis mértékben az állam és az egyház radikális szétválasztásának elmaradására visszavezető radikális-republikánus namuri hírlap megleléssel állapította meg, hogy „*a Franciaországra és egész Európára leselkedő vérzivatar eloszlani látszik, és az emancipált nemzetek békés, az elengedhetetlen gazdasági-szociális reformokra alapozott széleskörű együttműködésének előmozdításán iparkodó Köztársaság*” nemzetközi pozíciója az USA, valamint Anglia által történt hivatalos elismerés eredményeként sokat erősödött.⁶⁰ Felháborodva utasította vissza ugyanakkor azo-

⁵⁵ „*La France et la Belgique*” LLI 1848. márc. 2. No. 55. 1.

⁵⁶ „*Les interpellations au sujet de la France*” LLI 1848. márc. 3. No. 56. 1.

⁵⁷ „*Ne tremblons pas*” LLI 1848. márc. 10. No. 63. 1.

⁵⁸ „*La Belgique doit-elle être le gendarme de la Sainte-Alliance?*” LLI 1848. márc. 11-12. No. 64. 1.

⁵⁹ „*Namur*” *L'Éclair* 1848. márc. 2. No. 61. 1.

⁶⁰ „*La situation*” *L'Éclair* 1848. márc. 3. No. 62. 1., „*Désarmement général*” *L'Éclair* 1848. márc. 15. No. 74. 1.

kat a törekvéseket, melyek az új párizsi próbálkozásokat a kommunizmus rémképével ijesztgetve igyekeztek lejártni. Megítélése szerint ugyanis a radikális szociális tanítások mindenekelőtt „szép álmot, gyönyörű illúziót, emberibb perspektívát” fogalmaznak meg a nyomorban és reménytelenségben élő társadalmi rétegek számára.⁶¹

Belgium helyéről a radikalizálódó kontinensen

A belga társadalom különböző csoportjai világnézeti hovatartozásuktól függetlenül magabiztos öntudattal fogadták a franciaországi változásokat. A liberálisok identitását a párizsi eseményekkel szembeni kezdeti határozott elhatárolódás, majd a lassan oldódó fenntartások jelentős mértékben alakították, erősítették. A februári „katasztrófa” okait a *Le Précurseur* a két ország intézményei között meglévő „szembetűnő” különbségekben, különösen a belga alkotmány által biztosított „jogok és szabadságok” párizsi hiányosságaiban ragadta meg.⁶² „*La France nous copie*” című írásában a *Le Messager* a megvalósult belga gyakorlattal vetette össze a legújabb fejleményeket, és arra a következtetésre jutott, hogy az ideiglenes kormány törekvései valójában nem egyéb, mint a belga intézmények – mindenekelőtt a választójogi és parlamenti reform, az oktatás szabadsága, az egyház és az állam szétválasztása – átvételére irányulnak.⁶³

A megváltozott és kritikusnak ábrázolt európai viszonyok közepette a *L'Observateur Belge* abban jelölte meg a belga kormány „jelentős és nagy misszióját”, hogy „létező legliberálisabb” intézményeire támaszkodva őrizze meg a belga társadalom nyugalmát, illetve az ország függetlenségében, alkotmányos rendjében gyökerező önbizalmát, és ösztönözze Párizst az európai nemzeti mozgalmak támogatására, ezzel párhuzamosan pedig az eltérő nemzeti érdekek tiszteletben tartására. A korai liberalizmus gondolkodására jellemző reményeit a szabadságésszme feltételezett egyesítő erejéből is merítve a belga és a francia nemzetet olyan barátokként ábrázolta, akiknek kapcsolatát a liberális értékek összetartó közössége határozza meg. S miközben a radikalizmus minden formáját elutasítva a belga politikusokat a megkezdett reformok következetes folytatására buzdította, büszkén állapította meg, hogy az általános európai forrongások közepette egyedül Belgium őrizte meg nyugalmát, a „belga csoda” titkát pedig mindenekelőtt abban jelölte meg, hogy „bizalmas kohézió jött létre a nemzet és a monarcha között” az alkotmányos kormányrendszer bázisán.⁶⁴

⁶¹ „*Ce qu'il faut entendre par le communisme*” *L'Éclaireur* 1848. márc. 14. No. 73. 1.

⁶² „*La Belgique*” *LP* 1848. márc. 1. No. 60. 1.

⁶³ *LM* 1848. márc. 5. No. 65. 1.

⁶⁴ „*Belgique*” *LOB* 1848. febr. 27. No. 58. 3. o., „*Magától értetődő, hogy azok az okok, amelyek a párizsi eseményeket kirobbantották, nálunk nem léteznek. Ennek megfelelően egyetlen eszközt szükséges csupán konzerválnunk: maradjunk belgák*” – szövezi le nem kis magabiztossággal – *LOB* 1848. febr. 28. No. 59. 1., „*Azt az elvet, hogy a nép szuverenitását tiszteletben tartjuk, Franciaország e pillanatban kísérli meg intézményeiben érvényre juttatni ... Azzal az új szociális és politikai rendszerrel, amelybe Franciaország belépni készül, mi már 17 éve rendelkezünk*” – utal a belga modell ösztönző hatására, a liberális parlamentarizmusra és a nemzeti függetlenségre alapozott belga szabadság erejébe vetett hitből táplálkozó, s a fran-

A progresszív liberális-katolikus *Journal des Flandres* megkülönböztetett érzékenységet tanúsítva foglalkozott a belgiumi gazdasági-társadalmi fejlődés torzulásaiból fakadó problémákkal. A közvélemény egyetértésére is hivatkozva szorgalmazta például már január 31-én a szükséges pénzügyi-gazdasági reformok bevezetését aláhúзва, hogy ez irányú sürgetései mentesek mindenféle ellenségeskedéstől. Emlékeztetve arra, miszerint mindenki őszintén reménykedik abban, hogy a liberális kormány megértse a nép kívánságát, és rendelkezzen kellő bátorsággal az elengedhetetlen reformok bevezetéséhez, arról biztosította olvasóit: a pozitív folyamat erősítése érdekében a lap nem szándékozik „zsémbes” ellenzékként viselkedni, és semmiben nem fogja akadályozni az új kabinet működését.⁶⁵ Flandria súlyos speciális gondjaira irányítva a közvélemény figyelmét aggodalommal tájékoztatott a későbbiekben⁶⁶ arról is, hogy a tartományban évek óta egyre inkább elmulasztott hatalmas nyomort immár a szerencsétlen nép teljes tönkretételével fenyegető legrettenetesebb betegségek fokozzák, s az éhínség egyenesen elpusztítja a vidéket. Nemzeti egység megvalósítását sürgette, mivel meggyőződéssel vallotta, hogy a kritikus helyzeten csak az egész országot mozgósító elszánt és szilárd összefogás segíthet.

A Gentben megjelenő hírlap távolról sem az állami paternalizmus alkalmazását szorgalmazta, sőt annak veszélyeire rámutatva elengedhetetlenül szükségesnek tartotta, hogy Flandria lakossága azzal a felismeréssel fogadja a remélt segítséget, miszerint „hosszú távon nem az alamizsna, hanem csakis a munka hozhat megoldást”. A Gentben megrendezett tiltakozó munkásgyűlések kapcsán arra figyelmeztetett: „a szabadság veszélyes fegyverré válhat olyan emberek kezében, akik nem képesek felismerni annak jótéteményeit”. Büszkén vallotta ugyanakkor, hogy a belga „talán az egyetlen nép jelenleg a kontinensen, amely veszély nélkül képes alkalmazni Európa legliberálisabb alkotmányában rögzített szabadságát”. Az általa retrográdnak minősített radikális párt aktivitását károsnak és reménytelennek tekintette ugyan, mégsem tulajdonította sem magának és senki másnak azt a jogot, hogy korlátozza annak működését, „amennyiben az nem veszélyezteti magát a szabadságot”. A türelmetlenkedőket az alkotmányban rögzített elvekre történő hivatkozással figyelmeztetve meggyőződéssel vallotta ugyanis: „amennyiben létezik a szervezkedés szabadsága, a törvények értelmében kizárólag a független bíróságok rendelkeznek a megfelelő és szükséges kompetenciával az esetleges visszaélések szankcionálására”.

A belga fejlődés nemzetközi környezetét alkotó folyamatokról megfogalmazott állásfoglalásait a genti liberális-katolikus fórum március 4-én közzétette „*La république et les nationalités*” című vezércikkében rendezte széles európai összefüggésekbe.⁶⁷ Az elemző szerint a regenerálódó Franciaország legfőbb érdeke a nemzetiségek tiszteletben tartása, hiszen ez nem csupán a demokrácia elengedhetetlen velejáró-

cia példa követését elutasító imponáló magabiztossággal. Ld. „*Belgique*” LOB 1848. márc. 1. No. 61. 3., vö. „*La situation de la Belgique*” LOB 1848. márc. 13. No. 73. 1.

⁶⁵ „*Intérieur*” JFI 1848. jan. 31. – febr. 1. No. 31-32. 1.

⁶⁶ „*Revue de la semaine*” JFI 1848. febr. 9. No. 40. 1.

⁶⁷ „*Intérieur*” JFI 1848. márc. 4. No. 64. 1.

ja, hanem ez szilárdíthatja meg saját és környezete helyzetét is. Hangsúlyozta, hogy Belgium régóta rendelkezik azokkal a szabadságjogokkal, melyekre a francia demokrácia immár két hete büszke lehet, miközben a munkához való jog kérdésében „szerencsétlen egybeesés mutatkozik a feltartóztathatatlanul mélyülő és terjedő flamand pauperizmussal”. A folytatásban megelégedéssel konstatálta, hogy megítélése szerint Hollandia szintén elindult a liberalizmus útján, Poroszország pedig hamarosan kicsikarja uralkodójától az alkotmányosság töredékeit, miközben „Németország többi népe” szintén alkotmányos már, vagy éppen afelé közeledik. Ezzel egy időben Itália szintúgy nagy lépésekkel halad egy „25 millió lakóst számláló föderáció megteremtése” irányában, Spanyolország és Portugália pedig „már régóta élvezzi a liberális eszmék gyakorlati érvényesülésének örömeit”.

A Nyugat- és Közép-Európát állítólag általánosan átható felfordulásról megszerkesztett negatív ultramontán összkép részét képezte, s egyben ki is emelkedett belőle az egyre öntudatosabb belga nemzeti identitás konzervatív-katolikus modellje. „Bruxelles, le 26 Février” címmel megjelent vezércikkében⁶⁸ a *Journal de Bruxelles* szakértője azt hangsúlyozta, hogy a szomszédos viharok közepette Belgium az egyetlen szilárd pont. Szerző „a siker titkát” abban jelölte meg, hogy „a belga társadalmat jó polgárok, a rend és a magántulajdon barátai alkotják, akik egyben az alkotmányos intézmények stabilitását biztosítják, és egységesen felsorakoznak a trón mögött” felismerve, miszerint „csupán az képes a függetlenségüket és a biztonságukat megvédeni”. Március 2-án a „Revue politique” rovat munkatársa aláhúzta, hogy a belgák „legfőbb és legértékesebb érdekeit” nemzeti függetlenségük, és nem kevésbé alkotmányos intézményeik jelentik, melyek működtetésének legjobb eszközét pedig az unió képezi.⁶⁹ A későbbiekben a hírlap olvasóközönsége azt is megtudhatta, hogy valamennyi belga gondolkodását és cselekedetét „a megőrzés és a nemzetiség eszméje” hatja át, s hogy az ország érdekei teljes mértékben összhangban állnak a szomszédok érdekeivel. Pozitív példaként Hollandiát, „az ősi ellenséget” említette, amely függetlensége megőrzése mellett immár szorosán együttműködik Brüsszellel a külföldi (francia) dominancia közös veszélyének elhárításában.⁷⁰

Egy később megjelent írás⁷¹ a brüsszeli ultramontán orgánum megkülönböztetett fontosságú feladatának nevezte, hogy „a szükséges bölcsességgel elemezze a rend és a rendetlenség Franciaországban teret nyert szimptomáit”, ez úton is hozzájárulva annak a válságnak az elkerüléséhez, amelybe „a nagy szomszéd nemzet belesodródott”. Egy további munkatárs⁷² pedig mindenekelőtt arra volt büszke, miszerint „a belga nemzetet a jó érzések, a patriotizmus és az a törekvés” jellemzi, hogy „egyesítse a szabadságot a renddel, ami egyben a közösség prosperálásának titka, és valamennyi igazi hazafi szándéka”. Végül pedig egy, április 8-án megjelent értékelés arra emlékeztetett, hogy Belgium megbecsülése az elmúlt 17 évben na-

⁶⁸ JB 1848. febr. 27. No. 57. 1.

⁶⁹ „Revue politique” JB 1848. márc. 2. No. 61. 1.

⁷⁰ „Revue politique” JB 1848. márc. 6. No. 65. 2.

⁷¹ „Revue politique” JB 1848. márc. 13. No. 72. 1.

⁷² „Revue politique” JB 1848. ápr. 2. No. 92. 1.

gyot nőtt a nemzetek körében, s az ország különösen az elmúlt két hónapban sikerrel erősítette meg azt a pozícióját, melyet „alkotmányos intézményeire, óvatos és tiszteletreméltó politikájára” támaszkodva, az öreg kontinenst jellemző szociális bonyodalmak közepette elfoglalt Európában.⁷³

A párizsi eseményekből a konzervatív-katolikus *L'Organe des Flandres* Belgium-ra nézve azt a következtetést vonta le, miszerint a franciaországi felfordulás a belga nemzetet komoly feladat elé állítja, és valamennyi tagját arra ösztönzi, hogy felfüggeszse a pártok közötti csatákat. A nehéz történelmi pillanatokban elengedhetetlennek tekintette, és egyenesen legfőbb nemzeti érdekek nevezte, hogy a katolikusok és a liberálisok őszintén nyújtsanak kezét egymásnak az alkotmányos intézmények megőrzése, továbbá I. Lipót dinasztiája megóvása érdekében. A cél elérését előmozdítandó arra szólította fel a polgárokat, hogy „tömörüljenek a trón és a hatalom köré, melyeknek legfőbb közös célja a rend fenntartása”.⁷⁴ A későbbiekben⁷⁵ az „őszintén óhajtott nemzeti egység” megnyilvánulása jeleként örömmel vette tudomásul, hogy a liberális lapok üdvözölték a konzervatív sajtó francia eseményekkel kapcsolatos állásfoglalásait.

A *Journal historique et littéraire* februári füzeté⁷⁶ szintúgy megnyugvással állapította meg, hogy Belgiumban teljes a rend és a nyugalom, a társadalom nem kívánja követni a francia példát: „a pártok gyakorlatilag eltűntek, a korábban megosztott eszmék egyesülnek, a parlament mindenkit megnyugtató, a belga társadalom erejét növelő reformterveken dolgozik” (mindenekelőtt az oktatás és az adórendszer területén), s a jelzett törekvések az európai közvélemény rokonszenvével találkoznak. Nem kis büszkeséggel szögezte le, miszerint „az egész kontinenst megirázó felfordulás közepette bebizonyosodott, hogy a belga alkotmány a legdemokratikusabb egész Európában, és nincsen nép, amelynek több oka lenne nyugodtan várni a folytatásra”.

A liège-i ultramontán orgánus májusi számának egyik szerzője ugyanakkor arra figyelmeztetett, hogy akármennyire is biztatóan alakulnak a belpolitikai folyamatok, mindaddig, amíg Franciaországban nem tér vissza a nyugalom, Belgium sem élhet biztonságban. A szomszédság ugyanis jelenleg éppen úgy fenyegetést jelent, mint amennyire korábban, kedvezőbb körülmények között (utalás 1831-re) „kifejezetten segítségünkre volt”. A bizonytalanság ismeretében ugyanakkor éppen a belső egység, a rend fokozottabb támogatása, a nyugalom és az alkotmány megőrzése, a pártok közötti régi ellentétek felszámolása, s mindezek remélt eredményeként a bizalom helyreállítása az iparban és a kereskedelemben – a szerző szerint – halaszthatatlan és mindennél fontosabb feladat.⁷⁷ A nyugalom megőrzését, valamint a kormány és a nemzet egységének megnyilvánulásait üdvözölte március 16-án a mérsékelt-konzervatív *Gazette de Liège* is.⁷⁸

⁷³ „Revue politique” JB 1848. ápr. 18. No. 108. 1.

⁷⁴ „A nos compatriotes” L'Organe 1848. febr. 27. No. 49. 1.

⁷⁵ „Intérieur” L'Organe 1848. márc. 2. No. 53. 1.

⁷⁶ „De la France et de la Belgique” Journal historique 1848. febr. Tome XIV. 605-611.

⁷⁷ „Esprit et but de la nouvelle révolution” Journal historique 1848. máj. Tome XV. 34-38.

⁷⁸ „Revue politique” Gazette 1848. márc. 16. No. 67. 2.

„*Nouvelles ecclésiastique et politique*” című rovatában a *Journal historique et littéraire* részletesen elemezte a március 13-án, Gentben kirobbant munkás zavar-
gások okait. A liberális kormánnyal szembeni konfrontációt tudatosan kerülve
megállapította: „*minthogy a hatalom nem szolgáltatott ürügyet a lázadáshoz, a
rendbontás megindításához a meeting szervezői az egyházi intézmények megtá-
madásában találták meg érvanyagukat*”.⁷⁹

A *L'Organe des Flandres* március 18-án közzé tett tájékoztatása⁸⁰ szerint a
belga kormány teszi feladatát, és nincs másra szükség, minthogy „*mi is tegyük
a magunkét*”. Cikkíró hangsúlyozta, hogy a körülmények hatalmas és nehéz
feladatokat rónak a társadalomra, s ezért nagy türelemre, elszántságra, vala-
mint bölcs előrelátásra van szükség „*szabadságunk, illetve függetlenségünk*”
megőrzése érdekében. Halaszthatatlan feladatnak nevezte azt is, hogy a legrö-
videbb időn belül mérsékeljék, csillapítsák Flandria rendkívül szegény lakossá-
gának „*szomorú és szánalmas*” helyzetét. Egyszerre tartotta szükségesnek
megérteni és megértetni a haza szükségleteit, valamint a pillanat nehézségeit,
és arra szólított fel, hogy „*megfontoltan és nagy lelkiülettel nézzünk szembe*”
mindkettővel, mert ez esetben nem lehet kétséges, hogy Belgium bizonyosan
rátalál az „*egykori tündökléséhez visszavezető*” útra.

Március 23-i mozgósító szándékú beszámolójában⁸¹ a konzervatív-katolikus
genti lap immár drámai képek segítségével mutatott rá arra, hogy „*miközben a
dolgozók munka és kenyér nélkül maradnak*” nem elégséges, ha a városi vezetés
csak munkát kér a kormánytól, és elköveti azt a hibát, hogy „*önállóan nem tesz
semmit a munkások megnyerésére*”. Pozitív ellenpéldaként említette Brüsszel és
Leuven város gyakorlatát, ahol „*munka biztosításával őrzik meg a köznyugalmat,
és becsben tartják a munkások körében a rendet*”. „*Munkát, a leghamarabb!*” –
fogalmazta meg segélykiáltását. Miután azonban az elkövetkező napokban ér-
demi változást nem tapasztalt, március 31-én nagy nyomatékkal kérdőjelezte
meg: „*vajon Gand város adminisztrációja a munkások siralmas körülményei kö-
zepette, és a megszámlálhatatlan munkanélküli tömegének jelenlétében, helye-
sen teszi e dolgát?*”⁸²

Az európai átalakulás felgyorsult folyamatában hazája helyét meghatározva a
*L'Indépendance Belge*⁸³ patrióta büszkeséggel méltatta, miszerint a korábbi hetek-
ben tanúsított magatartásával Belgium „*valamennyi civilizált nép figyelmét magá-
ra vonta*.” A kontinens nagy részében uralkodó politikai agitáció közepette ugyanis
szerinte egyedül a belga társadalom őrizte meg nyugalmát, mely körülmény élesen
megkülönbözteti helyzetét a szomszédos népek jelen fejlődésétől. A bátorítás
szándékától vezérelve ugyanakkor arra buzdította a belga politikai elit és kormány-
zati szféra képviselőit: ne tartsanak attól a sokfelé elterjedt és jelentős rokonszen-
vet kivívó progresszív mozgalomtól, amely „*mentes minden elvakult túlzástól, és*

⁷⁹ *Journal historique* 1848. febr. Tome XIV. 613.

⁸⁰ „*Belgique*” *L'Organe* 1848. márc. 18. No. 68. 1.

⁸¹ „*Belgique*” *L'Organe* 1848. márc. 23. No. 72. 1.

⁸² „*Belgique*” *L'Organe* 1848. márc. 31. No. 79. 1.

⁸³ *L'Indépendance* 1848. febr. 20. No. 51. 1.

nem más egyébre törekszik, minthogy helyreállítsa a politikai intézmények bölcsesége és erényessége irányában megrendült bizalmat és tiszteletet.”

A mérsékelt progresszív brüsszeli hírlap megkülönböztetett figyelemmel fordult a belgiumi fejlődést leginkább zavaró probléma, a gazdasági-társadalmi válság elmélyülése kérdései felé. A genti szociális munkásmegmozdulások védelmére kelve szenvedélytől sem mentes heves vitába bonyolódott a szerinte hetek óta néhány genti népi egyesülettel kiemelten foglalkozó „katolikus párt” orgánumaival. Nem találta viselkedésükben komolyabb kifogásolni valót, amennyiben fellépéseikben annak képviselői a „meetingek” által kiadott manifesztációk egyes kitételeinek rosszállására, bizonyos megtörtént ostobaságok ügyében a kétségtelenül indokolt igazságszolgáltatás sürgetésére szorítkoznának. Határozottan elutasítja azonban azt a gyakorlatot, amely „tendenciózusan ragad ki részleteket a szövegekből felettébb célirányos, a szervezkedési és gyülekezési joggal ellentétes tartalmú, alkotmányellenes támadásai” igazolására. Negatív tapasztalatai alapján elemző úgy vélte, miszerint megalapozottan vonhatja le következtetését: „a hatalom birtokában a katolikus párt nagy valószínűséggel megkísérelné e jogok korlátozását vagy akár eltörlését is.”

Tapasztalatai szerint a kialakult sajátos helyzetben a katolikus párt orgánumai rövid idő alatt felismerték, hogy súlyos meggondolatlanságot követtek el, amikor „naivul felfedték” a társadalom előtt hátsó gondolataikat. Hirtelen taktikát változtatva ezért immár nem vitatják többé el a tüntetések részvevőinek jogát a gyülekezéshez és az egyesüléshez. Nem hagynak kihasználatlanul azonban egyetlen, a bírált egyesületek részéről elhangzott olyan vélemény propagálására alkalmat kínál a lehetőséget sem, mely közegét képezheti a rettegés fokozásának azzal a doktrínával szemben, melyet mindössze néhány olyan ember hirdet, akiket „a közvélemény egyébként hosszú ideje megtanult már valóságos értéke alapján megítélni.” A szerző azt is kifogásolta továbbá, hogy „jelentőségüket messze meghaladó komolysággal” foglalkoznak olyan manifesztációkkal, melyekre hivatkozva arról szeretnék az embereket meggyőzni, miszerint „a társadalmat érdemben veszélyeztetheti néhány anarchista deklaráció,” amelyek egyébként az országban semmiféle visszhangra nem találtak.

Megkülönböztetett figyelemmel kísérte a szociális gondok megoldatlanságából fakadó ellentétek alakulását a *Le Libéral liegeois* is. „*Un deuxième emprunt forcé*” címmel megjelent tanulmányában⁸⁴ erőteljesen kifogásolta, hogy a belga kormány – legalább is megítélése szerint – hibás, az országot egyenesen pénzügyi katasztrófába vezető politika mellett kötelezi el magát. Tévedéseivel nem csupán a „rettetes” válságba süllyedt iparra és munkára mér további súlyos csapásokat, de újabb – megfelelő terápiával elkerülhető – veszélyeket is generálva, felesleges áldozatokat zúdít a megfáradt társadalomra. Megállapítása szerint az alkotmányos Belgium „*legkevesebb négyszer szívtelenebbül*” bánik e kényes kérdéssel és annak áldozataival, mint a Francia Köztársaság.

A párizsi események „*legcsodálatosabb ellenpontja*”-nak minősítette a belga fejlődést a *L'Éclair*. Leszögezte, hogy miközben az európai nemzetek megmoz-

⁸⁴ „*Un deuxième emprunt forcé*” LLI 1848. márc. 18-19. No. 68. 1.

dultak, az osztrák abszolutizmus megbukott, Magyarország felkelt, Itália láncai le-
hullottak, Bécs és Berlin népe pedig Párizs kisegítője lett, a belga politikusok fel-
adata a közrend megőrzése és a nemzeti intézmények zavartalan működtetése.
Elkerülhetetlennek nevezte, hogy a kormány tovább haladjon a haladást nagyfor-
mátumú társadalmi reformokkal előmozdító, a rend és a nemzetiség ügyét a prog-
resszióval összekapcsoló úton. Úgy vélte, hogy a felvázolt alternatíva csakis a sza-
badság demokratikus kiteljesítésével, valamint az egyház és az állam következetes
szétválasztásával valósítható meg.⁸⁵ Nem kételkedett abban sem, hogy Metternich
bukását követően „*a despoták szövetségének helyét*” a szabadság, a nyugalom, a
testvériség alapján szerveződő „*valóban szent népek szövetsége*” foglalja majd el,
és az emancipált nemzetek nyugat-európai konföderációjának előmozdításában
jelölte meg Belgium hivatását.⁸⁶

Résumé

« *Sur le chemin de l'alliance des nations vraiment saintes* »

(La presse belge de l'époque sur la place de la Belgique dans l'Europe en voie de la
radicalisation, janvier - mi-mars 1848)

Pendant les premières semaines de 1848, l'opinion publique belge a focalisé sur la
politique internationale, sur les événements survenus en Italie. Ses organes ont reproduit de
façon exacte les étapes du mouvement constitutionnel et patriotique qui se développait
depuis le mois de janvier et ils ont accueilli favorablement la politique de Pius IX qui, en
libérant le chemin devant certaines idées modérément libérales, a encouragé le
développement de l'idée nationale. Ils ont également accordé une importance majeure aux
prises de positions du gouvernement de Londres sympathisant avec Piémont et
encourageant la résistance lombarde contre les Habsbourg.

La majorité écrasante de l'élite politique belge ayant particulièrement condamné
l'influence excessive des radicaux a également réprouvé la révolution parisienne de février
1848. Mais les milieux libéraux ont bientôt salué la consolidation rapide et les
conservateurs, tout en condamnant fermement les initiatives à caractère communiste, ont
porté leur attention sur le problème social. Les organes radicaux-républicains ont
cependant salué la garantie dans la pratique du droit au travail comme une décision
d'importance historique en espérant que le nouveau droit rayonnerait sur le plan
international.

Indépendamment des divergences de leurs convictions, les différents groupes de la
société belge ont tous accueilli les nouvelles concernant les bouleversements provoqués par
la révolution au début du printemps avec sérénité. Au milieu de la radicalisation générale ils
ont souligné avec fierté que la Belgique, comme une île de la paix et de la stabilité grâce à
son ordre constitutionnel libéral-catholique, montre l'exemple du comportement politique
réfléchi aux nations du continent.

⁸⁵ „*Troubles à Vienne et à Berlin*” L'Éclaireur 1848. márc. 20. No. 80. 1.

⁸⁶ „*Namur*” L'Éclaireur 1848. márc. 21. No. 81. 1.

Andreides, Gábor

Magyar politika és politikusok Galeazzo Ciano naplójában (1937-1943)

Az első világháború és Trianon sokkját követően a külkapcsolatait rendezni kívánó Magyarország egyik fontos stratégiai szövetségese az az Olaszország lett, amely bár győztesen került ki a világháborúból, de korántsem érezte úgy, hogy vállalt áldozatai arányban lettek volna területi nyereségeivel. A húszas évek közepétől ezért komoly figyelemmel fordult Közép- és Kelet Európa, így Magyarország felé.

A magyar-olasz kapcsolatok évszázados múltra tekintenek vissza. A huszadik század második évtizedétől kezdődően a két ország diplomáciai, gazdasági és kulturális kapcsolatai az addig megszokottakhoz hasonlóan, újra intenzívvé váltak. 1927 áprilisában gróf Bethlen István miniszterelnök és Benito Mussolini olasz kormányfő aláírták a magyar-olasz barátsági egyezményt, vezető magyar politikusok többször jártak Rómában,¹ és olasz külügyminiszter is volt Budapesten. Sor került a legmagasabb szintű államfői látogatásokra is: 1936-ban Horthy Miklós kormányzó utazott az olasz fővárosba és Nápolyba, egy évvel később, 1937. május 19. és 22. között pedig III. Viktor Emánuel olasz uralkodót és feleségét láthatta vendégül és kápráztathatta el a magyar főváros. Sorra alakultak a kulturális egyesületek, 1924-től megkezdődött Magyarországon az olasz nyelv középiskolai, majd egyetemi oktatása.

A harmincas évek végén létrejöttek az olasz nyelvű iskolák, gimnáziumok, s 1927-ben megkezdte működését a római Magyar Akadémia, majd 1935-ben² kimondták: „*az olasz kormány Olasz Intézetet alapít Budapesten az olasz-magyar tudományos, irodalmi és művészeti kapcsolatok kutatására és fejlesztésére.*” Megkezdte működését a magyarországi Olasz Kultúrintézet, igaz még nem jelenlegi helyén, a Bródy Sándor utcai egykori képviselőházi palotában. Oda csak 1943-ban költözött. Itáliának „*jó sajtója*” volt Magyarországon, Mussolini pedig kifejezetten népszerű volt, hiszen ő volt az, aki a nemzetközi politikai szintér vezető politikusainak egyikeként szót emelt a trianoni magyar veszteségek és sérelmek miatt.

Galeazzo Ciano és naplója³

Az 1903-ban, Livornóban született Galeazzo Ciano többszörösen kapcsolódott a fasizmushoz. Egyrészt édesapja Costanzo Ciano (1876-1939) révén, aki a mozgalom egyik alapítója volt, később miniszter és képviselőházi elnök is lett. Másrészt felesége, Edda Mussolini révén, akivel 1930 áprilisában Rómában házasságot kötött.⁴ A

¹ „*Az újonnan kinevezett magyar miniszterelnök és Benito Mussolini találkozása szokásos aktus volt, amióta kapcsolataink elmélyültek az olaszokkal.*” – fogalmazott KÁLLAY Miklós *Magyarország miniszterelnöke voltam 1942-1944* címmel az Európa Kiadónál 1991-ben megjelent emlékezéseiben.

² Az 1935/ XVIII. törvénycikk értelmében, amely a Rómában 1935. évi február hó 16-án kelt magyar-olasz kulturális egyezmény becikkelyezéséről szól.

³ Jelen tanulmányunk összes idézete és megállapítása a Galeazzo CIANO: *Diario 1937-1943* (a cura di Renzo De Felice) BUR Storia, 2005 című kiadás alapján történik (CIANO).

⁴ Az ifjú pár az esküvő után Sanghajba utazott, ahol a fiatal férj megkezdte konzuli munkáját.

házassággal Galeazzo Ciano karrierje hatalmas lendületet vett: 1933-ban már apósa sajtófőnöke, harminckét esztendőskorában már sajtó- és propagandaügyi miniszter. Az 1936-os etiópiai háborúban önkéntesként vesz részt, s pilótaként tünteti ki magát. 1936-ban Dino Grandi⁵ helyébe lép és hét esztendeig ő irányítja az olasz külügyminisztérium munkáját. A Grandinál militánsabbnak tartott, így talán Mussolini céljainak jobban megfelelő Ciano jelen van az acélpaktum megkötésekor, valamint a háromhatalmi egyezmény aláírásakor, részt vesz a müncheni konferencián, képviseli országát az első és a második bécsi döntések alkalmával. Nem pártolja Olaszország belépését a második világháborúba, nincs meggyőződve az olasz felkészültségről. A kortársak által is gyakran emlegetett pesszimizmusa, vagy realitásérzéke rendszerint megakadályozza abban, hogy Mussolinival szárnyaljon a háború kimenetelének megítélésében.⁶ Bizonytalansága és egyre növekvő németellenessége miatt Mussolini 1943-ban leváltja. Ciano, a nyugodt és biztonságosnak tűnő vatikáni követségre kerül. A Fasiszta Nagytanács 1943. július 25-i ülésén Ciano is azon fasiszta vezetők között van, akik Mussolini ellen szavaznak és így hozzájárulnak a Duce bukásához. A rezsim végét követő zűrzavarban Ciano legfontosabb feladatának azt tekinti, hogy családjá és a maga számára megfelelő helyet biztosítson egy esetleges emigráció esetére. A Szentszék már előre jelezi, hogy kérését nem tudja teljesíteni. Németország fölcsillantja a menekülési lehetőséget azzal, hogy ígéretet tett a volt külügyminiszternek: repülőgépen családjával együtt Spanyolországba viszik. Helyette azonban az északi olasz területen berendezkedő és kiépülő fasiszta köztársaságba szállítják, ahol Veronában, több fasiszta vezetővel együtt bíróság elé állítják, majd kivégezik.

Érdekes, hogy a német vezető körök sokáig teljes sötétségben tapogatóztak azzal kapcsolatban, hogy mi is lehet Edda Mussolini birtokában, amivel befolyásolni szerette volna apja politikáját. Adolf Hitler ugyanis lehetségesnek tartotta, hogy egy meghatározott időpontban Mussolini is fölmondja a vele kötött szövetséget, és az erre vonatkozó bizonyíték Ciano és felesége kezében van. Goebbels úgy gondolta, hogy vagy bűnügyi, vagy társadalmi-politikai terhelő bizonyítékok lehetnek Edda kezében, esetleg nőügyekről, vagy pénzügyekről lehet szó. De az is lehetséges – vélekedett –, hogy „*Edda Mussolini el akarja mondani a világnak, hogy zsidó származású.*”⁷

⁵ Grandi, Dino (1895-1988), politikus, diplomata. A fasiszta mozgalom egyik megalapítója. A Marcia su Roma után 1929-től külügyminiszter, majd 1932-től az Egyesült Királyságba delegált olasz követ. Részt vett, sőt egyik vezetője volt Mussolini megbuktatásának. A háborút követően 1960-ig Brazíliában élt, ahonnan a hatvanas években tért haza Olaszországba.

⁶ Elég csak Mussolini Filippo Anfuso előtti kifakadására gondolni. A napló szerint 1940. február 28-án, a Duce így panaszkodott: „*Olaszországban vannak még olyan gyengeelméjűek és bűnözők, akik azt gondolják, hogy Németország elveszíti a háborút: én ellenben azt mondom Önöknek, hogy Németország nyerni fog.*” Ciano halkan ugyan, de kritikát fogalmaz meg apósával kapcsolatban, mikor így folytatja: „*Azt, hogy gyengeelméjű elfogadom – amennyiben rám vonatkozik -, de, hogy bűnöző, az igazságtalam.*” CIANO: 400.

⁷ E vélekedésnek az a téves elgondolás volt az alapja, hogy a német felső vezetés körében elterjedt: Mussolini elsőszülött gyermeke nem feleségétől Rachele asszonytól származik, hanem Edda a Duce törvénytelen gyermeke, akit örökbe fogadott. Az édesanya személyéről nincsenek pontos információk, de a Harmadik Birodalom felső vezetése szerint Edda édesanyja egy orosz zsidó nő lehetett. Mussolininek valóban volt törvény-

Galeazzo Ciano egész külügyminisztersége alatt, –1936. június 10. és 1943. február 8. – naplót vezetett. A külügyminiszter gondolatait, megjegyzéseit tartalmazó kötetek sorsa különbözőképpen alakultak. Az 1939. január 1. és 1943. február 8. közötti legfontosabbnak tartott időszakokkal kapcsolatos feljegyzések nem veszték el, megmenekültek: 1944 januárjában Ciano felesége, Edda Ciano Mussolini menekítette őket ki az országból. Az első olasz nyelvű és tulajdonképpen teljesnek is mondható kiadás 1946 áprilisában jelent meg. A napló 1936 és 1938 közötti időszakot tárgyaló fejezeteit nem sikerült megmenteni, azok a németek kezébe kerültek, így elvesztek. Megmenekültek viszont az 1937 augusztus és 1938 december 31. közötti feljegyzések, mégpedig kalandos úton, a titokzatos és ellentmondásos Frau Felizitas Beetz⁸ segítségével. Az első magyar nyelvű kiadás 1946-ban látott napvilágot *Ciano naplója 1939-1943* címmel. A következő kiadásra fél évszázadot kellett várni, hiszen az Ármádia Kiadó 1999-ben jelentette meg újból a naplót.⁹

Magyar politika és az ország vezetői Ciano naplójának tükrében

1937

Az első magyar vonatkozású feljegyzés 1937. novemberi bejegyzésű Galeazzo Ciano naplójában. Ciano 1937. november 8-án délelőtt a hivatalában fogadta báró Villani Frigyes római magyar követet. A találkozón Villani, a magyar külügyminiszter, Kánya Kálmán¹⁰ nevében felvetette, hogy szükséges lenne a Római Jegyzőkönyvek országainak, vagyis Magyarország Ausztria és Olaszország újbóli találkozójára. Villani követ egy jövő januári budapesti találkozót javasolt, amit Ciano el is fogadott.¹¹ A háromoldalú találkozót előkészítő következő „kisebb jelentőségű megbeszélés” december 18-án zajlott le Ciano, Villani magyar és Berger osztrák követ között. Ciano az előkészítő találkozót az előkészítő megbeszélésekhez hasonlóan „kevésbé jelentősnek” ítélte, mondván a „Római Jegyzőkönyvek” immáron kiüresedtek.¹² Ugyanezen esztendő utolsó pillanataiban, december 30-án pedig az olasz fővároson átutazó volt magyar miniszterelnökkel gróf Bethlen Istvánnal (1874-1946) tárgyalt, akit energikus, és irányításhoz szokott, európai horizontú po-

telen gyermeke, de az nem Edda volt. Fiatal, forradalmári korszakában jó barátságban volt az orosz Anjelica Balabanovával, ez a nő azonban nem szült számára gyermeket, ahogy a zsidó származású szerető, Margherita Sarfatti sem. GOEBBELS, Joseph: *Napló* Dunakönyv Kiadó 1994. 370-371.

⁸ Felizitas Beetz eredeti nevén Hildegard Burkhardt (1919-2010) az olaszországi német biztonsági szolgálatok vezetőjének titkárnője. A lipcsei egyetemen olasz szakon diplomázott, így az olasz nyelvben és kultúrában jártas Burkhardt Ciano veronai fogsága alatt végig az egykori külügyminiszter mellett volt, halálát követően pedig neki köszönhető, hogy a naplók nagy része megmenekült.

⁹ *Ciano gróf naplója 1939-1943*, Ármádia, Budapest, 1999.

¹⁰ Kánya Kálmán (1869-1945), diplomata, politikus. 1910-től a közös külügyminisztérium sajtóosztályának a vezetője, 1913-tól a Monarchia mexikói nagykövete. 1920-25 között a külügyminisztérium államtitkára, 1925-től 1933-ig berlini magyar követ. 1933. február 4-től 1938. november 28-ig külügyminiszter.

¹¹ Vö Ciano külügyminiszter megbeszélése Villani magyar követtel Róma 1937. november 8. RÉTI György (szerk.): *Olasz diplomáciai dokumentumok Magyarországról. A Darányi-kormány megalakulásától a Szovjetunió elleni hadüzenetig (1936-1941)* Hungarovox Kiadó, 2007. 119. (RÉTI 2007).

¹² CIANO: 69.

litikusnak tartott. Bethlen, – írja Ciano a naplójában, „sóvárogva szerette volna megismerni” az olasz-angol kapcsolatok igazi állapotát, mivel „úgy gondolta, hogy az angol olasz béke elősegíthetné a közép-európai problémák megoldását is.”¹³ Mussolini veje ezzel kapcsolatban röviden így foglalta össze az olasz álláspontot: „béke, ha lehetséges, háború, ha szükséges”.¹⁴ Ciano, a volt magyar kormányfővel folytatott megbeszélését követően úgy vélekedett, hogy „...a magyarok, kissé egy lecsúszott nagyúr leereszkedő arckifejezésével minden szívességet elfogadnak tőlünk, de még nem ismerik eléggé lehetőségeinket és van egy, két erős tényező, a hebraizmus és a sznobizmus által determinált szentimentális elhajlásuk London felé”.¹⁵ És az e feletti értetlenségében közölte is Bethlennel: „a demokráciák nem fognak mást nyújtani a magyaroknak, mint szép szavakat.”¹⁶

Annak ellenére, hogy Ciano a soron következő budapesti találkozót inkább formalitásnak tekintette, igazi tartalom és jelentőség nélkül 1938. január 4-én mindkét fővárosba, Bécsbe és Budapestre is eljutatta azon nyilatkozattervezetét, amely a Tengellyel történő nagyobb és az antikomintern politikával való szorosabb magyar-osztrák együttműködést igényelt. Magyarország egy esetleges olasz-román közeledés miatti folyamatos és erős félelmével kapcsolatban azt jegyzi föl naplójában: „A Duce ezzel kapcsolatban úgy nyilatkozott, hogy nem szándékozik meggyezni a románokkal, ha nincs Budapest zöld jelzése.”¹⁷

1938

Ciano 1938. január 9-én érkezett meg a magyar fővárosba, ahol hamar nyilvánvalóvá vál, hogy különösebben nem szívleli magyar kollegáját, aki beszédeiben és hozzászólásaiban éles kirohanásokat intézett Románia és Jugoszlávia ellen: „Kányának a Kisantant a vesszőparipája. Különösen Románia. Amikor sértegetni akar azt mondja: «mint egy román», «tolvaj, mint egy román», «hazug, majdnem úgy mint egy román». Ezek a szokványos kifejezései.”¹⁸ – írja Ciano. A külügyminiszter a tárgyalások alatt alapvetően barátságos légkört tapasztalt Budapesten, különös tekintettel a magyar fiatalságra és az átlagpolgárra. De ugyanakkor azt is megjegyezte, hogy a társadalom idősebb elemei „és (ezek - AG) sokan vannak, és akiknek Kánya egy tipikus képviselőjük nem tudnak minket szeretni. Úgy gondolkodnak, ahogy egy Eszterházy hercegné, a volt miniszterelnök felesége, aki egy vacsora során világosan és kereken értésemre adta, hogy Magyarország megcsonkításának legnagyobb felelősei mi, olaszok vagyunk és, hogy nagyon könnyű darabokra szedni egy országot, miközben azt később helyreállítani nagyon nehéz.”¹⁹ Az ifjúság körében merőben más volt a helyzet: ők „a harcos bátorsága és szociális igazságos-

¹³ CIANO: 76.

¹⁴ Uo.

¹⁵ Uo.

¹⁶ Uo.

¹⁷ Uo. 83.

¹⁸ Uo.

¹⁹ Uo.

sága miatt szeretik Olaszországot.”²⁰ Később kritizál, a magyar társadalmi viszonyok kritikájaként jegyzi meg: „A földbirtokosok Magyarországa, a feudális Magyarország nem vágyakozhat egy olyan rendszer eljövetele után, amely komolyan és mélyen javít a tömegek feltételein.”²¹ Ciano útjának igen pozitív visszhangja volt Olaszországban. Még Mussolini is jelentkezett telefonon és gratulált vejének, aki a napló oldalain fiúi büszkeséggel jegyzi meg: „Ez az a díj, ami mindenek előtt számít.”²²

1938. március 12-én a Wehrmacht megszállta Ausztriát. Az Anschluss következtében a Római Jegyzőkönyvek is hatályukat veszítették. A március 25-i soron következő Ciano-Villani megbeszélésen a magyar követ éppen ezért azt szerette volna megtudakolni, hogy Olaszország milyen diplomáciai eszközzel kívánja helyettesíteni a Jegyzőkönyvet a két ország között. Erre Ciano még nem tudott pontos választ adni, általánosságban viszont azt tanácsolta Magyarország számára, hogy erősítse kapcsolatait Jugoszláviával, majd ismét magyar kollegáját kritizálja: „Kányának túl kell lépnie a szerbekkel szembeni prekoncepciós ellenségeskedésén. 1938 Budapestjén nem lehet az 1914-es Ballplatz²³ mentalitását képviselni.”²⁴

A Darányi Kálmánt követő új magyar miniszterelnök, Imrédy Béla első római útjára 1938. július 18-án került sor. A kormányfő kíséretében az Örök Városba érkező Kányáról Ciano ismét csípősen és némi unalommal jegyzi meg: „Ahogy sejtettem Kánya elmondta a tirádáját a jugoszlávok ellen, akiket régi ballplatz-i gondolkodásmóddal makacsul szerbeknek nevez.”²⁵ Ciano-tól azt tudjuk meg, hogy Mussolini véleménye sem volt pozitív az új magyar kormányfővel és külügyminisztere személyével kapcsolatban: „A Ducéval Magyarországról beszélünk. Hite ezen ország jövőjével kapcsolatban nagyon megroggyant, amióta megismerte Imrédyt. Azt mondja, hogy nem igazi tetterős, vagyis veszélyes ember, egy haldokló rezsim vezetőjének a tipikus példája. De a Kányával kapcsolatos véleménye is szigorú: öreg habsburgista.”²⁶

1938 augusztusában Hitler egy Szlovákia elleni katonai támadás fejében felajánlotta Magyarország számára a Felvidéket. Horthy és Imrédy kormányfő azonban nem vállalta a támadás kockázatát. Hitlert a nemleges magyar válasz felbőszítette, annál is inkább, mert éppen a kielői találkozó alatt, augusztus 23-án jelent meg az a sajtóközlemény, amely Magyarország és a kisantant államok között 1937 óta folyó tárgyalások lezárását adta hírül. A parafált egyezmény értelmében a kisantant országai elismerték Magyarország fegyverkezési egyenjogúságát, Magyarország pedig ennek fejében lemondott az erőszakos revízió alkalmazásáról. E hír bombaként hatott Európában. Ciano, augusztus 24-én az elért eredményeket nagyon figyelem-

²⁰ CIANO: 83.

²¹ Uo.

²² Uo.

²³ Ballhausplatz, az osztrák főváros egyik központi tere, amelyen megtalálható volt az Osztrák-Magyar Monarchia külügyminisztériumának épülete, átvitt értelemben a Ballhausplatz magát a minisztériumot is jelölte.

²⁴ CIANO: 117.

²⁵ Uo. 159.

²⁶ Uo. 160.

re méltónak nevezte,²⁷ de ugyanakkor azt is hozzátette, hogy ha Kánya nem lett volna – mint mindig – ennyire román- és szerb ellenes, a magyar kisebbségek helyzetén is javítani lehetett volna és megszülethettek volna ezek a megállapodások is. A nem sokkal később Rómába visszatért Villani is meglegedettségét fejezte ki az elért eredmények miatt és közölte az olasz külügyminiszterrel, hogy a kisebbségek helyzetét rendezendő megegyezés-tervezetek Romániával és Jugoszláviával készen állnak, egyedül csak Jugoszlávia várat magára²⁸.

A magyar katonai akció elmaradása miatt Csehszlovákia teljes feldarabolása helyett Hitlernek egyelőre be kellett érnie a Szudéta-vidék elcsatolásával. Erről az 1938. szeptember 29-i müncheni egyezmény intézkedett, amelyet Németország, Olaszország, Nagy-Britannia és Franciaország írt alá. A konferencia Magyarországgal, illetve a Csehszlovákia területén élő magyar kisebbséggel közvetlenül nem foglalkozott. Ám az egyezményhez csatolt záradék javasolta, hogy a magyar és csehszlovák kormány egyezzen meg a vitás kérdésekben. Még a komáromi magyar-csehszlovák tárgyalások megkezdése előtt október 3-án Villani Rómában személyesen kérte Cianót, hogy Olaszország gyorsítsa meg befolyásának érvényesítését a müncheni egyezmény Magyarországgal kapcsolatos rendelkezéseinek ügyében. Ezt Ciano elutasította. A feszült magyar-csehszlovák helyzetet követve pedig két nappal később közölte Villanival, hogy egy Magyarország elleni csehszlovák katonai támadás esetén a magyar kormány azonnali és haladéktalan olasz katonai segítségre számíthat. Villani egy nappal a hivatalos magyar-csehszlovák tárgyalásokat megelőzően Rómában ismertette Cianóval a magyar várakozásokat; a teljes magyarlakta területek, Kárpátalja és népszavazás a szlovákok lakta területeken a hovatartozás kérdéséről, az olasz külügyminiszter nyilvánvalóvá tette, ez a németek beleegyezése nélkül nem fog menni.

A tárgyalások 1938. október 9-én kezdődtek meg Komáromban. Másnap Villani Rómában igyekezett dramatizálni a helyzetet, általános mozgósításról is beszélt, amit Ciano egészen egyszerűen nem hitte el, amit mond. Mussolini 1938. október 12-én telefonon utasította vejét, hogy fejtsen ki diplomáciai nyomást Prágára a tisztán magyar lakta területek átadásának érdekében.²⁹ A tárgyalások azonban október 13-án megszakadtak. Október 14-én gróf Csáky István³⁰ külügyminiszteri kabinetfőnök tárgyalta Cianóval és Mussolinivel is. A magyar kormány leghatározot-

²⁷ Ciano a következő rövid táviratot küldte Kánya Kálmánnak 1938. augusztus 25-én: „A Magyarország egyenjogúságát mindig támogató fasiszta kormány nagy meglepedéssel fogadta a Magyarország katonai egyenjogúságáról szóló egyezmény hírért, amely újabb termékeny megállapodások előtt nyitja meg az utat. Kérem Excellenciádat, fogadja nagy örömmel kifejezését és a legszívélyesebb, legbarátiabb üdvözlőmet.” Archivio Storico del Ministero degli Affari Esteri (ASMAE), Ungheria 1938. 20. b. közli: RÉTI (2007): 151.

²⁸ A kisebbségek ügyeiben sem akkor, sem pedig a későbbiekben sem sikerült megállapodni, így a bledi egyezmény soha nem lépett életbe.

²⁹ CIANO: 195.

³⁰ Csáky István gróf (1894-1941), diplomata, magyar kir. titkos tanácsos. 1919-ben lépett külügyi szolgálatba. Először követségi titkár Bukarestben, majd a Külügyminisztérium sajtóosztályán dolgozott. 1933-35-ben a madridi és a lisszaboni magyar követség ügyvivője. 1935-től 1938-ig Kánya Kálmán külügyminiszter kabinetfőnöke. 1938 december 10-től haláláig az Imrédy, majd a Teleki kormányban külügyminiszter.

tabb óhaját tolmácsolta Csáky mikor közölte az olasz külügyminiszterrel: Magyarország nyomatékosan kéri a Münchenben összeült négy hatalom azonnali összehívását. Erre azonban még várni kellett.

Október 28-án Ciano otthonában fogadta Villanit, hogy néhány a magyar ügy számára hasznosnak tűnő javaslatot tegyen neki, amikor Villani követ igen érdekes, és a külügyminiszter számára is kissé váratlan kijelentést tett, futólag érintve az olasz királyi család egy tagjának a magyar trónra történő meghívásának lehetőségét. Ciano túlzott jelentőséget természetesen nem tulajdonított a követ javaslatának, de azért megjegyzi: *„Érdekes lenne megállapítani mennyi komolyság, van ebben a lépésben.”*³¹ Ciano a formálódó döntőbíráskodás ügyében érdekében októberben magyar küldöttséget fogadott. E küldöttség vezetője az a gróf Esterházy János³² volt, akit Ciano néhány évvel azelőtt I. Zogu albán király³³ és gróf Apponyi Geraldine³⁴ esküvőjén, 1938. április 27-én csárdást látott táncolni. Esterházy mély és pozitív benyomást gyakorolt az olasz külügyminiszterre, aki megígérte: *„Igyekezni fogok Nyitra pozíciójának a javításán is, amit ugyan elveszhetnek tekinthetünk, de talán vidékét megmenthetjük.”*³⁵

Ciano november 2-án érkezett meg Bécsbe, német-olasz döntőbíráskodás színhelyére. A bécsi értekezlet első napján Ciano ezt jegyzi le naplójába: *„A szlovákok jól képviselik ügyüket, a magyarok kevésbé, vagyis: Kánya igazán rosszul, hasztalanul csípős és polemizáló érveiben hideg és kevésbé meggyőző, Teleki gróf jobb nála, szavahihetőbb és komolyabb.”*³⁶ A nap folyamán a német külügyminiszter álláspontja – jegyzi meg Ciano – valamelyest közeledett az olaszokéhoz: a vitát és a felszólalásokat végigkövetve egy összességében Magyarország számára kedvező eljáráshoz igazodott.³⁷ Mindezekon kívül még hozzáfűzi naplójában, hogy Ribbentrop felkészületlensége még azt is lehetővé tette, hogy itt-ott Magyarország javára dőljenek el a vitás területi kérdések. Az első bécsi döntéssel megvalósuló etnikai revízió során Magyarország az I. világháborút követően elveszített területeiből visszakapott 11.927 négyzetkilométert, Csehszlovákia déli részét, benne Kárpátalja déli részével. Amikor a szlovák küldöttség vezetője az új határokat föltüntető térképre pillantott elsápadt és halkán odasúgta az olasz külügyminiszternek: *„Holnap le kell mondanom. Egy kormány sem lehet képes ekkora ütést elviselni.”*³⁸ Ciano úgy emlékszik, hogy Kánya Kálmán látszólag szemrebbenés nélkül vette tudomásul a kihirdetett döntést, elégedettségét halkán Massimo Magistrati gróf berlini követségi titkár fülébe súgta. Főnökükkel ellentétben a jelenlévő magyar diplomaták elzárkózottak: Villani Frigyes római magyar követ sírt is- szól az olasz külügyminiszter feljegyzése.

³¹ CIANO: 204.

³² Esterházy János gróf (1901-1957), felvidéki magyar politikus a kisebbségi magyarság képviselője.

³³ I Zogu (1895-1961), albán politikus, 1922-25 között két ízben miniszterelnök, majd 1925 és 1928 között köztársasági elnök. 1928. szeptember 1-én királlyá kiáltotta ki magát I. Zogu néven.

³⁴ Zogunak nem sikerült az európai uralkodócsaládokkal dinasztikus kapcsolatokat kialakítani, ezért felesége a katolikus Apponyi Geraldine (1915-2002) magyar grófnő lett.

³⁵ CIANO: 205. Talán nem rohanunk előre a kronológiában, ha elmondjuk: az 1938. november 2-án Bécsben meghozott döntés (I. bécsi döntés) Nyitrát és környékét, Pozsonnyal egyetemben Szlovákiánál hagyta.

³⁶ Uo.

³⁷ Uo. 207.

³⁸ Uo.

Közben a Kárpátalja egész területéért folytatott magyar katonai akciók előkészületei 1938 novemberére végső stádiumba értek. Az olasz beleegyezés megszerzése érdekében a magyar politika a dezinformálás eszközéhez nyúlt: az elutasító német álláspontot félremagyarázva úgy tájékoztatta Olaszországot, hogy a németek nem ellenzik a magyar elképzeléseket, csak pillanatnyilag katonai segítséget a művelet végrehajtásához nem tudnak adni. Mussolini mindent Berlintonl tett függővé, és miután Németország „ellenvetés nélkül” figyelte az eseményeket azt üzentte a római magyar katonai attassénak, Szabó László ezredesnek, hogy intézkedett száz darab repülőgép útnak indítása érdekében. A magyar vezetés e kockázatos húzása óriási botrányt kavart. Ciano ugyanis még november 19-én este érdeklődött német kollégájánál, hogy mi az igaz abból, amit a magyarok állítanak. Ribbentrop tagadta, hogy a beleegyezést megadták volna. Éppen ellenkezőleg, felhívta Magyarországot, hogy tartózkodjon bármiféle erőszakos lépéstől. Közölte, hogy Németország erélyesen tiltakozott budapesti képviselőjén keresztül, és ezt olasz partnerétől is elvárja. Végül az ígért repülőgépek sem szálltak föl a rossz időjárás miatt. Mindenesetre a magyar-olasz kapcsolatok hűvössé váltak.

Közel egy hónappal a bécsi döntések kihirdetését követően Horthy Miklós kormányzó, részben a hűvössé vált viszony felmelegítése érdekében magyarországi vadászatra hívta meg Cianót, amire a külügyminiszter rábólintott, hiszen így közelről tekinthette át a magyar belpolitikai helyzetet, amely akkoriban, megfogalmazása szerint „*egyáltalán nem volt ragyogó*”.³⁹ Az érkező külügyminiszter fogadtatása több volt, mint baráti. Ciano maga sem tudta elrejtteni megindultságát: „*A magyar fogadtatás a határtól Budapestig, amit egy hazatérő gyermeknek, nem pedig egy tisztelt külföldinek tartogatnak. Egy kicsit én is elérzékenyültem. Hideg van, nagyon hideg, de az emberek ugyanazok fagyoskodók, kipirosodottak, a jeges szélről csapzottak, de folyamatosan kiabálnak és éljeneznek.*”⁴⁰

Az olasz külügyek vezetője is észrevette, hogy Budapesten „*félnek Németországtól. Csáky*”⁴¹ nem rejtje el aggodalmát, Imrédy hasonlóképpen. Mindez magyarázza a Szálasi hungarista pártjával szemben mutatott ellenállást”.⁴² Látván és érzékelvén a magyar aggodalmakat, Ciano megpróbálta megnyugtani magyar partnereit: „*Biztosítottam a magyarokat, hogy sohasem engednék meg Németországnak egy Magyarország elleni lépést, ahogy ez megtörtént Ausztráliával szemben.*”⁴³ Olaszország képviselőjének ezen egyre kisebb biztonságot adó kijelentése, úgy tűnt mégis megnyugtatta a jelenlevőket, akik elkövetkezendő politikai lépéseiket kezdték konkretizálni Ciano előtt: a szorgalmazott csatlakozást az Antikomintern paktumhoz, kilépést a Nemzetek Szövetségéből, ismételt közeledést Jugoszlávia felé. A külügyminiszter minden bizonnyal megelégedettséggel hallgathatta ezen jövőbeli terveket, hiszen az illetén alakuló magyar külpolitikával kalkulálva létrejöhetett egy, az európai növekvő német befolyást ellensúlyozó olasz-jugoszláv-magyar érdekszövetség.

³⁹ CIANO: 207.

⁴⁰ Uo. 226.

⁴¹ Csáky ekkor már külügyminiszter, hiszen 1938. december 10-én váltotta Kányát a külügy élén.

⁴² CIANO: 226.

⁴³ Uo.

Igen érdekes, amit Ciano a belpolitikai helyzetről említ, ami enyhe, de egyértelmű érdeklődést mutat a Szálasi-féle hungarizmus irányában: *„Belső helyzet: nem teljesen világos. Az antiszemita törvényeket és az agrárreformot nemsokára jóvá hagyják, ezektől a kormány jelentős eredményeket vár. Meglátjuk. Az azonban bizonyos, hogy a fiatalság köreiből érezhető egyfajta mozgolódás, és a feudális Magyarország állványzatának súlya egyre elviselhetetlenebbül nehezedik az új generációkra. A hungarista párt egyre növekszik. Szálasi körül egyfajta mártírium van kialakulóban, amelyet élvez is. Nem hiszek a kormány velem szemben megfogalmazott vádjának, miszerint az országot a németeknek szeretné eladni. Hubai,⁴⁴ aki Szálasi börtönbüntetés alatt a pártot irányítja egy meleg hangú táviratot küldött. Nem válaszoltam nyíltan, nehogy olyan dokumentum szülessen, amely kellemetlen a kormány számára, de Vincin keresztül értesítettem, hogy örömmel vettem a nacionalista magyar ifjúság üdvözlését. Ki tudja, mit tartogat a jövő!”⁴⁵*

1939

Januárban a magyar-csehszlovák feszültségekkel és a kialakult nehéz helyzettel kapcsolatban, a külügyminiszter naplójában ez áll: *„A rendelkezésünkre álló információkból most már világosan látszik, hogy a magyar-cseh határmenti ellentétért nem csak Prága a felelős. Ellenkezőleg... Nem szimpatikus a magyar magatartás. A bécsi döntőbíráskodást az első naptól kezdve szabotálni próbálták. Ostoba politika [...] Beszéltem Villanival. Megmondtam neki, hogy nagyobb korrektségre és azon provokációktól való tartózkodásra hívja fel kormányának figyelmét, amelyek sem a mi, sem pedig Németország szimpátiáját nem fogják elnyerni.”⁴⁶* A Villanival való megbeszélést követően az olasz külügyminiszter így dühöngött: *„Ezek a magyarok kezdik elveszíteni a szimpátiáját. Nem voltak elég bátorak ahhoz, hogy akkor cselekedjenek, amikor cselekedhettek volna, most pedig jezsuitaként viselkednek.”⁴⁷* Cianónak merőben ellentétes volt véleménye Teleki Pálról. A római magyar követ február végén jelezte, Teleki⁴⁸ szívesen utazna az olasz fővárosba a következő hónapban: *„nagy örömmel fogom fogadni. Szimpatizálok Telekivel, Magyarország eddig volt legjobb miniszterelnökének tartom.”⁴⁹*

Az április 18-án Rómába érkező magyar miniszterelnök *„a Ducéra is jó benyomást tett. Csáky az ami: kicsi erőszakos ember, gyenge fizikum és lelkielő, aki min-*

⁴⁴ Helyesen Hubay Kálmán (1902-1946). 1938-ban alapító tagja volt a Nemzetiszocialista Magyar Párt-Hungarista Mozgalomnak, amelynek feloszlását követően megalapította a Nyilaskeresztes Pártot. E pártnak volt vezetője Szálasi 1940-es szabadulásáig. Ezt követően két évig Szálasi helyettese volt a mozgalomban, ahonnan 1942-ben a közte és Szálasi közötti ellentétek miatt kilépni kényszerült és átült az Egyesült Magyar Nemzeti Szocialista Pártba. A nyilaspuccs után a Szálasi-kormányban (kormánytisztviselőként) a kultuszminisztérium működését ellenőrizte. A második világháború után elfogták, a népbíróóság halálra ítélte, majd kivégezték.

⁴⁵ CIANO: 226.

⁴⁶ Uo. 238.

⁴⁷ Uo.

⁴⁸ Teleki 1939. február 3-tól ismét miniszterelnökként irányította a magyar politikát.

⁴⁹ CIANO: 256.

dig heroikus magatartást ölt magára".⁵⁰ Az aznap délutáni tárgyalások sem tettek jobb benyomást a vendéglátókra a magyar külügyminiszterrel kapcsolatban. „*Semmi transzcendentális*”-fogalmazott Ciano, és apósa is hosszúnak, és érdektelennek tartotta a beszélgetést: „*Csak egy liter bor hiányzott az asztalról*.”⁵¹ - mondta. A magyar vendégekkel folytatott „*többé-kevésbé hasztalan beszélgetések*” a látogatás második napján is folytatódtak. Csáky külügyminiszter „*érvelésében egyre terjedősebb és hiábavaló. Specialitása, hogy betöri a nyitott ajtókat. «Nagy lendületet vesz – mondja Mussolini - , hogy egy szalmaszálat átugorjon*».”⁵² A Csáky személyétől egyre jobban távolodó Ciano a látogatás harmadik napján megkönnyebbülten írja naplójába: „*harmadik, és Istennek hála utolsó találkozás a magyarokkal, inkább Csákyval, mert Teleki majdnem soha nem nyitotta ki a száját. A Csákyról alkotott véleményem egyre inkább negatív*”. Ma páratlan könnyedséggel azt találta mondani, miszerint meggyőződése, hogy Hitler örült. Mindezt saját, a Führer pupilláit vizsgáló észrevételeire alapozta. Reméljük, hogy ez az elbizakodott egyén nem lesz Magyarország Guido Schmidt⁵³ - je.⁵⁴

Júliusban nem hivatalosan két alkalommal is szóba kerültek a magyar-olasz tárgyalásokon az olasz királyi család egyik tagjának a magyar trónra történő megválasztásának lehetőségei. Ciano július 21-i megbeszélése Villanival érintőlegesen foglalkozott a kérdéssel. Az olasz külügyminiszter az első, októberi rövid megbeszélésükhöz hasonlóan most sem tudta eldönteni, vajon mindez kinek az kezdeményezése. Három nappal később ismételt találkozásukon újból visszatértek az ügyre, ekkor már Villani gyakran említette az Aostai herceg⁵⁵ nevét. Előre bocsátotta, hogy személyes véleményét ismerteti, de elismerte, hogy most már kormányzati körökben is ismert e lehetőség.

Az augusztus közepén váratlanul ismét Rómába érkező Csáky nem javított római reputációján: „*mint mindig, zűrzavaros, korlátozott. Előterjesztette elképzelését, egy nagy gyorsasággal, a Tengellyel kötendő szövetség ötletét. Így reméli megmenteni Magyarországot a német inváziótól [...] Csákyknak nincsenek világos benyomásai a helyzetről. Még most is Németország blöffjére gondol. Azt mondja, hogy a magyarok 95%-a gyűlöli a németeket*”.⁵⁶ Ezen a találkozón hivatalosan is megtörtént a kapcsolatfelvétel a két ország között, egy Aosta magyar trónra ültetésével kapcsolatban.

A második világháború első napjaiban Villani követ sürgős kihallgatást kért Cianótól, amelyen tolmácsolta az olasz külügyminiszternek Csáky baljós sejtéseit: a német vezetés nemsokára átvonulási engedélyt fog kérni a magyar területeken Lengyelország felé. Villani szavaiból az derült ki, hogy a magyarok a Lengyelország elleni háborúban semmiféleképpen nem vennének részt, ám, ha az akció egy Románia elleni együttműködéssel párosulnak megfontolnák a részvételt. Ciano, mint

⁵⁰ CIANO: 285.

⁵¹ Uo.

⁵² Uo. 286.

⁵³ Schmidt, Guido diplomata, volt osztrák kabinet miniszter

⁵⁴ CIANO: 286.

⁵⁵ Amedeo di Savoia-Aosta (1898-1942).

⁵⁶ CIANO: 330.

mindig most sem adott sokat kollegája szavára: „Ez Csáky szokásos fantáziálásainak egyike, amelynek a Duce és én nem igazán hiszünk. De figyelniük kell rá, mert felelőtlen és hiú ember, és ingerlékeny is, ami kárt okozhat.”⁵⁷ A magyar külügyminiszter félelmei azonban valóra váltak. Szeptember 7-én Csáky német kollegájához utazott a német főhadiszállásra. Ekkor Ribbentrop hivatalosan még nem, de két nappal később Hitler nevében már hivatalosan is kérte, hogy a magyar kormány a kassai vasútvonalat haladéktalanul bocsássa Németország rendelkezésére a Lengyelországba irányuló csapat szállítás céljából. Mussolini még aznap fogadta Villanit, aki „világosan beszélt. Azt mondta, milyen fenyegetés nehezdedhet a világra, Olaszországot is beleértve, ha a németek megnyerik a háborút. Bécsben már éneklék a dalt: «Amink van, azt erősen tartjuk és holnap Trieszt felé tartunk». Az olaszellenes gyűlölet mindig is élénken él a német lelületben, annak ellenére, hogy azt a Tengely kis időre elaltatta.”⁵⁸ Magyarország a német kérést végül is elutasította, amit Villani el is újságolt Cianónak, aki jól látta: „ennek még meg lesz a bójtje az ország számára: ezt a visszautasítást a németek nem fogják elfelejteni, és egyszer vagy máskor, de benyújtják majd a számlát”.⁵⁹ A hónap végén Ciano ismét fogadta Villanit. A beszélgetés alatt az volt a benyomása, hogy a magyarok nyugtalanok. Mi lesz, ha az oroszok esetleg benyomulnak Románia területére? „Véleményem szerint maradjanak nyugton. Túl gyengék és kiszolgáltatottak ahhoz, hogy belekeveredjenek a játszamába, legalább is addig, amíg nem lesz kötelező nekik.”⁶⁰

1940

Ciano, az év elején Velencében találkozott a magyar kollegájával, aki biztosította őt, hogy Magyarország nem tesz semmiféle kezdeményező lépést a Balkánon, nem fogja a feszültséget tovább szítani. Az olasz külügyminiszter mindehhez a következőket fűzi naplójában: „...már rég ismerem a magyar magatartást. Olyanok viselkedésére emlékeztet, akik kiabálnak, hadonásznak és fenyegetőznek, hogy megakadályozzák őket abban, hogy verekezésbe keveredjenek. A magyarok erőszakosak a szavak használatának módjában – ezt bizonyították már a csehszlovák válság idején – de mérsékeltek a tetteikben. Olykor túlzottan is.”⁶¹ Január 13-án ismét szóba került a magyar korona kérdése a soron következő Ciano-Villani megbeszélésen. Perszónálunió vagy az Aostai herceg megkoronázása? „Nem érdekel” szögezi le naplójában Ciano – pláne, hogy a horvát kérdés is egyre jobban aktuális lesz.”⁶²

Március 23-án, Teleki miniszterelnök ismételten Rómába érkezett. Ciano a pályaudvaron fogadta. A másnapi golfjátékukon Teleki megismételte, hogy „csak azt reméli, hogy sikerül az országot a konfliktuson kívül tartania, és hogy Olaszország

⁵⁷ Ciano: 343.

⁵⁸ Uo. 344.

⁵⁹ Uo. 345.

⁶⁰ Uo. 353.

⁶¹ Uo. 384.

⁶² Uo. 386.

ugyanazt teszi majd.”⁶³ Március 25-én érdemben, és hosszan tanácskoztak. Az eszmecserével Ciano is részletesen foglalkozott naplójában: „Hosszan tartó megbeszélés Teleki gróffal. Objektívnek és határozottnak találom, már ami a magyar igényeket illeti. Tudatában van a veszélynek, amit aránytalan számú kisebbség bekebelezése jelentene Magyarország számára [...] Másfelől semmit nem tesz Románia ellenében, mert még indirekt módon sem kíván felelősséget vállalni abban, hogy utat nyit Oroszországnak.”⁶⁴ A látogatás negyedik napján keserű cinizmussal hirtelen Ciano felé fordult: „Tud bridzselni? Miért? Mert egy nap együtt leszünk a dachau koncentrációs táborban”⁶⁵ - hangzott Teleki válasza.

A szovjet támadást Besszarábia irányában, Németország esetleges aspirációját a román kőolaj-vidékek felé, illetve az ebből adódó magyar nehézségeket és feszültséget Ciano a következőképpen látta: „A magyarok számára felmerül a probléma: hagyni áthaladni a németeket, vagy ellenállni, esetleg fegyveresen. Így, vagy úgy, de a magyar szabadságnak vége. Az elfogadás [tudniillik a német átvonulásé-AG] vérfürdőt és pusztulást takarítana meg, a harc fájdalmas momentum volna, de előkészíthetné a jövő felkelését.”⁶⁶ Olaszország azonnal információt kért Németországtól egy esetleges lépéssel kapcsolatban, ám választ nem kaptak, sőt makacsul hajtogatták a magyar felvetés ellenkezőjét. Mussolini ezek után nyugalmat és a német kérés elfogadását ajánlotta a magyar küldöttségnek, akik érezhetően nem ezt a választ szerették volna Olaszországtól hallani. Mussolini azonban ekkor már végérvényesen elkötelezte magát Hitler mellett.

Az egyre erősödő magyar-román ellentét, a két ország közben megkezdődött, de eredménytelenül végződött tárgyalásai, a fegyveres konfliktus elkerülése arra kényszerítette a német és olasz kormányokat, hogy a két érintett ország, Magyarország és Románia képviselőit Bécsbe rendelje,⁶⁷ és a vitát döntőbíráskodás révén rendezze. A második bécsi döntés 1940. augusztus 30-án született meg, amellyel Magyarország 43.492 négyzetkilométernyi területet kapott vissza, benne a Székelyfölddel.

Cianótól úgy tudjuk, Hitler elgondolásai szerint a románokat 40.000 km² átadására kellett kötelezni. A magyarok 60.000 km² megszerzésében reménykedtek. Ciano Bécs előtt, augusztus 28-án Salzburgban találkozott a Führerrel. Az általános politikai és hadi helyzet megtárgyalása miatt létrejött találkozón – Ciano szerint – nem igen esett szó a magyar-román problémákról. Az ügyben minden, ami foglalkoztatta Hitlert, a román kőolaj biztosítása volt, minden más megtárgyalása és elintézése Ribbentropot illette. Mussolininek sem volt határozott álláspontja az ügygel kapcsolatban, szabad kezet és cselekvési szabadságot adott vejének. A látszó-

⁶³ CIANO: 410.

⁶⁴ Uo.

⁶⁵ Uo. 411.

⁶⁶ Uo. 416.

⁶⁷ 1940. augusztus 26-án Ribbentrop német külügyminiszter telefonon többször is aggodalmát fejezte ki a magyar-román feszültségek miatt olasz kollegájának és javasolta neki, hogy a két ország külügyminiszterét békítés, A Tengely „baráti tanácsának” megfogadása céljából rendeljék Bécsbe. Aki a tanácsot nem fogadja nem az felelős majd a közeljövőben esetleg bekövetkező eseményekért, vélekedett Ribbentrop. Ciano egyet értett kollegájával. Lásd: CIANO: 460.

lagos érdektelenség oka az lehetett, hogy egy nappal az olasz külügyminiszter érkezése előtt a német államfő már döntött a Magyarországnak átadandó terület nagyságáról. A német javaslat – 43.000 km² –, végül is nagyobb lett az olasz javaslatoknál is, amelyek maximális változata 37 ezer, a minimális pedig 34 ezer négyzetkilométert tartalmazott.⁶⁸

A döntőbíráóság előtt először Magyarország fejthette ki a véleményét: „*Csáky racionális, Teleki barátságtalan. Ribbentrop támadja őket (a jó modor sosem volt erőssége) és azzal vádolja Magyarországot, hogy több alkalommal ellenséges politikát folytatott Németországgal szemben. Meglehetősen fenyegető szavakat használ.*”⁶⁹ Augusztus 30.-án a Belvedere-palotában kihirdették és aláírták a döntőbíráskodás határozatait: „*Amikor a magyarok meglátják a térképet az örömtől nem tudnak a bőrükben maradni. Majd egy nagy puffanás hallatszik. Manoliescu az, aki az asztalra borul, elájul. Orvosok, masszázs és kámfor-olaj. Magához tér, de megviseltnek tűnik*”⁷⁰ – írja Ciano.

1941

Vezető magyar politikusok közül Csáky István külügyminiszterhez hasonlóan az 1941. június 4-én Rómába érkező Bárdossy László miniszterelnökről⁷¹ is hasonlóan rossz véleménnyel volt Ciano.⁷² Bárdossyt elődeinek halálával előbbre jutó karrierista politikusnak tartotta. Tárgyalásaikról sem tartott fontosnak érdemben feljegyezni semmit. Hacsak annyit nem, hogy a beszélgetés során Bárdossy romantikus szölamokat kezdett pengetni a magyarok Fiume iránt táplált szeretetéről, mire Mussolini – meglehetősen nyersen és megalázó módon – közölte a magyar miniszterelnökkel, hogy a magyaroknak annyi keresnivalójuk van Fiumében, mint a svájciaknak Genovában: „*Bárdossy [...] karrierje gyors és baljóslatú a felettesei számára. Emlékszem, hogy Bécsben találkoztunk egy évvel ezelőtt az erdélyi döntőbíráskodás alkalmából. Szerény teljhatalmú megbízott volt Bukarestben. Később, Csáky halála a kormányba repítette. Teleki öngyilkosságát követően miniszterelnök lett. Mi lesz a kormányzóval?*”- ironizál Ciano. Később kifejezetten sértő Bárdossyval: „*Egy csekély, Bárdossyval eltöltött időt követően felismerhető benne a klasszikus hivatásos diplomata, a sütemény-majszóla a hölgyek adta teákon, a dél-amerikai követségek és ismeretlen grófnők szalonjainak rendszeres látogatója. A nyelvezete*

⁶⁸ A második bécsi döntésről lásd ROMSICS Ignác: *A második bécsi döntés. Erdély és a magyar revíziós tervek* in: http://nol.hu/lap/hetvege/20100821-a_masodik_becsi_dontes

⁶⁹ CIANO: 461.

⁷⁰ Uo.

⁷¹ Bárdossy László (1890-1946): középiskolai tanulmányait követően jogot tanult Eperjesen és Budapesten. Az önálló magyar külügyminisztérium megszervezése után, 1922. február 18-án a minisztérium sajtóosztályának helyettes vezetője lett. 1936 nyarától bukaresti követ. Innen vezet karrierje a külügyminiszteri székbe, amelyet 1940 januárjának elején foglalt el, Csáky István gróf hirtelen halála után. Gróf Teleki Pál halálát követően Horthy felkérte a miniszterelnöki posztra, melyet 1941. április 3-án foglalt el.

⁷² Ciano Bárdossyról alkotott véleményéről bővebben lásd Alessandro ROSSELLI: *László Bárdossy, Primo Ministro ungherese, in alcune note (1941-1942) del Diario 1937-1943 di Galeazzo Ciano* in: *Quaderni Vergeriani Anno V. n. 5. – 2009. 77-83.*

is, amit használ a delegációvezetők hagyományos nyelvezete. Feledi, hogy ő az, aki felelős hazája politikájáért és nekitámad az embernek a hagyományos «Qu'est-ce que vous pensez M. le Ministre» kérdéssel, ami megkülönbözteti a diplomáciai karriert befutó urakat és más földi halandókat. Bárdossy derék ember, és ő is, mint a többiek hamar és pompázatosan fog letűnni a magyar politika kaleidoszkópjáról Mindenesetre elutazott, Római látogatása a legklasszikusabb haszontalanságok egyike volt.”⁷³

Báró Villani Frigyes magyar követet 1941. júliusában hazarendelték az olasz fővárosból. Az utód, Máriássy Zoltán,⁷⁴ szeptember 26-án tett bemutatkozó látogatást Ciano külügyminiszternél, kinek véleménye a követről: „karrierista, szertartásoskodó és üres. Politikai kérdésekről szeretett volna velem beszélni, és úgy kezdte, hogy megkérdezte tőlem, mit gondolok, a Tengely már megnyerte a háborút! Azt feleltem, hogy vajon milyen választ vár a háborúban álló Olaszország külügyminiszterétől, akit először lát életében.”⁷⁵ Látható, e találkozás sem hagyott mély nyomokat Cianóban.

1942

Az év elején Ciano ismét Magyarországra látogatott, naplójában így ír: „Már sok helyen följegyeztem beszélgetéseket és benyomásokat Magyarországról, de mivel naplóm több kézbe is kerülhetett, meglehetősen visszafogott voltam. Az az igazság, hogy a magyarok nagyon elkeseredettek a németek miatt: nem lehet úgy egyetlen magyarral sem egyedül maradni, hogy ne kezdje el szapulni Németországot. Mindenki: a Kormányzótól az utolsó szerencsétlen utca emberéig. Horthy azt mondta: «Vitéz nemzet, amelyet csodálok, de a német mindig elviselhetetlen, híján van a tapintatnak és bugris» Kánya volt a legnyersebb. Bethlen mérlegelte szavait, de a német beavatkozásról beszélve benne is volt egy bizonyos nehezen leírható heves tartalom.”⁷⁶ A látogatásról Ciano nem tartotta fontosnak, hogy hosszan beszéljen, annyit árul el, hogy a szokásosnak mondható mezőhegyesi vadászat sem volt igazán jól sikerült, „Ribbentrop már megrikította a vadállományt és a kormányzó túl fáradt ahhoz, hogy elbírjon egy elhalasztott vadászatot.”⁷⁷

Horthy kormányzó idősebb fiát, Istvánt,⁷⁸ 1942. február 19-én kormányzóhelyettesé nevezték ki. Filippo Anfuso⁷⁹ budapesti olasz követ, Ciano

⁷³ ROSSELLI: 77-83.

⁷⁴ Máriássy Zoltán (1881-1963), diplomata, római magyar követ.

⁷⁵ CIANO: 539.

⁷⁶ UO. 581.

⁷⁷ Uo.

⁷⁸ Horthy István (1904-1942). A kormányzó idősebb fiát 1942. február 19-én nevezték ki kormányzóhelyettesé. Az amatőr sportrepülő Horthy tartalékos tisztként került a frontra. 1942. augusztus 20-án búcsúbevetésének szánt repülésekor elvesztette uralmát repülőgépe fölött és lezuhant. Halálát máig is találgatások övezik.

⁷⁹ Anfuso Filippo (1901-1963), diplomata, Ciano közeli barátja és munkatársa. Kétszeres budapesti követ (1929-1931, 1942-1943). 1943-tól ő volt a Mussolini vezette Olasz Szociális Köztársaság (Repubblica Sociale Italiana) berlini képviselője. A háborút követően külföldre szökött, ahonnan csak 1957-ben tért haza.

személyes jó barátja csekély budapesti lelkesedésről, és a kormányzóhelyettes vélt, vagy valós kvalitásairól bőven informálta a külügyminisztert⁸⁰, aki a napló ezzel kapcsolatban így szól: „*olyan férfi, aki egyáltalán nem alkalmas a feladat nagyságához: úr, visszafogott és udvarias, de semmi több.*”⁸¹

Májusban ismét magyar vonatkozású bejegyzés található az olasz külügyminiszter feljegyzéseiben, amelyben Ciano, az azóta széles körben ismertté vált szellemes anekdotát ismerteti a magyar külpolitikai helyzet bonyolultságát érzékeltetve: az amerikai magyar ügyvivő a magyar hadüzenet⁸² bejelentésekor a következő párbeszédbe keveredett a külügyminisztérium európai, illetve közép-európai kérdésekben járatlan funkcionáriusával: „*Magyarország köztársaság? Nem, királyság. Vagyis királyuk van. Nem, tengernagyunk van. Vagyis van flottájuk. Nem, mert nincs tengerünk. Van valamiféle követelésük? Igen. Amerikával szemben? Nem. Hát Angliával szemben? Nem. Oroszországgal szemben? Nem. De akkor kivel szemben vannak követeléseik? Romániával szemben. Vagyis Romániával szemben is hadba lépnek? Nem uram, szövetségesek vagyunk.*”⁸³

Augusztusban Ciano rövid időn belül másodszorra is Budapestre utazott. A látogatás tragikus apropója Horthy István harctéren bekövetkezett halála, és a kormányzóhelyettes temetése volt. Horthy természetesen fogadta a kondoleáló Cianót. Horthy „*viszonylagos nyugodtsággal beszélt és föl akarta vetni az általános politikai kérdéseket. De még földült az apai fájdalomtól és az utódláson gondolkodik. Úgy tűnik számára, hogy István halálával életműve omlik össze. Nincsenek pontos terve: de bizonyos célzásokból úgy gondolom el akarja csúsztatni a jelölést fia jelenleg egy éves gyermekére. Abszurdum. Magyarországon mindenki, azok is akik pedig pártolták Horthy István kormányzóhelyettesi kinevezését ellene vannak az ilyen ambiciózus megoldásnak, amely az elmúlt húsz-harminc esztendőhöz köti a magyar nemzetet.*”⁸⁴ Budapesti tartózkodása alatt ismételt szóba került a perszonálunió kérdése, amire Ciano így reagált: „*azt gondolom a dolog lehetetlen, vagy legalábbis nagyon elhamarkodott.*”⁸⁵

1943

Az utolsó magyar vonatkozású naplójegyzet 1943. január 29-i. A rövid följegyzés kapcsolódik ahhoz a beszámolóhoz, amit Filippo Anfuso, budapesti követ küldött a

⁸⁰ A budapesti olasz követ Horthy István jelölése előtt pár nappal Cianónak Rómába küldött táviratában többek között a következő szerepel Horthy Istvánról: „*Amint Excellenciád is tudja Horthy István szerény intellektuális képességű fiatalember, aki apjától csupán a jó megjelenést örökölte. Udvarias és szívélyes, ezért jól el tudja majd látni reprezentációs kötelességeit. Javára kell még írni határtalan szeretetét országunk iránt.*” Közli: RÉTI György: *Filippo Anfuso követ jelentése Magyarországról (1942. január 6.-július 9.)*, Múltunk 2008/2 http://epa.oszk.hu/00900/00995/00014/pdf/Multunk_EPA00995_retigy08-2.pdf (Anfuso követ jelentése Cianónak) Budapest, 1942. január 29.

⁸¹ CIANO: 593.

⁸² A német és az olasz kormány sürgetésének engedve Bárdossy kormányfó 1941. december 12-én közölte a budapesti amerikai ügyvivővel, hogy Magyarország hadat üzent az Egyesült Államoknak.

⁸³ CIANO: 619.

⁸⁴ CIANO: 645.

⁸⁵ Uo.

magyar politika alakulásáról: „*Tényleges adatok nincsenek benne, de számos jel utal arra, hogy Magyarország már kapcsolatban áll az angolszászokkal. Amúgy Máriássy megkérdezte d’Ajétát,⁸⁶ hogy igaz-e, hogy a románok tárgyalnak az angolokkal, és ezek a tárgyalások Lizabonban folynak.*”⁸⁷ A márki ezeket az információkat cáfolta ugyan, de ahogyan Ciano őszintén fogalmaz naplójában: „*valójában mit tudjuk mi azt.*”⁸⁸

És valóban, „*mit tudta már ilyenkor*” a külügyminiszter és Olaszország. Mussolini rövid időn múlva leváltotta vejét a külügyi tálca éléről, aki előtt két út állt: albániai helytartóság, vagy a szentszéki nagykövetség vezetése. Ciano ez utóbbit választotta. Külügyminiszteri mandátumának megszűnésével 1943. február 8-án naplója is befejeződött.

*

Döntően túlzó elvárásokkal, és az ország valós erejét túlbecsülő igényekkel fordult Magyarország a fasiszta Itália felé. A magyar vezetők az Olaszországnak illuzórikusan nagy jelentőséget, a náci Németország súlyát kiegyenlítő szerepet tulajdonítottak. Pedig valójában Olaszország nem rendelkezett külön Magyarország politikával, inkább Közép-Európában gondolkodott. Galeazzo Ciano külügyminiszterként is természetesen e direktívák mellett politizált. A naplóírás az esetek döntő többségében szubjektív műfaj. Ciano Magyarországgal kapcsolatos olykor felszínes és elhamarkodott naplóbejegyzései pedig arról tanúskodnak, hogy inkább e környezetben egy félféudális, megcsontosodott társadalmi struktúrájú országot látott, mint egy a „*futurizmusban*” hívó, modern, vagy modernizációs folyamatokat megindító államot. Az ország vezetőiről alkotott véleménye is ehhez hasonlóan lehangoló volt. Személyes kapcsolataiban ki nem állhatta Kánya Kálmánt, a számára a rendezetlen és követhetetlen és meglehetősen erőszakos Csáky Istvánt, és igen lefitymálva nyilatkozott Bárdossy László miniszterelnökről is, aki a karrierjét és felemelkedését elődei elhalálzásának köszönheti. Többször nem tetszését fejezte ki a magyar politikával és politikusokkal szemben, olykor balkáninak jellemezve a magyarországi társadalmi és morális viszonyokat. A hivatalos magyar politika tehát számára semmit nem nyújtott. Egyetlen magyar politikus, akiről, naplójának oldalain kifejezetten elismeréssel beszélt az gróf Teleki Pál kétszeres kormányfő volt, valamint Röder Vilmos⁸⁹ hadügyminiszter, akiről úgy írt naplójában, hogy Röder a „*magyarok legjobbja*”.⁹⁰ Ugyanakkor említésre méltó azon enyhe, de el nem apadó politikai érdeklődése, amely a magyar fiatalság, az új nevek és új politikusok és az

⁸⁶ Lanza d’Ajeta márki, Ciano külügyminiszter protokollfőnöke.

⁸⁷ Ciano i.m. 695.o.

⁸⁸ u.o.

⁸⁹ Röder Vilmos (1881-1969), politikus, honvédelmi miniszter a Darányi-kormányban. 1920-tól a hadügyminisztériumban volt hadműveleti osztályvezető, csoportfőnök. 1930 és 1934 között a hadseregfejlesztés elindítója volt, mivel azonban Gömbös miniszterelnök ezzel kapcsolatos terveivel szembeke-rült, nyugdíjba vonult. Gömbös halála után, 1936 és 1938 között Darányi Kálmán kormányában lett honvédelmi miniszter. Részt vett a győri program kidolgozásában.

⁹⁰ Ciano i.m. 68.o.

egyre erősödő hungarista mozgalom felé irányult. A kihívást számára ezen utóbbi politikai formációval kapcsolatban inkább az újdonsága, a frissessége és modernsége, a „régitől és feudálistól” történő különbözősége, nem pedig a mozgalom mögötti ideológiai háttér jelentette.

Mindezek ellenére Mussolini vejét Magyarországon a „*társaságokban is különösen kedvelték, még azok a kritikus szemlélők is, akik nem tartották komoly államférfiúnak és kétségbe vonták diplomáciai képességeit, elismerték, hogy Magyarországnak igen nagy és hasznos barátja volt.*”⁹¹ Letartóztatása és a fasiszta vezetők ellen indított veronai per híre is nagy részvétet okozott, de mikor megérkezett Magyarországra halálhíre „*sokan sírni kezdtek s hosszú ideig nem tudtak magukhoz térni. Az emberek találgatták, hogy vajon a fasiszták bosszújának esett-e áldozatul, vagy pedig német nyomásra végezték ki, mondván, hogy talán így akartak radikálisan példát statuálni arra, hogy mi a sorsa a kiugróknak és az árulóknak.*”⁹²

Résumé

Galeazzo Ciano (1903-1944), marito di Edda Mussolini, genero di Benito Mussolini e Ministro degli Esteri dell'Italia fascista tenne il diario per tutto il periodo, durante il quale fu ministro, precisamente dal 10 giugno 1936 all'8 febbraio 1943. Le agende sulle quali scriveva ebbero vicende diverse. Quelle relative al periodo 1º gennaio 1939-8 febbraio 1943 furono messe in salvo da Edda Ciano in Svizzera. La prima parte del Diario cadde in mano ai tedeschi e andò successivamente distrutta. Si sono salvate invece le fotocopie relative al periodo 23 agosto 1937-31 dicembre 1938 fatte clandestinamente dalla famosa e misteriosa agente tedesca Felicitas Beetz e di cui Edda Ciano entrò in possesso nel 1947. Nel Diario 1937-1943 di Ciano sono relativamente molte le note dedicate all'Ungheria. Sulle pagine appaiono i politici come István Bethlen, Pál Teleki, László Bárdossy, capo dello Stato, Miklós Horthy. Si leggono i nomi come i Ministri degli Esteri Kálmán Kánya e István Csáky, ambasciatori come Frigyes Villani, Zoltán Máriássy, e adetto militare László Szabó, il quale poi diventa ambasciatore presso la Repubblica Sociale Italiana di Mussolini. Le osservazioni di Ciano in relazioni agli ungheresi sono diverse; non sopporta Bárdossy che ritiene „*jettatore*”, si annoia nella presenza di Kánya, „*il rappresentante tipico dei vecchi elementi ungheresi*”, non tollera Csáky „*farraginoso, impreciso e contrastato*” nello stesso tempo invece ha simpatia per Teleki del quale scrive: „*lo stimo il miglior capo di governo che abbia sin qui avuto l'Ungheria*”. Sfogliando le pagine del Diario, Ciano in realtà non pare interessarsi molto agli politici di un paese come l'Ungheria, che pure era un paese alleato e amico.

⁹¹ ANDREIDES Gábor - BALOGH Margit - Z. KARVALICS László - TIMÁR Gábor (szerk.): *A szakadék szélén MTI, MTI jelentések 1942-1943 – Napvilág Kiadó, Budapest, 2006. 145.*

⁹² Uo. 146.

Authors of the volume

Andreides, Gábor, Ph.D. Hungarian News Agency, Budapest
Bali, Lóránt, assistant lecturer, University of Pannonia, Veszprém
Baranyi, Tamás Péter, Ph.D. student, Eötvös Loránd University of Budapest
Byrappa, Ramachandra, Ph.D. student, Eötvös Loránd University of Budapest
Cadilhon, François, professor, Michel de Montaigne University of Bordeaux 3
Drška, Václav, Ph.D. Charles University in Prague
Erdődy, Gábor, professor, Eötvös Loránd University of Budapest
Garadnai, Zoltán, head of department, Hungarian National Archives, Budapest
Goreczky, Tamás, Ph.D. student, Pázmány Péter Catholic University
Gulyás, László, associate professor, University of Szeged
Gülstorff, Torben, Ph.D. student, Humboldt University of Berlin
Hahner, Péter, associate professor, University of Pécs
Horváth, Dóra, Ph.D. student, Eötvös Loránd University of Budapest
Juhász, Balázs, Ph.D. student, Eötvös Loránd University of Budapest
Jungmayer, Louis, Ph.D. student, Eötvös Loránd University of Budapest
Kovács, Ilona, professor, University of Szeged
Lachaise, Bernard, professor, Michel de Montaigne University of Bordeaux 3
Majoros, István, professor, Eötvös Loránd University of Budapest
Maruzsa, Zoltán, senior lecturer, Eötvös Loránd University of Budapest
Maurin, Olivier, Ph.D. student, Michel de Montaigne University of Bordeaux 3
Novotný, Lukáš, Ph.D. Charles University in Prague
Pritz, Pál, professor, Eötvös Loránd University of Budapest
Scheer, Tamara, Ph.D. University of Vienna
Skřivan, Aleš Jr. Ph.D. associate professor, University of Economics, Prague;
University of West Bohemia, Pilsen
Stehlík, Michal, Ph.D. associate professor, Charles University in Prague
Taliano-des Garets, Françoise, professor, Sciences Po Bordeaux
Topor, Claudiu – Lucian, lecturer, University of Iasi
Tóth, Andrej, Ph.D. Charles University in Prague
Uslu, Ateş, Ph.D. Galatasaray University